

Supplément à OGAM-TRADITION CELTIQUE N° 98, 1965

CELTICVM XII

Actes du IV^e Congrès International
d'Études Gauloises,
Celtiques et Protoceltiques

SARREBRUCK (Sarre)

4 - 9 Septembre 1964

OGAM
TRADITION CELTIQUE

Boîte Postale 2
RENNES (Ille-et-Vilaine)
CONDATI REDONVM MCMLXV

Supplément à OGAM-TRADITION CELTIQUE N° 98, 1965

CELTICVM XII

Actes du IV^e Congrès International
d'Études Gauloises,
Celtiques et Protoceltiques

SARREBRUCK (Sarre)

4 - 9 Septembre 1964

OGAM
TRADITION CELTIQUE

Boîte Postale 2
RENNES (I.-et-V.)
CONDAT REDONVM MCMLXV

1a

CELTICVM ...

... Pendant le règne de Tarquin l'Ancien, chez les Celtes qui forment le tiers de la Gaule, l'autorité des Bituriges étaient la plus grande. C'est eux qui donnaient un roi à la Celtique. Ce fut Ambigatus, dominant par son mérite, sa fortune personnelle et surtout publique, car sous son gouvernement, la Gaule eut une telle abondance de récoltes et d'hommes qu'on pouvait, semble-t-il, à peine gouverner une telle multitude. Etant lui-même très vieux et désirant décharger son royaume de la population qui le surchargeait, il fait savoir qu'il enverra les fils de sa sœur, Bellovèse et Ségovèse, jeunes gens courageux, aux endroits que leur fixeront les augures : « Qu'ils fixent le nombre des hommes qu'ils veulent emmener afin qu'aucun peuple ne puisse s'opposer à leur venue. » Le sort donne alors, à Ségovèse la forêt hercynienne ; à Bellovèse les dieux donnaient une direction plus agréable : l'Italie. Celui-cilève ce qui surabondait chez les peuples d'Ambigatus, Bituriges, Arvernes, Senons, Eduens, Ambarres, Carnutes, Aulerques. Il part avec un grand nombre de troupes d'infanterie et de cavalerie chez les Tricastins...

INVICTIS - VICTI - VICTVRI

CELTICVM XII

Actes du IV^e Congrès International

d'Études Gauloises,
Celtiques et Protoceltiques

Sarrebruck (Sarre)

4.9 Septembre 1964

TABLE des MATIÈRES

Alberto BALIL, <i>Urbanismo romano en la España Celética</i> (Planches 142-144)	275
Ion BERCIU, Al. POPA, H. IMICOVICIU, <i>la forteresse Dace de Piatra Craivii (Transylvanie Roumaine)</i> (Planches 52-69)	115
Bernard CHERTIER, <i>Les rasoirs en bronze à manche ajouré, décoré d'une Croix de Saint-André. Leurs répartition en Europe</i> (Planches 38-44 et dépliant)	81
Roland COQUEREL, <i>le Mobilier du Plateau de Ger</i> (Planches 35-37 et fig. 4)	69
Gabriel-Alphonse DUCH, <i>Le dispositif militaire de l'enclave Ruteno-Gabale des Vallées de l'Orb et de la Mare</i> (Planches 158-165)	333
Pierre DURVIN, <i>L'Age du Bronze dans la Moyenne Vallée de l'Oise</i> (Planches 28-34)	51
Camille GABET, <i>le centre d'exploitation du sel de Port-Coutard (Ch. Maritime)</i> (Planches 124-125)	231
Hans HARTMANN, <i>Einige Ergebnisse der spektrochemischen Analyse von irischen Goldfunden</i> (Planches 10-27)	27
Christopher HAWKES, <i>Celtes, Gaulois, Germains, Belges</i> (Planche 1)	1
René JOFFROY, <i>Les torques tubulaires à décor gravé</i> (Planches 2-6)	11
Préface	VII
M.-P. KÖNIG, <i>Keltische Münzbilder als Geschichtsdokumente</i> (Planches 135-138)	385
Françoise LE ROUX, <i>Archéologie et Histoire des Religions. À propos du vase de Bundesstrup</i>	385
Marcel LUTZ, <i>la céramique de la Gaule de l'Est en général et l'entreprise SATURNINUS-SATTIO en particulier</i>	357
Henri MARINETTE, <i>Quelques vases campaniformes nouveaux du Boulonnais</i> (Planches 7-9)	21
Ch. MUSES, <i>Celtic origins and the Arthurian cycle. Arthur : the Chain of Evidence</i> (Planches 166-172)	359
Robert PÉRIGON, <i>Observation d'un groupe de céramiques dérivé de la céramique campanienne</i> (Planches 139-141)	261
Romain PROBST, <i>Notice archéologique sur les trouvailles monétaires du Titelberg</i>	251
Annick ROBERT, <i>Les oppida du Gard</i> (Planches 113-123)	207
Jarina ROSEN PRZYWORSKA, <i>Les survivances Celtes en Pologne</i> (Planches 126-134)	237
Jean ROUGIER, <i>Étude et classement des lampes romaines en terre cuite du Musée d'Aoste (Isère)</i> (Planches 173-178)	347
Robert Newman SAVORY, <i>A New Hoard of La Tène Metalwork from Wales</i> (Planches 90-112)	163
Reinhardt SCHINDLER, <i>Etude des remparts d'oppida celtiques en Sarre</i>	227
Helmut SCHOPPA, <i>Keltische Einflüsse in der römischen Plastik in Gallien und Germanien</i> ...	267
François VASSELLI, <i>Inventaire des constructions romaines rurales du département de la Somme</i> (Planche 145-156b)	289
Kartwig ZELL, <i>Eine Hallstattzeitliche Kriegerstelle von Hirschlanden (Württemberg)</i> (Planches 46-51a)	103

PRÉFACE

par René JOFFROY

Ce volume des Actes du IV^e Congrès International d'Etudes Gauloises, Celtiques et Protohistoriques marquera une date dans la série des publications d'*Ogam* et constituera le plus éclatant témoignage du succès d'une entreprise que d'aucuns vouaient à l'échec.

L'abondance, la qualité et la variété des gisements paléolithiques français a eu comme conséquence fâcheuse que dans notre pays on a eu trop souvent tendance à négliger les époques plus proches de nous et lorsqu'on fouillait, c'était pour constituer de prestigieuses collections, ainsi, c'est sans exagération qu'on a pu parler de la grande pitie des études protohistoriques françaises.

Entre les préhistoriens et les archéologues classiques, les protohistoriens font figure de parents pauvres. C'est pourquoi on saurait trop louer l'initiative des dirigeants d'*Ogam* d'avoir pu et su, en dépit des difficultés de toutes sortes, organiser d'abord ces Colloques puis ces Congrès, consacrés en majeure partie à l'étude de nos Antiquités gauloises, celtiques et protohistoriques. Le nom de ces réunions scientifiques a varié : colloques, journées d'études, congrès, peu importe. Ce qui compte, c'est le bilan scientifique de ces manifestations, bilan qui se matérialise en gros volumes denses et compacts, riches de matière, d'idées et d'illustrations.

C'est à Sarrebruck, que, du 4 au 8 septembre 1964, s'est tenu le IV^e Congrès International, dont ce volume est l'aboutissement et la conclusion logiques. Ici encore, il convient d'insister sur l'exemplaire célérité dont font preuve les membres de la Direction d'*Ogam*, qui, au prix de bien des efforts, parviennent à publier dans un temps record les actes du Congrès, mettant ainsi un point terminal à une manifestation qui a été réussie sous tous les rapports. L'excellente tenue des séances de travail, les fructueux échanges de vue, les discussions parfois animées, mais toujours courtoises, l'agrément des excursions, l'ambiance cordiale qui n'a cessé de régner, tout a contribué à faire de ce IV^e Congrès une réalisation parfaite. C'est le rôle d'un Président que d'appliquer un des préceptes fondamentaux de la morale, c'est-à-dire de rendre à chacun selon son dû; tâche agréable mais combien périlleuse, car oubli et omission involontaires le guettent.

Pour la première fois, le Congrès tenait ses assises hors de France, on ne peut que s'en féliciter, car les études protohistoriques ne sauraient s'accorder du cadre trop rigide des frontières politiques. Il convient de remercier tout particulièrement M. le Ministre des Cultes et de l'Instruction Publique de la Sarre, le Land et la ville de Sarrebruck, qui nous ont accueilli avec tant de chaleur et de gentillesse et la Radiotélévision Sarroise, qui a reçu les congressistes.

M. les Conservateurs des Musées de Luxembourg, d'Alzey, de Trèves, de Worms et de Spire ont bien voulu nous faire eux-mêmes les honneurs de leurs remarquables collections. M. le Bourgmestre de Spire a tenu à nous faire déguster dans un cadre fort approprié les excellents crus de la région.

Mais la valeur d'un Congrès ne se mesure pas tant au nombre des vins d'honneur et des réceptions auxquels il a donné lieu, qu'à la qualité et au nombre des communications qu'il a suscitées. On pourra se rendre compte, en parcourant ce recueil des Actes, qu'il s'est fait à Sarrebruck du bon, de l'excellent travail. De l'Espagne à la Pologne et à la Roumanie, en passant par la Grande Bretagne, la Belgique et l'Allemagne, les sujets les plus divers, qu'il s'agisse de monnaies, de sculptures, de céramique, d'économie, de fortification, etc..., ont donné lieu à des communications de grand intérêt et d'inspiration fort variée. Que leurs auteurs en soient remerciés, ne pouvant les nommer tous, je n'

en citerai aucun. Notre gratitude va encore à la Direction de la Germania et à celle du Bulletin of the Board of Celtic Studies, qui ont eu la très grande amabilité de nous prêter des clichés destinés à l'illustration de plusieurs articles.

Enfin, je sais par expérience la somme de soucis et de tracas d'ordre matériel qu'entraîne la mise sur pied d'un congrès. Celui-ci s'est déroulé impeccamment. Que tous les organisateurs et en particulier M. et Mme Lercoux-Guyonvarc'h, qui se dépensèrent sans compter, trouvent ici l'expression de notre reconnaissance.

CELTES, GAULOIS, GERMANINS, BELGES

PLANCHE I

par

Christopher HAWKES

Parmi les peuples antiques désignés en grec sous le nom général de *Keltoi* et habitant une *Keltike* située au Nord-Ouest du littoral méditerranéen, certaines ethnies portaient aussi un surnom. Nous connaissons ainsi les Aquitains, les Belges, les Galates et les *Galli*. *Prata noi*, chez les Celtes de Grande-Bretagne, servait peut-être un autre exemple. En Gaule, le latin a imposé *Galli* à la place de *Keltoi*, et ce qu'Alexandre aurait nommé *Keltiki Galatiki* s'il avait réalisé son rêve d'expédition occidentale, fut appelé *Gallic Celts* par César. Mais n'y avait-il pas aussi des Celtes portant un surnom du même genre, mais plus proche du berceau de la nation, à l'est du Rhin ?

On doit répondre par l'affirmative. Les tribus habitant à l'Est du Rhin et au Nord du cours supérieur du Danube s'ajoutaient le surnom de *Germanoi* au nom générique de *Keltoi*. Cela ne fait pas de doute : le principal témoin, antérieur à César de quelques ans, est Posidonius, dont le texte ne nous a malheureusement été transmis qu'à l'état de fragment, mais qui se complète tout naturellement par les notices que les successeurs, bien qu'étant toujours de langue grecque, y ont puissées (1). Il est vrai que l'écriture parle d'un passé mal défini où les Helvètes du plateau suisse tenaient les régions allant jusqu'au Main (2). Cependant une si vaste hégémonie, même attribuable à une seule et unique ethnie, quelque grande qu'elle soit, n'expliquerait pas si vite à ses ressortissants un surnom collectif déjà en usage. On doit tenir pour probable que celui de *Germanoi* a survécu pendant longtemps si l'on se souvient des vagues d'émigrations, sur lesquelles on est plus ou moins bien documenté, qui l'ont répandu à travers de nouveaux territoires (3).

Malgré sa défaite par César, nous savons de l'armée d'Arivio que les Tribiques, Némites et Vangions qui en faisaient partie, portaient tous le nom de *Germani*, mais qu'ils étaient celtes par la langue, les aspects matériels de leur civilisation, et qu'ils ont passé de l'Est à l'Ouest du Rhin supérieur pour y demeurer pendant toute la durée de l'Empire (4). Plus au Nord, c'est aussi en passant le Rhin que sont venus ces *Germani Cælheani* rencontrés par César dans les Ardennes et jusqu'à l'Ouest de la Meuse (5). Quelques-uns des Norvians, et des Trévires d'entre les Ardennes et le Rhin moyen, selon Tacite, se vantaient également d'appartenir à cette race (6). Enfin la généralité des Belges croyait que la plupart d'entre eux avaient autrefois passé le Rhin, arrivant du domaine des *Germani* dans les régions comprises entre le Rhin inférieur, la Marne et la Seine (7).

"Autrefois", l'adverb de César est bien connu, *antiquitus*, autrefois, mais quand ? Tout le monde sait que ces peuples étaient déjà établis en Gaule quand les Cimbres et les Teutons l'envahirent, vers la fin du II^e siècle (8). Mais la question est demandée longtemps pendante et je dois dire qu'elle l'est demeurée jusqu'à aujourd'hui, malgré l'approbation dont j'ai

(1) Sur les fragments chez Athénée IV, 151 E, 153 E; Strabon IV, 195; VII, 289-300, voir G. Stumpel, *Name und Nationalität der Germanen* (*Klio*-Beihet XXV, Leipzig 1932), pp. 13-16, en y ajoutant Denys d'Halicarnasse, *Antiq. Rom. Excerpt.*, XIV, 1, 2 et Dion Cassius, XXXIX, 49.

(2) Tacite, *Germania* 26, 2.

(3) Même en Espagne : Pline, *Hist. Nat.*, III, 25; Ptolémée, II, 5, 58; cf. l'article d'A. Schulten, *Germanen und Gallier*, in *Forschungen und Fortschritte*, 1932. On consulte encore avec profit H. d'Arbois de Juvainville, *Les Celtes en Espagne*, in *Revue Celtique* XIV-XV, 1893-94, mais on attachera plus de prix à un résumé plus récent comme celui d'A. Tovar, *Sobre la complejidad de las invasiones Indo-europeas en nuestra Península*, in *Zephyrus*, I (Salamanca 1950), pp. 33-37.

(4) Sur César, *Bellum Gallicum*, I, 51, 2, avec Tacite, *Germania*, 26, 4, voir G. Stumpel, op. cit., note 1, pp. 24-33; sur la langue aussi cf. S. Feist, *Germanen und Kelten in der Antiken Überlieferung* (Halle 1927), pp. 19-20.

(5) B.G., II, 3, 4; 4, 10; VI, 2, 3.

(6) Tacite, *Germania*, 28, 4.

(7) B.G., II, 4, 1-2.

(8) B.G., II, 4, 2-3.

bénéficié il y a un tiers de siècle, quand, dans le mémoire intitulé *The Belgae of Gaul and Britain* - auquel mon ami Dunning a contribué beaucoup plus que moi - j'ai proposé de dater la migration du milieu de ce même II^e siècle (9). Car j'ai eu tort. Je le dis et j'y reviens aujourd'hui pour ma peine.

Après s'être répandus en Gaule belgique, certains des Belges ont quitté ce pays pour la Grande-Bretagne. Diviciacus, roi des Suessones du Soissonais a détenu le pouvoir des deux côtés du Pas-de-Calais : il a été, en son temps, le roi le plus puissant de toute la Gaule (10). D'un autre côté le vase d'Aylesford, très connu depuis trois quarts de siècle, et qui porte lui aussi la marque d'un artisan continental, est orné de guirlandes comparables à celles d'un fourneau de la station de La Tène. Sa datation, par Navarro, n'est guère postérieure au premier quart de ce siècle. Il est donc antérieur à la vaisselle de bronze italienne qui tenait aussi la tombe, et qui date approximativement au plus tôt du milieu du même siècle. Quant à la céramique, dont la datation ne peut être aussi rigoureuse, elle apparaît en tout semblable à celle de la Tène III dans le Nord de la France en général (11).

Si nous tournons ensuite vers les fortifications des oppida, le facteur à considérer est plutôt d'ordre régional. Car les gros remparts en pente, avec un fossé extrêmement large baptisés du "type de Fécamp" par Sir Mortimer Wheeler d'après l'oppidum fouillé par lui-même dans cette ville en 1939, sont tous compris vers l'Ouest de la Gaule belgique, entre la mer du courant inférieur de l'Aisne (12). Notre collègue Wolf Hachmann, professeur à Sarrebruck, a étudié cette répartition dans la théorie qu'il a récemment proposée quant à la formation des Belges en général (14). Cette région plutôt occidentale serait celle des Belges purs ; les Germains, peuple différent, en auraient occupé une autre, au Sud et au Nord des Ardennes, plus près du Rhin d'où ils étaient venus. Plus tard, peut-être au temps de Diviciacus, ils auraient dû se soumettre à l'hégémonie des Belges proprement dits, de telle sorte que le pays en tier aurait été appelé *Belgica*, y compris le territoire des Germains - du Rhin inférieur au Bassin de la Marne - et celui des Belges eux-mêmes, vers l'Ouest, appelé tout naturellement *Belgium*. Je crois pouvoir montrer que Hachmann a raison relativement à l'existence de ce "Belgium", enclave occidentale à l'intérieur de la Belgica. Mais il se peut que l'explication en soit toute contraire à la sienne.

Nous retrouvons quelquefois, chez les Belges de la Grand-Bretagne un oppidum du "type de Fécamp". Mais c'est sur la numismatique que nous devons reporter notre attention si nous voulons préciser la chronologie de l'immigration. Du *Coin of the Ancient Britons* de John Evans, ouvrage aujourd'hui centenaire, aux publications récentes de Colbert de Beaulieu, et surtout de Derek Allen, nous constatons une accumulation croissante de preuves que la Grande-Bretagne a reçu une série chronologique complète d'émissions monétaires gallo-belges en ordre dont les émissions locales se sont souvent inspirées.

La série gallo-belge ainsi reçue se subdivise chez Allen (15) en six émissions A B C D E F.

(9) *The Archaeological Journal*, LXXXVII, 1930 (Londres 1931), pp. 180-190, de notre étude d'ensemble, *The Belgae of Gaul and Britain*, pp. 130-335.

(10) E.G., II, 4, 7.

(11) J. Déchelette, *Manuel IV* (éd. de 1927), pp. 610-611, 953-955, 962-963, 1084, d'après Arthur Evans, *Archæologia*, LII (Londres 1890), pp. 315-388 ; seu, 360-370, pl. XIII (fourreau n° 11). Je remercie mon ami J.M. de Navarro pour son opinion sur ce fourreau (= V. Gross, *La Tène*, Paris 1896, pl. 1, 4; cf. son étude in *40. Bericht d. Röm. Gesch. Kommission* 1959 (Berlin 1960), pp. 79-19; même fourreau pl. 6, 1).

(12) Voir note 9 : pp. 190 sqq., 246 sqq., de cette étude Hawkes-Dunning. Précisions ultérieures : cf. Ann Birchall, in *British Museum Quarterly*, XXVIII (1963), pp. 21-26.

(13) Sir Mortimer Wheeler et K.M. Richardson, *Hill Forts of Northern France* (Research Report Soc. Antiq. Lond., XIX, Londres 1957, pp. 8-14, 62-75.

(14) Pp. 45-48, 63 de son étude *Germanen und Kelten am Rhein*... in R. Hachman, G. Kossack, H. Kuhn, *Völker zwischen Germanen und Kelten* (Neumünster, 1962).

(15) D.F. Allen, *The Origins of Coinage in Britain : A Re-appraisal*, pp. 97-308 du volume : *Problems of the Iron Age in Southern Britain*, 6d. S.S. Frere (Inst. Arch. Univ. Londres 1961) la classification A-F, pp. 100-118; sommaire, pp. 125-127; concordance avec Muret-Chabouillet Cat. des Monnaies Gauloises de la Bibliothèque Nationale (Paris 1889), pp. 130-131. Du même auteur, résumé *Celtic Coins*, avec cartes de répartition en couleurs (France-Belgique-Grande-Bretagne) et tableau chronologique, pp. 19-32 du texte accompagnant la carte à 1:625,000 *Map of the Iron Age in Southern Britain*, publié (Chessington 1962), par le Ordnance Survey (Seconde édition cartographique de l'Etat britannique).

Des deux dernières, F survient à la fin de la Guerre des Gaules et est associée au nom du réfugié Commius, roi des Atrebates. Et E se situe au commencement de cette même guerre, où un peu auparavant, s'associant donc aussi à la présence de réfugiés. Les imitations britanniques ne nous intéressent pas ici puisqu'elles sont postérieures à l'indépendance gauloise; E et F elles-mêmes, avec D qui est légèrement antérieure et qui était déjà imitée lors de l'émission de C se succèdent donc toutes dans le deuxième quart du Ier siècle.

Antérieurement à D, donc encore bien au premier quart de ce siècle, se place l'émission C, attribuée autrefois aux Atrebates, mais de plus lointaine origine que l'Artois : elle provient en effet du pays des Suessones. Et c'est elle qui est le point de départ de la toute première imitation britannique puisqu'il n'en a pas résulté moins de dix séries britanniques, A à K. Il s'agissait par conséquent d'une monnaie de grande prestige.

J'en conclus que ces statères gallo-belges C sont ceux du grand Diviciacus, roi des Suessones et témoignent, avec leurs imitations les plus directes, de son hégémonie de part et d'autre de la mer (16). Prédecesseur, sans doute pas immédiat, du roi Galba célèbre entre tous pour sa justice et sa prudence (17), Diviciacus régnait donc déjà bien avant l'arrivée de César en 57 et il se place par cela même très facilement dans le premier quart du premier siècle. Les informateurs du procès-verbal qui en gardaient encore le souvenir étaient eux-mêmes à la tête de l'État-major des Remes (17) et sans doute étaient-ils d'âge mûr. Les émissions gallo-belges es A et B (attribuées autrefois toutes les deux, à tort évidemment, aux Bellavaques) qui suivent sont antérieures à son règne datent donc de la seconde moitié du II^e siècle.

Avec quelques rares monnaies plus anciennes encore elles reculent les débuts de ces migrations en Grande-Bretagne bien avant la résistance nationale des Belges aux Cimbres et aux Teutons, en pleine époque de la Tène II. Il s'ensuit que les Belges de Gaule étaient bien en place dès le milieu du II^e siècle.

Si c'est justement à cette époque que j'ai autrefois fait arriver les Germani, mon erreur n'a donc pas été d'ordre numismatique. Je l'ai commise en croyant à un changement de rite funéraire après le milieu du II^e siècle, à savoir par le passage d'une prédominance de l'inhumation, plus ancienne, à une prédominance de l'incinération, qui aurait perduré jusqu'à la Tène III et aurait constitué un apport des Germani. Mais ceci est faux ! Non seulement on a trouvé en France depuis lors, comme dans les tumuli de la Forêt des Pothées (18), des incinérations belges, n'ayant aucun rapport avec les débuts de la Tène III, mais notre collègue W. Krämer a montré, il y a une douzaine d'années, que chez les Celtes de Havraise, et précisément à la transition de la Tène moyenne et récente, ce même changement de rite a pu s'opérer sans le moindre changement de population (19). Pour démontrer la présence de nouveaux éléments de population, il faut plus que cela !

Il faut les déceler par l'artisanat, surtout par la céramique, sinon par les habitats. Or, en Gaule Belgique, c'est sur la céramique que nous sommes le mieux renseignés. Et des formes connues de la Tène III dans le "Belgium" occidental, nous passons dans le Pas-de-Calais et la Somme (20), tout comme déjà à la tombe d'Aylesford, à la tradition de la panse piriforme en pleine vigueur, comme sur la Marne et l'Aisne à la Tène I; dans l'Eure encore on remarque des

(16) Cette chronologie se renforce du fait qu'à l'île de Jersey, parmi plusieurs de ces grands trésors monétaires des cités armoricaines, certainement enfouis à la suite des dérives de flottes par César et Bébienus en 56, celui de Caen, étudié par Colbert de Beaulieu et Allen, contient aussi des imitations britanniques de la Gallo-Belge C. Elles sont postérieures de deux et même trois degrés chronologiques, puisqu'il y a dans l'intervalle des statères d'argent des Durotriges du Dorset, et des pièces des séries A et B en or, dont un exemplaire de B à l'état usé. Bibliographie du trésor : J.-B. Colbert de Beaulieu, *Revue Numismatique Belge* CIII (1957), pp. 47-68; arrêté, *Proceedings of the Prehistoric Society* XXIV (1958), pp. 201-210; D.F. Allen, *The Origins...* (voir note 9), pp. 106-107, 110-111, 115-120, 297-301.

(17) E.G., II, 4, 7 : Constatation des primi civitatis des Remes, Iccius et Andecamborius, venus en ambassade chez César, Ib., 4, 1.

(18) J. Fromol, *Mém. Soc. d'agt. comm. sc. et artis de dép. Marne*, 26 série, XXXIX (Châlons, 1955), pp. 5-32.

(19) W. Krämer, in *Germania* 30 (1952), pp. 330 sqq.; 37 (1959), pp. 140 sqq., 145, avec note 6 (comparaison suisse).

(20) Voir note 9 : pp. 207 (fig. 14, 38-39), 217-218 (Billy-Montigny, n° 38), 218-222 (Port-la-Grand, n° 39), de l'étude; dess. et descr. Dunning).

formes marniennes peu modifiées (21). Dans la Seine-Maritime et la Somme (22) se remarquent des formes qu'on dirait marniennes, bien que l'on note quelque chose relevant de la tradition des vases marniens, non pas piriformes, mais carénés, dans la partie haute de l'épaule de quelques exemplaires et dans le décor géométrique de plusieurs autres. Et puisque les vases carénés véritables sont peu connus dans le "Belgium", mais appartiennent à la civilisation marnienne; et comme d'autre part ils sont bien étrangers au Rhin, il semble que la céramique ne soutient pas trop bien la théorie de Hachmann.

Notre collègue a certainement raison d'insister sur le fait que son "Belgium", en tant que région spécifiquement belge, a réellement existé. Sur le vu de la preuve numismatique que les Belges de Grande-Bretagne, avant la conquête, étaient bien originaires de ce "Belgium", Cézar le précise du reste, nous serons d'accord pour recevoir, à propos du fameux passage E.G., V, 24 (23), la leçon des manuscrits à "in Belgio", c'est-à-dire dans ce "Belgium" préférance à celle des manuscrits qui font stationner trois légions "in Belgis", conformément au reste de l'armée, laquelle séjourne cependant presque toute entière chez des tribus belges aussi, quoique ne faisant pas partie du Belgium.

Mais comment en fera-t-on, avec Hachmann, une région peuplée de Belges d'origine pure ce que n'étant nullement Germani, alors que le chapitre 4 du livre II (24), qui est le classique de toute la question, fait remonter aux Germani les ascendances des Belges en general? *Plerosque Belgas esse ortas a Germanis;* ils ont traversé le Rhin *antiquitus*, aux temps reculés; et ceux qu'ils ont expulsés des terres qu'ils voulaient rendre belges étaient Gaulois, des Galli, dont des Keltoi au sens propre de cette invasion ancienne, un contexte d'archéologie plus historique valable, les difficultés de Hachmann, celles de mes écrits de jeunesse et celles de tout le monde, disparaîtraient. Quel doit être ce contexte?

Revenons encore à la céramique et rappelons-nous que les vases marniens de La Tène II ne font que prolonger les traditions des paniers, piriformes surtout, de La Tène I (25). On sait encore que les interférences de la céramique et de la métallurgie démontrent la vitalité persistante de cette tradition à travers tout le IV^e siècle, jusqu'au III^e et au passage de La Tène I à II, avec un commencement qui se situe sans nul doute au V^e siècle. Lorsqu'il s'y ajoute un décor peint, celui-ci appartient essentiellement au style curviligne (26), nommé à son apogée par Jacobsthal "style de Waldalgesheim", et dont les origines remontent aux palmates et aux rinceaux de l'art classique transalpin (27).

Et pourtant, à côté de tout cela, le marnien de La Tène I comporte aussi un décor rectiligne et géométrique (28), ainsi qu'une forme de vase qui n'est, ni piriforme ni courbe, mais composée strictement d'éléments tronconiques superposés, lesquels donnent un profil angulaire : la forme du vase caréné (29). Sur la carte ci-jointe de la région Marne-Aisne (30) (figure 1) les deux formes sont dessinées côté à côté : *vase caréné et vase piriforme*. Quel contraste! Et plus on remonte vers les débuts de La Tène, au V^e siècle, plus le contraste est net. Pourquoi? Considérons respectivement chaque forme, la carène en premier lieu. L'angle brusque de l'épaule qui montrent également les oenochoées de Basse-Yutz, en Sarre (31), et

(21) Même étude, pp. 203-207 (fig. 14, 30-32 : Notre-Dame-du-Vaudreuil); id.

(22) Même étude, pp. 219 (fig. 14), 222 (Caudécoët-les-Dieppes, n° 3-4), 220 (Port-Le-Grand, n° 1-2); id.

(23) E.G., V, 24, 3.

(24) E.G., II, 1-2.

(25) Étude de la note 9, pp. 171-173, fig. 5; Déchelette, Manuel, IV, pp. 966-972, fig. 659, n° 4-6.

(26) Déchelette, fig. 660-661.

(27) Déchelette, pp. 1013-1027; Paul Jacobsthal, *Early Celtic Art* (Oxford 1944).

(28) Déchelette, pp. 966-969, fig. 659, n° 1-2, 7-8.

(29) Déchelette, Manuel IV, fig. 659, n° 1-3. Un bel exemple à décor géométrique peint : A. Veragnac et autres, *L'Art Gaulois* (tome 4, de la série "La Nuit des Temps", Paris 1956), pl. 50, de la collection F. Moreau (Musée des Antiquités Nationales de Saint-Germain-en-Laye).

(30) Dessinée pour ce volume par Mme Marian Cox, Oxford, à laquelle j'exprime ma reconnaissance.

(31) Bien que dite souvent "en Lorraine, près de Bouzonville" ou "Thionville", le lieu de découverte est l'actuel Niederjeut (Sarre); Keune, *Nachrichtenblatt f. d. deutsche Vorzeit* 6

les potiers ont pu trouver le modèle dans plusieurs sítules de bronze que W. Kimmig vient de décrire (32), est la marque distinctive des vases carénés de la Marne depuis le premier moment de La Tène, et il les différencie de leurs prédecesseurs du hallstattien final, c'est-à-dire du Joggassien (33).

Le chanoine Favret a justement écrit de cette tradition en Champagne : "On ne tourne qu'une page, mais on change de chapitre". Mais malgré les influences que la Bourgogne a transmises, jusqu'à un certain point, au hallstattien champenois, ainsi que R. Joffroy nous l'a enseigné à propos du Mont Lassois (34), la transition s'est effectuée sans la transmission du décor en *cordon*, ni celle du *tour de potier*. Ces deux éléments sont parvenus au Mont Lassois au moment ultime de l'existence du site (35). On a quand même tourné la page : le changement de chapitre apporte le vase caréné. Attachons-nous maintenant, pour voir ce qui se passait sur le Rhin et au-delà du Rhin, aux travaux de W. Dehn. C'est tout autre chose.

En Souabe, à la Hauneburg, c'est encore la céramique à cordons que l'on trouve, et aux ultimes moments d'existence de cette forteresse (36). Toutefois, dans un cadre élargi, cette céramique à cordons est un point de départ : elle marque le début de la civilisation centrale et cardinale de La Tène ancienne. Plus proche de la Gaule, mais nullement plus tardive, cette céramique à cordons apparaît sur le cours supérieur de la Nahe : en plein milieu du groupement Hunsrück-Eifel où les influences du Mittlere, grecques du littoral ligure, et étrusquantes de la Haute-Italie ont toutes réussi à pénétrer (37).

Elles ont franchi aussi les Alpes plus à l'est, de telle sorte que la civilisation "initiale" de La Tène en est issue, sous la forme dont témoignent les tombes princières sur les deux rives du Rhin : sur la rive droite où nous avons vu tout à l'heure attesté le surnom ethnique *Germano*, tout aussi bien que dans groupement Hunsrück-Eifel, réalisés auparavant à l'éthnie commune (38). Il faut encore voir la carte : La forme la plus typique de cette céramique comique, c'est précisément le vase piriforme. Que s'ensuit-il? Les groupements du Rhin et du Hunsrück-Eifel avec une industrie du début de La Tène et une céramique piriforme se sont trouvés en face, séparés simplement par la Meuse, du marnien initial à céramique non piriforme mais carénée. M. Dehn a bien montré, il y a quatorze ans, à propos par exemple des trouvailles faites au tumulus d'Irsch, près de Sarrebourg, qu'il y avait eu un croisement (39). Mais comment cela s'explique-t-il?

Pour obtenir une réponse correcte, tournons-nous, au-delà de ce marnien, vers le Nord, je veux dire vers la Belgique actuelle. Là, les éléments nouveaux qui arrivent au milieu de la population hallstattienne du VI^e siècle ne sont originaires, ni des bords du Rhin, ni du Hunsrück-Eifel, ce ne sont que des éléments du marnien à vases carénés. Nos collègues belges en constatent les traces, très nettes comme on le sait, dispersées jusque dans la province d'Anvers, comme par exemple dans le cimetière de Lommel-Kattenbosch (40). C'est seulement plus tard, plus

(1930), pp. 222 sqq. Les vases eux-mêmes : R.A. Smith, *Archaeologia*, LXXXIX (Londres 1929), pp. 1-12; P. Jacobsthal, *op.cit.*, I, pp. 200-201; II, pl. 178-183; A. Grenier, *Les Gaulois* (Paris 1945), p. 287, fig. 51; Jacques Moreau, *Die Welt der Kelten* (Stuttgart 1958), p. 124, pl. 81.

(32) W. Kimmig, *Bronzesitzulstüle aus dem Rheinischen Gebirge*, in 43-44 Bericht d. Röm. Germ. Kommission 1962-1963 (Berlin 1964), pp. 31-106.

(33) P. Favret, *Les cimetières des Joggassien à Chouilly (Marne)*, in *Préhistoire*, V (1936), pp. 28-119.

(34) R. Joffroy, *L'oppidum de Vix et la civilisation Hallstattienne finale dans l'Est de la France* (publ. de l'Université de Dijon XX, Paris 1960), pp. 166-173.

(35) R. Joffroy, pp. 119-120, pl. 64-66.

(36) W. Dehn, *Friühe Drehscheibenkeramik nördlich der Alpen*, in *Alt-Thüringen*, VI (1962/63) pp. 372 sqq., 376, fig. 3; W. Kimmig, sur les trouvailles de la Hauneburg in *Germania* 32, (1954), pp. 56-57, pl. 13, A 2-13; K. Bittel et A. Riehl, *Die Hauneburg an der oberen Donau*, (Stuttgart-Cologne 1951), pp. 48-49, fig. 8 et pl. 15, 1-5.

(37) W. Dehn, loc. cit., pp. 372-382 avec carte de répartition fig. 1. Voir également sa communication sur les rapports méridionaux de cette céramique Rhin-Moselle du début de La Tène à paraître dans le 16^e Congrès Préhistorique de France, Monaco 1959.

(38) W. Dehn, *Kreuznach* (Catalogue du Musée : I-II, Berlin 1941), I, pp. 41 sqq., 83-86 sqq., 111-116 sqq., 135-138 sqq.

(39) W. Dehn, *Ältere-Lateinzeitliche Marne-Keramik im Rheingebiet*, in *Reinecke-Festschrift* (Mayence 1950), pp. 33-50.

(40) S.J. de Laet et M.E. Mariën, in *L'Antiquité Classique* XIX (Bruxelles 1950), fasc. 2, pp.

Et en transition vers la Tène I-II, comme dans un vase de Lomme d'un type plus rare et plus récent (40) que l'on voit l'influence rhénane se faire sentir par l'Entre-Rhin-et-Meuse, pays des *Germani Carchenani*.

Mais dans le Hainaut il n'y a rien de tout cela : on voit l'influence champenoise glisser vers la Tène II (41) après avoir apporté *encore et toujours le vase caréné*. Cette diffusion du marnien à vases carénés vers le Nord et le Nord-Est - car il en est arrivé en Grande-Bretagne aussi, et avec l'armement du VIe siècle - fait contraste à la situation en Champagne.

Il semble que là aussi, précisément vers la fin du VIe siècle comme le montre la coupe de Somme-Bionne (42), un brusque courant venu de l'Est ait introduit le vase piriforme caréné, ainsi que l'indique ma carte. N'est-ce pas le signal de l'arrivée, au lieu des Celtes Gaulois issus du jogassien, et dont certains sont donc repoussés vers le Sud ou le Nord-Ouest, de ces Celtes du Rhin, cousins de ceux du Hunsrück-Eifel ? Ce sont les *Belges*, évidemment, qui portaient le surnom de *Germani*, mais qui prendront désormais celui de *Belges*.

Ils ont fait du marvain une civilisation à double tête, que les deux formes de vases symbolisent à nos yeux. Plus tard, quand les *Germani* sont venus aussi au Nord des Ardennes, les Belges de pure origine se sont trouvés à l'Ouest de l'Aisne et de l'Oise - le "Belgium" où l'élément celtique issu du jogassien était minime. Mais par suite de l'invasion générale, que renforcent plus tard les *Germani* arrivés au Nord des Ardennes, l'élément rhénan se sera suffisamment étendu partout, au point qu'on ait pu dire à César : *plerosque Belgas esse ortas a Germanis*.

Cette explication, qui me semble rendre compte des faits archéologiques et historiques, s'inspire en premier des travaux de chacun de nos présidents, nos amis Dehn et Joffroy, qui ont tant fait, et feront encore plus pour enrichir nos connaissances de toute cette époque. Et si, finalement, elle constitue une critique provisoire de notre collègue Hachmann, c'est très peu de chose en comparaison de l'immense service qu'il vient de nous rendre à tous, avec M. Kuhn et Kosack, en publiant le livre *Völker zwischen Germanen und Kelten*. Il renvoie définitivement en arrière de la description ces peuples des plaines du Nord, comme les Suèves - qui apparaissent pour la première fois en 58 - et auxquels César, au cours de sa guerre même, a commencé de transférer le nom de *Germani*. Ils n'y ont aucun droit. Ce nom ne leur appartient vraiment pas, malgré des tentatives aujourd'hui caduques, selon l'ethnographie des Celtes authentiques.

RÉSUMÉ

Antérieurement à César, le nom des *Germani* ne désigne jamais les peuples du Nord de l'Europe appelés *Germani* sous l'Empire, et auxquels César lui-même a commencé de les transférer. Il désigne des peuples déjà établis sur le Rhin, ou à l'Est du Rhin, et dont l'ethnographie grecque a bien pensé qu'ils étaient celtiques. Lorsque, par conséquent, en Belgique, les informateurs de César ont dit des Belges qu'ils étaient d'origine germanique (*a Germanis* ancienne (*antiquitus*)), cette origine n'a rien de commun avec celle des peuples du Nord. C'est à tout que l'on a voulu introduire des éléments nordiques en Rhénanie ainsi qu'en Belgique par des interprétations nuancées de l'Age du Fer. Même une division de la Belgique (R. Hachmann), entre Belges mélangés de "Germanins" non-germaniques, et Belges purs des régions maritimes, "Belgum" par excellence (B.G., V, 24), ne tient pas. Ce "Belgium" se justifie assez bien en soi comme origine des envahisseurs belges (*ex Belgio*) de Grande-Bretagne, il est fortement con-

(39-36) Vases carénés de la nécropole nord, pp. 331-345; Vase piriforme tardif, d'allure rhénane, p. 352, n° 63. Sur les limites des tribus, *Menapii* à l'Ouest de l'Escaut et sur la côte jusqu'au Vieux-Rhin et au-delà, *Tungri* à l'Est de l'Escaut et jusqu'à la Basse-Meuse, voir de Leet in *Hellenum*, tome I (1961), pp. 20-34.

(40) M.-H. Mariën, *La période de la Tène en Belgique : le groupe de la Haine* (Musée du Cinquantenaire, d'Arch. nat., 2, Bruxelles 1961).

(41) Déchelette, *Manuel*, IV, pp. 1111-1112, n° 52, pour les publications du XIIe siècle; R.A. Smith, *Guide to ... the Early Iron Age*, British Museum (22e éd., 1925), pp. 55-57; la coupe, P. Jacobsthal-A. Langsdorff, *Die Bronzeschnabelkannen*, (Berlin 1929), p. 36, pl. 34 a; P. Jacobsthal, in *Germania*, 18 (1934), p. 18, n° 6; et *Early Celtic Art*, op. cit., I, p. 136 : à dater après 430, vers ou peu avant 420 av. J.-C.

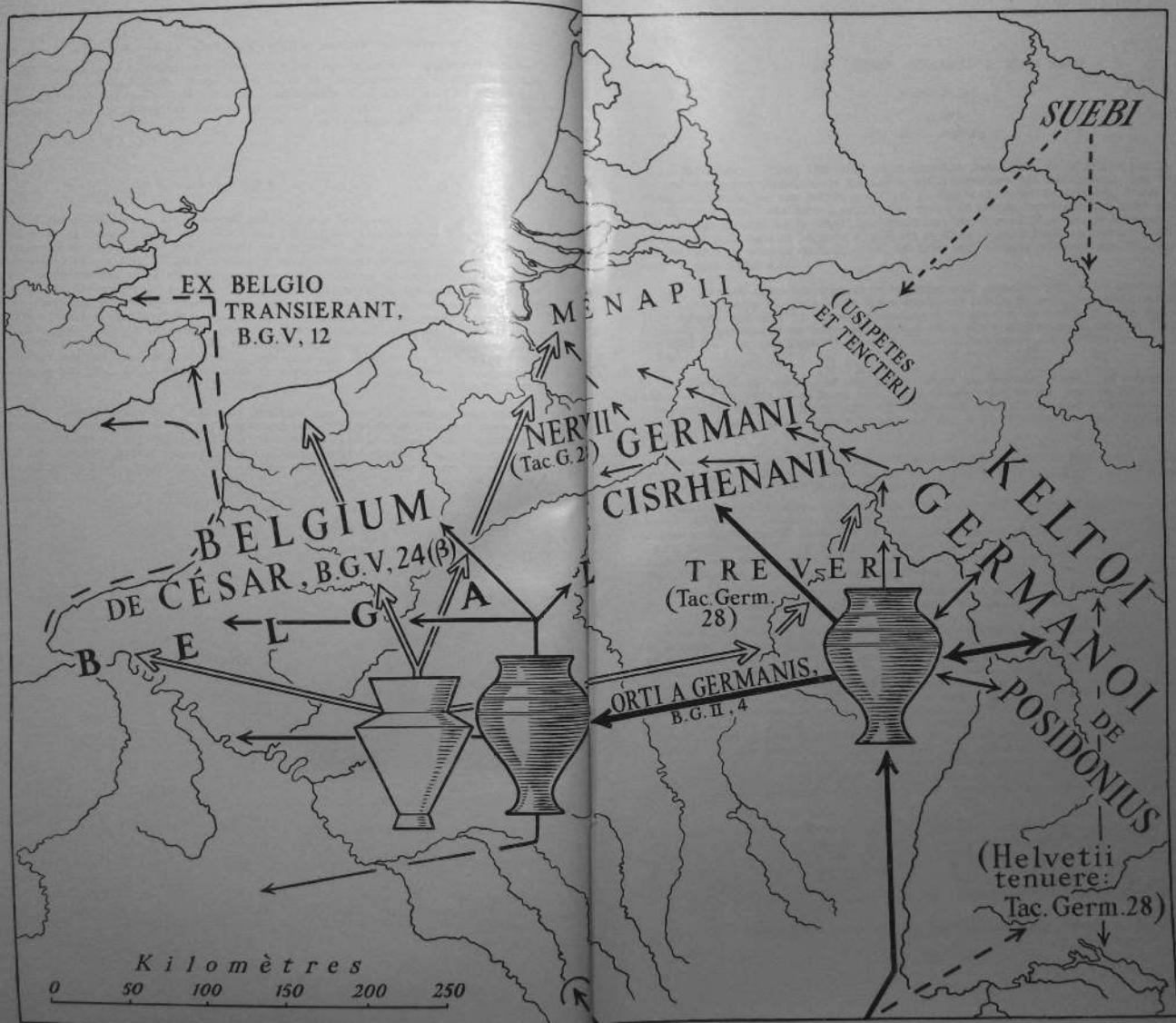
firmé par les recherches numismatiques de D.F. Allen (1953-1962).

Mais le mélange "germain" doit se rencontrer ici aussi, et même partout (B.G., II, 4 : *plerosque Belgas*). Il conviendrait le mieux aux éléments de la Hunsrück-Eifel-Kultur rhénane des débuts de La Tène (donc bien *antiquitus*), caractérisés en territoire marnien par les vases plierformes à cordons, si différents des vases carénés indigènes, et dont l'influence se serait diffusée dans presque toute la Belgique.

ZUSAMMENFASSUNG

Vor Caesars Zeit bezeichnetet nie der Name *Germanen* die nordeuropäischen Völkerschaften, die zur Kaiserzeit *Germani* genannt wurden, und auf welche Caesar selbst die Benennung zu übertragen anfing. Der Name gilt für am Rhein oder östlich des Rheins schon niedergelassene Völker, von denen die griechische Volkerkunde schon mit Recht glaubte, daß sie Kelten waren. Als demgemäß Caesars Benachrichtiger von den Belgieren sagten, daß sie alten germanischen Ursprungs (*antiquitus, a Germania*) waren, so hat dieser Ursprung mit dem der nordischen Völker nichts zu tun. Mit Unrecht hat man dann in Rheinland sowie in Belgien durch abgestufte Auslegungen betrifft der Elemente einflößen wollen. Auch eine Spaltung Belgiens zwischen Bewohnern, die sich mit nichtgermanischen Germanen gemischt hätten, und reinen Belgieren, die im Küstenland, in "Belgium" im wahrsten Sinne des Wortes (B.G., V, 24), geblieben wären, mag nicht existiert haben. An und für sich läßt sich doch dieses *Belgium* ziemlich gut berichtigten: als Attempattungsart, *ex Belgio*, der Einwanderer in Großbritannien (B.G., V, 12) wird es durch die numismatischen Forschungen D.F. Allens (1953-1962) bestätigt.

Aber die "germanische" Mischung soll man auch hier, und sogar überall treffen (B.G., II, 4 : *plerosque Belgas*). Es würde am besten den Elementen der rheinländischen, frühlatènezeitlichen Hunsrück-Eifelkultur (wohl also *antiquitus*) anpassen, die sich in dem Marne-Kulturgebiet durch die birnenförmigen Fläschchen der Schnurkeramik kennzeichnen lassen, die von den einheimischen Tonwaren so sehr abweichen, und deren Einfluß sich über fast ganz Belgien verbreitet hätte.



LES TORQUES TUBULAIRES A DÉCOR GRAVÉ

PLANCHES 2-6

par

René JOFFROY

Hallstatt Final (550-475) se caractérise dans l'Est de la France par la présence d'articles féminins de torques creux à fermeture par emboutement, les deux extrémités fermées par une petite goulotte. La fabrication de ces torques, d'une technique assez simple, était réalisée à partir d'un ruban de bronze rectangulaire ayant moins de 1 mm. de largeur : cette bande métallique était courbée dans sa plus grande longueur pour former un cercle, puis dans sa largeur elle était repliée en cylindre avec contact parfait des joints d'un mandrin de bois. C'est un très beau travail de martelage, toujours exécuté avec grand soin.

À ce temps-là les torques de ce genre sont associés soit à des anneaux de cheville, anneaux de jambe, soit à des bracelets fabriqués selon une technique analogue. Leurs bracelets et anneaux sont décorés de groupes de quatre ou cinq stries parallèles transversalement affectant la demi-périphérie extérieure du tore et limitées de chaque côté par une ligne de chevrons, soit par une rangée de cercles ou de demi-cercles

Les torques, par contre, ne sont généralement pas décorés; quand, par exception, ils le sont, c'est toujours d'une façon très sobre, comme c'est le cas pour le torque trouvé dans le tumulus 15 de Banges, à Minot (Côte d'Or). Ce collier était associé à une ceinture en bronze estampé et à une fibule à double boussole. L'âge de la sépulture ne fait donc pas de doute : Hallstatt Final.

L'Abbé Favret dans son étude sur le cimetière des Jogasses à Chouilly (1), cimetière caractéristique de la fin du Premier Age du Fer, signale la découverte de quinze torques tubulaires en bronze et, parlant de ces bijoux, il écrit :

"Les torques tubulaires en bronze roulé et gravé sont caractéristiques du Hallstatt II, bien que Déchelette paraisse les attribuer de préférence à la Tène, alors que par ailleurs il classe au Hallstatt les bracelets de même facture qui n'en diffèrent ordinairement que par leurs dimensions. Nous ne croyons pas qu'on ait rencontré ce type dans une fosse critique faite non pas par un terrassier mais par un spécialiste dans une tombe nettement marquée. Aucun des fouilleurs sérieux que nous connaissons, ni nous même ne l'avons trouvé..."

Les exemplaires provenant des Jogasses sont assez massifs, lourds, leur diamètre varie de 19 à 22 cm, avec des sections du tube allant de 1,5 cm. à 2,7 cm.

Mais à côté de ces pièces, la Champagne a livré une série de torques, série très homogène et à laquelle il ne semble pas qu'on ait jusqu'alors prêté attention, malgré son réel intérêt et son originalité : Déchelette paraît les avoir ignorés et n'en fait aucune mention dans son Manuel. Ce sont des torques dont le diamètre extérieur varie entre 18 et 16 cm. - exceptionnellement 18 cm. - ; leur section est en moyenne de 1 cm., les plus petits ayant 8 mm., les plus forts 12 mm.; l'épaisseur de la tôle de bronze est toujours inférieure à 1 mm. La caractéristique de ces torques, c'est la présence sur la plus grande partie de leur surface d'une riche décoration gravée, décoration qui intéressait la zone équatoriale et qui s'étend soit symétriquement de part et d'autre de cette zone, mais en respectant la région proche de la jonction des deux bords, soit, dans certains cas, seulement sur la face opposée à celle qui était au contact avec le cou. Ce décor est profondément et soigneusement gravé, il est toujours géométrique, à base de carrés, de triangles et de losanges; chaque figure est remplie par des hachures parallèles, les cervelles sont fort rares, un seul exemplaire en étant conservé jusqu'à ce jour.

Le décor n'est pas uniforme, mais les différents éléments sont agencés pour former des arcs de registres séparés par des faisceaux de traits parallèles. Afin d'éviter de longues descriptions des différents décors, nous avons préféré faire dessiner les pièces du Musée des Antiquités Nationales de telle sorte qu'en voie de déroulement. La planche 2 (figure 1) permet de se rendre compte de l'aspect de ces pièces parfois réduites à l'état de fragment. La gravure est profonde, au point que parfois on pourrait croire qu'il s'agit d'un estampage,

(1) Abbé P. M. Favret, *Les nécropoles des Jogasses à Chouilly* [Manuel], in *Prähistorica*, T. V., 1936.



Fig. 1. — Torques tubulaires à décor gravé

PLANCHE 2

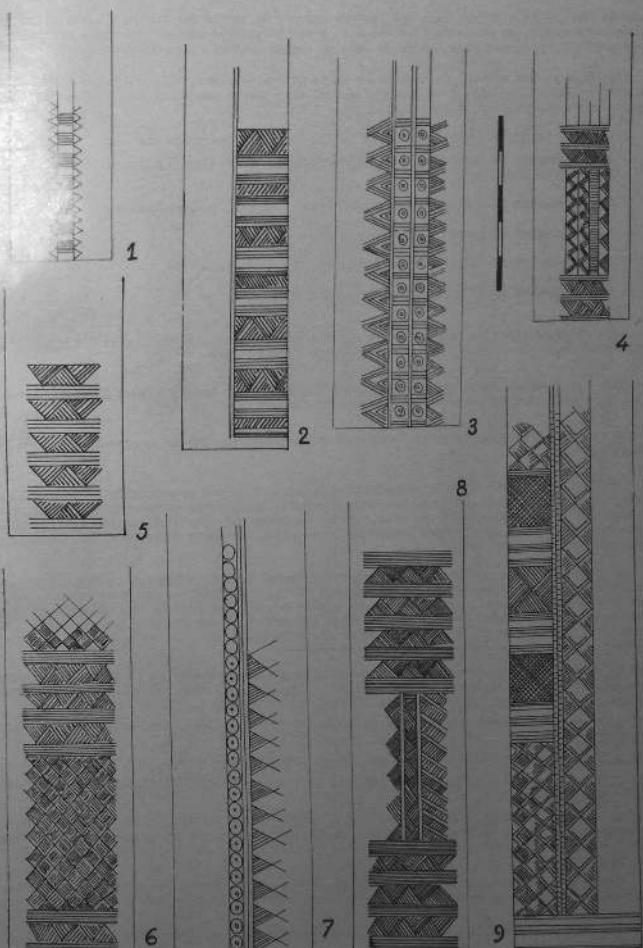


PLANCHE 3

Fig. 2. — 1. Minot ; 2. Ciry-Salsogne ; 3. Marne ; 4. La Croix-en-Champagne ; 5. Saint-Jean-sur-Tinbre ; 6. Somme-Tourbe (la Gorge-Meillet) ; 7. Wargemontins ; 8. Bergères-les-Vertus (Crons) ; 9. Suippes.

mais en réalité il n'en est rien car la face interne du torque est toujours lisse et ne présente aucun creux, ce qui serait le cas s'il s'était agi d'estampage. Une seule exception, le torque 33 342, présente deux bandes de cercles coulés obtenus au repoussé (2).

Nous nous sommes efforcé de dresser la liste de ces colliers, elle n'a point la prétention d'être exhaustive, mais dans son état actuel elle permet néanmoins de se faire une idée de l'aire de répartition de ces objets.

C'est dans le département de la Marne qu'ils sont les plus fréquents :

- Arrondissement de Sainte-Menehould : Wargemoulain, Saint-Jean-sur-Tourbe, Somme-Tourbe, la Croix-en-Champagne.
- Arrondissement de Châlons : Bussy-le-Château, Suippes, Bergère-les-Vertus.
- Arrondissement d'Epernay : Avize, Coizard.
- Arrondissement de Reims : Thuisy, Prosnies, Witry-lès-Reims (3).
- Arrondissement de Vitry-le-François : Heiltz-l'Évêque.

Dans le département de l'Aisne les torques sont rares et on ne peut guère citer que l'exemplaire trouvé par Moreau dans le cimetière de Ciry-Salsogne (4).

Dans les Ardennes mentionnons le torque d'Hauviné (5) et celui de Saint-Clément à Arnes (6). Il s'agit là d'un matériel spécifiquement champenois (7).

Le torque bourguignon de Minot est isolé et ne semble pas devoir appartenir à la même famille.

Dans le Jura, le Musée de Lons-le-Saunier possède un torque provenant de la trouvaille d'Arlay (8); il est tubulaire mais de section inégale, le diamètre de la section diminue régulièrement vers les extrémités qui s'emboîtent; le décor est constitué par des bandes parallèles et transversales de chevrons emboîtés, l'exécution est assez médiocre et les éléments du décor ne sont pas joints.

En dehors de France on trouve quelques rares exemplaires en Allemagne : c'est ainsi que deux torques de la nécropole de Salen (Tumulus D) (9) présentent un décor analogue à celui des pièces champenoises, mais ce décor est limité aux régions proches de l'emboîtement et ne recouvre pas la totalité de l'objet. Le Musée d'Oldenburg a non pas deux torques mais deux bracelets toriques creux, montrant un décor d'une technique et d'un style analogue à ceux

(2) Le Musée des Antiquités Nationales ne possède que des fragments de ce torque ; d'autres morceaux appartenant de toute évidence à cette pièce figurent dans les collections du Musée de Châtillon-sur-Seine, où ils ont été donnés par E. Flouest.

(3) A. Bourin, Les cimetières gaulois de Witry-lès-Reims, in Bull. Soc. Arch. Champenoise, 1911, p. 35.

(4) Le torque de Ciry-Salsogne n'est pas figuré dans l'Album Caranda.

(5) J. Dupuis, Note sur un cimetière celtique de l'époque dite du "Hallstatt", in Bull. Soc. Arch. Champenoise, 1911, p. 111.

(6) L. Simonnet, Un cimetière celtique à St-Clément à Arnes (Ardennes), in Bull. Soc. Arch. Champenoise, 1913, p. 44. Le torque n'est pas figuré, mais il est mentionné ainsi : "... des débris d'un torque creux couvert de ciselures rectilinéaires", ce qui ne laisse aucun doute sur sa nature.

(7) Nous avons décompté vingt-quatre torques complets ou fragmentés au Musée des Antiquités Nationales, le Musée de Reims en possède un, ceux d'Epernay et de Châlons au moins deux chaque.

(8) J.-P. Millotte et M. Vignard, Catalogue des collections archéologiques de Lons-le-Saunier et II. Antiquités de l'Age du Fer, 1962, Pl. VI, fig. 102.

(9) E. Wagner, Die Grabhügelgruppe bei Salen (A. Überlingen), in Veröffentlichungen der Grossherzoglich Badischen Sammlungen für Altertum- und Volkskunde in Karlsruhe und der Karlsruher Altertumvereins, 1899.

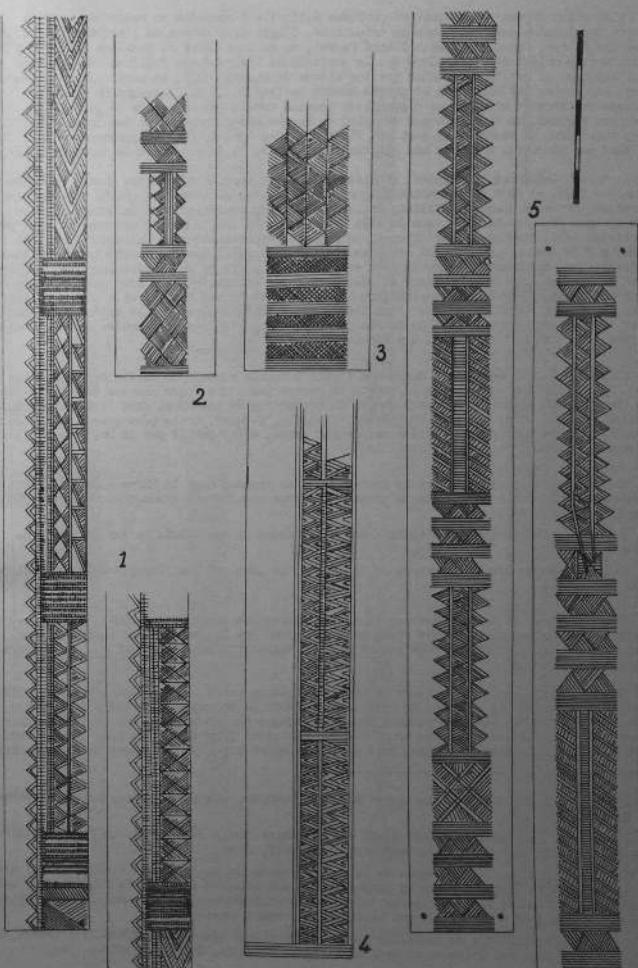


Fig. 3. — 1-4. Bussy-le-Château ; 5. Coizard.

des torques champenois (10).

La datation de ces pièces pose un problème difficile à résoudre en raison de la trop fréquente imprécision des conditions de trouvaille. S'agit-il d'objets de l'extrême fin du Premier Age du Fer, comme le pensait l'abbé Favret, ou du tout début du Deuxième Age du Fer ? En réalité il convient de reconnaître que la position de l'auteur des fouilles des Joggasse est trop absolue; il est incontestable que les bijoux en bronze roulé, en particulier les letts, ont encore été fabriqués et portés durant La Tène I. Si en Champagne on constate brusque rarefaction et même une disparition presque totale des bijoux de ce genre, dans d'autres régions, en Allemagne par exemple, on trouve assez fréquemment des braceletsques tubulaires en association avec des fibules et des torques dont l'appartenance à La Tène fait pas de doute; c'est le cas des tombes 4, 8, 17, 23 du cimetière de Neibringen (11).

H. Corot, influencé par Favret, considérait que les torques tubulaires dont la longueur avoisine 1 cm, et dont l'ornementation consiste en motifs géométriques gravés (stries versées, dents de loup, pointillés, etc.) étaient caractéristiques du Hallstatt II et les torques plus volumineux, mais de même facture, ornés sur la moitié externe de leur bord de stries saillantes en relief obtenu par le repoussé appartenait au Hallstatt II b (12). Le tumulus D de Salem, qui a fourni les deux torques a livré également un matériel typique hallstattien, notamment une grande épée en fer à soie plate et de la céramique bien conservée, dont une grande urne à décor gravé et polychromé. Par contre, c'est à tort que J. Dupuis a considéré comme hallstattien le cimetière d'Hauviné : les rites funéraires - tombes partiellement fossés creusés dans la craie et remplies de terre noire - ainsi que le matériel recueilli sont typiquement de la Tène I, de faciès marrien, qu'il s'agisse des agrafes de ceintures ajourées, des torques torsadés ou des fibules.

Si le tumulus 15 de Minot a donné une fibule à double timale de la fin du Premier Age du Fer, il ne faut pas oublier que le torque ne rentre pas d'une façon absolue dans notre série si homogène des colliers en bronze roulé. Le torque figuré par Morel dans la *Champagne souterraine*, pl. 36, n° 3, provient de Charvais (Heiltz-l'Évêque), or la plus grande partie du mobilier de cette nécropole, mobilier maintenant perdu, a été publié par le Dr. Mougin (13); il s'agit d'un cimetière du Hallstatt Final.

Mais lorsqu'on peut connaître le contexte de ces torques dans la Marne - ce qui n'est pas toujours facile - on constate que la plupart du temps ces torques étaient accompagnés d'objets typiques de La Tène I :

à Rassy-le-Château, la même tombe a donné le torque et une fibule en fer de la fin de La Tène I.

Vitry-lès-Reims est un cimetière de La Tène I, de même que les nécropoles de Ciry-Salsogne.

C'est pourquoi il semble bien que la série champenoise des torques creux à décor gravé doit être classée non au Hallstatt Final mais au Second Age du Fer. Que ces torques, dont la technique de fabrication est identique à ceux du Hallstatt final, dérivent de ces derniers, le fait est indéniable.

On a longtemps cru qu'il y avait un véritable hiatus entre les deux Ages du Fer, ce hiatus existe certes, mais il convient de mettre en évidence la présence de certains types de bijoux dont l'évolution est sensible et qui, créés à l'époque hallstattienne, ont perduré pendant La Tène. Le fait est peu fréquent; on peut citer certaines fibules dont le pied est surmonté d'une boîte hémisphérique creuse, mais dont le ressort est à quatre spires de grandes dimensions.

(10) J. Pätzold, *Ein Ringfund aus einem Moor bei Dehlthun, Gde Ganderkesee, Idkr. Oldenburg*, in *Germania*, 36, 1/2, 1958.

(11) W. Krämer, *Das keltische Gräberfeld von Neibringen (Kreis Böblingen)*, in *Veröffentlichungen des Staatlichen Amtes für Denkmalpflege Stuttgart*, 1964.

(12) H. Corot n'a pas eu l'occasion de publier ses vues sur le Hallstatt Final, mais il avait rédigé un travail intitulé *Notes et documents sur une dernière phase de la civilisation hallstattienne en France*; ce manuscrit est déposé à la Bibliothèque de la Commission des Antiquités de la Côte d'Or à Dijon, où nous avons pu en prendre connaissance.

(13) Dr. Mougin, *Fouilles du cimetière gaulois de Charvais (territoire d'Heiltz-l'Évêque, Marne)*, in *Bull. Soc. des Sciences et Arts de Vitry-le-François*, T. VIII, 1877, p. 245.

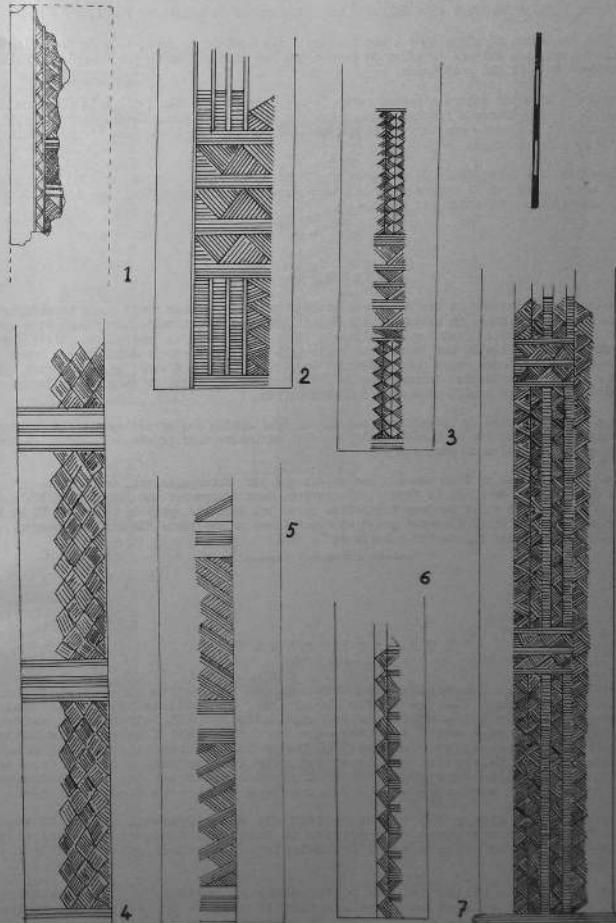


Fig. 4. — 1, 3, 5-7. Marne ; 2. Charvais ; 4. Thury.

sions : ces fibules dérivent sans conteste de prototypes du Hallstatt final.

La même constatation s'applique à nos torques : ils sont de La Tène, mais de tradition halstattienne, et il n'est pas interdit de penser que les plus anciens - par exemple de Salem, ou d'Ariay - en sont les prototypes.

Ce qui confirmerait encore l'appartenance de ces torques à La Tène, c'est la présence sur un torque d'Avize (Musée d'Epernay), ainsi que sur le torque à décor de pointe centrale d'un léger bourselet à chacune des extrémités qui s'emboîtent non pas l'une dans l'autre, mais chaîne sur un court manchon.

L'incontestable homogénéité de la série champenoise, la similitude évidente de techniques peuvent s'expliquer par la supposition de l'existence d'un atelier unique dont les produits ont couvert une aire assez peu étendue.

RÉSUMÉ

L'Abbé Favret considérait les bracelets et les torques en bronze roulé comme caractéristiques de la dernière phase du Hallstatt final. Les torques en particulier devraient être considérés comme le fossile directeur du Hallstatt II b. En réalité, il semble bien qu'il existe en Champagne, à La Tène I, une importante série très homogène de torques tubulaires creux de technique hallstattienne, mais qui présentent la caractéristique d'avoir un décor gravé géométrique à base de triangles hachurés et de dents de loup. Ce n'est qu'exceptionnellement qu'on trouve des cercles oculés cantonnés dans des carrés.

Jusqu'alors, ce type de torques n'a pas attiré l'attention des archéologues. La plupart des exemplaires conservés au Musée des Antiquités Nationales sont privés de leur contexte archéologique - fibules ou céramique.

Dans les rares cas où l'on connaît les objets qui les accompagnaient, on constate qu'il s'agit de pièces du début de La Tène I. Il convient donc d'apporter une restriction à l'opinion de l'Abbé Favret : les torques tubulaires creux ont subsisté après le Hallstatt II b. Ils présentent alors un décor finement gravé et constituent un des rares éléments qui passent de la civilisation du 1er Age du Fer à celle de La Tène.

ZUSAMMENFASSUNG

Der Abbé Favret betrachtete die Armbänder und Halsreifen aus gedrehter Bronze wie charakteristisch für die letzte Periode der SpätHallstattzeit. Die Halsreifen sollten vor allem als Leitfaden zum Hallstatt II b betrachtet werden. Es scheint doch, dass es in der Champagne zur Latènezeit I eine sehr wichtige homogene Reihe von hohlen rohrförmigen, durch hallstattzeitliche Metallarbeit gekennzeichneten Halsreifen existiert hat. Ihr Hauptmerkmal ist eine fein gravierte, geometrische Verzierung mit gestrichelten Dreiecken und Löwenzähnen. Nur ausnahmsweise werden von Vierecken umgebene punktierte Kreise gefunden.

Bis jetzt hat dieser Typ von Halsreifen die Aufmerksamkeit der Archäologen auf sich wenig herangezogen. Die meisten im Musée des Antiquités Nationales vorliegenden Stücke entbehren den archäologischen Mitfund, entweder Fibeln oder Tonware.

Nur in seltenen Fällen ist das Begleitmaterial bekannt, wobei bestätigt werden muss, dass es sich um Exemplare handelt, die in den Anfang der Latènezeit I zu datieren sind. Es ist demnach notwendig die Ansichten des Abbé Favret einzuschränken: die rohrförmigen, hohlen Halsreifen dauern weiter als die Hallstattzeit II b. Da sehen sie mit fein eingravierter Verzierung aus. Auch zählt man sie unter den seltenen Elementen, die von der früheren Eisenzeit zur Latènezeit übergegangen sind.

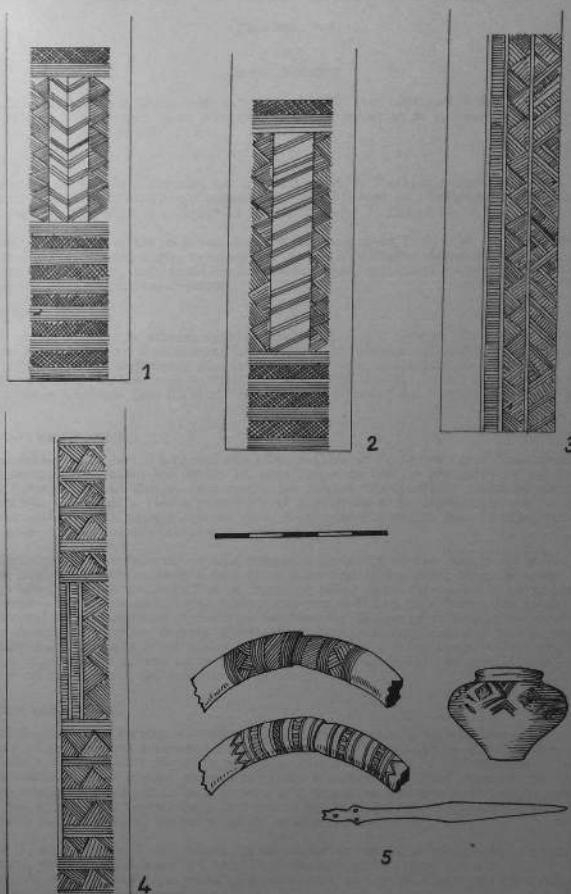


Fig. 5. — 1-4. Champagne ; 5. Mobilier du tumulus D à Salem.

QUELQUES VASES CAMPANIIFORMES NOUVEAUX DU BOULONNAIS

PLANCHES 7-9

par

Henri MARIETTE

La civilisation des gobelets campaniformes est déjà bien représentée dans la région boulonnaise (1). Sa connaissance va se préciser par la présentation de quelques vases nouveaux, trouvés à Étaples (Pas-de-Calais).

LE SITE.

La station de Bel-Air à Étaples, qui a fait l'objet de fouilles pendant plusieurs années, est située au Sud de la région boulonnaise, sur la rive Nord de l'estuaire de la Canche (coordonnées Lambert x : 549,3 y : 314,09 z : 15m) (Planche 7, figure 1).

Le site est constitué par un massif dunaire bas, aplani et fixé, dont le socle géologique est la craie blanche sénonienne. Celui-ci est surmonté de dépôts quaternaires : à la base sable et cailloux éclatés, puis limon argilo-sableux brun, enfin une récente, souvent entrecoupée d'un ou plusieurs niveaux humides.

LA STRATIGRAPHIE.

Le gisement présente la stratigraphie générale suivante : dans le limon brun, du néolithique, dans le sable récent à paléosols, une ou plusieurs couches halstattien. Ici, seule la partie inférieure nous intéresse ; elle présente à sa base un Néolithique d'affinités chasséennes (Bel Air I) et au-dessus un Néolithique récent (Bel Air II). C'est cette partie supérieure de la terre à briques (sur 0,15 m d'épaisseur en moyenne) qui a fourni les tessons campaniformes.

LE CONTEXTE ARCHÉOLOGIQUE.

Le matériel de Bel Air II comprend des silex taillés et de la poterie. L'industrie lithique est de type campignien ; les outils les plus fréquents sont le grattoir, le tranchet, le couteau à dos naturel ou abattu, le perçoir, les flèches tranchantes à retouches abruptes moins abondantes alors que la flèche pédoucée et à ailerons n'est représentée que par deux exemplaires médiocres ; la hache polie est rare. A cet ensemble taillé dans le silex local, il faut ajouter une lame cassée en silex du Grand-Pressigny.

La céramique peut se répartir en deux groupes : grossière et fine campaniforme. Le 1er groupe est composé surtout de vases à fond plat, à surface irrégulière, de couleur ocre rouge ou rouge brun, avec une section grise ou noire ; la pâte, dégraissée avec des particules de poudre broyée, est moyennement cuite. Parfois ces pots-à-fleurs sont ornés d'un cordon digité sous le bord, ou d'impressions digitées ou ongulées sur la partie interne du rebord. Certains tessons décorés de ce groupe peuvent appartenir au Campaniforme : ainsi un tesson avec de petites impressions rectangulaires disposées en arc-de-cercle, et quelques tessons avec des impressions ongulées par paire. Cette céramique grossière est complétée par quelques tessons qui semblent appartenir à des écuisses à fond rond.

LA POTERIE CAMPANIIFORME.

La céramique fine comprend des tessons appartenant à quatre gobelets. Ceux-ci sont nettement plus soignés que les précédents ; leurs faces sont très régulières et présentent un décor caractéristique. Ils sont faits d'une pâte plus fine, bien cuite, à fin dégraissage siliceux (souvent sabieux). Leur couleur externe est rouge brun pour les trois premiers, le quatrième est ocre rouge ; la coupe est le plus souvent gris foncé. Le nombre insuffisant de tessons ne permet pas de connaître parfaitement la forme de ces vases ; aussi la figure 2 n'est-elle qu'un essai de reconstitution. Voyons en détail chaque gobelet.

Le n° 1, au profil en S, est décoré, probablement sur toute la hauteur de la paroi, à la cordelette, et plus précisément à l'aide d'une chaînette. La figure 2, 1 a et fig. 4 montrent le détail du motif, indiquant que cette chaînette est d'un type spécial, peut-être réalisé avec deux cordes de grosseur différente.

(1) H. Mariette, *Civilisation des Gobelets de la région boulonnaise*, in Congrès Préhistorique de Monaco, 1959 (à paraître).

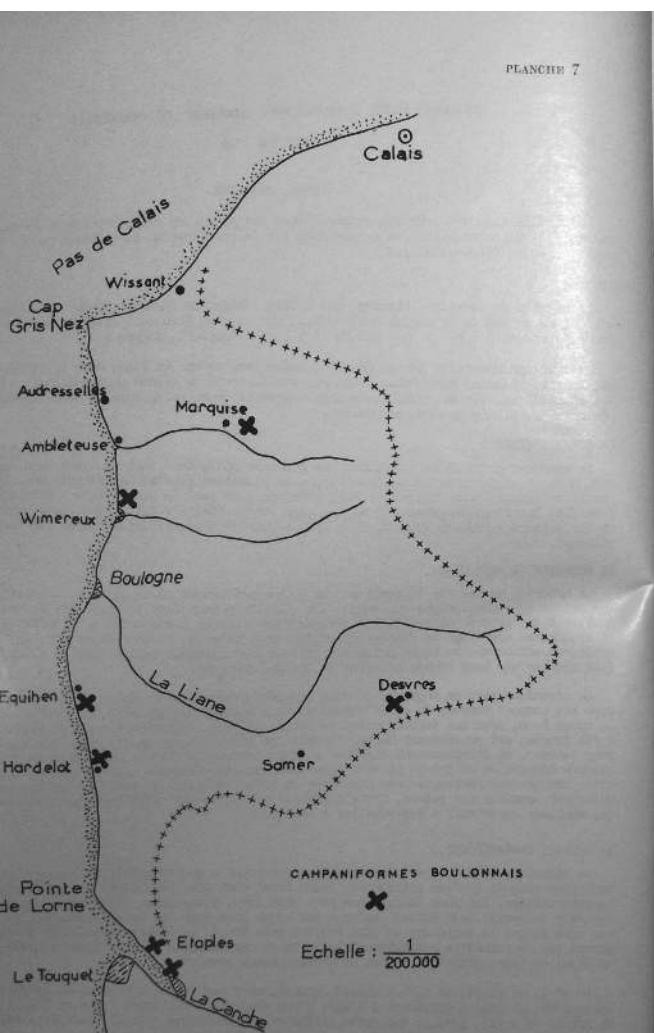


Fig. 1. — Carte de répartition des Campaniformes boulonnais.

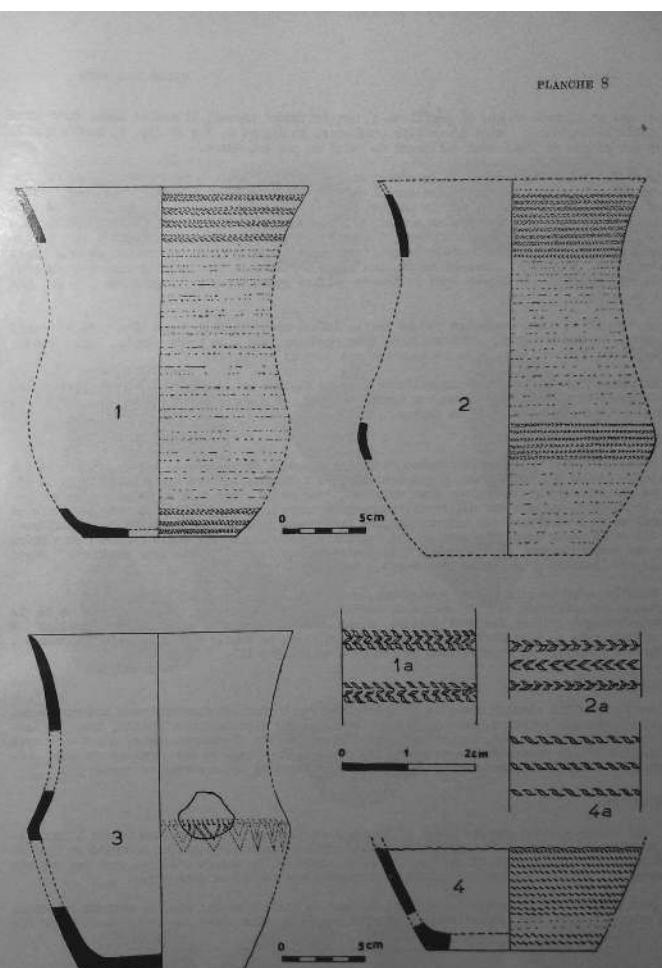


Fig. 2. — Essai de reconstitution des Campaniformes de la station de Bel-Air à Etaples (Pas-de-Calais).

Le vase n° 2, très mince, au profil en S, est nettement caréné; il semble aussi être orné sur toute la hauteur à l'aide d'une fine chaînette; la figure 2, 2 a et fig. 5, montre que le motif est simple et légèrement différent de celui du pot précédent.

Le n° 3 est le plus complet de la série, mais il est difficile à reconstituer dans sa partie moyenne; car le tesson nettement caréné portant l'unique décor pourrait être aussi bien placé en sens inverse (figure 6). Ce gobelet diffère des trois autres, d'abord par sa pâte dégraissée avec de petites particules noires, charbonneuses, très visibles sur les tessons, altérée, et aussi par son décor non cordé, limité à la carène. Ce décor est formé à la partie supérieure d'une rangée horizontale de petits groupes de trois fines et courtes rayures dues à l'emprise d'un objet finement denté; une ligne horizontale de tirets la sépare d'une autre de chevrons dont les lignes sont faites de petites impressions rectangulaires dues à une spatule dentée.

Le vase n° 4, connu seulement par sa partie inférieure, est fait d'une pâte très souple; sa paroi, de couleur ocre, porte un décor très régulier, fait à la corde simple, qui semble probablement recouvrir toute la hauteur (figure 2, 4 et 4 a et fig. 7).

En résumé, cette céramique campaniforme peut se diviser en deux parties, d'une part les trois gobelets décorés à la corde sur toute la paroi, et d'autre part le vase n° 3 orné à la spatule dentée, seulement sur la carène.

COMPARAISONS.

Localement, ces vases campaniformes de Bel Air peuvent être comparés à ceux trouvés il y a quelques années à Étaples dans un gisement situé à 1 km plus au Nord (voir note 1). Si la pâte de ces derniers et la couleur sont voisines, leur décor est fait au peigne; d'autre part, le matériel associé est différent, comprenant entre autres de belles pointes de flèche pendouillées et à ailerons. Les autres gobelets boulonnais sont aussi décorés de façon différente (2) et le décor cordé n'avait pas été rencontré jusqu'alors dans notre région, du moins sur des campaniformes; mais le décor à la chaînette est le motif d'une urne du Bronze Moyen de la civilisation d'Hilversum découverte à Hardelot (2).

Dans le cadre de l'Europe du Nord-Ouest, nos vases montrent des affinités avec certains campaniformes de l'Allemagne du Nord-Ouest, de la Belgique, de la Hollande et de la Grande-Bretagne : forme des *Bell-Beakers*, décor cordé sur toute la paroi du vase, réalisé à la corde simple ou à la chaînette; ce décor, plus rare, ne semble pas, à notre connaissance, avoir été rencontré en France, mais se retrouve en Espagne (3).

DATATION.

Aucune datation absolue n'existe encore actuellement pour les Campaniformes boulonnais. Dans la chronologie relative, Bel Air II peut être classé dans le Bronze Ancien. Dans la classification hollandaise (4), la plupart des gobelets décrits ci-dessus correspondent au type 21b. D'après les études de Sangmeister, ils peuvent être comparés aux gobelets rhénans, présentant un mélange des caractères des gobelets maritimes et de la céramique cordeée (5).

CONCLUSION.

Ces nouveaux vases campaniformes d'Étaples nous placent encore une fois devant l'importance de savoir si ces gobelets sont les témoins d'une civilisation homogène et bien individualisée, ou s'ils ne sont que des objets de commerce, ou encore s'ils ne sont pas dus simplement à l'application par des cultures diverses d'une technique décorative.

Nous pensons pour l'instant qu'à Étaples, dans la station de Bel Air, la seconde hypothèse est vraisemblable, les campaniformes ayant été acquis au même titre que le silex du Grand-Pré

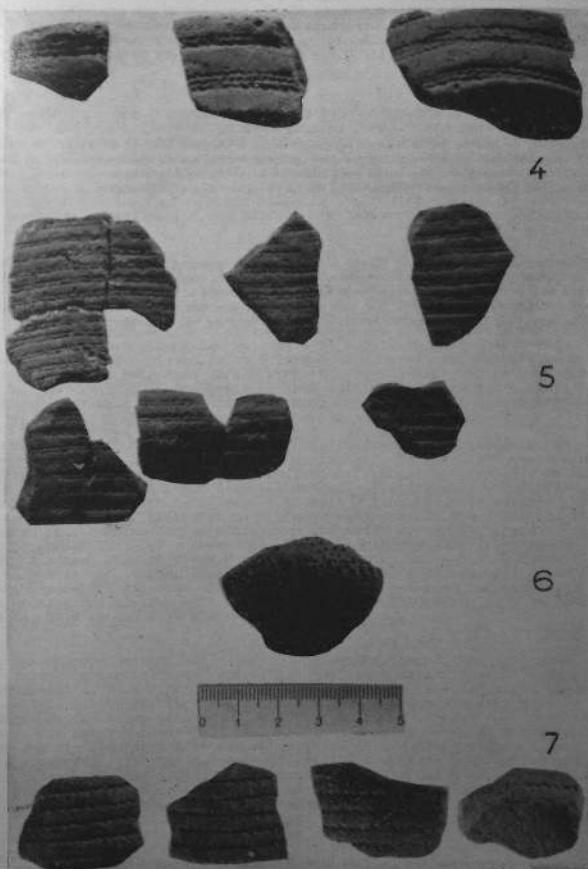


Fig. 4. — Vase n° 1
Fig. 5. — Vase n° 2
Fig. 6. — Vase n° 3
Fig. 7. — Vase n° 4

- (2) H. Mariette, *Une urne de l'Age du Bronze à Hardelot (Pas-de-Calais)*, in *Hélinium I*, 1961, fasc. 3, pp. 229-232.
 (3) E. Gersbach, *Schnur- und Häkelnäschchenverzierung auf west-europäischen Glockenbechern*, in *Jahrbuch der Schweizerischen ...*, 1957, 1958.
 (4) J.D. Van der Waals et W. Glasbergen, *Beaker types and their distribution in the Netherlands*, in *Palaeohistoria IV*, 1955.
 (5) E. Sangmeister, *La civilisation du vase campaniforme*, in *Actes du 1er Colloque Atlantique Brest 1961*.

saigny. Cependant nous devons être prudent, car la civilisation des gobelets semble bien établie dans le Boulonnais : habitats de Longfossé, Wimereux, Hardelot et Etaples-Nord (voir note 5), sépultures d'Equihen (6), de Rinxent; d'autre part, les divers squelettes repliés couchés sur la côte dans des caissons individuels par exemple à Wimereux (7) ou dans des chambres funéraires en silex (Ecalles, Etaples) (8) parlent dans le même sens. En définitive, on peut penser que si les gobelets de Bel Air II ont été importés, ils ont pu toutefois être fabriqués dans la région.

RÉSUMÉ

Description de quatre vases campaniformes trouvés à Etaples (Pas-de-Calais). Le site associé comprend une industrie lithique campignienne, une lame du Grand-Pressigny et une hache grossière à fond plat. Ces vases sont décorés à la corde; ils s'apparentent aux vases rhénans et soulignent encore l'importance de la présence campaniforme dans la région boulonnaise.

Der Verfasser beschreibt vier Fässer aus der Glockenbecherzeit, die in Etaples, Pas-de-Calais, aufgefunden wurden. Das beiliegende Material besteht aus Steinstücken von dem "campaniform": eine Klinge vom Grand-Pressigny und eine grobe Tonware mit flachem Grund. Diese Fässer sind mit Schnurmotiven verziert. Sie sind mit den Bechern aus dem Rheinland verwandt und heben noch die Bedeutung der Glockenbecherkultur in der Umgebung von Boulogne hervor.

EINIGE ERGEBNISSE DER SPEKTRALCHEMISCHE ANALYSE
VON IRISCHEN GOLDFUNDEN
BILDTAFELN 10-27
Axel HARTMANN

Seit mehreren Jahren werden von der Arbeitsgemeinschaft für Metallurgie des Altertums in Stuttgart in grossem Umfang Spektralanalysen frühbronzezeitlicher Kupfer- und Bronzefunde durchgeführt. Über die verschiedentlich berichtet wurde (1). Die dabei gewonnenen Ergebnisse gaben Anlass zum Versuch, die Untersuchungen auch auf Goldfunde auszudehnen, da Gold in prähistorischer Zeit sicherlich über weite Strecken hinweg transportiert und gehandelt wurde und man durch systematische Untersuchung der Goldfunde vielleicht Aufschluss über weiträumige Beziehungen des Handels und Verkehrs zu jener Zeit erhoffen konnte.

Dabei stand von vornherein fest, dass von prähistorischen Goldfunden stets nur eine sehr geringe Metallmenge zur Untersuchung entnommen werden darf, da eine auffallende Beschädigung der Funde selbstverständlich vermieden werden muss. Infolgedessen haben wir zunächst unser Untersuchungsverfahren derart verfeinert, dass wir heute mit einer Goldmenge von etwa 3 Milligramm auskommen, um die Zusammensetzung des Materials zu ermitteln. Diese Goldmenge ist so gering, dass sie fast von jedem Goldfund ohne merkliche Beschädigung in vorsichtiger Weise entnommen werden kann. Auf diesem Wege war es uns bisher möglich, über 1000 Goldfunde sowie ca. 200 keltische Goldmünzen - bei denen die Materialentnahme naturgemäß besonderer Sorgfalt bedarf - zu untersuchen.

Im folgenden möchten wir nun über einige Untersuchungsergebnisse an etwa 500 prähistorischen Goldfunden Irlands berichten, die uns durch das freundliche Entgegenkommen des Nationalmuseums Dublin zugänglich waren (2). Natürlich vorkommendes Gold enthält als Nebenbestandteile fast regelmäßig Kupfer, Silber und - sofern es sich um Flussgold handelt - Zinn. Hin und wieder kommen zu den genannten drei Elementen noch einige andere hinzu, von denen das Platin zu nennen ist. Infolge der verschiedenen Quantität dieser Bestandteile lässt sich die grosse Zahl der untersuchten Funde in mehrere Materialgruppen einteilen, die nach statistischen Methoden ausgewertet und auf ihre Einheitlichkeit hin untersucht werden. Zum Beispiel bilden die hier gezeigten (Bild 1-2) irischen Armreifen mit oder ohne Riffelverzierung zusammen mit tordierten Hals- und Armreifen und einigen anderen Funden eine Materialgruppe, die im Mittel 1,2 % Cu, 10 % Ag und 0,16 % Zinn enthält.

Die graphische Darstellung einer solchen statistischen Gruppe kann nun ganz einfach in der Weise erfolgen (Bild 4), dass man auf der Abszisse den Prozentgehalt an Kupfer, Silber oder Zinn jeweils in gleichmässigen logarithmischen Intervallen aufträgt und die analytische Zusammensetzung jedes einzelnen Fundstückes der Gruppe in dem entsprechenden Konzentrationsintervall durch je ein Kreuzchen markiert. Man erhält auf diese Weise ganz anschauliche Bilder von der Beschaffenheit der Materialgruppe und sieht deutlich, wie im vorliegenden Fall die häufigsten Werte bei 1,2 % Kupfer, 10 % Silber und 0,16 % Zinn liegen. Für den praktischen Gebrauch empfiehlt sich eine etwas abgeschnittene Darstellung, die in der unteren Hälfte des Bildes erscheint, und bei der die absolute Stückzahl pro Intervall durch eine relative Prozentangabe ersetzt ist. Diese Darstellungsweise trifft man in allen wissenschaftlichen Disziplinen an, die in statistischer Weise grössere Gruppen von Individuen auf irgendwelche Eigenschaft hin untersuchen: in der Biologie, Medizin, Physik, etc.

(1) S. Junghans, H. Klein, E. Scheufele, 34. Bericht der Römisch-Germanischen Kommission, 1951-1953, S. 77. S. Junghans, E. Sargeister, M. Schröder, Metallanalysen kupferzeitlicher und frühbronzezeitlicher Bodenfunde aus Europa, Berlin 1950.

(2) Die meisten der untersuchten Funde waren bereits 1919 bekannt und sind daher in E.C.H. Armstrong, Catalogue of Irish Gold Ornaments, 2. Edition Dublin 1933, beschrieben.

(6) E.-T. Hussey, Rapport sur les fouilles exécutées dans le tumulus dit La Tombe Fourdaine, in Mémo. Soc. Acad. Boulogne-sur-Mer, IV, 1870-1871, pp. 209-226.

(7) E. Bourage, Le tumulus funéraire de Wimereux, in Mémo. Soc. Acad. Boulogne-sur-Mer, XIX, pp. 66-80.

(8) G. Beneck, Les origines de la civilisation dans le Nord de la France, in Mémo. Comm. Mon. Hist. du Pas-de-Calais, IV, 1943.

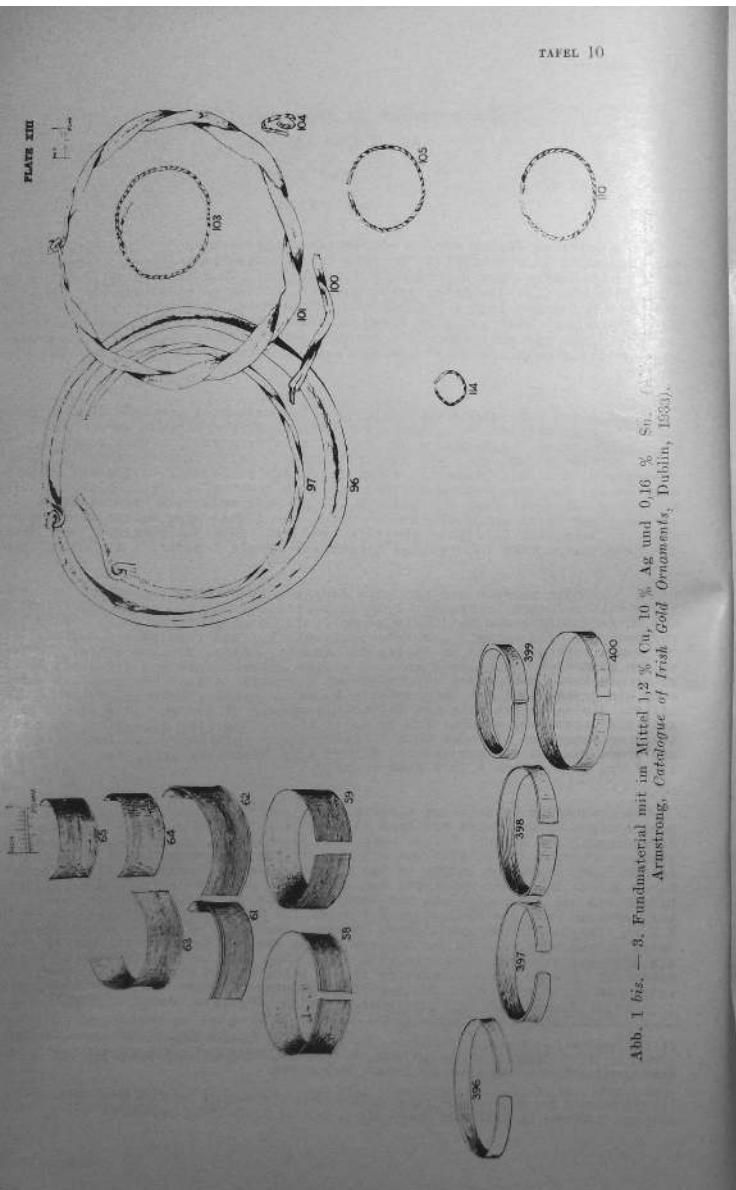


Abb. 1 bis 3. Fundmaterial mit im Mittel 1,2 % Cu, 10 % Ag und 0,16 % Sn.
Armstrong, Catalogue of Irish Gold Ornaments, Dublin, 1933).

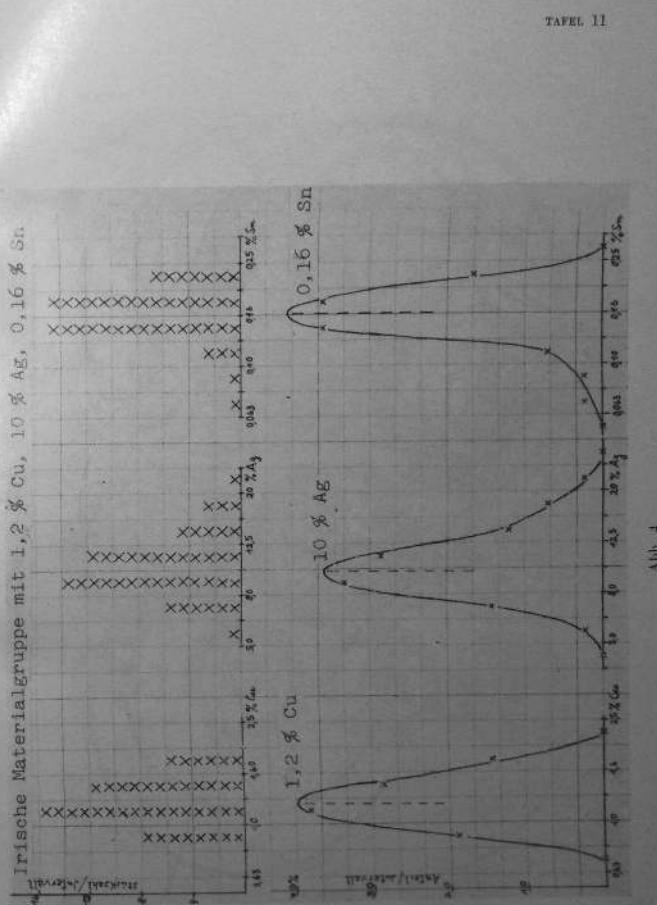


Abb. 4

TAFEL 12

PLATE III.

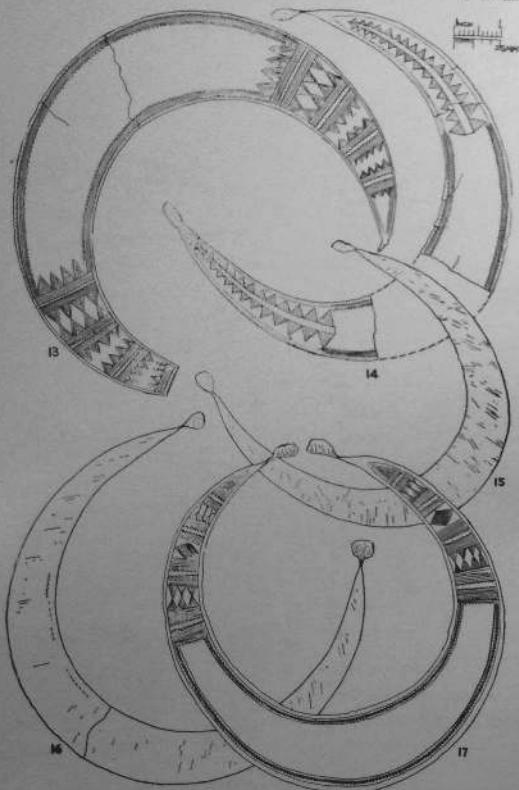


Abb. 5. — Fundmaterial der „Lunulae-Gruppe“. (Abb. entnommen aus Armstrong, *op. cit.*).

TAFEL 13

PLATE XIX.

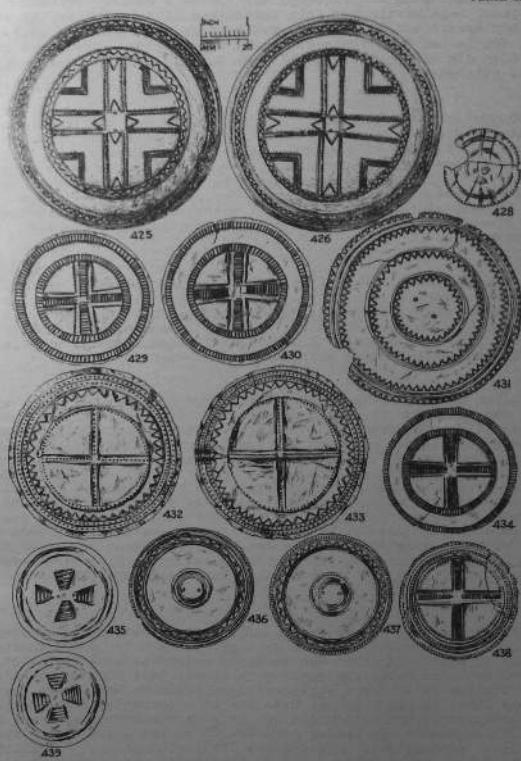


Abb. 6. — Fundmaterial der „Lunula-Gruppe“. (Abb. entnommen aus Armstrong).

Die in der eben gezeigten Materialgruppe enthaltenen Beimengungen von 1,2% Kupfer, 10% Silber und 0,16% Zinn sind zweifellos natürlichen Ursprungs, da ein Kupfergehalt zwischen 0,01 und ca. 2% in natürlichem Gold ständig anzutreffen ist (3) und auch ein Silbergehalt von 10% häufig vorkommt. Das Zinn hingegen stammt regelmässig aus fein verteilten Zinnmineralien, die sich ihres relativ hohen spezifischen Gewichtes wegen in goldführenden Flussläufen zusammen mit den feinen Goldflitterchen beim Waschprozess anreichern und auf dem Umweg über die damals recht primitiven Schmelz- und Aufbereitungsmethoden in das Gold gelangten.

Diese Gruppe unterscheidet sich jedoch deutlich von der im folgend gezeigten Materialgruppe, die hauptsächlich aus den bekannten irischen Lunulae und Zierscheiben (Bild 5-6) besteht. Die graphische Darstellung (Bild 7) zeigt deutlich, dass die grosse Menge dieser Funde sich um einen Kupfergehalt von nur ca. 0,25% gruppieren, der damit also bedeutend niedriger liegt als bei der zuerst gezeigten Materialgruppe. Der Silbergehalt hingegen von ähnlicher Grösse, während der Zinngehalt wiederum bedeutend niedriger liegt. Auf Grund dieser Zahlen lassen sich beide Materialgruppen demnach deutlich unterscheiden.

In der Vergangenheit ist vielfach die Vermutung geäussert worden, dass auf fallende grosse Anzahl der in Irland gefundenen prähistorischen Goldgegenstände, insbesondere die Lunulae, sei seinerzeit aus irischem Gold hergestellt worden (4). Man bezieht sich in diesem Zusammenhang stets auf das einzige irische Goldvorkommen, das in den Wicklow-Bergen südlich von Dublin liegt und in früheren Jahrhunderten auch ausgebeutet wurde.

Tatsächlich zeigt eine Verbreitungskarte der Lunulae, wie die von Coffey (Bild 8), sehr deutlich (5), dass die Lunulae offenbar in Irland beheimatet sind und von diesem Zentrum aus auf das europäische Festland hin ausstrahlen. Glücklicherweise standen uns auch mehrere Goldproben aus den Wicklow-Bergen zur Verfügung. Deren Zusammensetzung ist auf der graphischen Darstellung (Bild 7) eingezzeichnet. Man erkennt leicht, dass die Hauptmenge der Lunulae-Gruppe von der Zusammensetzung des Wicklowgolds erheblich abweicht. Immerhin ist jedoch festzustellen, dass ein in der Zeichnung jeweils links liegender kleiner Teil der Lunulae recht nahe an die Daten des Wicklowgolds herankommt, so dass es nahe liegt, für diesen Teil der Funde Wicklowgold als Herstellungsmaterial anzunehmen. Möglicherweise ist sogar das in der Abbildung links auftauchende, gestrichelt gezeichnete kleine Nebenmaximum so zu interpretieren, dass es einer kleinen Materialgruppe "Wicklowgold" entspricht.

Bild 7 zeigt die gezeigte Gruppe der bandförmigen Armreifen und tordierten Reipfergeholt. Der Kupfergehalt liegt so weit abseits von der Zusammensetzung des Wicklowgolds, dass hier jeder Zusammenhang ausgeschlossen erscheint. Wir werden später anderen Materialgruppen noch sehen, dass für jene ebenfalls kein Zusammenhang zu irischem Wicklowgold zu erkennen ist. Dieses Überraschende führt zu dem Schluss, dass der so außerordentliche Reichtum Irlands an prähistorischen Goldfunden nur in ganz unbedeutendem Massse auf natürliche Goldvorkommen des Landes zurückzuführen ist - wie bisher stets vermutet wurde -, sondern dass umfangreiche Goldimporten in prähistorischer Zeit stattgefunden haben müssen, aus denen die von uns heute voller Bewunderung betrachteten Gegenstände dann in Irland gearbeitet und zum Teil - wie die Verbreitungskarte der Lunulae zeigt - wieder auf das europäische Festland exportiert wurden (Bild 8).

(3) Gmelins Handbuch der anorganischen Chemie, Bd. 62 (Gold), S. 43 (8. Auflage).

(4) Zum Beispiel Walther Bremer, Mainzer Festschrift 1927, S. 173/74. E.C.R. Armstrong, Catalogue of Irish Gold Ornaments, S. 4.

(5) Coffey, Bronze Age Ireland, (1913).

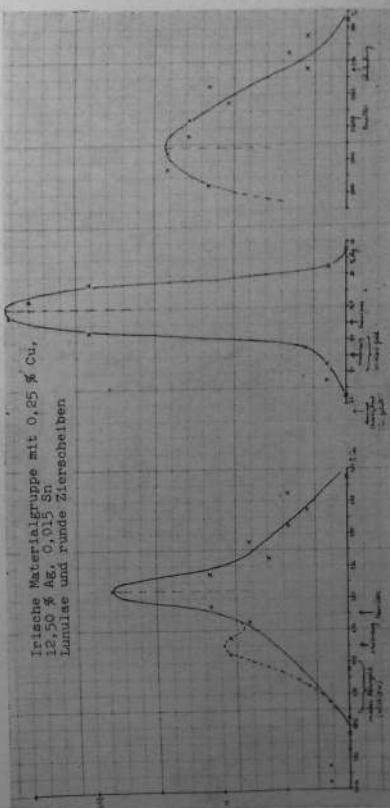


Abb. 7

DISTRIBUTION
OF
LUNULÆ

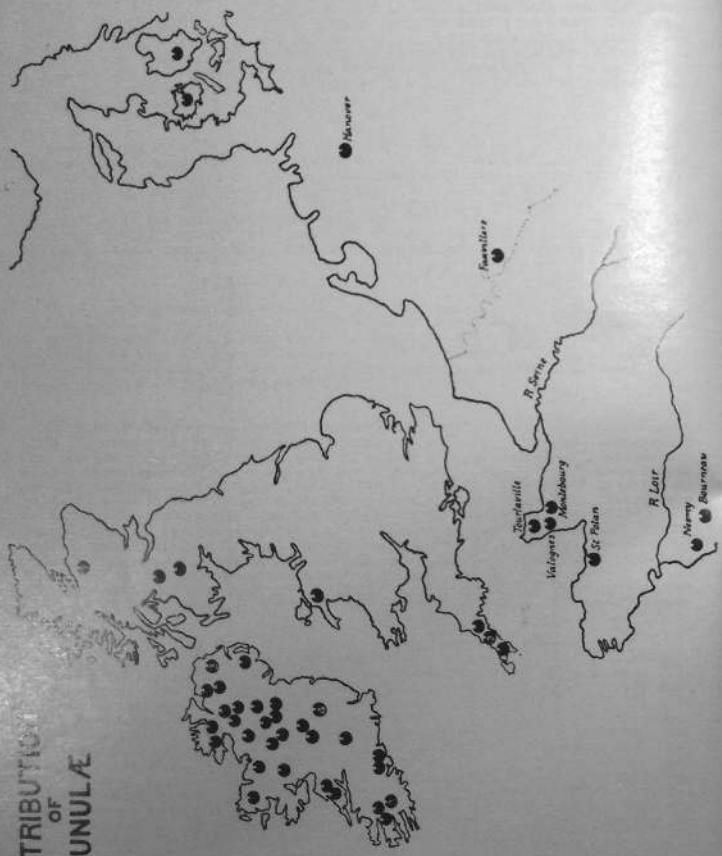


Abb. 8. — Verbreitungskarte der Lunulae nach Coffey.

TAFEL 15

TAFEL 16

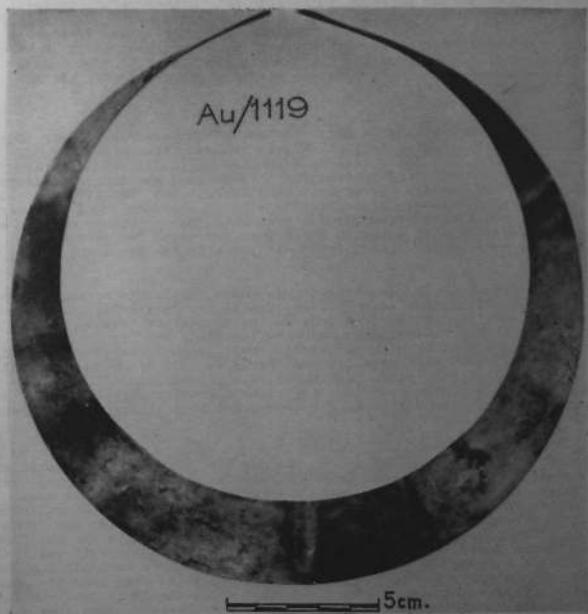


Abb. 9. — Lunula von Grevinge, Amt Holbæk, Reichsmuseum Kopenhagen, Inv. Nr. 101.

Vier auf dem Kontinent gefundene Lunulae, und zwar die von Fauvillers in Belgien, Schulenburg/Hannover und zwei dänische Funde, konnten in unsere Untersuchung einbezogen werden. Die Ergebnisse sind auf der graphischen Darstellung der Lunulae-Gruppe (Bild 7) kenntlich gemacht. Die Lunulae von Fauvillers und Schulenburg liegen durchaus innerhalb des Streubereiches der irischen Lunulae, während die beiden dänischen Funde so stark ausserhalb liegen, dass man für sie keine Herkunft von der irischen Insel annehmen möchte. Auch mit den in Irland vorkommenden Materialgruppen besteht keine Ähnlichkeit, aber mit einer in der Latènezeit in Irland vertretenen, die aber schon aus logischen Gründen ausser Betracht zu bleiben hat. Dieser Befund spiegelt sich unseres Erachtens auch in der Ornamentierung der einzelnen Stücke wieder, indem die Funde von Fauvillers und Schulenburg/Hannover in der Verzierung den irischen Originalen zwar nicht völlig gleichen, aber ihnen doch nahe stehend, weist das eine dänische Stück gar keine Verzierung (Bild 9), das andere eine Art Millenverzierung auf (Bild 10), wie sie in dieser Form auf irischen Lunulae nicht bekannt ist (6).

Die bei weitem grösste Menge der irischen Goldfunde wurde bei der Untersuchung absichtlich mit Kupfer legiert. Hierzu gehören neben anderen Funden vor allem die vielen Fibeln (Bild 11/12), Armbänder (Bild 13) und Halsketten (Bild 14/15), die sämtlich als spätbronzezeitlich angesehen werden. Ihre Materialzusammensetzung geht aus dem oberen Teil der graphischen Darstellung hervor (Bild 16). Der Kupfergehalt erreicht hier einen Mittelwert von 8 %, der nur durch künstlichen Zusatz hervorgerufen sein kann. Man erreichte dadurch ein ansprechendes gelbrotliches Aussehen des Goldes und wegen der grösseren Härte der Legierung eine längere Lebensdauer des betreffenden Schmuckstückes.

Die den Silber- und Zinngehalt wiedergebenden Kurvenzüge dieser Materialgruppe sind ziemlich stark asymmetrisch; das deutet darauf hin, dass die Gruppe nicht einheitlich ist, sondern dass in ihr mindestens zwei verschiedene Goldsorten ähnlicher Zusammensetzung enthalten sind. Bei der Kupferkurve kann dies aus dem Grunde nicht sichtbar werden, weil diese Kurve ja den künstlichen Kupferzusatz spiegelt, der offenbar ohne Bezug auf die Art des hergestellenden Gegenstandes einheitlich gehandhabt wurde. Die asymmetrische Silberkurve lässt sich mit einiger Annäherung in zwei gestrichelt gezeichnete Teilkurven zerlegen, von denen die eine bei 10 %, die andere bei 16 % Silber ihr Häufigkeitsmaximum hat.

Es ist nun zweifellos nahe zu prüfen, ob die hier betrachtete Materialgruppe etwa einer der uns bereits bekannten Materialgruppen der Lunulae oder der Arm- und Halsreifen und toradierten Arm- und Halsreifen abzuleiten ist, ob also Gold der einen Provenienz das eine Mal ohne, das andere Mal mit künstlichem Kupferzusatz verwendet worden ist. Das lässt sich tatsächlich für die durch 1,2 % Silber und 0,16 % Zinn charakterisierte Gruppe der bandförmigen und gewundenen Arm- und Halsreifen mit einiger Wahrscheinlichkeit feststellen. Diese Zusammensetzung ist im unteren Teil des Schaubildes nochmals zum besseren Vergleich wiedergegeben. Man erkennt hierbei deutlich, dass zwar die Kupferkurve der untersten Darstellung in ihrer Lage wegen des fehlenden künstlichen Kupferzusatzes von der obersten Darstellung stark abweicht, dass aber die Silberkurve mit der Lage des gestrichelt gezeichneten Teilmaximums bei 10 % sehr gut übereinstimmt. Auch die Zinkkurve mit dem Häufigkeitsmaximum von 0,16 % fällt fast mit dem Häufigkeitsmaximum der oberen Zinkkurve von 0,20 % zusammen und kann daher durchaus als Teilmaximum in ihr enthalten sein. Freilich ist anzumerken, dass derartige Schlussfolgerungen niemals zwingend sein können; eine absolute Gewissheit über die hier behandelten Probleme ist mit der geschilderten Methode sicher nicht zu erreichen, sondern wir können unsere Schlüsse stets nur mit mehr oder weniger grosser Wahrscheinlichkeit ziehen und müssen bei der Betrachtung auch von hin und wieder vorkommenden Einzelstücken absehen. Die etwa im Gegensatz zur übrigen Menge gleichartiger Funde sich nicht mit diesen zusammen der gleichen Materialgruppe zuordnen lassen.

(6) Hierzu auch G. Kleemann, *Germania* Bd. 31, 1953, S. 139.

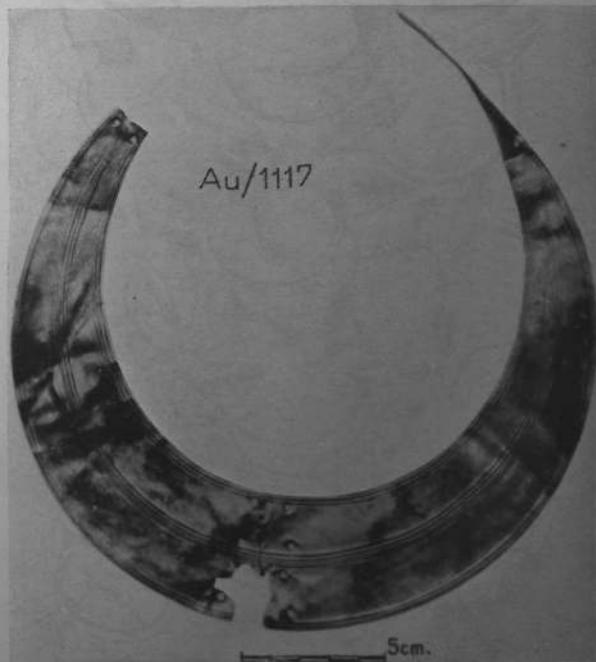


Abb. 10. — Lunulae von Skodshøjern, Amt Odense, Reichsmuseum Copenhagen, Inv. Nr. B 3596.

TAFEL 18

PLATE XV

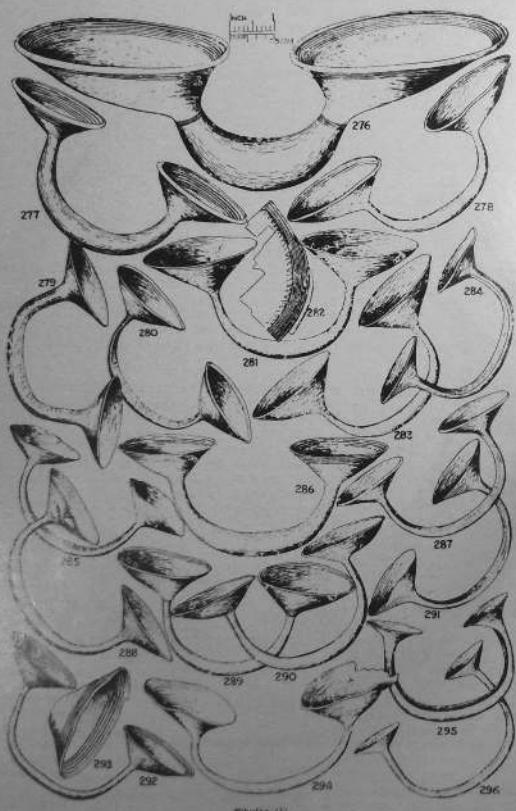


Abb. 11. — Späthbronzezeitliches Fundmaterial mit absichtlich erhöhtem Kupfergehalt. (Abb. entnommen aus Armstrong).

TAFEL 19

TAFEL XVI

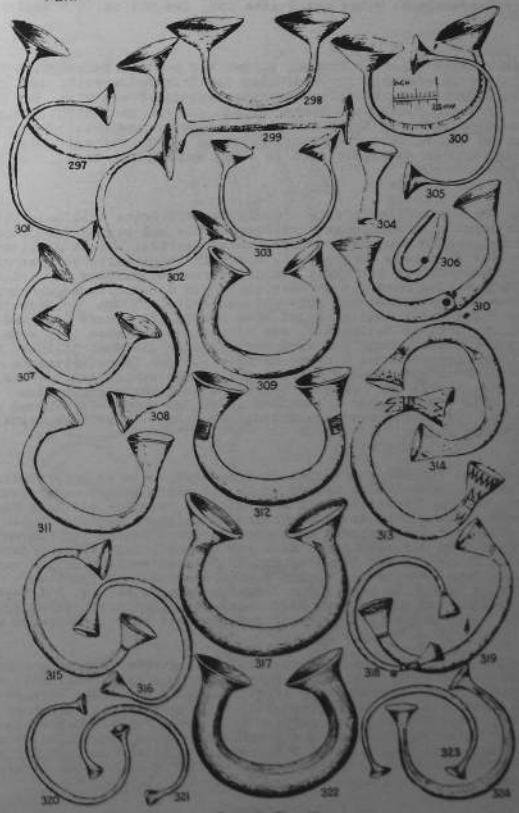


Abb. 12. — Späthbronzezeitliches Fundmaterial mit absichtlich erhöhtem Kupfergehalt. (Abb. entnommen aus Armstrong).

Wenn es also den Anschein hat, dass ein kleinerer Teil der mit Kupfer legierten Gruppe aus Gold der gleichen Provenienz hergestellt wurde, das man vermutlich zu anderer Zeit und in naturreinem Zustande zu bandförmigen und toradierten Reifen verarbeitet hat, so bleibt doch die Frage noch offen, welcher Herkunft die überwiegende Menge des Goldes ist, das mit ca. 8 % Kupfer vergossen wurde.

Um diesem Problem näher zu kommen, gingen wir von der Beobachtung aus, nach der in Mitteleuropa erstmals in Goldfunden der Urnenfelderzeit, bzw. im nord-europäischen Jungbronzezeitlichen Kupfer künstlich zulegiert erschien. Bei Funden aus älteren Perioden liess sich dieser Brauch von uns noch nicht feststellen. Unsere Erachtens liegt es darum nahe, das Aufkommen absichtlicher Gold-Kupferlegierungen auf dem mitteleuropäischen Festland sowohl wie auf den Irländischen Inseln in ursächlichen und damit auch in einen annähernden zeitlichen Zusammenhang zu bringen.

So haben wir zum Vergleich alle urnenfelderzeitlichen Goldfunde des Kontinents und die jungbronzezeitlichen Nordeuropas, die uns bisher zur Verfügung standen, zu einer Gruppe zusammengefasst und im mittleren Teil des Schaubildes graphisch dargestellt. Hier wird ohne weiteres erkennbar, dass die Lage der Silberkurve genau mit dem grösseren Teilmaximum der irischen Gruppe übereinstimmt und dass die zu vergleichenden Zinnkurven sogar auch hinsichtlich des Nebenmaximums auf ihrer linken Seite völlige Übereinstimmung zeigen. Die Kupferkurve dagegen weist eine wesentlich andere Lage und dazu eine Unterteilung in drei Maxima auf, was leicht zu verstehen ist, wenn man bedenkt, dass der Kupfergehalt der Veränderung durch die absichtliche Kupferzulegierung unterliegt. Man kann daher bereits aus der Übereinstimmung von Silber- und Zinnkurven mit grosser Wahrscheinlichkeit schliessen, dass in der Spätbronzezeit Irlands bei der hier betrachteten Materialgruppe zum überwiegenden Teil Gold der gleichen Provenienz verwendet wurde wie während der Jungbronzezeit bzw. Urnenfelderperiode auf dem Festland - soweit es bisher von uns untersucht wurde (Bild 17).

Zur Interpretation der Kupferkurve sei bemerkt, dass im Unterschied zu Irland die festländischen Goldschmiede nicht mit einem Legierungsprozentsatz von 8 %, sondern von durchschnittlich 6 % arbeiteten, wie das mittlere Maximum der Kurve aufweist. Das rechts davon sichtbare sehr flache Maximum deutet jedoch darauf hin, dass auf dem Festland auch eine kleinere Gruppe von Funden mit einem Kupfergehalt um 8 % existiert. Wenn man bedenkt, dass es sich dabei im wesentlichen um Funde aus der Höhle de Ban in Belgien handelt, möchte man die Vermutung beginnen, dass es sich bei diesen Funden eventuell um Importware aus Irland handelt. Das im Schaubild ganz links liegende Maximum bei ca. 2 % Kupfer gestützt ohne Zweifel den natürlichen Gold ohne künstliche Kupferzulegierung an, was offenbar neben der Kupferlegierung auf dem Festlande in Gebrauch war.

Eine zweite Materialgruppe, die ebenfalls zulegiertes Kupfer enthält und der eben geschilderten Gruppe in der Zusammensetzung zwar nahekommt, sich aber noch deutlich von ihr unterscheidet lässt, bilden die kleinen offenen Ringe, die zum Teil massiv sind, zum anderen Teil im Inneren einen Füllstoff enthalten (Bild 18). Merkwürdigerweise gehören alle diese Ringe, aber keine anderen Funde, dieser Materialgruppe an. Die graphische Darstellung (Bild 19) zeigt als Charakteristikum Mittelwerte von 6 % Kupfer, 16 % Silber und 0,4 % Zinn. Wir müssen gestehen, dass wir zu diesem Befund vorläufig noch keine Interpretation geben können.

Die letzte der aus dem irischen Fundmaterial erarbeiteten Materialgruppen bildet die schraubenartig gedrehten Reifen, Reifen mit Laténeverzierung und der gesamte Depotfund von Broighter (Bild 20). Dieses Goldmaterial zeichnet sich vor allem durch eine geringe Menge Platin aus, das im Mittel zu 0,012 % im Material enthalten ist. Diese Menge liegt allerdings hart an der Grenze der mit unserer Methode noch erfassbaren Platinmenge, infolgedessen darf man nicht erwarten, dass es in allen Fällen gelingt, die kleine Platinmenge noch einwandfrei festzustellen; man muss vielmehr auch solche Fundstücke dieser Material-

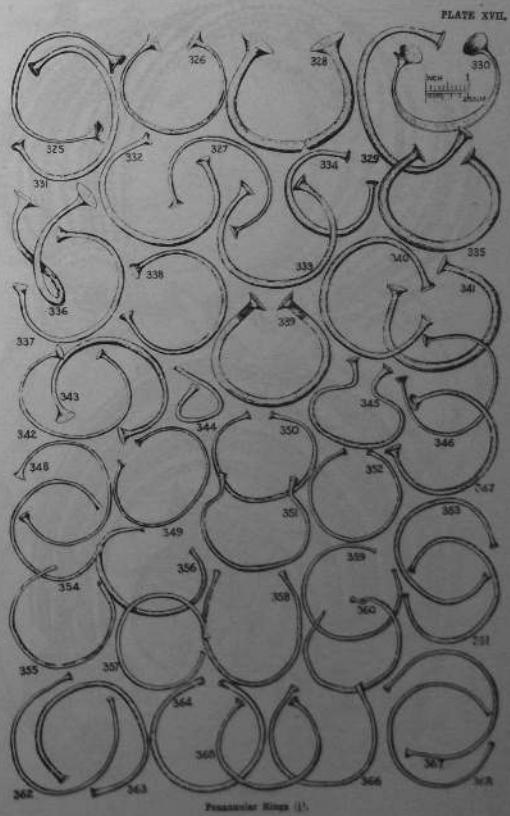


Abb. 13. — Spätbronzezeitliches Fundmaterial mit absichtlich erhöhtem Kupfergehalt. (Abb. entnommen aus Armstrong).

TAFEL 21

PLATE IX.

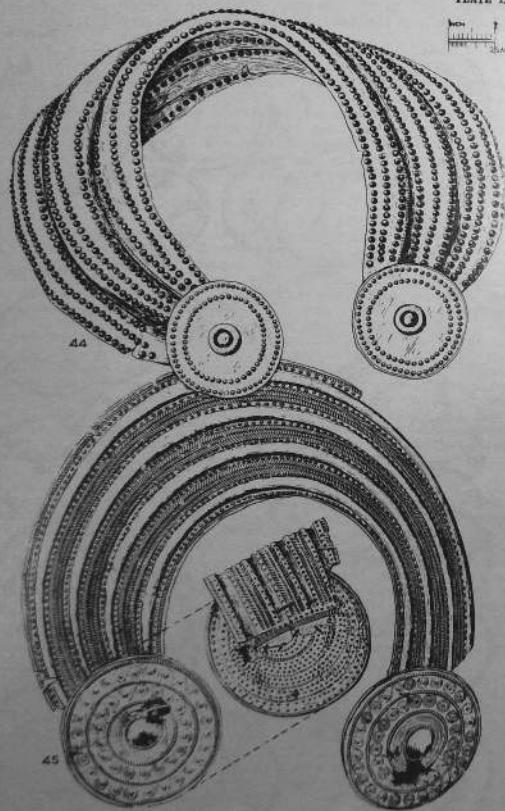


Abb. 14. — Spätbronzezeitliches Fundmaterial mit absichtlich erhöhtem Kupiergehalt. (Abb. entnommen aus Armstrong).

TAFEL 22

PLATE XI.

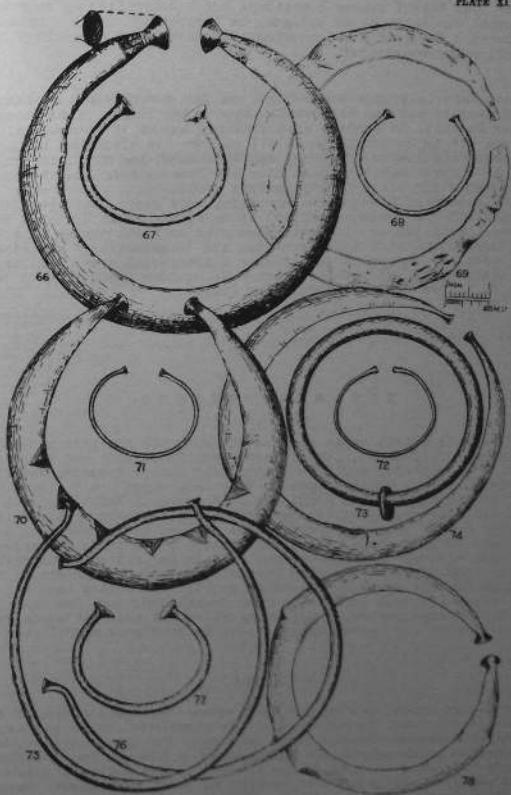


Abb. 15. — Spätbronzezeitliches Fundmaterial mit absichtlich erhöhtem Kupiergehalt. (Abb. entnommen aus Armstrong).

gruppe zuordnen, bei denen Platin zwar nicht entdeckt werden konnte, die übrigen Merkmale der Zusammensetzung in Bezug auf Kupfer, Silber und Zinn aber für eine Zugehörigkeit zu ihr sprechen. In der graphischen Darstellung ist versucht worden, den Anteil dieser Fundstücke durch Schraffierung innerhalb der Kurve annähernd zum Ausdruck zu bringen. Im Übrigen ist diese Materialgruppe im Mittel durch 4 % Kupfer als Legierungsbestandteil und durch 24 % Silber sowie 0,03 % Zinn gekennzeichnet.

Auch diese Materialgruppe scheint uns auf dem europäischen Festland zu begegnen, und zwar in einigen laténezeitlichen Fingerringen aus Südwürttemberg und der Schweiz. Es handelt sich zunächst nur um 10 Fundstücke, in Zusammensetzung wie im Schaubild (Bild 21) in Form von einzelnen Kreuzen eingezeichnet haben. Sie liegen innerhalb des Streubereiches der irischen Gruppe, und es erscheint durchaus möglich, dass hier ein Zusammenhang besteht. Irisches Wicklowgold für diese Materialgruppe gewiss nicht in Betracht kommen kann. Abschliessend möchten wir hervorheben, dass diese fünf irischen Materialgruppen praktisch das gesamte prähistorische Fundmaterial von rund 100 Fundstücken umfassen. Lediglich 12 Stücke lassen sich in keine dieser fünf Materialgruppen einordnen und sind gewissermassen als "Aussenseiter" anzusehen. Wir glauben allerdings, dass sich das irische Goldmaterial wegen der Innengeige für unsere Untersuchungen von prähistorischen Goldfunden des Festlands möglicherweise auch zu interessanten Aufschlüssen führen.

ZUSAMMENFASSUNG

Die vorliegende Arbeit zeigt an Hand von rund 500 analytisch untersuchten prähistorischen Goldfunden Irlands, dass diese Funde sich auf Grund ihrer Zusammensetzung in mehrere, deutlich voneinander unterschiedene, Materialgruppen ordnen lassen und dass diese einzelnen Materialgruppen mit prähistorischen Fundtypen übereinstimmen. Zum Vergleich herangezogene Materialproben irischen Goldes aus den Wicklow-Bergen, deuten darauf hin, dass die prähistorischen Goldfunde Irlands nur in untergeordnetem Massse aus dem dort gewonnenen Gold gearbeitet wurden. Vergleichsanalysen am Goldfunden der Urnenfelderperiode Mitteleuropas lassen vielmehr den Schluss zu, dass in der späten Bronzezeit Irlands in weitem Umfang Gold der gleichen Herkunft verwendet wurde wie in der Urnenfelderperiode Mitteleuropas. Zur gleichen zeitlichen Periode kann man weiterhin sowohl in Irland wie auch in Mitteleuropa beobachten, dass dem Gold absichtlich eine Kupfermenge von ca. 8 beziehungsweise 6 % zugefügt wurde, wahrscheinlich um den Farbton der Legierung auf diese Weise mehr zum Rötlichen hin zu verändern.

RÉSUMÉ

Le présent travail montre, en s'appuyant sur l'examen analytique d'environ 500 trouvailles d'or préhistorique d'Irlande, que ces trouvailles se répartissent, de par leur composition, en plusieurs groupes clairement distincts, et que ces groupes correspondent, pris isolément, à des types de trouvailles préhistoriques. Des échantillons d'or irlandais des monts Wicklow utilisés aux fins de comparaison indiquent que les trésors d'or préhistorique d'Irlande n'utilisent que dans une très faible mesure l'or recueilli sur place. Des analyses comparatives de trouvailles de la période des champs d'urnes permettent plutôt de conclure qu'à la fin de l'âge du bronze on employait en Irlande, sur une grande échelle, un or de même origine que ce qui de la même période en Europe centrale. On peut observer en outre, à la même époque, qu'au sein bien en Irlande qu'en Europe centrale, on ajoutait intentionnellement à l'or une proportion de cuivre d'environ 6 à 8 %, probablement pour modifier et rendre de cette manière plus rougeâtre la couleur de l'alliage.

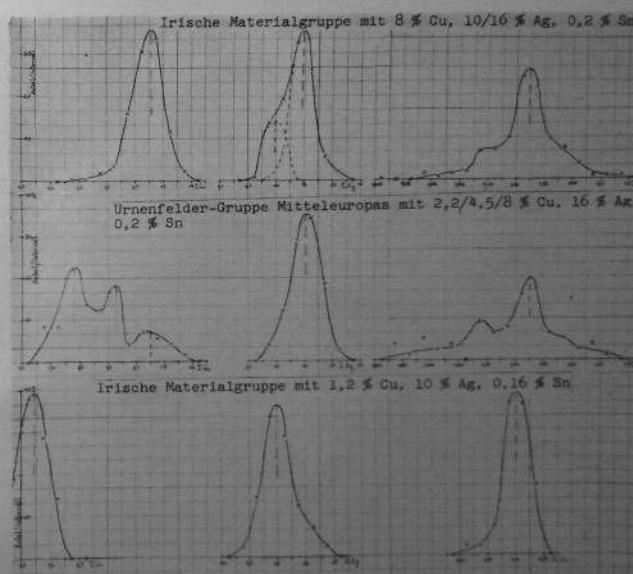


Abb. 16

TAFEL. 24



Abb. 17. — Verbreitungskarte der bisher analysierten Funde der Urnenfelderperiode bzw. Jungbronzezeit. Hierzu auch Abb. 16.

TAFBL. 25

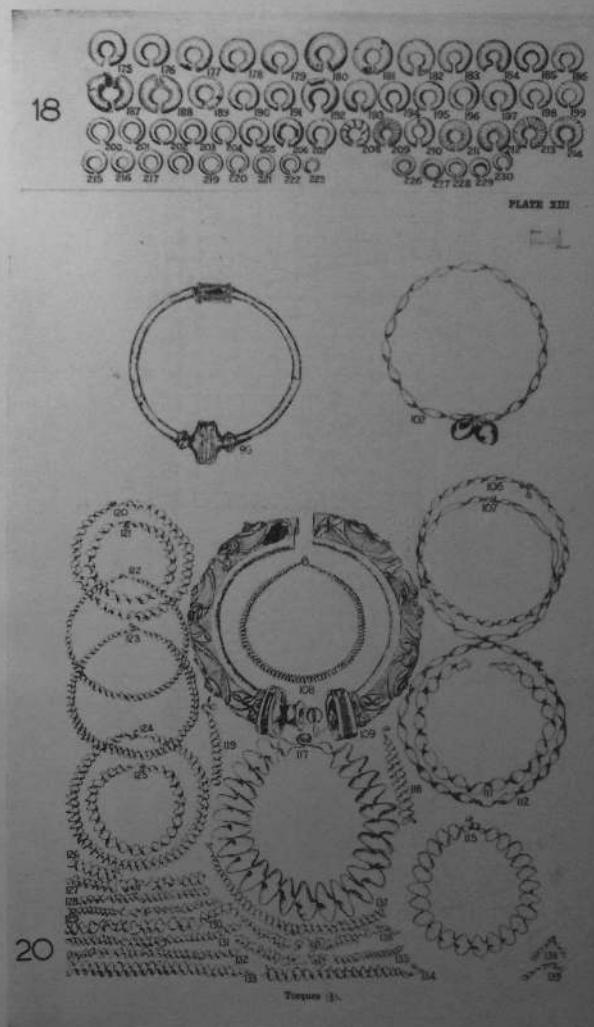
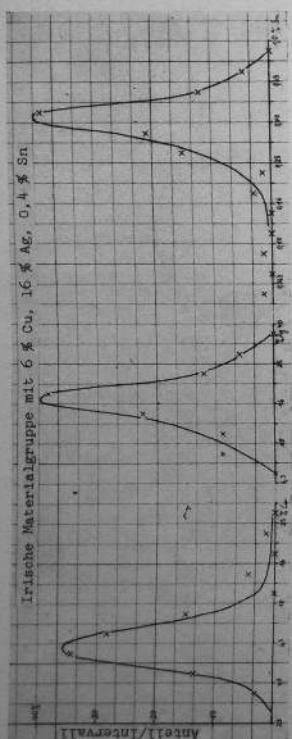


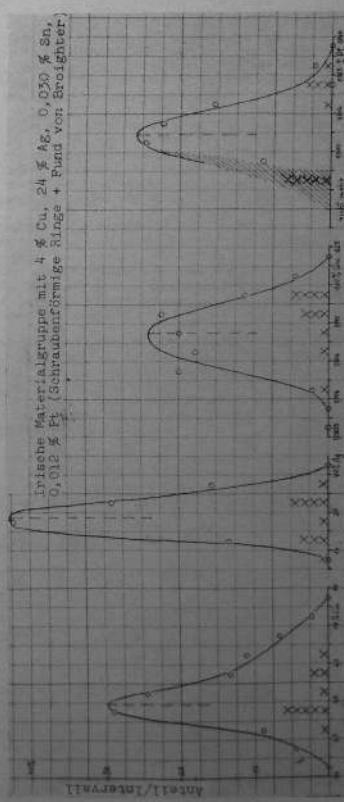
Abb. 18. — Gruppe der kleinen offenen Ringe mit im Mittel 6 % Cu, 16 % Ag, und 0, 4 % Sn. (Abb. entnommen aus Armstrong).
 Abb. 20. — Fundmaterial der Platin-haltigen Latène-Gruppe. (Abb.

TAFEL 26



Abh. 19

TAFEL 27



Abh. 21

L'AGE DU BRONZE DANS LA MOYENNE VALLÉE DE L'OISE

PLANCHES 28-34

par

Pierre DURVIN

Ne voilà-t-il pas un essai bien osé ? Aucun site de cette époque n'a été sérieusement étudié, aucune stratigraphie n'a été établie. Pourtant les découvertes ont été nombreuses, isolées, ou groupées sous forme de cachettes; dans le cours de l'Oise, sur les bords des rivières, sur des oppida, mais tout particulièrement dans les régions marécageuses et dans les tourbières. Notre recherche ne s'appuie donc uniquement que sur la typologie des divers objets qui ont été trouvés depuis une centaine d'années.

Certes la bibliographie est relativement abondante, mais le plus souvent très imparfaite, car elle n'est pas illustrée, et, sans les dessins cu les photographies, il est difficile de bien comprendre même une description détaillée, et de se faire une idée suffisamment précise de la typologie de l'objet. En outre, les collections sont pour une grande part dispersées et perdues par faits de guerre. Il n'est même pas possible, bien souvent de consulter les collections encore existantes, et celles des musées ne sont pas toujours les plus abordables.

Cette recherche présente aussi des difficultés techniques : M. Kimmig les a bien entrevues lorsqu'il écrit dans son étude sur la civilisation des Champs d'Urnes en France : "Au fur et à mesure que l'on s'éloigne vers l'Ouest, on voit se diversifier les formes des objets et les types, qui, n'ayant plus rien de commun avec ceux des palafittes, proviennent manifestement d'ateliers occidentaux, en même temps qu'augmente la proportion des objets dont les formes rappellent celles des périodes antérieures. Aussi la datation de ces dépôts occidentaux se heurte-t-elle à de sérieuses difficultés".

Nous devons beaucoup de renseignements intéressants à l'Abbé Breuil. Depuis plus de cinquante ans il prépare un travail sur le Bronze dans l'Oise. N'avait-il pas déjà amorcé son sujet lors du congrès de l'Association pour l'Avancement des Sciences à Boulogne-sur-Mer ? Puis il avait poursuivi un travail sur l'ensemble du Bassin Parisien, mais sa publication dans la revue *l'Anthropologie* s'arrête au Bronze dans la vallée de la Somme. Patiemment, cependant il recueillit une collection de documents dessinés. Grâce à beaucoup de bienveillance nous avons pu consulter une cinquantaine de ces dessins.

Nous devons aussi beaucoup à notre regretté collègue Hémery qui a fait déposer au Musée Vienel à Compiègne la majeure partie de la collection qu'il avait rassemblée, et dont les pièces proviennent surtout de la région de Compiègne, certes, mais aussi de l'ensemble de la moyenne vallée de l'Oise dont il avait suivi les principaux dragages.

COUP D'OEIL SUR LE MILIEU GÉOGRAPHIQUE.

Bien sûr lorsque nous prononçons le nom de l'Oise, il ne s'agit nullement du cadre géographique administratif, ce qui n'aurait aucun sens. C'est du cadre géographique physique dont il est question; et il est, nous semble-t-il, très nettement marqué. En effet la rivière d'Oise et sa vallée présentent un aspect tout à fait caractéristique entre les villes de Noyon en amont et Pontoise en aval; encore que cet aspect typique pourrait être plus strictement restreint entre le point de confluence de l'Aisne avec l'Oise et, vers l'aval, à la hauteur de Beauvais-sur-Oise.

Cette région correspond au synclinale compris entre l'anticlinial de Margny-les-Compiègne au Nord et l'anticlinial du Bray au Sud. Aussi la vallée, et même les vallées adjacentes sont elles particulièrement marécageuses. Nous avons déjà insisté sur cet aspect particulier en étudiant les oppida du pays des Bellouaques. La plupart des géographes qui ont étudié l'Oise ont surtout insisté sur les plateaux limoneux. Seul un ingénieur agricole a bien marqué l'aspect tourbeux de la plupart des vallées de la région. Les vallées de l'Authoune, de la Nonette, de la Thève et celles de leurs petits affluents sont occupées par des prairies naturelles plantées de saules, d'aulnes et de peupliers.

"Les affluents de la rive droite de l'Oise qui traversent le Noyonnais, la Verne, la Biverette, le Matz, l'Aronde, coulent au milieu de prairies plus ou moins tourbeuses, garnies de saules et de peupliers... Il en est de même de la Brèche... Quant à la vallée du Thérain, ses alluvions forment le sous-sol de la plus grande partie de la ville de Beauvais, où arrive l'Avelon venu du Pays de Bray; ensuite, la rivière coule entre les plateaux élevés du Clermontois et toutes les parties qui ne sont pas trop tourbeuses sont occupées par des prairies..."

Les vallées de la Troesne et de l'Epte (affluent de la Seine) sont assez tourbeuses; mais aux endroits où la pente a permis de les drainer, des champs de joncs et de roseaux ont été transformés en herbages.... Sur la rive droite de l'Oise, entre Rivecourt et la Montagne de Liercourt, s'étend une vaste dépression de près de 5 000 hectares connue sous le nom de Marais de Sacy-le-Grand (ou de Chevrières)... Cette région fut longtemps occupée par un lac... Elle est recouverte aujourd'hui d'un vaste manteau de tourbe de deux à cinq mètres d'épaisseur; cette tourbe repose sur l'argile plastique et est séparée de la vallée de l'Oise par une terrasse de cette argile, qui prolonge les affleurements de même nature, de la forêt de Compiègne...

En raison de cette disposition, la surface du sol est presque au ras du plan d'eau; les parties qui ne sont pas consacrées à l'extraction de la tourbe sont difficiles à mettre en valeur..."

Les tourbières de Bresles, situées de même sur l'emplacement d'un ancien lac, en contrebas de Bailleul-sur-Thérain et de la forêt de Hez, occupent une superficie d'environ 800 hectares. Une faible partie a pu être mise en valeur à l'état de jardins maraîchers, sur des terrains de croissance; le reste forme des paturages médiocres, plantés de peupliers absolument incultes..."

Le département de l'Oise est le second en France, après celui de la Somme, pour des tourbières, qui y couvrent près de 3 000 hectares..." (P. Waguet, Géologie agricole du département de l'Oise).

Ainsi, le cours de l'Oise fut, à des époques encore trop peu précisées, doublé par une large vallée de marais. A ces moments-là se trouva créée une véritable frontière difficilement franchissable entre les influences occidentales et celles de l'Est. Comme cela dépendait des conditions climatiques, il est permis de penser qu'aux périodes moins humides, la rivière d'Oise présente des points de passages faciles. Mais il faut que ces passages correspondent à un autre passage possible à travers le marais. Ainsi se trouvèrent déterminés au cours des civilisations néolithique et protohistorique des passages-clés dont l'importance et la localisation varient non seulement selon l'orientation des relations commerciales, mais aussi conformément aux conditions climatiques.

On a signalé le nombre considérable des gués de la Seine, autant en amont qu'en aval de Moissey, et ceux non moins nombreux de l'Yonne; le matériel archéologique recueilli consistait surtout en armes de bronze. L'importance du gué de Brasles sur la Marne a aussi été signalée. Furent dernièrement deux poignards en bronze trouvés dans le lit de l'Oise, nous notons également le rapport qui existait entre ces trouvailles et les passages anciens à travers le lit de l'Oise. Mais il convient de faire remarquer combien le nombre de passages guéables à travers l'Oise est extrêmement moins grand qu'à travers le cours de la Seine ou de l'Yonne.

Si nous avons si longuement insisté sur ces aspects de la géographie physique de la région, sur l'orientation de la rivière principale et de ses affluents, sur les zones marécageuses, sur les passages à travers les cours d'eau et les marécages, c'est que ces faits sont susceptibles d'expliquer, ou du moins de permettre de mieux comprendre les mouvements des diverses civilisations du bronze dans la région, leur distribution, et parfois même leur disparition.

ÉTUDE DE LA DOCUMENTATION.

En 1925 Ménory estimait à 116 le nombre des découvertes connues dans l'Oise, tant cachetées que dépôts et objets isolés; il faut aujourd'hui compter au moins 120 découvertes.

Les objets que nous avons pu examiner se trouvent dans les Musées de l'Oise, à Senlis, Beauvais, mais surtout à Compiègne. Nous devons tout d'abord exprimer notre gratitude à Mme Cammas, à Melle Ananieux, et à Mme Krotoff dont le dévouement et la grande bienveillance nous ont permis de donner à ce travail une base solide pour l'étude d'une trentaine de pièces appartenant surtout au Bronze Moyen et Final. Mais grâce à Melle Dolize et à Mme Cammas, nous avons consulté une cinquantaine de dessins effectués par l'Abbé Breuil. Sans ces très précieux documents il nous était absolument impossible de connaître suffisamment les manifestations de la civilisation du bronze dans la moyenne vallée de l'Oise.

LE BRONZE ANCIEN.

Une dizaine de trouvailles sont à classer dans cette période. Il n'est pas possible de faire une distinction chronologique précise, car les objets n'existent plus, et la plupart ne sont connus que par la description qui en a été donnée, ou par les dessins que nous en a laissé l'Abbé Breuil.

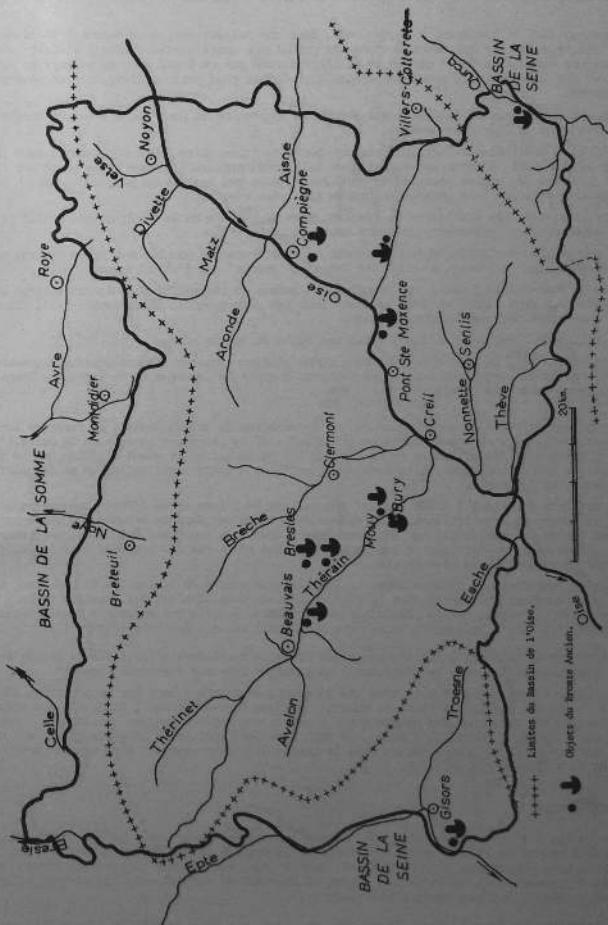


Fig. 1

A Boury, sur le versant Nord du r^d d'Hérouval, affluent de rive gauche de l'Épte, au sud des Gisors, on trouve en 1845, trois spatules en cuivre à long manche et ornées de dessins grossiers.

Un peu en aval de Beauvais, à Rochy-Condé, dans une ballastière, deux haches à bord droit ont été trouvées par les ouvriers dans des conditions assez particulières : c'était dans une enceinte circulaire, de 47 mètres de diamètre, formée par un fossé avec un passage en Nord-Ouest, et non loin de trois autres enceintes circulaires plus petites d'une dizaine de mètres de diamètre.

Mous avons pensé qu'il fallait aussi placer au Bronze Ancien une "hache à main" trouvée dans les environs de Bury près de Mouy.

En 1906, à Bailleul-sur-Thérain, dans une poche de terre noire, sont découvertes 8 haches à bords droits, à tranchant élargi avec talon rudimentaire (?) ; une seule porte ha- les champs latéraux des stries obliques et parallèles. Avec ces haches, un poignard court lame triangulaire attachée à la poignée en bronze par trois rivets.

Vers 1850, dans les tourbières de Bresles, vers la bordure de la forêt de Hez on fit plusieurs découvertes et notamment plusieurs haches à bords droits.

Près de Pont-Sainte-Maxence les dragages ont permis de recueillir un poignard à lame trapézoïdale à deux rivets et deux encoches pour les autres, qu'il faut, semble-t-il,

La vallée de l'Authonne a fourni aussi une hache du Bronze Ancien.

Mais vers l'Est, la vallée de l'Ourcq a donné plusieurs haches à bords droits, à tranchant très élargi, avec cornes, et des champs latéraux décorés de losanges et de zig-zags, Evans en a d'ailleurs laissé le dessin.

A regarder la carte de répartition de ces découvertes du Bronze Ancien, on remarque immédiatement que la penetration de cette civilisation a dû se faire par la voie de la Seine. L'Epte et l'Ourcq sont des affluents de la rive droite de la Seine, et quant à l'Oise qui se trouve dans les mêmes conditions, elle semble avoir offert à cette civilisation un milieu particulièrement plus favorable.

Il est très important à noter que les trouvailles de l'Epte et de l'Ourcq sont en relation avec des monuments mégalithiques. A Maresoul-sur-Crecq, c'est dans un monument de cette sorte que les haches à bords droits ont été trouvées. A Boury, au sud-ouest de Gisors, on remarque

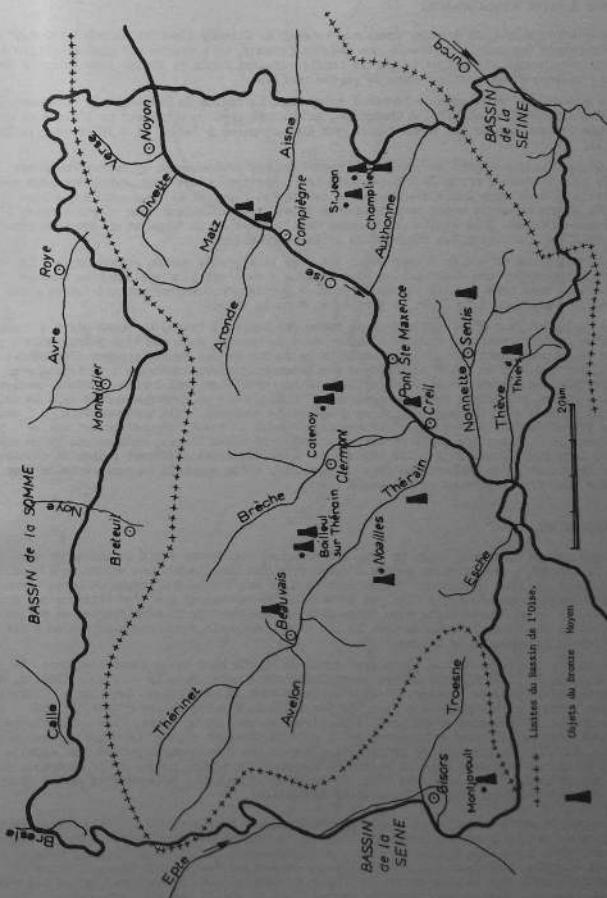
que les stèles à coupoles et les haches trouvées dans la vallée, aussi un monument mégalithique et les haches spatiales n'ont pas été trouvées dans la vallée, mais sur le versant de la rive gauche.

LE FRANZE MOYEN-

Les haches à talon de type occidental sont assez souvent citées dans les comptes rendus des sociétés savantes de l'Oise, mais les dernières découvertes de ces objets datent de plus de cinquante ans. Les dessins de l'Abbé Breuil nous en ont heureusement conservé la forme avec détails d'ornementation. In outre les Musées de Beauvais et surtout celui de Vivenel à Compiègne en possèdent quelques exemplaires (figure 2).

Le territoire de Beauvais en a livré une, et, dans la vallée du Thérain deux exemplaires de hache à talon ont été découvertes, les environs de Bailleul-sur-Thérain en ont livré aussi.

Quelques découvertes de cette époque sont à signaler sur le plateau du Thelle et notamment



F1

à Noailles où Evans a recueilli et bien décrit une "belle rapière" à base trapézoïdale de caractéristique nettement occidentale" et, plus loin à l'ouest, on a signalé la découverte d'une hache à talon à Montjavoult.

Dans les tourbières de Bresles comme sur le camp de Catenoy d'autres haches à talon, dans la tourbière des marais de Breuil non loin de Catenoy, on a trouvé une grande épingle à tête plate avec bouton, le col et la partie renflée étaient ornées de stries parallèles en dents de loup, un trou était pratiqué dans la partie renflée.

On a signalé la découverte de haches à talon dans la région de Compiègne et notamment dans la forêt, à Saint-Jean-au-Bois, à Champlieu, mais aussi près du confluent de l'Aisne et de l'Oise. Des trouvailles de ces mêmes haches ont été signalées à Senlis et à Thiers sur la rivière (fig. 2).

Beaucoup d'autres objets en bronze qui appartiennent probablement au Bronze Moyen ont été trouvés dans le bassin moyen de l'Oise, mais leur description est trop incomplète pour que la datation puisse être faite avec assez de certitude. Pourtant il nous semble que l'on peut dater du Bronze Moyen au moins deux poignards à base trapézoïdale à deux rivets trouvés l'un à Boulogne-la-Grasse à la limite des bassins de l'Oise et de la Somme, et un autre de même forme recueilli à l'occasion des dragages de l'Oise à Compiègne.

L'abondance des objets du Bronze Moyen est donc plus grande que du Bronze Ancien. En outre, on peut observer une distribution plus étendue : ce n'est plus seulement en bordure des cours d'eau, mais même sur les plateaux voisins que les découvertes ont été faites : sur le plateau du Thelle, dans la forêt de Compiègne, dans la Valois.

Une évolution peut-être suivie dans la forme des haches à talon. La hache plate à rebords du Bronze Ancien commence à marquer l'emplacement du manche, sans que l'on puisse encore parler de talon proprement dit. Puis apparaît un talon sur lequel peut s'appuyer l'extrémité du manche, parfois sous ce talon se remarque une ornementation rudimentaire : un triangle en creux, parfois une dépression en demi-cercle, ou une nervure en demi-cercle, parfois seulement quelques stries profondes, mais peu nombreuses. Quelquefois on remarque encore dans le taillant un trou arrondi avec cornes, des traces d'influence antérieure. Puis une évolution s'annonce par la transformation du triangle d'ornementation sous le talon, en une nervure qui se prolonge vers le taillant. Ce taillant est habituellement assez élargi, mais on relève un exemplaire à lame plus longue et étroite et dont le talon est aussi différent puisqu'il s'achève à angles droits et qu'il comporte un trou de goupille. Enfin apparaît la hache à talon avec anneau mais nous n'en possédons qu'une seule pièce.

LE BRONZE FINAL.

Malgré ce que cela peut avoir de trop schématique, nous avons tenté de présenter sur une carte la rencontre des diverses sortes d'épées trouvées dans la moyenne vallée de l'Oise. Parmi ces épées on peut distinguer celles dont la lame est à soie en "langue de carpe" trouvées dans les dragages de l'Oise, à Creil et à Pont-Sainte-Maxence et que l'on attribue au Bronze Final I. Les épées à soie plate avec fente sont probablement de la même époque, et on les trouve dans la vallée du Thérain ou dans le lit de l'Oise, mais aucun exemplaire n'en a été signalé sur la rive gauche de l'Oise.

Par contre les épées à soie plate avec trous de rivets sont assez abondantes dans le lit de l'Oise, ou de l'Aisne, mais un seul exemplaire est à noter dans la vallée du Thérain, dans la région marécageuse de Bresles. C'est d'ailleurs dans la même région que l'on a recueilli la seule hache à ailerons médians signalée jusqu'ici dans notre vallée d'Oise. Il est vrai que toutes les découvertes n'ont pas été publiées, et pendant un temps, les collectionneurs pouvaient s'approvisionner en passant par la gare de Clermont (Oise). Le Musée de Beauvais possède ainsi un petit bracelet de bronze, et n'a-t-on pas dernièrement publié dans *Opus* le dessin d'un vase ainsi vendu dans la région de Clermont, et témoin unique de la céramique du bronze sur la rive droite de l'Oise (fig. 3) (voir en appendice : Note sur "un vase à décor exquis" découvert aux environs de Clermont en Beauvaisis).

L'examen de cette carte permet néanmoins de constater que la rivière a marqué une limite à l'influence des civilisations venues de l'Est de la France. Une pénétration s'était amorcée et durant sans doute un temps assez court, en direction de la vallée du Thérain. Mais il convient de signaler immédiatement que l'influence de la civilisation des Champs d'Urnes ne s'est pas manifestée sur la rive droite de l'Oise moyenne au sud de Compiègne, malgré les tentatives de passage, puisque des objets du Bronze Final II et III ont été, par contre, trouvés dans le lit de l'Oise.

Le torque d'or dit de Saint-Leu d'Esserent et conservé au Cabinet des médailles, mais qui fut trouvé en réalité à la limite des territoires de Saint-Leu, de Thiverry et Montataire

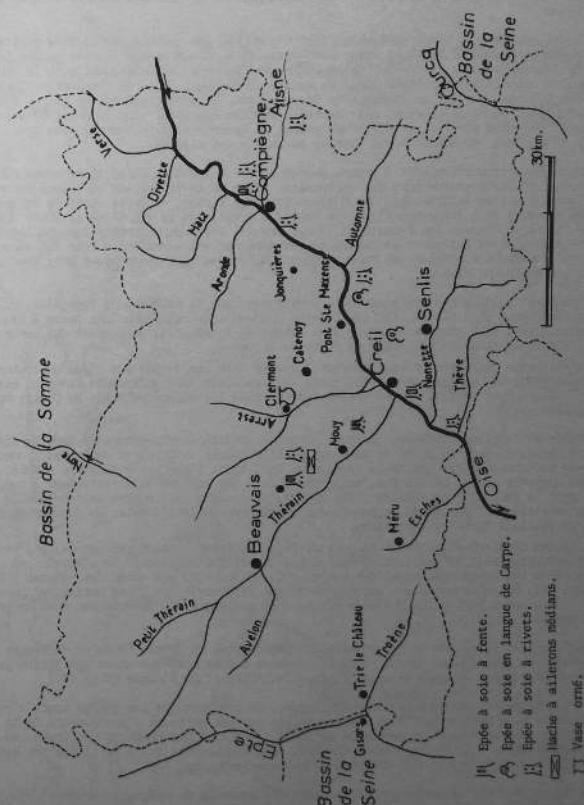


Fig. 3

doit se replacer dans le grand ensemble de Thiverny, et sans doute convient-il de le dater de la période du Bronze Final I.

Les haches à ailerons se trouvent rarement seules. C'est en effet dans les cachettes de foûneur qu'on les rencontre et elles sont alors accompagnées de haches à douille et même de haches à talon.

Or aucune cachette de l'Age du Bronze Final n'a encore été trouvée sur la rive droite de l'Oise moyenne. Ces cachettes sont assez nombreuses et importantes sur la rive gauche, dans la région de Compiègne, dans la forêt à Saint-Pierre-en-Châtres, au Buissonnet et à la Motte, mais la plus caractéristique comme aussi la mieux publiée est celle de "la Justice" de la plaine des Sablons, sur le territoire même de Compiègne. On y remarque quatre haches à ailerons, toutes plus ou moins cassées, huit haches à douille également plus ou moins déformées, dont une à ailerons simulés, et enfin une pointe de lance à douille courte, avec trou pour fixation d'un rivet, et des ailerons dont la bordure a été aiguisee.

Quelques remarques s'imposent à propos de ces haches à douille. Elles portent une décoration variée : trois ou quatre nervures verticales, comme on en trouve sur certaines haches en bâton dans l'Est de la France; l'une d'elles porte un bouton, et cette sorte de marguerite artisanal se retrouve très fréquemment sur des haches à douille de la vallée de la Somme où l'on peut le constater d'après les dessins de l'Abbé Freuil; enfin un ornement plus compliqué qui représente une sorte de blason et ce dessin se retrouve sur une lance qui aurait été découverte à Bailleul-sur-Thérain, région que nous avons signalée plus haut comme ayant subi une forte pénétration du Bronze Final.

Les haches à douille étaient sans doute nombreuses dans la cachette de Pontpoint, mais peu d'exemplaires nous sont restés. Par les dessins d'Ervane nous remarquons une hache à douille à ailerons simulés, et à bordure à triple tore autour de la douille, et surtout une autre hache à douille dont le taillant s'élargit en forme de coupelet.

Cette cachette de Pontpoint est régulièrement signalée dans les études sur l'Age du Bronze. Elle comprenait vingt six objets; il y avait aussi des bracelets, des pointes de lance et des "hachettes" de grandeur variée. Il est vrai que l'ensemble fut déposé au Musée de Cluny, comme étant gallo-romain !

Le Musée de Compiègne conserve quelques haches à douille dont une trouvée dans le lit de l'Oise à Choisy-au-Bac. Le Musée de Beauvais possède quatre exemplaires de haches à douille, mais sans indication autre que celle trop vague de "Oise". L'une est à ailerons simulés, une autre ne comporte aucune décoration, mais toutes deux ont bien servi d'instrument à couper comme on peut le constater au taillant bien affûté. Par contre deux autres de même taille n'ont pourtant certainement pas servi et paraissent sortir brutes de l'atelier du fondeur et ont conservé un taillant étroit à barbelures.

Ces haches devaient-elles avant de pouvoir être employées, passer par les mains d'un forgeur qui en élargissait le taillant au martelage, avant de l'aiguiser ? Ne s'est-on pas trop vite décidé à les considérer comme des haches votives ? Car il y a aussi des petites haches en bronze qui, elles ne pouvaient certainement pas être employées comme outils, et on en a trouvé dans notre région. Le Musée de Beauvais en possède trois exemplaires dont un provient de Senlis.

A comparer les cartes de la répartition des découvertes du Bronze Moyen et du Bronze Final il apparaît nettement qu'au Bronze Final le cours de l'Oise a marqué comme une limite presque totalement infranchie en aval de la confluence de l'Oise et de l'Aisne (fig. 4).

Bien au contraire, au nord de cette confluence, on constate que les petits cours d'eau affluents de la rive droite de l'Oise ont été suivis par les porteurs d'instruments de la Gaule orientale se dirigeant vers le bassin de la Somme : c'est ce que semblent confirmer les trouvailles de Dreuilcourt, de Gournay-sur-Aronde, Ressons-sur-Matz et, à la limite des deux bassins, la découverte encore mal étudiée de Boulogne-la-Grasse.

Nous avons noté sur la carte les découvertes des environs de Breteuil-sur-Noye qui appartiennent au bassin de la Somme, comme la cachette de fondeur très nettement datée de Pouilly (Oise) que l'on désigne souvent sous le nom de cachette de Maulers (Somme). Cette cachette contenait quatre haches à ailerons dont deux cassées et soixante morceaux de haches à douille dont 17 plus ou moins entières, et des anneaux. Trois des haches à douille portent des ailerons simulés. L'étude détaillée des instruments de cette cachette présenterait un fort grand intérêt bien qu'elle ait déjà été publiée par G. de Mortillet.

Ainsi apparaît, à la période du Bronze Final, comme un grand vide dans l'occupation des vallées de la Brêche et du Thérain qui pourtant, avaient été occupées dès le Bronze Ancien et

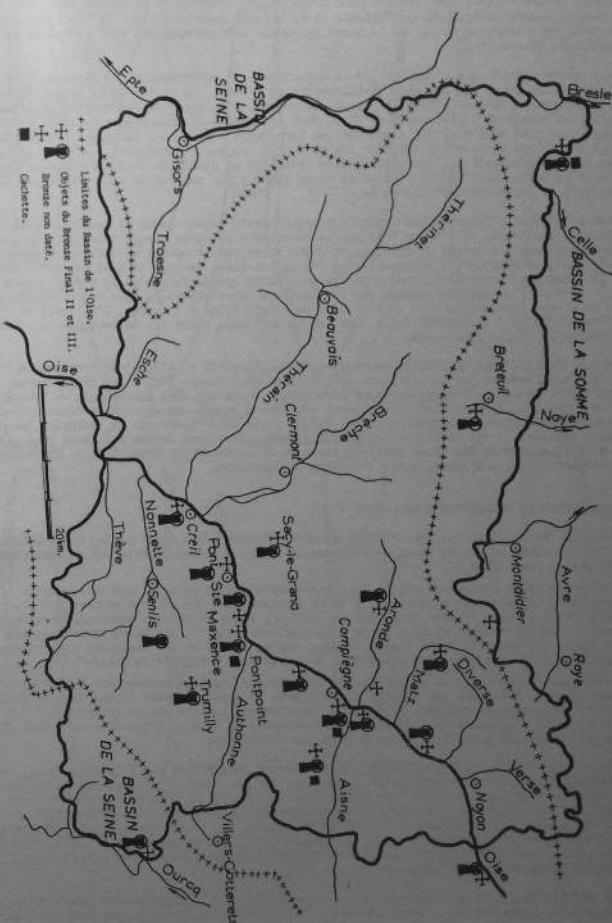


Fig. 4

que le Bronze Moyen s'y était installé tant dans les vallées que sur les plateaux. Quelles explications donner à cette désaffection pour cette région ? Est-ce qu'un climat plus humide a rendu les marécages de Bailleul-sur-Thérain et de Catenoy impraticables ? Ce n'est pas impossible, mais cependant, la vallée de la Somme également très marécageuse voit prospérer la civilisation du Bronze Final.

Nous pensons plutôt que l'explication se trouve dans un renversement d'influence. Toute la région d'Oise reçoit les courants civilisateurs de l'Ouest, la vallée de la Seine, tout comme les petites vallées de l'Epte, de la Bresle ont servi de voies de pénétration pacifique dans tout le bassin de l'Oise moyenne. C'est avec l'arrivée des concurrents de l'Est que tout a changé. Les gués de l'Oise ont alors été les témoins de luttes dont les épées à soie de type atlantique et oriental seraient les dernières traces. D'autre part, la route la plus facile pour la progression d'une civilisation orientale en direction de la Bretagne, c'est la vallée de la Seine, ou celle de l'Aisne et de la Somme : les vallées de la Brèche et de l'Aisne ne sont en somme que des cuirs de sac.

Certes le point d'interrogation reste : pourquoi cette région jadis si peuplée, voire culturellement importante, si l'on en juge par la découverte de cette barque recouverte de plaques de bronze dans les marais de Bresles, et d'une autre petite barque ex-voto en terre cuite trouvée dans les tourbières, pourquoi cette région est-elle devenue en quelque sorte abandonnée ? Ce n'est que tardivement, tout à la fin du premier Âge du Fer qu'on la vera reprendre par la création d'un nouveau passage sur les hauteurs calcaires de la rive droite du Thérain, comme le prouve l'existence d'un village de l'Hallstatt final à Thiverny. D'ailleurs la via ne s'y étend que à la période de La Tène, et ce sont sans doute les Bellavaques qui viennent occuper la région abandonnée.

Ce qui apparaît très nettement, surtout au Bronze Final II et III, c'est l'existence d'une voie Est-Ouest passant par le confluent de l'Oise et de l'Aisne. Ceci a été déjà observé en partie par M. Dunlop, qui considère la vallée d'Oise comme une voie commerciale au Bronze Final et, avec plus de précision encore par J.-J. Hatt à propos des nécropoles hallstattaines d'Aulnay-aux-Planches. Il signale en effet qu'une piste dite "chemin de la Barbarie" joignait Amiens à Sézanne. Il est possible d'ajouter sur cette piste deux autres points de passage : celui de Bresles près de Château-Thierry où les gués de la Marne ont donné à M. R. Chevallier une abondante récolte d'armes, puis, la région de Compiègne.

PEUT-ON PARLER DE PALAFITTES DANS L'OISE ?

A propos des fouilles qui ont été faites autour et dans l'île Saint-Louis, à 600 mètres en aval de Compiègne, un peu en amont de l'écluse de Venette, il est intéressant de noter les observations de Cl. Quenel :

"Cette île était assurément reliée à la terre ferme par un ponceau. Car en assistant à l'extraction de la grève par la machine, j'ai pu constater que des pilotis avaient été plantés en cet endroit de main d'homme et qu'une population y avait établi ses pénates, preuve certaine que ce lieu était beaucoup plus vaste qu'actuellement (1897). Les pieux de ces pilotis étaient faits avec des bois de la région : aulne, saule, et chêne. Les bouts des pieux étaient arrondis et on arrivait difficilement à les arracher à l'aide de la drague".

Le témoin insiste qu'il ne s'agit pas de vieux troncs d'arbres tombés dans l'Oise et enfouis dans la vase. C'étaient des pieux bien préparés et volontairement fichés dans le sol, souvent même calés par des pierres. D'ailleurs l'observateur insiste encore en indiquant que son attention était d'ailleurs très portée sur cet ensemble où il a eu l'occasion de recueillir des objets d'un réel intérêt ; mais il ne nous les décrit pas.

Par contre il cite, mais sans donner les précieuses indications que l'on attendrait, tout un ensemble d'outillage lithique qu'il a recueilli sur les bords de l'Oise, sur le territoire de Royallieu et de Saint-Germain "sur au moins un kilomètre", et notamment au lieu-dit "le coq gallus". Selon lui, on rencontre à trente centimètres de profondeur de nombreux foyers autour desquels l'outillage taillé et poli est abondant, mais aussi des petits débris de bronze, "produits de cassures" des boutons, des crochets (?), des fragments de haches en bronze, et une pointe de flèche en bronze avec nervure de renforcement, barbelure et pédoncule, peu épaisse et martelée et bords latéraux affutés.

Les pointes de flèche en bronze trouvées dans la région de l'Oise ne sont pas excessivement nombreuses, outre celles de la cache de Saint-Pierre-en-Châtre, il convient de citer celles de Bury près de Méry, une pointe à douille à trois ailerons, de la collection Soubiran, et une petite pointe à feuille légèrement barbelée et à pédoncule qui provient du carrefour du bois de Damart (au Musée de Saint-Germain-en-Laye).

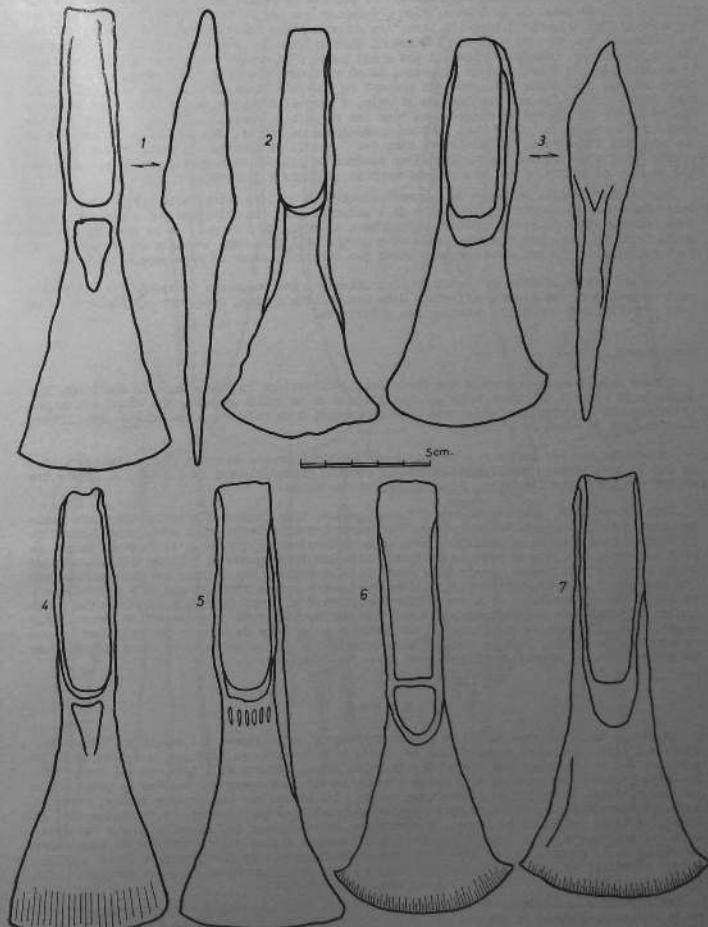


Fig. 5. — 1. Environs de Senlis (Collection Tattegrain) ; 2. Détruite au Musée de Beauvais (ancienne Coll. Baudou) ; 3. Environs de Senlis (Coll. Tattegrain) ; 4. Trouvée à Beauvais (Coll. Muller) ; 5. Trouvée au camp de Catenoy (Coll. Soc. Arch.) ; 6. Trouvée à Catenoy ; 7. Trouvée dans les tourbières de Bresles (Coll. V. Langlois).

Dès 1917, le Dr. Th. Baudouin rapprochait ces pointes de celles que l'on trouve dans les palafittes au nord-ouest de la Suisse. Bien d'étonnant que peu de temps après, un autre archéologue de l'Oise, Albert Milice, ait posé "les données d'une thèse personnelle" que la vallée du Thérain et les régions voisines avaient dû être un lieu de prédilection pour l'établissement de palafittes. Démangeon n'a-t-il pas aussi parlé d'un oppidum aquatique qui aurait existé au confluent du Thérain et de l'Avelon, là où se trouve Beauvais. Les travaux de terrassements actuels dans cette ville mettent souvent au jour d'anciens pilotis, des murs gallo-romains sont construits sur une base de pilotis, s'agit-il d'une technique qui permet de construire en dur sur un sol marécageux, ou bien ces piquets ne sont-ils pas les vestiges d'anciennes constructions en bois ? Vers 1900 un archéologue de l'Oise, Georges Stalin, admettait comme possible l'existence de palafittes dans les marais de Breteuil ; on avait trouvé dans la tourbe à cet endroit, une barque grossière revêtue de plaques de bronze, soit un poids total de plus de trente kilos. Vraisemblablement il s'agissait d'un objet rituel.

Dernièrement enfin, au cours de travaux effectués à Villers-Saint-Paul, sur la rive droite de l'Oise, pour prolonger les bâtiments de l'usine de produits chimiques, on a rencontré une zone tout plantée de pieux anciens profondément enfouis dans le sol, et la même observation a été faite au cours des travaux sur la rive gauche de l'Oise dans la ville de Creil. Il est fort regrettable que ces découvertes n'aient pas été suivies par un archéologue compétent.

Il n'est pas impossible qu'une étude plus attentive des documents existants, et une meilleure surveillance des travaux effectués dans nos vallées d'Oise, apportent des lumières sur un très grand intérêt sur cette question des palafittes.

CONCLUSIONS.

L'Abbé Breuil avait entrepris une étude des civilisations du Bronze dans le Bassin de Paris, mais il n'avait pas mené jusqu'au bout l'étude de la vallée moyenne de l'Oise, ses documents nous ont été précieux, mais nous devons beaucoup à la collection rassemblée par Hémery tout au long du cours de l'Oise.

Dès lors sur ses cartes n'a presque rien indiqué à propos de notre région. Dans son étude sur la civilisation des Champs d'Urnes en France, principalement dans l'Est, W. Kimmig traite sur une carte une flèche en direction du Pas-de-Calais.

Nous avons tenté, avec des moyens d'investigation très pauvres d'apporter une toute petite contribution, susceptible peut-être, d'éclairer les chercheurs. Nous avons conscience d'être dans trop de généralité, nous nous rendons compte que ce qu'il faudrait faire, serait une étude complète de tout le matériel, mais les renseignements bibliographiques sont presque toujours très vagues, quant à la forme ou à la matière des objets ; les collections ont été dispersées ou détruites pendant la dernière guerre, comme c'est le cas plus précisément pour le Musée de Beauvais, d'autres collections sont d'abord difficile, au Musée des Antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye, les collections sont actuellement en caisse. Mais aussi, pour effectuer un tel travail, il faudrait avoir plus de loisirs que ceux dont nous disposons aujourd'hui. Tout ce travail bien imparfait n'est qu'un geste de bonne volonté et de désir d'une collaboration sincère avec tous les chercheurs.

RÉSUMÉ

Le bassin de la moyenne vallée de l'Oise correspond actuellement à l'ensemble du département de l'Oise. Son unité géographique est assez bien dessinée au Nord par la vallée de la Somme, à l'Est et à l'Ouest par des affluents de la Seine, l'Ourcq et l'Epte. Ce qui caractérise cette région d'une manière très nette c'est l'aspect marécageux des vallées de prenne toutes les rivière affluentes de l'Oise tant sur la rive gauche que sur la rive droite, cette rive étant toutefois plus riche en marécages et en tourbières que l'autre. Cette région est, en effet, après la vallée de la Somme, la plus riche en tourbières de France. Bien que cet aspect n'ait pas encore été l'objet d'une étude suffisamment attentive, il convient de considérer la région de la moyenne vallée de l'Oise comme très favorable au développement d'une civilisation palafittique, et des témoignages anciens comme des découvertes modernes semblent bien démontrer le bien fondé d'une telle hypothèse.

Les premières manifestations de la civilisation du métal apparaissent le long des affluents de la Seine, l'Ourcq et l'Epte, et dès la période des mégalithes, comme l'avait déjà noté l'Abbé Breuil. Les haches en spatule à taillant parfois très élargi avec cornes et les haches à bord droit ou en forme de coin ont été trouvées à proximité des rivières et des marécages dans toute la région de la moyenne vallée de l'Oise.

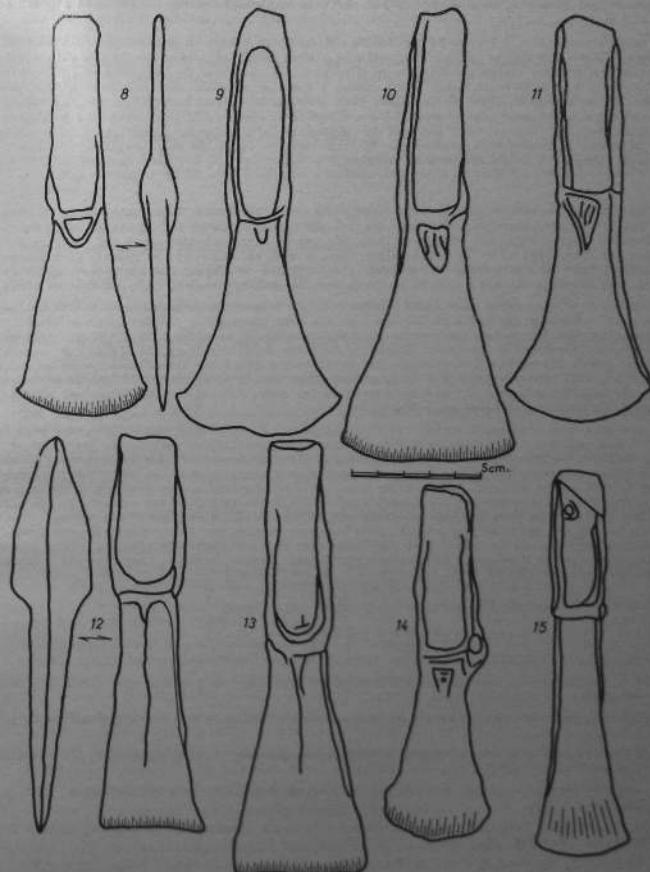


Fig. 6. — 8. Trouvée à Champien (Collection Boujet) ; 9. Trouvée près de Breteuil (anc. Coll. Abbé Müller) ; 10. Trouvée à Catenoy ; 11. Trouvée près de Breteuil (Coll. Evans) ; 12. Détruite au Musée de Beauvais (guerre) ; 13. Détruite au Musée de Beauvais (guerre) ; 14. Trouvée près de Ciry-les-Mello (Coll. Brunet) ; 15. Trouvée dans les marais de Breteuil.

A l'époque du Bronze Moyen, la hache à talon est dispersée non seulement à proximité des marais et des rivières, mais aussi sur les plateaux avoisinants, tant à l'Est qu'à l'Ouest de la vallée d'Oise.

Mais, correspondant à l'arrivée des influences de l'Est durant la période préliminaire des Champs d'Urnes, la région de la rive droite de l'Oise paraît délaissée par la nouvelle civilisation, malgré une légère pénétration en direction des marécages de la Brèche et du Thérain. Le lit de l'Oise a livré un assez grand nombre d'épées appartenant aux influences atlantiques comme à l'influence de l'Est de la Gaule. Avec l'époque du Bronze Final II et III, il devient clair que l'influence des Champs d'Urnes s'arrête au cours de l'Oise, sauf dans la région du confluent de l'Oise et de l'Aisne où la pénétration s'effectue en direction de la vallée de la Somme. La grande voie commerciale du Nord-Ouest de la Suisse se poursuit par Césanne, Braine, Compiègne et Amiens vers la Bretagne.

Das Becken des mittleren Oise-Tales entspricht jetzt dem ganzen Département Oise. Im Nordosten ist die geographische Einheit durch das Tal der Somme, im Osten und im Westen durch Nebenflüsse der Seine, Ourcq und Epte, gebildet. Die Gegend wird besonders durch das sumpfige Aussehen der Ufer fast aller Nebenflüsse der Oise, sowohl am linken wie am rechten Ufer, kennzeichnet. Doch ist das rechte Ufer reicher als das linke am Sumpfen und Torfmooren. Das Gezeichen ist, tatsächlich, die reichste an Torfmooren in ganz Frankreich, nach dem Tal der Somme.

Owwohl dieses Aussehen noch nicht ausführlich und aufmerksam genug studiert worden ist, hat man auch notwendig das mittlere Tal der Oise als sehr günstig für die Entwicklung einer Pfahlbaukultur und ältere Zeugnisse sowie moderne Entdeckungen scheinen wohl die Richtigkeit einer solchen Hypothese zu beweisen. Schon zur Zeit der Megalithkultur, wie Breuil das bemerkte, kommen die ersten Erscheinungen der Metallkultur längs der Nebenflüsse der Seine, Ourcq und Epte, vor. Die spatenförmigen Beile mit manchmal sehr breiter, sichelähnlicher Schneide sowie die keilförmigen oder mit geraden Seiten wurden neben Flüssen und Sumpfen in der ganzen Gegend des mittleren Oise-Tales gefunden.

Zur mittleren Bronzezeit werden die Beile nicht nur neben Sumpfen und Flüssen aber auch östlich und westlich des Oise-Tales auf den angrenzenden Hochflächen verbreitet. Aber während der früheren Periode der Urnenfelderkultur kamen offenbar neue Einflüsse aus dem Osten und die Träger der neuen Kultur die Gegend verließen, obgleich sie nach den Sumpfen der Brèche und Thérain leicht drangen. Das Bett der Oise hat eine ziemlich grosse Zahl von Schwertern geliefert, die den atlantischen Einflüssen aus dem östlichen Teil Galliens gehören. Es ist offenkundig, dass auch zu Ende der Bronzezeit II und III der Einfluss der Urnenfelderkultur sich nicht weiter als die Oise hinausdehnt. Eine Ausnahme gibt es nur in der Gegend um den Zusammenfluss der Oise und der Aisne, wo das Eindringen nach der Somme stattfindet. Der grosse Handelsweg aus dem Nordwesten der Schweiz führt über Césanne, Braine, Compiègne und Amiens nach Britannien.

BIBLIOGRAPHIE

- Notes sur la trouvaille des bronzes de Pontpoint : Revue Archéologique 1844/II, p. 479.
Lame de glaive trouvé dans une mare à Bresles et donnée au Musée de Beauvais : Bull. Soc. des Antiquaires de Picardie, 1860, p. 182.
P. BARBIER, Sur une lance en bronze ayant conservé une partie de son bois d'ommachement, in B.S.P.F., 1920, p. 33-36.
Aug. BAUDON, Pointe en bronze trouvée à Villers-sous-Irquery, in C.R. de séance, Soc. Académique de l'Oise, 1902, p. 33.
Th. BAUDON, Pointes de l'Age du Bronze et de l'Age du Fer, in L'Homme Préhistorique, 1912, p. 257-267.
Boîte de DIENVAL, Poignard en bronze trouvé à la Folie, commune de Pierrefonds, in Bull. Soc. Hist. de Compiègne, VI, 1884, p. 7.
G. BOUTANQUIX, Poignard de l'Age du Bronze, trouvé à Boulogne-la-Grasse (Oise), in B.S.P.F., IX, 1912, p. 671-672.
H. BREUIL, Coup d'œil sur l'Age du Bronze dans l'Aisne, l'Oise et la Somme, in Congrès A.F.A.S., Boulogne-sur-Mer 1898, p. 588-597.
L'Age du Bronze dans le Bassin de Paris, in L'Anthropologie, 1900, p. 503; 1901, p. 285; 1902, p. 457; 1903, p. 501; 1905, p. 149; 1907, p. 513; 1918, p. 251.
A. de CAIX DE SAINT-AYNIER, Note sur une épée de bronze trouvée aux environs de Senlis dans

le lit de l'Oise, in Musée archol., II, p. 165-169.

- L. COUTIL, Cachette de fondeur de la fin de l'Age du Bronze, découverte près de Compiègne, dans la plaine des Sablons, in L'Anthropologie, 1911, p. 373.
J. DECHELETTE, Manuel, t. II, pp. 121, 124, 128, 249, 256, 395.
A. DUBUS, Contribution à l'étude des haches plates [bronze] dans la Seine-Inférieure, in B.S.P.F., 1913, p. 256-259 (pour la cachette de Fouillay, Oise).
J. EVANS, L'âge du Bronze. Instruments, armes et ornements de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, pp. 55, 58, 143, 155, 184, 190, 208, 272, 327.
L. GRAVES, Notice archéologique sur le département de l'Oise.
M. HEMERY, Quelques mots sur les antiquités préhistoriques trouvées dans les dragages de l'Oise (entre Compiègne et Creil), in Procès-verbaux, Soc. Hist. Compiègne, 1923, p. 159-163 et planche.
Note sur une hache en bronze trouvée sur le territoire de Choisy-au-Bac (Oise), in Procès-verbaux, Soc. Hist. Compiègne, 1922, p. 198.
Note sur une lance en bronze trouvée à Compiègne, in B.S.P.F., 1925, p. 191 et fig.
Armes antiques trouvées dans les dragages de l'Oise près de Saint-Leu-d'Esserent (Oise), in Procès-verbaux, Soc. Hist. Compiègne, 1925.
Quelques découvertes d'armes en bronze faites dans l'Oise, in B.S.P.F., 1929, p. 475-478, et 4 fig.
Notes sur une épée en bronze trouvée à Boran (Oise), in Procès-verbaux, Soc. Hist. Compiègne 1929, p. 138-141 et fig.
Lances en bronze trouvées près de Janville (Oise), in Procès-verbaux, Soc. Hist. Compiègne 1929, p. 141-144 et 2 fig.
Une cachette ignorée d'un fondeur ambulant de l'Age du Bronze, in Procès-verbaux, Soc. Hist. Compiègne, XXXVII, p. 139-145.
Camille JULLIAN, Sur le camp de Saint-Pierre-en-Châtres, in R.E.A., 1909, p. 358.
Abbé MAILLET, Note sur une découverte de bracelets en bronze à Amy, in Bull. Com. arch. Noyon, 1867, p. 37.
G. de MORTILLET, Cachettes de l'Age du Bronze en France, in Bull. Soc. Anthropolog. de Paris, 1894, p. 322.
Musée Préhistorique.
A. NICLAISE, Étude sur les découvertes de l'Age du Bronze dans les départements de l'Aube, Seine-et-Marne, Seine-et-Oise, Oise et Marne, in Congrès A.F.A.S., Reims 1890, p. 808-810.
PEIGNET-DELACOURT, Note sur une gouge et une hache en bronze trouvée à Coudun (Oise), in Bull. Soc. Nat. Ant. de France, 1860, p. 83.
Découvertes d'armes et instruments en bronze à Girasmont, in Bull. Com. Arch. Noyon, 1852, p. 206.
PERON et THIOT, Une cachette de l'Age du Bronze à Bailleul-sur-Thérain, in Comptes-R. séance Soc. acad. de l'Oise, 1907, p. 12.
L. PLESSIER, Découverte d'une cachette de bronze dans la plaine des Sablons, près Compiègne, in Bulletin. Arch., 1911, p. CXIV et B.S.P.F., 1911, p. 230 et 407.
Cachette de l'Age du Bronze à Compiègne et appendice sur les objets de l'Age du Bronze de la collection Plessier, in Bull. Soc. Hist. Compiègne, 1913, p. 99-112 et 2 planches.
Deux javelots en bronze à douille ornée de gravures, in Bull. Arch., 1914, p. 165-170.
A. POIRIER, Note sur une épée en bronze trouvée à Horu (Oise), in Procès-verbaux, Soc. Hist. Compiègne, 1930, p. 22.
G. QUENTIL, La station préhistorique de Royallieu et l'Île Saint-Louis, in L'Homme préhistor. 1904, p. 224.
G. SCHLECHTER, Une cachette de l'Age du Bronze des environs de Compiègne (Oise) découverte par Quinet, in B.S.P.F., 1913, p. 206.
G. STALIN, Le marais de Bresles. Squelette de l'Age du Bronze, in L'Homme préhist., 1903, p. 207-212.
L. THIOT, Cachette de l'Age du Bronze de Solente (Oise), in Comptes R. de séance, Soc. Acad. de

L'Oise, 1907, p. 13.
O. VAUVILLE, L'enceinte de Saint-Pierre-en-Châtres (Oise), in Mém. Soc. Ant. de France, 1908
p. 160-184.

NOTE SUR 'UN VASE A DECOR EXCISE DECOUVERT AUX ENVIRONS
DE CLERMONT-EN-BEAUVAISI'

Notre texte sur "L'Age du Bronze dans la moyenne vallée de l'Oise" était entièrement édité lorsque nous avons eu la grande chance de faire une découverte très intéressante. C'est à suivre que dans le numéro d'Opam de janvier-mars 1962, notre collègue Jacques Courvenne publiait le dessin d'un vase à décor excisé trouvé aux environs de Clermont (Oise). Il résultait que ce vase ne soit connu que par un mauvais dessin, nous avons eu le bonheur de découvrir au Musée de Mayence le vase authentique. Il avait été acquis depuis longtemps par le Musée de Wiesbaden. Il s'agit incontestablement du même vase, puisque nous avons remarqué à l'ancien niveau une fiche avec la référence au catalogue Domini, or c'est dans ce catalogue que Gourvest avait découvert le dessin qu'il publiait.

Mais nous avons eu aussi la chance de retrouver dans la *Germania* de 1917 un article de G. Behrens donnant la description du vase. Nous donnons quelques extraits de cet article qui a un grand intérêt. En effet, il pourra paraître à quelques spécialistes qu'il est étrange que ce vase ait pu être retrouvé dans la vallée d'Oise. Or la présence d'objets de la période pré-limininaire des Champs d'Urnes n'est pas inconnue dans cette vallée : nous avons ainsi note une grande épingle à tête plate à bouton central, quelques haches à ailerons médians. Certes ces trouvailles sont rares, mais ceci corrobore ce que nous avons essayé de démontrer : alors que le Bronze Moyen est largement représenté dans la moyenne vallée de l'Oise, le Bronze Final est déjà plus rare et la période des Champs d'Urnes n'apparaît que dans la région du confluent de l'Oise et de l'Aisne, mais là il est représenté en abondance en direction de la vallée de la Somme.

Certes la photographie jointe permettra de juger de la forme et de la décoration du vase, néanmoins il sera aussi intéressant d'avoir l'avis d'un spécialiste qui l'a décrit dans la *Germania*. C'est au moment où les collections de Wiesbaden sont passées au Römisches - Germanisches Zentralmuseum de Mayence que le vase a été remarqué par G. Behrens. La conservation du vase est parfaite. Sa hauteur est de 9cm, le diamètre de l'ouverture de 11cm et le diamètre de la partie de 13cm. La matière est une terre noire avec une couverte brillante qui, par cuisson inégale, est grise en plusieurs endroits et est même devenue rugueuse en un point de la bordure. Le vase est sans anse et fabriqué sans l'aide du tour. Presque toute la surface extérieure est couverte de dessins. Les incisions sont caractéristiques de l'Age du Bronze dont le centre se trouve dans la moitié Ouest de l'Allemagne du Sud. La forme la plus fréquente de ce dessin comporte une bande de zigzags à relief profond obtenue par opposition de petits triangles réalisés par excision.

Une bande de cette sorte court sur le pourtour de la bordure horizontale côté intérieur ; là partent six bandes radiales courtes à deux bandes de zigzags en s'élargissant vers l'extérieur du rebord. Sur le col sont réparties de façon irrégulière quatre bandes perpendiculaires avec seulement une ligne de zigzags. La bande principale court sur l'épaule du vase : c'est un élargissement du motif déjà observé sur le rebord ; de part et d'autre d'une double rangée de zigzags, une ligne de petits coins et une ligne de petits triangles très allongés. L'ensemble du motif n'est pas uniformément large : en un point où se rejoignent les extrémités de la bande il y a un rétrécissement qui semble bien voulu. Ce serait en quelque sorte un rappel de l'anse qui existait sur les vases les plus anciens, et le cas n'est pas unique cette évolution se remarque sur un vase de Katharied (Haut Palatinat) et sur une tasse d'Alsace.

Notre vase n'a pas de fond plat, mais un omphalos de 2cm de diamètre. De là, partent en croix des bandes comme celles du col ; dans les quatre angles, des bandes plus courtes partant de la bande principale de l'épaule.

Il est bien visible que les petits triangles de la bande de zigzags ont été obtenus par décapage et enlèvement de matière, les bordures sont rugueuses comme aussi le fond.

G. Behrens observe que ces trouvailles en France sont rares et dispersées, il rappelle que Déchelette en a noté en Charente, Gard, Haute-Loire, Puy-de-Dôme, Jura, Yonne, Marne. Mais ces découvertes ne marquent pas l'attachement d'une civilisation à une région déterminée. Quant on sait combien de riches découvertes de l'Age du Bronze ont été faites dans la région de



Fig. 7. — Vase de Clermont. Photo R.G.Z. Mainz.

Clement et de Breles, il n'y a rien d'étonnant à ce que ce vase ait été trouvé dans l'Oise.

Nous tenons à exprimer toute notre gratitude d'abord à Jacques Gourvest pour la publication qui nous a permis d'identifier ce vase rare dans notre région. Mais nous remercions aussi très vivement le Dr H.J. Hundt Directeur du Musée de Mayence qui nous a couvert toutes les portes des laboratoires et des salles de Collections du Musée, le Dr Behrens qui nous a véritablement guidé et qui nous a offert la photographie en grandeur naturelle du vase de Clement, et enfin nous remercions aussi très vivement le Prof. W. Dehn qui nous a fait envoyer, photocopié l'article de la *Germania* de 1917 (G. Behrens, Ein bronzezeitliches Gefäß aus Frankreich im Museum zu Wiesbaden, pages 26-28 et 1 fig.).

LE MOBILIER DU PLATEAU DE GER

PLANCHES 35-37 et fig. 4

par

Roland COQUEREL

Notre intention première était de faire une étude exhaustive du mobilier du plateau de Ger et nous avions entrepris un premier texte en ce sens. Le fait que de nouvelles découvertes sont venues ajouter des données imprévues, nous a obligé à admettre qu'il était prémature d'entreprendre un travail de grande ampleur tant que nous n'aurions pas la certitude d'avoir rencontré tous les cas; et jusqu'alors, chaque tumulus a été un cas nouveau. D'autre part, la masse des matériaux à présenter nous est apparue beaucoup plus importante qu'il n'était possible de faire dans une simple communication de congrès. Notre ambition se limitera donc à un examen des problèmes posés par le mobilier du plateau de Ger en partant de ses particularités et des contextes des milieux où on le rencontre.

Le mobilier archéologique du plateau de Ger peut se classer en trois catégories distinctes : le *lithique*, le *céramique*, et le *métallique*. C'est dans cet ordre que nous allons analyser le matériel connu provenant de la partie qui nous intéresse ici, de cette immense terrasse glaciaire qui s'étend depuis les Pyrénées Centrales jusqu'aux abords des plages landaises.

LE MOBILIER LITHIQUE.

Il comprend deux sous-groupes : a) celui découvert en cours de fouille; b) celui trouvé fortuitement.

Aucune valeur statistique ne peut actuellement être accordée au nombre des objets de ces deux sous-groupes, pour cette seule raison, surtout valable en b), que les grosses pièces sont rarement passées inaperçues quand les petites n'ont généralement pas retenu l'attention des chercheurs. D'où, dans le cas b), un grand nombre de haches par rapport aux petits grattirs et éclats retrouvés.

Nous devons avouer qu'en ce qui nous concerne, nos fouilles de sauvetage ne présentent pas une bien grande garantie de filtrage suffisant et que, sans aucun doute, du petit matériel a pu nous échapper.

Sous-groupe a) :

Dans tous les tumuli dont nous avons dirigé la fouille, sont apparus un grand nombre d'éclats de quartzite, qui, s'ils étaient trouvés isolément loin des galets d'érosion glaciaire dans un contexte typique, pourraient s'admettre comme outils à facies paléolithique. Piètes qui en a rencontré aussi une grande quantité les indique, non comme des armes, mais comme des ébauches pour les façonnier (1). A notre avis, il ne s'agit en vérité que d'éclats dûs à l'action du feu subie par les galets, soit en contact avec les bûchers rituels de purification, soit au contact avec le bâcher funéraire.

Piette ne signale que deux haches trouvées en cours de fouille; petites d'après l'auteur, dont l'une en grès tendre et l'autre en grès noirâtre. Les figures qui les représentent nous les montrent comme des haches communes dans nos régions, à arêtes longitudinales arrondies, du type "polis", et à tranchant finement affuté.

Pothier, de son côté, indique avoir trouvé quatre haches dans les tumuli qu'il a prospectés. La première provenant du tumulus du Taillan, dans la commune de Ger, est exceptionnelle par sa longueur (213 mm.), sa faible largeur (27 mm.), et sa forme en fuseau. Elle est comparable à une hache rencontrée dans la grotte Joan d'Or de Tartareu dans la province de Lérida (2). Faite de diorite polie, elle représente plutôt un objet de parade qu'une arme ou un outil. Le tumulus du Taillan était une sépulture à grande cama (3-4).

(1) Saint-Saud, *Tumulus de Bertrès*, in Bull. Sté Ramond, Bagnères 1880.

(2) J. Maluquer de Motes, *La provincia de Lérida durante el Eneolítico, Bronce, y Primera Edad del Hierro*, Instituto de Estudios Iberianos, 1945.

(3) Pothier, *Les Tumulus du Plateau de Ger*, Paris 1900. Voir R. Coquerel, *Prospection et fouilles des Tumulus du Plateau de Ger*, Campagne 1964-1965; Azereix, Bartrès, Osun et Ibañez, in *Ogam* XVII, 1965, à paraître.

(4) R. Coquerel, *Les Tumuli du Plateau de Ger et leur signification culturelle*, in *Celticum* VI, 1965, p. 27 sqq.

Les trois autres semblent être du genre, fort commun, des haches polies dites néolithiques. Elles diffèrent entre elles par leurs dimensions et la matière qui les compose, mais relèvent d'une même technique de fabrication.

Pothier présente comme "hache votive" une petite pièce percée en sa partie la plus affilée. Nous portons à y voir plutôt un bijou qu'une arme, même votive.

L'outillage, fait de lames ou d'éclats retouchés de silex, signalé par Piette s'élève au nombre de neuf pièces, qu'il désigne comme éclats, couteaux ou grattoirs; auxquels il ajoute quelques éclats sans mention de quantité. C'est une bien maigre collection eu égard aux nombreux tumuli fouillés par lui. Mais l'expérience nous ayant appris qu'il ne faut pas chercher l'outillage lithique dans le proche voisinage des dépôts mortuaires, puisqu'on les trouve généralement dans la masse de la motte tumulaire, et sachant que Piette n'a pratiquement fouillé que par la "méthode" du puits central, cette médiocre récolte ne nous étonne pas.

Pothier, pour 63 tumuli étudiés, ne signale que 14 trouvailles en silex, c'est-à-dire : grattoirs, couteaux, perçoirs et ciseaux, et, une pointe de lance fort belle. Malgré la description faite par Pothier de ces silex, sauf de la pointe de lance, il nous est difficile d'en établir un rapprochement précis avec ce que nous connaissons.

La pointe de lance en question est faite d'un silex brunâtre. Longue de 114 mm., sa largeur maximale est de 33 mm. et épaisse seulement de 5 mm., elle a une face soigneusement polie quand l'autre montre les stries de taillage et les fines retouches des bords. Son point est bombé sur les deux faces. C'est une pièce exceptionnelle qui pourrait dater du Bronze, mais dont le dépôt dans la sépulture est pour nous de datation encore énigmatique.

Dans les 17 tumuli qui nous avons prospectés actuellement (juillet 1964) dont 3 seulement en fouilles "princeps" complètes et 2 en fouilles "princeps" incomplète (de sauvetage), nous avons recueilli 59 échantillons de silex plus ou moins travaillés. Nous devons préciser, que 49 de ces échantillons proviennent d'un seul tumulus, l'un des trois à fouille totale; c'était un tumulus à deux sépultures en urnes déposées sur deux aires d'incinération superposées sans construction interne. Le mobilier lithique se rattache à la sépulture inférieure qu'il faut dater, d'après la technique de cuissage de la céramique, au Bronze Final ou à l'extrême début de Hallstatt. L'urne supérieure correspondant nettement au type espagnol de La Tène. Les deux autres tumuli à fouille totale étaient également dépourvus de construction interne; dont un a donné 5 objets de silex quand l'autre n'en a fourni aucun.

Piette (5) a trouvé dans le Pouey-Mayou des éclats de pierre schisteuse qu'il présente comme des simulacres de flèches et de couteaux. Dans le tumulus Tugayé III, celui qui a donné les 5 objets de silex, nous avons rencontré des éclats de schiste également retouchés, qui, d'après nous, ne peuvent être que des fac-similés d'outils réels (6); leur fragilité en interdisant toute intention fonctionnelle. Ils seraient sans doute des sortes d'"ex-voto" de réalisation facile et peu coûteuse.

Enfin se rattachant aux sous-groupes a), il reste à signaler les perles cylindriques de caillais découverte par Piette dans le dolmen du Pouey-Mayou (voir note 5) et les perles d'ambré du tumulus 0 n°1 de Pothier (voir note 3).

Sous-groupe b) :

Des trouvailles de mobilier lithique découvert fortuitement, nous ne connaissons que la collection de l'Abbé Jean François. Cette collection, comme nous le laissons prévoir, comprend surtout des haches. Elles sont, en effet, au nombre de 22, quand l'ensemble est fait de 34 pièces.

En dehors des dimensions, des morphologies et des matières qui les distinguent, les haches de la collection François sont de type commun pour la région pyrénéenne et s'apparentent à celles rencontrées par Piette et Pothier. Leur longueur varie de 11 à 23 cm. Presque toutes sont soigneusement polies; l'une faisant exception est un modèle assez archaïque en silex brut de taille; les autres étant faites de roches indigènes, quartzite ou schistoïde dur.

(5) E. Piette, Notes sur les Tumulus de Bartrès et d'Ossun, in Matériaux 1881. Voir aussi : R. Coquerel, Inventaire des tumuli du Plateau de Ger I. Commune de Bartrès, in Ogam XV, 1963, p. 178 sqq. II. Communes de Poueyferré, Loubac, Barlest, Lamarque-Pontacq, in Ogam XV, p. 303.

(6) R. Coquerel, Le Tumulus Hallstattien "Tugayé" III, commune de Ger, in Ogam XV, p. 1 sqq. Voir aussi Le Tumulus "Tugayé" V, in Ogam XVI, 1964, p. 14 sqq.

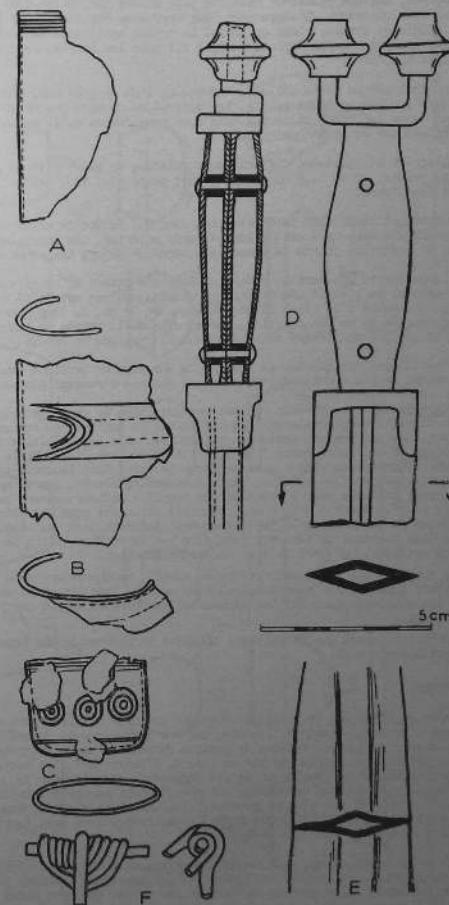


Fig. 1. — A, B, C : Fragments de fourreau. D : Détail de l'assemblage de la poignée de l'épée. E : Coupe du fer de lance. F : Ressort de bifile. G : Coupe de la lame de l'épée. Trouvés dans le Tumulus Ossun D 2.

Le caractère morphologique qui les distingue est que les haches faites des matières les plus dures, en diabase, ont une épaisseur relative plus grande que celles dont la matière est plus tendre, de schiste quartzé. D'autre part, ces dernières ont des champs franchement équarris, quand les premières ont des bords arrondis. Le profil se caractérise donc par le galbe elliptique pour les unes et l'aspect aplati à angle vif pour les autres, avec entre ces extrêmes des stades intermédiaires.

Deux sphéroïdes font partie de la collection Francès; l'un en grès dur, presque métallique, l'autre en quartzite formant un bulbe aplati. Les sphéroïdes ne sont pas rares en Ardèche. À Mézenc, nous en avons rencontré ailleurs, mais nous considérons qu'il serait impossible de vouloir leur attribuer une datation quelconque.

De la même collection et également difficilement datable, un galet plat en gabbro, presque métallique, de 10 cm. de diamètre maximal et de 2,5 cm. d'épaisseur, percé d'un trou central débouchant en entonnoir sur les deux faces.

Des 12 instruments qui complètent la collection, avec des éclats de silex nettement retouchés, il faut retenir une lame de 8 cm. de long à bords rabattus, une pointe triangulaire finement retouchée, et enfin une pointe de lance; ces derniers objets également en silex.

La pointe de lance mérite une mention spéciale. Elle est biface et offrirait une étiquette en toutes sens si ce n'était une encoché au voisinage d'une extrémité qui lui donne une forme légèrement élégante. Faite d'un silex blond, elle mesure 78 mm. de long pour une largeur de 3,5 mm. et une épaisseur de 1 mm. Sa datation, comme celle de la pointe de lance de Rochebarier, reste enigmatique, malgré que son facies soit, semble-t-il, typique du Bronze.

La présence d'outillage lithique sur le plateau de Ger pose un problème impossible à résoudre dans l'état actuel de nos connaissances, mais qui suscite cependant plusieurs hypothèses.

Pute d'avoir trouvé la trace d'un habitat préhistorique ou protohistorique sur le plateau de Ger, faut-il expliquer l'étalement des outils sur sa surface, puisqu'en les rencontrant dans des lieux divers, non par une occupation du territoire, mais par l'utilisation du plateau comme lieu de passage et de transhumance? La répartition des tumuli depuis la Bigorre jusqu'à la Chalosse semble bien donner raison à cette façon de voir. Mais faudrait-il expliquer la présence de cet outillage dans les tumulus, parfois à densité élevée, par le hasard de leur présence dans la terre prélevée pour l'érection des tumuli? Malheureusement cette hypothèse n'est plus valable si l'on tient compte que ce pourrait être vrai pour des pièces aussi importantes que des haches ou des pointes de lance trouvées également dans les sépultures. Et si le dépôt d'outils dans la masse de la motte tumulaire est volontaire, alors se pose la question de l'âge de ce matériel, qui parfois a un facies magdalénien.

On peut encore supposer que les constructeurs de tumuli, reconnaissant dans ces objets le résultat d'un travail humain, les recueillaient avec soin en leur attachant une valeur cultuelle, peut-être les utilisant parfois, les déposaient en offrande auprès des restes de leurs morts.

Mais il est admissible aussi que l'outillage lithique du plateau de Ger pouvait, en partie, être contemporain des tumuli.

LE MOBILIER CÉRAMIQUE.

Si, contrairement au lithique, le mobilier céramique provient exclusivement des sépultures, l'étude statistique n'en est pas moins difficile, car nos prédecesseurs ne recherchant que l'objet, ont généralement négligé les tessons de petites dimensions toujours nombreux dans les tumulus, et dont la présence ne semble pas due au hasard. D'autre part, les mottes tumulaires recèlent un type de céramique si fragile qu'il est impossible d'en assurer la conservation sans précautions spéciales, que nos devanciers ont probablement méconnues. Enfin, une étude statistique n'aurait d'intérêt que si l'on pouvait faire une classification tenant compte à la fois de la chronologie, de la morphologie et de la technologie; ce que, faute d'une documentation suffisante nous ne pouvons pas réaliser.

Par ce que nous avons en mains, soit de nos fouilles, soit de collections dont nous avons reconstitué les poteries, et par les photographies gracieusement fournies par le Musée des Antiquités Nationales de Saint-Germain-en-Laye et par celles que nous avons pu consulter dans les archives du Musée de Borda, nous pouvons donner une idée suffisamment précise de ce que représentent les poteries des tumuli du plateau de Ger.

Nous insistons toujours sur le fait que chaque tumulus est un cas. Nous n'en avons pas encore rencontré deux dont l'un permettrait d'expliquer l'autre, et la classification provisoire

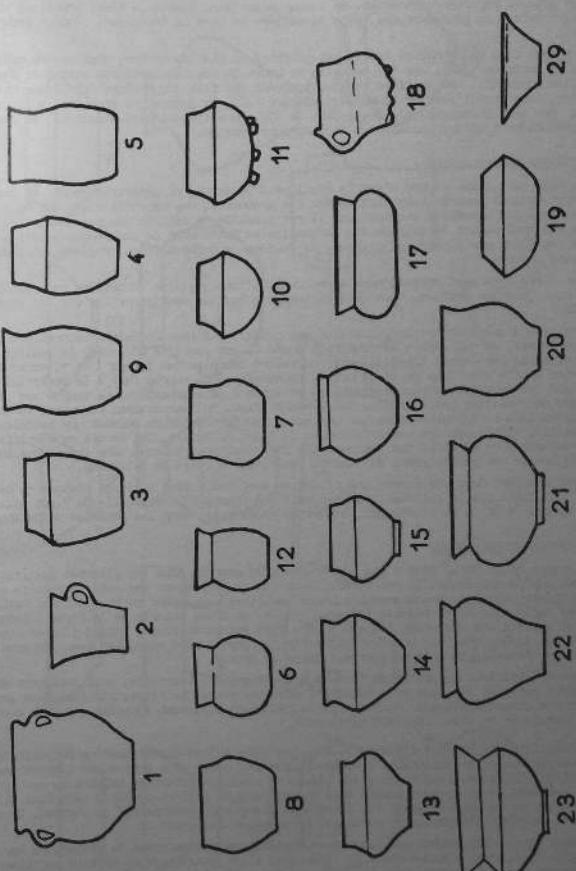


Fig. 2. — Profils des poteries du Plateau de Ger.

re que nous en faisions au colloque de 1962 (voir note 4) est déjà dépassée. Au point de vue céramique, une diversité non moins remarquable interdit toute idée de "prototypes".

Chaque poterie représente un temps, un lieu, un artisan, jamais le même. Toutefois une certaine unité existe en plusieurs cas, dans la matière et dans la technique. D'où un regroupement possible.

Nous sommes loin de connaître toutes les poteries du plateau de Ger; nous savons qu'il existe dans de nombreux tumuli ont été détruits au cours de ces dix dernières années et avec eux le mobilier funéraire. Des fouilles restées ignorées ont fait disparaître des documents archéologiques, sans profit pour la communauté. Malgré cela, le nombre des poteries suffisamment décrites par leur inventeur, s'élève à plus de 370. De cette quantité étonnante, il n'existe probablement qu'une douzaine en état de conservation.

CLASSIFICATION MORPHOLOGIQUE :

Aucun vase du plateau de Ger n'est la réplique d'un autre; ni géométriquement, ni dimensionnellement. Mais si nous faisons abstraction des grandeurs, des rapports rigoureux de proportions, et aussi des ornements accessoires, il est possible de définir une quarantaine de types qui sont autant de silhouettes auxquelles se rattachent de nombreuses poteries différentes, cependant par l'agrement d'anses, de boutons de préhension ou de pieds, en plus ou moins grand nombre.

Chaque forme type peut correspondre à une ou plusieurs qualités de matière relevant de la technique plus ou moins évoluée. Nous nous contenterons ici de mentionner les cas les plus intéressants.

Il faut peu d'imagination pour constater que certaines formes découlent naturellement de certaines autres, ce qui semble se confirmer quand il est possible d'étudier la qualité de la céramique. Ainsi les formes 10 et 11, qui pourraient découler des formes 3 et 4, sont celles de poteries à pâte plus fine et mieux cuite, recouverte d'un engobe fait à la barbotine lustrée, quand les deux autres représentent des poteries à pâte grossière, ne tenant que par l'épaisseur, ne résistant pas à un long séjour dans l'eau. Malheureusement certaines formes d'apparence évoluée sont représentées par des vases tantôt constitués suivant une technique de bonne qualité, tantôt par des vases fabriqués de façon malhabile. Et, ce qui ne simplifie rien, cet archaïsme ne signifie pas une datation plus ancienne, puisque nous savons que la céramique du bronze est généralement de qualité supérieure à celle de Hallstatt.

On peut chercher dans ces formes une filiation avec des formes typiques régionales bien connues. C'est ainsi que la silhouette 33 rappelle les Champs d'Urnes, celle du 7 est caliciforme. Les formes 24 et 26 se retrouvent, à quelque chose près, dans les poteries de Mailhac.

CLASSIFICATION TECHNOLOGIQUE :

Nous venons de le dire, il y a des différences très grandes dans les diverses qualités de céramique. Nous avons recueilli des échantillons qui ne paraissent pas avoir été cuits au-delà des premiers points de transformation. L'eau les dilue sans peine et il n'est pas facile de s'imaginer quel usage on en pouvait faire. C'est le cas d'une poterie de la forme 1 trouvée à moins d'un mètre d'une urne très évoluée à pâte fine peinte en rouge, datant d'après nous du -IV ou -IIIe siècle. Néançais pour la poterie de forme 4 ou 5 voisinent avec une urne dont la céramique d'excellente cuisson pourrait dater du bronze.

Il serait fastidieux de prolonger le nombre des exemples, toutefois, nous insistons sur le fait que des poteries déposées volontairement dans une motte tumulaire, simultanément peuvent présenter des caractéristiques de forme et de technique tellement opposées que leur concordance, en temps et en lieu, apparaît paradoxale.

Une classification technologique ne pourra, pas plus qu'une classification morphologique, définir une chronologie quelconque; à moins d'admettre, comme nous en posons l'hypothèse pour le mobilier lithique, une conservation pleuse de vieilles poteries, brisées ou non, provenant des ancières. Nous croyons plutôt à la coexistence de poteries isolées à technique différente, auxquelles se seraient fournis les itinérants avant leur passage sur le plateau. Et, compte-tenu des produits d'importation possible, la paradoxe disparaît.

Les bases de classification des techniques applicables aux poteries du plateau de Ger sont celles qui s'appliquent à toute étude de céramique; elles permettent de définir certaines variétés types; dont nous ne pouvons ici indiquer que quelques cas extrêmes.

Les fabrications les plus frustes sont des vases de terre à peine cuite, tantôt rouge, tantôt grise, avec ou sans dégraissant. Ce dégraissant n'est jamais organique et la texture apparaît toujours "réfractaire". L'engobe, s'il y en a eu, est absent; la peau primitive du vase est disparue et le sol à l'empreinte des tessons est toujours teinté de la couleur de la céramique.

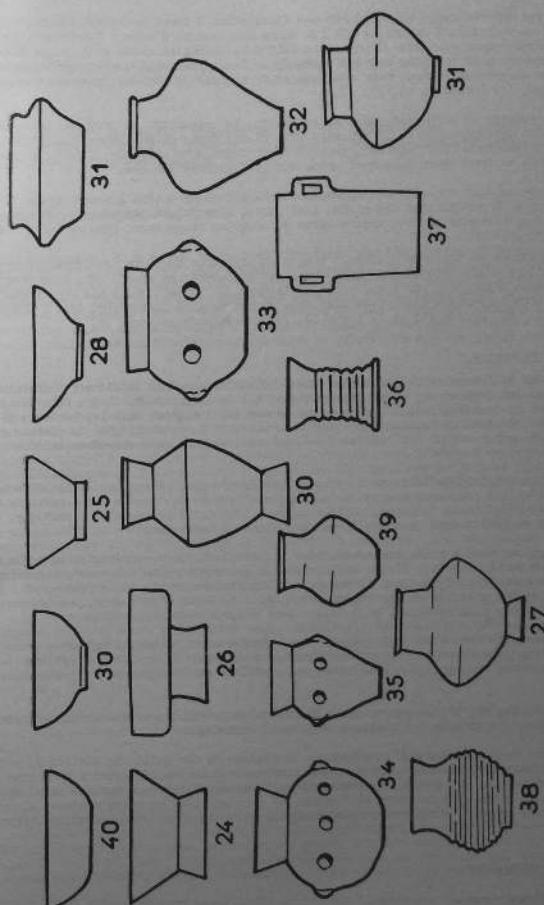


Fig. 3. — Profils des poteries du Plateau de Ger.

que. Nous avons rencontré cette fabrication dans des poteries des formes 1, 3, 4.

Comme type intermédiaire peut figurer une fabrication à terre également peu cuite, mais comportant un dégraissant organique qui lui donne une texture d'aspect "onctueux". Ces poteries sont généralement couvertes d'un engobe fait à la barbotine riche en mica. La peau varie du rouge-brun au noir selon le degré d'oxydation. C'est dans cette qualité qu'on dénomme la plus grande variété de formes. Avec des nuances de qualité de matière, nous avons rencontré, dans ce type, les formes 8, 11, 27, 33.

Un type robuste et bien cuit, mais assez fruste, se présentant en poteries épaisses, munies de paroi sous les formes 28 et 29 pourrait être classé comme de meilleure qualité de fabrication. C'est une céramique à pâte "sonore", grossièrement dégraissée au sable, à texture grise, peinte extérieure et intérieure également grise est généralement illustrée.

Comme type le plus évolué, nous connaissons une céramique à pâte finement travaillée, certainement chargée de dégraissant organique, bien cuite, constituant des vases de formes diverses et de paroi mince. L'engobe qui les couvre varie du rouge au rouge-brun. Dans ce type figurent des poteries peintes.

Pour confirmer ce que nous disions à propos du voisinage dans une sépulture d'échantillon de fabrications différentes, nous signalons avoir découvert une urne à pâte fine, dont la hauteur de paroi n'excédait pas 5 mm. pour un diamètre de 250 mm., qui avait reçu comme couvercle une grande terrine de l'avant-dernier type décrit dans ce paragraphe, dont l'épaisseur yenne est 11 mm.. L'urne est de la forme 23, le couvercle de la forme 28.

FILIACTION CULTURELLE.

La variété de formes et de techniques des fabrications conduit fatalement à chercher dans ces poteries les influences, sinon les origines, qui la déterminent. Il y a des fabrications frustes dont la continuité fait penser à une production indigène; mais les habitats d'époque du Bronze et du début de Hallstatt restant inconnus dans la proche région du plateau de Ger, il est admis de penser que les nomades fabriquaient des récipients eux-mêmes en cours de stationnement.

Les petits gobelets de la forme 7, trouvés par Piétte dans le tumulus de la Hallade, semblent être l'unique cas de rencontre de "caliciforme" sur le plateau de Ger (voir note 5). Avec eux apparaît l'influence ibérique, malheureusement leur datation reste problématique. Nous ne croyons pas au néolithique dans les tumuli des Pyrénées Centrales.

Les polypodes semblent figurer comme étant la poterie la plus représentative de la nécropole; Pothier en signale 16. Piétte en a trouvé un grand nombre malheureusement indéterminable, nous en avons trouvé un. Mais là encore, si l'influence, celle de La Polada, n'échappe pas, l'âge de nos poteries ne correspond pas à celui du foyer d'influence, puisque nous les trouvons beaucoup plus récentes, et qu'elles sont d'après nous hallstattiennes.

Par contre, les formes 33 et 34, avec leurs protubérances faites au repoussé, pourraient, à peu de chose près, être contemporaines des Champs d'Urnes. Elles viennent affirmer une influence culturelle en opposition avec celle qui s'affirme par les polypodes et les caliciformes.

Les formes 24, 26, 27, se retrouvent à Mailhac, les poteries correspondantes enfouies dans nos tumuli ont pu provenir des ateliers de l'oppidum du Cayla.

Il ressort de nos études sur la céramique du plateau de Ger qu'il est difficile, actuellement, de définir une unité de genre dans les nombreuses poteries découvertes dans les tumuli de la nécropole. Les polypodes y apparaissent en "dominante" avec une variété sans répétition d'ornements, d'aspes plus ou moins saillantes, et de pieds plus ou moins nombreux allant de quatre à neuf; mais elles ne peuvent pas servir non plus au choix d'une céramique définie aquitanique.

LE MOBILIER MÉTALLIQUE.

Un inventaire purement quantitatif des objets métalliques trouvés sur le plateau de Ger nous renseignera, faute de mieux, du volume d'un mobilier dont les exemplaires sont aujourd'hui rarissimes. A cette quantité connue, il faut ajouter celle qui représente la somme des objets négligés par les premières fouilleuses, sous prétexte de leur mauvais état, pour laquelle nous ne pouvons faire aucune appréciation. Dans le dénombrément que nous donnons, nous comprenons,

avec des pièces trouvées entières, les fragments suffisamment démonstratifs.

Il a été recueilli :

En fer :

35 fibules; 31 pointes de javelot, lance ou pique, selon les auteurs; 27 poignards ou couteaux; 3 mors de cheval; 10 épées; 6 anneaux; 2 épingle.

En bronze :

9 fibules; 1 pointe de lance; 1 fragment de ceinture; 4 chainettes; 1 fragment de hache à douille; 2 colliers ou torques; 4 bracelets; 3 anneaux (peut-être des bracelets?); 2 pendeloques; 3 boutons; 4 tiges ou épingle.

En or :

1 perle; 2 bagues; 1 lame ou plaquette ?

Le mobilier ferreux, nous sommes assez bien renseignés par les dessins de Pothier et par les échantillons qu'il nous a été donné d'étudier nous-même. Les fibules, généralement, sont à arc fortement cambré, à ressort double en arbalète avec un pied perpendiculaire terminé par un bouton simplement discloqué ou compliquée d'une superposition de globules et de disques. Nous en avons trouvé une à Ossun dont le pied (ou appendice caudal) s'orne d'un bulbe surmonté d'un disque et dont le ressort s'enroule sur un axe en bronze portant une boule à chaque extrémité. Nous en donnons une description complète dans le rapport de fouille publié dans *Celtique* (7).

Les pointes de javelot ou de lance sont des armes légères en forme de feuille de laurier. Leur particularité, qui ne semble pas avoir été remarquée jusqu'à ce que nous la signalions, c'est d'être creuses, faites de deux tôles embouties soudées sur les bords. Aucun auteur, à notre connaissance, n'en signale le fait et il n'est pas possible de le déduire d'après leurs descriptions. Mais nous avons pu étudier deux ferrons de javelot, l'un trouvé à Ger (Basses-Pyrénées), l'autre trouvé à Ossun (Hautes-Pyrénées); un fer de lance provenant également d'Ossun; des débris d'armes au Musée de Borda à Dax et des photographies de Pothier également à Dax. D'où nous n'hésitons pas à conclure que toutes les pointes de lance ou javelot, du même dessin que celles qu'il nous a été donné d'analyser, sont du type creux.

Cette singularité se retrouve dans la construction des épées du plateau de Ger. En effet, elles sont bien, comme les décrit Gabrielle Fabre (8), à antennes, caractéristiques de la civilisation du Hallstatt prolongé de Castille, mais elles sont aussi faites de deux tôles, formées et soudées sur les bords, comme les pointes de javelot et de lance, l'embutissage du fer leur a donné un galbe bombé et nervuré qui leur assurait une grande solidité, malgré la légereté de l'arme.

Les anneaux que nous avons eu en mains sont tubulaires, témoignant que la technique du forge de la tôle était d'usage courant et généralisé chez les constructeurs des tumuli de l'Aquitaine. Une telle technique prouve une civilisation avancée; et nous pensons que ce n'est pas une erreur de voir en celle-ci une prolongation hallstattienne, dans une période qui allait être déjà dépassée par la Tène.

Non moins probants d'une technique perfectionnée sont les javelots à hampe de fer trouvés par Pothier. Ils relèvent d'une tout autre industrie. On les dit ibériques et on les date de la Tène.

Nous renvoyons à notre rapport de prospection d'Ossun pour une description plus complète de la technique des armes creuses du plateau de Ger (voir note 7).

Des objets en bronze, nous ne savons pas grand chose, ne connaissant bien qu'un torque trouvé par les frères Tagayé à Ger. C'est un bijou de faible diamètre de section, orné de zones de lignes incisées alternativement en long et en large, dont les extrémités ont été détruites par l'incinération. Parmi les fibules, certaines sont simples et s'apparentent à celles de fer, d'autres sont agrémentées d'une chaînette ou d'un ou plusieurs petits anneaux. Un unique

(7) R. Coquerel, Inventaire et étude des tumuli du Plateau de Ger; Rapport de prospection des tumuli d'Ossun (Hautes-Pyrénées), in *Celtique IX*, 1964, p. 8 sqq.

(8) G. Fabre, Les civilisations protohistoriques de l'Aquitaine, Paris 1952.

fragment de hache en bronze, à douille, a été trouvé par Pothier, ce qui est peu.

Les quatre objets d'or trouvés sur le plateau prouvent par leur rareté et par leurs dimensions exiguës, que ce métal était pour ses possesseurs, une richesse absolument exceptionnelle.

La perle d'or trouvée par les terrassiers de Piette, en son absence, a suscité de nombreux commentaires, du fait de son unité. Piette a cru, qu'un collier complet avait été rencontré et que ses ouvriers ne lui en avaient remis qu'un élément. Cette perle en forme d'olive très allongée, pèse d'après Piette, le poids de 4 louis, soit environ 25 g.

Piette a recueilli dans le tumulus de La Hallade à Bartrès, une lame d'or formée de plusieurs très fin unis par martelage. Nous n'en connaissons pas le poids, mais il semble qu'il s'agit là encore d'un petit objet.

Pothier a trouvé dans son tumulus L n° 5, une bague faite d'un fil d'or de 1, 9 mm. coulé en un cercle de 15, 8 mm., pesant 1 g 7.

Enfin nous avons trouvé récemment dans une urne, parmi les ossements brûlés, une bague dont le poids n'atteint pas 3 centigrammes. Son diamètre moyen est de 7 mm., sa hauteur 1 mm. Légèrement conique, elle présente un bord déchiqueté qui montre qu'on l'a fagonnée en tenant d'une couronne taillée dans une mince feuille que l'on a chantournée. Son épaisseur n'excède pas 0, 06 mm. (voir notre article à paraître dans l'Opus XVIII).

CONCLUSION.

Dans cette communication, nous avons voulu donner une esquisse en raccourci d'un vaste programme, qui, pour certains, semblait résolu, et qui, en vérité, ne peut pas encore être posé, tant il manque de données parmi celle qu'implique une solution positive. Nous avons précédemment essayé de déterminer une classification approximative des constructions intérieures des tumuli du plateau de Ger (voir note 4) que des découvertes récentes ont fait apparaître incomplète, ce qui nous a incité à montrer plus de modestie dans notre prétention de faire mieux connaître le mobilier rencontré dans les fouilles de ces tumuli. D'où beaucoup d'indications et malheureusement peu de précisions.

Il nous a paru indispensable de faire ressortir le vides laissés par les chercheurs qui nous ont précédé, vides dès surtout aux méthodes de travail qui étaient les leurs, alors que d'autres questions intéressantes ont été volontairement laissées sans réponse. Nous aurions pu indiquer la grande variété des silex dont le mobilier lithique du plateau de Ger a été tiré; il était possible de décrire quelques poteries nouvellement découvertes; nous avons omis d'importants détails concernant les armes et les bijoux métalliques; ayant à choisir, nous avons préféré, peut-être insidieusement, tenter d'attirer l'attention sur les tumuli du plateau de Ger. Et ce, parce que la vaste nécropole est en voie de disparition et qu'il servira grand temps que ces tumuli soient enfin protégés d'une destruction systématique et sans profit pour l'archéologie.

RÉSUMÉ

Le mobilier découvert sur le plateau de Ger est beaucoup plus important en quantité, qu'il le semble à première vue, et compte tenu de ce qui a été négligé aux cours des "fouilles" anciennes, il apparaît qu'une source exceptionnelle de renseignements intéressants. La protohistorie de l'Aquitaine risque d'être définitivement perdue si la destruction de la nécropole n'est pas interrompue. Nous avons cru pouvoir aider à la sauvegarde des tumuli du plateau de Ger en donnant un aperçu des objets qu'il y a recueillis, aujourd'hui souvent disparus, mais que des recherches encore possibles pourraient nous permettre d'étudier suivant les méthodes les plus scientifiques.

Après l'avoir partagé en trois sous-groupes, le lithique, le céramique et le métallique, nous avons dénombré le mobilier tout en signalant quelques faits précis ou quelques particularités propres. C'est ainsi que nous avons fait remarquer comment le petit mobilier lithique est passé inaperçu, comment des tessons intentionnellement déposés dans les sépultures ont été rejetés, enfin nous avons signalé la partie caractéristique marquante des armes des tumuli du plateau de Ger : celle d'être creuses et faites de tiges de fer soudées.

Nous avons aussi essayé de montrer les difficultés qu'il y a de vouloir dater ce mobilier; la cohabitation de pièces apparemment séparées chronologiquement, résultant d'un dépôt volontaire, venant alors poser des problèmes encore loin d'être résolus. Et nous avons voulu laisser entrevoir ce que, dans un développement plus étendu, il nous serait possible d'expliquer

ZUSAMMENFASSUNG

Das auf dem Plateau de Ger aufgefundenen Material ist quantitativ in der Wirklichkeit viel wichtiger als dem ersten Anblick scheint. Angesehen von dem, was im Laufe älteren "Ausgrabungen" vernachlässigt wurde, darf man zum Abschluss kommen, dass eine aussichtsweise reichhaltige Dokumentationsquelle für die Frühgeschichte Aquitanens in der Gefahr steht, endgültig verlorengehen zu können, wenn die Zerstörung des Bestattungsortes nicht aufhört.

Wir haben zur Rettung der Hügelgräber auf dem Plateau de Ger mithelfen wollen, als wir einen Überblick über die dort aufgefundenen Gegenstände geben; die jetzt völlig verlorengegangen sind. Forschungen, die noch möglich sind, könnten mit laut wissenschaftlicher Methode wahrscheinlich sein.

Nachdem wir darin drei Untergruppen unterschieden hatten (Lithikum, Tonware, Metallarbeit) haben wir die Gegenstände aufgezählt, und wir haben dabei über einige bestimmte Eigenschaften betont. Wir haben auch darauf aufmerksam gemacht, wie das lithische Kleingut ganz unbemerkt blieb, wie auch die Scherben, die in die Bestattungen absichtlich gelegt worden waren, abgelegt wurden. Dann haben wir den Hauptzug der Waffen im Hügelgrab auf dem Plateau de Ger hervorgehoben: sie waren hohl und mit angeschmiedeten Blechplatten gemacht.

Wir haben auch bewiesen wollen, wie es schwer wäre, dieses Fundmaterial mit einem Datum zu versehen: Der Zusammenhang von Stücken, die anscheinend in der Zeitfolge unabhängig sind und absichtlich beisammengelegt wurden, setzt ein Problem voraus, das wir noch nicht ablösen können. Das Ganze ist aber nur ein Überblick über eine Frage, die wir mittels einer ausführlicheren Abhandlung erklären möchten.

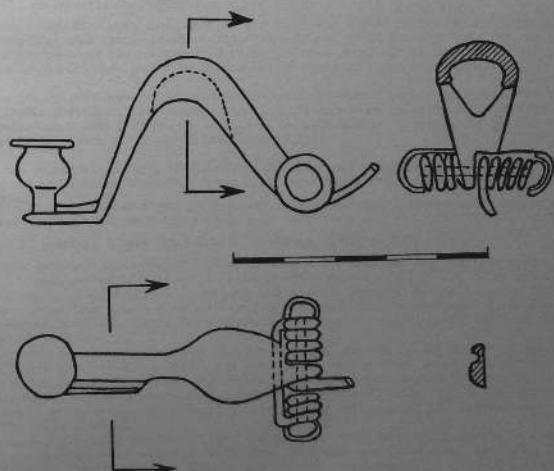


Fig. 4. — Construction de la fibule en fer trouvée dans le tumulus d'Ossun 2. D'après la radiographie. A : axe du ressort et boules d'extrémité en bronze.

LES RASOIRS EN BRONZE A MANCHE AJOURÉ, DÉCORÉ
D'UNE CROIX DE SAINT-ANDRÉ

LEUR RÉPARTITION EN EUROPE
PLANCHES 38-44

par
Bernard CHERTIER

La nécropole du "Prélat", à Broussy-le-Grand (Marne), a déjà fourni, au cours des dernières années, de nombreux documents permettant de parfaire nos connaissances sur la civilisation des Champs d'Urnées dans le Nord-Est de la France. Les travaux en cours intéressaient jusqu'ici un vaste ensemble de tumuli arasés, ceinturés à l'origine d'un fossé circulaire taillé dans le sous-sol crayeux.

Or, la campagne de fouilles de 1963 devait révéler la présence, à l'est du gisement, de plusieurs tombes à incinération faisant partie d'un Champ d'Urnées, plus ancienne les sépultures précédemment étudiées. Une de ces tombes, datant de Hallstatt A de Reinecke avait heureusement échappé aux destructions des siècles passés et contenait, entre autres, un rasoir en bronze d'un type peu commun en France (1).

Il s'agit d'un rasoar à double tranchant dont le manche, ajouré en croix de Saint-André, se termine par un anneau, apparemment destiné à suspendre l'instrument (Figure 1). La forme peu échancree de sa lame, permet de le dater plus précisément du début de Hallstatt A.

+ +

Si ce genre d'objet est assez connu en Allemagne, il est, par contre beaucoup plus rare en France. Nous n'y avons en effet retrouvé que quatre exemplaires semblables à celui de Broussy-le-Grand. Ce dernier s'avère d'ailleurs très intéressant, car il marque la limite ouest de notre carte de répartition (Figure 7).

Un modèle vaguement apparenté, terminé par un manche ajouré contenant une croix accompagnée en son centre d'un cercle provient bien des dragages de la Seine à Paris (2), mais d'une part, son manche n'est pas exactement du type que nous avons défini et, d'autre part, sa lame fortement échancree, nous permet de le considérer comme un objet plus récent.

A la suite de la découverte de Broussy-le-Grand, il nous a semblé particulièrement instructif de tenter d'établir, pour toute la partie de l'Europe où se retrouvent les traces de la civilisation des Champs d'Urnées, un inventaire le plus complet possible des rasoirs de Hallstatt A à manche ajouré en "Croix de Saint-André" (3).

Dans son prestigieux ouvrage, paru en 1959, *Beiträge zur Chronologie der Urnenfelderkultur nördlich und südlich der Alpen* (4), Hermann Müller-Karpe s'était longuement attardé sur les

(1) Cet objet a été présenté pour la première fois en public, à Reims, au cours d'une séance de la Société Archéologique Champenoise, le 15 mars 1964.

(2) Nancy K. Sandars, *Bronze Age Cultures in France*, 1957, p. 172.

(3) En nous excusant de ne pouvoir nommer tous ceux qui nous ont apporté leur aide dans ce travail, il nous est particulièrement agréable d'associer à cette étude, outre notre ami, M. Ulrich Schaff, de l'Université de Marburg (Allemagne), tous les archéologues et les conservateurs de Musées français et étrangers qui, en répondant avec empressement à nos demandes de renseignements, nous ont fourni les croquis nécessaires et nous ont autorisé à publier certains objets inédits.

Nous remercions tout spécialement notre collègue et ami, M. B. Monneins, professeur de dessin au Mycôde de Vitry-le-François, qui a assumé la lourde tâche de tirer au net des planches Tous nos remerciements vont aussi aux membres de l'équipe maraîche de fouille, M. et Mme Gailliet, M., Mme et Melle Laperrière, Melle Lassabe, MM., Mme et Melle Magnen, M., Mme et Melle Marintacobret et M. Trimouille qui ont participé avec enthousiasme aux travaux concernant cette partie de la nécropole.

Il nous reste enfin à remercier pour leur extrême compréhension MM. Dupuis et Lenoir, agriculteurs, exploitants des parcelles fouillées, et à exprimer toute notre gratitude à notre ami M. Gaillard, géomètre-expert à Baye, pour l'aide précieuse qu'il ne cesse de nous apporter.

(4) Dans les notes suivantes nous nous contenterons de citer cet ouvrage sous la référence : H. Müller-Karpe, *Chronologie...*, 1959.

rasoirs à double tranchant (*zweischneidige Rasiermesser*) et il en avait fait un des fossiles directeurs de sa chronologie. Il les avait classés en deux types selon la forme de la lame. Cette dernière peut être en effet, soit peu échancree (*mit leicht ausgeschnittenem Blatt*), Hallstatt A I (5), soit profondément échancree (*mit tief ausgeschnittenem Blatt*), Hallstatt A 2 (6).

Lors d'un travail antérieur (?) repris en partie dans sa *Chronologie...*, H. Müller-Karpe avait déjà établi, pour la Bavière, une distinction entre ces deux types. Il les avait alors divisés en rasoirs à lame en demi-lune, possédant un manche ovale ajouré (*Rasiermesser mit Halbmondblatt und ovalen durchbrochenen Griff*) - Hallstatt A 1 - (8) et en rasoirs en forme de fer à cheval avec un manche ajouré, parfois anguleux (*Rasiermesser mit Hufeisenblatt und durchbrochenem, mitunter gecknetem Griff*) (9).

Il ne semble pas que cette précision dans la forme du manche (en ovale ou en losange), dont nous reparlerons tout à l'heure, puisse avoir une valeur chronologique. Les manches ovaleux, de forme approchant plus ou moins celle du losange et possédant des bords droits ou concaves, se retrouvent en effet aussi bien à Hallstatt A 1 qu'à Hallstatt A 2. D'ailleurs, dans sa *Chronologie...*, H. Müller-Karpe n'a plus tenu compte de cette distinction.

D'autres auteurs, comme Karl-Heinz Wagner dans son livre sur les Champs d'Urnens, Nord du Tyrol, avaient précédemment insisté sur l'importance de la forme du rasoir à double tranchant pour l'établissement d'une chronologie des premières phases de cette civilisation (10).

Le groupe II de Wagner est caractérisé, entre autres, par des rasoirs à lame circulaire, peu échancree (*Rasiermesser mit kreisförmigen flachausgeschnittenem Blatt*), tel celui trouvé à Mühldau, tombe 41 (11), alors que dans le groupe III de ce même archéologue, on note la présence de rasoirs à lame circulaire profondément échancree (*Rasiermesser mit kreisförmigen, tiefausgeschnittenem Blatt*); comme celui de Mühldau, tombe 25 (12).

Si on examine les rasoirs à double tranchant de Hallstatt A, on s'aperçoit rapidement qu'un nombre très important de ceux-ci possède à l'intérieur du manche, presque toujours terminé par un anneau, le même décor caractéristique, formé par un croisillon du type "Croix de Saint-André". On trouve diverses variantes dans la forme de ce manche.

Il peut présenter l'aspect, soit d'un ovale (dans 76% des cas), soit d'un losange à côtés rectilignes (19%), soit enfin, plus rarement, d'un losange à côtés concaves (5%). Comme nous le disions plus haut, il ne semble pas que ces trois formes particulières aient une grande importance au point de vue chronologique.

Si on établit une classification selon la forme de la lame, on s'aperçoit en effet que ces trois variantes se rapprochent à peu près également à Hallstatt A 1 et à Hallstatt A 2. Il apparaît en tout cas que la décoration de Saint-André marque une très nette amélioration par rapport aux formes des autres manches ajourés.

Sur le plan technique, il est indéniable que la Croix de Saint-André contribuait à donner une plus grande solidité au manche, ce qui permettait de l'allonger, de l'affiner et de le dégager davantage de la lame, tout cela dans un but purement esthétique. Le rasoir de Broussy-le-Grand (Figure 1) en est, à notre avis, un exemple frappant, car c'est un de ceux qui montrent le mieux la volonté de l'artisan d'obtenir un objet possédant une valeur artistique réelle.

La forme en losange du manche de certains rasoirs représentés sur nos planches ne peut d'ailleurs se comprendre qu'en fonction du croisillon se trouvant à l'intérieur de la poignée.

- (5) H. Müller-Karpe, *Chronologie*, p. 172.
- (6) H. Müller-Karpe, *Chronologie*, p. 175.
- (7) H. Müller-Karpe, *Münchener Urnenfelder*, 1957.
- (8) H. Müller-Karpe, *Münchener Urnenfelder*, p. 10.
- (9) H. Müller-Karpe, *Münchener Urnenfelder*, p. 10.
- (10) Karl-Heinz Wagner, *Nordtiroler Urnenfelder*, in *Römisch-Germanische Forschungen*, volume 15, 1943.
- (11) K.-H. Wagner, *Nordtiroler Urnenfelder*, pp. 39 et 95; pl. 17, fig. 2.
- (12) K.-H. Wagner, op. cit., pp. 40 et 92; pl. 12, fig. 9.



Fig. 1. — Raseur en bronze de Broussy-le-Grand (Marne). Nécropole du « Pratal ». Tombe 7.

Il arrive parfois que le manche ajouré en "Croix de Saint-André" soit associé à une lame foliacée, de forme ovale, représentant probablement une perdurance d'un type de rasoirs plus anciens. Il en est ainsi pour un exemplaire provenant d'Omnes (Suisse) (fig. 2, 1). Il se peut que d'autres rasoirs dont la lame est fortement endommagée, comme celui de Gladheim (Allemagne) (figure 6, 8) aient possédé, primitivement, une lame échancrée.

Ce type de rasoirs, à lame pleine et à manche ajouré, est d'ailleurs considéré par Müller-Karpe comme étant déjà une perdurance à l'époque de la toute première période des Champs d'Urnes (*ältere Urnenfelderzeit*) pour la zone des Alpes orientales (*Ostalpengebiet*) (13).

Dans son tableau chronologique (14) il rattache cette phase, que Richard Pittioni a nommée *Baierdorf-Velatitz Gruppe* (15), au Bronze D et il la place au 13^e siècle avant notre ère.

Sur notre carte de répartition nous avons cru utile de tenir compte de cette forme particulière de lame, mais seulement pour l'exemplaire d'Omnes. C'est en effet le seul pour lequel nous puissions être affirmatif. De plus, il nous est apparu indispensable de mettre un signe distinctif pour les rasoirs dont la lame a été retrouvée très fragmentée, ce qui ne permet pas de les placer sans risque d'erreur dans l'une ou l'autre des trois catégories suivantes : lame foliacée, lame peu échancrée et lame fortement échancrée.

Enfin si dans cette carte nous ne nous sommes pas arrêté aux différentes variantes dans la forme du manche, nous avons cependant établi un tableau récapitulatif dans lequel se retrouvent les caractéristiques de chaque objet (Annexe 1).

L'examen de la carte de répartition des rasoirs à manche ajouré en "Croix de Saint-André", nous donne d'utiles renseignements. En étudiant la dispersion de ces objets, il est en effet facile de se rendre compte du rôle important joué, d'une part par les cours d'eau (Danube et ses affluents, Main, Rhin et Neckar) d'autre part, par la plaine suisse et ses lacs.

De plus, il est possible de distinguer 5 groupes :

- 1) Le groupe Bohême.
- 2) Le groupe Danube - Inn - Isar.
- 3) Le groupe Main - Rhin - Neckar.
- 4) Le groupe Suisse.
- 5) Le groupe Lorraine - Champagne.

Les deux plus importants sont les groupes Danube - Inn - Isar et Main - Rhin - Neckar. Ils comprennent respectivement 16 et 21 rasoirs. C'est apparemment la région Danube - Inn - Isar, qui est à l'origine de la dispersion de ce type d'objets en Europe. Le mouvement le plus important semble s'être produit en direction du Nord-Ouest et le rasoir de Siss (figure 7, 24), trouvé non loin de la source du Main, crée une intéressante jonction avec les objets répartis le long de cette rivière.

D'autre part, le rasoir de Möggingen (figure 7, 46) trouvé au bord du lac de Constance, établit de son côté la liaison entre le Danube et les lacs suisses. Il est aussi intéressant de noter que le rasoir situé le plus au Sud-Ouest est celui de Morgen, au bord du lac de Genève, alors que celui trouvé le plus à l'Ouest est le rasoir de la tombe 7 du Pratal à Broumy-le-Grand.

Si nous tenons seulement compte des rasoirs à lame peu échancrée de Hallstatt A I et si nous faisons abstraction des objets dont la forme de la lame est difficilement identifiable, nous remarquons que ces rasoirs d'un type ancien se répartissent selon une direction générale Est-Ouest, les deux points extrêmes étant Linzendorf (Basse-Autriche), à l'est (fig. 7, 34) et Broumy-le-Grand (France), à l'Ouest (fig. 7, 1).

D'autre part, exception faite du rasoir de Vallamand (fig. 7, 51), à lame peu échancrée, les lacs suisses et la Bohême ne semblent posséder que des rasoirs à lame profondément échan-

(13) R. Müller-Karpe, *Chronologie*, pp. 101-102 : "Für eine ältere Stufe (wir nennen sie Baierdorf-Stufe, die vor allem etwa in Baierdorf und Paudorf (Taf., 124 A) vertreten ist, sind typisch : ... alte Raniermesser mit geschlossenem grossen Blatt und durchbrochenem Griff (Abb. 14, 3)".

(14) Müller-Karpe, *Chronologie*, fig. 6a.

(15) Richard Pittioni, *Urgeschichte des Österreichischen Raumes*, 1954, pp. 409-444.

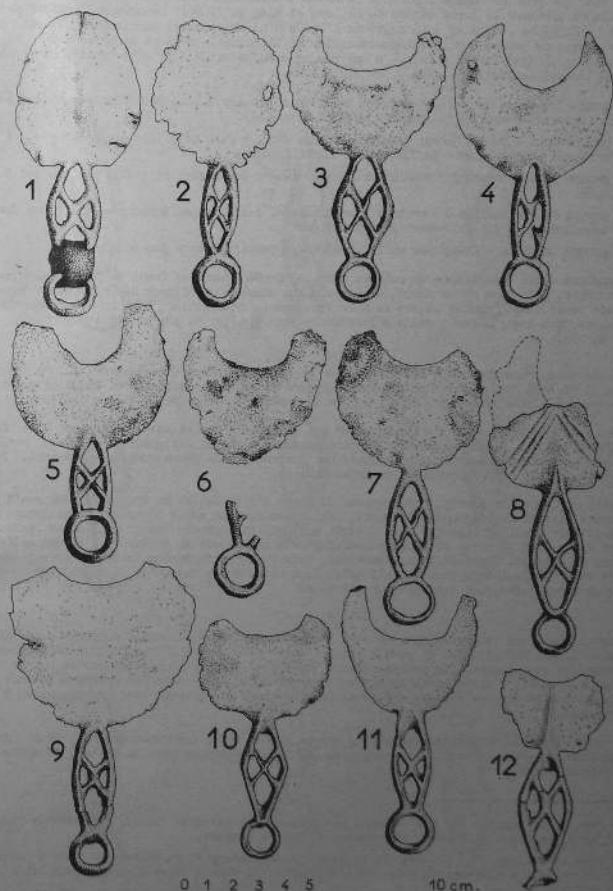


Fig. 2. — Rasoirs en bronze à manche ajouré, décoré d'une croix de Saint-André : 1. Omnes (Suisse) ; 2. Pompey (France) ; 3. Bad Friedrichshall (Allemagne) ; 4. Innsbruck-Mühlau (Autriche) ; 5. Ennsdorf (Autriche) ; 6. Bad Friedrichshall (Allemagne) ; 7. Bad Cannstatt (Allemagne) ; 8. Courelles-Chamoy (France) ; 9. Dietzenbach (Allemagne) ; 10. Blanquefort (France) ; 11. München-Englschalkingen (Allemagne) ; 12. Lorsch (Allemagne).

crée. Bien que pour un nombre important de rasoirs inventoriés (près de 30 %) il soit très difficile de préciser la forme exacte de la lame et bien qu'il soit hasardeux d'essayer de tirer des conclusions générales à la suite de l'étude d'un objet aussi particulier, il est cependant permis de penser que la Tchécoslovaquie et la Suisse - régions excentrées par rapport à l'axe principal Danube - Main - n'ont pas en à Hallstatt A I la même densité de population que les vallées autrichiennes et allemandes.

Le groupe Danube - Inn - Isar comprend en effet 5 rasoirs à lame peu échancree, 5 à lame fortement échancree et 6 difficilement identifiables (16).

Le groupe Main - Rhin - Neckar possède, de son côté, 9 rasoirs à lame peu échancree, 5 à lame fortement échancree et 7 difficilement identifiables.

Le groupe Böhme comprend 5 rasoirs à lame fortement échancree, et 2 dont la lame très endommagée.

Le groupe Suisse possède 1 rasoir à lame foliacée, 1 à lame peu échancree, 5 à lame fortement échancree et 3 difficilement identifiables.

Le groupe Lorraine - Champagne enfin, comprend 3 rasoirs à lame peu échancree.

Signalons aussi l'existence de rasoirs dont le manche ajouré en Croix de Saint-André possède en outre, à la base de ce décor, un chevron qui apporte un élément décoratif supplémentaire. Sans tenir compte de ces objets dans notre carte de répartition, nous en avons cependant représenté deux exemplaires : celui d'Innsbruck-Hötting (fig. 6, 10) et celui de Grinwald - (fig. 5, 11).

Il est sans doute important d'insister sur le fait qu'à notre connaissance, il n'a été retrouvé qu'un seul moule de rasoirs à manche ajouré en Croix de Saint-André. Celui-ci provient de Nechanice (Tchécoslovaquie) et se trouve au Musée Archéologique de Vienne (17).

Ceci pourrait nous permettre de supposer que la plupart de ces rasoirs devaient être confectionnés grâce à la technique dite "à cire perdue", celle-ci obligeant en effet le fondeur à briser le moule pour en retirer l'objet. Les instruments de forme compliquée avaient, bien sûr, tout intérêt à être fabriqués de cette manière.

Notre collègue Ion Bercoiu, Conservateur du Musée d'Alba Iulia, en Roumanie, nous avait précédemment signalé la présence à Clumesti, Transylvanie, d'un moule à réservoir de Hallstatt A I. Celui-ci fait d'ailleurs partie d'un dépôt qui doit être prochainement publié par le Prof. Mircea Russu sous le titre *le dépôt des moulés pour les objets en bronze de l'époque hallstattiennne de Clumesti (Transylvanie, Roumanie)*. Mais la forme du manche de ce rasoir est assez simple et c'est peut-être dans ce fait qu'il faut chercher la raison de l'utilisation d'un moule en terre cuite pour fabriquer un tel objet.

+ +

Notons aussi que les vases trouvés avec le rasoir de Broussy-le-Grand comportent un décor cannelé du type Main-Souabe. Il serait naturellement intéressant d'étudier tout spécialement la céramique accompagnant les autres rasoirs trouvés en Europe. Là n'était pas le but de notre article. Mais, d'après ce que nous avons vu personnellement dans les Musées allemands, nous pouvons dire que ces rasoirs ont la plupart du temps été trouvés avec une céramique à décor cannelé.

L'inventaire ci-dessous apportera pour chaque rasoir autre une bibliographie, sans doute incomplète, diverses précisions typologiques qui seront reprises dans le tableau récapitulatif placé en annexe.

(16) Dans cette répartition nous n'avons pas tenu compte des deux rasoirs représentés fig. 3 n° 5 et 7, car leur lieu exact de trouvaille demeure inconnu.

(17) Nous remercions bien vivement le Dr Kromer, Conservateur de ce Musée, qui nous a signalé ce moule et nous a aimablement autorisé à l'étudier. Il fera l'objet d'un prochain article.

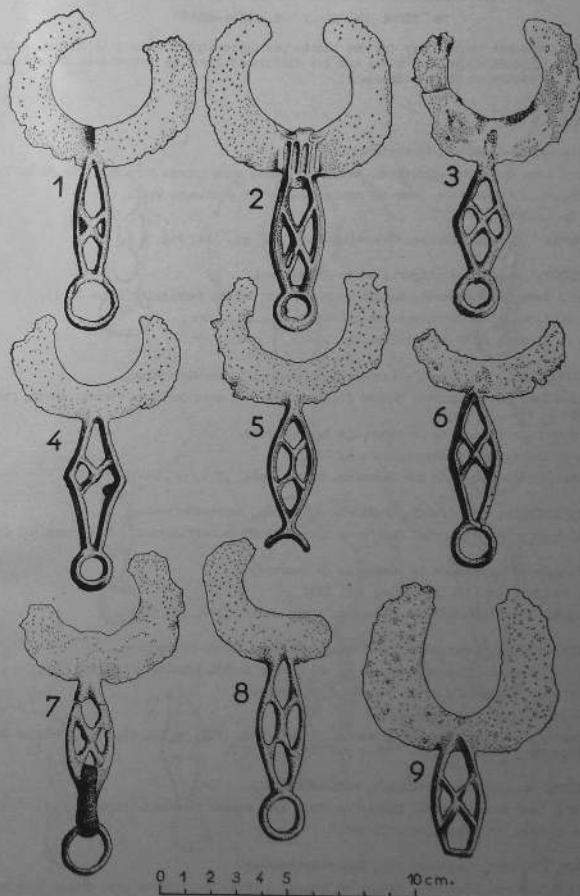


Fig. 3. — 1. Fuchsstadt (Allemagne) ; 2. Burggaillenreuth (Allemagne) ; 3. Neuenstadt am Kocher (Allemagne) ; 4. Unterhaching (Allemagne) ; 5. Bavière (Allemagne) ; 6. Gau Algesheim (Allemagne) ; 7. Hessen (Allemagne) ; 8. Überackern (Autriche) ; 9. Altheim (Allemagne).

LISTE DES RASOIRS EN BRONZE A MANCHE AJOURÉ POSSÉDANT
UN DÉCOR EN "CROIX DE SAINT-ANDRÉ"

Les pays composant cette liste ont été placés par ordre alphabétique : Allemagne, Autriche, France, Suisse, Tchécoslovaquie, ainsi que les différents lieux de trouvaille. Un tableau récapitulatif se trouve en annexe (dépliant).

ALLEMAGNE.

ALTHEIM, Landkreis Landshut, Niederbayern.

Rasoir à lame fortement échancree. Manche en ovale, sans anneau terminal (figure 3, 3). Trouvé dans une sépulture, avec un anneau spiralé et plusieurs vases.

Musée de Landshut.

Bibliographie : H. Müller-Karpe, *Chronologie*, p. 308, pl. 198, fig. B 9.

BAD CANNSTATT, Landkreis Stuttgart, Baden-Württemberg.

Rasoir à lame peu échancree. Manche en ovale avec anneau terminal (figure 2, 7). Les conditions de la découverte de cet objet sont inconnues.

Musée de Stuttgart. N° inventaire : A. 3060.

BAD FRIEDRICHSHALL, "Jagstfeld", Landkreis Heilbronn, Baden-Württemberg.

Rasoir à lame peu échancree. Manche fragmenté, décoré avec de fines stries. Anneau terminal (figure 2, 6).

Trouvé dans un tumulus de la nécropole de Jagstfeld.

Musée de Stuttgart. N° inventaire : A. 523.

Bibliographie : *Fundberichte aus Schwaben*, XXème année, 1912, pp. 14-15.

BAD FRIEDRICHSHALL, "Jagstfeld", Landkreis Heilbronn, Baden-Württemberg.

Rasoir à lame peu échancree. Manche en losange à côtés rectilignes. Anneau terminal (figure 2, 3).

Trouvé dans un tumulus de la nécropole de Jagstfeld.

Musée de Stuttgart. N° inventaire : A. 523.

Bibliographie : *Fundberichte aus Schwaben*, XXème année, 1912, pp. 14-15.

BAD FRIEDRICHSHALL, "Jagstfeld", Landkreis Heilbronn, Baden-Württemberg.

Rasoir à lame peu échancree. Manche en ovale avec anneau terminal (figure 5, 4).

Trouvé sous le tertre V de la nécropole de Jagstfeld.

Musée de Stuttgart. Objet égaré.

Bibliographie : *Fundberichte aus Schwaben*, XXème année, 1912, p. 16, fig. 8. H. Müller-Karpe, *Beiträge zur Chronologie*, p. 315 et pl. 211, fig. B 2.

HINGERBÜCK, Landkreis Bas Kreuznach, Rheinland-Pfalz.

Rasoir à lame peu échancree. Manche en ovale avec anneau terminal (figure 6, 1).

Musée de Bonn. N° inventaire : 15 068.

BLAUBURGEN, "Birkle", Landkreis Ulm, Baden-Württemberg.

Rasoir à lame peu échancree. Manche en losange à côtés rectilignes avec anneau terminal (figure 2, 10).

Musée de Stuttgart. N° inventaire : A. 3557.

Bibliographie : Lindenschmit, *Die Altertümer unserer heidnischen Vorzeit*, 2ème volume, 1870, N° 8, pl. 2, 18. P. Goessler, *Die Altertümer des Oberamts Blaubeuren*, 1911, p. 20, fig. 5, 2.

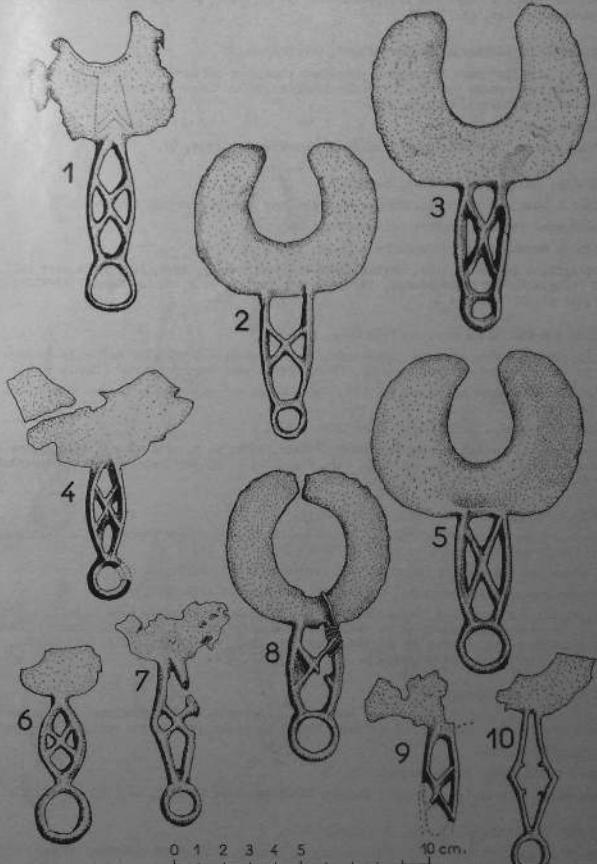


Fig. 4. — 1. Vallamand (Suisse) ; 2. Moringen (Suisse) ; 3. Concise (Suisse) ; 4. Unterlaching (Allemagne) ; 5. Grandson (Suisse) ; 6. Forêt de Haguenau (France) ; 7. Spachbrücken (Allemagne) ; 8. Grandson (Suisse) ; 9. Munich-Englschalking (Allemagne) ; 10. Überackern (Autriche).

H. Zürn, *Die vor- und frühgeschichtlichen Geländedenkmale und die mittelalterlichen Burgen im Kreis Göppingen und Ulm* (Veröffentlichungen des Staats-Antiquitätenamtes für Denkmalpflege Stuttgart, Serie A, Vor- und Frühgeschichte, Nr. 6), 1961, pl. 10, fig. 10. H. Müller-Karpe, *Chronologie*, p. 316, pl. 211 H.

BURGAILLENREUTH, Landkreis Ebern, Oberfranken.

Rasoir à lame fortement échancrée, possédant plusieurs nervures au niveau du manche. Manche en ovale avec anneau terminal. Une des branches de la "Croix de Saint-André" est délimitée d'une barre secondaire (figure 3, 2).

Découverte fortuite.

Prähistorische Staatssammlung, Munich, N° inventaire : 1964, 27.

DIETZENBACH, Landkreis Offenbach, Hessen.

Rasoir à lame peu échancrée. Manche en ovale avec anneau terminal (figure 2, 9).

Trouvé dans une tombe-coffre orientée Nord-Sud.

Musée de Darmstadt, N° inventaire : II. A. 133.

Bibliographie : Friedrich Behr, *Urgeschichte von Starkenburg*, 1936, fig. 25. Albert Koch, *Urgeschichte und Frühgeschichte Starkenburgs*, 1937, pl. 14, fig. 75 d. H. Müller-Karpe, *Chronologie*, p. 315, et pl. 211, fig. A 2.

FAUERBACH VOR DER HOHE, Landkreis Friedberg, Hessen.

Rasoir dont la lame est très endommagée. Type impossible à définir. Manche en losange à côtés rectilignes sans anneau terminal. Ce dernier a peut-être été cassé (figure 5, 6).

Trouvé en 1905 dans une tombe en urne. Objet perdu par suite de la guerre. Dimensions exactes inconnues.

Wetterau-Museum, Friedberg, N° inventaire : 537.

Bibliographie : Blecher, *Museum Friedberg*, Fürst, 1925, p. 9. Otto Kundel, *Oberhessens vor- und Frühgeschichtliche Altersstufen*, 1926, p. 116, fig. 100. H. Müller-Karpe, *Die Urnenfelderkultur am Hanauer Land*, 1948, p. 80, fig. 42, C 4.

FUCHSTADT, Landkreis Ochsenfurt, Unterfranken.

Rasoir à lame fortement échancrée. Manche en ovale avec anneau terminal. Une partie du décor en "Croix de Saint-André" n'est pas évidée (figure 3, 1).

Il n'est pas sûr que cet objet ait été trouvé dans une sépulture.

Prähistorische Staatssammlung, Munich, N° inventaire : 1888, 107.

Bibliographie : P. Reinecke, *Altersstufen unserer heidnischen Vorzeit*, tome 5, 1911, p. 233, fig. 1. G. Behrens, *Die Bronzezeit in Süddeutschland*, 1916, p. 230, fig. 40. Sprockhoff, *Handelsgeschichte*, p. 67. Deutscher Jahrbücher, tome 131, 1927, p. 182 sqq., fig. 3 et pl. 12, fig. 1. H. Müller-Karpe, *Chronologie*, p. 313 et pl. 207, A 2.

GÄTHEIM, Landkreis Haßfurt, Bavière.

Rasoir dont la lame endommagée est renforcée au moyen de trois cannelures soulignées par un léger décor. Type difficile à définir. Manche en ovale avec anneau terminal (figure 6, 8).

Tombe à inhumation.

Musée de Würzburg, N° inventaire : H. 757.

Bibliographie : Christian Fescheck, *Katalog Würzburg*, tome I, 1958, p. 123, pl. 32, fig. 1.

GAU ALGERHEIM, Landkreis Bingen, Rheinland-Pfalz.

Rasoir à lame fortement échancrée. Manche en losange à côtés rectilignes. Anneau terminal, (figure 3, 6).

Musée de Mayence, N° inventaire : V. 1991.

Bibliographie : G. Behrens, *Bodenfunden aus Rheinhessen*, tome I, 1927, p. 28, fig. 109.

HANAU, "Lehrhofer Heide", Hessen.

PLANCHE 42

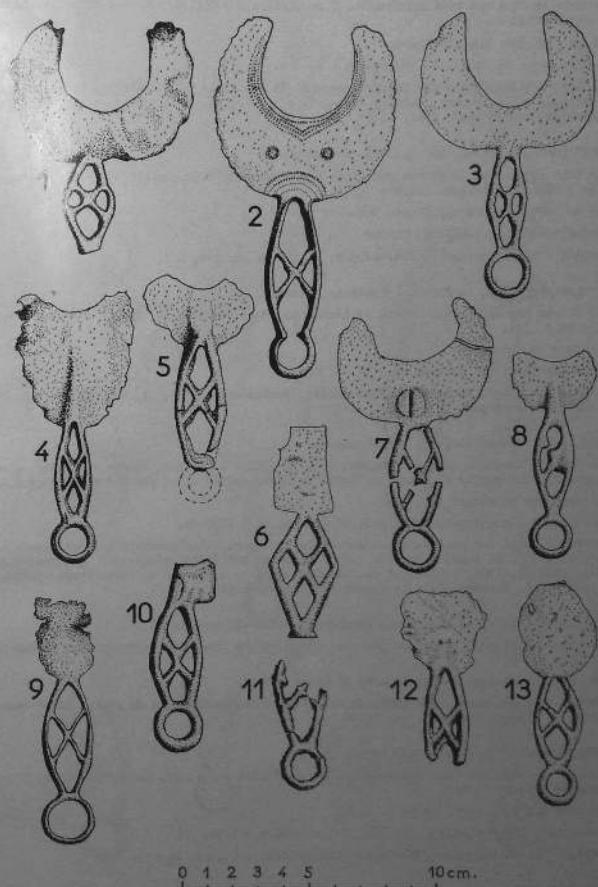


Fig. 5. — 1. Innsbruck-Mühlau (Autriche) ; 2. Nordhouse (France) ; 3. Au bei Kleinmünchen (Autriche) ; 4. Bad Friederischshall (Allemagne) ; 5. Hanau (Allemagne) ; 6. Fauerbach vor der Höhe (Allemagne) ; 7. Innsbruck-Mühlau (Autriche) ; 8. Mettendorf (Allemagne) ; 9. Morges (Suisse) ; 10. Wels (Autriche) ; 11. Zürich-Uetliberg (Suisse) ; 12. Södel (Allemagne) ; 13. Wiesbaden-Erbenheim (Allemagne).

Rasoir dont la lame est très endommagée. Type difficile à définir. Manche en ovale. Anneau terminal cassé (figure 5, 5).

Trouvé en 1889 dans une sépulture.

Musée Historique de Hanau, N° inventaire : A. 370.

Bibliographie : *Mitteilungen des Bezirksvereins für Hessische Geschichte und Landeskunde* ... für 1889, p. xxvii. Kutsch, *Katalog Hanau*, 1926, p. 46, pl. 8. H. Müller-Karpe, *Urnenfelderzeitkultur im Hanauer Land*, 1948, p. 67, pl. 13, B 7.

HOFOLDINGER FORST, Landkreis Bad Aibling, Oberbayern.

Rasoir dont la lame et le manche sont très endommagés. Type impossible à définir. Manche en losange à côtés rectilignes (figure 6, 7).

Trouvé en 1934 dans une sépulture. Tombe 4.

Prähistorische Staatsammlung, Munich.

Bibliographie : H. Müller-Karpe, *Chronologie*, p. 300 et pl. 185, H I.

LORSCH, "Lorscher Wald", Landkreis Bergstraße, Hessen.

Rasoir à lame peu échancreée. Manche en losange à côtés rectilignes. Anneau terminal fragmenté (figure 2, 12).

Trouvé sous un tumulus.

Musée de Darmstadt, N° inventaire : II. B. 50.

Bibliographie : A. Koch, *Von- und Frühgeschichte Starkenburgs*, 1937, pl. 18, fig. 91 b. H. Müller-Karpe, *Chronologie*, p. 315, pl. 211, C 3.

METTENDORF, Landkreis Hilpoltstein, Mittelfranken.

Rasoir dont la lame est très endommagée. Type difficile à définir. Manche en ovale avec anneau terminal. Une partie du décor en "Croix de Saint-André" n'est pas évidée (figure 5, 8).

Trouvé dans une sépulture (?).

Prähistorische Staatsammlung, Munich, N° inventaire : 1903-93.

Bibliographie : Objet non publié; cependant quelques vagues renseignements ont été donnés sur la nécropole d'où il semble provenir dans : *Beiträge zur Anthropologie und Urgeschichte Bayerns*, tome 15, 1903, p. 119, et pp. 181-182, sous la signature de Franz Weber. Tombes fouillées par F. Birkner. Mais le rasoir n'y est pas cité.

MÖGGINGEN, Lac de Mindelsee, Landkreis Constance, Bade-Württemberg.

Rasoir très endommagé. Il ne subsiste plus qu'un manche fragmenté en ovale avec anneau terminal (figure 6, 9).

Trouvé dans une station lacustre parmi d'autres objets.

Bibliographie : Robert Munro, *Les stations lacustres d'Europe aux Ages de pierre et du Bronze*, 1908, p. 159; p. 146, fig. 44, 14.

MÜNICH-ENGLSCHALKING, Landkreis Munich, Bavière.

Rasoir dont la lame est très endommagée. Type difficile à définir. Manche en ovale. L'extrémité manque (figure 4, 9).

Trouvé dans une sépulture. Tombe 7.

Prähistorische Staatsammlung, Munich, N° inventaire : 1918, 20.

Bibliographie : H. Müller-Karpe, *Münchener Urnenfelder*, 1957, pl. 2, C I.

MÜNICH-ENGLSCHALKING, Landkreis Munich, Bavière.

Rasoir à lame peu échancreée. Manche en ovale avec anneau terminal (figure 2, 11).

Découvert le 26 avril 1939 par un ouvrier exploitant de la grève. Sépulture (?) .

Prähistorische Staatsammlung, Munich, N° inventaire : 1952, 695 k.

Bibliographie : H. Müller-Karpe, *Münchener Urnenfelder*, 1957, pl. 2, F 10.

PLANCHE 43

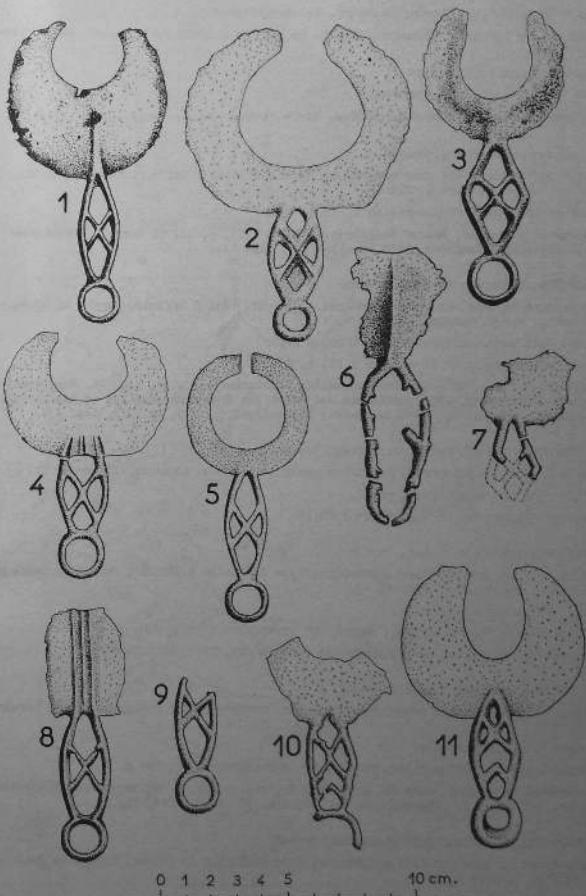


Fig. 6. — 1. Bingerbrück (Allemagne) ; 2. Bestovice (Tchécoslovaquie) ; 3. Worms (Allemagne) ; 4. Süß (Allemagne) ; 5. Nechrancice (Tchécoslovaquie) ; 6. Ejovice (Tchécoslovaquie) ; 7. Hofoldinger Forst (Allemagne) ; 8. Gädheim (Allemagne) ; 9. Mögglingen (Allemagne) ; 10. Innsbruck-Hötting (Autriche) ; 11. Grunwald (Allemagne).

NEUENSTADT AM KOCHER, Landkreis Heilbronn, Baden-Württemberg.

Rasoir à lame fortement échancrée. Manche en losange à côtés rectilignes. Anneau terminal, (figure 3, 3).

Trouvé dans une tombe-coffre.

Musée de Stuttgart. N° inventaire : A. 788.

Bibliographie : Fundberichte aus Schwaben, 22/24, 1914-1916, p. 9 sqq., pl. 2, fig. 2.

SÖDEL, Landkreis Friedberg, Hessen.

Rasoir dont la lame est très endommagée. Type difficile à définir. Manche en ovale, l'extrémité est cassée (figure 5, 12).

Musée de Darmstadt. N° inventaire : II. B. 104.

Bibliographie : Blecher, Museum Friedberg, Führer, 1925, p. 10. O. Kandul, Oberhessische geschichtliche Altertümer, 1926, p. 124 (60), fig. 114.

SPACHRÜCKEN, Landkreis Dieburg, Hessen.

Rasoir dont la lame est très endommagée. Type difficile à définir. Manche en losange à côtés concaves. Anneau terminal (figure 4, 7).

Trouvé dans une sépulture de type Champ d'Urnes.

Musée de Darmstadt. N° inventaire : II. B. 114.

Bibliographie : Koch, Vor- und Frühgeschichte Starkenburgs, pl. 14, fig. 76. Neue Bodenurkunden aus Starkenburg, Veröffentlichungen des Amtes für Bodendenkmalpflege im Regierungsbezirk Darmstadt, N° 2, 1953. H. Müller-Karpe, Chronologie, p. 315, pl. 211, fig. D 1.

SÜSS, "Schalken Thann", Landkreis Amberg, Bavière.

Rasoir à lame peu échancrée. Manche en ovale avec anneau terminal (figure 6, 4).

Trouvé dans une sépulture. Tombe 7.

Musée de Regensburg. N° inventaire 1956/85.

UNTERWACHING, Landkreis Munich, Bavière.

Rasoir dont la lame est très endommagée. Type difficile à définir. Manche en ovale avec anneau terminal incomplet (figure 4, 4).

Sépulture en fosse. Tombe 24.

Prähistorische Staatssammlung, Munich. N° inventaire : 1934, 104.

Bibliographie : H. Müller-Karpe, Münchener Urnenfelder, 1957, pl. 15, B 4.

UNTERWACHING, Landkreis Munich, Bavière.

Rasoir à lame fortement échancrée. Manche en losange à côtés concaves. Anneau terminal (figure 3, 4).

Tombe 86 de la nécropole.

Prähistorische Staatssammlung, Munich. N° inventaire : 1934, 166 a.

Bibliographie : Germania, tome 18, 1934, pl. 32, fig. 2, 21. H. Müller-Karpe, Münchener Urnenfelder, pl. 22, D 7.; Chronologie, p. 202, fig. 87; 8; pl. 187, fig. E 1.

WIESBADEN-ERBENHEIM, Landkreis Wiesbaden, Hessen.

Rasoir dont la lame est très endommagée. Type difficile à définir. Manche en ovale avec anneau terminal (figure 5, 13).

Trouvé avec une inhumation dans une tombe-coffre.

Musée de Wiesbaden.

Bibliographie : F. Kutsch, Ein jüngstbronzezeitliches Skelettgrab aus Erbenheim, Nassauische Annalen, tome 48, 1947, pp. 38-43, fig. 1. J.-D. Cowen, Bericht der Römisch-Germanischen Kommission, tome 36, 1955, p. 74, fig. 4, 2.

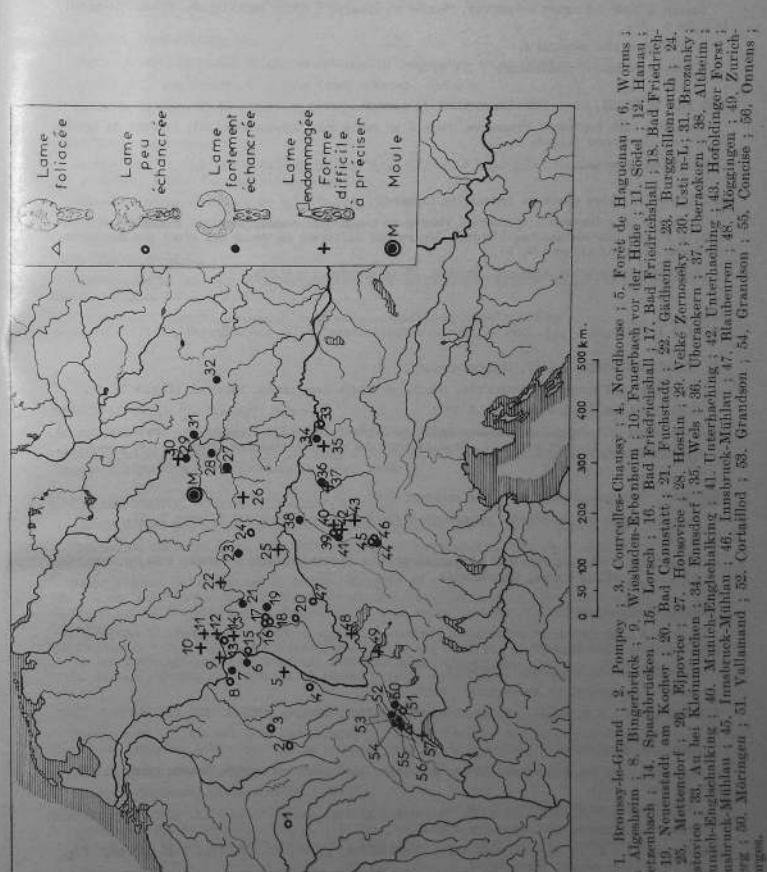


Fig. 7. — 1. Bronzyle-Grind ; 2. Pompey ; 3. Corneilles-Chaussé ; 4. Nordhausen ; 5. Forêt de Haguenau ; 6. Worms ; 7. Gau Alzenheim ; 8. Bingerbrück ; 9. Wisselbach ; 10. Fauerbach ; 11. Södel ; 12. Hanau ; 13. Dietzenbach ; 14. Stauchbrück ; 15. Lorsch ; 16. Bad Friedrichshall ; 17. Bad Friedrichshafen ; 18. Bad Friedrichshain ; 19. Neuenstadt am Kocher ; 20. Ebnöries ; 21. Fuchstadt ; 22. Gaildorf ; 23. Bürgstall ; 24. Sils ; 25. Mettenhof ; 26. Ebnöries ; 27. Höheneck ; 28. Hostin ; 29. Velle Zernosek ; 30. Usti n-L. ; 31. Brozany ; 32. Bezdovice ; 33. An. bei Kleinwinden ; 34. Emsendorf ; 35. Weis ; 36. Uherské K. ; 37. Überhaching ; 38. Altheim ; 39. Mühl-Engelschalking ; 40. Antisch-Engelschalking ; 41. Unterhaching ; 42. Unterhaching ; 43. Holzdingen Forst ; 44. Immendorf-Mühlan ; 45. Immendorf-Mühlan ; 46. Blaubeuren ; 48. Möglingen ; 49. Zürich ; 50. Hällberg ; 51. Macnau ; 52. Cortaillod ; 53. Grandson ; 54. Grandson ; 55. Concise ; 56. Concise ; 57. Mörigen.

WORMS, "Liebenauer Feld", Hessen.

Rasoir à lame fortement échancrée. Manche en losange à côtés rectilignes. Anneau terminal, (figure 6, 3).

Trouvé dans une sépulture.

Musée de Worms. N° inventaire : B E 707.

PROVINCE DE HESSE, lieu exact de trouvaille inconnu.

Rasoir à lame fortement échancrée. Manche en ovale avec anneau terminal. Renfort de la lame à la base du manche (figure 3, 7).

Musée de Darmstadt.

HAUTE-BAVIEIRE, lieu exact de trouvaille inconnu.

Rasoir à lame fortement échancrée. Manche en ovale avec anneau terminal incomplet. À noter, à l'intérieur du manche, l'aspect légèrement différent du décor qui n'est pas exactement en forme de croix (figure 3, 5).

Prähistorische Staatssammlung, Munich. N° inventaire : HV 124.

AUTRICHE.

AU BEI KLEIDMÜNCHEN, (Linz), Oberösterreich.

Rasoir à lame fortement échancrée. Manche en ovale avec anneau terminal (figure 5, 3).

Musée de Linz. N° inventaire : A 3877.

Bibliographie : P. Karitsch, *Wiener Prähistorische Zeitschrift*, tome 17/18, 1930-1931, p. 92 sqq., fig. 1. Richard Pittioni, *Ungeschichte des österreichischen Raumes*, 1954, p. 459, fig. 335.

ENNSDORF, "Windpassinger Holz", Niederösterreich.

Rasoir à lame peu échancrée. Manche en ovale avec anneau terminal (figure 2, 5).

Musée d'Enns.

Bibliographie : Richard Pittioni, *Ungeschichte des österreichischen Raumes*, 1954, p. 470, fig. 337, 3. H. Müller-Karpe, *Chronologie*, p. 192, fig. 27.

DINSBURCK-MÜHLAU, Tirol.

Rasoir à lame fortement échancrée. Manche en losange à côtés rectilignes. Il manque l'anneau de suspension (figure 5, 1).

Trouvé dans une sépulture. Tombe 25.

Musée d'Innsbruck. N° inventaire : 4717.

Bibliographie : K.H. Wagner, *Nordtiroler Urnenfelder*, 1943, p. 92, pl. 12, fig. 8.

DINSBURCK-MÜHLAU, Tirol.

Rasoir à lame peu échancrée. Manche en ovale, légèrement endommagé. Anneau terminal (figure 2, 4).

Trouvé dans une sépulture. Tombe 41.

Musée d'Innsbruck. N° inventaire : 4845.

Bibliographie : K. H. Wagner, *Nordtiroler Urnenfelder*, p. 95, pl. 17, fig. 2 et pl. 38, fig. 15. H. Müller-Karpe, *Chronologie*, p. 193, fig. 28.

DINSBURCK-MÜHLAU, Tirol.

Rasoir à lame peu échancrée. Manche en ovale, endommagé. Anneau terminal (figure 5, 7).

Trouvé dans une sépulture. Tombe 66.

Musée d'Innsbruck. N° inventaire : 4773.

Bibliographie : K. H. Wagner, *Nordtiroler Urnenfelder*, p. 101 et pl. 20, fig. 11.

ÜBERACKERN, Niederösterreich.

Rasoir à lame fortement échancrée. Manche en ovale avec anneau terminal (figure 3, 8).

Trouvé dans une sépulture de type Champ d'Urnes. Tombe 4.

Musée de Braunau. N° inventaire : P 44.

ÜBERACKERN, Niederösterreich.

Rasoir dont la lame est très endommagée. Type difficile à définir. Manche en losange à côtés concaves. Anneau terminal (figure 4, 10).

Trouvé dans une sépulture de type Champ d'Urnes.

Musée de Braunau. N° inventaire : A 3165.

WELS, Oberösterreich.

Rasoir dont la lame est très endommagée. Type difficile à définir. Manche en losange avec anneau terminal (figure 5, 10).

Bibliographie : Kurt Willwacher, *Archeologia Austriaica*, tome 7, 1950, p. 32, fig. 13, 6. Richard Pittioni, *Ungeschichte des österreichischen Raumes*, p. 467, fig. 333, 6.

FRANCE.

BROUSSY-LE-GRAND, "Le Pralat", Marne.

Rasoir à lame peu échancrée. Manche en ovale avec anneau terminal (figure 1).

Trouvé en septembre 1863 dans le Champ d'Urnes accolé à la nécropole de tumuli arasés du "Pralat". Sépulture à incinération en urne. Tombe 7.

OURCELLES-CHAUSSY, "Château d'Urville", Moselle.

Rasoir à lame peu échancrée. Manche en ovale avec anneau terminal (figure 2, 8).

Trouvaille fortuite faite à la suite de travaux de drainage. Il s'agit sans doute d'une sépulture. Différents objets en bronze (couteau, épingle...) ont été trouvés au même endroit.

Keune signale qu'un morceau de bronze, long de 3, 1 cm, et appartenant à la lame du rasoir n'a pas été représenté dans l'article ci-dessous. Cependant la fiche du Musée de Metz indique en pointillé cette partie manquante, et nous avons cru bon de la faire figurer sur notre dessin.

Bibliographie : J.A. Keune, *Bronzezeitlicher Fund aus Urville*, in *Jahrbuch der Gesellschaft für lothringische Geschichte und Altertumskunde*, 18ème année, 1906, p. 540, fig. 2. H. Sandars, *Bronze age cultures in France*, 1957, p. 172, fig. 42, 4.

FORÊT DE HAGUENAU, "Kirchlach", Bas-Rhin.

Rasoir dont la lame est très endommagée. Cf. F.A. Schaeffer le considérait comme un rasoir à lame fortement échancrée. Manche en ovale avec anneau terminal (figure 4, 6).

Trouvé sous le tumulus 94, tombe VI.

Musée de Haguenau. N° inventaire : N/555.

Bibliographie : C.F.A. Schaeffer, *Les terres funéraires préhistoriques dans la forêt de Haguenau*, I. Age du Bronze, 1926, p. 117, fig. 49. H. Sandars, *Bronze age cultures in France*, pp. 159 et 171 (l'auteur y cite simplement cet objet sans le reproduire).

MULHOUSE, Bas-Rhin.

Rasoir à lame peu échancrée. Riche décoration. Manche en ovale avec anneau terminal (figure 5, 2).

Tombe à incinération. Découverte fortuite (1914).

Musée de Strasbourg. N° inventaire : 16 779.

Bibliographie : R. Forrer, *Bronze-Rasiermesser von Nordhausen i.E.*, in *Anzeiger für Elsässische Altertumskunde*, tome 32, 1917, p. 835, fig. 343. N.K. Sandars, *Bronze age cultures in France*, p. 171 (sans figure).

POMPEY, Meurthe-et-Moselle.

Rasoir à lame peu échancrée. Manche en ovale avec anneau terminal (figure 2, 2).

Les conditions de la découverte de cet objet restent inconnues.

Musée Lorrain, Nancy. N° inventaire : M. L. 4504.

Bibliographie : N.K. Sandars, *Bronze age cultures in France*, 1957, p. 171. L'auteur n'apprécie pas l'objet, sans le représenter.

S U I S S E.

CONCISE, Canton de Vaud.

Rasoir à lame fortement échancrée. Manche à bords presque parallèles. Anneau terminal en dégagé (figure 4, 3).

Musée d'Art et d'Histoire de Genève. Copie au Musée de Zurich. N° inventaire : 24.95.

CORTAILLON, Canton de Neuchâtel.

Rasoir à lame fortement échancrée. Manche en ovale avec anneau terminal.

Musée Schwab, Biel.

Bibliographie : Ferdinand Keller, *Pfahlbauten*, 5. Bericht, 1863, p. 198, pl. 16, fig. 10. Ferdinand Keller, *The lake Dwellings of Switzerland and other Parts of Europe*, 1878, p. 232, pl. xiii, fig. 8.

GRANDSON, "Corcelettes", Canton de Vaud.

Rasoir à lame fortement échancrée. Manche en ovale avec anneau terminal (figure 4, 5).

Musée Schwab, Biel. Copie au Musée de Zurich. N° inventaire : 24.958.

Bibliographie : W. Brack, *Repertorium der Ur- und Frühgeschichte der Schweiz*, cahier 2, 1956, p. 40, pl. 18, fig. 8.

GRANDSON, "Corcelettes", Canton de Vaud.

Rasoir à lame fortement échancrée. Manche en ovale, cassé et réparé (figure 4, 8).

Musée National de Zurich. N° inventaire : 9.233.

Bibliographie : Victor Gross, *Les Protobaltes*, 1883, pl. XIV, fig. 8. W. Kimmig et M. Hell, *Vorzeit am Rhein und Donau*, 1858, p. 67, fig. 75.

MORGES, Canton de Vaud.

Rasoir dont la lame est très endommagée. Type difficile à définir. Manche en ovale avec anneau terminal (figure 5, 8).

Musée de Lausanne. N° inventaire : 24.005.

Bibliographie : Musée de Lausanne, *Antiquités lacustres*, Album, 1896, pl. XIX, fig. 19.

MÜRINGER, Canton de Biel.

Rasoir à lame fortement échancrée. Manche à bords presque parallèles. Anneau terminal peu dégagé (figure 4, 2).

Musée Schwab, Biel. Copie au Musée de Zurich. N° inventaire 24.957.

Bibliographie : Ferdinand Keller, *Pfahlbauten*, 2. Bericht, 1858, p. 150, pl. 2, fig. 98; *The lake Dwellings of Switzerland and other Parts of Europe*, 1878, pl. XC, fig. 8.

REBENS, Canton de Neuchâtel.

Rasoir à lame foliacée. Manche en ovale avec renfort et anneau terminal (figure 2, 1).

Musée de Lausanne. N° inventaire : 16.422.

Bibliographie : Musée de Lausanne, *Antiquités lacustres*, Album, 1896, pl. XIX, Fig. 11.

VALLAMAND, "Les Ferrages", Canton de Vaud.

Rasoir à lame peu échancrée, trouvé avec une gaine en bois protégeant la lame. Manche en ovale avec anneau terminal (figure 4, 1).

Musée Historique Bernois. N° inventaire : 40.122.

Bibliographie : Victor Gross, *Les Protobaltes*, 1883, pl. XIV, fig. 26. Robert Munro, *Les stations lacustres d'Europe aux âges de la pierre et du bronze*, édition française, 1908, pp. 77 et 78, fig. 8, 8.

ZURICH, "Uetliberg", Canton de Zurich.

Rasoir très endommagé. Il ne subsiste plus qu'une partie du manche. Manche en ovale avec anneau terminal (figure 5, 11).

Bibliographie : Ferdinand Keller, *The lake Dwellings of Switzerland and other Parts of Europe*, p. 570 et pl. cxlii, fig. 9.

T C H È C O S L O V A Q U I E.

BĚSTOVICE, Bezirk Vysočí Myto, Bohême.

Rasoir à lame fortement échancrée. Manche en ovale avec anneau terminal (figure 6, 2).

Musée de Chocen.

Bibliographie : J. Smolík, *Památky Archeologické*, tome XI, p. 72, pl. IV, fig. 2. Jan Filip, *Pepelnícová*, op. cit., p. 114, fig. 64, 9.

BROZÁNKY, Bezirk Mělník, Bohême.

Rasoir à lame fortement échancrée. Manche en losange à côtés rectilignes. Anneau terminal.

Bibliographie : J. Smolík, *Památky Archeologické*, tome XI, p. 72, pl. IV, fig. 2. Jan Filip, *Pepelnícová*, op. cit., p. 114, fig. 64, 9.

BJPOVÍCE, Bezirk Přešim, Bohême.

Rasoir à lame très endommagée. Type difficile à définir. Manche ovale avec anneau terminal (figure 6, 6).

Musée de Přešim.

Bibliographie : Richly, *Die Bronzzeit in Böhmen*, pl. LII, fig. 14.

HOBŠOVICE, Bezirk Kladno, Bohême.

Rasoir à lame fortement échancrée. Manche en losange à côtés rectilignes. Anneau terminal.

Musée de Slany. N° inventaire 3.565.

HOSTÍN, Bezirk Kralupy n. V., Bohême.

Rasoir à lame fortement échancrée. Manche en ovale avec anneau terminal.

Musée National de Prague.

Bibliographie : A. Štoky, *La Bohême à l'âge du Bronze*, 1928, pl. XLIV, fig. 9. Jan Filip, *Pepelnícová*, op. cit., fig. 64. Jaroslav Böhml, *Kronika objevůtek věku*, 1941, pl. 40, fig. 13.

NECRANICE, Bezirk Chomutov, Bohême.

Moule d'un rasoir à lame fortement échancrée. Manche en ovale avec anneau terminal (figure 6, 5). Cette figure faite d'après Jan Filip, représente le rasoir qui aurait pu être fabriqué avec le moule trouvé à Necranice.

Musée d'Histoire Naturelle de Vienne. N° inventaire : 17 407.

Bibliographie : A. Mahr, *Vorzeitkunde aus dem Saazer Becken in Wiener Museumsbesitz*, in *Sudetika*, tome VI, page 18. H. Preidel, *Heimatkunde des Bezirkes Komotau*, 1934, p. 24, pl. IX, fig. 6. Jan Filip, *Popelníková*, op. cit., p. 114, fig. 64, 7, sous la figure J. Filip signale que le dessin de ce rasoir a été effectué d'après le moule.

USTI N. LABE, lieudit "Strčov", Bezirk Usti, Bohême.

Rasoir très endommagé. Il ne subsiste plus qu'un fragment du manche. Manche en ovale. Trouvé dans la sépulture 46 de la nécropole de Strčov.

Musée de Usti n. Labe. N° inventaire : 866.

Bibliographie : E. Simringer, *Das spätbronzezeitliche Gräberfeld auf dem Angelberg*, in *Sudetika*, tome VIII, 1932, p. 81, pl. II. Evžen Plesl, *Lužická kultura v severozápadních Čechách*.

VILKÝ ŽERNOSEKY, Bezirk Litoměřice, Bohême.

Rasoir à lame fortement échancreée. Manche en ovale avec anneau terminal.

Trouvé dans l'Elbe au cours de travaux de dragage.

Musée de Litoměřice.

Bibliographie : Evžen Plesl, *Lužická*, op. cit., texte : p. 53; pl. LIII, fig. 2.

RÉSUMÉ

L'importante nécropole protohistorique du "Pralat", à Broussy-le-Grand (Marne) a livré au cours de la campagne de fouilles de 1963, une sépulture à incinération en urne contenant, entre autres, un rasoir en bronze à double tranchant, datant de Hallstatt A de Réinecke. Ce rasoir possède un manche ajouré, décoré d'une Croix de Saint-André.

En raison de la rareté de ces objets en France (5 en comptant celui de Broussy-le-Grand) il a semblé particulièrement intéressant de tenter d'établir pour toute l'Europe un vaste recensement de tous les rasoirs à double tranchant ayant un manche décoré en Croix de Saint-André. Cet inventaire a permis de localiser avec précision 57 rasoirs dont le manche est semblable à celui de Broussy-le-Grand.

L'examen de la lame de ces objets caractéristiques révèle trois types principaux. On trouve en effet des rasoirs à lame peu échancreée - Hallstatt A I -, d'autres à lames fortement échancreées - Hallstatt A 2 -, d'autres, enfin, beaucoup, plus rares, à lame foliacée. Cependant, la forme exacte de nombreux rasoirs n'a pu être déterminée en raison du mauvais état de leur lame.

Quant au manche, il peut présenter l'aspect, soit d'un ovale, soit d'un losange à bords rectilignes, soit, plus rarement d'un losange à bords concaves.

L'établissement d'une carte de répartition des rasoirs à manche ajouré en Croix de Saint-André permet de distinguer cinq groupes : le groupe Bohême, le groupe Danube - Inn - Isar, le groupe Main - Rhin - Neckar, le groupe Suisse et le groupe Lorraine - Champagne.

Les rasoirs les plus anciens (à lame peu échancreée) se répartissent selon une direction sud-nord Est-Ouest, du Danube moyen à la Champagne, en passant par les vallées du Main et du Rhin. Il est d'ailleurs intéressant de noter que, pour ce type de rasoir, celui de Broussy-le-Grand est le plus occidental. D'autre part, les lacs suisses (excepté le rasoir de Vallmann) et la Bohême ne possèdent que des rasoirs à lame peu échancreée.

On pourrait peut-être en déduire, avec toutes les réserves qui doivent naturellement accompagner l'étude d'un objet aussi particulier, que ces deux régions ont été moins peuplées à Hallstatt A I que les bassins du Danube et du Main.

De nombreuses figures, un inventaire comportant une bibliographie et un tableau récapitulatif complètent ce recensement.

ZUSAMMENFASSUNG

Im September 1963 wurde aus dem grossen vorgeschichtlichen Urnenfriedhof von "Le Pralat" zu Broussy-le-Grand (Marne) eine wichtige Brandbestattung geborgen. In der Urne lag, unter

RASOIRS EN BRONZE A MANCHE AJOURÉ

anderen, ein zweischneidiges Hallstatt A Rasiermesser mit kreuzförmiger Verstrebung im durchbrochenen Griff.

Interessant ist die Beobachtung der weiten europäischen Verbreitung des in Frankreich seltenen Typs (5 Stück mit dem aus Broussy-le-Grand). In der vorliegenden Arbeit konnten 57 Rasiermesser dieser Ausprägung genau lokalisiert werden.

Die Tafeln lassen drei Haupttypen erkennen : 1) Rasiermesser mit leicht ausgeschnittenem Blatt (Hallstatt A I nach Müller-Karpe). 2) Rasiermesser mit tief ausgeschnittenem Blatt (Hallstatt A 2 nach Müller-Karpe). 3) Rasiermesser mit ovalen Blatt (selten).

Die fragmentarische Erhaltung vieler Exemplare macht oft eine Bestimmung der Blattform unmöglich. Was den Griff betrifft, ist er bald oval, bald rautenförmig mit geraden oder seitlicher mit konkaven Seiten.

Auf der Verbreitungskarte der Rasiermesser mit kreuzförmiger Verstrebung im durchbrochenen Griff lassen sich 5 Gruppen unterscheiden : 1) Die böhmische Gruppe. 2) Die Donau-Inn-Isar-Gruppe. 3) Die Main-Rhein-Neckar-Gruppe. 4) Die Schweizerische Gruppe. 5) Die "Lorraine-Champagne"-Gruppe.

Die ältesten Formen (mit leicht ausgeschnittenem Blatt) verteilen sich in Ost-West-Richtung von der mittleren Donau über das Main- und Rheintal bis zur Champagne, wobei das Exemplar aus Broussy-le-Grand den westlichsten Ausläufer dieses Typs darstellt.

Dagegen wurden in der Schweiz, mit Ausnahme des Stückes von Vallmann und in Böhmen nur Rasiermesser mit tief ausgeschnittenem Blatt gefunden.

Mit allem Vorbehalt, der mit einer solchen, auf einen Typ beschränkten Untersuchung verbunden sein muss, kann man vielleicht aus dem Vorkommen der einzelnen Typen schließen, dass Böhmen und die Schweiz während Hallstatt A I schwächer bevölkert waren als die Täler von Donau und Main.

Zahlreiche Abbildungen, eine Bibliographie und eine zusammenfassende Tabelle ergänzen die vorliegende Arbeit.

+
+
+

Les dessins de la fig. 2 ont été effectués d'après des originaux aimablement fournis par les Musées suivants : 1. Musée de Lausanne. 2. Musée Lorrain de Nancy. 3-6-7. 10. Musée de Stuttgart. 4. Musée d'Innsbruck. 5. Musée d'Inns. 8. Musée de Metz. 9. 12. Musée de Darmstadt. 11. Musée de Munich.

Les dessins de la fig. 3 ont été effectués d'après des originaux aimablement fournis par les Musées suivants : 1, 2, 4-5. Musée de Munich. 3. Musée de Stuttgart. 6. Musée de Mayence. 7. Musée de Darmstadt. 8. Musée de Brno. 9. Musée de Landshut.

Les dessins de la fig. 4 ont été effectués d'après des originaux aimablement fournis par les Musées suivants : 1. Musée de Berne. 2, 3, 5. Musée de Zurich. 4, 9. Musée de Munich. 6. Musée de Haguenau. 7. Musée de Darmstadt. 10. Musée de Linz.

Les dessins de la fig. 5 ont été effectués d'après des originaux aimablement fournis par les Musées suivants : 1, 7. Musée d'Innsbruck. 2. Musée de Strasbourg. 3. Musée de Linz. 4. Musée de Stuttgart. 5. Musée de Hanau. 6. Musée de Friedberg. 8. Musée de Munich. 9. Musée de Lausanne. 10. Musée de Wels. 12. Musée de Darmstadt. 11. d'après Keller. 13. d'après Kutsch.

Les dessins de la fig. 6 ont été effectués d'après des originaux aimablement fournis par les Musées suivants : 1. Musée de Bonn. 3. Musée de Worms. 4. Musée de Regensburg. 7, 11. Musée de Munich. 8. Musée de Würzburg. 10. Musée d'Innsbruck. 2, 5. d'après Jan Filip. 6. d'après Richly. 9. d'après Munro. Le rasoir de Nechanice a été représenté par Jan Filip d'après le moule trouvé sur ce site.

Les rasoirs représentés figures 3, 5 et 7 dont le lieu de trouvaille exact n'est pas connu ne sont pas situés sur la carte fig. 7. Il en est de même pour les rasoirs représentés figures 6, 10 et 6, 11 qui sont d'un type légèrement différent.

ANNEXE : TABLEAU RÉCAPITULATIF DES PASSIRS EN BONNE A MARCHE AJOURÉ, DÉCORÉ D'UNE CROIX DE SAINT-ANDRÉ

No CARTE	PAYS	REGION	VILLE OU VILLAGE	LIEU DIT	DE SEL	LAME PEN ECHANCRE	LAME PORTÉE ECHANCRE	LAME POLAICE	TYPE DIFFICILEMENT IDENTIFIABLE	MACHE AVEC ANNEAU	MACHE EN OVALE	MACHE EN LOGOINE A BORDS RECTILIGNES	MACHE EN LOGOINE A BORDS CONCAVES	MACHE SANCS ANNEAU	MUSÉE
38	Allemagne	Savire	Alttheim				X			X		X		X	Landsberg
20	"	Baden-Württemberg	Bad Cannstatt				X			X	X				Stuttgart
16	"	"	Bad Friedrichshall	Jagdfeld		X				X	X				
17	"	"	"	"		X				X	X				
18	"	"	"	"		X				X	X				
8	"	Rheinland-Pfalz	Bingerbrück			X				X	X				Bingen
47	"	Baden-Württemberg	Hilguteuren	Birkle		X				X	X				Stuttgart
23	"	Oberfranken	Burggallenreuth			X				X	X				Meiningen
13	"	Hessen	Dietzenbach			X				X	X				Dieburg
10	"	"	Fauerbach von der Höhe			X				X					Frankenberg
21	"	Unterfranken	Fuchsstadt			X				X	X				Münchberg
22	"	Bavire	Gößheim			X				X	X				Würzburg
7	"	Rheinland-Pfalz	Gau-Algesheim			X				X	X				Hachen
12	"	Hessen	Hanau	Lehrhofer Heide	8	X				X	X				Münchberg
45	"	Bavire	Hofoldingen Forst			X				X	X				Dieburg
15	"	Hessen	Lorsch	Lorscher Wald	10 g	X				X	X				Münchberg
25	"	Mittelfranken	Metendorf			X				X	X				
48	"	Baden-Württemberg	Möggingen			X				X	X				Münchberg
39	"	Bavire	Munich-Englschalking			X				X	X				"
40	"	"	"			X				X	X				"
19	"	Baden-Württemberg	Neuenstadt am Kocher		10,90 g	X				X	X				Darmstadt
11	"	Hessen	Södel		12,00 g	X				X	X				"
14	"	"	Spachbrücken		10,00 g	X				X	X				Augsburg
24	"	Bavire	Süls		X					X	X				München
41	"	"	Unterhaching			X				X	X				"
42	"	Hessen	Wiesbaden-Erbenheim	Liebenhauer Feld		X				X	X				Wiesbaden
6	"	"	Worms		25,10 g	X				X	X				Worms
"	"	"	(inconnu)		22,00 g	X				X	X				Darmstadt
"	"	Bavire	(inconnu)			X				X	X				München
33	Autriche	Oberösterreich	Au bei Kleinmünchen		20,00 g	X				X	X				Linz
34	"	"	Einsdorf	Windpassiger Holz		X				X	X				Krems
44	"	Tirol	Innsbruck-Mühlau		17,50 g	X				X	X				Innsbruck
45	"	"	"		25,20 g	X				X	X				"
46	"	"	"		14,00 g	X				X	X				Brennau
36	"	Oberösterreich	Überackern			X				X	X				"
37	"	"	"			X				X	X				Weitra
35	"	"	Wels		10,50 g	X				X	X				"
1	France	Marne	Broussy-le-Grand	Le Fraisat	23,90 g	X				X	X				Metz
3	"	Moselle	Courcelles-Chaussy	Urville	14,03 g	X				X	X				Haguenau
5	"	Bas-Rhin	Forêt de Haguenau	Kirchlach	14,00 g	X				X	X				Strasbourg
4	"	"	Northouse		27,00 g	X				X	X				Nancy
2	"	Meurthe & Moselle	Fompy		15,40 g	X				X	X				Gembloux
55	Suisse	Vaud	Concise			X				X	X				Bienne
52	"	Neuchâtel	Cortaillod			X				X	X				"
53	"	Vaud	Grandson	Corcellettes	43,20 g	X				X	X				Zürich
54	"	"	"			X				X	X				Lausanne
57	"	"	Morges			X				X	X				Bienne
50	"	Zürich	Möriken		19,90 g	X				X	X				Lausanne
56	"	Vaud	Onex			X				X	X				Lausanne
49	"	Zürich	Zürich	Uetliberg			X			X	X				Zürich
51	"	Neuchâtel	Wallisellen	les Ferrages	26,00 g	X				X	X				Chêne-Bougeries
32	Tchécoslovaquie	Bohême	Běstovice			X				X	X				"
31	"	"	Bronštejn			X				X	X				Praha
26	"	"	Sjipovice			X				X	X				Olomouc
28	"	"	Holbovice			X				X	X				Prague
26	"	"	Hostin			X				X	X				Ustí nad Labem
30	"	"	Usti na Labe	Strákov		X				X	X				Litoměřice
29	"	"	Velké Žernoseky			X				X	X				

EINE HALLSTATTZEITLICHE KRIEGERSTELE VON
HIRSCHLANDEN (WÜRTTEMBERG)

BILDTAFELN 45-51

Hartwig ZÜRN

Die Untersuchung eines durch die Flurbereinigung gefährdeten Grabhügels erbrachte am 5.11.1962 die bemerkenswerte Statue eines lebensgrossen hallstattzeitlichen Kriegers aus Stein (Abb.1). Der Grabhügel - er ist in der Zwischenzeit völlig beseitigt - liegt 2,2 km westsüdwestlich von Hirschlanden, einem Ort im Kreise Leonberg nordwestlich von Stuttgart. Außerlich trat der Grabhügel nicht sonderlich in Erscheinung, er lag im Wiesengelände, war rund noch im noch und hatte einen Durchmesser von 25 m. Lediglich die westliche Seite war durch den Ackerbau starker verschleift, was sich auch auf den im Hügel befindlichen Steinkranz ausgewirkt hat. Der Hügel lag an einem ganz flachen, nach Norden gegen eine weite Mulde zu geneigten Hang. Die Stele wurde bereits am ersten Tag der Grabung gefunden, als ein nach Norden gerichteter und über den Hügelrand hinausgezogener Sondierungsgraben angelegt wurde. Sie lag direkt am Fusse eines Steinkranzes, der, wie sich im weiteren Verlauf der Grabung herausstellte, den Hügel umzog. Die Grabung dauerte vom 5.11 bis 14.12.1963, musste dann wegen Einbruch des Winters unterbrochen werden und wurde von 22.3. bis 3.4. fortgesetzt.

Die Stele lag auf dem Bauch, die Unterschenkel waren in der Kniegegend abgebrochen und lagen daneben (Abb.2). Die oberhalb der Knöchel abgebrochenen Füsse fehlten. Sichele waren diese, auf einer Standplatte stehend, vorhanden. Da die Figur ursprünglich als Grabstele auf dem Hügel stand, ist sie schon hier an ihrer schwächsten Stelle, an den Knöcheln, abgebrochen; die Figur rollte über den Hügel hinunter, blieb im Schutze des Steinkranzes am Hügelfuss liegen und wurde von der verflissenden Hügelerde überdeckt, sie lag nur 20cm tief unter der Grasnarbe. Dagegen blieb die Standplatte mit den Füssen auf den Hügel stehen und fiel der Abtragung zum Opfer.

Die Stele ist aus einem lokalen Sandstein, einem grobkörnigen Stubensandstein aus der Keuperformation gefertigt, der nicht direkt an der Fundstelle, aber einige Kilometer davon entfernt, ansteht. Sie misst jetzt noch 1,50 m, ursprünglich mag sie mit Füßen 1,70 m gross gewesen sein.

Der Krieger ist unbekleidet und ityphallisch dargestellt. Er trägt eine kegelförmige Kopfbedeckung, um den Hals einen dicken Reifen, und um die Hüften einen Ring, an dem ein Dolch hängt. Auffällig ist die vollplastische Ausarbeitung der Rücken- und vor allem der Beinpartie, die in merkwürdigem Gegensatz steht zu der flachen und in durchaus einheimischer Weise bearbeiteten Vorderseite des Oberkörpers der Figur.

Das Gesicht ist flach, die Nase, auch wenn sie etwas abgewittert erscheint, tritt kaum hervor, die Augenlächer wirken wie eingestochen, der Mund ist als schmälerer Schlitz dargestellt. Beiderseits des Kopfes sitzen unterhalb der Kopfbedeckung grosse Ohrrüschen (Abb.3). Von der Seite betrachtet wirkt die Gesichtspartie durchaus als Maske und dem Gesicht aufgelegt, sie erscheint wie von einem Wulst umgeben, wie auch die bekannte gleichaltrige Statue des Kriegers von Capestrano in Mittitalien, eine von einer Borte umrundete Maske trägt.

Eigenartig sind die eckig hochgezogenen Schultern. Die dünnen schmächtigen Arme stehen in keinem Verhältnis zu der massiven muskulösen Beinpartie. Die Oberarme rahmen den Oberkörper ein, sie treten auch an den Seiten der Figur noch plastisch hervor. Die Unterarme sind auf den Leib gelegt, der linke Ellbogen stützt sich auf den abgespreizten Daumen der rechten Hand, eine Eigenart die der Krieger von Hirschlanden mit dem von Capestrano gemeinsam hat. Auf dem Rücken treten die dreieckigen Schulterblätter plastisch hervor. Die Hüften sind

TAFEL 45



Abb. 1. — Hirschlanden Kr. Leonberg. Späthallstattzeitliche Grabstele.
Vorder- und Rückseite.

TAFEL 46



Abb. 2. — Hirschlanden Kr. Leonberg. Stele in Fundlage am Rande
des Steinkranzes.

stark eingezogen, dadurch wird die massive Beinpartie umso mehr betont. Die Waden sind muskulös und die schienbeine sind dachförmig abgeschrägt.

Die kegelförmige Kopfbedeckung stellt zweifellos einen Helm dar. Im Nacken ist ein halbkreisförmiger Nackenschutz angedeutet, der eine spitzwinklige Ein- aufweist. Diese Helmform ist in unserem Hallstattgebiet nicht bekannt. Originale solcher Helme gibt es dagegen im Raum um die obere Adria, etwa den bekannten Helm von Oppiano, um nur ein Beispiel zu nennen. Auch bildliche Darstellungen von Hallstattkriegern mit Kegelhelm im Bereich der Situlenkunst des östlichen Oberitalien zeigen die Richtung, aus der der Künstler der Hirschanderner Figur die Kenntnis eines Kegelhelms bezogen hat. Der Halsreif ist ausserordentlich kräftig dargestellt, er geht über das Mass der allgemein etwas dünneren Bronzehalsringe hinaus. Nach meiner Meinung handelt es sich in diesem Falle um die Darstellung eines aus dünnem Goldblech zusammengesogenen Reifs, wie man sie verschiedentlich aus den Fürstengräbern des nordwestalpinen Spät-hallstattraumes (Ostfrankreich, Nordschweiz, Südwestdeutschland) kennt. Der Gürtel ist nicht ein profiliert breiter Reif, sondern besteht aus zwei kleinen Ringen, wie man sie in einem der Nebengräber des Hügels angetroffen hat. Hier wurde ein dünner Bronze- und ein ebensolcher Eisenring um die Hüften eines Skeletts gefunden, beide übereinander getragen. Der schräg am Gürtel stehende Dolch zeigt einen in der Spät-Hallstattzeit geläufigen Typus mit einem geraden Griff und deutlich halbkreisförmigem Ortband. Die Dolche haben auf der Rückseite der Scheide eine Öse, an der sie am Gürtel aufgehängt sind. Auch hier der Dolch der Figur ist am Gürtel aufgehängt und steckt nicht hinter dem Gürtel, der deutlich unter der Dolchsnische durchführt.

Obwohl die Figur einheimisch ist und nicht importiert wurde, ist sie ein Vorbild des Südens nicht zu erklären. Sie gehört ganz in den Rahmen der intensiven Beziehung des nordwestalpinen Hallstattraumes zu den südalpinen Völker des 6. und 5. vorchristlichen Jahrhunderts, die mit der Gründung von Massilia durch die Griechen einsetzen und zu einem regen Austausch auf dem Seeweg durch das Rhônetal geführt haben. Wie sich aber immer mehr zeigt, ist dies nicht der einzige Weg zum Süden, andere Wege führen direkt über die Alpen, ein solcher auch in den östlichen Adriaraum, für den die vorliegende Figur ein Beispielsstück darstellt. Denn wie der Helm und auch die Maske nahelegt, scheint der Hirschlandener Künstler seine Kenntnis vollplastischer Grossplastik in diesem Raum geholt zu haben. Diese ausserordentlich engen Verbindungen zum Süden, die wohl den spät-Hallstattzeitlichen Fürstenhöfen vorbehalten blieben — siehe Heuneburg an der Donau — sind neuerdings durch grossartige Funde, die durch den Verfasser in einem Fürstenhügel am Fusse des Hohenaspergs gelangen, unterstrichen worden (Bronzefüsse eines dreifüßigen griechischen Kesselgeistes vom Typ Sainte-Colombe, zwei aus Stein geschnitzte Sphingen u. a.).

Die griechische Kolonisation an den Rändern des Mittelmeeres im 6. vorchristlichen Jahrhundert hat bei den barbarischen Völkern an mehreren Kontaktstellen zu Ansätzen vollplastischen Schaffens geführt, man denke an die gleichzeitigen Plastiken von Nesiactum in Istrien, an die schon erwähnte und ebenso alte Kriegerfigur von Capestrano, an die keltisch-ligurischen Plastiken Südfrankreichs, die etwas jünger sind, oder auch an die unter der Einwirkung griechischer Archais entstandenen Plastiken des iberischen Spaniens im 6. vorchristlichen Jahrhundert. Allerdings hat dieser erste Ansatz zur Vollplastik im nordwestalpinen Raum offenbar weder zu einer Nachahmung noch zu einer Weiterentwicklung in keltischer Zeit geführt, denn die keltischen Darstellungen im Südwesten Deutschlands (etwa Holzgerlingen) zeigen immer noch die alte Tradition der einheimischen anthropomorphen Stelen, deren Unterkörper noch völlig im Steinblock steckt.

Wie schon erwähnt, war der Hügel von einem Steinkranz umgeben, der in der Westhälfte durch den Ackerbau schon sehr zerrissen war (Abb. 4 & 5). Er hat einen Durchmesser von 18m; in Abständen von rund 1m waren senkrecht gestellte Steinblöcke (Orthostaten), die Zwischenräume zwischen diesen waren von einem Trockenmauerwerk aus am Ort vorkommenden Kalksteinen ausgefüllt (Abb. 6). In der Mitte des Steinkranzes lag auf der Hügelbasis ein nahezu Süd-Nord orientiertes Grab mit geringfügiger Abweichung nach Osten. Dieses barg ein Skelett mit

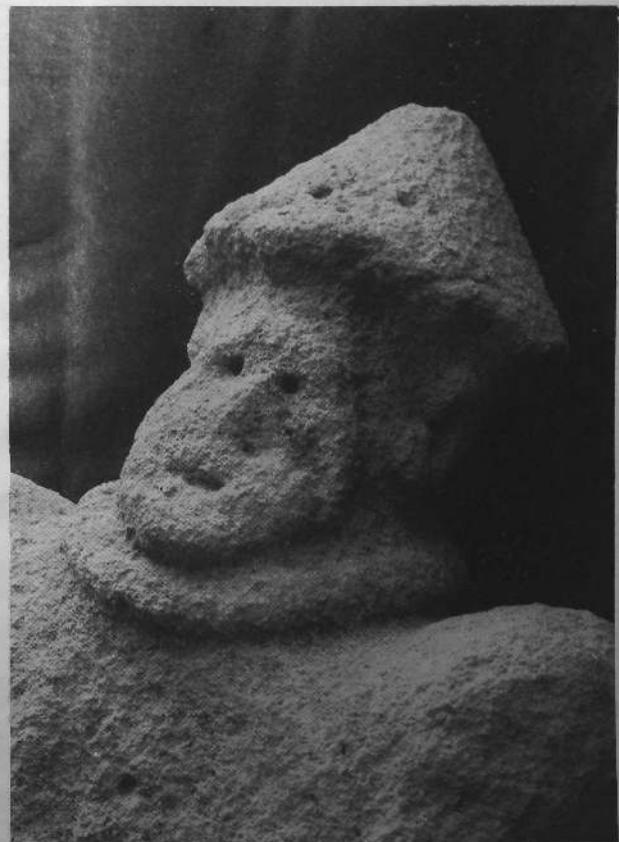


Abb. 3. — Hirschlanden Kr. Leonberg. Kopf der Stele mit Maske, Kegelhelm und Halsreif.

dem Kopf im Süden. Wie die Reste zeigten, lag der Tote in einer aus Holzbohlen gefügten Kammer. An Beigaben fanden sich zwei Kahnfibeln aus Bronze und ein halbmondförmiges Eisenmesser (Abb.7). Ringförmige legen sich um das Zentralgrab die Nachbestattungen 2 bis 7. Auch diese Gräber besaßen Holzkammern, die zum Teil noch gut erhalten waren, wie etwa das Grab 5 (Abb.8). Während das Zentralgrab 1 auf Grund seiner Kahnfibeln noch dem frühen Abschnitt der späten Spät-Hallstattzeit (HD1) zugeordnet werden darf, sind die Gräber 2-7 durch Paukenfibeln und Fibeln mit Fusszier einem späteren Abschnitt (HD2) zuzurechnen. Die Gräber 8-11 bilden einen zweiten, einen äusseren Ring nahe dem Steinkreis. Dieser Aussenring ist sehr lückenhaft, da diese Gräber dem Hügelrand zu liegen des-

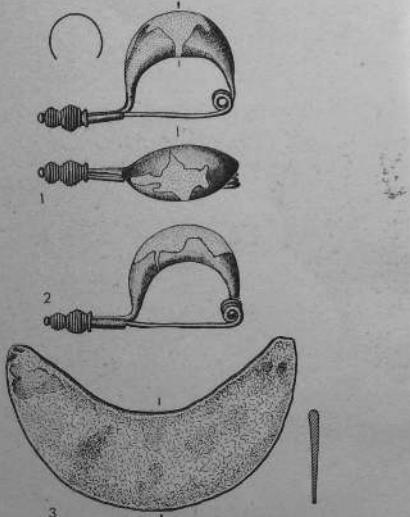


Abb. 7. Hirschlanden Kr. Leonberg. Beigaben aus Grab 1. M. 1:2.

halb in nur geringer Tiefe unter der Oberfläche liegen, mögen sie zum Teil bereits zerstört sein, besonders in der durch den Ackerbau verflachten westlichen Hügelhälfte fehlen sie ganz. Das Grab 11 des Aussenrings besaß eine dicke Steinpackung (Abb.6).

In einem höheren Horizont im Hügel liegt nun noch ein weiteres Zentralgrab, das Grab 13. Es war von einer stark zerrissenen Steinpackung überdeckt. Auch die Bestattung selbst war schon zerstört und die Beigaben fanden sich zerstreut zwischen den Steinen. Wir glauben, dass es sich bereits um eine antike Störung, also um einen alten, wahrscheinlich bereits bereit in der späten Hallstattzeit erfolgten Grabraub handelt, der ja auch anderweitig schon bezeugt ist. Das Inventar dieses Grabes (Abb.9) ist, wie die Reste einer Paukenfibel ausweisen, späthallstattisch, doch liegt dabei ein Bronzagurteleinhaken, ein echtes Frühlaternenstück, der das Grab in jenen spätesten späten Hallstattabschnitt (H

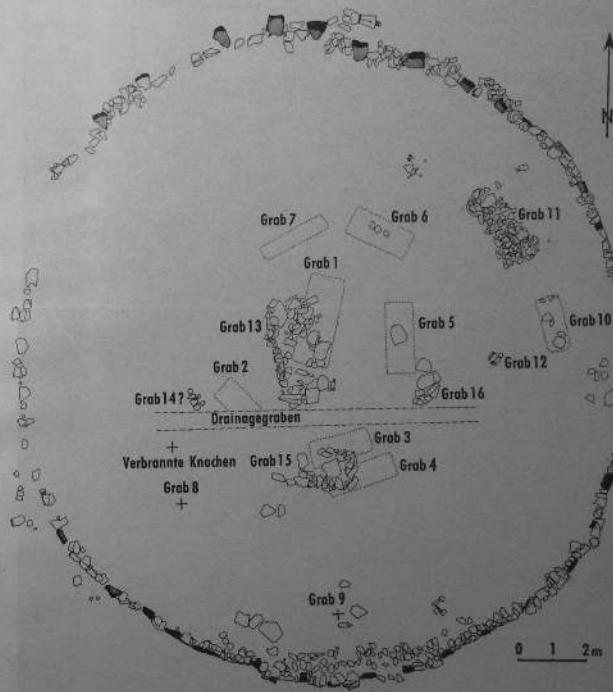


Abb. 4. — Hirschlanden Kr. Leonberg. Plan des Grabhügels mit Stein-Kranz und Bestattungen. Die senkrecht im Kranz stehenden Steine sind ausgefüllt. M. 1 : 150.

TAFEL 49



2 a



5

TAFEL 50



Abb. 2 A
Abb. 5. — Hirschlanden Kr. Leonberg. Hügel während der Ausgrabung,
von Südosten gesehen.

Abb. 6. — Hirschlanden Kr. Leonberg. Ausschnitt aus dem Steinkranz.
Nordostquadrant des Hügels. Rechts Steinpackung von Grab II.

D3) weist, der im Habitus noch hallstattisch, absolut chronologisch aber schon frühlatènezeitlich ist (Kleinaspergle, Vix). Möglicherweise hat das ausgeraubte Grab einen Goldreif^m enthalten, wie ihm nach unserer Ansicht der Krieger trägt. Da die späte Hallstattzeit nach allgemeiner Ansicht bereits keltisch ist, ist auch der dargestellte Krieger ein Kelte. Aus antiken bildlichen und schriftlichen Darstellungen sind uns keltische Krieger sehr oft unbekleidet und nur mit Helm, Halsring und Gürtel versehen überliefert.

Auch dieses obere Zentralgrab ist wiederum von einem Gräberring umgeben (Grab 14-16), entsprechend dem Innenring des unteren Horizontes. Man hat den Eindruck, dass der Innenring nie vollständig belegt worden sei. Ein Aussehenring fehlt in diesem oberen Horizont. Welchem Gräberring Grab 12 zuzuweisen ist, bleibt ungewiss, da es isoliert dazwischen liegt.

Der Hügel von Hirschlanden fällt nicht nur durch seine Grabstele, sondern auch durch die Konstruktion des Steinkränzes und vor allem durch die ringförmige Anordnung der Nachbestattungen, die die Bedeutung der Zentralgräber noch besonderer unterstreicht, ganz aus dem Rahmen der üblichen SpätHallstatt-Hügel. Besonders die Anordnung der Gräber lässt wiederum Beziehungen zum gallischen Adria Raum erkennen, die schon verschiedene Details der Figur nahegelegt haben. Der Raum, der den Hintergrund bildet für diesen bemerkenswerten Fund, ist die fruchtbare Landschaft um den Hohenasperg, einen freistehenden Berg nordwestlich von Stuttgart, in der späten Hallstattzeit ein bedeutender Fürstensitz im Range der Heuneburg an der Donau oder des Mont-Lassois. An seinem Fuss liegen die Gräberstätten der auf ihm residierenden Fürsten, der Kleinaspergle und der neuergroßt von mir untersuchte Grafenbühl. Auch in weiterer Umgebung liegen noch goldreiche Gräber, in Pflugfelden (Römerhügel), in Bad Cannstatt bei Stuttgart, in Schöckingen ganz in der Nähe von Hirschlanden. Fürwahr ein würdiger Rahmen für dieses einmalige Fundstück.

RÉSUMÉ

L'auteur décrit une statue, d'environ 1,50 m. de hauteur, en pierre, découverte le 5 novembre 1962 à Hirschlanden au Nord-Ouest de Stuttgart, dans un tumulus. Elle représente un guerrier celtique nu, muni d'un collier, d'une ceinture et d'un poignard. Le visage semble recouvert d'un masque, la coiffure est conique (casque ?). Le tumulus était entouré d'un cercle de pierres et, à sa base, orienté Nord-Sud, reposait un squelette enseveli dans une chambre funéraire tandis que d'autres sépultures secondaires, également avec chambres funéraires se disposaient en cercle autour de cette tombe centrale. La statue, brisée au niveau des chevilles, devait à l'origine servir de stèle au sommet du tumulus. Le socle n'a pas été retrouvé.

ERRATA

- S. 103, § 1, Z. 14: vom 5.11. bis 14.12.1963.
Z. 15: vom 22.3. bis 3.4.1964.
- S. 108, § 6, Z. 2: die Schienbeine,
§ 1, Z. 4-5: der eine spitzwinklige Einziehung aufweist.
Z. 24: unter der Dolchscheide durchgeführt.
§ 2, Z. 29: durch die Griechen einsetzen.
- 1. 108, § 4, Z. 10: Da diese Gräber.
- § 112, § 1, Z. 3: wie ihn nach unserer Ansicht.



Abb. 8. — Hirschlanden Kr. Leonberg, Grab 5 mit Holzkammer.

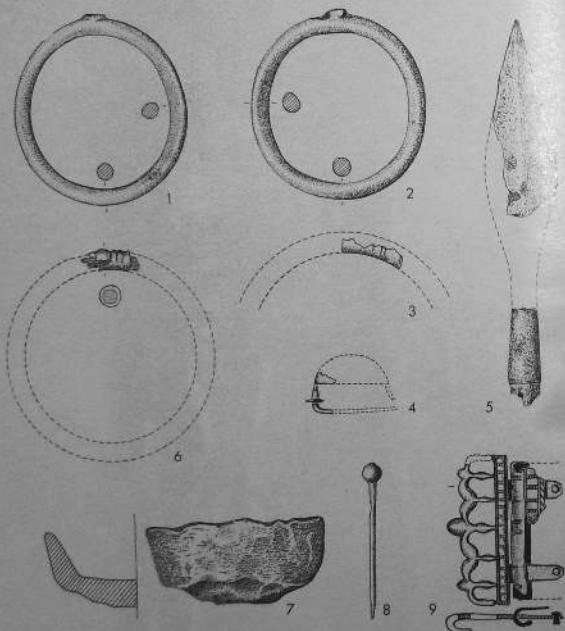


Abb. 9. — Hirschlanden Kr. Leonberg, Beigaben aus Grab 13. M. 1 : 2

LA FORTERESSE DACE DE PIATRA CRAIVIU
(TRANSILVANIE, ROUMANIE)

PLANCHES 52-89

par

Ion BERCIU, Al. POPA et H. DAICOVICIU

Depuis longtemps déjà, mais surtout durant la période d'entre les deux guerres, les historiens et archéologues roumains ont montré, en lignes générales, en se fondant sur les rares sources littéraires antiques et sur les recherches et fouilles archéologiques, en nombre assez restreint elles aussi, l'importance exceptionnelle que présente pour l'histoire ancienne la connaissance dans toute son ampleur de la culture dace (1).

Au cours des derniers vingt ans, les recherches dans ce domaine ont connu une extension considérable, embrassant le problème de la culture géto-dace sous tous ses aspects; et si dans ces recherches, la première place revient à l'étude approfondie et exhaustive des citadelles ou forteresses daces des Monts d'Orăştie, centre de la puissance politique de l'état dacique au cours de sa dernière période d'existence (2), il convient de ne point oublier celles consacrées aux autres établissements et citadelles daces situés sur le territoire de la Roumanie (3).

C'est dans cet ensemble de recherches que se situe la forteresse dace de Piatra Craiviu, découverte au cours des dernières années par le Musée régional d'Alba-Iulia et sujet de la présente communication.

(1) Pour les recherches archéologiques concernant le problème de la culture dace jusqu'en 1938, voir : R. Vulpe, *L'activité archéologique en Roumanie : Historique et Bibliographie, in L'archéologie en Roumanie*, Bucarest 1938, pp. 73-97. Voir également : I. Aurescu, *Contribuție la istoria înainte de romani*, Jassy 1912; idem., *Plăsoi Crasna*, in Acad. Rom. Mem. Secț. Istorice, Bucarest 1924. D.M. Teodorescu, *Cercetări arheologice în Munții Hunedoarei*, Cluj 1923; idem., *Cetatea dacă de la Costești*, in An. Com. Mon. Ist. pt. Transilvania, II, 1930, pp. 263-298; idem., *Cetate de la Grădiștea Muncelului*, in An. Com. Mon. Ist. pt. Transilvania, III, 1932, pp. 47-68. V. Farvan, *Gétesca*, Bucarest 1926; idem., *Dacia. An outline of the early civilisation of the Carpatho-Danubian Countries*, Cambridge 1928. R. Vulpe et E. Popa, *Les fouilles de Tlosoul, en Dacie*, I, 1924, pp. 166-223. R. Vulpe, *Piroborida*, Bucarest 1931. I. Nestor, *Der Stand der Vorgeschichtsforschung in Rumänien*, in Bericht der Römisch-Germ. Kommission, 22, 1933, pp. 11-181.

(2) C. Daicoviciu, *La Transylvanie dans l'Antiquité*, Bucarest 1945. C. Daicoviciu et al., *Periferia Aegyptiorum dacice din Munții Orăştiei*, Bucarest 1951. C. Daicoviciu, *Piatra Roșie*, Bucarest 1954; idem., le problème de l'état et de la culture des Daces, in *Nouvelles études d'histoire*, présentées au Xe Congrès des Sciences Historiques, Rome 1955, pp. 123-137; idem., différents rapports de fouilles publiés dans *Studii și cercetări de istorie veche și dans Materiale și cercetări arheologice*, ainsi qu'une série de communications à différents Congrès internationaux (voir *Amagiu lui Constantin Daicoviciu*, Bucarest 1960, pp. XVI-XIX).

(3) R. Vulpe, La civilisation dace et ses problèmes à la lumière des dernières fouilles de Polana en Basse Moldavie, in *Dacia*, N.S., I, 1957, pp. 147-156. M. Macrea, *Procesul separării orășelului de sat la dace*, in *Studii și cercetări privind istoria României*, parties I-II, Bucarest 1954, pp. 169-181. D. Berejui, A propos de la genèse de la civilisation latine chez les Géto-Daces, in *Dacia*, N.S., I, 1957, pp. 113-141. C. Condurechi, L'archéologie roumaine au XX^e siècle, Bucarest 1963, pp. 73-77. Pour les recherches plus récentes, voir : I.N. Crișan, *Zidădava, în Apulum*, V (sous presse). N. Gontar, *Cetatele dacice din Moldova și cuceririle romane în nordul Dunării de Jos*, in *Apulum*, V (sous presse). M. Macrea-L. Berejui, La forteresse dace de Caplina, in *Dacia*, N.S., IX (sous presse). M. Macrea, O. Florescu, N. Logu et I. Berejui, *Cetatele dacice din sudul Transilvaniei : Caplina, Blănița, Tilișca, Piatra Craiviu* (sous presse).

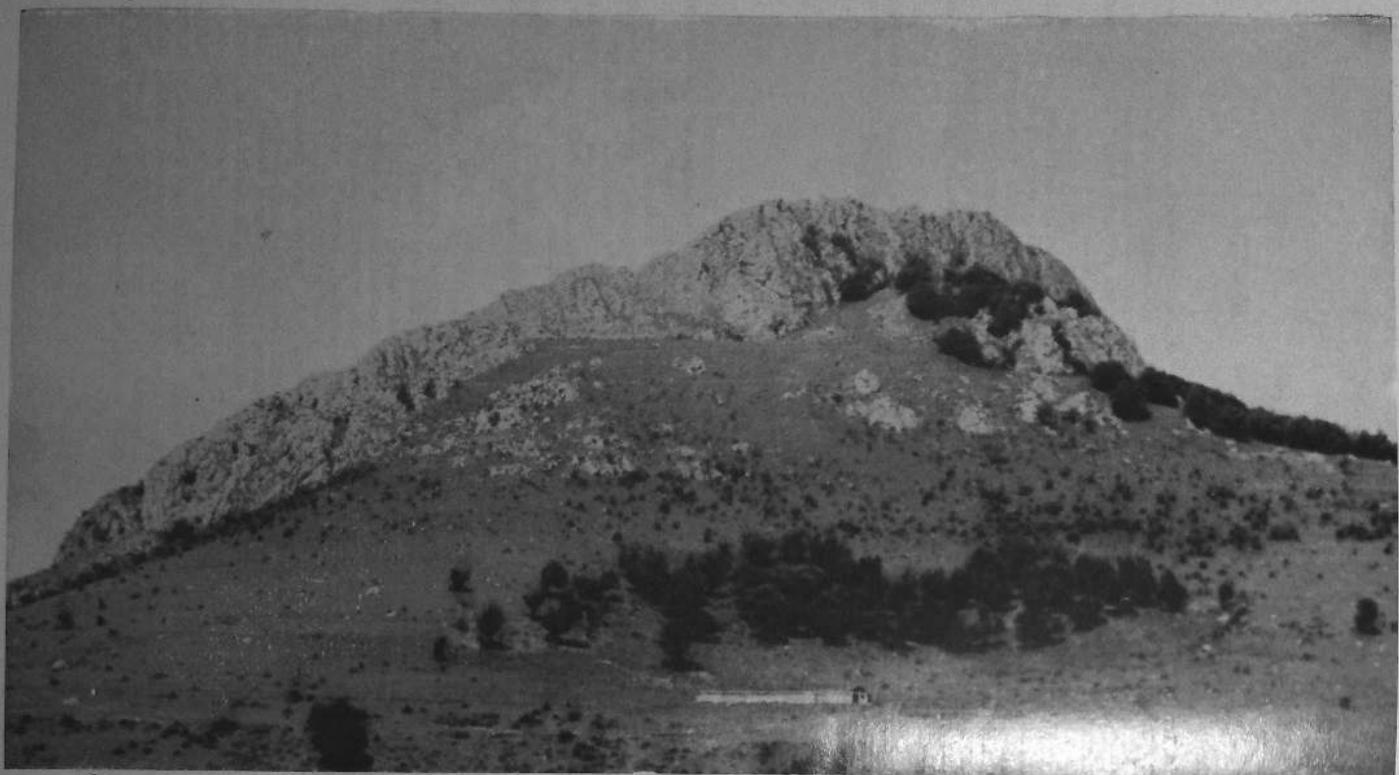
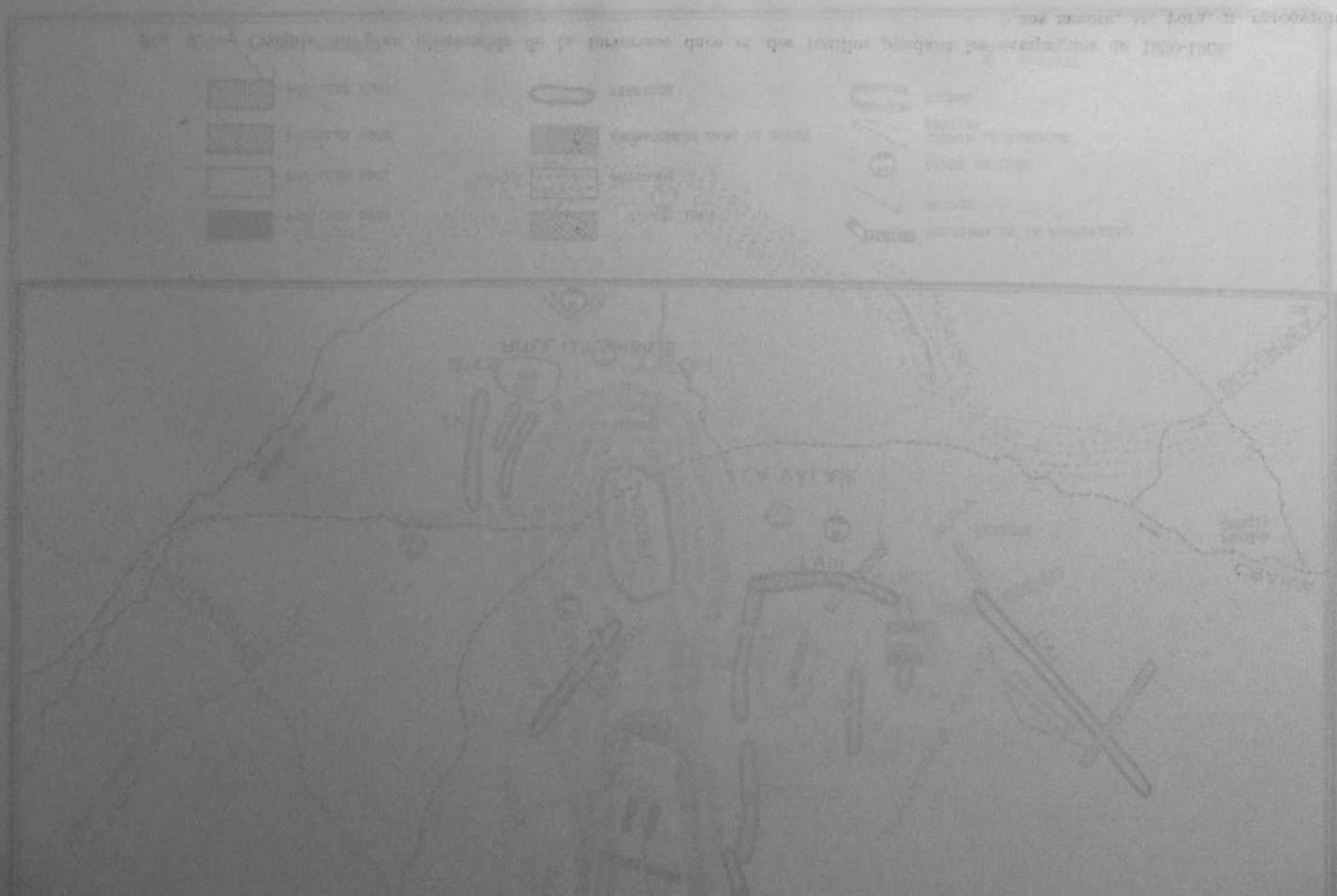


Fig. 1. — Piatra Craivii. Vue générale de l'Est.



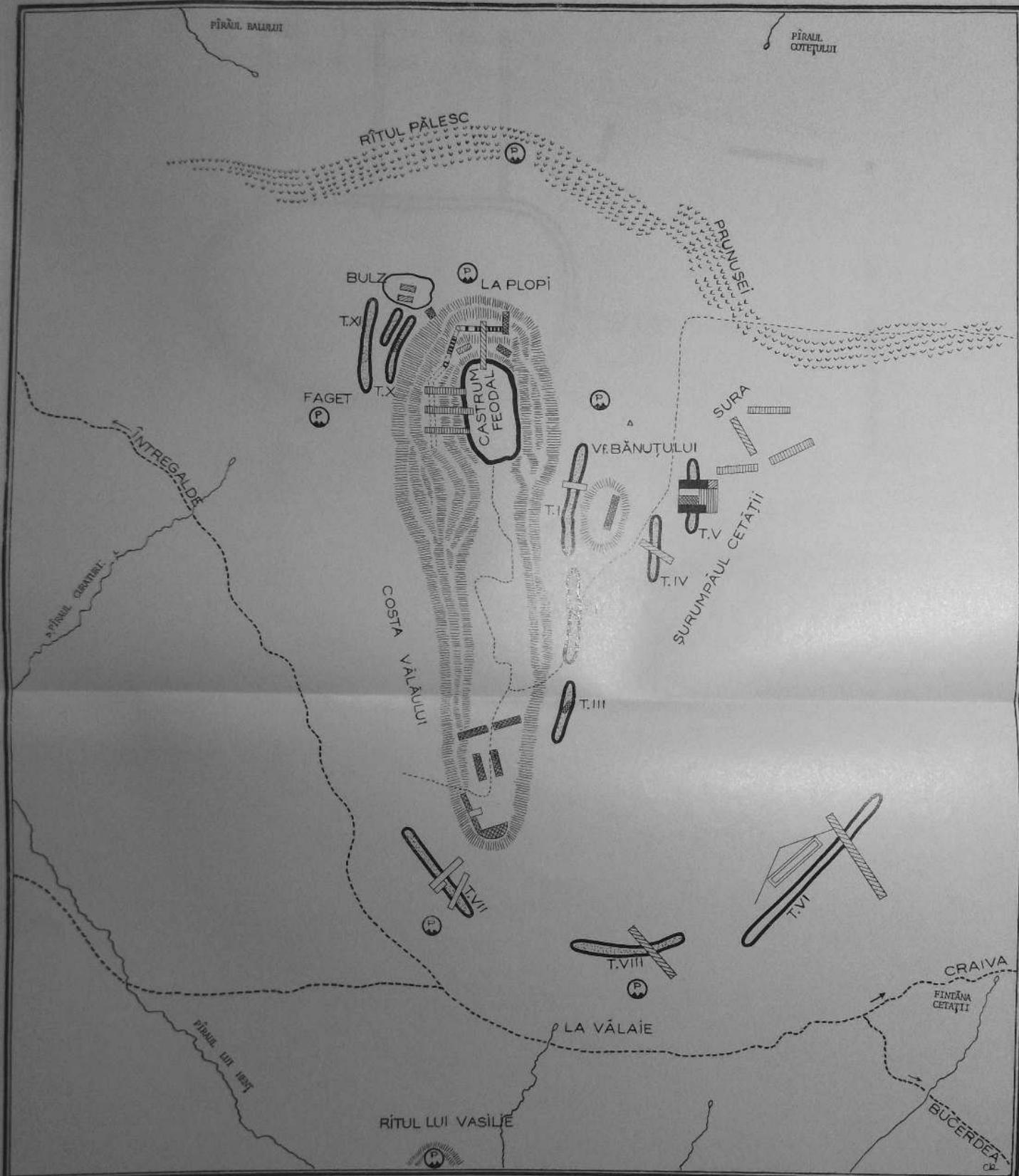


Fig. 2. — Croquis du plan d'ensemble de la forteresse dace et des fouilles pendant les campagnes de 1960-1964.

ION BERCIU, AI. POPA, H. PAICOVICIU

	FOUILLES 1960		JILLES 1964		ENCEINTE DE LA FORTERESSE
	FOUILLES 1961		PÂTURAGE		SOURCE
	FOUILLES 1962		AMÉNAGEMENT DANS LA ROCHE		BLOCS TAILLÉS
	FOUILLES 1963		TERRASSE		CHEMIN DE MONTAGNE
					ROCHES

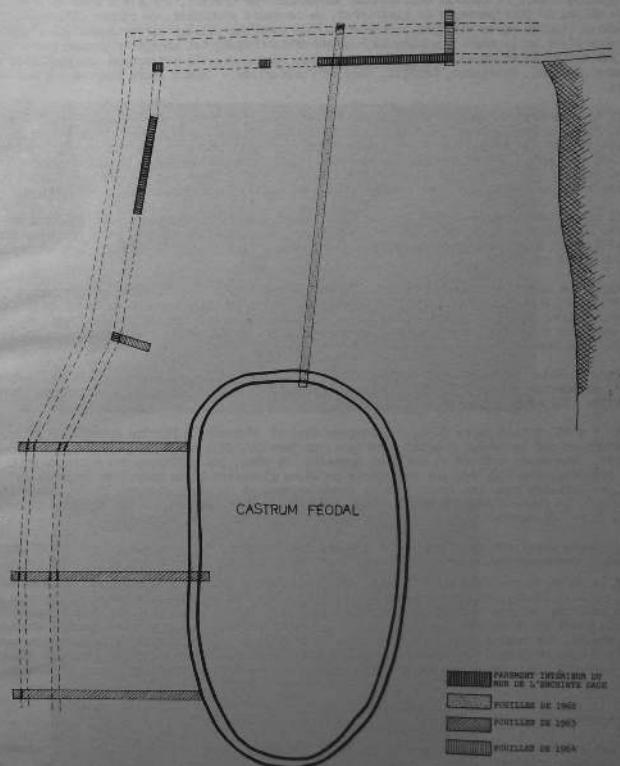


Fig. 3. — Plan de l'enceinte de la forteresse daco. Echelle 1/200.

A peu près au centre de la Transylvanie, à 20 km environ au Nord de la ville d'Alba-Iulia, dans le secteur Est des Monts Apuseni, à la limite de la zone des forêts, se dresse un immense rocher, qui domine comme une tour de guet les autres sommets subalpins, une partie de la moyenne vallée du Mureş et toute la région de confluence des Târnava et du Sebeş (figure 1). Ce massif calcaire, connu sous le nom de *Piatra Craivii* (la Pierre de Craiva) ou, suivant l'appellation locale de *Cetatea Craivii* (la "Citadelle" de Craiva), s'élève à 1083 m. d'altitude au milieu de bois parsemés de clairières, de hauteurs arrondies, de riches prairies, de vignobles réputés et de villages prospères situés dans les vallées pittoresques qui l'entourent vers l'est et le nord. Dominant la vallée de la Craiva, tel un épéon dressé entre les vallées du Crişau et de la Bucura, le massif de *Piatra Craivii* est arrosé par plusieurs ruisseaux - Balului, Cotepuiui, Cetăţii, Heny et Curaturilor - ayant leurs sources dans ses versants.

Il est entouré des sommets de Balului, Pălesc, Prunesc, Rumeşti et Tic, avec à l'ouest Pădure, Pietrile Popii, Pietrile Peşterii et Cherendin (figure 2, dépliant). Vers l'est, le sud et le nord, le massif est lié organiquement, par des chemins et des sentiers serpentant sur les hauteurs, à tout le complexe des Monts du Trasau et des Monts Métallifères jusqu'à Albiș et à la vallée de l'Arieş, cependant que vers l'est, c'est par des chemins moins accessibles qu'il se relie à la *Tara vinului* ("Pays du vin") et à la plaine fertile de la Valea.

Il est naturel que ce rocher imposant qui domine, isolé, les hauteurs environnantes et la vallée aux pentes douces, mais avec ses coteaux ouest, nord et est des parois quelquefois inaccessibles et, à son sommet, un petit plateau facile à fortifier et à défendre, a été habité dès un passé reculé.

Parmi les matériaux découverts dans l'enceinte du castrum féodal, situé sur le sommet de la "Pierre", fouillée en 1960 (4), se trouvaient quatre petits fragments de blocs de grès façonnés, dont deux présentant des encoches en queue d'aronde - les bâbes daces bien connues - quelques fragments de poteries appartenant à l'Age du Bronze et quelques tessons de la seconde période de l'Age du Fer.

Les nouvelles recherches effectuées autour du rocher ont abouti à une récolte de poterie dace, abondante surtout à l'est, au lieu-dit *Surumpăul Cetății*, et au sud, autour des sources de Valea (figure 7, dépliant).

Il y a un certain temps déjà, des bergers avaient découvert à Fintina Cetății, à Valea, à Vîrniatare et sur le Crângul Rumeşti une épée, un javelot, deux poignards, une meule de moulin à bras, deux vases entiers et quelques monnaies. De même, les habitants des villages de Craiva, Bucerdea et Crişau avaient transporté de Valea plusieurs blocs calcaires façonnés qu'ils avaient utilisés pour les fondations de leurs maisons et de leurs granges. Enfin, avant l'année 1800, le Musée d'Albiș recevait neuf épées en fer, un marteau, un ciseau et un tétraédrame du roi de Macédoine Philippe II, provenant d'une découverte fortuite (5).

L'examen minutieux des lieux avait montré, d'autre part, qu'il existe vers l'est d'incontestables aménagements de terrain, sous forme de terrasse.

À la suite de ces découvertes, deux sondages, l'un de 14 x 1, 10 x 0, 80 m., l'autre de 6 x 1, 30 x 2, 15 m., furent pratiqués en 1960 sur l'une des terrasses de *Surumpăul Cetății*. Les deux sondages ont mis au jour un mur rudimentaire, important, constitué par deux rangées de grands blocs et un remplissage de terre et de débris rocheux, de la poterie aussi abondante que variée, des restes compactés d'incendie, de bousillage et des tuiles de facture grecque, des poids de métiers à tisser, des fauilles, des ciseaux, des lames de couteau, des fibules, des crampons pour escalader les montagnes, ainsi que d'autres objets en fer et en bronze.

(4) Les premiers indices en rapport avec cette forteresse sont apparus en 1960, à l'occasion des fouilles pratiquées dans le castrum féodal situé au sommet du rocher (I. Herciu-Gh. Andrei, *Cetatea feudală pe Piatra Craivii, în Apulum, V* (sous presse)). Les fouilles systématiques ont commencé en 1961, sous la conduite de l'Acad. prof. C. Daicoviciu.

(5) *Alsófejér vármegye monografiája* (Monographie du district d'Alba), II, Aiud 1901, pp. 76 et 96, pl. XXI, 228-234. V. Fărvan, *Getica*, pp. 505, 514. I. Nestor, *Der Stand ...*, p. 154, note 637. M. Roska, *Repertoriul*, p. 124. Dans l'inventaire du Musée du district d'Albiș figure aux n°s 3442-3457 un lot de 16 objets provenant d'une découverte fortuite sur la *Piatra Craivii*, pièces qui n'ont plus pu être identifiées dans les collections de ce Musée.

ERRATA

- p. 115, § 2, 1, 7-8; et si dans ces recherches.
n. 3, 1, 4 : *Studii ... istoria României*.
p. 134, n. 21, 1. 1 : *Depositul ... de la Sâmbăta*.
p. 142, § 2, 1, 8 : de l'Ampoiu.
n. 36, 1. 1 : *Acta Musei Regionalis Apulensis*.
p. 146, n. 40, 1. 1 : les Prof. Gh. Anghel et C. Băluță.



Fig. 4. — La terrasse « balcon » avec sa fosse aménagée dans la roche pour l'ancastrement d'un tambour et les « fosses ».

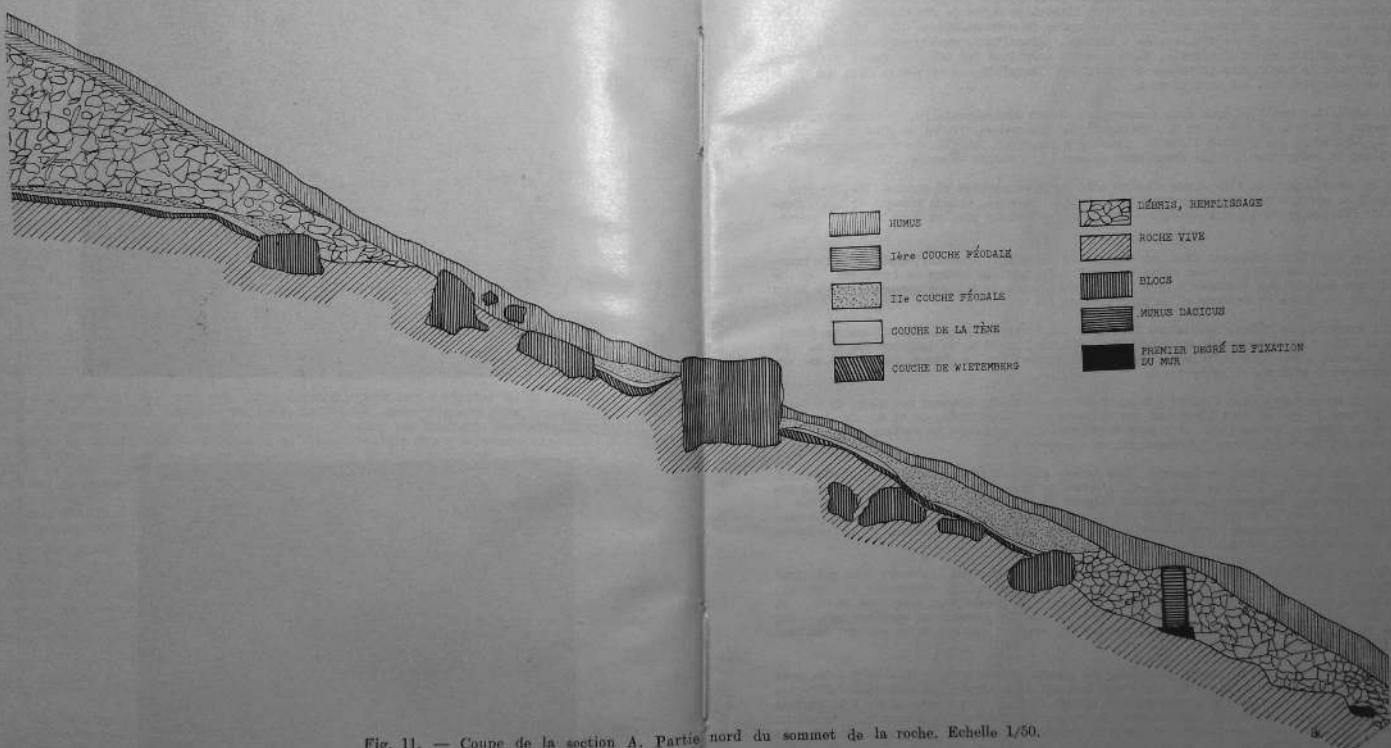


Fig. 11. — Coupe de la section A. Partie nord du sommet de la roche. Echelle 1/50.

Encore qu'assez sommaires, ces premiers résultats nous avaient convaincus que Piatra Craivii était le siège d'un important établissement dacique qui, compte tenu de la situation géographique et stratégique du site, de son aspect de forteresse naturelle et de l'abondance peu commune des matériaux, pouvait être une citadelle.

Les fouilles archéologiques de plus grande envergure entreprises dans les années 1961-1964 ont révélé l'essentiel, en ce qui concerne son système de fortification et son aspect. Cela, de cet établissement qui, tant par sa position géographique que par sa richesse en matériaux archéologiques, ne diffère point des autres citadelles daciques de Transylvanie : position stratégique assurant le contrôle des principales voies de communications d'une région ayant de multiples possibilités d'existence - élevage, agriculture, ressources minières, etc. - site difficilement accessible, établissement constitué par une forteresse protégée dite entourée de nombreuses terrasses d'habitation. Toutefois, la citadelle dacique ne possède pas de caractères qui lui sont propres.

On a identifié jusqu'à ce jour onze terrasses de forme demi-circulaire, de dimensions variant entre 20×8 m. et 200×115 m., aménagées sur les pentes situées au pied du massif (figure 2, dépliant). Six d'entre elles se trouvent à Sumpăul Cetății, deux autour de Valaie et trois dans l'angle Nord-Ouest du massif, à Coasta Valeaelor (figure 2).

Tout le secteur Est du site - une cuvette admirablement abritée et ensoleillée, délimitée depuis la paroi rocheuse jusque vers Sură, Culmea Prunui, Gruia Rumetii et les sources de Fintina et de Șipotul Cetății - est particulièrement propice à un habitat humain.

Outre les terrasses aménagées dans les clairières entourant le massif, dont certaines occupent une surface considérable, nous avons constaté qu'un certain nombre de terrasses et de plates-formes avaient été creusées à même le roc, sous forme de balcons suspendus et de bases solides pour des tours de défense et de guet (figure 2).

Ainsi, au-dessus de Valea, nous avons identifié une terrasse-balcon offrant une vue étendue vers la vallée de la Bucerdeas, le Mureş et Alba Iulia, de 80 m. de longueur sur 10 m. de largeur, pourvue à son bord inférieur d'une rigole creusée dans la pierre, sans doute en vue de l'enca斯特ement d'un mur (figure 4).

Le balcon se prolonge vers l'ouest par un chemin de 50 m. de longueur sur 10 m. de largeur taillé dans le roc et vers l'est par une plate-forme peu inclinée, de 65 m. de longueur sur 40 m. de largeur, présentant des traces évidentes d'un nettoyage de surface et d'un aménagement de ses bords, qui sont nettement mis en évidence.

A 25 m. plus haut environ, se trouvent deux autres plates-formes à faible inclinaison creusées à même le roc, l'une de 65×10 m., l'autre de 50×10 m., présentant des bords aménagés et des surfaces inclinées bien aplaniées (figure 2). Sur toute la longueur de la crête, c'est-à-dire sur tout le tracé du sentier qui mène au sommet du rocher, il existe des plates-formes de dimensions réduites, constituant d'admirables postes d'observation, tous orientées vers la large vallée du Mureş.

Du côté est du massif, sous la hauteur dite Vîrful Bănuțului, sur l'immense bloc qui, tout comme d'autres blocs plus petits, s'est détaché du corps principal du rocher sur ce versant, on a identifié pareillement un balcon suspendu de 20×8 m., creusé avec soin dans le roc et offrant une large vue en direction de Gruia Rumetii, vers les chemins et sentiers qui, des villages de Craiva et de Bucerdea Vinicioă, montent le long des vallées ou en suivent les hauteurs (figure 2, dépliant).

Sur l'angle nord-ouest du massif calcaire, une grande plate-forme de 60×30 m. - désignée par les habitants, pour son aspect de forteresse aux parois escarpées *Cetățea mică* ("Petite citadelle") - a été aménagée par nivellement du sommet du Bulz. Cet énorme bloc, à la surface en pente et aux bords aménagés, probablement en vue de la construction d'un mur, constitue comme un contrefort massif du rocher et une tour de guet idéale pour la surveillance de la vallée du Crișou (figure 2).

Élargissant le cercle de nos investigations jusqu'à la vallée dite Pîrful lui Hent, aux sources situées sur les flancs du Rîful Pâlesă et jusqu'au fond du ravin de Vinătară, où la paroi rocheuse s'élève à pic, nous avons constaté que des blocs de pierre de carrière façonnés, parfois pourvus d'encoches en queue d'aronde (babă) existent aussi ailleurs qu'à Valea et que dans l'enceinte du castrum féodal.

Un grand nombre de tels blocs gisent sans ordre dans la clairière dite Rîful lui Vasile.

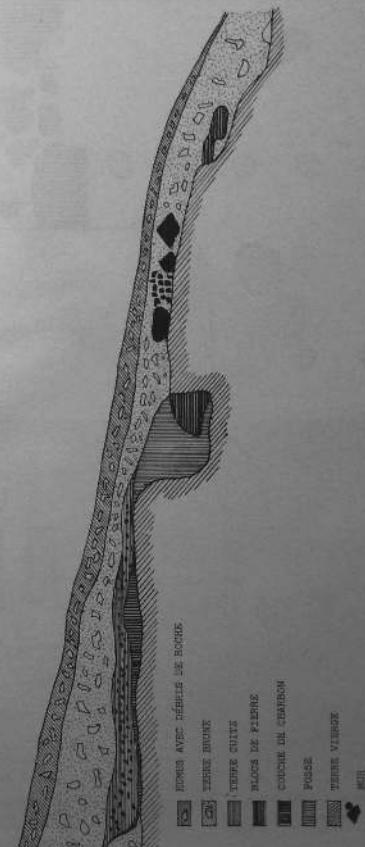


Fig. 5. — Coupe de la V^e terrasse (partie nord-ouest). Echelle 1/50.

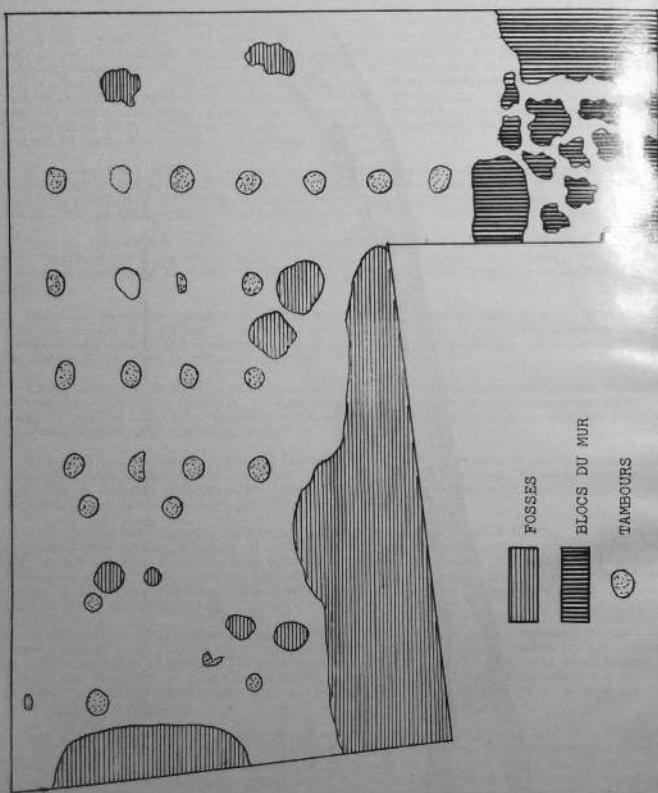


Fig. 7. — La V^e terrasse. Plan de la partie fouillée. Les tambours et le mur de défense. Echelle 1/100.

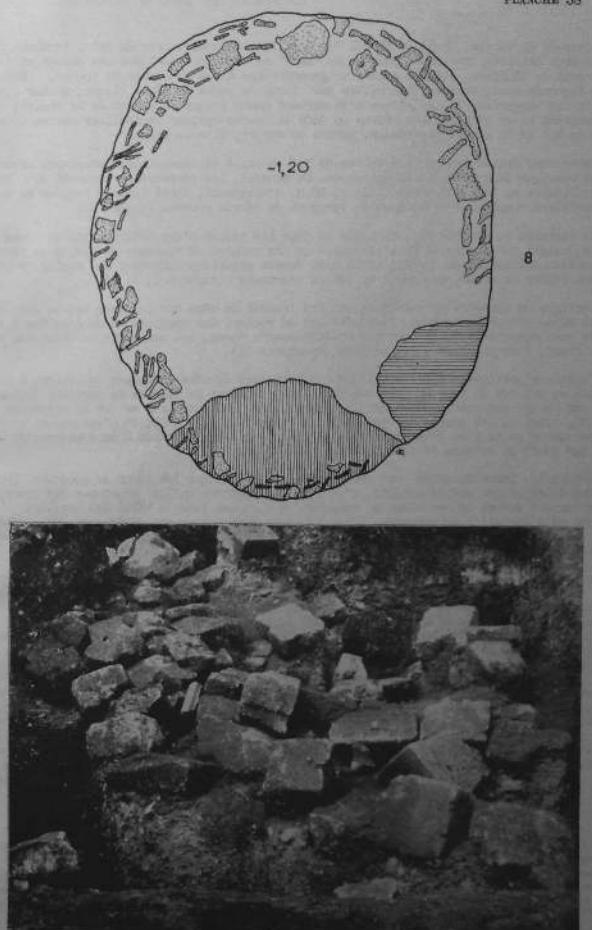


Fig. 8. — La V^e terrasse. Plan d'une des « fossés rituels » avec ses parois incrustées d'ossements d'animaux et de fragments de céramique. Echelle 1/10.

Fig. 9. — La V^e terrasse. Blocs de pierre soigneusement taillés et munis de trous pour la fixation des poutres de bois liant les parements du mur.

sise au-dessous de Valaie, là où le Râul lui Ment fait un coude, près du point terminal d'un chemin pour chariots. Des blocs pourvus de "babes" se trouvent aussi sur les parois et au fond du ravin de Vînătare, sous le repère trigonométrique élevé au sommet du rocher. Nombre de blocs façonnés sont, de même, épargnés sur toute la pente de Râul Pălesc, autour des sources et des bergeries, et les pâtres s'en servent comme sièges au moment de la traite; d'autres pointent là et là parmi les bêtiers ou dans la couche épaisse de feuilles mortes qui jonchent le sol de la petite dépression, proche du rocher, dite *In plep*.

Les recherches pratiquées sur les terrasses ont abouti à la découverte d'abondants vestiges et de vestiges de constructions anciennes. En général, les terrasses présentent sur leur partie inférieure un fort mur d'appui, de 2, 50 m. d'épaisseur, formé de deux rangées de blocs rudimentaires remplies d'un blocage de terre et de débris rocheux (figure 5).

Sur la terrasse V, du côté Est, on a mis au jour les traces d'une construction en forme de sanctuaire, ainsi qu'il résulte de l'existence de six rangées de tambours en pierre de carrière, de section circulaire ou carrée, et de cinq fosses rituelles contenant des restes humains, des dépôts de vases, des armes et des os d'animaux (figures 5, 7, 8).

Des vestiges de tambours cylindriques ont été trouvés de même sur le vaste balcon au-dessus de Valaie et sur la terrasse I du côté est du rocher. Ces vestiges de sanctuaire et d'alignements sont caractéristiques pour les établissements daciques, les monuments de Grădina lui Cluciul étant, à ce point de vue, les plus importants (6).

Deux sections pratiquées à travers l'une des terrasses du côté sud-ouest du rocher, à Sta. Valaie, ont mis au jour un très important amas de blocs de pierres de carrière pourvus des "babes" caractéristiques et d'encoches latérales pratiquées en vue du transport (figure 9), ainsi qu'une couche de "poussière de pierre" de près de 0, 75 d'épaisseur, attestant l'existence en ce lieu d'un atelier de façonnage de blocs destinés à la construction des murs ou des tours de défense de la citadelle (figure 10).

Cette dernière identification est corroborée par le fait que les blocs en question présentent des coins et des arêtes intactes, d'où l'on peut déduire qu'ils n'ont pas été transportés. Un certain nombre de ces blocs a roulé de haut en bas jusqu'à Râul lui Vasile, où nous avons déjà signalé leur présence. C'est toujours dans cet énorme dépôt que, des années durant, les habitants de Crâiva, Bucurea et Cricău se sont approvisionnés de pierres pour les fondations de leurs maisons et de leurs granges.

Une couche de "poussière de pierre" pareille à celle déjà mentionnée a été relevée également sur l'une des terrasses du côté est, où certains travaux de façonnage des blocs avaient sans doute eu lieu également. Le fait qu'il n'y ait pas trace de pierres de carrière sur la terrasse I, bien que son bord abrupt surplombant le ravin de Vînătare présente certaines brèches, nous a fait douter que les blocs façonnés découverts sur les parois et au fond du ravin se soient éboulés de cet endroit. Il était tout aussi possible qu'ils aient été précipités du haut du rocher.

Une vérification s'imposait aussi sur le Bulz, la "Petite citadelle", d'où pourraient provenir les blocs éboulés dans la dépression *In plep* et sur le Râul Pălesc. L'hypothèse était plausible, compte tenu de l'aspect du terrain, avec ses parois à pic et ses rebords marginaux propres à l'aménagement d'un mur. Mais nos recherches en ce point ont établi que, abstraction faite de quelques fragments de poterie de l'Age du Bronze et de la période dace, les traces concordantes faisaient défaut. Il ne restait plus qu'une possibilité : que l'enceinte de la citadelle dace n'existaient que sur la partie supérieure du massif rocheux, autour du castrum l'éodal.

Vers la fin de la campagne de fouilles de 1962, lors de l'exécution d'une longue tranchée, à travers la pente raide du côté nord, entre le mur du castrum et le bord abrupt du rocher, nous avons enfin découvert, le 25 juillet, les premiers blocs du mur d'enceinte de la citadelle dace de Platava Crâivă (figure 3). Au moyen de quelques fouilles et d'observations minutieuses, il nous a été possible d'établir que l'acropole de la citadelle était défendue par un mur d'enceinte de 3 m. d'épaisseur, encastré dans le rocher, mur fermé de deux rangées de blocs de pierre de carrière réalisées par des poutres fixées dans des "babes" et remplies d'un blocage de débris rocheux (figure 3).

(6) c. Daicoviciu et H. Daicoviciu, *Sarmizegetusa*, 1962, fig. 4, 6, 13, 17-20.

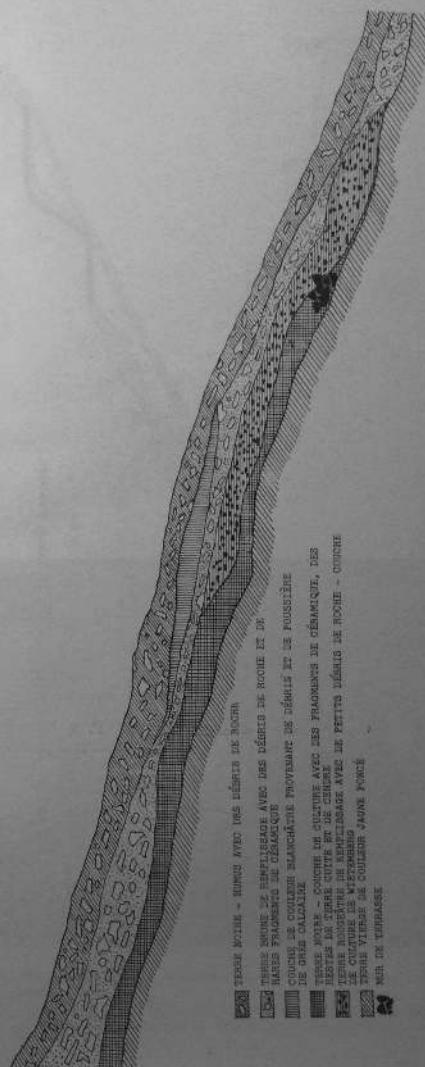


Fig. 10. — Coupe de la VII^e terrasse. Échelle 1/50.

PLANCHE 61

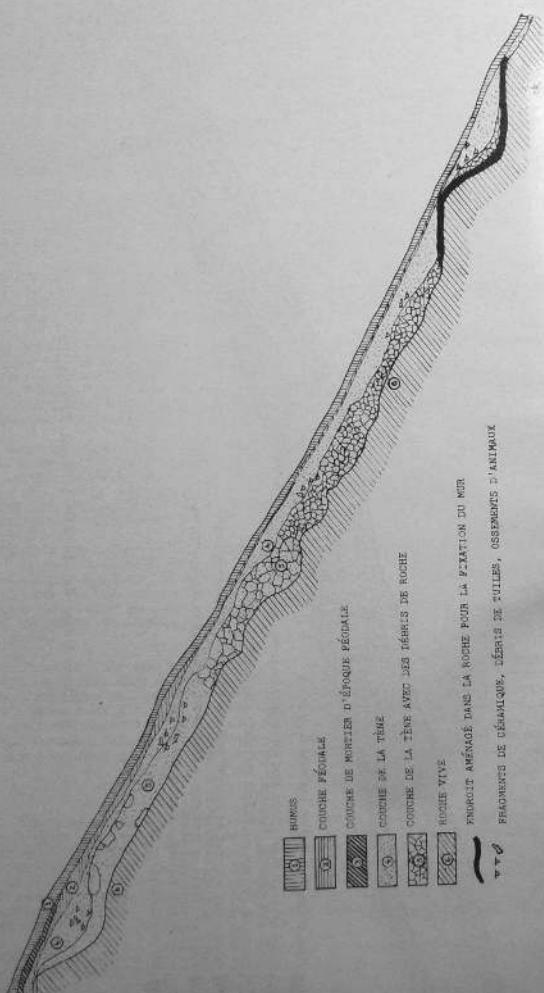
Fig. 12. — Coupe de la section D. Partie ouest du sommet du *Te* à Sion, échelle 1/10.

PLANCHE 62

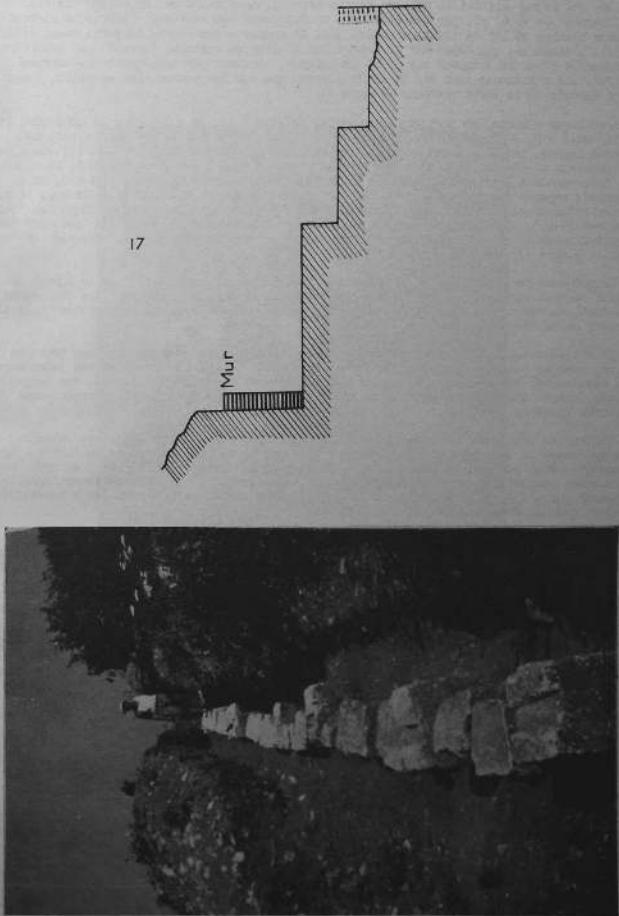


Fig. 13. — Parement intérieur du mur de l'enceinte de la forteresse. Partie nord.

Fig. 17. — Plan de la fondation taillée en forme de marches pour la fixation du mur sur la roche vive. Echelle 1/25.

Bien que le mur ait été en majeure partie détruit, nous avons pu en suivre le tracé sur une longueur de 41 m. et, par des sections, en retrouver les vestiges - débris de pierres de couleur blanche et lit de fixation creusé dans le rocher - sur toute la pente ouest (figures 11-12). L'enceinte, qui dépassait largement les limites du castrum, formait un quadrilatère et mesurait 67 m. de longeur sur 36 m. de largeur, occupant par conséquent une surface de 2 312m². Elle s'étendait tant sur le petit plateau que sur les pentes nord et ouest, jusqu'aux bords abrupts de la paroi rocheuse (figure 3).

A en juger d'après les portions découvertes *in situ* - 13, 60 x 1 m. sur le côté nord (figure 13) et 7 x 0, 50 m. dans l'angle nord-ouest (figure 14) - la facture du mur est, dans les grandes lignes, pareille à celle des autres murs des citadelles daciques connues (7). Il y relève toutefois un élément rencontré ici pour la première fois : des tronçons de 1, 50 m. environ, correspondant à trois longueurs de blocs (lesquels mesurent 0, 54 x 0, 32 x 0, 16 m. en moyenne), séparés les uns des autres par des piliers verticaux de 1, 20 x 0, 28 x 0, 16 m. et reliés transversalement et longitudinalement par des poutres de bois fixées dans des "habe", (figures 15-16). Les blocs d'une même rangée sont souvent reliés entre eux par ces "habe" longitudinales (figure 14). Le mur est fixé au sol au moyen d'une rigole creusée en degrés dans la pierre (figure 17).

La présence de l'acropole de la citadelle dace à 1083 m. d'altitude, sur le sommet de ce massif rocheux isolé et presque inaccessible est, en vérité, surprenante. Elle correspond exactement, du reste, aux données fournies par les auteurs anciens, qui parlent des "établissemens daces "juchés sur les rochers" (8).

Il n'y avait plus de mystère désormais : la citadelle dace apparaissait dans toute sa majesté, avec sa puissante enceinte au sommet du massif, ses plates-formes et ses terrasses creusées dans le roc aux endroits favorables à l'aménagement des tours de défense, ses larges terrasses, siège d'un habitat parfois intense et avec une grande puissance de rayonnement aux environs (figures 1 et 2).

Toutes les fouilles, que ce soient celles pratiquées sur les terrasses, les balcons, les plates-formes ou dans l'enceinte, attestent l'existence de deux couches de culture : l'âge du bronze, à céramique peu abondante (figure 29 A, 1-3, 5, et fig. 10), et une seconde couche dace assez compacte, surtout sur la terrasse V, où elle est d'une richesse exceptionnelle, atteignant jusqu'à 1, 90 m. d'épaisseur (figure 5). Sur certaines terrasses, on a identifié également quelques fragments de poterie Coptofeni.

La poterie dace de Piatra Craivii est de facture grossière, travaillée à la main (figure 29 A, 9 et fig. 29 B, 13, 14, 16) en terre grise de couleur grise ou brune et décorée d'une ceinture alvéolaire ou d'une crête à boutons et protubérances coniques (figure 29 B, 14, 16, et fig. 30 A, 1-5 et B, 9). Elle ressemble à celle découverte à Piscul Crăsan (9), Tinosul (10), Poiana (11), Cetea (12), Piatra Roșie (13), Popești (14), Arpașul de Sus (15), Sîncr-

(7) C. Daicoviciu, *Sistemi e tecniche di costruzione militare e civile presso I. Daci nella Transilvania*, in *Atti del settimo Congresso internazionale di archeologia classica*, Rome 1961 vol. III, pp. 61-66. C. Daicoviciu-M. Daicoviciu, *op. cit.*, fig. 5, 8, 14, 16, 21. J. Déchelet, *Manuel d'archéologie*, IV, Paris 1927, pp. 481-502, fig. 411-417.

(8) Tacite, *Ann.*, IV, 46, 5, 47, 3 : *Castella rupibus indita*. Florus, XVIII, 18-19 : *Daci in hercaren montibus*.

(9) Ion Andrieșescu, *Piscul Crăsan*, pp. 12-18, fig. 17-43 (ceintures, boutons circulaires, alvéoles); p. 21, fig. 53-54; pp. 72-75, fig. 187-198 (décor en vagues); pp. 25-27, fig. 62-65 (tasse dace).

(10) Radu Vulpe et Ecat. Vulpe, *Les fouilles de Tinosul*, p. 185, fig. 22 (ceintures alvéolaires, décor en zig-zag); p. 196, fig. 23-25 (poterie primitive); p. 209, fig. 39 (polissoir et fusiforme).

(11) Radu Vulpe et Ecat. Vulpe, *Les fouilles de Poiana*, pp. 290-297, fig. 43, 47 (poterie travaillée à la main); p. 317, fig. 97 (polissoir); Radu Vulpe, *La civilisation Dace et ses problèmes (poterie porreuse)*, avec une discussion du problème p. 158, n° 13, bibliographie de la culture dace.

(12) D. Berciu - Ion Berciu, *Cercetări și săpături în județele Turda și Alba, în Apulum II, 1943-1945*, pp. 40-42, fig. 30-31, pl. II/8 (poterie grossière, fusiforme, poids pyramidaux).



Fig. 14. — « Murus Dacicus » de la partie nord-ouest. Amoncellement de blocs taillés et parement intérieur avec des blocs liés par des poutres transversales et longitudinales fixées dans des trous caractéristiques.



Fig. 15. — Murus Dacicus. Parlement intérieur. Blocs taillés, piliers verticaux et trous.

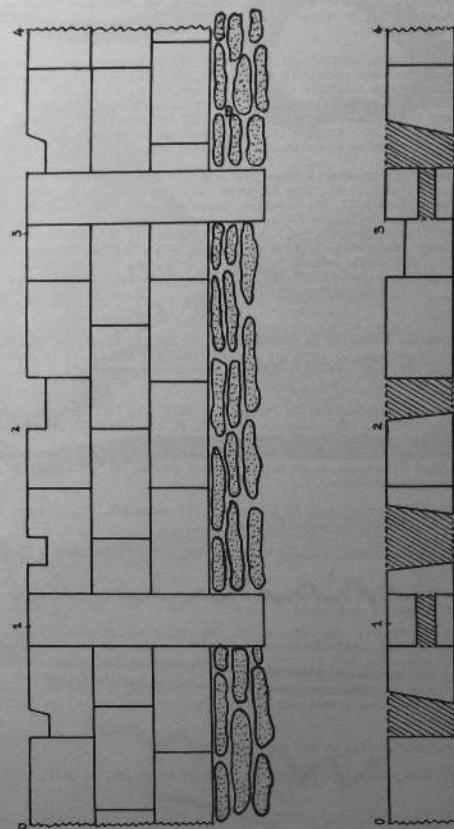


Fig. 16. — Plan du Murus Dacicus. Blocs taillés, piliers verticaux et trous pour la fixation des pentes transversales et longitudinales. Echelle 1/20.

aien (16), Deva (17) et dans d'autres établissements. Les formes les plus fréquentes en sont les "tasses" servant de lampes (figures 30 A, 6), les vases à col court et les poteries de différentes dimensions (figure 30 A, 1-5, et B, 7-9). Quant à la céramique fine, elle est façonnée au tour, en terre glaçie de différentes nuances de gris et de brique, et présente les formes habituelles de vases à parise arrondie, de compotiers, de cruches, d'écuelles, de soupières, de jarres, d'amphores et de coupes à pied (figures 29 A, 4, 5-8, 10, B, 11-12, 15, 17 et figures 30 B et C, 10-18). I.

Il faut mentionner également, surtout sur la terrasse V, de nombreux objets en tissus dont les plus importants sont des polissoirs (figure 31, 4, 7, 8, 11, 13), des poignées métalliques à tisser (figure 31, 2, des fusfoles (figure 31, 3-4, 6, 9, 10, 14-27), des tapis ou plastes ou arrondies de facture grecque (figure 31, 1) et de menues pièces arrondies (figure 31, 12, 13). Citons encore deux fragments de céramique peinte (19) (figure 19, 1-2), trois fragments de céramique à décor graphité (20) (figure 19, 1-3), ainsi qu'un fragment de bol à fond plat avec cercles concentriques, de rosettes et de feuilles excisées (figure 18, 2).

Il convient d'accorder une importance toute spéciale aux objets en fer et en bronze : fauilles (figures 22, 8 et 23, 3-4, 7-8), faux (figures 22, 2, 4, 9 et 23, 1-2, 5-6), haches (fig. 22, 5) de charrière de type celtique (figure 22, 6), binettes, houes (figure 22, 1, 5) (21), hennettes, planches (figure 28, 9), enclosures (figure 27, 8, 11), ciseaux (figure 27, 1-3, 6, 10 et 28, 8, 10), marteaux, martelettes (figure 27, 4-6), vrilles (figure 28, 15, 16), cognées (fig. 28, 1), ferrés de lance (figure 20, 1, 2, 7 et fig. 21, 4-6), flèches (figure 20, 1, 2, 4, 7, 8-15), sabres (figure 20, 6), *sabres daciques* (figure 21, 1-3), lances en fer munies d'écailles (figure 21, 4) (23), mors, branches de mors (figure 25, 1-2, 4-5), épérons (figure 25, 5-12),

(13) C. Daicoviciu, *Cetatea dacică de la Piatra Roșie*, p. XIV, 1, 4, 10, 14, 16 (fusfole, polissoir); pl. XVII, 11, 12, 14, 15 (bouts circulaires); pl. XVIII, 1-9 (tasses daces); pl. XVIII, 13-18 et pl. XIX, 4-9 (groupe de lignes, ceintures à encoches); pl. XX, 7-13 (décor ondulé).

(14) Radu Vulpe, *Santierul arheologic de la Popești*, in SCIV, VI, 1-2, 1955, p. 250, fig. 12 (tasse dace); p. 254, fig. 19, 1-2 (poins, polissoir); p. 255, fig. 21, 1-3 (fusfoles, va-ses piriformes).

(15) M. Macres, *Santierul arheologic de la Cașof-Arpașul de Sus*, in *Materiale*, IV, 1957, p. 148, fig. 23 et 24 (poterie grossière).

(16) C. Preda, *Săpăturile arheologice de la Sărăceni*, in *Materiale*, VI, 1959, p. 836, fig. 11; pp. 840-841, fig. 12-13 (poterie grossière).

(17) O. Floca, *Vame dacice pe dealul cetății Deva*, in *Omagiu lui C. Daicoviciu*, 1960, pp. 209-210, fig. 5-7.

(18) La poterie fine, façonnée au tour, ressemble à tous les points de vue à celle découverte dans tous les établissements mentionnés.

(19) C. Daicoviciu-H. Daicoviciu, *op. cit.*, p. 43, fig. 29, à motifs géométriques, végétaux et zoomorphes; Ferdinand Maier, *Spätkelteneramik aus dem Oppidum von Manching in Germania*, 39, 3-4, 1961, pp. 360-368, fig. 1-4, pl. 4-5; *Zur berühmten Spätkelteneramik in Mitteleuropa*, in *Germania*, 41, 2, 1963, pp. 259-268, pl. 10-13. Il s'agit de céramique peinte en bandes, datée de la fin du Ier siècle av. notre ère et considérée, d'après ses formes, son décor et sa technique, comme d'influence celtique évidente. J. Déschélette, *op. cit.*, pp. 994-1009, fig. 584-588.

(20) D. Berciu-I. Berciu, *op. cit.*, p. 39, fig. 30, 1-5.

(21) Ion Berciu et Al. Popa, *Depozitul de unelte dacice de la Strâbă*, in SCIV, XIV, 1, pp. 151-160, fig. 1-3.

(22) Ion Berciu et Al. Popa, *loc.cit.*, p. 155, fig. 2, 9 et 3, 19. C. Daicoviciu, *Santierul arheologic Grădiștea Muncelului*, in SCIV, III, 1952, p. 297, fig. 16; p. 301, fig. 22 et 23; idem., in SCIV, IV, 1-2, 1953, p. 180, pl. III; idem., *Cetatea dacică de la Piatra Roșie*, pl. VII, 10.

(23) Alsöföhren var. mon., pp. 76 et 98, pl. XXI, 229, 232. D. Berciu-Ion Berciu, *Cercetările*..., p. 40, fig. 31, 48. C. Daicoviciu, *op.cit.*, pl. X, 1-6. O. Floca, *op.cit.*, p. 211, fig. 9-11. Fl. Bobu Florescu, *Monumentul de la Adamclisi*, II^e éd., Bucarest 1961, p. 618, métrop-

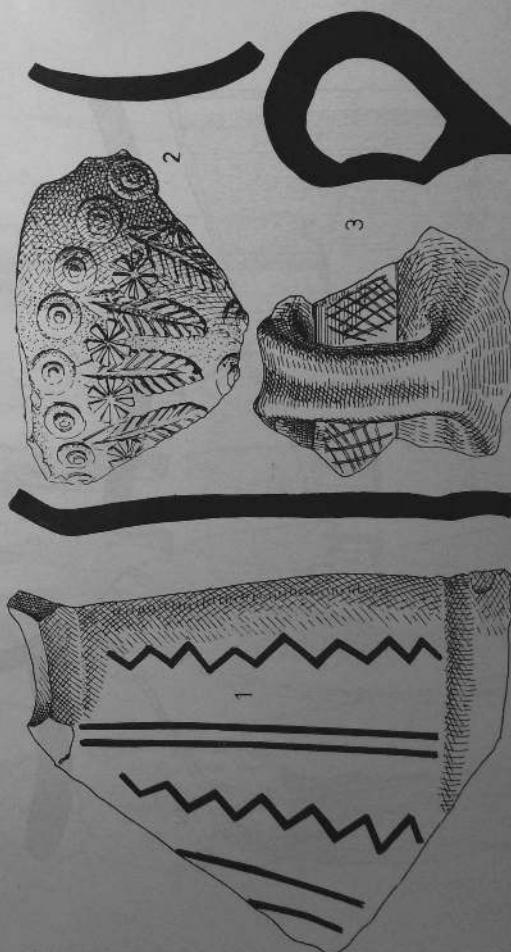


Fig. 18. — 1 et 3. Fragments de céramique de La-Tan, graffitis ; 2. Fragments d'un vase en forme de bol avec décor géométriques et végétaux.

PLANCHE 67

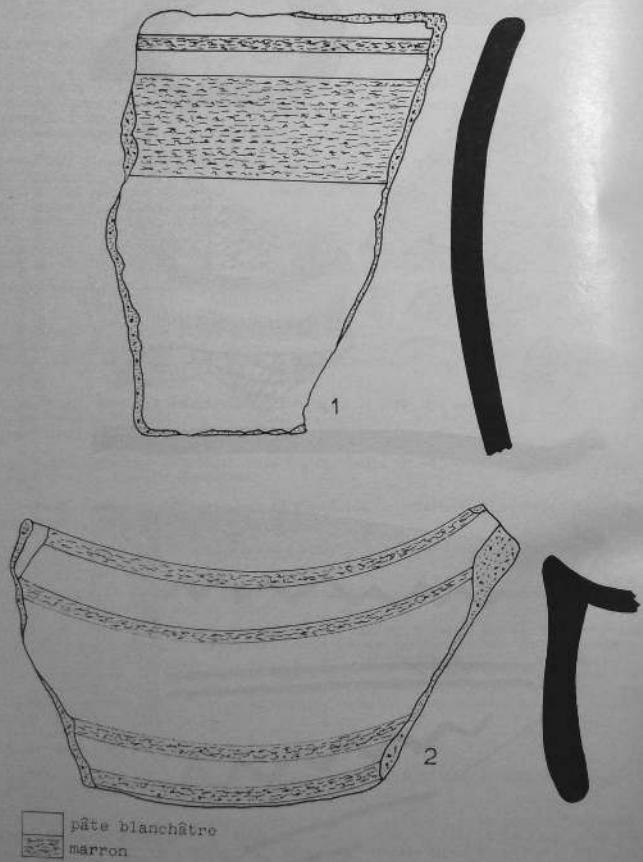


Fig. 19. — Fragments de céramiques peintes à fond blanchâtre et à bandes marron parallèles.

PLANCHE 68

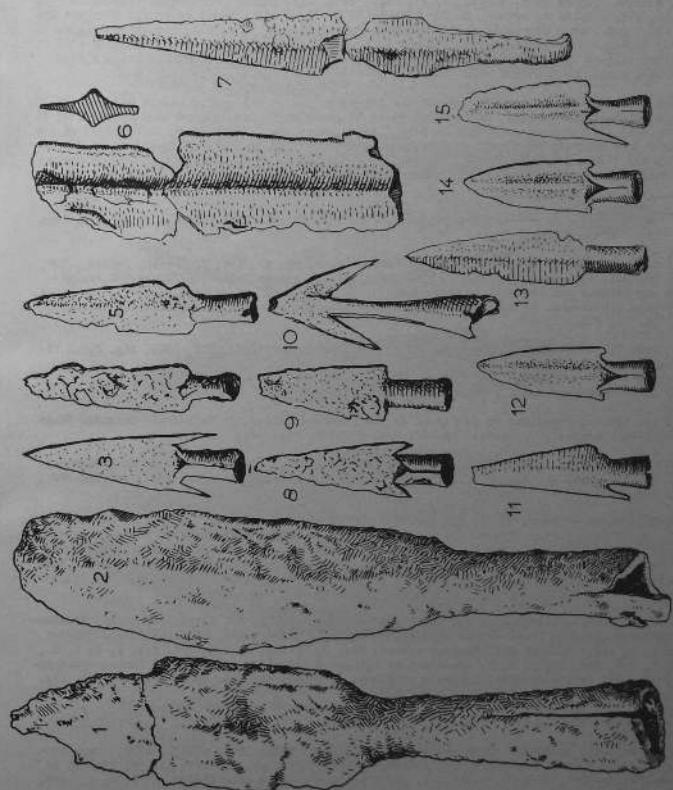


Fig. 20. — 1-2. Pointes de lance en fer ; 3-5, 8-15. Pointes de flèche en fer ; 6. Fragment d'épée en bronze ; 7. Pointe de lance en fer,

pièces de harnachement (figure 25, 3, 6, 13) (24), chaudrons et vases en fer (figure 25, 11-12) ou en bronze de différentes grandeurs, plaques de bronze (figure 32 B, 14), les unes artistiquement décorées, ciseaux pour la tonte des brebis (25) (figure 32 A, 8), clefs (figure 32 B, n° 16-17) (26), crémallères, dont l'une à protomes (figure 32 A, 2-4) (27), clous à tête arrondie et ornemée, clous de fer de différentes grandeurs (figure 27, 9, 13 et fig. 28, 2-7), crampes pour l'escalade des montagnes - *mîte* - (figure 32 B, 10, 15) (28), crochets anneaux, boucles (figure 33 B, 10-13, 15, 17, fig. 33 A, 23), bagues pendeloques (figure 33 B, 14, 16, 18), fibules en bronze, en fer (figure 33 C, 21, 24-32, 34-36) et en fil d'argent tressé (figure 33 A, 22), aiguilles (figure 32 A, 5-7 et fig. 33 A, 9), bracelets (figure 33 A, 1-6, 8, 20), certains avec nodosités (29), collliers (figure 33 A, 23), perles (figure 33 A, 7 et fig. 31, 12), ceintures (figure 33 B, 3-37) (31), ainsi que d'autres menus objets.

Six monnaies ont été découvertes sur les terrasses III et V : quatre pièces d'argent de l'époque républicaine romaine, datée entre 88 et 46 avant notre ère (figure 34 A, n° 1, 2, 3, 4, B, n° 4-5) (32), un as en bronze de l'an 7 avant notre ère (figure 34 B, n° 6) (32), et une monnaie dac scyphate en argent de type macédonien, datée de la fin du IIIe siècle (33). Au début du IIe siècle avant notre ère (figure 34 A, n° 1) (34). En ce point, on a relevé une couche assez épaisse de "brûlure" : charbon, cendre, bois calciné, céréales : blé, orge, seigle,

es XVII et XXIII. J. Déchelette, op. cit., fig. 483, flèches avec pointe à ailettes à Stradonice-Bohème.

(24) C. Daicoviciu, *Cetatea dacică de la Piatra Roșie*, pl. VI, 1-2. V. Pârvan, *Getica*, 326, fig. 363-365. I. Nestor, op. cit., p. 163, fig. 34. Werner Krämer, *Keltische Holzgeweih-Lange vom Isthmus von Korinth, in Germania*, 39, 1-2, 1961, pp. 32-34, fig. 3-4, pl. 1-2-3. Les matériaux proviennent de différentes régions de l'Europe centrale. J. Déchelette, op. cit., pp. 705-710, fig. 511-514.

(25) Radu Vulpe, *Santierul arheologic de la Popești*, in *Materiale*, VIII, 1961, fig. 8, 2. J. Déchelette, op. cit., fig. 448, 5, 554-555.

(26) J. Déchelette, op. cit., pp. 896-899, fig. 619, 4-6.

(27) Ion Herciu, *Chemiera de la Planul de Jos (raionul Sebeș)*, in *Buletinul Muzeului Brukenthal* (sous presse). V. Pârvan, op. cit., pp. 498-500, fig. 344.

(28) C. Daicoviciu, in *Materiale*, III, 1957, p. 259; idem., *Cetatea dacica de la Piatra Roșie*, pp. 83-84, pl. VI, 2 a et 2 b; pl. IX, 1, 2 et 4. J. Déchelette, op. cit., pp. 899-902, fig. 601-602.

(29) Radu Vulpe et Ecaterina Vulpe, *Les fouilles de Tincău*, p. 214, fig. 46, 3. V. Pârvan, op. cit., pp. 556-555, fig. 389-390. D. Popescu, *Objets de parure gète-daces en argent*, in *Dacia VII-VIII*, 1937-1940, pp. 186-187, fig. 3 et 5; p. 191, fig. 11. D. Herciu, *Ein Problem aus der Frühgeschichte Südosteuropas*, in *Balkanika*, VI, 1943, pp. 383-384, fig. 7 (carte). Radu Vulpe, *Santierul Popești*, p. 257, fig. 22, 1. J. Déchelette, op. cit., fig. 446, 455, 533, 535, 537-538.

(30) C. Daicoviciu, *Cetatea dacică de la Piatra Roșie*, pl. XV, 12. Karel Ludikovsky, *Akeramiky horizont bohatých hrab zén na Morave, in Památky archeologické*, LV, 1964/2, pp. 321-345, fig. 1, 3, une fibule en fil d'argent tressé; fig. 2, 8, fig. 6, 2-3, 7-8, fig. 8, 1, 4, 6, fig. 9, 7-9, fig. 10, 1, 2, 3, bracelets et fibules à nodosités provenant de tombes ayant appartenu à des femmes de l'aristocratie celtique. J. Déchelette, op. cit., pp. 724, 735, fig. 442, 517-519.

(31) J. Déchelette, op. cit., fig. 419, 442, 521, 522.

(32) G. Bellomi, *Le monete romane dell'Italia repubblicana*, Milan 1960, n° 1236, 1238, pp. 132-133, pl. 373, l'an 87 av. notre ère; ibidem, n° 1345, 1358, pp. 144-145, pl. 39, l'an 85 av. notre ère; ibidem, n° 1375, p. 147, pl. 39, l'an 83 av. notre ère; ibidem, n° 2034, p. 227, pl. 52, l'an 46 av. notre ère.

(33) Wattingly, B.M.C., 209, Cohen², 445, l'an 7 av. notre ère. Nous remercions chaleureusement le Prof. Dracur Mitrea pour la détermination de cette monnaie.

(34) K. Pink, *Die Münzprägung der Ostgoten und ihrer Nachbarn*, in *Diss. Pann.*, S. 2, fasc. 15 1939, p. 72, pl. XII, 251.

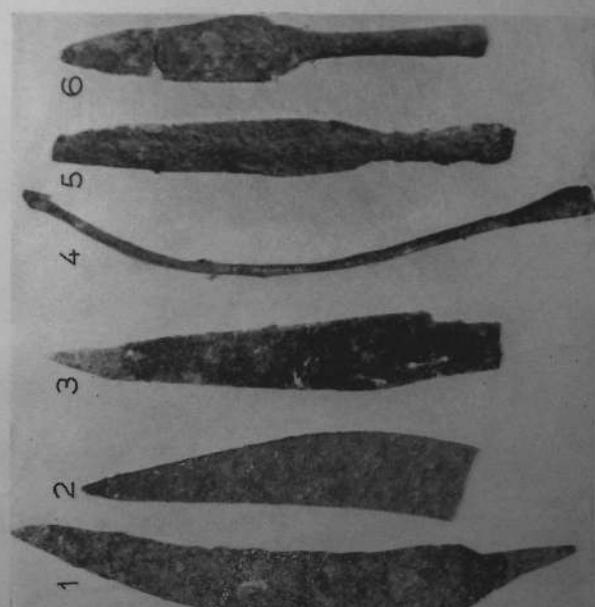


Fig. 21. — 1-3. Falcæ Dacicæ, armes caractéristiques des Daces ; 4-6. Pointe de lance de forme spéciale ; 5-6. Pointe de lance en fer.

PLANCHE 70

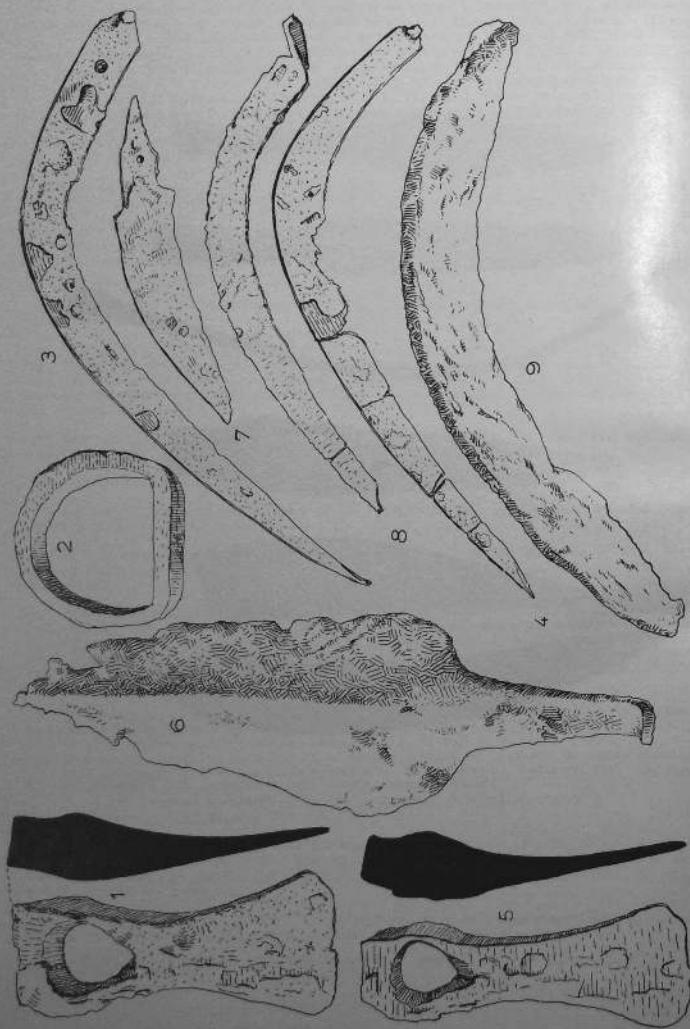


Fig. 22. — Outils agricoles : 1 et 5. Houes ; 2. Anneau pour la faux ; 3-4-9. Faux ; 6. Soc de charre de facture celtique ; 7. Conteau ; 8. Fauchille.

PLANCHE 71



Fig. 23. — Outils agricoles : 1-3, 5-7. Faux ; 4-8. Fauchilles.

pois, chanvre calciné - et beaucoup de bousillage. Tous les objets métalliques sont du reste "calcinés".

Outre de nombreux os d'animaux domestiques, on a découvert aussi, dans la couche de culture de la terrasse occupée par le sanctuaire, trois crânes humains isolés.

La fouille sera continuée jusqu'à épuisement des matériaux concernant l'établissement proposé dit. De larges reconnaissances devront, d'autre part, être entreprises tant pour les hauteurs correspondant à la lisière des forêts dans la zone de Piatra Craivii, que dans le bassin de l'Apoul, où l'existence d'importants établissements daciques aurait été signalée.

+ +

En général, les matériaux découverts à Piatra Craivii - poteries, instruments, armes, ustensiles de harnachement, ustensiles d'usage domestique et objets de culte - sont caractéristiques de la culture dace, telle qu'elle apparaît dans tous les établissements analogues. D'autre part, la richesse et la variété exceptionnelle des matériaux par rapport à l'étendue de la zone soumise aux recherches, la présence d'éléments d'importation peuvent être rattachés à des influences méditerranéennes ou celtes, tels que certains instruments agricoles, certaines catégories de poterie fine, les vases en bronze et une partie des objets de parure, prouvent que l'on se trouve en présence d'un établissement dace particulièrement important (35).

L'existence de terrasses fortifiées à murs cyclopéens, de balcons et de plates-formes creusées dans le roc, enfin et surtout d'une acropole (axx) au puissant mur d'enceinte, juchée au sommet d'un massif rocheux presque inaccessible, mènent forcément à la même conclusion. La richesse tant des matériaux archéologiques que des puissants éléments de fortification mis au jour nous autorisent à affirmer que le site de Piatra Craivii était le siège d'un important établissement du type *oppidum*, appartenant à une tribu ou à une union tribale. Il est aussi le premier établissement fortifié dace découvert jusqu'à ce jour à droite du Mureş, dans les Monts Apuseni.

Les observations stratigraphiques, établissent l'existence de deux couches de culture, l'une des matériaux - dont certaines, comme le fragment de bracelet de type celtique (figure 33 A, 20) peuvent être assignées à une époque plus reculée - et les découvertes monétaires permettent de distinguer deux phases d'évolution nettement déterminées : un établissement ancien, situé sur des terrasses défendues par des murs rudimentaires, peut-être aussi sur des balcons et des plates-formes défendues par des palissades en bois; puis une forteresse plus récente en plein essor de construction, pourvue de murs, de tours de défense et d'une inexpugnable acropole, la durée de l'établissement couvre une longue période de temps, que l'on peut situer sans trop grand risque d'erreur entre la fin du III^e siècle avant notre ère et le I^e siècle de notre ère.

La forteresse qui se trouvait en pleine construction à la veille ou au moment même des guerres daco-romaines, a été, tout comme les autres citadelles daces, détruite au cours de ces guerres, ainsi qu'il ressort de l'existence de la couche d'incendie, compacte, et de l'état de calcination des objets métalliques. Les murs de l'acropole ont été démantelés et précipités dans les ravins environnants, exactement comme il est arrivé dans les autres citadelles conquises par les Romains. Il est probable que les travaux de fortification de l'établissement dace de Piatra Craivii ont été exécutés, en toute hâte, au cours des années d'entre les deux guerres daco-romaines, c'est-à-dire entre les années 101 et 106.

L'existence au cœur de la Transylvanie, dans cette place forte naturelle qu'est la région des Monts Apuseni, d'un établissement dace du type *oppidum* d'une importance particulière nous autorise, en nous référant aux sources littéraires et historiques de l'Antiquité, à affirmer que la découverte faite à Piatra Craivii n'est autre que celle de la "ville d'Apoulon" capitale de la tribu dace des Apules (36).

(35) C. Daicoviciu, Le problème..., pp. 132-135; idem., La civilisation Dace et sa place dans la culture de la région balkanique, in Actes du Colloque International de civilisation balkanique, Bucarest 1962, pp. 96-98. M. Condurachi, op.cit., p. 77; idem., Influences grecques et romaines dans les Balkans, en Hongrie et en Pologne, in VIII^e congrès International d'archéologie classique, Paris 1963, pp. 121-122.

(36) I.T. Russu, Vacius Appulus, in Acta Musei Regionalis Apulensis, IV, 1961, pp. 87-90.

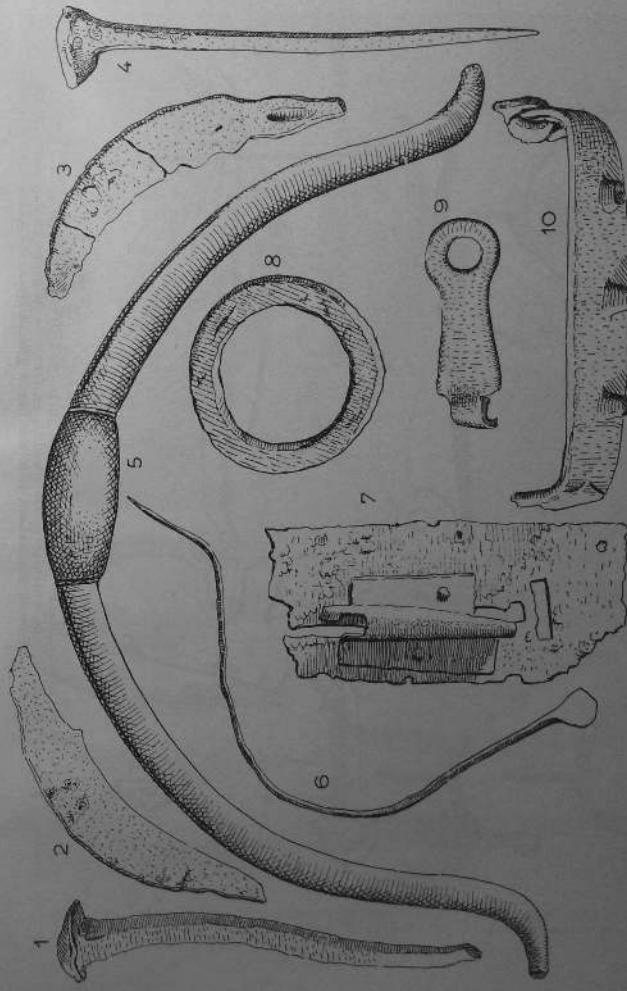


Fig. 24. — Utensiles d'usage courant : 1, 4. Gros oblos ; 2, 3. Petits couleaux ; 5. Aube d'un grand chablon en bronze, soignusement travaillée ; 6. Epingle en bronze ; 7. Charnière en bronze ; 8. Anneau en fer ; 9, 10. Fragments de crampons à glace.

PLANCHE 73

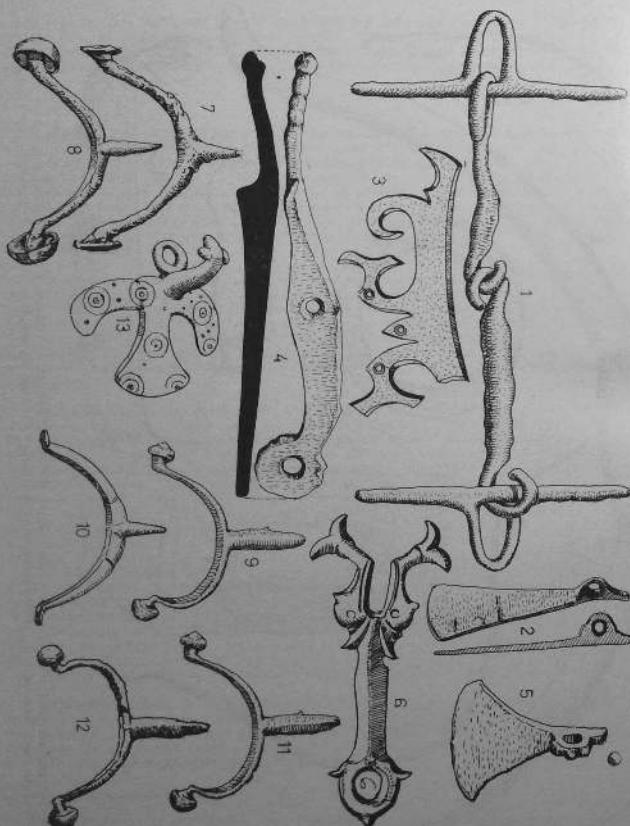


Fig. 25. — Pièces de harnachement : 1. Morceau de tôle ; 2. Eperons ; 3, 6, 13. Pièces de décoration avec des grilles en forme de dauphins et une pièce (3) en forme d'oiseau solénatisé ; 4, 5. Branches latérales (de mors) avec un filet de fer et une pièce (5) en forme de grilles géométriques.

PLANCHE 74

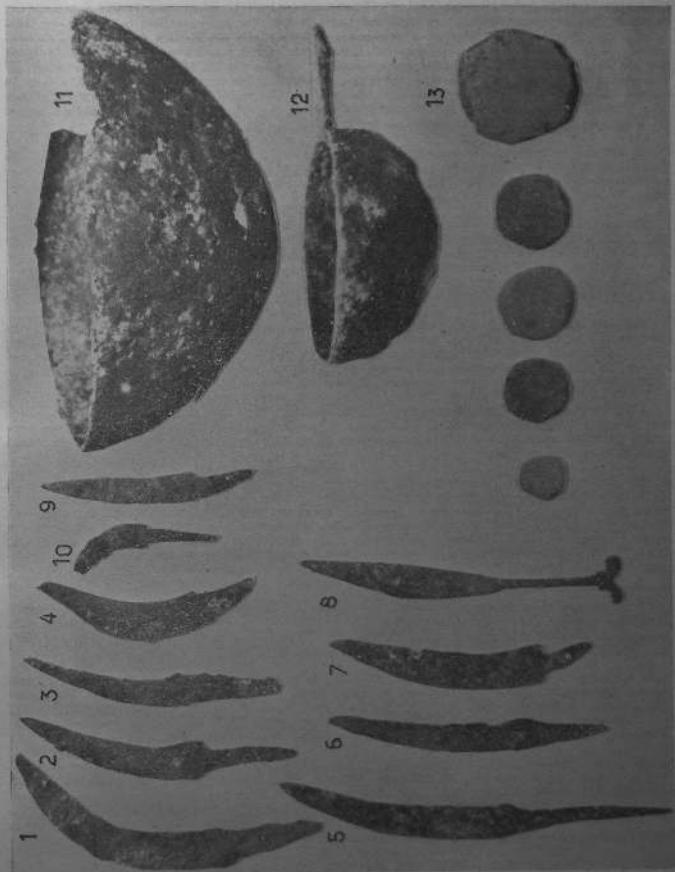


Fig. 26. — Ustensiles d'usage courant : 1-10. Petits couteaux ; 11-12. Vases de fer en forme de calotte ; 13. Petites pièces rondes en terre cuite.

Deux vers d'une poésie latine - *Consolatio ad Liviam* - abondamment commentés par A. v. Premerstein, G. Patsch, V. Părvan, le Prof. C. Daicoviciu et I.I. Russu, évoquent "l'impétueux Danube et la tribu lointaine des Apules" (*Danuviusque rapax et Dacus orbe remoto Appulus*)⁽³⁷⁾, cependant que le résumé d'histoire universelle de Trogus Pompeius-Justinus mentionne - dans le prologue 36, qui a fait l'objet d'un minutieux commentaire de la part du Prof. C. Daicoviciu - "l'accroissement de la puissance des Daces sous le roi Rubobostes" (*et incrementa Dacorum per Rubobostem regem*), "un prédecesseur éloigné - de la fin du III^e siècle et du début du II^e siècle avant notre ère - de Burebista, qui gouvernait une puissante union tribale dans le centre ou le midi de la Transylvanie"⁽³⁸⁾. Le célèbre géographe et astronome alexandrin Claudio Ptolémée, qui écrivait au II^e siècle de notre ère, mentionne dans sa *Géographie* le nom de l'oppidum d'Apolon, localisé dans la partie centrale de la Transylvanie⁽³⁹⁾.

Il est par conséquent, probable que l'établissement en terrasses de Piatra Craivii a été fondé à la fin du III^e siècle et au début du II^e siècle avant notre ère et que la construction en toute hâte de la citadelle a eu lieu sous la conduite de quelque chef dans le temps de Décebal.

Piatra Craivii - l'Apolon dace - formait-elle avec d'autres citadelles, telles que Rânița, Căpâlna et Tilica une ceinture de défense avancée de la capitale Sarmizegetusa Regia? C'est possible. Mais il n'est pas moins possible qu'elle ait constitué la pièce maîtresse d'un autre complexe d'établissements situés dans les Monts Apuseni, la région aurait alors été la Transylvanie. Seules les recherches ultérieures pourront fournir une réponse concrète à ce sujet.

Les vestiges découverts représentent une précieuse contribution à la connaissance de la culture matérielle des Daces et à celle du stade avancé auquel était parvenu leur développement économique au moment de la conquête romaine. Les outils en bronze et en fer attestent que durant la période d'indépendance de l'état dace, l'établissement de Piatra Craivii était un centre économique et artisanal important, à relations étendues.

L'édification de son puissant système de fortifications - un gigantesque zigzagourt - , avec ses terrasses, ses balcons, ses plates-formes et son acropole, suppose l'existence d'une autorité centrale consolidée et l'effort conjugué de milliers d'hommes, parmi lesquels de très habiles tailleurs de pierre.

La citadelle dace de Piatra Craivii possède ses caractères et sa signification propre : à la fois redoute de la dernière résistance devant un ennemi sans pitié; tentative désespérée d'amour de son peuple pour sauver sa liberté. Important témoignage du potentiel politique et spirituel du peuple dace, centre tribal puissant, capable de s'adapter à toutes les circonstances; puisque d'un établissement pacifique, siège de sanctuaires et d'une culture avancée, il a su, à l'heure suprême où son existence était en jeu, le transformer radicalement, en crulant dans le royaume une forteresse inexpugnable (40).

(37) Le passage bien connu de *Consolatio ad Liviam* : *Danuviusque rapax et Dacus orbe remoto Appulus*, commenté par Premerstein (*Jahreshefte*, I. Beibl., p. 159 sqq. V. Părvan, *Getica*, p. 85 note 1, p. 104, note 1, p. 260, p. 204), ainsi que l'étude exhaustive de I.I. Russu, *op.cit.* pp. 83-93, *Izvoare privind istoria României*, I, Bucarest 1964, pp. 344-345.

(38) C. Daicoviciu, *Le problème...*, pp. 134-135, le commentaire du passage de Trogus Pompeius : *incrementa Dacorum per Robobostem regem*; idem, *Dacii din Munții Orăștiei și încreaturile statutare sclavagiste dac*, in *SCY*, cluj, I, 1950, fasc. 2, pp. 119-123. M. Macrea, *op.cit.*, pp. 119-146, y compris toutes les discussions autour de ce problème; *Izvoare privind istoria României*, I, pp. 360-361, note 46.

(39) *Izvoare privind istoria României*, I, pp. 541-547; pour les établissements du type oppidum, voir aussi J. Dechelette, *op.cit.*, pp. 452-461. Yvan Graff, "Oppida" et "castella" du pays des Belges, in *Celticum*, VI, 1963, pp. 113-170, 16 fig., avec les notes respectives. Joseph Bautier, L'ambre jaune de l'oppidum celtique de Starý Hradisko, in *Celticum* VI, 1963, pp. 215-218; Andrej Záki, La civilisation celtique et la "Contrôle des Castels" dans les Carpates occidentales, in *Celticum*, VI, 1963, pp. 223-226, 4 fig.

(40) Aux fouilles de Piatra Craivii ont participé également les Prof. Gh. Angher et C. Baluta, du Musée régional d'Alba-Iulia, ainsi que les étudiants I. Aldea, Voicer Wolmann et I.I. Bercea.

Une version de cette communication a été présentée par les auteurs à la Session des Musées de la R.P. Roumaine, le 26 décembre 1964.

Une note sur Piatra Craivii, Apulon ? a paru dans les *Fasti archeologici*, XI, 1963, p. 411 n° 6424; de même une courte présentation du sujet a paru dans la revue *Ştiință și tehnica*, 8, 1963, pp. 34-35.

Tes dessins ont été exécutés par notre collaborateur Cornel Chizema.

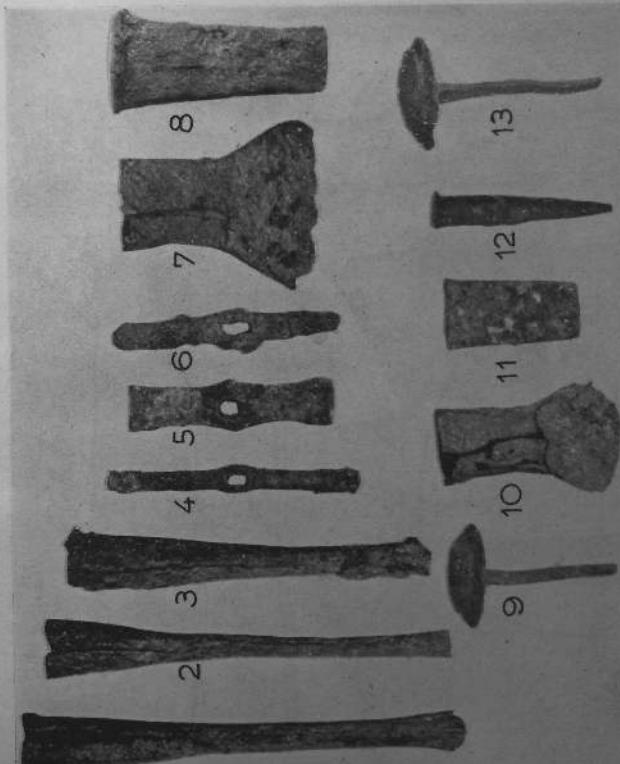


FIG. 27. — Outils d'artisans : 1-3, 7, 8, 10, Oiseaux ; 4-6, Petit harnache ; 9, 13, Clous à tête ronde ; 11-12, Petites enclumes.

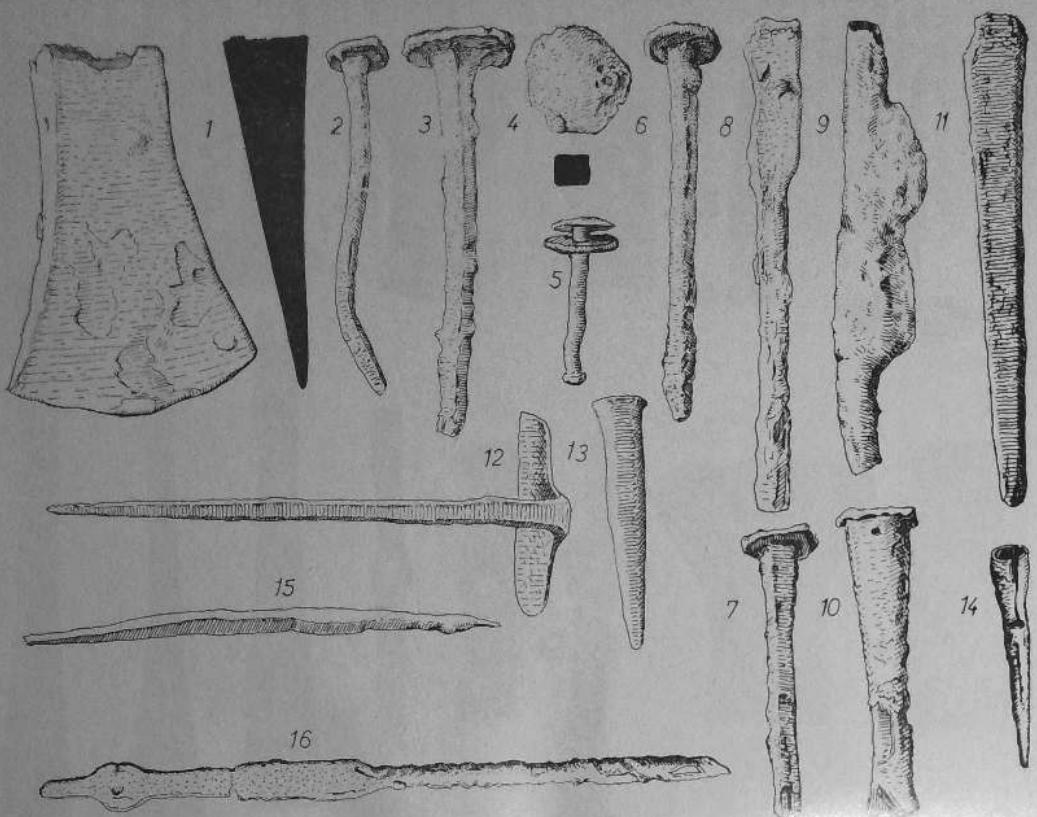


Fig. 28. — Outils d'artisans : 1. Fragment de hache ; 2-7. Clous ; 8-10. Ciseaux ; 9. Plane ; 11, 13, 14. Poinçons ; 12. Racloir ; 15, 16. Fragments de vrilles.

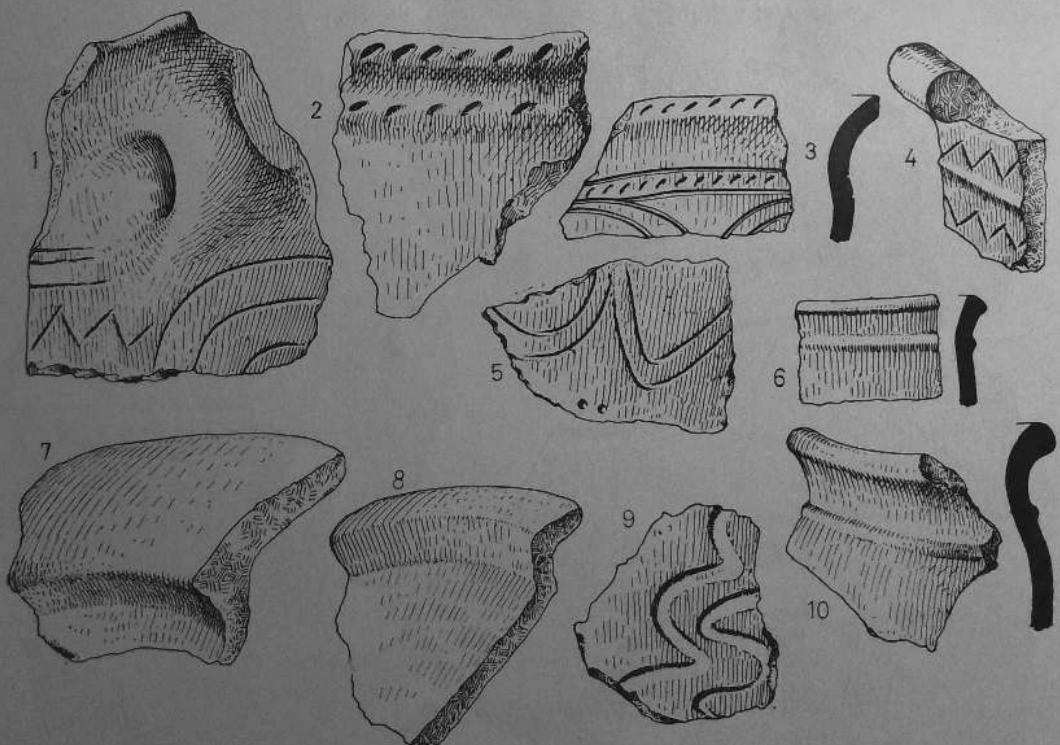


Fig. 29 A. — 1-3, 5. Age du bronze ; 9. Céramique grossière travaillée à la main de l'époque dace ; 4, 6-8, 10. Céramique fine travaillée au tour, époque dace.

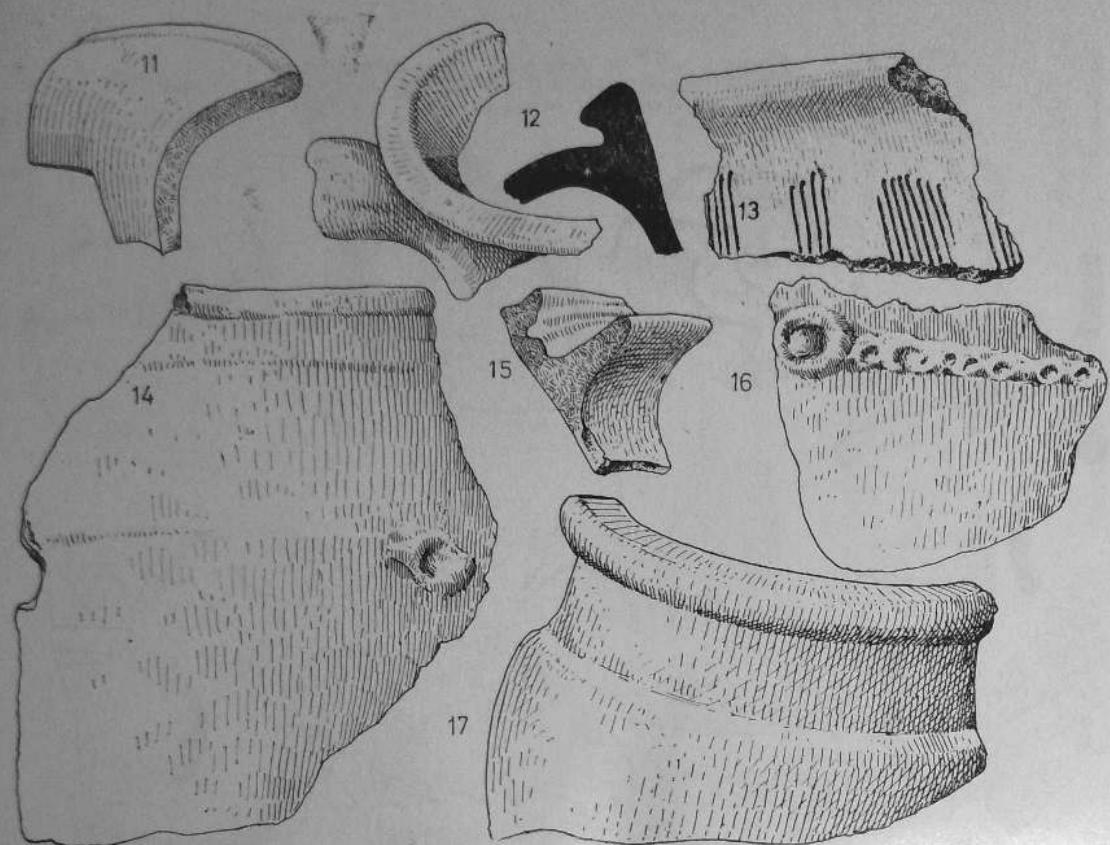


Fig. 29 B. — 13-14, 16. Céramique grossière travaillée à la main de l'époque dace ; 11-12, 15, 17. Céramique fine travaillée au tour, époque dace.





Fig. 30 B. — 7-9. Vases travaillés à la main au décor caractéristique ; 10-12 vases tournés.

PLANCHE 30



Fig. 30 C. — 13-15. Coupes ; 16. Fragment d'amphore ; 17. Vase travaillé au tour ; 18. Fragment de coupe.

PLANCHE 31

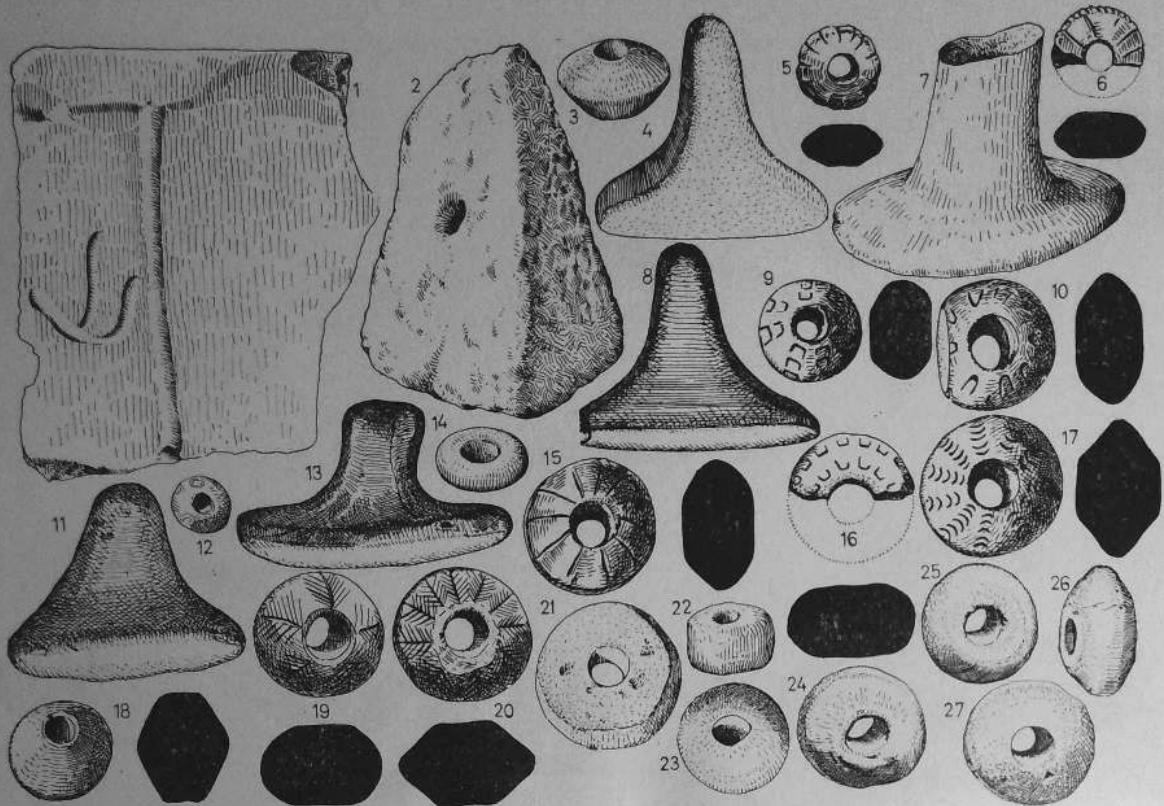


Fig. 31. — Objets en terre cuite : 1. Fragment de tuile de type grec avec une nervure médiane ; 2. Poids prismatique de métier à tisser ; 3, 5, 6, 9-10, 14-27. Friseoles, quelques-unes. 12. Perle en terre cuite décorée.

PLANCHE 82

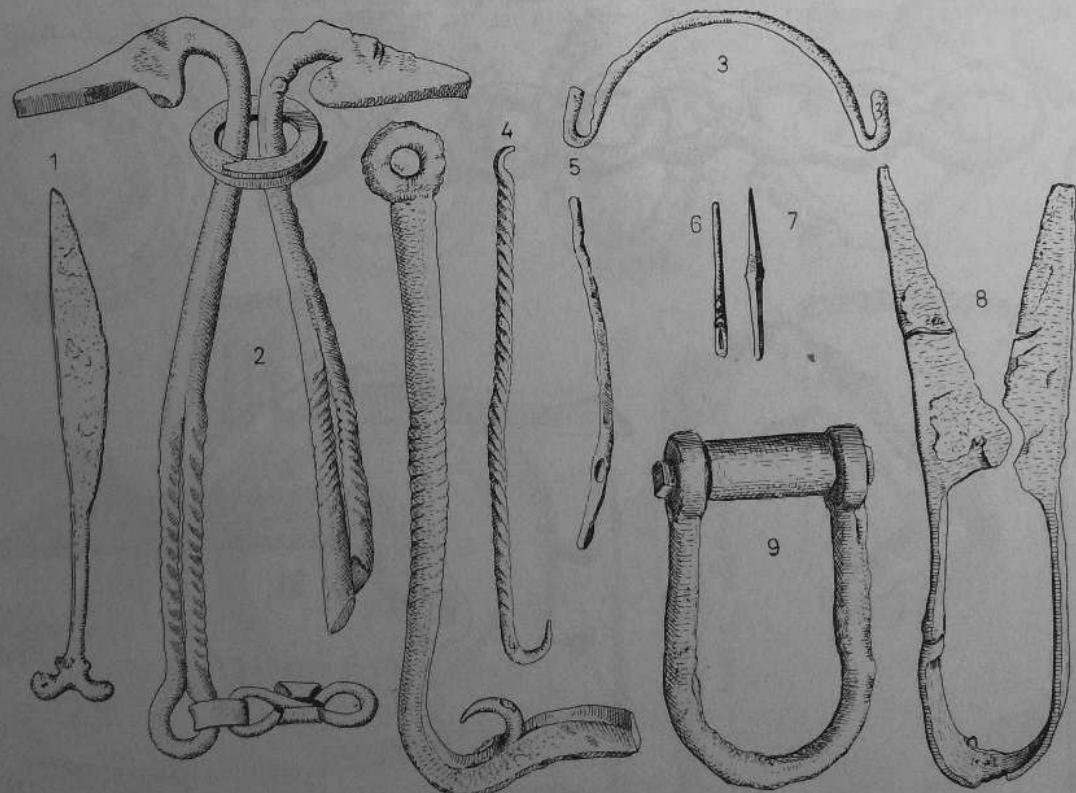


Fig. 32 A. — Objets d'usage domestique : 1. Couteau ; 2 et 4. Fragments de crêmaillère ; 3. Anse d'un petit vase ; 5-7. Aiguilles ; 8. Forceps pour la tonte des moutons ; 9. Objet encore indéterminé (partie de poulie ou de treuil).

PLANCHE 83

PLANCHE 84

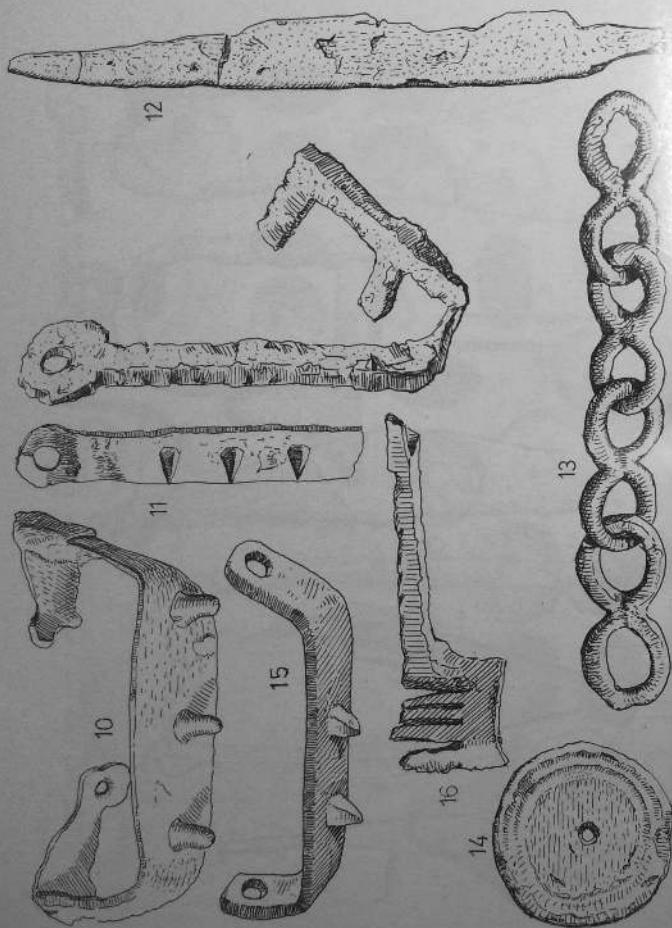


Fig. 32 B. — Objets d'usage domestique : 10, 11, 15. Crampons à glets ; 12. Couteau ; 13. Fragment de chaîne de crénaille ; 14. Fond de petit vase de bronze, sorté de cercles concentriques ; 16-17. Clés.

PLANCHE 85

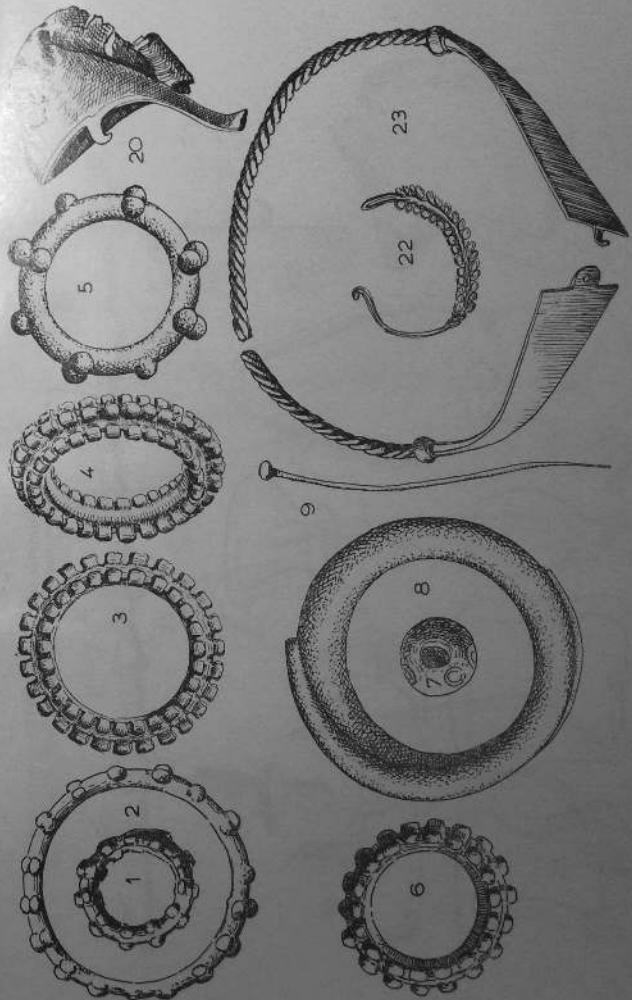


Fig. 33 A. — Objets de parure : 1, 4, 8, 20. Bracelets en bronze (décors pour la flûte) de vases ; le fragment 20 provient d'un bracelet à orces ; 7. Petit disque de terre cuite décoré de cercles concentriques ; 9. Epingle en bronze à tête ronde ; 22. Boucle d'oreille en argent ; 23. Collier en bronze.

PLANCHE 86

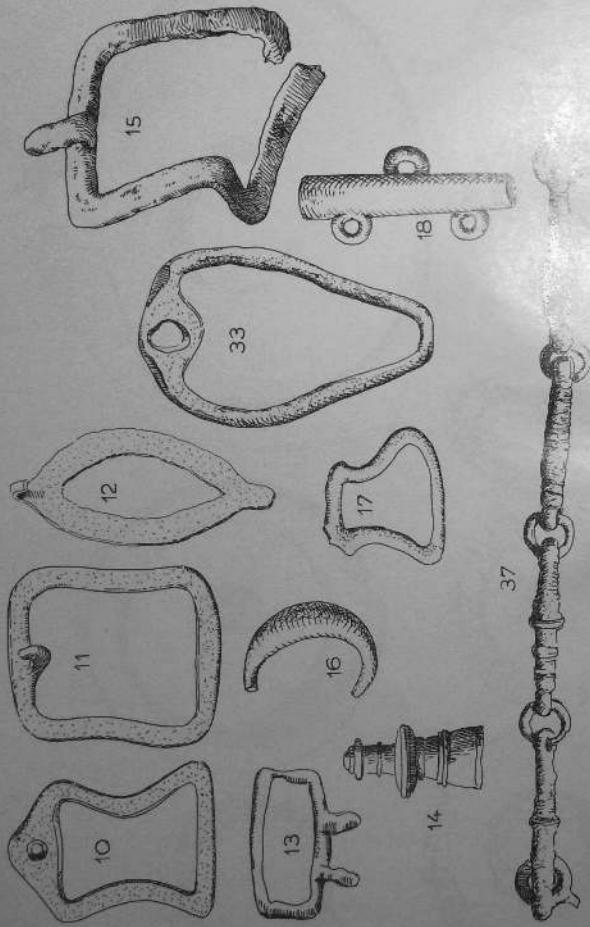


Fig. 33 B. — Objets de parure : 10-13, 15, 17, 33. Boucles en fer et en bronze ; 14, 16. Pins en bronze ; 18. Trousse à poudre ; 37. Chaîne en bronze.

PLANCHE 87

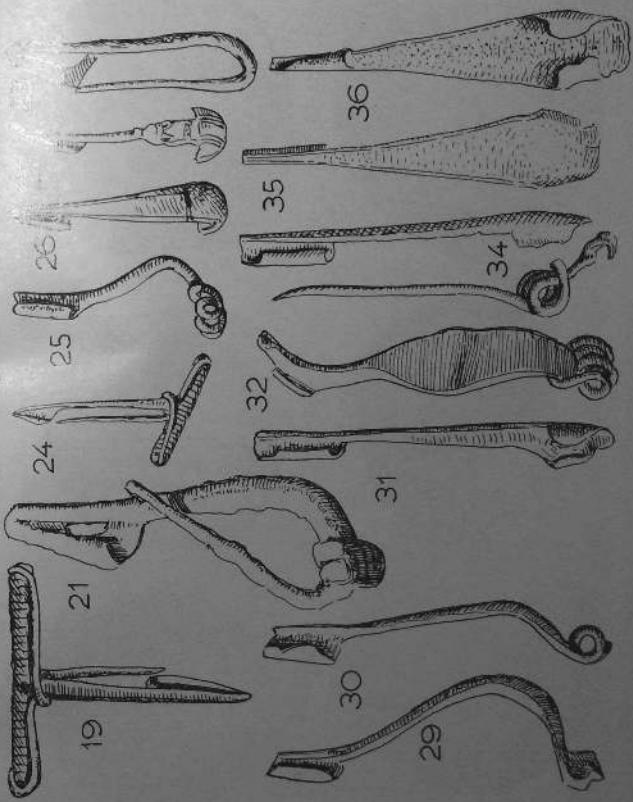


Fig. 33 C. — Fibules en fer et en bronze.

PLANCHE 88



Fig. 34 A. — 1. Tétradrachme d'argent de type macédonien daté du début du II^e siècle ; 2-3. Deniers romains datés entre 88-46 av. J.-C.

PLANCHE 89



Fig. 34 B. — 4-5. Deniers romains datés entre 88-46 av. J.-C. ; 6. As de bronze daté de 7 av. J.-C.

A NEW HOARD OF LA TÈNE METALWORK FROM WALES

PLATES 90-112

by

Hubert N. SAVORY

An accidental find made in June 1963 in north-west Wales contributes more, perhaps, than any other find since that made in 1943 at Lyn Cerrig Bach in the same region, to the problem of the introduction of the La Tène art into the British Isles. It is notorious that by far the greater part of the La Tène metalwork in Britain displays a provincial development which hinders any attempt to date it closely by reference to continental systems or to determine its precise continental sources. The find now to be described appears to represent a school of metalworkers which is earlier, and stands in a more direct relationship to continental ones, than those which were responsible for the bulk of our La Tène art objects. For that reason the discovery made at Tal-y-llyn may be of interest to continental scholars, for the light it throws not only on singular La Tène origins, but on the spread of the La Tène style in parts of the Continent which have not so far produced much art metalwork of this period.

The discovery was made by Mr. and Mrs. Arthur Jones, of Aberystwyth, in a cavity covered by a large boulder which projects from the mountain side alongside a steep path on the west side of the Nant Cader, about 3 km. north-east of Tal-y-llyn church, Merionethshire. The objects lay in a pile, only half-covered by a thin deposit of silt, and for this reason, as well as for others which will be given later it is possible that they may not have been found in the exact spot where they were deposited in antiquity.

The site was visited first by the staff of the Royal Commission on Ancient Monuments in Wales, to whom the finds were brought by Mr. Jones, and then by the writer, when Mr. A.H.A. Hogg, Secretary of the Commission, had passed the objects on to the National Museum for conservation and study. Our visits established that nothing of consequence had been overlooked by Mr. and Mrs. Jones and that the deposit was a superficial one. The subsoil at the point of discovery is hard rock, lying close to the surface, and there is no question of the objects having come from a pit dug into the rock for a burial or any other purpose. At best they can have been hidden under a shallow layer of earth by an itinerant tinker or merchant, after dismantling from the complete objects of which they formed part, although, as had been said, it is not beyond the bound of possibility that they have been placed there in recent times by someone who had disturbed a burial or hoard nearby and subsequently lost interest in the objects he was carrying, on finding them not to be valuable metal.

The find-spot (Fig. 1) overlooks the head of the Dwyryd valley, which in former times led down to a fiord (now silted up) penetrating deeply into mountains north-east of Towyn, among which the highest is Cader Idris (900m.), so as to form a harbour which in the 13th century A.D. was commanded by Castell y-Bere, the principal castle of Llywelyn the Great, Prince of North Wales. The land on which the discovery was made now belongs to Idris Ltd., the London firm of soft drink manufacturers, who have now generously deposited the metalwork in the National Museum of Wales.

THE DETAILS OF THE HOARD.

The Tal-y-llyn metalwork, all of which proves to be of copper alloys of various kind, was unfortunately in a fragmentary and badly corroded condition when found, and as the various pieces of ornamental sheeting were no longer in their proper structural relationships, reconstruction must depend upon their in-

PLATE 90

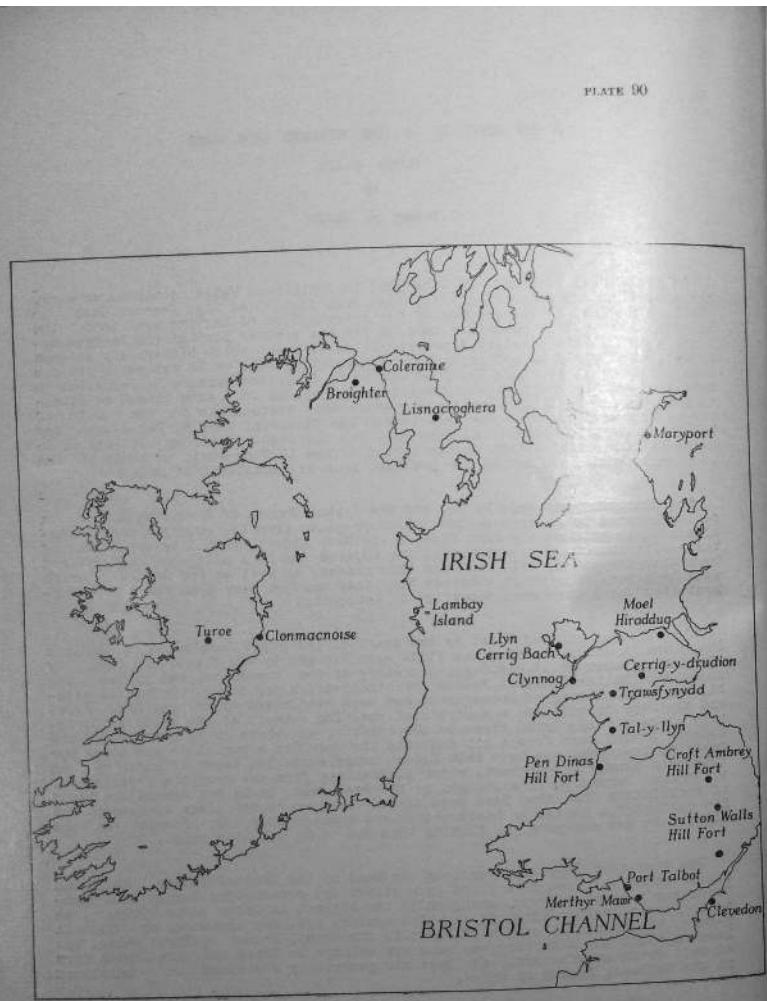


Fig. 1. — Map.

PLATE 91

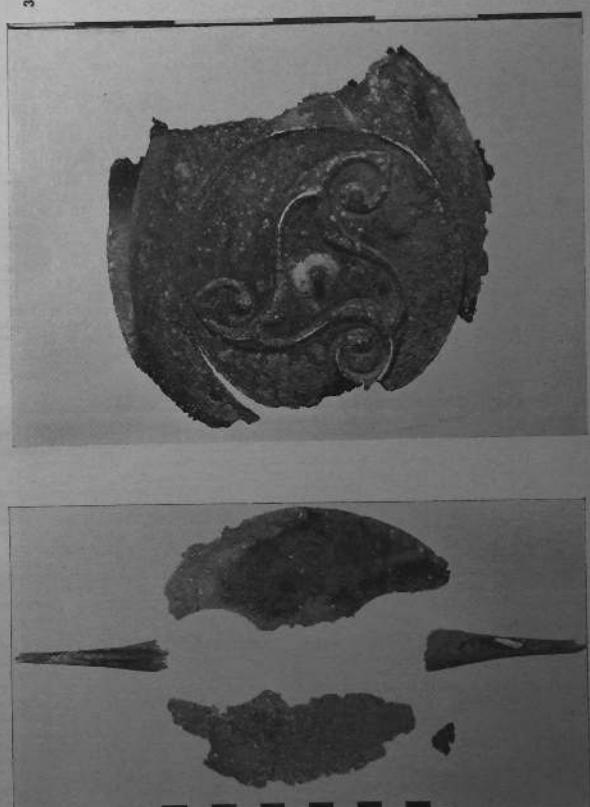


Fig. 2. — Rib-casings and plaques from shields, Tal-y-llyn.
Fig. 3. — Detail of shield-plaque.

ternal evidence.

THE SHIELDS. Clearly some of the fragments had decorated wooden shields of Middle La Tène type. There must have been at least two of these because there are fragments of two shield-bosses (Figs. 20 and 22) of related form but different size. Most of these fragments (Fig. 2 and 16) in fact seem to belong to one shield, which evidently resembled closely one of which fragments were found just outside the innermost (and earliest) rampart of a large fort at Moel Hiraddug in north-east Wales in 1872 (1) and a reconstruction has been attempted on this assumption (Figs. 16 and 17). But it must be emphasized that the fragmentary condition of the shield-boss and the metal casing for the wooden ribs which strengthened the longitudinal axis of the shield make it uncertain whether they originally formed a single piece, as in the Moel Hiraddug shield-boss, or were separate, as in the case of the one from Orton (East Riding of Yorkshire) (Fig. 18) though the former alternative is the more probable; moreover, the metallic similarity between the ribs and the shield-boss, and the metallic difference between them and the plain disc-shaped plates, may mean that a similar pair of ribs originally belonging to the shield has disappeared.

In addition, there are two embossed trapeze-shaped plaques (Pl. 95, Fig. 8 and Pl. 107, fig. 23) which may also be from a shield, but cannot be placed in a definite relationship with the pieces already mentioned, and the same applies to the four composite discs (Figs. 9 & 9a and Fig. 24.4) in each of which an open-work roundel rests on a larger plaque and rivet-holes remain to indicate the mode of fastening to some large wooden surface - perhaps a bier or a wheeled vehicle rather than a shield, and the plain disc of thicker sheeting (Fig. 7) which may also have come from a vehicle.

As we have said, the ornament, embossed or engraved, which occurs on nearly all the Tal-y-llyn fragments, is of the greatest interest for the light it throws on the origins of La Tène art in Britain. At first glance most of the dual pieces might be taken, if considered by themselves, for actual imports from the Continent, while others exhibit distinctively insular features, like 'basketwork' backgrounds, or the development of the finials on the triskele patterns of the first shield. All, however, are linked by the use of a special technique of engraving - by means of a tracer which has been held at an angle of 45° and rocked from side to side, while being driven forward. The 'tremolo' line so formed is used to fill in basketwork backgrounds or to outline embossed patterns; a technique so rare in Britain, except at the very beginning of the local La Tène style, that one is tempted to assign all the Tal-y-llyn metalwork to the same workshop, or closely related group of craftsmen, operating in the 3rd or 2nd century B.C. That these craftsmen resorted to engraving or embossing with equal readiness is shown by closer study of the shield-bosses.

The first shield-boss from Tal-y-llyn (Figs. 3; 16, 20) is an undercut dome 60 mm. high, and was evidently oval in plan, though the pointed sides have been broken off by corrosion so that it is uncertain how they were related to the ribs. The base of the dome is flattened and out-turned laterally to form a flange bearing rivet-holes, giving a diameter on this axis of 133 mm. The second shield-boss (Figs. 7, 22), though fragmentary, was evidently of similar form but somewhat larger, about 152 mm. wide laterally. Like the first boss, its flange is irregular and was probably covered, like the first, by the ends of lateral strips. In the case of the first shield-boss these lateral strips probably survive in the form of two 'pelta'-shaped plaques cut from a disc 415 mm. in diameter. The form of these plaques closely resembles that of the plaques on the Moel Hiraddug shield, otherwise unique in Britain, and one may therefore suspect that the tips of the ribs at Tal-y-llyn also emerged a short distance through the gaps formed by the tips of the 'petas'. As has already been hinted, it is possible that the surviving pair of ribs may belong to the second shield, rather than the first, as in the reconstruction but there is little



Fig. 4. — First shield-boss. Engraved triskele.
Fig. 6. — Detail of engraved triskele and chequer pattern on the edge of the pelta-shaped plaque.

(1) *Archaeologia Cambrensis*, 1928, p. 253 ff.

tle doubt that the first shield also had similar ribs.

Typological comparison of these three North Wales shields with continental specimens on the one hand and British examples on the other illustrate the general difficulty of relating British to continental La Tène. Leaving on one side the miniature votive shields from Hod Hill, Dorset (2), Worth, Kent (3) and Priford, Berkshire (4), we have, in Britain, a small series of full-size shields which were clearly made for parade purposes rather than actual combat (5). One, from Grimthorpe (Fig. 18) was found in a grave, associated with a sword of a local British 'Iron Age B' type with a bifurcated shape on its scabbard. The others were dredged from river-beds, into which they had probably been thrown, in antiquity, as offerings to spirits. The continental fields with which we have to compare these British shields are those of ordinary La Tène I-II warriors, buried in their graves, or deposited in the rivers at La Tène itself; here the iron strips with which wooden bosses are reinforced are rarely, if ever, decorated. It is, in fact characteristic that the standard forms of continental La Tène cemeteries are rare in Britain, and the British artists transfer much of their attention from personal ornaments to specialized objects of which the fragments are found in votive or metal deposits, rather than graves.

It is, however, certain that the Tal-y-llyn shields can be related more closely to continental ones than the other highly ornamented British shields from Wandsworth, the River Witham, Battersea or Llyn Cerrig Bach. Their flat, cut-out and riveted edges relate them to continental Middle La Tène types, many of which show a tendency towards an oval plan and to splicing of the lateral stripes (6); it is in Italy and Carniola that the closest approach to a peltate lateral stripe is made (e.g. Déchelette, *Manuel*, II, Fig. 495.3). The peltate plaques, however, may represent a direct application of a classical motif which also appears embossed, on the top of the scabbard of the remarkable La Tène I sword found in the Thames at Standlake, Oxfordshire (Fig. 24.5) (7) and is there, also, outlined by a tremolo line done with a rocked tracer in the Tal-y-llyn manner and set against a basketwork background similarly executed. It is remarkable that apart from the Standlake sword, almost the only other objects in the British Isles which show this rocked-tracer technique are certain dagger-scabbards of La Tène I form from England - mainly the bed of the Thames - which E.M. Jope has recently studied (8) and a smaller number of sword-scabbards, from Lisnacroghera and elsewhere in northern Ireland, which Jope has also studied (9).

As we shall see later, the continental background to this technique of engraving, among the late Hallstatt craftsmen of the Upper Rhine and Upper Danube and the early La Tène craftsmen of Switzerland and eastern France, confirm our suspicions that the Tal-y-llyn metalwork must belong to an early stage in the British series, not much later, if at all, than the 3rd century B.C. This

(2) *Antiquaries Journal*, II, 1922, p. 98.

(3) *Ibid.*, VIII, 1928, p. 79 ff.

(4) *Oxoniensia*, IV, 1939, p. 14.

(5) Most of them are conveniently illustrated together by Sir Cyril Fox, *Pattern and Purpose: Early Celtic Art in Britain*, Cardiff 1958, Pls. 13-17.

(6) These belong to Klint-Jensen's class Ib, *Acta Archaeologica*, XX, 1949, p. 46 ff.

(7) E.M. Jope, *The Beginnings of the La Tène Ornamental Style in the British Isles in Terms of the Iron Age in Southern Britain*, London 1960, p. 76, Pl. V a.

(8) *Proceedings of the Prehistoric Society*, XXVII, 1961, p. 312 ff.

(9) *Ulster Journal of Archaeology*, 3 s., XVII, 1954, p. 81 ff.

condition.

p. 166, § 1, 1, 5 : Most of these fragments.

p. 170, § 3, 1, 4 : *tours de force*.

p. 180, § 2, 1, 5 : that these insular craftsmen had migrated to Britain.

p. 182, § 2, 1, 9 : which seem a potential moulding influence.

p. 186, § 2, 1, 8 : Lough-na-Shade.

p. 188, § 2, 1, 4-5: a very early La Tène as well as a Late Hallstatt content.

p. 190, § 1, 1, 23 : and the horned helmet.

p. 195, § 2, 1, 56-57: and the repair-strip on the second shield-boss are of bronze.

p. 198, § 2, 1, 2-4: that the rare instances....are due to the use.

1, 7 : from Kemare.

§ 1, 1, 30 : since it was found.

p. 200, § 1, 1, 2 : ornamental.

p. 201, § 1, 1, 2-3: Der Messingbeschlag ist anscheinend eine lokale Entwicklung.



Fig. 4a. — Detail on engraved triskele.

feeling is reinforced when we notice how much further the remaining British ornamental shields diverge from the standard La Tène form: even the Moel Hiraddug and Llyn Cerrig Bach shield-bosses (10) have arched edges, and those from eastern England are individual *tour de force* only distantly related to the parent form. When we examine more closely the motifs and techniques that are used to decorate the two Tal-y-llyn shields, we are even further impressed by the closeness of the relationship to continental Early La Tène art. The first, and most complete, of the shields (Figs. 2; 16) is decorated with a triple triskele, no doubt of apotropaic function. Each triskele fills a roundel and all are of the same size, 75 mm. in diameter; the only important difference is that whereas the triskele on the boss is embossed, those on the plain plaques are formed simply by leaving plain part of a flat surface which is otherwise covered with basket-work 'matting' executed with a rocked tracer. The triskeles themselves are of the type in which three limbs enclose a sub-triangular space and do not radiate from a not-quite-central point, as on the famous embossed crescentic plaque from Llyn Cerrig Bach (Fig. 1). The shield-boss from the same find (11), each roundel, evidently, enclosed at the centre a decorative stud, now represented only by a hole for the rivet and a circular patch. The limbs of the triskeles are fleshy and end in a simple or 'trumpet' final. The circumference of each roundel is decorated with hatched triangles, engraved with the rocked tracer, and on the plain boss the same tool has been used to make *tremolo* lines following the groove which outlines the triskele, frame its enclosing roundel, and cut off the central part of the boss; the grooves last mentioned are also flanked by hatched angles.

It should be added that all these fragments of thin sheeting (up to 1/2mm. thick) were in a badly corroded state when found and since cleaning much of the edges (including some of the rivet-holes) has gone. Very little of the engraving can now be seen on the less well preserved of the pelta-shaped plaques; enough, however, to show that the pattern was the same as on the opposite plaque.

In its essentials, the Tal-y-llyn type of triskele, though rather rare in Britain, is one of the favourite motifs of that middle phase of continental La Tène art which is associated with the names of Waldalgesheim and Münsingen and comprised in Reinecke's 'La Tène B'. It includes such pieces as the gold discs from Schwarzenbach (12), the bronze *phalerae* from Ecury-sur-Coole (13), the dish from Les Saules-Champenoises (14), the final of a chain from the chariot-burial of La Gorge-Mellelet (15), a decorative roundel from Gera in Thuringia (16), and a decorative knob on the handle of a knife from Hallein-Bürnbach, Austria (17). All these triskeles show simple, spiral terminals; many other examples could certainly be cited from the literature. Their distribution illustrates the range of this pattern in the Celtic world in the 4th and 3rd century B.C. The 'trumpet' terminals and matted background of the Tal-y-llyn triskeles are, of course, provincial developments for which it may be necessary to allow some time-lag, though surely not more than for the parallel local adaptation to be seen on the handle of a sub-Hallstattian dagger found in grave 200 at Chamartín de la Sierra (Osuna), Avila (18) - a 'Vettonian' context.

(10) For the latter see Fox, *loc. cit.*, Fig. 28.

(11) *Ibid.*, Fig. 18 and 28.

(12) Déchelette, *Manuel*, II, Fig. 698.

(13) *Ibid.*, Fig. 693.

(14) *Ibid.*, Fig. 655.

(15) *Ibid.*, Fig. 508.

(16) Kropp, *latènezeitliche Funde an der Keltisch-Germanischen Völkergruppe zwischen Saale und Weisser Elster*, pp. 98 ff. and Fig. 162.

(17) R. Pittioni, *Urgeschichte des Österreichischen Raumes*, Fig. 456.

(18) J. Cabré Aguiló, E. Cabré de Morán and A. Molinero Pérez, *El Castro y la Necrópolis del*



Fig. 5. — Detail of engraved triskele.
Fig. 7. — Second shield-boss.

which the pottery as well as the metalwork are clearly being influenced by contacts with Middle La Tène culture, presumably hardly later than the end of the third century B.C.

The Tal-y-llyn triskeles are not, indeed, completely isolated in Britain. One of closely similar design is to be seen on the terminal of a fragmentary gold torc found at Clevedon in Somerset (Fig. 25.4) (19). The sides of this terminal are decorated, in low relief, with a frieze of alternating closed palmettes which recalls those on a gold torc from Waldalgesheim (20), the fragments from Brunn-am-Steinfeld, Austria (21) and, most of all, on a silver finger-ring from the Early La Tène cemetery at Deisswil, Switzerland (Fig. 22). A bronze pendant with open-work triskele which recalls that from Le Gage-Millet was found recently during excavations at Croft Ambrey hill fort near Leominster (Herefordshire) in the Welsh border country, which also produced several bronze or iron brooches of La Tène I form, hitherto unknown in the region.

The second shield-boss at Tal-y-llyn is less easy to deal with, owing to its fragmentary condition. Evidently it was similar in general type to the first, but somewhat larger: oval in plan, and domed, about 155 mm. in lateral diameter, with a flat, out-turned edge which in this case has been repaired at some time rather crudely by a riveting on a sheet of different metal. The central part of this boss was decorated, like the first, with an embossed roundel surrounded by a roughly circular double groove and separated from the apexes of the boss by double transverse grooves. In this case there are no fringing hatched triangles, and embossed ornament is restricted to what seems to have been a lyre pattern, along one side of which the larger fragment has broken away, for the embossing has created lines of weakness, as on the first boss. One end of a lyre bifurcates into two coiled tendrils, wound in opposite directions: the coils are fleshy and thickened at the ends, and, as in the smaller boss, the embossed lines are flanked by grooves along which run *tremolo* lines executed with the rocked tracer. In this case there is no rocked tracer work in the outer circling grooves of the roundel. Such embellishment of the lyre pattern would be hard to match in the British La Tène repertoire, but it has analogies in the Waldalgesheim tradition on the Continent, notably on the embossed socket of a spearhead from Kesz, Hungary (23), on the bow of a La Tène Ib brooch of Münzingen type from Deisswil (24) and on a scabbard from Manching, Bavaria (25). This second shield-boss thus strengthens the exotic impression given by the Tal-y-llyn hoard.

THE PLAQUES WITH HUMAN MASKS.

The trapezoid plaques (Figs. 8 and 23) are even more difficult to parallel in the British La Tène tradition. They are identical in size and outline - rather more than 153 mm. in length when complete; they are made of sheeting about 1/2 mm. thick with a 1/3 round embossed moul-

Hierro Celta de Chamarín de la Sierra (Ávila), *Actas Arqueológicas Hispánica*, V, 1950, Pls. XI and XII; cf. *Revista de Guernarás*, LXI, 1951, pp. 149 ff.

(19) E. T. Leeds, *Celtic Ornament in the British Isles down to A.D. 700*, Oxford 1933, pp. 20; British Museum, *The Later Prehistoric Antiquities of the British Isles*, London 1953, Pl. XV, 1.

(20) Déchelette, *loc. cit.*, Fig. 582 and J. Moreau, *Die Welt der Kelten*, Stuttgart 1958, Pl. 33.

(21) R. Pittioni, *loc. cit.*, Fig. 476.

(22) O. Tschumi, *Urgeschichte des Kantons Bern*, Fig. 214, 2.

(23) P. Jacobsthal, *Early Celtic Art*, Oxford 1944, n° 131.

(24) O. Tschumi, *loc. cit.*, Fig. 214, 3.

(25) J. Filip, *Keltové ve Střední Evropě*, Fig. 4, 3.



Fig. 8. — Anthropoid plaques.
Fig. 9. — The composite discs.

ding along the edges and show slight traces of a coating of tin. Both were riveted along the edges, but no rivets survive to give an idea of the thickness of the surface to which they were fastened. The curve at the broad end of each plaque may have been intended to fit a shield-boss fragments, and in any case it would be quite atypical for the plaques to taper away from, rather than towards the boss. The surface of each plaque is embossed with a pattern, the most striking element in which is a pair of human masks, linked by a common neck, and clasped by two closed palmettes, with outlying leaves. This extraordinary design is none the less related to the pieces which we have already described by the *tracery* lines, in rocked-tracer technique, which form the grooves which outline the embossed pattern - indeed, since the drawing (Fig. 23) was made further cleaning has revealed it in the grooves which surround the eye-balls of the masks.

These masks vary somewhat in outline, but all have the rapt expression, strong eye-brows and vertically brushed hair of the well-known masks on gold and bronze torcs, brooches and ornamental sheeting from chieftain graves of the Middle Rhine and elsewhere in the Celtic world of La Tène 'A' (26). The Tal-y-llyn masks lack the heavy moustaches of some of the continental masks; perhaps their closest relatives are those on the gold plaque from Weissenkirchen (27) and the three vaguely negroid masks on the plaque ornamenting the top of a La Tène I scabbard from Marson (28). As is well known, such human masks are rare in British La Tène art, and nearly all the examples come from the period immediately preceding the Roman conquest (28a); these differ in various details from the Tal-y-llyn masks and are differently used. The relationship of the Welsh masks to a palmette design in any case fixes them Early or Middle rather than Late La Tène tradition; for this is how we find human masks on a number of continental pieces - inhabiting a palmette or lyre design, as at Weissenkirchen (29), on an Italo-Celtic helmet from Umbria (30), a La Tène Ic bronze torc from Rouillerot, Aube (31) and on open-work fittings from České Budějovice, Czechoslovakia (32). Perhaps the most striking analogy to the Tal-y-llyn design is provided by the open-work fitting, thought to have been part of the ornamentation of an ewer made of perishable materials, found at Maloměřice in Czechoslovakia (Fig. 24.9) (33). For this consists of two open-faced masks, likewise linked by a common neck, which, however, is shorter and framed by a system of ridged strips or palmettes: they represent a later style, belonging to the local La Tène II and probably not earlier than the late 3rd century B.C. None of these parallels give us much assistance in determining the use of the trapezoidal plaques from Tal-y-llyn, but the remaining objects in the find warn us that if they were not part of a shield, they may have ornamented a vehicle.

THE COMPOSITE DISCS.

Each of the remarkable series of four composite discs

(26) Déchelette, loc. cit., Fig. 525, 533, 582-585.

(27) Ibid., Fig. 585, 2.

(28) Ibid., Fig. 710.

(28a) Fox, loc. cit., Pls. 33-36.

(29) Déchelette, loc. cit., Fig. 585, 2.

(30) Ebert, Reallexikon, V, Pl. 90, b.

(31) Bulletin de la Société des Antiquaires de France, 1894, Pl. 79, 2 a; cf. J. Moreau, Die Wett der Kelten, Pl. 70.

(32) J. Filip, loc. cit., Fig. 13 and Pl. XX, 1-2.

(33) Ibid., Fig. 14 and 15 and Pl. LXXVIII, 1. See also O. Klindt-Jensen, Bronzekedelen fra Sæd, pp. 60 ff., Pl. VII d.



Fig. 9a. — Detail.

from Tal-y-llyn (Figs 9-10, 24.4) consists of a pair of plaques, of which the smaller, averaging 130 mm. in diameter, has an open-work pattern and was fastened by central and marginal rivets to the larger, which averages 160 mm. in diameter, has a 1/2-round hollow moulding round the edge, a decoration of closely set radial ribs on the portion which is not covered by the upper plaque. The upper surface of the lower plaque is coated with tin, like trapeze-shaped plaques already described, and there are even faint traces of tinning on some of the upper open-work discs - a remarkable early appearance of this technique, which becomes characteristic of the native metalworker in Britain in the period just before, or during, the Roman occupation. Two of the pairs of discs each retain a single rivet (12 mm. long) (only one of them still functioning) as a clue to the thickness of the surface to which they had been fastened. Evidently, however, most of the plaques had been re-mounted at least once, for each of the perforations in the outer rings of the rivet-holes which hold the pairs together are duplicated on the lower plaques, except in the case of the discs, which is still held together by a rivet. As the tinned surfaces of the lower plaques have received impressions which outline the voids of the open-work discs, according to the duration of the successive positions in which they were fastened, it is possible to deduce what were the first and what were the second position of the upper plaques, and to infer that at the final remounting the upper plaques of two of the discs got transposed. According to the finders, all four pairs, when found, were tightly superimposed. If one assumes that the impressions on the tinned surfaces were formed before final remounting and the time of discovery, it is somewhat difficult to explain the absence of all but two of the rivets, since careful examination of the ground since the discovery has not brought more to light.

It is possible that the Tal-y-llyn hoard, as found by Mr. and Mrs. Jones, had been fairly recently redeposited alongside a public path, by someone who had deposited a more complete deposit perhaps not very far away, and who lost interest in his find on discovering that it did not contain valuable metal. Such a surprise leads one to wonder what else may be missing from the deposit, and whether it may not in fact be derived from a burial. Unfortunately there is no clue as to where one might look for the original resting place, and the Tal-y-llyn hoard must be dealt with on its internal evidence.

The four discs just described had evidently been riveted to a large flat surface. Nothing that we know of the Tal-y-llyn or any other La Tène shields encourages us to think that the four discs could have been fitted on to a shield. In fact, there appears to be no close parallel to this composite arrangement of discs, although the corrugated edges of the lower plaques link them with an undoubtedly much later piece - the disc from Lambay Island near Dublin (34). On the Continent the writer has likewise so far been unable to find a good parallel, although open-work discs used as horse-brasses are well known (35). But it is possible that a clue to the use of the Tal-y-llyn discs is provided by the reconstruction which Dr. Joffroy has been able to make of the wooden bier, originally borne on a four-wheeled undercarriage, in the tomb of the late Hallstatt princess at Vix-sur-Châtillon (36). One of the flat, vertical ends of this bier was decorated with three open-work roundels of bronze, riveted at the centre and marginally. Though these plaques are smaller than those from Tal-y-llyn, are not composite, and have a simple rosette pattern, based on triangular and ovate voids, in keeping with their early date (Fig. 24.1), they suggest how the Tal-y-llyn plaques might have been used to decorate a ceremonial vehicle of a sort that we know continued to be made in the Celtic world in La Tène times (37). But it must be noted that if the Tal-y-llyn finds are derived from a disturbed burial one would have to assume

(34) Leeds, loc. cit., Fig. 24.

(35) Échelette, loc. cit., Figs. 506 and 513, and *Gallia*, XVII, 1959, fasc. 1, p. 17, Figs. 13-14.

(36) R. Joffroy, *Les sépultures à char du Premier Age du Fer en France*, Paris 1958, pp. 110, figs., Figs. 23-25, 27.

(37) e. g. the Dejbjerg carts, Horneau, loc. cit., Pl. 94.



Fig. 10. — Open-work disc after cleaning, Tal-y-llyn.

that a number of other metal fittings that would be expected on a ceremonial vehicle would have been lost: the only other piece with the Tal-y-llyn hoard which might fit into this context is a plain disc of thick sheeting (Fig. 7) 116 mm. in diameter and 2/3 mm. thick, with six not quite evenly spaced circular perforations, 6 mm. in diameter near the edge and an irregular, cut-out central opening which may not belong to period of its use.

The open-work pattern repeated, virtually without change, on each of the four upper discs, is of the greatest interest for British La Tène origins. This, too, is a form of triskele which has its background on the Continent, and its sequel in the British Isles. It is the whirligig triskele, lashing tendrils or streamers attached to its limbs, which appears on a belt-hook from Kőszeg, Hungary (Fig. 25.3) (38), a disc on the foot of a La Tène II brooch from Münzingen, Switzerland (39) and on La Tène II scabbard mounts from La Tène itself (40). Like these, the open-work triskele at Tal-y-llyn has a small triangular central area with concave sides and limbs which end in rounded heads, in this case with circular openings, to which are attached inversely curving streamers with cvoid heads, which have thick, conical shaped openings. In detail these streamers relate to the specifically British world of forms, and clearly anticipate those on the embossed triskele from Lambay Island, already referred to and even, in some degree, to those on the fantastic embossed triskele which was found at the same time as the sword-hoards at Moel Hiraddug (Fig. 11) (41). The Lambay disc was apparently made up with brooches and other ornaments of the 1st century A.D., as well as with open-work scabbard mounts, one of which embodies a pelta pattern, and the other a triskele with lashing terminals (42). But these pieces clearly represent a late stage in a development which began on the Continent before the end of the 3rd century B.C. and the Tal-y-llyn discs could well be much earlier. In fact, cleaning of the open-work discs since the first photographs (Fig. 9) were taken has revealed, in addition to low embossed decoration of distinctly lar character (Fig. 10) an engraved decoration (Fig. 24.4) of narrow bands enclosing each of the comma-shaped voids, which when examined show the familiar transverse hooked-tracer lines. This form of decoration is distantly related to the snake-like band on one of the swords from the hoard (43) but much more closely to the sinuous band on the scabbard of a dagger of La Tène I form from the Minster Ditch, Oxford (Fig. 24.6) (44). It is, therefore another chronological and cultural link between the Tal-y-llyn hoard and the early group of La Tène I swords and daggers from the Thames Valley, which Jope would date (45) from c. 450 to c. 300 B.C.

DISCUSSION.

It is necessary now to bring together the impressions which have been left by the individual groups of objects from Tal-y-llyn, and consider their significance for the study of La Tène art, and the classification and chronology of Early Iron Age cultural groups in the British Isles. As we have already noted more than once in describing the Tal-y-llyn metalwork, the relationship between the craftsmen who produced it, surely over a fairly limited period,

(38) L. Márton, *Die Frühlatènezeit in Ungarn*, Budapest 1933, Fig. 15.

(39) J. Wiedmer-Stern, *Die gallische Gräberfeld bei Münsingen*, p. 8, Pl. 16, 4.

(40) P. Vouga, *La Tène*, Fig. 7 D-E and Pl. V, 4-6.

(41) Fox, loc. cit., Pl. 45 b.

(42) J. Raftery, *Prehistoric Ireland*, London 1951, p. 196, Figs. 236-246.

(43) Vouga, loc. cit., Pl. II, 2.

(44) Proc. Prehist. Soc., XXVII, Pl. XXII D.

(45) Ibid., pp. 316 ff., Fig. 6.



Fig. 11. — Plaque with embossed triskele, from Moel Hiraddug, Flintshire.

Fig. 13. — Llyn Cerrig Bach (Anglesey) hoard. Repair strip from Irish trumpet.

and those who made, on the Continent in the 4th and 3rd centuries B.C., the numerous ornaments of the Waldalgesheim and Münsingen styles, and their immediate sequel, is clear enough. But we also noted that each piece has a provincial aspect, which cannot be matched exactly anywhere on the Continent. It is natural to suppose that these insular craftsmen had migrated to Britain, or were the descendants or apprentices of immigrants who had adjusted their style, and choice of objects for ornamentation, to suit a different local market. But when we consider how much time should be allowed for such an adjustment, we find ourselves in the central problem of Early Iron Age British art, constituted by the absence of large and richly equipped cemeteries like those of the Marne or the Swiss Plateau, or even of settlements with an abundance of metalwork as well as potsherds, upon which a good chronological sequence could be built. Instead we still have two streams of evidence which can only be closely integrated: on the one hand settlements with material which is, as a rule, poor and local in character, and on the other, isolated finds of metalwork usually from founder's hoards or ritual deposits which are apt to contain objects of widely different dates. Only in this way can be explained the incompatibilities between the apparent evidence at Tal-y-llyn, for a British La Tène school of craftsmen established near the Irish Channel before the end of the 3rd century B.C., and what has generally been taught in Britain in the last thirty years about the locations and chronology of Early Iron Age metalworkers' establishments.

THE DATE OF THE TAL-Y-LLYN HOARD.

It is already evident that there is a close relationship between the Tal-y-llyn metalwork and that from two older North Wales finds: Noël Hiraddug and Llyn Cerrig Bach. Yet Fox (46) would not date any of the objects in the two latter finds earlier than the 1st century B.C., and would regard nearly all of them as imports from 'schools' established in various parts of the English Lowlands. In fact, the only Early Iron Age art metalwork in Britain, apart from undoubted continental imports, which he would date earlier than the 1st century B.C., are attributed by him to 'highland' groups settled on the east coast of England, in the Midland, and south-west. In this respect he is, of course, developing the views of (47), Hawkes (48) and Piggott (49); the latter scholar, indeed, when republishing the well-known chariot pony-cap from Torrs, south-west Scotland, suggested that this find reflects the expansion of an English east coast tradition inspired by the Waldalgesheim School and represented notably by the Witham and Wandsworth shields into the Highlands of western Britain, as a stepping stone to Ireland; he further maintained that the well-known series of sword-scabbards from Lissaohera and elsewhere in Antrim show a combination of elements derived from the Torrs style, with lyre patterns and basketry hatching supposedly borrowed from English lowland 'schools', which can hardly be dated before the 1st century B.C. In his discussion, Piggott makes no reference to the fact that the Irish sword-scabbards in question have ring-chapes of late La Tène I form. Such prejudices, based to a considerable extent upon theories of geographical determinism in relation to what are thought to be characteristics of 'lowland' and 'highland' zones in Britain which Fox developed in his *Personality of Britain*, have for some time influenced thought in centres of archaeological research in London, Cambridge and Edinburgh. They tend to overlook the fact that Britain in prehistoric times had a back door, in the Irish Channel, as well as a front door, in the south-east, which sometimes played an important part, and not solely in the days of megalithic colonization.

What one may call the Leeds-Piggott theory could not go for long without challenge from one familiar with the Irish La Tène material and Jope, from the

(46) *loc. cit.*, pp. 32 ff.

(47) *loc. cit.*, Chapters I and II.

(48) *Antiquity*, XXXIII, 1959, pp. 179 ff.

(49) *Archaeologia*, XCVI, 1955, pp. 227 ff.



Fig. 12. — Pillar with human mask, from Port Talbot, Glamorgan.

point of view of Belfast (50) has shown how unreasonable it is to derive Irish scabbards with final La Tène I shapes from British ones with La Tène II shapes of a local British 'lipped' or bifurcated form; he went on to point out other Irish La Tène forms, such as bridle-blits and sculptured stones, which are far more likely to have had independent derivations, by direct sea-routes from the Continent, than from Britain, and, in view of the absence of La Tène I (but not La Tène II) brooches from Ireland, suggested a movement towards the end of the 3rd century B.C. In another paper (51) he added that 'of the few imported objects which seem a potential moulding influence on the British La Tène style most come from westerly find-spots'. Among these objects can be mentioned, apart from the well-known Irish scabbards, the gold torc from Cefn-y-Cwmnoe in western Ireland and the fragmentary bronze bowl from Cerrigydruddin in North Wales (Fig. 28).

It will already be clear that the Tal-y-llyn discoveries lend positive support to Professor Jope's views on an independent origin for the Irish Insular Group of La Tène art. In the first place, the position of the Ulster group of La Tène scabbards has been strengthened by the appearance of basket-work in North Wales which might also well be attributed to independent direct contacts with the continental Middle La Tène. Secondly, the grid-like basket-work filling of the pattern on the third scabbard from Lismacreegher (52) is no longer an isolated phenomenon, only to be explained by contact with a south-western English group presumed to be scarcely earlier than the 1st century B.C., but has its counterpart, executed with a rocked tracer, traces of which Jope has found also on some of the Ulster scabbards, on the pelta-shaped plaques at Tal-y-llyn. This basket-work filling has a partial analogy on the Cerrigydruddin bowl (Fig. 28) which has usually been regarded as an import from Armorica of the 3rd century B.C., but which Dr. Jacobsthal considered to have been made in Britain by an immigrant Gaulish artisan (53). It is, indeed, difficult to find any good parallels on continental La Tène metalwork to the kind of basket-work filling here in question, although there may be more remote connections with the incised basket-work which appears on tubular neckrings of late Hallstatt date in France (54), and even on the early La Tène bronze chariot-wheel nave from La Gorge-Meillet (55). On the whole, the nature of the basket-work engraving on the insular pieces we are discussing supports the notion that they represent the earliest output of provincial schools, established in the Irish Channel area.

Study of the occurrence of *incisio* engraving, executed with a rocked tracer, which we have found to be an all-pervading feature of the Tal-y-llyn hoard, further helps to define the work of our Irish Channel craftsmen and to fix its origins and chronology. As we have seen, some of the Ulster La Tène scabbards, as well as others from the Thames valley, also have rocked-tracer engraving, and on the Standlake sword (Fig. 24.5) it is used to outline an embossed pattern, as at Tal-y-llyn. Not only is this technique rare in the later development of British La Tène metalwork but it is characteristic of particular schools of continental metal-workers; above all, those of the Late Hallstatt period, who made girdle-plates in the Upper Rhine area (56) and razors and belt-hoops in Burgundy and Champagne (57). These craftsmen passed the

(50) *Ulster Journal of Archaeology*, 38., XVII, 1954, pp.81 ff.

(51) in Frere, *Problems of the Iron Age in Southern Britain*, London 1960, p.96.

(52) Jope, *JA*, loc. cit., Pl. VII.

(53) loc. cit., p.211.

(54) e.g. at Boury (Marne) seen by the writer in Seine Museum in 1935.

(55) Pouldignier, *La double stèle de la Gorge-Meillet*, Pl. 6.

(56) F. Haier, *Berichte Röm.-Germ. Kommission*, 37, 1958, pp.131 ff.

(57) F. Henry, *Tumulus du Dép. de la Côte-d'Or*, Vols. 16.1, 17.4, 6.8; Döchelette, *Manuel II*, Fig. 399.2; *Méthodes pour l'histoire primitive de l'homme*, 1879, pp.103 ff., Pl. IV.8.

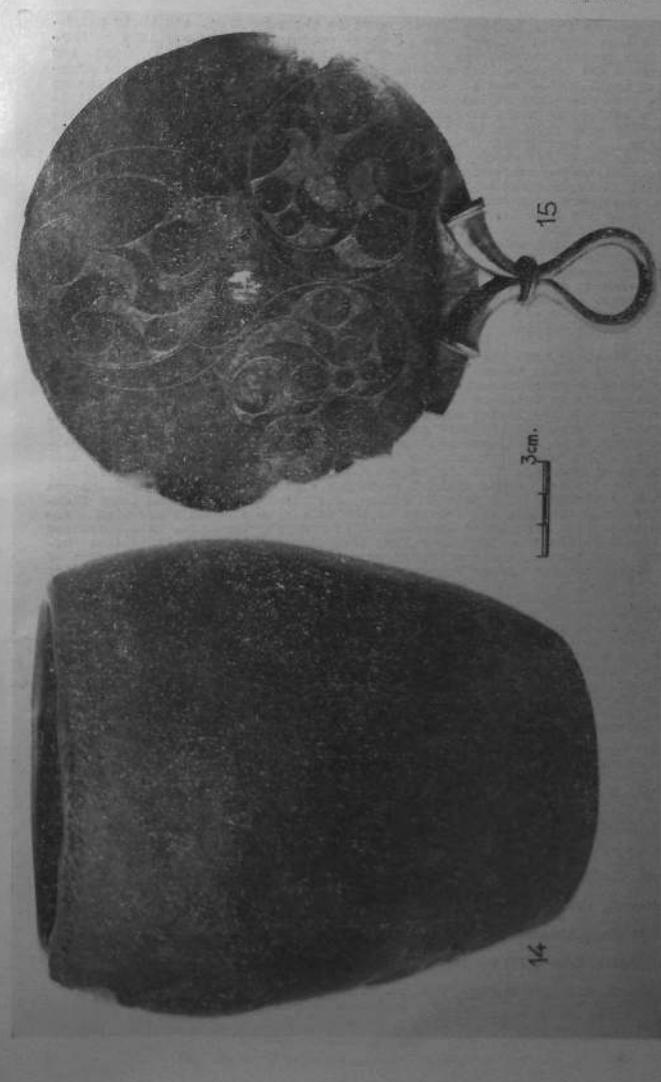


FIG. 14.—*Pew Diesu hill-fort, Aberystwyth (Card).* a Western 3rd B.C. jar with devolved 'duck-buttress' on the rim.
FIG. 15.—*Insular La Tène mirror with devolved triskele pattern.* Mayer collection, Liverpool Museum

technique on to their La Tène I successors in the same area, and their neighbours in east central France, some of whose output found its way into 'Marian' flat graves, notably the scabbard from Vert-la-Gravelle (58) and the helmet from the Gorge-Meillet chariot-burial (59) (Fig. 24.2). In these examples the technique is used to outline a linear pattern, but it is important to note that there are at least two continental examples of its use for filling in a pattern by means of simple transverse lines: on a fragment of meeting from Bavaria (60). It is interesting to find that the only important piece in the Llyn Cerrig Bach (Anglesey) hoard which has this technique is the shield-boss (Fig. 27) which, as we have already suggested, shows more than vicinal specialization in form than the Tal-y-llyn bosses and may well be a later date; it is interesting to note, however, that rocked-tracer basket-work engraving appears on a small strip of bronze used to repair a trumpet-shaped Irish type in the Llyn Cerrig Bach hoard (Fig. 13). This accords with the La Tène horizon of the continental pieces just cited, but it is probable that the very narrow, curving bands on the open-work plaques from Tal-y-llyn (Fig. 24.4) and the Minster Ditch scabbard (Fig. 24.6) are of earlier date than the continental examples. One must, nevertheless, question whether the Ulster Ditch scabbard, or, indeed, any of the other early La Tène dagger-hilts from England, ante-date the Standlake sword as much as Professor Joyce suggests (62).

It is probable that the chronological horizon of the Tal-y-llyn 'spoon', as far as the rocked tracer is concerned, is fixed for us, at present, chiefly by the examples from Champagne which has already been cited and the new chieftain-grave at Reinheim in the Hunsrück (63), all of which belong to the 4th century B.C. The latter shows the use of the rocked tracer to fill in an elaborate pattern, for the most part longitudinally rather than transversely. On the other hand the linear lattice patterns found on the Gorge-Meillet helmet (Fig. 24.2) have their echo in the intersecting rocked-tracer lines seen on a spoon-shaped object in the Dublin Museum (64) (Fig. 24.3). This 'spoon', with another 'spoon' found with it which had rocked-tracer hatching, appears to stand at the head of a British series, distributed throughout Ireland, linking the Irish Channel, and related to the pair from a woman's grave at Vix (Marne) (65); some later examples, like one from Cardigan, have similar curvilinear patterns in the Tal-y-llyn tradition and it is probable that these mysterious spoons, whatever their purpose, were part of the repertoire of the immigrant craftsmen who founded the Tal-y-llyn and Irish La Tène schools.

A feature which links the first Tal-y-llyn shield with the Ulster scabbard, but seems to separate both from continental work, is the peaked spiral or trumpet-finial placed at each corner of the Tal-y-llyn triskele, which resembles that on the crescentic plaque from Llyn Cerrig Bach (Fig. 26). What might be an early stage of development of this motif is seen on the scabbard from Toome, Antrim (66) (Fig. 24.7) and one very close to that reached at Tal-y-llyn is seen on scabbard no. 3, from Lisnacroghera with its gridded basket-work (Fig. 24.8). On the Continent the beginning of this development may possibly be seen among the palmettes on the bow of a La Tène Ib silver brooch of

(58) P. Jacobsthal, loc. cit., no. 90.

(59) Ibid., no. 135 and Moreau, loc. cit., Pl. 85.

(60) P. Jacobsthal, loc. cit., no. 378.

(61) P. Vouga, loc. cit., Pl. II, 2.

(62) Proc. Prehist. Soc., XXVII, 1961, p. 315.

(63) Germania, 1955, pp. 40 ff., with Figs.

(64) Archaeologia Cambrensis, 1870, pp. 216 ff., Fig. 14.

(65) Déchelette, Manuel, II, pp. 781, ff.

(66) Ulster Journal of Archaeology, 1954, pp. 81 ff., Fig. 1.

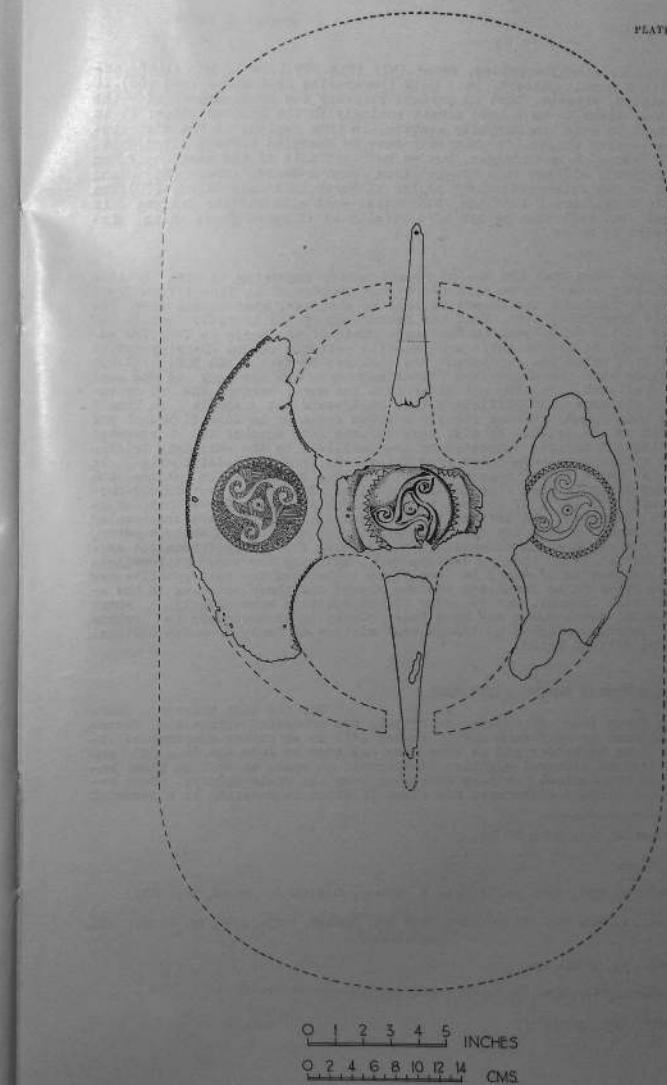


Fig. 16. — Reconstruction of shield no. 1, Tal-y-llyn.

Münsingen type from Schlosshalden, Berne (67) (Fig. 25.1) and, in relief associated with a scroll pattern, on a gold finger-ring from Etoy, Vaud (68). It must be admitted, however, that at present evidence the development of the trumpet-finial seems to have lain almost entirely in the British Isles; it is also important to note how markedly western, in this region, is the distribution of its earlier stages, for not only have we examples already cited, including the 'spoon' from Cardigan, but we have variants of the same motif on the disc, formerly affixed to a trumpet from Loughna-Shade, Armagh (69) and even carved on the celebrated stone pillar at Turoe in county Galway (70). The latter is in itself proof that the Irish metal-work with similar designs is not imported, but reflects the art of a locally established group which included carvers on stone.

We have just seen that the use of rocked tracer engraving in the British Isles is closely linked there with swords and daggers of La Tène I form and in northern Ireland and the Thames valley. We also saw, when considering the first shield from Tal-y-llyn, that the background of its triskele motif lay principally in the Waldalgesheim-Münsingen phase of the Early La Tène. The same might be said of the triskele and palmette patterns of the Cerrig-y-Cwm bowl (Fig. 27), which Dr. Jacobsthal was inclined to date c. 300 B.C. (71). But if we conclude that the Ulster and Thames scabbards are the work of the immigrant craftsmen, arriving not later than the early part of the 3rd century B.C., we encounter the difficulty that in Ireland not a single La Tène I brooch has been found, whereas locally adapted forms of La Tène II brooch are not uncommon in the island. We also have to take into account the somewhat later continental horizon suggested by the parallels to the whirling triskele pattern of the open-work discs from Tal-y-llyn, and the relationship to Jacobsthal's 'Sword Style' suggested by the double grooves which outline the roundels and separate them from the longitudinal ribs on the two shield-bosses from this find (72). Of course, we are not obliged to believe that our Irish Channel craftsmen all arrived in one boatload; they may have accompanied several war-bands, spread out over a generation or two. On the whole, however, it is best for the present to envisage a beginning for our craftsmen not earlier than the middle of the 3rd century B.C., allowing for some intermediate-provincial adaptation of early La Tène forms in between the main creative centres in the Upper Rhine basin and eastern France and their colonies in the area of the Irish Channel. But in order to see a little more clearly where that provincial development may have taken place, it is necessary to relate the Irish Channel craftsmen to the general picture of Early Iron Age cultural group of the British Isles.

THE CULTURAL SETTING OF THE TAL-Y-LLYN HOARD.

For the last thirty years thought on Early Iron Age culture in Britain has proceeded within the framework established by Professor C.F.C. Hawkes (73) in which the continental divisions of Late Hallstatt and La Tène were replaced by Iron Age 'A', 'B' and 'C', conceived as cultural entities distributed in space as well as time, rather than as typological horizons extending over the whole country. More recently he has greatly elaborated his classification in relation to a series of

(67) P. Jacobsthal, *loc. cit.*, № 331.

(68) *Ibid.*, № 74.

(69) *Archaeologia*, XCVI, 1955, pl. LXXXV a; J. Raftery, *Prehistoric Ireland*, Fig. 267.

(70) *loc. cit.*, p. 213, Fig. 265 and *Journ. Roy. Soc. Ireland*, LXXIV, 1944, pp. 42 ff., Fig. 5.

(71) *loc. cit.*, pp. 95 and 211.

(72) P. Jacobsthal, *loc. cit.*, pp. 95 ff., № 8 103-119.

(73) *Antiquity*, 1931, pp. 60 ff.

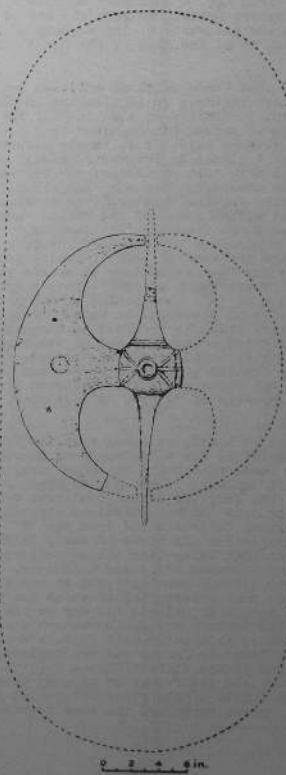


Fig. 17. — Reconstruction of shield from Moel Hiraddug, Flintshire.

provinces in southern Britain (74). In broad terms, Iron Age 'A' is thought to be a culture which developed, mainly in south-eastern Britain, as a result of immigration from the northern sea-board of France and the Low Countries which had begun by the end of the 6th century B.C. and has a very early La Tène as well as a late Hallstatt content; Iron Age 'B' was originally considered to have developed in south-western England from the 3rd century B.C., spreading northwards and eastwards, and to have been inspired by contacts with continental Middle La Tène; Iron Age 'C' has been equated with the settlement of Belgic tribes in south-eastern Britain towards the end of the 2nd century B.C., spreading northwards and westwards at the expense of Iron Age 'B' without having completely replaced it at the time of the Roman conquest.

It must be emphasised that these cultural entities have been defined mainly by pottery, found almost entirely in settlements in the case of 'A' and 'B', but to a large extent in cemeteries also in 'C'. The relationship of metal work to these cultural groups has remained to a considerable extent theoretical because, as we have said, it so rarely occurs in settlements in association with pottery. A glance at Professor Hawkes' charts, and those published in 1959 (75) will show that he assigns the Cerrig-ydrudion bowl and some of the early La Tène scabbards from the Thames Valley to Iron Age 'C' ('no fresh immigrants are needed for the Minster Ditch scabbard'), while other early objets d'art, like the Witham scabbard and shield, and the Wandsworth shield-bosses, are relegated to Iron Age 'B'. Such objects have been long attributed by English archaeologists to 'Marian' invaders among whom were the Parisii who introduced the practice of chariot-burial into the East Riding of Yorkshire (76) and there has been a tendency in recent years (reflected in Professor Hawkes' 1959 reassessment of 'ABC') to incorporate these 'Marian' invaders in the early part of 'B', thus confusing the old picture of a western culture rooted chiefly in Armorica. In Wales, of course, our great difficulty is that the pottery which is regarded as diagnostic of Iron Age 'A', 'B' and 'C' has a very limited occurrence and it seems that the mass of the Iron Age population, being of local Bronze Age origin, continued, like their relatives in Ireland, to replace pottery by wooden and leather containers to a large extent, even though there are a few scattered traces of small grant groups using pottery both of 'A' and 'B' affinity.

To the present writer, at least, it seems that the Tal-y-llyn hoard, reinforcing as it does the evidence for an independent penetration of the Irish Channel area by warrior bands with their attendant craftsmen, soon after the time when the Iron Age 'B' culture is thought to begin in southern England, and marking, as it does the starting point of a local development of art metal-work which at a later date had ramifications throughout Britain, provides the basis for a more logical definition of Iron Age 'B', if indeed this concept is to continue to serve for the study of early Celtic culture in Britain. For now it is clear that Tal-y-llyn stands near the centre of a chain of early finds, linked by a common style and technique, at one end of which are the Irish discoveries already mentioned, and at the other a group of finds in the Thames Valley, the most outstanding of which are the sword-scabbard from the Minster Ditch, both near Oxford. All may be the result of the same movement, impinging on the western and south-western coasts of Britain during the 3rd century B.C. Even at this early date objects may have found their way from these immigrant craftsmen as far as eastern England. The resemblance of the patterns on the dagger in the Wisbech Museum (77) to those on the Cerrig-ydrudion bowl are obvious, and the fringe of hatched triangles seen on this scabbard is characteristic both of the first Tal-y-llyn shield-boss and of the early daggers from the Thames: moreover, the same scabbard shows the use of

(74) *Antiquity*, 1959, pp. 170 ff.

(75) *Ibid.*

(76) E. T. Leeds, *Celtic Ornament*, p. 12 and C. Fox, *Pattern and Purpose*, p. 5 ff.

(77) *Proceedings of the Prehistoric Society*, 1961, Pl. XXIV.

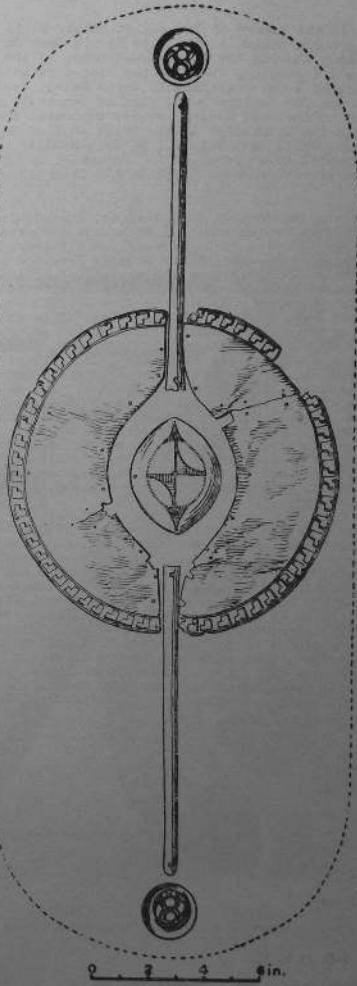


Fig. 18. — Reconstruction of shield from Grimthorpe, Yorkshire.

the rooked-tracer in the manner of Tal-y-llyn. Also, it is far more likely that the famous crescent plaque in the Llyn Cerrig Bach hoard (Fig. 26) with its embossed triskele showing the later development of the Tal-y-llyn trumpet finial and its voids resembling those on the open-work discs from Tal-y-llyn, represents the work of local craftsmen in North Wales, developing the Tal-y-llyn tradition in the 2nd century B.C., than an importation from a supposed 'Marian' workshop in the East Riding, as Fox supposes: indeed, we are now entitled to look upon the Grimthorpe shield (Fig. 19), which Fox quite rightly relates to the Llyn Cerrig Bach plaque (78) as a similar product of a 'North Wales' school exported to an Iron Age 'A' backwater on the east coast. The same might be said of the ornamented bridle-bit from Ulceby, Lincolnshire (79).

Similarly, the engraved design on the arched shield-boss from Llyn Cerrig Bach, in which the same triskele design as on the crescent plaque is repeated four times, with the aid of a rooked tracer, surely leads to that which appears, in an increasingly elaborated or debased form, on the famous bronze mirrors of later date, as Fox himself shows (80), as well as on the well-known 'Iron Age B' scabbards from Hunsbury, Northamptonshire and Bugthorpe, Yorkshire (81), which not only have chapes of La Tène II form but show the British development of that form, with 'lips'. Moreover, if we accept the Cirencester torc (Fig. 25.4) as part of our early Irish Channel group, this, too, can be very readily seen at the beginning of a line of development which leads towards such remarkable eastern pieces as the gold bracelet and torc from Mertonham, Norfolk (82) and the hornet helmet from the Thames at Watertree Bridge (83). It is surely now necessary to look again at the assumption of Fox, that all these objects are the output of local 'schools' in north-eastern, central and south-eastern England, working throughout the 1st century B.C.. While one must naturally envisage the possibility of North Wales or Bristol Channel craftsmen sometimes working for patrons in eastern England, all this work is best regarded as part of a western, 'Iron Age B' culture, and the suggested date is surely far too low: it is not the Belgae, but their predecessors who were the purchasers of this work in eastern England.

Although, as we have said, the finer products of the Celtic metalworker in Britain have seldom been found in association with ordinary settlement material, it should be noted that there is a small body of ordinary bronze objects - brooches or bracelets - from settlements in western and northern England which relate to normal Middle La Tène types on the Continent. Such is the material from a cemetery and settlement at Mount Batten, Plymouth (84) which was unfortunately destroyed in the War of 1939-45. It includes brooches of La Tène Ic affinity, with elongated, flattened bows, and bossed bracelets. The former occur on several sites in south-western Britain, and the bracelets have a similar distribution, with an extension up the limestone ridge of central England to the East Riding (85): the bracelet from Clynnog in north-west Wales (86) belongs to this group. Recently emergency excavations at a small fortified settlement at Cogen near Laugharne in Carmarthenshire have yielded a

(78) *loc. cit.*, pp. 33 ff.

(79) *Ibid.*, pp. 35 ff.

(80) *Ibid.*, Figs. 25, 26-30.

(81) *Ibid.*, Figs. 24-27, 30.

(82) *Ibid.*, Figs. 32-34.

(83) *Ibid.*, Figs. 36 a-b.

(84) *Ibid.*, Pl. 31.

(85) *Ibid.*, Pl. 2, A-C, 11 b, 31.

(86) V. P. Grimes, *Prehistory of Wales*, Cardiff 1951, N° 708.

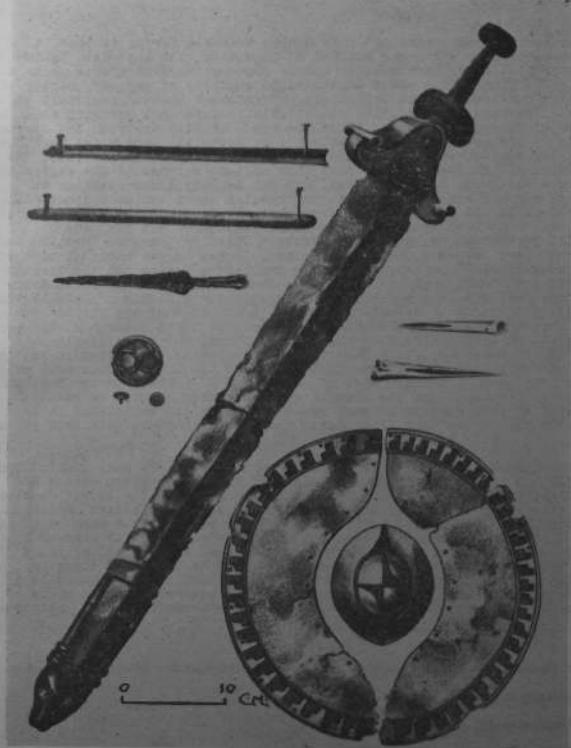


Fig. 19. — Grimthorpe (E. Yorkshire). Decorative bronze sheeting from a shield, found in a grave with a sword of insular La Tène II type.

special form of bronze bracelet, with a decorated expansion of the hoop, which recalls a Middle La Tène (Dux) type found in Slovakia (87). But perhaps the most remarkable find of this nature is the pendant in the form of a cast open-work triskele, with spiral terminals, found recently by Mr. S.C. Stanford, during excavations at a large hill-fort at Croft Ambrey in Herefordshire, to which I have already referred. This is a somewhat degenerate descendant of the well-known triskeles which ornament a chain found in the Gorge-Meiller chariot-burial (88).

The special importance of Croft Ambrey triskele for us is that it comes from a settlement which has yielded an unusually rich material, including standards of hill-forts in the Welsh border country; several bronze bracelets of La Tène I form and a considerable quantity of pottery, including a type which has been used to define one of Professor Hawkes' regional associations - 'Western Third B'. The characteristic form is a jar with a frieze of stamped decoration below the rim - usually chevrons or 'S-shapes' - 'birds' - the so-called 'Duck pattern'; hitherto the type sites have been Credenhill, Worcestershire (89) and Sutton Walls, Herefordshire (90). The 'Third B' implies a belief that this culture belongs to the period immediately preceding the Roman conquest, but the La Tène I associations at Croft Ambrey, and the sequence of cultures revealed there and at another hill-fort, at Credenhill, in Herefordshire also recently excavated by Mr. Stanford (full publication of both these sites is still awaited), have now made it clear that in Herefordshire, at least, 'Western Third B' preceded 'Western Second B' and must have lasted a considerable time. It has become habitual to call the 'duck-stamped' pottery of the Wye and Severn basins and the similar pottery from Cornwall with the well-known sherds from Kerwiltrié, Finistère, and Sabrose, Portugal (91) and envisage migrations, in Middle or Late La Tène times, from Brittany or even the north-western corner of the Iberian peninsula, into the lands flanking the Bristol Channel. But it is clear now that too much emphasis has been placed upon the stamped ducks, which are simply part of a much wider répertoire of La Tène stamped decoration, occurring in the heartland of early La Tène culture, in Bohemia and the Ainheland, as well as on the Atlantic coasts of Europe. Most of the 'Third B' pottery in the English West Midlands is coarse, and its stamped rim decoration relates to what is found in later La Tène periods in many parts of the Celtic world. But it is from consideration of certain finer wares that we may hope to gain most guidance.

Some time ago Professor W.F. Grimes pointed out (92) that much of the decoration on the finer pottery now assigned to the 'Southern Second B' and 'South-western Second B' cultures in England represents a local development, greatly influenced by the patterns on the locally specialized metalwork of Britain. This does not apply to certain finer wares, which also occur in British Iron Age 'B' contexts, in which much of the surface is covered by encircling grooves and cordons, separating friezes of stamped cable, 'duck', S-shaped, wave-tendril, swag and ring-and-dot patterns. This ware forms part of the La Tène pottery of Armorica and Brittany (93), but clearly cannot be a local development: it must surely be derived from a central European group of early La Tène pottery the distribution of which extends from the neighbourhood

(87) B. Benádik, E. Ulček, C. Ambros, *Keltische Gräberfelder der Südwestslowakei*, Fig. 31, 20

(88) Déchelette, Manuel, II, Fig. 508.

(89) Archaeological Journal, 1938, pp. 1 ff.

(90) Ibid., 1953, pp. 1 ff.

(91) Déchelette, Manuel, II, Fig. 667.

(92) Proceedings of the Prehistoric Society, XVIII, 1952, pp. 160 ff.

(93) Conveniently summarised in Wheeler and Richardson, *Hill-Forts of Northern France*, Society of Antiquaries, London 1957, pp. 84 ff., Figs. 27-29.

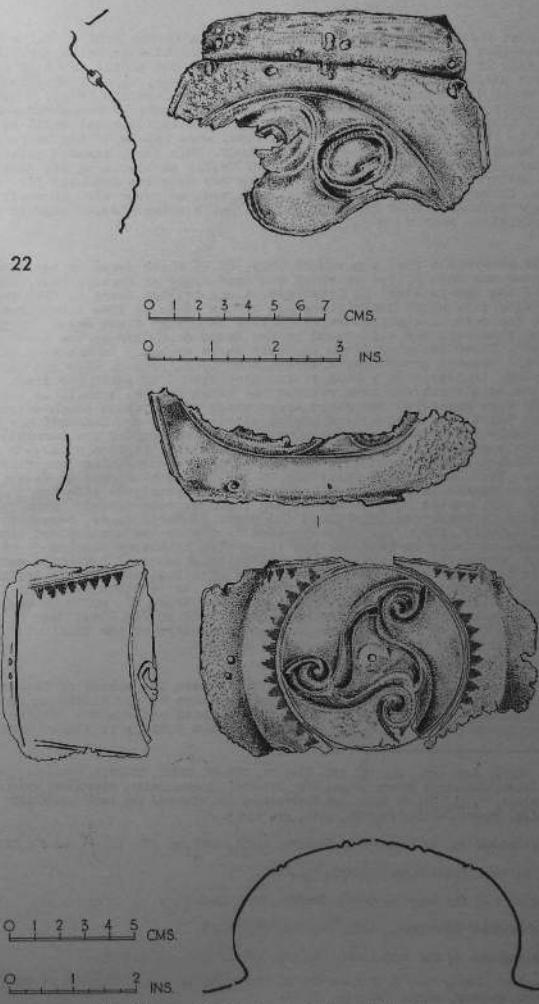


Fig. 20. — Shield-boss n° 1 from Tal-y-llyn.
Fig. 22. — Shield-boss n° 2 from Tal-y-llyn.

of Budapest through Bohemia and northern Bavaria to the Middle Rhine (94). The appearance of ornamented pottery of this tradition in settlements at opposite ends of the Bay of Biscay, separated from the parent group by wide territories which are apparently free of similar finds, is an indication of the way in which colonizing expeditions were sent out from the Celtic heartland in the Upper Rhine and Danube basins, after the manner of Segovius and Belovetus in Livy's story; such expeditions to the Atlantic coast would be comparable to those which, about the same time, were taking Celtic warriors into the Balkans and even as far as Asia Minor. This early stamped pottery is, of course, interrelated with contemporary Celtic metalwork by the development of its patterns and in this connection one may note its fondness for chevron friezes, formed of cross-hatched ellipses, such as occur also on early La Tène dagger-scabbards from Hammersmith (95) (with rooked-tracer engraving) from Coleraine, Antrim (96).

It is remarkable that a potsherd (Fig. 25.5) which seems to represent the same group has been picked up among the sand dunes at Merthyr Mawr, near the mouth of the Ogmore River in Glamorgan, close to what seems to have been a metal-working site which has yielded all of the three La Tène I brooches which have so far come to light in Wales (97). A decorated flask which represents the same tradition was also found in the Bacon Hole Cave in the Gower Peninsula (98). These isolated finds in South Wales probably do not mean that 'Braubach' ceramic group became established locally, but, like the Tal-y-llyn metal-work, they provide a hint of the direction from which immigrant warriors and metalworkers may have reached the Irish Channel area. It is well known that the more plentiful decorated wares which characterize south-western second and Third B in England and may be attributed to the Dumnonii are to a considerable extent a local development, in which many of the decorative patterns are borrowed from the later stages of insular La Tène metalwork as Professor Grimes has shown (99), although there is a continuing influence from Armorica. This Dumnonian pottery has so far failed to appear in Wales, although the specialized forms of the earthworks associated with the settlements of the Dumnonii in West Wales and found to some extent even outside their area in Glamorgan, Brecknock and parts of North Wales, resemble those of the Dumnonii (100). One might perhaps recognize the continental immigrants into Wales in these earthworks, the Tal-y-llyn metalwork and the scattered finds of 'Braubach' pottery and attribute the absence of Dumnonian wares from Wales to isolation after the initial phase of colonisation. This initial phase might be described, in Hawkes' terminology, as 'Western First B'; it would have been followed immediately by his 'Western Third B', which is represented by typical pottery of more local character found at Pen Dinas near Aberystwyth (Fig. 14), not very far south from Tal-y-llyn on the coast of Cardigan Bay, as well as in the west Midlands of England.

If we are right in seeing a connection between the spread of Braubach pottery to Armorica and Galicia and the introduction of the Middle La Tène metal working to western Britain, it seems that we must exclude the Marnian culture from any large part in the latter, for Braubach pottery is almost unknown in

(94) J. Filip, loc. cit., pp. 177 ff., Pls. XI, XIV-XV, LXXII, CV-CVII; Pittioni, *Ungeschickte des österreichischen Raumes*, Figs. 460, 477-488; Lindenschmidt, *Allerlei aus unserer heimischen Vorzeit*, V, Pl. 50; W. Dehn, *Zur Verbreitung und Herkunft der Latènezeitlichen Braubacher Schalen*, Bonner Jahrbücher, 151, 1951, pp. 83 ff.

(95) Proceedings of the Prehistoric Society, XXVII, 1961, p. 335, Fig. 4 and Pl. XXI c.

(96) J. Raftery, *Prehistoric Ireland*, Fig. 216.

(97) Bulletin of the Board of Celtic Studies, XIV, 1950-52, p. 171, Pl. II, 1.

(98) Archaeologia Cambrensis, XCIV, 1939, p. 25, Fig. 4, 1.

(99) Proceedings of the Prehistoric Society, XVIII, 1952, pp. 160 ff.

(100) See articles by Lady A. Fox and Mrs A. Cotton in S.S. Freyre, *Problems of the Iron Age in Southern Britain*, London 1960, pp. 35 ff.

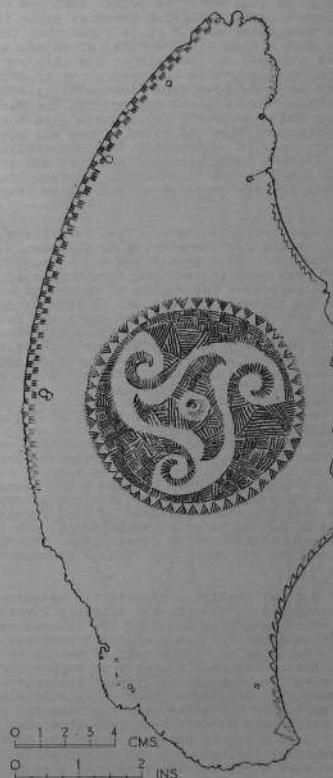


Fig. 21. — Pelta-shaped plaque of shield no. 1 from Tal-y-llyn.

Champagne. One might envisage colonists descending the Rhine by boat and moving thence down the English Channel to Brittany and Cornwall, but it is curious that there should be so little trace of them, not only on the lower Rhine but in south-eastern England. No doubt the local Germanic and Belgic tribes were hostile like the Marnians. It seems rather more likely that such a band would obtain a passage through related Celtic tribes in Franche-Comté and Burgundy and then go by boat down the Loire. What now of the 'Marnians' who have played so large a part in English theories about the origins of Iron Age 'B' and British Tène metal-work? It is clear that the chariot-burials of the Parisii in the East Riding of Yorkshire, which are among the chief props of such theories and are, in fact almost the only burials of this kind in Britain (101) belong to a backward cultural group of Iron Age 'A' origin who derived their more artistic metalwork from contacts with Iron Age 'C' culture in Wales and south-western England rather than the Marne. Moreover, while certain outstanding and undoubtedly early works from the east coast - notably the shield and scabbard from the river Witham and the Wandsworth and Battersea shield-bosses - seem to represent a distinct tradition and may well be connected with a separate immigration of warriors and attendants coming directly by the North Sea from the Rhineland or eastern France, it must be doubted whether this art can properly be said to be 'Marnian' in origin.

It has not always been sufficiently realized in Britain that the early La Tène culture, known from the flat cemeteries of Champagne, which has a proper claim to the title 'Marnian', is a provincial and conservative one, distinguished by pottery which owes much in ware and form to the late Urnfield culture of the area and by a distinctive repertoire of neckrings and bracelets, making much use of torsion. The cultural connections of this group lay in the Ardennes and its fringe in what is now Belgium and the lower Moselle and Saar valleys in Germany, rather to the south. This culture absorbed La Tène Ia forms of brooch but seems to have made little contribution itself to the development of a specifically La Tène art-style; indeed, it retained much geometric ornament from its preceding, late Hallstatt phase. Later, however, it received metalwork decorated in La Tène B (Waldalgesheim) and 'Plastic' style along with the cordoned and pedestal-pottery which had been evolved from Mediterranean contacts in the Celtic heartland of the Upper Rhine and Danube, and this appears particularly in the chariot-burials, as at Somme-Bionne and La Gorge-Meillet, in association with La Tène Ib-C brooches, neckrings and bracelets of types which characterize the 4th century cemeteries in the lands south and south-east of Champagne. Turning to Britain, it is in certain groups of the Iron Age 'A' culture of southern England - for example, those which introduced the fine pottery studied by the writer long ago at Long Wittenham, Berks (102), and the late Hallstatt or early La Tène I daggers of the Thames valley - that 'Marnians' should be seen, if anywhere, not in those who introduced, mainly to western Britain in the first place, the Middle La Tène art-style, the creative centres for which lay outside Champagne.

The conception of a local tradition of artistic metalwork, established in Wales from the 3rd century B.C. onwards and possibly supplying a good proportion of the objects which have been found in the lowland regions of Britain is, of course, a difficult one for those who have been accustomed to think of Wales, and especially North Wales, where most of metalwork finds have been made, as a poor mountainous region, incapable of supporting more than a few pastoralists. It is possible that spectrographic analysis of the Tal-y-llyn metalwork, not yet complete, may throw light on this problem by showing that our Welsh school of metalwork was based upon exploitation of local copper ores. Those analyses which have already been made show that the metallic composition of the Tal-y-llyn hoard is diverse: while the pelta-shaped plaques, the bodies of the composite plaques, and the repair-strip on the second shield-boss, the open-work discs and the trapezoid plaques are, in fact, of brass, since they contain zinc but little or no tin. The variation of content may, of course, be partly due to the use of scrap-metal derived from various

(101) Fox, *Ecc. cit.*, pp. 5 ff.

(102) *Oxoniana*, II, 1937, pp. 1 ff.

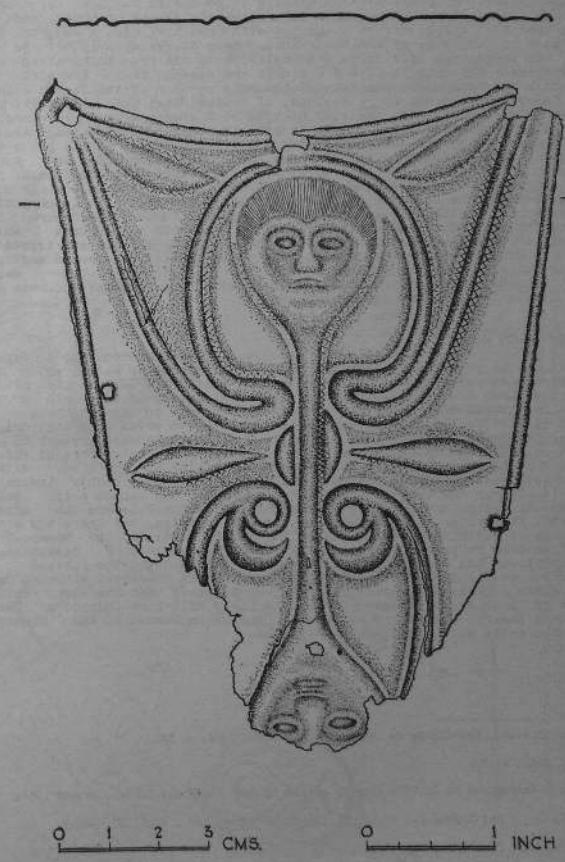


Fig. 23. — Anthropoid plaque from Tal-y-llyn.

directions, but the presence of zinc in some of the pieces raises special problems. Professor Tylecote (103) appears to consider that the rares instances known to him of a high zinc content in copper or bronze objects of Late Bronze Age or Early Iron Age date in Britain to be due to the use of ores with a high zinc content, rather than the deliberate making of brass, and he suggests that such alloys may be connected with ores like ones known to him from Kenmare in County Kerry and Nantyrarian, near Aberystwyth (104). As it happens, the percentage of zinc in the chalcopyrite ore from Nantyrarian visited by Professor Tylecote is 18.8% - almost the same as that revealed by quantitative spectrographic analysis of the main portion of the second shield boss at Tal-y-llyn (19%). It is obvious, of course, that this similarity may be a pure coincidence, since smelting of zinc-rich copper ores would normally reduce the percentage of zinc, but it is striking that so little lead should have been revealed by the analyses so far made, only traces in the pelta-shaped plaques and the open-work discs. Those copper-lead-zinc lodes in North Wales which are known to have been worked for their copper by the Romans, notably at Parys Mountain in Anglesey and on Orme's Head, Llandduno, contain much lead, but some of the lodes in north Cardiganshire and west Montgomeryshire have been worked specially for their zinc. Only much further field-work can determine the exact distribution in Britain of zinc-rich copper ores which are likely to have been accessible to primitive miners, or show any trace of prehistoric working; hitherto, indeed, such investigation has proved most unrewarding owing to destruction wrought by later exploitation of these deposits. It is none the less very probable that mining provided the economic basis for the La Tène culture of North Wales.

THE PORT-TALBOT HEAD

This paper concludes with a reference to a carved pillar-stone, as yet unpublished, in the National Museum of Wales, which may also reflect the same connections with La Tène culture in Gaul as the metal-work we have been discussing. This head is unfortunately of uncertain provenance, since it was found incorporated in a modern wall in the outskirts of the town of Port Talbot (Glam.) and had evidently been moved from its original site. It consists simply of a rough block of local sandstone about 66 cm. high, 24 cm. wide and 24 cm. thick, upon one roughly flattened face of which, near the top, has been carved a deep groove, outlining an oval area, within which leptoïd eyes have been carved and the nose and mouth roughly indicated (Fig. 12). Clearly one must not insist too much, but one cannot help being struck by the resemblance to some of the material which P. Lambrechts assembles (105). The writer knows of nothing similar in Wales, but there are a few stone beads of definitely Celtic origin in Ireland (106) and the Romano-British pillar from Maryport, Cumberland (107) has some points of resemblance. On the continent the closest parallels are the cut heads on the pillars at Saint-Michel-de-Valbonne (108) and Vallauris (109) in Provence. Although caution is clearly necessary here it is not inconceivable that the Port Talbot stone is of 'Iron Age B' origin; there is a large hill-fort (Mynydd y Gaer, Margam) and several concentric earthworks of a known Dumnonian and Demetian type on the hills which overlook Port Talbot.

(103) A.F. Tylecote, *Metallurgy in Archaeology*, London 1962, p. 51.

(104) *loc. cit.*, p. 23.

(105) In his *Exaltation de la Tête dans la pensée et dans l'art des Celtes*, Bruges 1954.

(106) P. Henry, *L'Art Irlandais*, Pl. 2; P. Lambrechts, *loc. cit.*, Figs. 37, 42-43.

(107) Lambrechts, *loc. cit.*, Figs. 62.

(108) *Ibid.*, Fig. 6.

(109) *Ibid.*, Fig. 50.

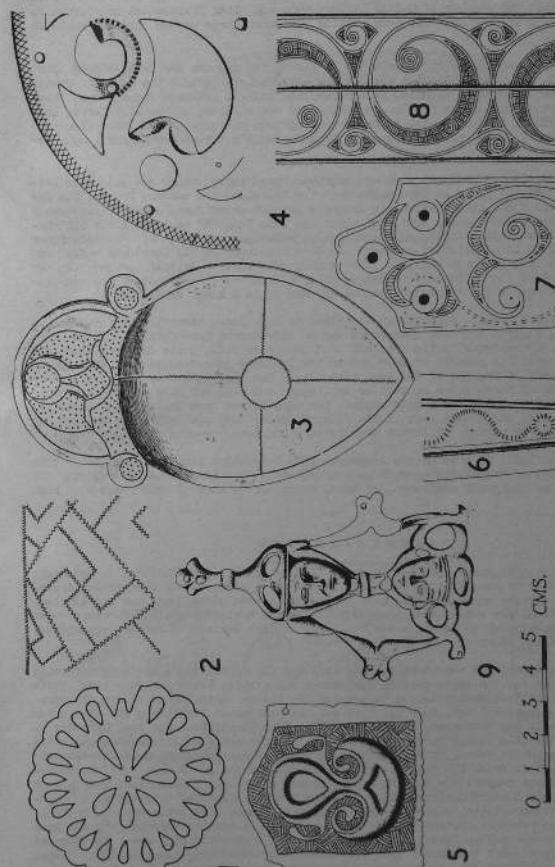


Fig. 1. — 1. Openwork roundel from Vix, Burgundy (after Joffroy, *Sépulture à char du Premier âge du Fer en France*, fig. 37-3); 2. Detail of rock-cut tracer pattern on Gorge-Mallat helmet after Jacobsthal, *Etruscan Art*, pl. 70; 3. Celtic 'Spoon' from Ireland; 4. Detail of open-work disc from Tal-y-llyn; 5. Detail of seaboard from Standale, Cottis, (after Frere, *Problems*, Pl. 1); 6. Detail of open-work disc from Minster Ditch, Oxford (after Pierre, *Problems*, fig. 29); 7. Detail of seaboard from Toome, Antrim (after Ulster Journal of Archaeology, 1954, p. 89); 8. Detail of third seaboard from Lissadellghera, Antrim (after Leeds, *Celtic Ornaments*, fig. 5); 9. Bronze fitting from Moravia (after Filip, *Keltov*, fig. 14).

SUMMARY

The Tal-y-llyn (Cader Idris) hoard was found by chance in 1963 in a shallow deposit alongside a mountain path near Dolgellau in North Wales. It consists of fragmentary ornamental sheeting from at least two shields of Middle La Tène type and other trapezoidal or circular, openwork plaques which are probably not from shields but other large wooden objects such as vehicles or caskets.

The shields are represented by two bosses and by casing for midrib and pelta-shaped plaques for one shield. Typologically these shields are intermediate between the simple continental forms and the variously elaborated British La Tène shields hitherto known, but they stand closest to two shield-bosses previously known from North Wales, in the Lyn Cerrig Bach and Moel Hiraddug finds. Similarly, the embossed and engraved patterns on the Tal-y-llyn pieces, based particularly on the triiskele, seem to be intermediate between continental and insular traditions.

The two trapezoid plaques have embossed and engraved human masks, which are unique in Britain but relate closely to Early La Tène masks from the Rhineland and eastern France. Two composite openwork discs show a whirling triiskele pattern which foreshadows previously known pieces from the Irish Channel area, but again has a La Tène 'B' background. But all these ornaments are linked stylistically and technically, notably by the use of 'rocked' or engraving like that on late Hallstatt and early La Tène metalwork on the Continent - for example on the helmet from La Gorge Meillet. This technique is rare in Britain except on an early horizon - that of the Early La Tène dagger-sheaths from the Thames valley. The 'rocking' found on the circular and trapezoid plaques appears to be a local development.

The Tal-y-llyn hoard greatly strengthens the views of E.M. Jope, recently put forward in criticism of Leeds, Piggott and Fox, that there was an independent introduction of La Tène art into the Irish Channel area in the 4th and 3rd centuries B.C., quite distinct from the 'Marian' movement which is thought to have led to the founding of a tradition of art metalwork on the east coast of England at the same time. It is now thought likely that such schools were established in North Wales as well as in Ireland and that not only the previously well known Celtic art metalwork from this region, but many pieces from England must be attributed to these schools, which were part of the cultural group long ago defined by Hawkes as 'Iron Age B', chiefly by pottery hill-fort architecture and metal objects of common types.

Spectrographic analysis of some of the fragments from Tal-y-llyn show that some of them are not of bronze but of brass with as much as approximately 20% zinc. This may reflect the use in North Wales, by immigrant craftsmen, of local copper ores, some of which have a high zinc content.

ZUSAMMENFASSUNG

Der Hort von Tal-y-llyn wurde zufällig im Jahre 1963 in einem oberflächlichen Bodensatz längs eines Bergpfades in der Nähe von Dolgellau in Nordwales gefunden. Er besteht aus Bruchstücken verzieter Platten von wenigstens zwei Schildern, welche einem Typus aus der mittleren La Tènezeit gehören, und aus anderen trapezförmlichen oder kreisförmigen durchbrochenen Scheiben, die wahrscheinlich nicht Teile der Schilder, sondern anderer hölzerner Gegenstände, sowie Wagen oder Kästen sind.

Überreste der Schilder sind zwei Buckeln und Beschläge für Mittelrippen sowie peltaförmige Platten auf einem Schild. Von typologischen Standpunkt aus stellen diese Schilder eine Stufe zwischen den einfachen festlandkeltischen Formen und den bisher bekannten Schildern mit verschiedenartiger Verwickeltheit dar. Aber sie sind auch in sehr naher Verbindung mit zwei schon bekannten Schildecken aus Nordwales, von den Funden zu Lyn Cerrig Bach und Moel Hiraddug. Gleichzeitig scheinen die scharf hervortretenden oder eingravierten Reliefszeichnungen, die den Triiskele als Hauptmotiv haben, in der Mittelstufe zwischen den festland- und inselkeltischen Überlieferungen zu sein. Die zwei trapezförmlichen Platten zeigen auch scharf hervortretende oder eingravierte menschliche Masken, welche in Britannien ein Unikum sind, aber auch in nahe Verbindung mit den frühlatènezeitlichen Masken vom Rheinland und Ostfrankreich auftreten. Die vier durchbrochenen, zusammengesetzten Platten tragen eine kreisende Triiskelezeichnung, die schon bekannte Mustern aus der Umgebung der Irischen See voraussetzt, und immer einen Hintergrund von der La Tène B hat. Aber alle diese Ornamente sind, vom technischen sowohl als vom stilistischen Standpunkt aus, miteinander eng verbunden, hauptsächlich wegen der Verwendung in der Steckkunst einer Keilmauer wie auf den festlandischen Metallwerken aus der Spät-Hallstatt- und Frühlatènezeit, zum Beispiel auf dem Helm von La Gorge Meillet.

PLATE 109



0 1 2 3 CMS.



2



3

0 1 2 3 CMS.



4

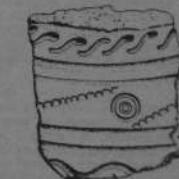


Fig. 25. — 1. Detail of the bow of a La Tène Ib brooch from Schlosshalde, Berne (after Jacobsthal, *Early Celtic Art*, n° 330); 2. Detail of a finger-ring from Deisswil, Berne, Fig. 214.2; 3. Detail of a belt-hook from Kisad, Hungary (after Jacobsthal); 4. Terminal of gold torc from Clevedon, Somerset (after British Museum, *Guide to Early Iron Age Antiquities*, 1925, Fig. 175); 5. Sherd with stamped ornament from Merthyr Mawr, Glamorgan.

Dieses Verfahren ist in Britannien selten, ausgenommen die Dolchscheiden aus dem Tal der Themse in früherer Zeit. Der Messingbeschlag auf den kreisförmigen und trapezförmlichen Platten sind anscheinend eine lokale Entwicklung.

Der Hort von Tal-y-Llyn verstärkt auch ansehnlich die von E.M. Jope, bei der Prüfung der Artefakte von Leeds, Piggott und Fox geäußerten Ansichten, nach denen die La Tène Kunst unabhängig in die Zone der Irischen See, im 4. und 3. Jahrhundert vor C. eingeführt worden wäre, und von der "Warne"-Bewegung auch ganz abzuhalten, von der man glaubt, daß sie wahrscheinlich zur gleichen Zeit an der Küste Ostenglands die Entstehung einer herkömmlichen Metallkunst verursachte. Man hält es jetzt vermutlich, daß solche Kunstschulen in Nordwales sowohl als in Irland begründet wurden, und daß nicht nur die schon gut bekannten keltischen Metallarbeiter aus diesen Gegend, aber auch viele Metallarbeiter aus England diesen Schulen zugelebt haben müssen, die zu einer Kultgruppe gehörten, welche Hawkes schon seit langem als "Eisenzeit II" auf Grund der Tonware, der hill-forts-Bauweise und metallener Gefäße allgemeiner Typen bestimmte.

Die spektrographische Analyse einiger von den Bruchstücken von Tal-y-Llyn beweist, daß sie nicht aus Bronze, sondern aus Messing mit etwa 20 % Zink waren. Dadurch wird die Erklärung ermöglicht, daß in Nordwales eingeschwanderte Metallarbeiter lokale Kupfererze verarbeiteten, unter denen einige einen hohen Zinkgehalt hatten.

RÉSUMÉ

Le trésor de Tal-y-Llyn (Cader Iulis) a été découvert par hasard en 1963 dans un dépôt artificiel le long d'un sentier de montagne près de Dolgellau au nord du Pays de Galles. Il consiste en fragments de plaques de métal ornées, provenant d'au moins deux boucliers du type de la Tène moyenne, et d'autres plaques, trapézoïdales ou circulaires, ajourées, et qui n'appartiennent probablement pas à des boucliers, mais à de grands objets de bois, tels que des voitures ou des coffres.

Les boucliers sont représentés par deux *umbos*, par des garnitures de nervures et par les plaques peltoides de l'un d'eux. Au point de vue typologique ils sont intermédiaires entre la simplicité des formes continentales et la variété et la complication des boucliers de la Tène présentement connus en Grande-Bretagne. Mais ils sont très proches de deux *umbos* de boucliers du nord du Pays de Galles, ceux des trouvailles de Lyn Cerrig Bach et de Moel Hiraddug. Identiquement, les motifs estampés et gravés des objets de Tal-y-Llyn, basés sur le triskèle semblent intermédiaires entre les traditions continentales et insulaires.

Les deux plaques trapézoïdales portent des masques humains en relief et gravés, uniques en Grande-Bretagne, mais qui se relient étroitement aux masques de la Tène précoce de Rhénanie et de l'est de la France. Les quatre plaques, ajourées et composites, montrent d'autre part, un type de triskèle giratoire qui préfigure des exemples déjà connus en provenance des régions voisines de la Mer d'Irlande, mais qui, encore une fois, laisse entrevoir un arrière-plan de la Tène B. Tous ces décors s'apparentent cependant, du point de vue stylistique et technique, notamment par l'emploi d'une gravure au tremolo semblable à celle du travail du métal sur le continent à la fin de Hallstatt et au début de la Tène, par exemple celle du casque de la Gorge Neillet. La technique est rare en Grande-Bretagne, hormis à une époque ancienne celle des fourreaux de dagues du début de la Tène, dans la vallée de la Tamise. Le placage d'étain trouve sur les plaques circulaires et trapézoïdales résulte apparemment d'une évolution locale.

Le trésor de Tal-y-Llyn renforce considérablement les opinions de E.M. Jope, avancées récemment et critiquant les vues de Leeds, Piggott et Fox : l'art de la Tène aurait été introduit dans la zone de la Mer d'Irlande indépendamment, au IV^e et au III^e siècle avant J.C., et tout à fait distinctement du mouvement "marnien" dont on pense qu'il est à l'origine d'une tradition de l'art du métal sur la côte orientale de la Grande-Bretagne à la même époque. On tient maintenant pour probable que de telles écoles artistiques ont été fondées aussi bien dans le nord du Pays de Galles qu'en Irlande; non seulement de nombreux travaux de l'art céltique du métal de cette région, mais aussi de nombreux objets d'Angleterre doivent être attribués à ces écoles. Elles font partie du groupe culturel que Hawkes a défini, il y a longtemps comme "l'Age du Fer II", en se fondant principalement sur la poterie, l'architecture des hills-forts et des objets métalliques de type usuel.

L'analyse spectrographique de quelques fragments de Tal-y-Llyn montre que plusieurs n'étaient pas de bronze, mais de laiton, avec une proportion de zinc atteignant approximativement 20 %. Ceci peut être la conséquence de l'utilisation, au nord du Pays de Galles, par des artisans immigrés, de minéraux de cuivre locaux dont quelques-uns ont une haute teneur en zinc.

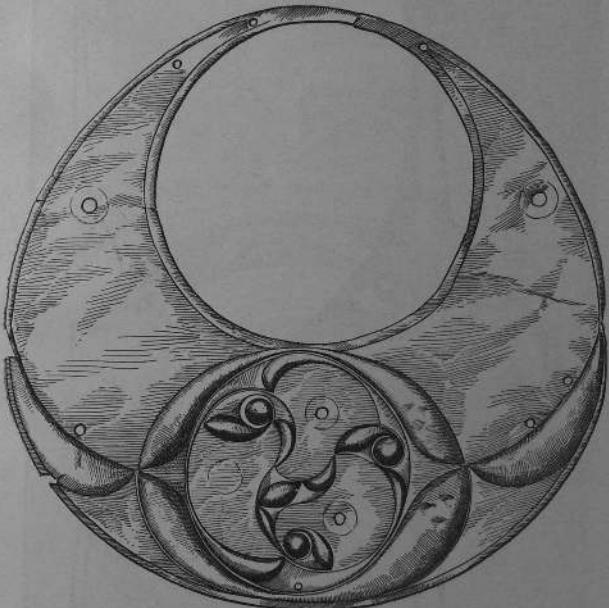


Fig. 26. — Embossed plaque from Lyn Cerrig Bach (Anglesey).

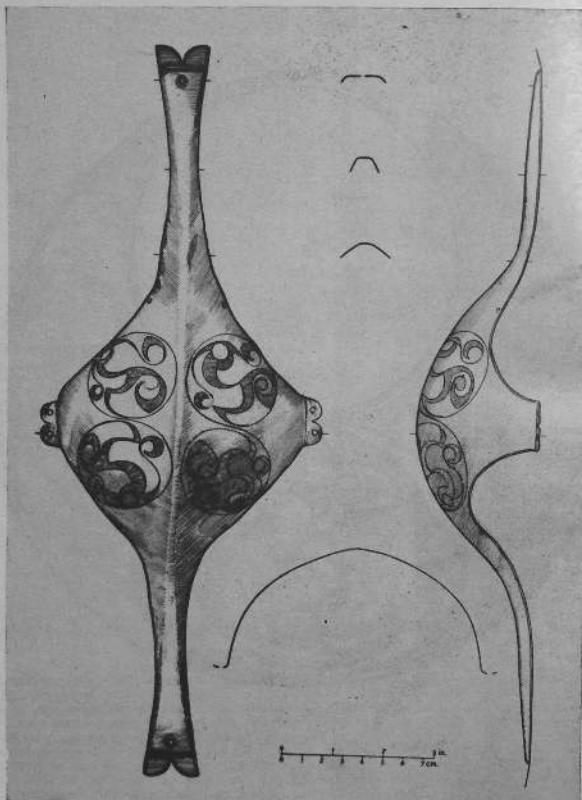


Fig. 27. — Engraved shield-boss from Llyn Cerrig Bach (Anglesey).

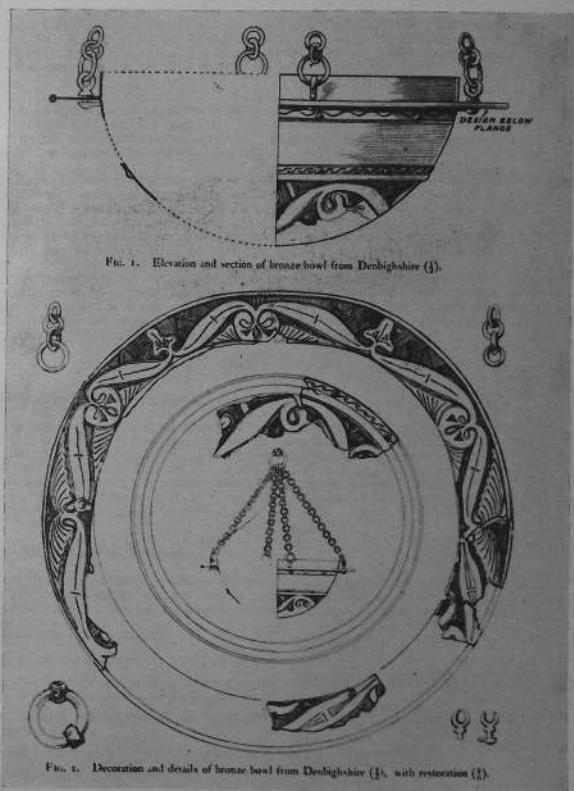


Fig. 28. — Engraved bronze bowl from Cerrigydrudion, Denbighshire.

LES OPPIDA DU GARD

PLANCHES 113-123

par

Annick ROBERT

Le département du Gard que délimitent à l'Est le Rhône, au Nord l'Ardèche et les Cévennes, à l'Ouest le Vidourle et au Sud la mer Méditerranée, comprend environ deux cents oppida. Ces villes fortifiées se répartissent le long des falaises qui dominent les cours d'eau, sur les derniers contreforts des Cévennes et sur les petites hauteurs qui bordent la plaine de la Vaucluse.

La frange littorale du département ne comporte pas d'oppidum mais elle porte des traces d'occupation contemporaine des oppida de La Tène. Ainsi le site de l'Argentière (1) à Saint-Gilles, très riche en céramique campanienne, a même livré une inscription gallo-grecque, se trouve-t-il précisément dans cette zone.

L'importance d'un oppidum est très variable, il peut être une véritable ville entourée de remparts comme l'enceinte de Nages (commune de Nages et Solongues) ou bien un simple petit poste de garde comme Pernille (commune de Méjanès-la-Clap). Pernille est un simple cap barré qui domine la Cèze. J. de Saint-Venant avait dressé un inventaire des oppida du Gard en 1893, Mazauric et Bourriol y publièrent une statistique (2) des enceintes du Gard en 1911, il ne nous a pas paru inutile d'en faire une mise à jour.

Nous en ferons donc un rapide inventaire en nous contentant de compléter l'abondante bibliographie sur le département du Gard que M. Louis a éditée en 1930 (3). Nous classons les oppida par commune et, pour des raisons de commodité, nous suivons l'ordre alphabétique. Nous ne mentionnerons que des sites (4), qui ont été occupés pendant le premier et le second âge du Fer et pendant l'époque gallo-romaine.

+ +

AIGALIERS. Arrondissement de Nîmes.

Notre-Dame de Brueys (5), ce site a parfois été identifié à la *Bugectia* de l'inscription "géographique de Nîmes". Le sommet aplani de la colline forme une sorte d'acropole, un mur d'une largeur de 1, 50 M. à 6 M. le ceinture. Des vestiges nombreux de muraille rendent la lecture du plan délicate (figure 1). La superficie de l'oppidum est de 7 hectares, 45 acres d'après J. de Saint-Venant. Un chemin aménagé dans le roc permet d'aller puiser l'eau dans la petite rivière qui coule au pied de l'oppidum. D'après le Dr. Raymond (6), le site aurait été occupé du néolithique au Moyen Âge.

AIGUEZE. Arrondissement de Nîmes.

Castel-Vieil (7) : cette enceinte domine l'Ardèche, ses côtés Nord, Est et Ouest sont défendus par des à pic, le versant Sud, en pente douce, est seul fortifié. Les trouvailles faites sur le site attestent une occupation néolithique d'une part et gallo-romaine d'autre part.

(1) Cf. *Forma Orbis Romani* du Gard, p. 9, note 21.

(2) Il s'agit de la *Statistique des Enceintes Préhistoriques du Département du Gard*, publiée dans le Congrès Préhistorique de France de 1911.

(3) Cf. *Le Gard Préhistorique*, cet ouvrage contient une bibliographie sur les oppida du Gard ainsi qu'une carte.

(4) Parmi ces sites, nous n'avons retenu que les plus importants.

(5) *Forma-Gard*, p. 173, note 212.

(6) Cf. *Forma-Gard*, p. 180, note 246.

(7) Cf. Raymond, *L'arrondissement d'Uzès avant l'histoire*.

PLANCHE 113

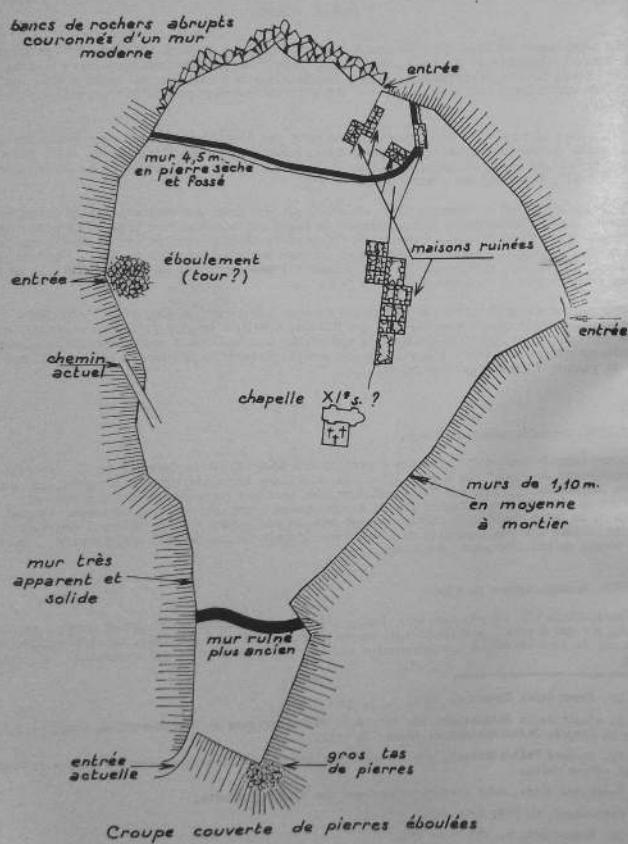


Fig. 1. — Puech de La Dame de Brueys, commune d'Aigalier. Superficie totale : 7 ha 46, échelle 1/2500, relevé par le Brigadier forestier Graille, le 22-11-1894.

PLANCHE 114

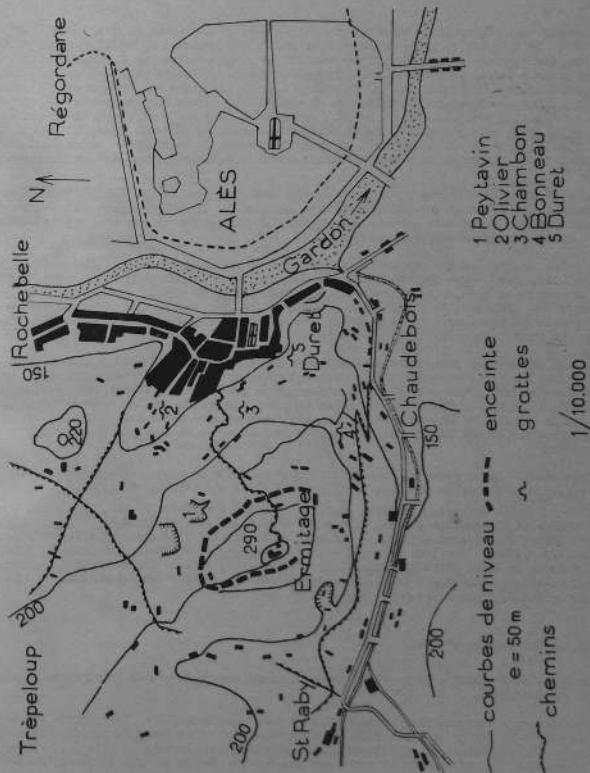


Fig. 2. — Ermitage d'Alès (situation).

ALES. Arrondissement d'Alès.

Ermitage (8), cet oppidum couronne le sommet d'une colline qui domine le confluent du Gardon et du Chaudbois (figure 2), au pied des derniers contreforts des Cévennes. Il se trouve donc sur un lieu de passage obligé. La voie de Nîmes à Gergovie, connue après la romanisation sous le nom de voie Regordanne passe au pied de l'oppidum. L'enceinte englobe 39 547 mètres carrés.

Le rempart est construit en appareil presqu'isodome; il est formé de gros blocs étagés, de 60 m. de long sur 0,30 m. de large environ. Ce mur présente de nombreuses tranchées de réparation, des murettes en pierres sèches assurent la liaison entre les diverses parties et le rempart en gros blocs. Un petit plateau presque horizontal, délimité par des à pic, donne à l'ouest (figure 3). Aucune fouille importante n'a été effectuée sur le site de l'oppidum lui-même. Une tombe, quelques fonds de cabanes et un dépotoir situés sur les pentes de la colline ont été prospectés par M. J. Sallez d'Alès. La tombe a livré de la vaisselle campanienne et une lampe et un petit vase biconique, pourvu d'une seule anse; sa patte est grise, il s'agit sans doute d'un vase "de la côte catalane". De nombreux tessons de céramique campanienne proviennent des cabanes et du dépotoir; deux tessons campaniens portent des graffiti grecs.

Quelques monnaies de Nîmes portant la légende NAMA, des monnaies de Volques Tectosages et une monnaie des Arvernes ont été ramassées en surface. M. J. Sallez a également trouvé des amphores dont certaines portent des marques. La plupart de ces amphores appartiennent au type I de la classification de Dreszel.

La présence de céramique campanienne et d'amphores italiennes ainsi que l'absence de patine sigillée, dans l'état actuel de nos connaissances, font penser que le site a été abandonné dans le courant du premier siècle avant J.C. La population se déplaça et alla vivre dans la plaine où les conditions de vie étaient meilleures. La paix imposée par le conquérant romain avait permis ce déplacement et de nombreux vestiges de l'occupation d'Alès après la conquête ont été trouvés sous la ville romaine (9).

Quelles étaient les ressources des habitants de l'Ermitage ? Le commerce devait être très actif puisqu'on y trouve de nombreuses céramiques venues du Sud de l'Italie. On peut penser que l'élevage était l'une des principales sources de revenus des habitants, mais ne convient-il pas d'y ajouter l'exploitation des mines de plomb argentifère qui se trouvent dans la région d'Alès ? Elles ont été exploitées très anciennement sans qu'il soit possible de fixer une date précise et les Celtes étaient réputés dans le monde antique pour leur talent de métallurgistes.

Bibliographie : Cet oppidum n'a pas été cité par M. Louis dans son ouvrage sur le Gard Paléohistorique, nous donnerons donc une bibliographie aussi complète que possible.

Père Sylvain, Quelques pages à ajouter à l'histoire d'Alès, Lyon 1905. Roux, L'oppidum de l'Hermitage d'Alès, in Cahiers d'Histoire et d'Archéologie, 1931, t. 1, p. 191-222. Louis, L'Hermitage d'Alès, in Bulletin de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Nîmes et du Gard, 1934-1935, n° 2, p. 40-47. C. Hugues, in Rhodanis, 318 Congrès, 1935, p. 31. P. Benoit, in Revue d'Etudes Ligures, 22, 1936, p. 22, note 5. Cf. Formez-Gard, p. 205, n° 366. A. Robert, Recherches sur les oppida préromains et gallo-romains du Gard, Mémoires pour le D.E.S., soutenu à Montpellier en 1963, p. 9-12.

ANDUZE. Arrondissement d'Alès.

Castellas de Roucaute : présente un ensemble complexe de murailles préromaines, gallo-romaines et médiévales.

Saint-Julien : enceinte de pierres sèches de forme quadrangulaire. Elle domine Anduze à l'Est, la vallée du Gardon au Nord, elle est séparée au Sud de la montagne par un isthme étroit facile à défendre. Les fonds de cabanes sont entaillés dans la roche. Ce site a livré des poteries préromaines et gallo-romaines ainsi que des scories de fer et des fragments de plomb. L'oppidum semble avoir été habité jusqu'au bas-empire.

(8) Cf. Formez-Gard, p. 205, note 366.

(9) Cf. Formez-Gard, p. 204, note 365.

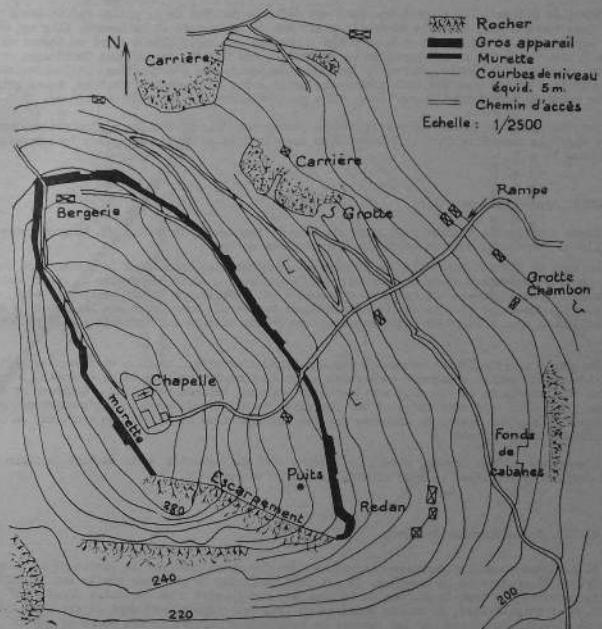


Fig. 3. — Ermitage d'Alès. Plan de l'enceinte préromaine.

AUBUSSARGUES. Arrondissement de Nîmes.

Nas Moise : cet oppidum se trouve en bordure de la voie qui va d'Uzès à Beaucaire.

BRAGASSARGUES. Arrondissement du Vigan.

Castellas de Roucaute : oppidum qui a livré des poteries préromaines (10).

BRIGNON. Arrondissement d'Alès.

Serre de Brionne (11) : cette enceinte est défendue du côté de la plaine par un à-pic et par deux cours d'eau; car elle domine le confluent de la Druzode et du Gardon, elle est stable non loin du passage de la voie de Nîmes à Aubenas par Uzès. Elle a donné un chéneau arqué à tête de cheval et des monnaies de Marseille, des Eduens, des Volques Tectosages et de Nîmes. Brignon a, en outre, fourni de nombreux témoignages de l'occupation gallo-romaine : inscriptions et des vestiges architecturaux, petit autel anépigraphe à Mercure, bases antiques et de colonnes appartenant à une riche villa gallo-romaine (12) et fut de colonnes.

Ces vestiges architecturaux permettent de penser que Brignon fut une agglomération importante après la conquête; faut-il l'identifier avec le *Stigium* de l'inscription "généalogique" de Nîmes ?

BOUQUET. Arrondissement d'Alès.

Suzon : domine le Séguisson et commande le seul passage de la chaîne du Bouquet entre le défilé de Tharaux au Nord et celui des Angoustrines au Sud.

Au Nord et à l'Est des à-pics de 20 mètres défendent l'oppidum. Seul le versant Sud offre une pente relativement douce qui conduit aux "Aiguères", sorte de narmite de géant creusée dans le lit du Séguisson qui est très encaissé à cet endroit. Un étroit sentier aménagé dans la pente rocheuse et jalonné de tessons antiques permettait sans doute aux habitants de se ravitailler en eau. À l'époque gallo-romaine, une grande citerne fut creusée sur l'oppidum même.

Ce site est actuellement recouvert par une végétation très touffue et presque impénétrable. L'enceinte semble avoir été construite avant la conquête mais après la conquête, l'occupation fut importante car le site est jonché de nombreux tessons de dolia, d'amphores et de poterie grise d'un type très fréquent sur les sites de villa gallo-romaine. L'occupation a dû persister jusqu'aux invasions barbares car les fouilles (13) de la nécropole ont mis au jour des tombes wisigothiques.

L'enceinte du Mont Lansac, située de l'autre côté du Séguisson juste en face de Suzon semble destinée à compléter le rôle stratégique de cette dernière.

CALVISSON. Arrondissement de Nîmes.

La Liquière : sur les derniers contreforts des Cévennes, dominant la plaine de La Vaunage, se dresse l'enceinte de La Liquière. Il est très difficile de préciser quelle est la forme de cette enceinte car tout le plateau de La Liquière est couvert d'un véritable dédale de murs éboulés et de pierriers, il existe aussi en ce lieu des "capitelles" dont il est bien difficile de dire quelque chose car les bergers en construisent encore de nos jours et depuis le néolithique leur architecture n'a pas changé.

Ce site a livré à son fouilleur H. O. Rappaz un matériel d'une richesse inouïe : toute une série de coupelles en bronze à rebord perlé, originaires, sans doute, de Grèce, des fragments

(10) Cf. *Forma-Gard*, p. 210, note 399.

(11) Cf. *Forma-Gard*, p. 189, note 297.

(12) Cf. *Gallia*, 1962/II, p. 630.

(13) Cf. Aubaret, *Le champ funéraire de Suzon*, in *Causses et Cévennes*, tome X, 68e année.

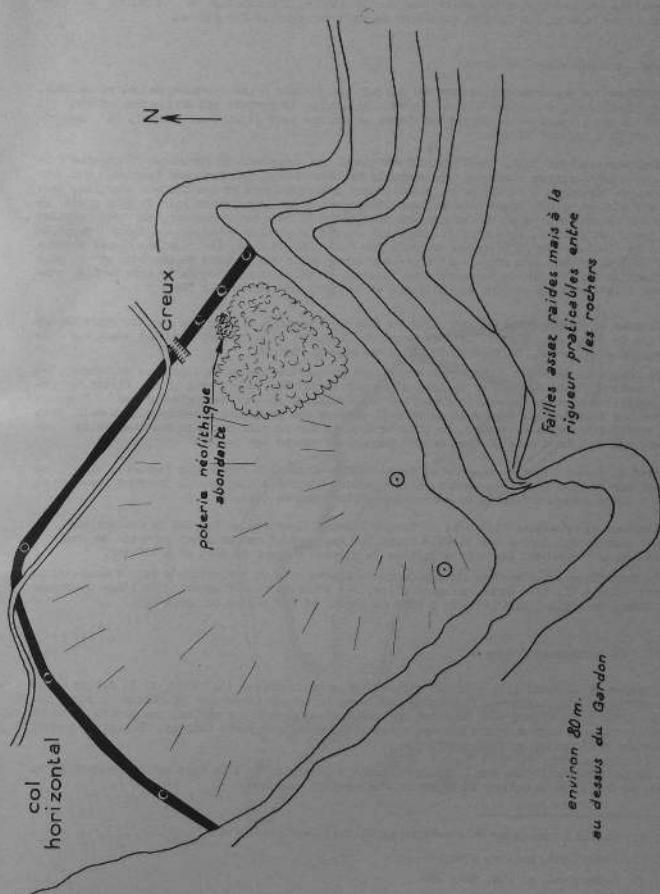


Fig. 4. — Oppidum de Clastres, commune du Collonge.

de bucchero nero, d'amphores étrusques, des tessons de céramiques ionienne et phocéenne grises et même un fragment d'une poterie d'Asie Mineure, de la région de Troie que M. F. Benoit a identifié. Aucun objet n'est postérieur au IV^e siècle, l'occupation de l'enceinte a donc commencé vers la fin du VII^e siècle et se terminer vers le IV^e siècle.

COLLIAS. Arrondissement de Nîmes.

Clastres : l'enceinte est limitée au Sud par une falaise d'une centaine de mètres de presque à-pic. Cette falaise domine le cours du Gardon. Le rempart est en pierres séchées et démarre un arc (figure 4) de cercle qui ferme la colline vers le Nord et l'Ouest, sa circonference est de 1 hectare 88 ares.

Quelques sondages faits sur l'oppidum ont donné des fragments de céramique "phocéenne", une anse d'amphore étrusque, une coupe en calcaire hallstattienne, tardive, non tournée, quelques tessons de céramique à vernis noir, probablement précampanienne et des chenets d'argile. Ces chenets sont en argile brun-rouge et leur pâte contient un dégraissant fait de gros grains de calcaire blanc, le premier de ces chenets dont seule la tête est conservée, est très bien conservé et l'oeil est indiqué, le second fragment est décoré de cercles estampés, ce décor rappelle celui de l'autel-foyer d'Intervençal signalé par M. F. Benoit (14), le troisième chenet appartient au type bâlier, son argile est brun-noir comme celle des chenets de Cantejac et contient un dégraissant de calcaire très finement broyé. L'occupation de ce site semble commencer à la fin de la période de Hallstatt et se continuer pendant La Tène.

Paradas de Raymonde : (15) est situé en face de l'oppidum de Clastres dont il n'est séparé que par la combe qui délimite la face Ouest de Clastres. Il se trouve donc lui aussi sur la rive gauche du Gardon. Sa superficie est d'environ un hectare.

Il occupe un site qui jouit d'une excellente protection naturelle : falaise du Gardon au Sud, combe à l'Est, au Nord et le long d'une partie du côté Ouest, seul un col étroit le relie au plateau des Garrigues. Le rempart d'une épaisseur moyenne de quatre mètres s'appuie contre les falaises qui dominent le Gardon. Il possède des parements assez réguliers mais très conservés. D'après Saint-Venant, la poterie trouvée sur ce site rappelle beaucoup celle de Nagès; cet oppidum a donc dû être occupé pendant le second Age du Fer.

Fond de Gleize : cette enceinte se trouve juste en face du Paradas de Raymonde, elle se trouve sur la rive droite du Gardon, elle possède, d'après l'Abbé Bayol, des murs romains et elle a livré quelques tessons de céramiques gallo-romaines (16).

Ermitage de Conveyras : (17) : il se trouve à deux kilomètres au Sud-Est de Collias sur un étroit plateau qui domine une vieille chapelle. Des murs d'une épaisseur moyenne de deux à trois mètres renforcent les points faibles du plateau surtout au Nord et à l'Ouest,

Sa superficie est d'environ deux hectares soixante ares et son altitude est de deux cents mètres (figure 5). Il a donné quelques silex, des poteries néolithiques ou de l'Age du Bronze, un chenet, en argile, gallo-romain à tête de cheval et des pégaua du Moyen Âge.

BUZET. Arrondissement d'Aigues.

Oppidum de La Forest : (18) : il est situé à trois cents mètres d'altitude et il couvre une superficie de cinq hectares. Il possède une forme barlongue et mesure 700 mètres de long sur 50 de large (voir figure 6)). Ses murs ont une épaisseur de 5 à 6 mètres, des traces de tours semi-circulaires sont encore visibles; elles renforcent les points faibles. Un sentier permet d'accéder à l'oppidum du côté de l'a-pic.

Les découvertes faites sur l'oppidum donnent à penser qu'il a dû être habité pendant le second Age du Fer et abandonné au début de l'occupation romaine.

(14) Cf. *Gallia*, Chronique du direction de la Circonscription d'Aix, 1955.

(15) Cf. *Forma-Gard*, p. 164, note 186.

(16) Cf. *Forma-Gard*, p. 164, note 186.

(17) Cf. *Forma-Gard*, p. 163, note 184.

(18) Cf. *Forma-Gard*, p. 194, note 312.

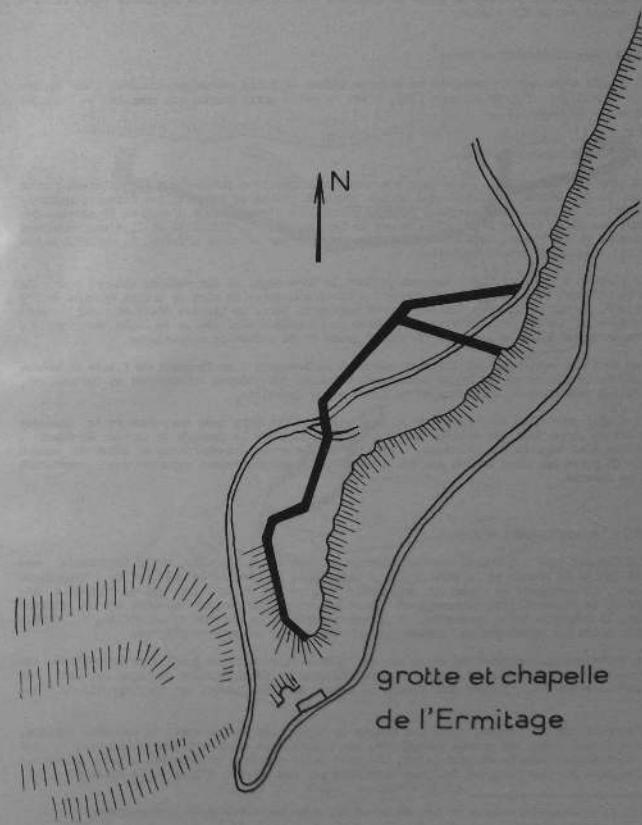


Fig. 5. -- Oppidum de l'Ermitage de Conveyras de Collias. Superficie : 2 ha 60. Echelle 1/300.

GAILLAC. Arrondissement de Nîmes.

Saint-Vincent : vestiges d'une enceinte en pierres sèches. Des fouilles récentes ont mis au jour des tessons de coupes ionniennes à bandes noires, de céramiques campaniennes dont l'un porte un graffite en caractères grecs et quelques tessons de poteries sigillées (19). Ce site a été occupé dès le VI^e siècle.

LANGLADE. Arrondissement de Nîmes.

Il s'agit d'une petite enceinte en pierres sèches de forme rectangulaire d'où l'on voit la Tour Magne. D'après Flouest (20), c'est un petit poste avancé qui complète le système défensif de Nages (21).

LAUDUN. Arrondissement de Nîmes.

Le Camp de César (22) : il occupe une magnifique position stratégique : il s'étend sur un plateau de 260 mètres d'altitude qui domine toute la plaine de Bagnols. Ses défenses naturelles sont formidables, des falaises, presque verticales d'une hauteur d'environ 20 mètres défendent ses côtés Est et Nord, l'accès par le versant Sud est difficile et il n'est vraiment praticable qu'à l'Ouest, versant en pente douce bordé par la combe d'Enfer. Sa superficie totale est voisine de trente hectares.

Le plateau a été fortifié à nouveau pendant le Moyen-Age, il fut ensuite épierré pour la mise en culture, si bien qu'il est couvert d'un réseau servi de murs de toutes époques et de pierriers. Un mur en pierres sèches, à deux parements barre le plateau d'Est en Ouest, toute la surface du plateau est couverte de tessons de céramique sigillée de la Gaule Méridionale, de fragments de dolia peignés, de céramique grise et de vaisselle campanienne.

Des fouilles anciennes ont livré un matériel intéressant : un fragment de fibule en bronze une pointe de flèche en fer et de nombreuses monnaies des Volques Arécomiques et Tectosages, des choses massaliotes, des monnaies de Nîmes et de Cavallion.

Il s'agit donc d'un site prospère où la population dut être très nombreuse et le commerce très actif; il ne faut pas oublier que cet oppidum commande le passage de la voie de Nîmes à l'antique Alba Augusta des Helviliens. L'oppidum semble avoir été abandonné au début du second siècle de notre ère mais seules des fouilles méthodiques pourraient apporter une certitude dans ce domaine.

MONTEILS. Arrondissement d'Alès.

Vié Cioutat (23) : à cheval sur les communes de Mons et de Monteils, cette importante enceinte domine la Drômede et la voie d'Alès à Uzès passe au pied de la colline. Sa superficie est de 2, 83 hectares; sa forme est polygonale (figure 7), et deux murs qui se coupent à angle droit la divisent intérieurement en quatre quartiers. Le rempart lui-même est en pierres sèches, il comporte trois parements, un parement interne, un externe et un médian, l'espace compris entre ces parements est comblé par un remplissage de petites pierres.

La technique de construction de ce mur est tout-à-fait analogue à celle qu'ont employée les constructeurs de l'oppidum de Nages. D'après Mazauric la fortification de Nages daterait du IV^e siècle avant J.C., il est donc permis de penser que Vié Cioutat est contemporain de Nages.

L'enceinte de Vié Cioutat porte des traces de réparation faites après la conquête romaine, ce site connaît alors une grande prospérité, les habitations deviennent plus luxueuses, les murs sont alors couverts de stuc peint, une très belle mosaïque polychrome, à décor géométrique fut mise au jour lors des fouilles exécutées par des mineurs d'Alès et le Musée du C.A.M.

(19) M. J. Charmasson, auteur de ces découvertes, nous les aimablement communiquées.

(20) Flouest, *L'oppidum de Nages*, in *Académie de Nîmes et du Gard*, 1868-1869.

(21) Forma-Gard, p. 24, note 71.

(22) Forma-Gard, p. 155, note 170.

(23) Cf. Forma-Gard, p. 194, note 31b.

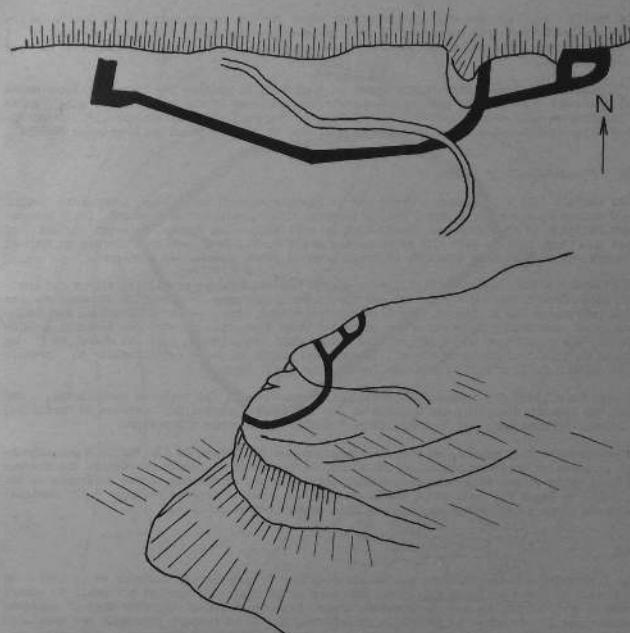


Fig. 6. — Ezuzet, surface : 5 ha.

A, à Alès conserve de nombreux éléments architecturaux de marbre qui viennent de Vié Ciotat; des bases, des colonnes et de petits autels.

Vié Ciotat apparaît donc bien comme un oppidum préromain, mais il possède une originalité profonde, il fut une cité prospère après la conquête romaine. Faut-il l'identifier à l'antique Varetute mentionnée dans l'inscription "géographique" de Nîmes ? Seule la découverte d'une inscription pourra donner une certitude dans ce domaine.

MONMIRAT. Arrondissement de Nîmes.

La Jouffe (24) : oppidum celtique important situé sur les escarpements de la Jouffe. Le accé de l'enceinte est très complexe, il suit les courbes de niveau, l'enceinte est triple elle encercle une sorte de réduit qui forme une acropole. Des fibules de la Tène I et II ont été trouvées.

L'oppidum a continué à être occupé après la conquête, il possède une citerne gallo-romaine. C'est également à La Jouffe que fut découverte une curieuse statue de divinité, elle porte une châsse et elle est décapitée; faut-il voir là une mutilation intentionnelle ? C'est également cet oppidum qui a livré un autel à la foudre et l'inscription gallo-grecque BRAU.

NAGES. Arrondissement de Nîmes.

Les Castels (25) : L'oppidum s'étend sur un plateau au Nord du village, l'enceinte longue de 900 mètres consiste en un mur à triple parement d'une épaisseur de 8 mètres. Cette enceinte est reliée à la source par un chemin dont on voit encore les traces, elle est divisée en quatre quartiers par des murs qui se coupent à angle droit. Trois portes s'ouvrent au Nord et à l'Ouest, elles sont très étroites et trois grosses tours pleines les protègent.

A l'intérieur de l'enceinte M. Aliger a dégagé des habitations en pierres sèches qui possèdent généralement une seule pièce et qui correspondent au type d'habitation en usage sur les oppida préromains de la région. Une construction énigmatique a retenu l'attention des fouilleurs, c'est une maison composée d'une pièce entourée d'un couloir, quelques éléments architecturaux, une plinthe et un pilier ont été trouvés dans cette pièce, elle est datée par des monnaies du type "coloniale de Nîmes", il est donc permis de dater cet ensemble du premier siècle après J.C. Il s'agit vraisemblablement d'un petit farm.

L'oppidum a livré des tessons de céramiques campanienne II, des amphores massaliotes, des dolia, des chéniets d'argile, des anneaux et des fibules en bronze; des monnaies de Marseille, des Volques Arécomiques, des "coloniales de Nîmes" et une monnaie d'Emporia.

C'est près de la source, au pied de l'oppidum que fut trouvé le linteau de Nages, aujourd'hui conservé au Musée Archéologique de Nîmes. Sa décoration sculptée représente des chevaux lancés au galop et des têtes coupées, thèmes celtiques par excellence. Comme la source de Nîmes, celle de Nages fut sans doute une source sacrée, ainsi l'oppidum de Nages qui dominait la voie de Nîmes à Lodève dut-il jouer un rôle économique et religieux.

NIMES.

la Tour Magne : Cette enceinte qui devait englober le quartier de Canteduc et le site de la Fontaine de Nîmes est très mal connue; une tour et le départ du rempart préromain à quatre parements sont connus. La tour fut revêtue d'une chaîne de pierre et englobée dans l'enceinte d'Auguste par les Romains. La technique de construction de ce rempart préromain est semblable à celle qu'ont employée les constructeurs de l'oppidum d'Ambruzzum. Lazaric a daté cette enceinte du IV^e siècle avant J.C. Il est donc permis de penser que la fortification préromaine de Nîmes date de la même période.

Les sondages faits par M. O. Rappaz (26) sur les pentes du Serre Chevalier, colline nîmoise

(24) Cf. Forma-Gard, p. 152, note 147.

(25) Cf. Forma-Gard, p. 23, note 67 et aussi M. Aliger, les fouilles de Nages, in Bulletin de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Beaucaire, I, 1963.

(26) Qu'il nous soit permis de remercier ici M. O. Rappaz qui a bien voulu nous permettre d'étudier ses collections.

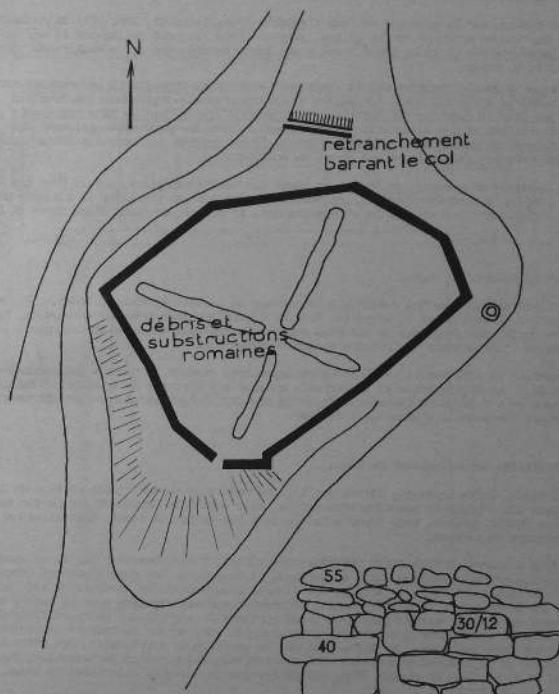


Fig. 7. — Vié-Ciotat, surface 2, 83 ha.

ise que la Tour Magne couronne, ont révélé des fonds de cabanes dont l'occupation semble commencer vers le VI^e siècle avant J.C. et se prolonger après la conquête romaine. Les céramiques trouvées dans ces fonds de cabanes comprennent des tessons de poteries "phocéennes" grises à pâte dure et bien cuite, décorées de lignes d'ondes incisées sur le marbre, des fragments de coupes attiques à figures rouges assez tardives, peut-être du IV^e siècle, des céramiques campaniennes et des Sigillées de Gaule méridionale, c'est-à-dire des témoignages d'une occupation humaine qui va du VI^e siècle avant J.C. au second siècle de notre ère.

Il faut aussi noter la présence de deux fragments d'argile cuite, leur pâte de couleur beige porte des traces de coups de feu grises, le plus grand fragment qui mesure 13 cm. Un autre fragment de large possède un décor géométrique : une bande de chevrons et un encadrement de deux bandes exécutés en creux.

Ces plaques d'argile décorées ont pu appartenir à un autel-foyer. Ceci n'a rien de surprenant car Mazarie avait lui aussi trouvé des fragments d'autels-foyers dans les fouilles qu'il avait faites dans le quartier de Canteauc. Des chenets d'argile dont la tête représente un animal très stylisé et des vases à fond percé avant cuisson se trouvaient également dans les fonds de cabanes de Canteauc. Les débris d'autels-foyers trouvés par Mazarie portent un motif végétal très stylisé, formant lui aussi un encadrement.

Nîmes, capitale économique, politique et grand sanctuaire religieux, devait être une ville prospère lors de la conquête romaine. Les Romains désiraient de concilier la divinité de la Fontaine, embellirent son sanctuaire et Auguste dota la colonie de Nîmes d'une vaste et belle enceinte.

SAUVE. Arrondissement du Vigan.

Mas : Important oppidum qui commandait le passage de la voie de Nîmes à Rodez. Il domine le confluent du Crempen et du Vidourle. Ses fortifications sont très mal conservées. Mazarie y a recueilli des fragments de poteries galloises, quelques monnaies antérieures à la conquête romaine : une monnaie de Corinthe et une de Marseille.

L'occupation du site semble avoir été plus importante pendant la période gallo-romaine, lorsque l'oppidum fut abandonné. La céramique et la verrerie antique s'y trouvent en abondance. L'enduit de la tour de l'oppidum du IV^e siècle de notre ère car l'objet le plus récent découvert sur l'oppidum est une monnaie d'Arcadius (392-408).

SAINTE-ANASTASIE. Arrondissement de Nîmes.

Castel-Vieil. Cette enceinte, située sur la rive droite du Gardon, juste en face du Castellas, occupe une importante position stratégique, elle domine le Gardon et une partie de sa vallée. Les fortifications, très importantes portent des traces de tours, mais elles ont servi de carrière de pierres.

L'oppidum a fourni un très riche matériel de fouilles, très prometteur car il ne provient que de sondage et de remassages faits en surface. Il faut noter une anse d'amphore étrusque, un très beau tesson de céramique attique à figures rouges daté des environs de 430 par M. Vilard, des fragments de chenets en argile décorés de cercles imprimés avec un cachet et un fond de vase de la Tène dont la pâte gris foncé contient un dégraisseur calcaire finement broyé, ce fond est percé intentionnellement avant cuisson, des séries de tessons campaniens A et B, des empreintes italiennes, des dolia peignés, un antefix en terre cuite, des têtes de clous en bronze et de nombreuses monnaies; Volques Arécomiques, monnaies de Marseille, des Samnènes, de Nîmes avec la légende *NAMA*, des Allotrages et quelques coloniales de Nîmes avec le palmier et le crocodile.

Toutes ces monnaies témoignent d'échanges commerciaux actifs avec les populations voisines et avec Marseille, il faut remarquer la présence d'une monnaie des Allotrages car les échanges entre populations de la rive droite du Rhône et celles de la rive gauche sont très rares.

Cet oppidum commande le gué par lequel la voie de Nîmes à Aubenas franchissait le Gardon. Cette heureuse situation géographique lui valut de survivre à la Pax Romana. Son occupation se prolonge jusqu'au Ve siècle. M. C. Hugues possède, en effet des tessons de céramique sigillée grise qui proviennent de Castelvieil. Les archéologues du siècle dernier ont pensé que Castelvieil était le Marbicum de l'inscription géographique de Nîmes.

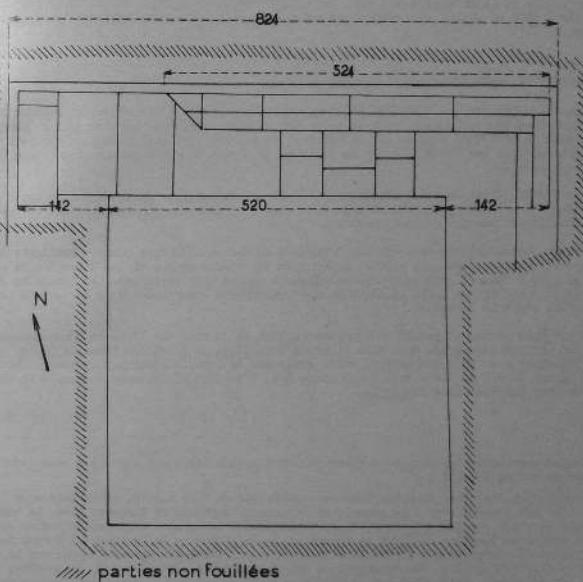


Fig. 8. — Mauressip. Plan de la tour d'après M. Peyras.

SAINT-BONNET. Arrondissement de Nîmes.

Le Mandueil. Cet oppidum est situé sur une éminence rocheuse qui domine d'un côté l'agglomération moderne de Saint-Genest et de l'autre le Gardon, au pied de la colline se trouve un que que la voie du Nîmes à Beaucaire empruntait. La superficie de l'oppidum est de 30 hectares d'après J. de Saint-Venant, une végétation très dense couvre toute la surface de l'oppidum et ne permet pas de voir la forme de l'enceinte.

Des trouvailles anciennes attestent une occupation préromaine : fragment d'urne, un disque en plomb semblable à ceux de Suzon (commune de Bouquet) et de Noyers-d'Anglure à tête de bœuf, des tessons de céramique campanienne, des fragments d'amphores.

SAINT-GENE ET MARUEJOLS. Arrondissement de Nîmes.

Mouressip. Est situé au Nord-Est de l'agglomération moderne à 184 mètres d'altitude. L'enceinte suit le tracé des courbes de niveau. Une tour carrée sur la face Sud protège la défense du côté Nord (figure 8), un parement de pierres froides, formant un appui semble revêtir les faces externes de la tour. Il s'agit là d'une construction d'un caractère exceptionnelle.

Dans l'état actuel de nos connaissances, c'est le seul exemple de construction aussi soignée connu dans le Gard, le seul ouvrage avec lequel on pourra le comparer est le rempart de Saint-Blaise dans les Bouches-du-Rhône.

L'étude des céramiques trouvées sur l'oppidum de Mauressip montre que ses habitants étaient en rapport avec les Etrusques autour du début du VI^e siècle puis avec les Grecs car la céramique attique à figures noires et celle à figures rouges sont présentes. Les habitants du niveau le plus récent ont livré de la vaisselle campanienne appartenant à la série B de Lamboglia et une obole de Marseille.

Il est donc permis de penser que la construction de la tour est l'œuvre d'une équipe dirigée par un ingénieur grec, venu sans doute de Marseille, il n'est pas possible de le prouver pour l'instant mais tous les espoirs sont permis car la fouille n'est pas terminée. Le site a été occupé du VIIe au IIe siècle avant notre ère, l'habitat s'est ensuite déplacé et des *villas* se sont édifiées dans la plaine.

Quelles conclusions pouvons-nous tirer de cette rapide étude des sites les plus importants du Cambodge avant les Khmers ?

L'occupation des sites étudiés commence vers la fin du VII^e siècle, cette date nous est donnée par les importations de céramiques étrusques, amphores et lucchetto nero. Le commerce étrusque ne s'est pas contenté de proscrire uniquement les grands centres, on trouve en effet ses traces le long des rivières gardoises et de la plaine de la Vaucluse qui furent les grandes voies de pénétration à l'intérieur du pays; ainsi Saint-Laurent-de-Carnols sur la vallée de La Caze (figure 9), Saint-bonnet et Sainte-Anastasie sur le Gardon, Saint-Clément, Calvisson, en Aujargues, sites dominant la plaine de la Vaucluse ont-ils livré des tessons de céramique étrusque.

Nîmes, la capitale, participa, elle aussi, au commerce avec les Etrusques. Il est permis de penser que les produits étrusques étaient acheminés par mer, car la mer a fourni une amphore au large du Grau du Roi, il devait exister un comptoir étoffé où les marchandises étaient entreposées pour être ensuite redistribuées aux agglomérations indigènes.

Très tôt, les Etrusques se heurteront à la concurrence grecque. Les céramiques venues de la ville de Phocée et de l'île d'Ionie envahissent le marché gardois (figure 9). La fondation de Marseille en 600 consolide les positions du commerce et on assiste à l'élimination des Etrusques car la céramique attique ne connaît pas une diffusion aussi importante (fig. 9). Le hasard des trouvailles est peut-être la cause de ce vide, mais il est permis de penser que, pendant le VI^e siècle, Marseille exerceait une sorte de monopole commercial et qu'elle favorisait le commerce de sa métropole Phocée.



Fig. 9. — Carte de répartition des céramiques étrusques, phocéennes, altinoes à figures noires dans le Gard.

expansion plus proche. Tout d'un coup, au IV^e siècle, une activité fiévreuse s'empare des habitants des oppida qui ont dû connaître à cette période une grande prospérité, car ils érigent alors les fortifications de Nages, de Vié Cloutat, de la Tour Magne à Nîmes. Ce sont de belles constructions très soignées, elles possèdent des murs à triple parement, ce ne sont pas des remparts élevés rapidement pour se protéger contre un envahisseur belliqueux; ils furent construits pour l'embellissement de leurs cités.

Les habitations de cette période sont bâties en pierres sèches. L'exemple le plus simple, elles comportent deux ou trois pièces de plan rectangulaire, les plus élaborées de l'oppidum de La Roque (Fabrègues, Hérault) ont montré qu'une de ces pièces possédait une destination spéciale (27), un autel-foyer (figure 10), fait d'argile cuite de forme trapézoïdale, placé dans le centre, des chenets et des vases dont le fond a été percé avant la cuisson.

Les fouilles du Gard n'ont pas livré un ensemble aussi complet que celui de La Roque, mais nombreux sites (fig. 11) ont donné des chenets d'argile dont la tête stylisée rappelle celle d'animaux : cheval, bœuf, oiseau.

Dans ses fouilles du quartier de Canteduc à Nîmes, Mazauric avait mis au jour de nombreux éléments d'autel-foyer qui portaient un décor géométrique incisé profondément dans la surface. Les céramiques d'Apulie, de Campanie et de Grande Grèce ont remplacé la vaisselle grecque dans les importations.

Le commerce est toujours très actif. Quelle est donc l'origine de la richesse des populations des oppida ? Pelaient-ils le commerce de l'étain qu'ils devaient recevoir de Grande-Bretagne et reverser aux peuples du bassin de la Méditerranée ? C'était sans doute la une de leur source de revenus, mais il ne faut pas oublier que les rivières gardoises charrirent des pépites d'or et que la bordure des Cévennes est très riche en mines de plomb argentifères et de cuivre qui ont été exploitées anciennement; de plus les oppida sont pour la plupart riches en scories de fer, leurs habitants y travaillaient donc le fer. A ces ressources s'ajoutaient l'élevage et probablement les productions agricoles. Ce sont sans doute les minéraux qui leur ont servi de monnaies d'échange.

Progressivement les habitants de ces régions s'imprègnent de la culture gréco-romaine, ils adoptent l'alphabet grec pour écrire leur langue ainsi qu'en témoignent les nombreuses inscriptions gallo-grecques découvertes dans le Gard : inscriptions monumentales et graffitis sur les vases.

La conquête romaine se fait sans heurt, l'arrivée des Romains ne se traduit pas par des destructions, mais par un changement dans le mode de vie : les habitations deviennent plus luxueuses, les maisons gallo-romaines de Vié Cloutat sont décorées de stucs et de mosaïques, elles possèdent des éléments architecturaux en marbre. Nîmes, capitale politique, économique et métropole religieuse des Volques reçut des Romains une splendide parure architecturale et culturelle. La domation romaine fut surtout économique, politique et culturelle.

(27) cf. Gallia, 1957. P. Larzaret, *L'oppidum de La Roque Fabrègues (Hérault)*.

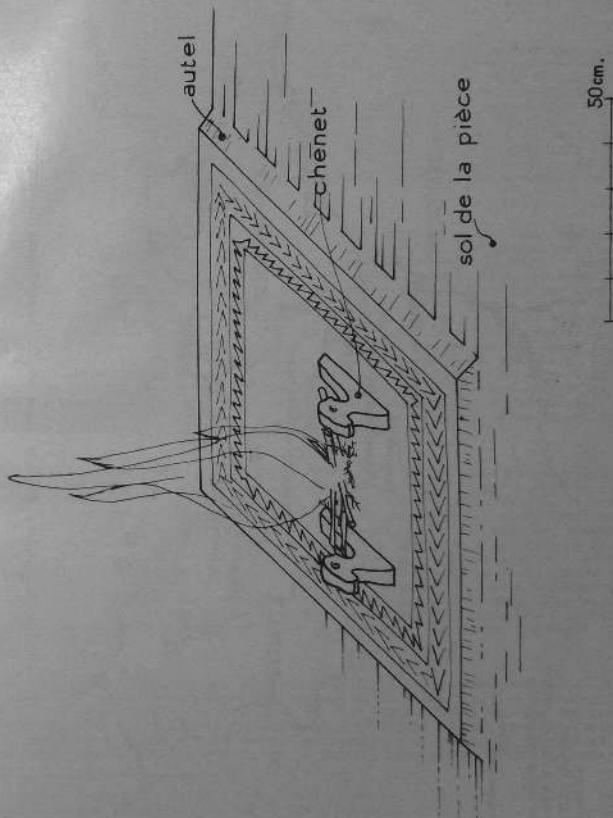


Fig. 10. — Disposition d'un autel-foyer. Essai de reconstitution.

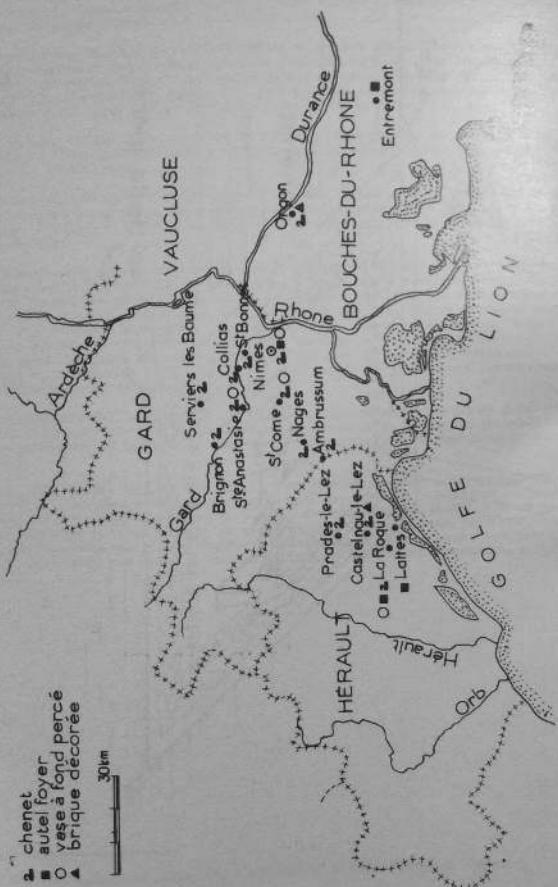


Fig. II. — Oppida domestiques dans le Gard et les départements limitrophes.

ÉTUDE DES REMPARTS D'OPPIDA CELTIQUES

EN SARRE
par

Reinhardt SCHINDLER

Si l'on projette les frontières actuelles de la Sarre sur une carte des anciennes cités gauloises, on voit que ce petit état prend une place tout à fait modeste dans la zone frontière entre les Trévires et les Médiomatriques. Comme à l'époque préhistorique nous pouvons compter sur des frontières à peine dessinées, nous admettrons l'hypothèse d'une sorte de lisière non peuplée entre les deux cités celtes. Un regard sur la carte de répartition des trouvailles de l'âge du Fer semble renforcer cette hypothèse. En fait, la ceinture assez inférieure formée par l'actuel district minier se reconnaît à la faible densité de l'habitat. Il est évident que pour la recherche générale, les résultats de notre travail restent dans un cadre limité en raison de l'exiguïté du territoire sarrois.

Au nord et au sud de cette lisière, entre les Trévires et les Médiomatriques, s'étage une série de fortifications de hauteurs, sur lesquelles nous devons concentrer notre attention à la suite des travaux de W. Dehn. Exception faite en effet pour l'enceinte circulaire d'Otzenhausen dont nous connaissons à grand trait l'importance et la chronologie grâce aux fouilles du Landesmuseum de Trèves, les autres fortifications de la Sarre restent peu connues dans la littérature spécialisée. Sur leur datation, on n'a émis, dans les ouvrages régionaux, que des suppositions, sauf quand on a pu rassembler une importante documentation, au moins sur les trouvailles de surface comme le "Gros Stiebel" près de St Ingbert grâce à la grande activité de Robert Seyler. Le onzième volume de notre Konservatorbericht qui vient de paraître vous apprendra que les hommes ont utilisé le "Großer Stiebel" comme habitat de hauteurs à presque toutes les périodes de l'histoire, romaine et médiévale. Mais seules les fouilles pourront nous indiquer si ses murs en terre datent de la fin de l'époque du bronze ou de l'époque de La Tène.

Le Sonnenberg, près de St Arnual, fortification de hauteur avec rempart, en face du Halberg près de Sarrebrück, n'a pas encore livré son secret. Sa situation dominante le coude de la Sarre, au bord d'une importante voie de passage et de migration, permet de conclure à son ancierenneté. Tout aussi important, de par sa position stratégique et sa situation le long d'une voie de communication, est le Limberg près de Wallerfangen, qui commandait la route de la Sarre et la grande route de Metz à Mayence. Si notre hypothèse s'avère exacte, les murs de terre du Limberg sont apparus juste à la fin de l'époque du Bronze, alors qu'il fallait assurer l'exploitation du cuivre, attestée dans la région de Wallerfangen par la présence de nombreux trésors. Mais cette supposition elle aussi ne peut être confirmée que par les fouilles. Les recherches commencées depuis quelques temps sur le Limberg n'ont, jusqu'à présent donné aucun résultat.

Tournons-nous maintenant vers les deux derniers systèmes défensifs sur lesquels nous pouvons nous faire une opinion grâce à des fouilles récentes. Ce sont les deux remparts de Gronig et de Mont Clair. Sous l'égide d'une société sud- et ouest-allemande de recherches sur l'habitat et les fortifications, financée par la Deutsche Forschungsgemeinschaft, j'ai entrepris en 1963 et 1964 des fouilles de plusieurs mois sur le Nemberg près de Gronig. Des raisons très

N.D.L.R. — L'auteur ne nous ayant fait parvenir, malgré des demandes réitérées, ni ses illustrations, ni le texte allemand de son article, nous nous excusons auprès de nos lecteurs de devoir le leur présenter sous cette forme. La traduction française n'a pas été effectuée par nous et nous avons dû nous limiter aux corrections grammaticales et stylistiques élémentaires.

particularités m'ont conduit, comme nous le verrons plus tard, à étudier en premier lieu cette fortification de hauteur. Au cours de notre excursion à Otzenhausen, nous avons eu l'occasion de voir, du Schauberg, le Monberg (ou Monnerich en langage populaire). C'est une montagne largement étalemente, visible de loin, très boisée, qui forme une ligne de partage des eaux entre le Rhin - qui reçoit la Nahe - et la Sarre - qui reçoit la Blies. Ce massif se compose de deux parties séparées par une vallée en faille abrupte. La partie sud, largement étendue, est notée sur une carte de courbes de niveau comme la croupe d'une montagne, dont la partie Sud-Est, large, et la partie Nord-Ouest, étroite, sont verrouillées par un rempart près du plateau central. On connaît jusqu'à présent que la partie sud-est du dispositif, dénommée communément sous le nom de "Ring" et appelée "Allerhochste Heydenschanze", description du quinzième siècle. Le verrou nord-ouest n'a été découvert récemment. Comme le front et les fossés du rempart des deux dispositifs, nous avons pensé dès le début qu'ils n'appartenaient pas ensemble. Les fouilles nous ont confirmé dans cette opinion, et la partie nord-ouest ne sera pas étudiée ici puisqu'il est de la fin de la guerre.

Le rempart, long de 340m, arqué, de la fortification principale sud-est, forme des angles à ses deux extrémités. La largeur en casse entre 6 et 15 m, sa hauteur entre 0,60 et 4m. Ces dimensions différentes résultent en partie de la constitution du terrain, en partie également des éléments de la forêt à une époque plus récente. Les excavations en forme de fossé, de chaque côté du rempart, ont eu pour cause l'enlèvement de matériaux pour la construction de ce même rempart que les coupes de la fouille permettent de reconnaître sans peine. Il semble qu'on ait simplement exploité les couches supérieures du rocher. C'est pour cela que les excavations devant le mur n'ont, la plupart du temps, pas plus de 60 à 80 cm de profondeur.

On peut étudier l'ancienne construction du mur sur une large coupe dans le rempart. Nous reconnaissions deux noyaux de pierre, massifs, et l'espace qui les sépare est comblé par de la terre. Le noyau frontal s'est écroulé l'avant lors de l'affondrement du mur et a ainsi recouvert le talus extérieur. Il était à l'origine muni d'une armature de poutres de bois, dont on a retrouvé les traces sous forme de décoloration dans le terrain sur des distances de deux à deux mètres cinquante. On ne peut obtenir aucun renseignement sur les parties transversales de l'armature à cause de l'éprouvement et de l'irrégularité du volume des pierres. Le noyau central a été déplacé légèrement lors de l'affondrement du mur, mais aussi bien le remplissage de terre à l'avant que le talus à l'arrière sont restés en place. On n'a pas observé de traces d'une armature de bois dans l'ouvrage central.

Il paraît invraisemblable que l'on puisse trouver deux périodes de construction d'après la coupe du rempart. L'ancienne entrée de l'oppidum se trouve à son extrémité est, dans le prolongement d'un chemin forestier utilisé encore de nos jours. Celui-ci suit un moment l'extrémité du mur qui s'incurve avec à gauche le versant abrupt de la montagne et à droite (côté non protégé contre l'agresseur) le front du rempart. A l'entrée proprement dite, le rempart s'incurve encore par un dégagement à angle droit laissant un espace pour la porte. La partie courte se termine immédiatement sur le versant abrupt du côté est. Grâce à une feuille superficielle à l'emplacement de l'entrée, nous avons pu mettre au jour neuf trous de poteaux qui s'enfoncent jusqu'à 80 cm dans le sol rocheux. Les poteaux de la porte étaient enfouis dans le fossé; la largeur de la porte est de 3 m.

Le côté intérieur de la porte était particulièrement renforcé, immédiatement derrière l'encadrement comme le montrent les fondations de pierre, construites très soigneusement de ce côté. A l'intérieur du rempart on a utilisé toutes les ressources possibles pour déterminer les couches de civilisation, les fonds de cabanes, les trouvailles dont la chronologie est identifiable par des sondages. Nous espérions surtout découvrir des fontaines ou des trous d'eau dans les endroits humides, avec une accumulation de tessons. Mais cet espoir a été vain. Pas une seule fois la chance ne nous a souri dans la pro-

fondée dépression entourée par l'extrémité est du rempart. Ce n'est que quelques jours avant la fin des fouilles que nous avons réussi à dégager à quelques mètres de la porte, à 1 m de profondeur dans du terrain remblayé, directement sur le rocher, des tessons d'une jatte à bords rentrants, datant de la fin de l'époque de La Tène. La datation du dispositif se trouve ainsi permise, et la pauvreté en traces d'habitat, en constructions quelconques, permet de conclure que le Monberg n'était pas un oppidum au sens d'une fortification de hauteur constamment occupée, mais seulement un lieu de refuge, aménagé par la population rurale du district environnant pour servir d'asile en temps de guerre.

Nous en venons maintenant à évoquer les raisons pour lesquelles j'ai précédemment inclus le Monberg en premier lieu dans le programme de recherches. Un coup d'œil sur la carte nous apprend que cet oppidum se trouve très près d'une tombe princière à char funéraire, fouillée en 1835 au Fuchsibübel près de Tholey. Cependant un rapport topographique entre tombes princières et fortifications n'est pas rare, comme le montrent les célèbres exemples de la Heuneburg et du Mont-Lassois. Et nous trouvons des associations de cet ordre en Sarre, non seulement à Gronig-Theley, mais aussi à Schwarzenbach-Otzenhausen et à Besseringen-Montclair. Aussi invraisemblable que cela ait pu paraître à la recherche locale, le fait qu'il ait fallu conférer une assez grande ancienneté au Burg Montclair, si souvent cité au Moyen Âge, le mur le plus extérieur des deux remparts sur la crête formée par la boucle de la Sarre, m'a toujours semblé suspect; et j'ai fait faire par mon collègue Alfons Kolling, il y a deux semaines, une coupe dans le rempart. Le succès est venu plus vite qu'au Monberg. Sur le sol du fossé, à côté de tessons de la fin de La Tène il y avait une pointe de lance en fer et d'autres trouvailles de céramique qui, du fait de leur rareté même, ne permettent pas de conclure à une occupation prolongée et constante de l'oppidum, et qui caractérisaient un résultat si rapide.

Nous pouvons ainsi dire aujourd'hui que les fortifications et les tombes princières, très proches les unes des autres, d'Otzenhausen-Schwarzenbach, Theley-Gronig, et Montclair-Besseringen méritent quelques réflexions. Nous sommes placés devant une triple répétition de trouvailles semblables. Il nous reste donc à travailler sur une hypothèse qui est à peu près la suivante:

La répartition relativement égale des tombes princières au début de la Tène laisse supposer une division du territoire de la cité des Trévires en districts que gouvernaient des familles de l'aristocratie. Quelques générations plus tard, des fortifications de district apparaissent dans le domaine immédiat des anciens sièges princiers. En outre le système de subdivision territoriale semble être un élément stable de sa formation et de sa constitution politiques car la construction d'oppida est impensable sans un système fortement centralisé ayant des bases juridiques. La richesse extraordinaire de la tombe princière de Schwarzenbach est peut-être une conséquence de la portée extrarégionale de la puissante enceinte circulaire d'Otzenhausen, en comparaison de laquelle les dispositifs de Gronig et de Montclair ne sont que des refuges ruraux de rang inférieur. Il en est de même si l'on compare le matériel des tombes de Besseringen et de Tholey à celui de Schwarzenbach.

En théorie, il ressort de tout cela qu'au premier siècle avant J.C. les descendants ou les successeurs des anciennes familles princières du début de La Tène exerçaient le pouvoir dans des circonscriptions politiques n'ayant subi aucune modification. Mais en pratique, c'est-à-dire avec les moyens archéologiques dont nous disposons, il nous est impossible d'établir la présence de cette aristocratie, tout simplement parce que, à cause des nouvelles coutumes d'ensevelissement nous ne sommes plus en mesure de discerner les différences sociales, phénomène caractéristique dans toute la Gaule.

Pour la clarté de l'exposé, j'ai résumé la situation sur une carte. Si on compare la densité des trouvailles à celles de La Tène I on constate un accroissement considérable à l'époque finale de La Tène. La concentration

remarquable des trouvailles dans le nord de la Sarre, c'est-à-dire dans le territoire des Trévires est frappante. Le sud, que nous attribuons aux Médio-matrices, est faiblement occupé. Dans ce contexte, l'accumulation de monnaies dans le nord du pays mérite aussi d'attirer notre attention. Car cette assez forte intensité de l'habitat au nord doit avoir ses raisons. On ne peut chercher dans l'économie rurale: le nord de la Sarre, à cause de son caractère montagneux, n'est supérieur au sud, ni au point de vue climat, ni au point de vue fertilité. Et le célèbre élevage des chevaux trévires ne peut non plus être à la base de l'expansion de l'habitat.

C'est à nouveau une hypothèse de travail qui va nous aider, sous réserve de la preuve archéologique que nous devrons lui apporter ultérieurement. Les surfaces hachurées représentent sur la carte les régions dans lesquelles se trouve du fer exploitable en surface. Les minerais de fer furent, jusqu'au début du siècle dernier la principale matière première des fonderies du Hochwald. Ces mines se trouvent au cœur de nos établissements de la fin de La Tène. Or, les régions minières, au pied de l'enceinte circulaire d'Otzenhausen et en avant des tombes principales de Schwarzenbach, sont particulièrement importantes à nos yeux. Sur l'enceinte circulaire d'Otzenhausen on a découvert des traces de fonderies de fer et des pointes de lances en fer. Quoique jusqu'à présent toutes nos tentatives pour établir l'exploitation et la fonte du fer aient échoué, - les traces en ont été effacées par les procédés d'exploitation des temps historiques - je ne doute pas que nous réussissions à le prouver au terme d'une recherche plus poussée. Car à ceci s'ajoute le fait que les relations décrites ici et schématisées sur la carte se continuent dans le territoire limítrophe du nord, aussi bien celles qui concernent la répartition des tombes principales que celles qui concernent la répartition des fortifications et la densité de l'habitat à l'époque de La Tène III. Au dernier siècle avant J.-C., quand la demande d'armes était élevée en Gaule, la production minière a dû être la cause principale de l'accroissement de la densité de l'habitat et des capacités économiques de notre territoire. Mais si je crois pouvoir élargir mon hypothèse: les réserves de minerai du Hochwald ont joué un rôle important aussi à l'époque de La Tène. Les princes de Besserungen, Weisskirchen, Schwarzenbach, etc., lui doivent une richesse que, à cette époque, on ne pouvait tirer uniquement de produits agricoles.

LE CENTRE D'EXPLOITATION DE SEL DE PORT-COUTARD

PLANCHES 124-125

par

Camille GABET

Cette communication constitue une simple note préliminaire concernant la découverte par la Société d'archéologie de Rochefort de deux gisements que l'on peut considérer comme des complexes d'exploitation du sel par évaporation. Au cours de la période protohistorique l'extraction du sel s'effectuait par une technique différente de celle des marais salants; une technique où la céramique jouait un rôle important.

Les deux gisements récemment découverts dans la région de Rochefort (Charente-Maritime) se placent : l'un dans la commune de Muron au Nord de la rivière Charente, l'autre au Sud de la rivière, au lieu-dit Port Coutard dans la commune de Saint-Hippolyte. Nous ne retiendrons aujourd'hui que ce dernier site.

Port-Coutard, à 10 kms. à l'est de Rochefort s'étend sur deux à trois cents mètres carrés, au flanc d'une colline qui plonge dans les marais qui bordent la rivière Charente. Il est possible, sinon probable, que le site s'étendait plus largement et que les sédiments flandriens en ont recouvert une partie.

En 1935 M. et Mme P. et P. Burgaud avaient signalé la présence de tessons de céramique grossière et des amas de cendre. Ils pensaient se trouver en face de vestiges de fours de poterie néolithiques (1).

A la suite d'importants travaux de terrassement effectués en vue de l'établissement d'un canal latéral à la Charente traversant le site, nous avons été amenés à visiter les lieux pour vérifier les observations de M. et Mme P. et P. Burgaud. Les travaux étant en cours d'exécution nous avons du nous borner à recueillir le matériel dans les déblais !

Dès les premiers prélevements nous avons été frappés par l'identité du matériel avec celui présenté par M. Mariette (2) provenant du site d'Etaples (Pas-de-Calais) et avec celui déjà signalé dans divers sites de marais poitevin.

Dans le matériel recueilli à Port-Coutard nous distinguons d'une part les éléments de céramique que l'on peut rattacher à la fabrication du sel, et d'autre part, quelques tessons beaucoup plus rares, dont certains auraient permis de dater le site s'ils avaient été recueillis "in situ".

Dans le premier groupe nous distinguons :

1^o) a) des supports de terre cuite de 20 à 25 centimètres de haut, évasés en forme de trompette à une extrémité et comportant à l'autre bout trois petits pieds disposés en triangle. Nous n'avons rencontré que deux supports à quatre pieds (figure 1, n°s 1-3).

b) des supports plus minces, simplement évasés aux extrémités (figure 1, n°s 4-5).

2^o) des éléments très fractionnés de céramique grossièrement façonnée, de 4 à 5 centimètres d'épaisseur. La forme de certains fragments suggère des supports en forme en forme de T trouvés dans des gisements analogues du marais poitevin : à Nalliers et à Marans (3) et à la Pointe Saint-Gildas (Loire-Atlantique) (4) (figure 1, n°s 6-8).

3^o) des petites rondelles de trois centimètres de diamètre et un centimètre d'épaisseur (figure 2, n°s 1-3).

(1) P.P. Burgaud, *La Vallée, monographie d'une commune de Saintonge*, 1935.

(2) Communication présentée au Congrès S.P.F. de Rennes en 1962.

(3) a) C. Chauvet, Note sur le début de l'âge du Fer, in *Bull. de la Soc. des Ant. de l'Ouest* t. III, 3^e série, n°5, 1914. b) Filion et de Rochebrune, *Poitou et Vendée*, t. II. Article Nalliers, p. 2. c) Louis de Fleury, *Des poteries gallo-romaines du littoral vendéen à l'âge de Nalliers*, in *Revue Poitevine et Saintongeaise*, 1889, p. 191.

(4) Dr. Michel Tessier, *Découverte de gisements préhistoriques aux environs de la Pointe Saint-Gildas*, in *B.S.P.F.*, t. LVII, 1960, fasc. 78, p. 426 et suiv.

4° d'innombrables tessons de céramique fine ayant quelques millimètres d'épaisseur

L'exiguité des tessons ne facilite pas la reconstitution des formes des récipients. On peut distinguer une forme allongée et une forme cylindrique. On peut rapprocher les premiers de certains types dits "barquettes" trouvés dans le marais poitevin ou à Étaples (M. Mariette) ou bien encore des "augets" rencontrés dans les sites bretons (5).

Les barquettes de Port Coutard ont la forme d'un tronc de pyramide renversé à base octogonale. La longueur n'a pu être déterminée. La largeur au fond oscille entre 5 à 7 centimètres et à l'ouverture entre 15 et 20 centimètres. L'évasement est très marqué. Les angles sont grossièrement façonnés, plutôt arrondis qu'à angles vifs (figure 2, n°s 4-5).

Quand aux vases cylindriques, ce sont des vases ronds à fond plat, aux parois perpendiculaires ne présentant parfois qu'un très faible évasement près des bords. Les mesures prises sur 54 tessons de fonds nous ont donné invariablement 7 centimètres de diamètre. Un long fragment de flanc permet d'apprécier la hauteur qui ne devait guère dépasser 15 centimètres (figure 2, n° 6).

Les parois des barquettes ou des vases ronds sont extrêmement minces sauf les fonds des vases ronds qui atteignent parfois une épaisseur d'un centimètre.

La pâte de cette céramique est douce au toucher et ne semble pas contenir de dégraissant. Elle est rouge, bien cuite, particulièrement les supports qui ont du subir maintes fois l'action du feu. Les tessons des barquettes ou de vases ronds présentent parfois, malgré leur minceur, une partie noire. La pâte est feuilletée comme si, au lieu d'être pétée, elle avait été plusieurs fois repliée sur elle-même et étalée à la façon des pâtissiers. L'épaisseur des feuilles est parfois inférieure au dixième de millimètre. Les bords de ces récipients sont très frustes. Ils se présentent tantôt taillés à angle plus ou moins droit, tantôt extrêmement effilés. Malgré la finesse de l'argile on n'observe pas de lustrage. Les empreintes digitales sont souvent visibles et curieusement bien conservées. Etant donné la minceur de la pâte les parois déformées par des coups de doigts ou par simples affaissements avant cuisson sont la règle.

La densité de cette céramique est optimum dans les amas de cendres, au milieu d'une poussière de menus fragments de céramique dont l'émaillage a été facilité par le feuilletage de la pâte et qui confère aux cendres humides une teinte rosée.

Les tessons de céramique que nous venons d'analyser et qui semblent se rattacher à la fabrication du sel sont extrêmement nombreux. Ceux que nous allons examiner maintenant sont beaucoup plus rares. On y distingue :

1°) des fragments de poteries grossières attestant qu'on ne se bornait pas à la production de supports, de barquettes ou de vases ronds. La couleur, l'aspect de certaines pâtes permettent de les rattacher chronologiquement aux éléments précédents.

2°) En dehors de cette céramique bien caractéristique, appartenant au même contexte, on rencontre également des tessons de poteries allant du néolithique au gallo-romain (figure 2). La pâte est très variée. Les dégraissants vont du sable plus ou moins fin au calcaire ou aux coquillages broyés. Ce dernier ingrédient était utilisé dans un site Peu-Richardien proche (La Garenne). Nous réservons une étude plus poussée de cette céramique jusqu'au moment où des fouilles nous permettront de situer "in situ". Ils peuvent en effet provenir de la surface. De nombreux sites préhistoriques proches suffisent à expliquer leur présence en ce lieu. Il en est de même pour les tessons gallo-romains : une route gallo-romaine traversait la Charente par un gué à 100 mètres en amont (6).

En dehors de la céramique, certains détails méritent d'être signalés. C'est ainsi que nous n'avons pas encore décelé de déchets culinaires alors que ces vestiges abondent dans les sites similaires de Muaiers ou de Red-Hills (7). De même les coquillages décrits par P. Cappon à Marans (8) font ici défaut.

(5) E. Quilgars, *Bull. Soc. Polymathique du Morbihan*, 1902, p. 191-202. Y. Coppens, *Annales de Bretagne*, 40, 1953, pp. 336, 353-361; 1954, pp. 255 sqq.

(6) P.P. Burgaud, *op. cit.*

(7) C. Chauvet, *loc. cit.*

(8) P. Cappon, *La couche de cendre de Marans*, Melle 1886.

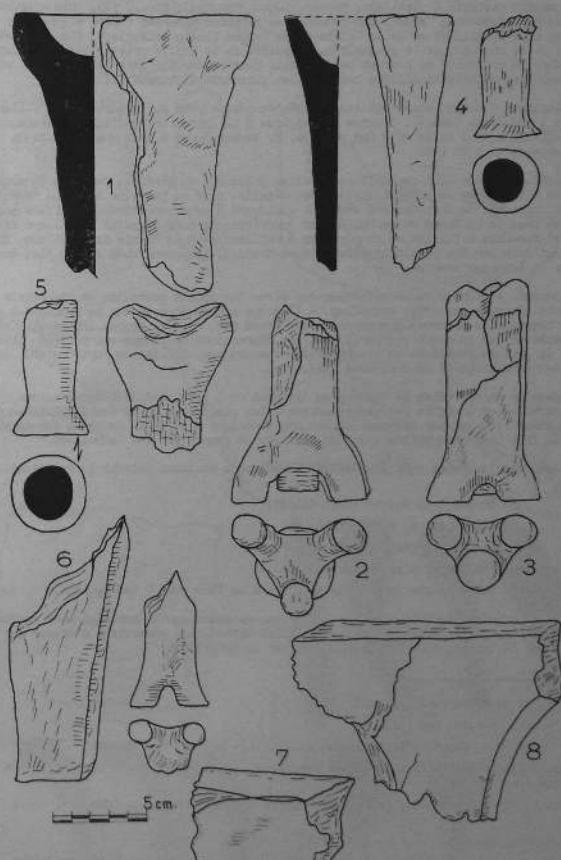


Fig. 1.

Par contre des galets de quartz de petite taille, soit entiers soit fragmentés sont nombreux. Leur présence dans les amas de cendre appelle une explication. Tout ce matériel s'apparente dans l'ensemble à ceux recueillis dans divers sites français ou étrangers.

En France la plupart sont placés en bordure du littoral. Les premiers connus se situaient dans le marais poitevin à Nalliers, Marans, Luçon, Mouzeuil, etc... (9), puis vinrent ceux de Bretagne, notamment à Carnac. Des découvertes récentes viennent d'être signalées : celles d'Étaples (Pas-de-Calais) et de la Pointe Saint Gildas (Loire Atlantique) (10). En dehors du littoral on connaît que le gisement de la vallée de la Seille près de Vic de Buthancourt en Lorraine, à proximité de sources salées. Mais dans ce dernier site le matériel semble moins décrit par Déchelette qu'à Étaples.

A l'étranger d'autres sites ont été étudiés de chaque côté de la mer du Nord : l'un en Angleterre à Red-Hills (Essex), l'autre en Belgique à La Panne. Enfin d'autres gisements sont connus en Allemagne à Halle et à Bad Nauheim. M. Werner Jorns a fait une étude de ce matériel dans Ogam en 1962 (11).

Le matériel trouvé dans ces différents sites présente, en général, beaucoup de points communs ; les différences ne portent que sur des détails, sauf en Lorraine et à Bad Nauheim où les piliers trifurqués de Port-Coutard semblent analogues à ceux rencontrés à Nalliers mais différents de ceux de La Panne ou de Halle. Des quadrifurqués sont signalés à Nalliers (12). Les rondelles absentes à Étaples se rencontrent à Nalliers et à la Pointe Saint Gildas. Enfin et c'est peut-être une des particularités de Port-Coutard, les vases rond à fond plat sont ornés par de nombreux tessons.

On pourrait s'étonner de la situation des sites des marais poitevins et charentais aujourd'hui fort éloignés des côtes actuelles. A l'époque néolithique la mer se trouvait à proximité. Des témoignages nombreux apportent la certitude que, à cette époque les marais n'étaient pas comblés et que la mer s'enfonçait dans les dépressions du rivage qui ont été comblées lors de la période terminale la transgression flandrienne. Le site de Port-Coutard constitue un nouveau témoignage de ce phénomène (15).

La position de ces sites en bordure du littoral où à proximité de sources salées devait tout naturellement conduire les préhistoriens à les considérer comme des établissements destinés à obtenir du sel par évaporation par une technique différente de celle des marais salants. Il faut bien reconnaître que l'on sait peu de choses sur ces techniques.

Les datations avancées pour les divers sites connus évoluent suivant le Dr. Michel Tessier (16) :

- (9) Fillion et de Rochebrune, op. cit.
- (10) Dr. Michel Tessier, loc. cit.
- (11) J. Déchelette, Manuel d'Archéologie, Premier Age du Fer, p. 713-716.
- (12) Report of the Red-Hills exploration committee, 1906-1907, Read at meeting of the Roy. Soc. of Antiquaries.
- (13) Werner Jorns, L'industrie du sel aux sources de Bad Nauheim, in Ogam, XIV, fasc. 2/3, p. 137.
- (14) P. Cayron, op. cit.
- (15) C. Gabet, Les variations du littoral d'Aunis et Saintonge, in Bull. de la Soc. de Géographie de Rochefort.
- (16) Dr. Michel Tessier, loc. cit.

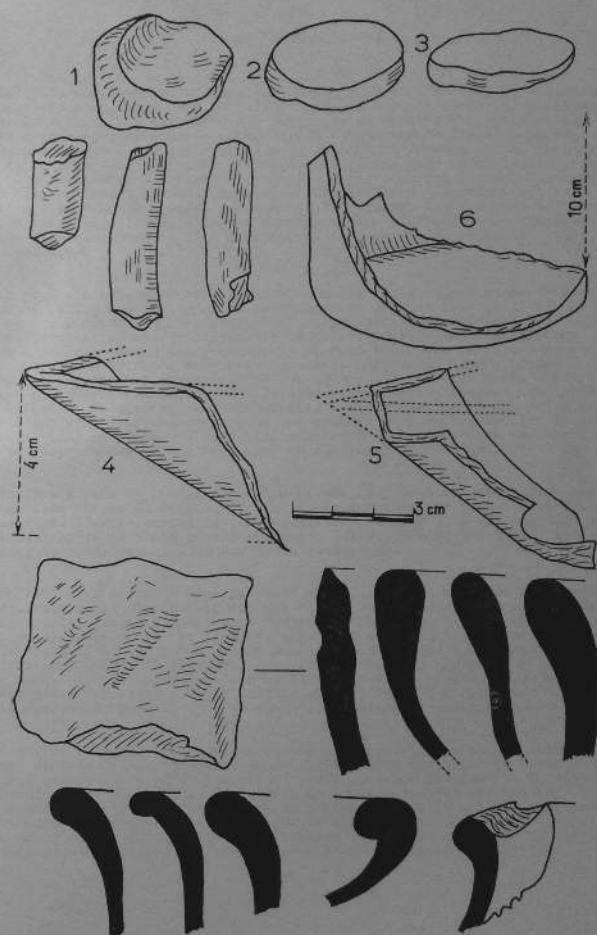


Fig. 2.

LES SURVIVANCES CELTIQUES EN POLOGNE

PLANCHES 126-134

par

Jarina ROSEN-PRZEWODZSKA

En 1963, aux Journées d'Etude de Roanne, j'ai eu l'honneur de présenter une esquisse bien vague sous le titre "Quelques aspects de la colonisation celtique en Pologne". J'ai essayé d'y présenter de manière systématique des faits archéologiques dont le nombre croît chaque année. J'y ai énumérés les principaux types d'habitat retrouvés en Pologne à l'époque de La Tène car si les faits observés ont leurs prolongements jusque dans la période romaine ils ne peuvent être discernés nettement à cette dernière période. Sur beaucoup de points cependant les deux époques s'interpénètrent fortement. Il est évident que, pour notre propos, seuls sont intéressants les vestiges de colonisation dans lesquels les éléments étrangers sont aisément reconnaissables. Or, ce que l'on rencontre le plus souvent, ce sont des éléments de la civilisation celtique.

Je voudrais présenter ici, à Sarrebruck, la suite de mes recherches sur la présence celtique en Pologne, en soulignant encore une fois qu'il s'agit plutôt du début d'une étude moderne. Pour tirer suffisamment profit des nouvelles recherches, il est indispensable de vérifier sans cesse les anciennes éléments d'information. C'est pourquoi il me faut reprendre certaines questions, revoir quelques opinions erronées, fortement enracinées, non seulement chez nous, mais aussi chez la majorité des auteurs. J.Lelewel, notre célèbre historien de la première moitié du XIXe siècle présumait justement la présence des Celtes en Pologne et son contemporain W.Suworewski était du même avis. Mais c'est vers 1902 seulement qu'a été publiée la première trouvaille de La Tène III (L3) en Petite Pologne (Jadowniki Mokre, arr. Dąbrowa Tarnowska) et que le rapprochement a été fait avec la civilisation celtique.

En 1918 a paru le travail de J.Kostrzewski qui évoquait des influences celtes très fortes en Grande Pologne. Elles auraient été dues, selon lui, au commerce de l'ambre exercé par la population indigène à la période L3. Pour bien des années la thèse a pesé sur notre littérature scientifique car les archéologues n'ont pas eu l'audace de la contrarier.

En 1931 j'ai démontré dans ma thèse de doctorat, au moyen de documents déjà nombreux qu'il s'agissait, non pas d'un commerce, mais d'au moins deux invasions celtes qui se situent vers 400 et 200 avant J.C. Il fallait toutefois omettre la plupart des vestiges L3, qualifiés alors de "vandales" ou "burgondes". Toujours est-il qu'un groupe assez nombreux a été considéré comme des "imitations" ou des "influences" dues aux Celtes. Mon hypothèse a été d'abord fort discutée; les archéologues polonais ont nié la possibilité du séjour des Celtes entre les bassins de la Vistule et de l'Oder. Mon hypothèse leur semblait dangereuse pour la théorie slave authochthone créée par J.Kostrzewski.

C'est la richesse des nouveaux documents obtenus grâce aux fouilles entreprises dans les vingt dernières années (1946-1964) qui a été la cause d'un véritable renouveau, si l'on peut dire, de la question celtique en Pologne. Mais aujourd'hui, ce n'est plus d'une ou de quelques invasions des Celtes qu'il est question, comme je l'avais supposé autrefois. Les invasions en effet, presque toujours de courte durée, ont pour conséquence la ruine et la misère. Et dans notre cas on peut discerner au premier coup d'œil un autre tableau: la période celtique représente une phase de progrès culturel et matériel.

PLANCHE 126

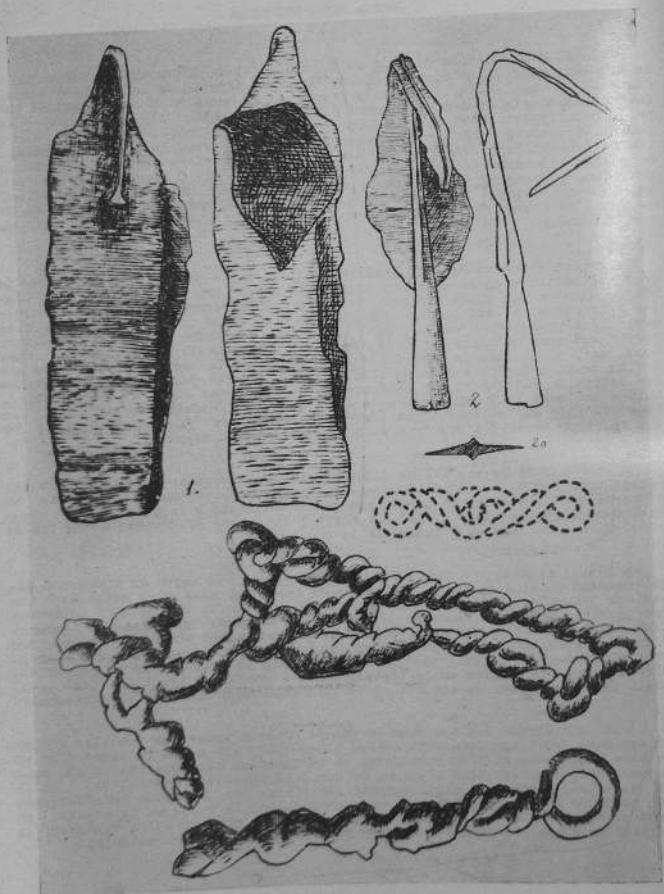


Fig. 1. — La tombe à incinération n° 34, Iwanowice, arr. Miechow, Petite Pologne.

PLANCHE 127

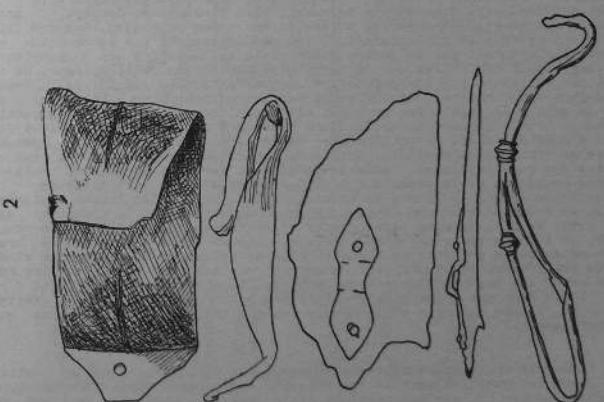
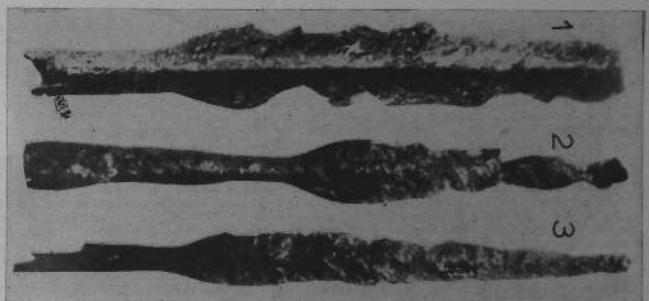


Fig. 2. — Tombe à incinération n° 34, Iwanowice, arr. Miechow, Petite Pologne.

Fig. 3. — Lances de fer provenant des tombes à incinération, arr. Pinczow, Petite Pologne.

La richesse des formes celtes qu'on appelle naguère des "importations" ou des "imitations" est surprenante. Mais ce ne sont guère des objets de provenance commerciale, réelle ou supposée, ni tout simplement du butin de guerre. Car ce ne sont pas seulement les vestiges archéologiques et historiques qui dénotent une certaine allure celtique, mais aussi les rites funéraires.

Les adversaires du "celtisme" en Pologne basaient leur opinion sur la pré-tendue absence de tombes et d'oppida purement céltiques. Et il faut avouer que l'objection était difficile à vaincre. À la vérité les tombes purement celtiques (L3) se rencontrent en nombre bien restreint. On les trouve en Petite Pologne au nombre de trois (à Iwanowice et Wilków, arr. Miechów, non loin de Cracovie). Nous avons aussi la tombe à incinération de Żerań-Warszawa (en Pologne centrale), laquelle est sans doute céltique tandis que deux petites cimetières L3 sont extrêmement intéressants pour notre propos, en l'occurrence ceux de Kacice (arr. Pułtusk), non loin de Varsovie, et de Brzozówka (arr. Pułtusk) puisqu'ils nous ont livré des tombes avec des armes L2-, pliées selon l'usage céltique. À Kacice ont été découverts aussi une fibule L1 et un pectoral; à Brzozówka même, de la poterie faite à la main, aux formes céltiques caractérisées, mêlée à de la poterie indigène. Les tombes dites de Kacice et de Brzozówka, selon moi, n'appartenaient pas à la population autochtone, mais on appelle à présent Vénèdes ou Protoslaves. Encore cette dernière définition est-elle plus simple et plus proche de la vérité, raison pour laquelle nous l'employons dans notre travail. Les deux cimetières semblent être un bon exemple des tombes de la deuxième ou troisième génération de Celtes nés en Pologne centrale, partiellement absorbés par les Slaves ou les Protoslaves, mais qui n'ont pas abandonné complètement leur tradition première. Les cimetières étaient petits et plutôt pauvres. Probablement étaient-ce des gens qui, pour une raison quelconque, s'étaient séparés de la tribu et avaient perdu le contact de leurs compatriotes.

C'est encore à la Grande Pologne qu'il a appartenu de nous livrer un nombre restreint de tombes à inhumation à contenu toujours très pauvre L3 (à Dądzanowo, Adolfin, arr. Aleksandrów Kujawski, et à Biskupin et Godawy, arr. Znin). J.Kostrzewski lui-même les a considérées comme céltiques, malgré leur contenu non typique et insignifiant. Elles ne dépassaient pas la centaine, et ce n'est certainement pas un nombre susceptible de justifier mon hypothèse d'un long séjour des Celtes sur le territoire historique de la Pologne. Ce ne serait naturellement pas une population unique, mais bien plutôt une foule d'étrangers ayant exercé leur influence sur les autochtones. Toutefois, en dépit du manque de sépultures purement céltiques, le nombre des autres vestiges, comme nous l'avons dit, croît d'une année à l'autre. Ce sont surtout des traces d'habitat: fours de potiers avec de la céramique graphitée et peinte du type de Stradomice, mazieres, outils agricoles de fer semblables à ceux originaires des pays céltiques, fonds de cabanes et vestiges de maisons rectangulaires contenant de la céramique céltique mêlée à celle des indigènes. On dépasse actuellement le nombre de soixante sites, rien qu'en Petite Pologne. Mais on en remarque aussi en Couyavie et en Grande Pologne. La question devient ainsi de plus en plus passionnante et mystérieuse. En Silésie, au contraire, où l'on ne connaît que quelques cimetières il existe peu de traces récentes de la présence céltique en plus de celles de Słęza-Wrocław et de Nowa Cerekwia (arr. de Giubczyce). On ne voit pas non plus quelles sont les rapports entre les matériaux livrés par les sépultures et par les vestiges d'habitat. Il se peut que notre première interprétation n'ait pas été exacte, puisque la Pologne centrale et la Grande Pologne ne sont pas aussi vides qu'il y paraissait.

La Poméranie occidentale elle-même témoigne de quelques influences céltiques. Il en est question dans le recueil de J.Kostrzewski sur l'archéologie de Grande Pologne où, sur quatre-vingt trois pages, c'est-à-dire un tiers du livre les imitations, les importations et les influences céltiques reviennent sans cesse. Et ce ne sont pas seulement les armes, les outils, les bijoux, mais aussi la céramique qui établissent la parenté avec les types céltiques.

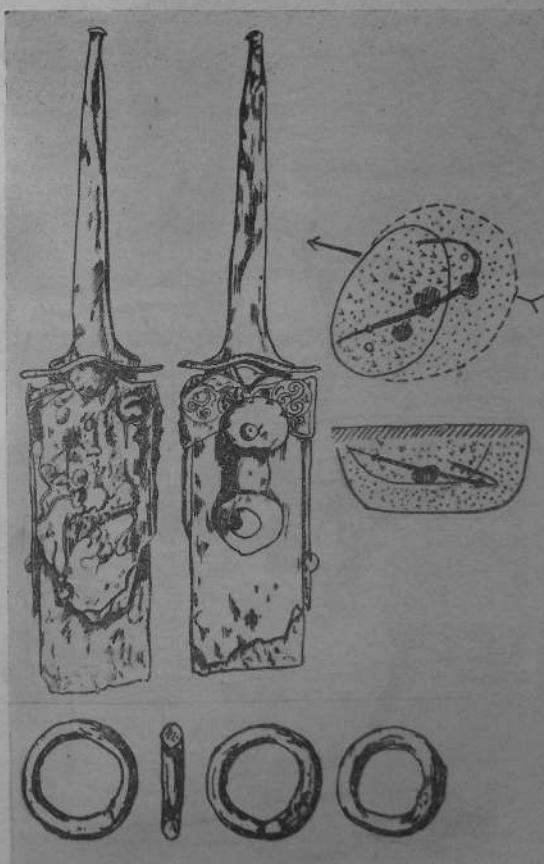


Fig. 4. — Tombe celtique à incinération, Żerań-Warszawa, Pologne Centrale.

PLANCHE 129

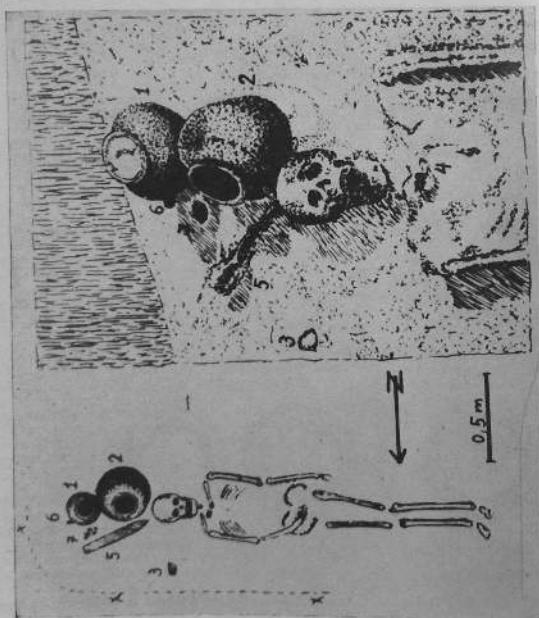
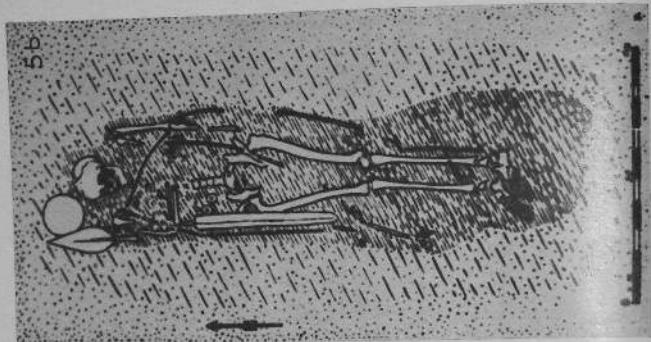


Fig. 5. — A. Tombe à inhumation, Godawy, arr. Znin, Grande-Pologne.
B. Tombe à inhumation, Sobociško, arr. Wrocław, Silesie.

PLANCHE 130

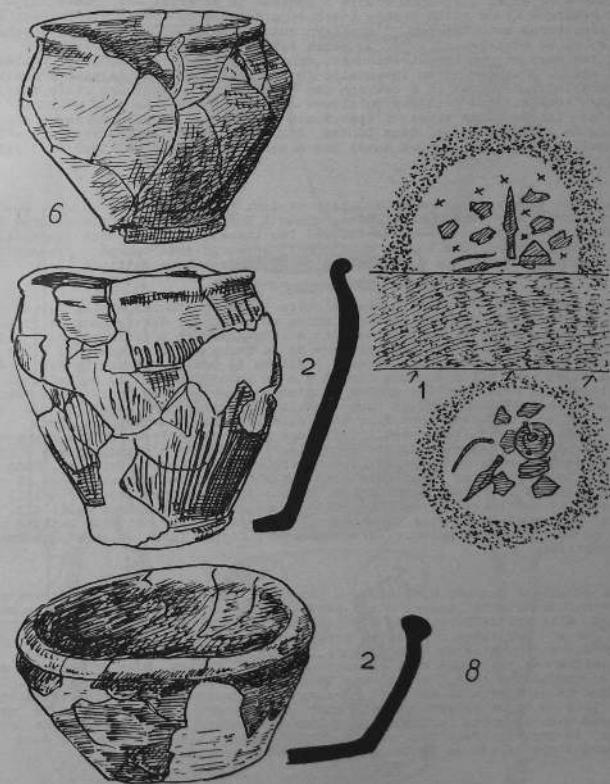


Fig. 6. — Tombe n° 5 à inhumation, et le vase découvert dans ces sépultures, Bodzanowo, arr. Aleksandrow Kujawski, Couyavie.
Fig. 8. — Sépulture à incinération n° 2, Bodzanowo, arr. Aleksandrow Kujawski, Couyavie. Céramique de la tombe L¹ à incinération n° 4, Brzozowska, arr. Turek, Pologne Centrale.

Mais ne convient-il pas d'abord de rechercher la source de tous les objets "de provenance celtique", le centre d'où rayonnait une si forte influence ? L'explication de J. Kostrzewski et de ses élèves est fort insuffisante. En enquêtant à ce sujet j'ai donc étudié à nouveau le matériel des tombes L3 - R. J'ai remarqué alors qu'un nombre assez considérable de tombes différaient des sépultures autochtones. C'était en quelque sorte des tombes à caractère mixte: on ne peut pas affirmer qu'elles soient purement celtes, mais on peut les supposer celto-autochtones, sinon celto-protoslaves, ou celto-slaves tout court. J'ai dressé un inventaire de ces faits, tout en faisant l'analyse du matériel funéraire: 15 % environ des tombes sont à caractère mixte, avec un mélange très curieux d'objets céltiques et autochtones. Le plus souvent on constate le dépôt des armes: l'épée munie du fourreau et plus rarement accompagnée de chaînes de fer, deux lances. Bien rares sont les restes d'une cotte de mailles. Presque toujours aussi les armes sont de type celtique et elles sont pliées.

Souvent encore le matériel consiste en deux fibules L2-3 ou en une boucle de ceinture ronde. Souvent même, comme à Bodzanowo (arr. Aleksandrow Kujawski), et à Wymysłów (arr. de Gostyń) les lances sont enfouies verticalement dans la terre. Les tombes contiennent enfin un vase tourné grisâtre, peint, ou simplement une bonne imitation de la céramique celtique.

Les différences de rite funéraire entre les autochtones et les Celtes ne sont pas accidentelles. Ce sont ces rites en effet qui déterminent la vie du défunt dans l'Au-Delà. Les tombes sont à inhumation et à incinération. Elles se répartissent sur tout le territoire de la Pologne historique, mais elles se groupent surtout en Couvavie et dans l'est de la Grande Pologne. En Petite Pologne elles sont moins connues car il y a eu moins de fouilles méthodiques. On citera ici cependant les grands et riches cimetières de Zadówice et Wesotki (arr. Kalisz), Domaradzice (arr. Rawicz), Wymysłów (arr. Gostyń). Les autres sont trop nombreux pour être tous cités. Ce sont surtout les armes et les outils de fer qui dénotent l'influence ou le caractère celtique d'une sépulture. Il faut rappeler en effet que les Protoslaves n'abandonnaient pas aux morts des armes de fer, sans doute trop rares et trop précieuses. Dans le cas qui nous intéresse on offrait donc aux morts: a) des armes: l'épée et une ou deux lances repliées; b) deux fibules qui accompagnaient, semble-t-il, le manteau; c) une boucle fermant la ceinture de cuir ou de laine; d) il s'y ajoutait quelquefois un vase de bronze L3-R ou encore une cotte de mailles comme c'en est le cas à Opalenie (arr. Malbork), Ciepłe (arr. Gniew) en Poméranie occidentale.

La céramique tournée elle-même, à laquelle J. Kostrzewski et ses élèves attribuent une origine locale, n'est pas sans dénoter certaines influences celtes. Elle est différente en tout cas de celle qu'on rencontre dans le nord de l'Europe. Des vases tournés et graphités à cannelures verticales ont été trouvés à Jasińska Wieś et à Januszko (arr. Inowrocław), c'est-à-dire là où les influences celtes sont exceptionnellement fortes. Nous connaissons aussi à Domaradzice (arr. Rawicz) une imitation identique, faite à la main. Cependant ce dernier type est fort rare dans les tombes: les autres imitations sont plus ou moins ressemblantes. Mentionnons encore les vases ornés de cannelures plus ou moins obliques; ceux ornés de bandes horizontales et de rouleaux, de petites basinettes, etc., dont les analogies sont fréquentes dans la céramique des oppida de la Gaule et des tombes avoisinantes.

Les tombes mixtes représentent donc parfois une telle compréhension d'influences qu'il est difficile de discerner si nous avons affaire à une tombe slave celtisée, ou celtique slavisée ou plutôt protoslavisée. Peut-on expliquer cette confusion ? Les rites funéraires sont partout traditionnels: les populations craignaient de les transgresser et on ne peut voir dans cette crainte la conséquence de relations commerciales. L'adoption des rites, aussi bien que des formes de la civilisation matérielle (outils, armes, bijoux, céramique) pouvait se réaliser seulement par une longue et paisible coexistence des autochtones et des Celtes. L'assimilation aura duré quelques générations



Fig. 7. — Content de la sépulture à inhumation n° 2, Bodzanowo, arr. Aleksandrow Kujawski. Couvavie.

On notera encore que les vestiges celtiques se groupent en général le long du bassin de la Vistule et de ses affluents de la rive gauche. C'est là aussi que se multiplient les traces des colonies industrielles, surtout des ateliers artisanaux. De temps à autre ces traces dépassent la rive droite de la Vistule. Je me suis efforcée ainsi de présenter un choix très général des faits archéologiques les plus importants. Mais il me semble qu'on peut affirmer une fois de plus que la présence des Celtes est bien attestée en Pologne.

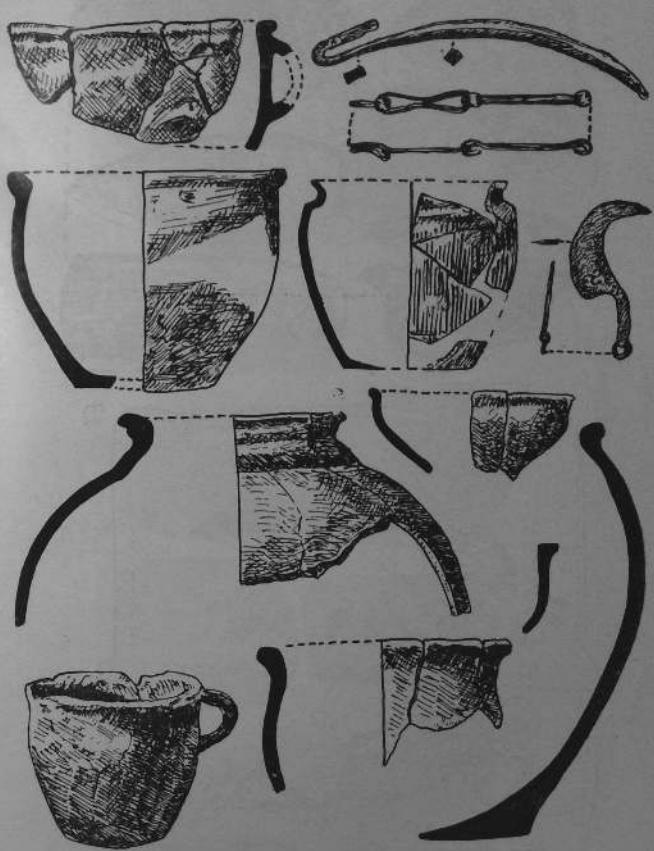


Fig. 9. — Couteau de la sépulture n° 4 à incinération, Domaradzice, arr. Rawicz, Grande Pologne.

PLANCHE 123

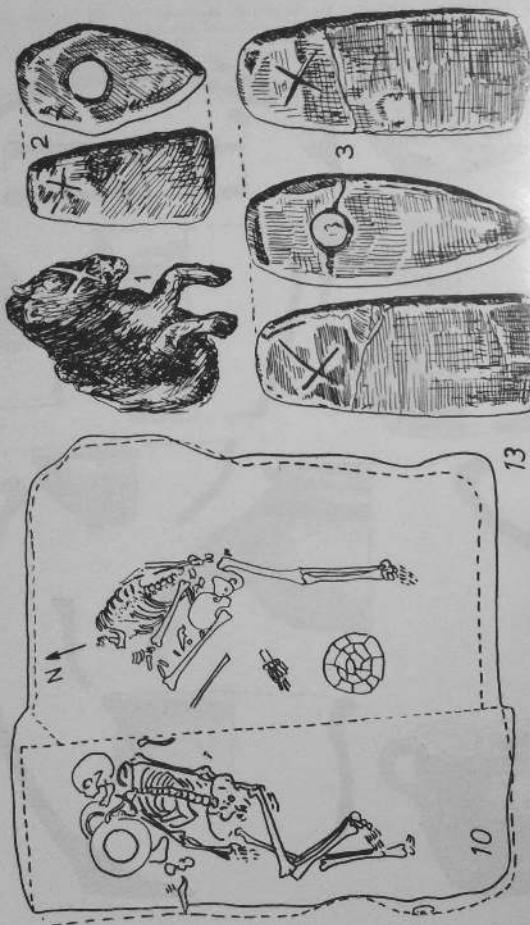


Fig. 10. — Tomes n° 58, Bajo-Vikanovo, Slovaquie.

Fig. 13. — Petit cheval en bronze avec croix oblique, Ryczen en Silésie.
2. Marteaux en diabase et diorite avec la croix oblique, Czarne
Piatkowo, arr. Środa, Jaroszewo, arr. Znin, Grande Pologne.

PLANCHE 124



Fig. 11. — « Le Champignon » et des pierres travaillées avec la croix oblique, Slezza, Silésie.

Fig. 12. — 1. « Le Sanglier », sculpture de pierre, Slezza, Silésie.
2. Sculpture bicephale, Nowy Wiec, arr. Kościerzyna, Pologne
du Nord.

NOTICE SUR LES TROUVAILLES MONÉTAIRES

DU TITELBERG

par

Romain PROBST

La majeure partie du Grand-Duché de Luxembourg actuel se trouvait englobé à l'époque gauloise dans les territoires des Trévires. De même l'Öesling qui, au nord du pays, fait partie des Ardennes, était habité par quelques petites tribus qui leur étaient soumises.

ce jour cependant aucune grande fouille n'a été entreprise sur un site spécifiquement gaulois et les nombreuses trouvailles archéologiques ont toujours été l'effet du hasard. Il y a eu des localités gauloises à Altrier, au Iddeenberg, à Dalheim, à Helperknapp et plus particulièrement au Titelberg. Dans le sud du pays, qui est actuellement le Bassin Minier, de nombreuses trouvailles de scories attestent la fabrication du fer par les Trévires. Mais le seul site archéologique vraiment important du Grand-Duché, pour la période gauloise, est le Titelberg.

Situé dans le sud-ouest du Luxembourg, c'est un promontoire naturel, assez escarpé, de la vallée de la Chiers. Juxtaposé à la frontière franco-luxembourgeoise et à quelque distance de la frontière belge, il s'élève à plus de 400m de hauteur et compte une superficie d'environ 50 hectares. Ce plateau mesure environ 1000m de longueur et 500m dans sa plus grande largeur. Le Titelberg est donc un emplacement fortifié à la fois par la nature et par la main de l'homme, et ce depuis la préhistoire. Au sud-est l'isthme ou partie faible du site est coupé par un fossé et fortifié par une levée de terre de plus de 4m de hauteur; d'importantes traces de cette levée soulignent encore de nos jours l'ampleur des travaux anciens.

Les découvertes archéologiques qui y ont été faites ont déjà été mentionnées au XVIIe siècle dans la description d'Alexandre Wiltheim "Lucilburgensis sive Luxemburgum Romanum". En 1907 et 1959 des fouilles fragmentaires ont été entreprises sans apporter des résultats appréciables. Mais le fait qui souligne le mieux la grande richesse et l'importance du site est, à côté de quelques tessons de poterie, l'existence de monnaies gauloises.

Avant de passer à des indications numériques il importe cependant de remarquer que, de tout temps, les monnaies découvertes au Titelberg ont pris place, soit dans la collection du Musée de l'Etat du Luxembourg, soit aussi et plus particulièrement dans les collections privées des environs. Rares sont les pièces qui ont pris la direction de l'étranger. Cela a permis à René Kremer de publier, en 1939, une étude sur les monnaies gauloises du Titelberg. Plus récemment, en 1962, les organisateurs d'une exposition archéologique consacrée au site ont pu, en se basant sur l'étude de René Kremer et à l'aide de divers collectionneurs, dresser une liste, complétée à quelques exceptions près, des monnaies découvertes jusqu'en 1962;

Trévires: 663 pièces dont voici les types:

Bronze: tête de femme à droite; au revers bœuf passant à droite au-dessous petit sanglier; au-dessus du bœuf ARDA. Muret 8852.

Bronze: tête virile à droite, devant ARDA; au revers ARDA; cheval à droite, contre la crinière C, devant le poitrail S, sous le ventre X. Muret 8842.

Bronze: tête virile à droite, devant ARDA; au revers cheval galopant à droite. De La Tour 8849.

Bronze: tête barbue à droite; au revers cavalier à droite semblable à celui des monnaies de ANDOBRV. La tête est celle de la Terentie. De La Tour 8839.

Bronze: tête d'Octave à droite; au revers GERMANVS INDVTIL/II, taureau à gauche. De La Tour 9248.

Bronze fourré: grand oeil de profil; au revers cheval à droite, dessus et dessous point dans un cercle de perles. La Tour 8817.

Bronze: A.HIRTIVS (pièce frappée chez les Trévires); éléphant à droite A.HIRTIVS; au revers simple, aspersoir, hache et lanneau de flamme. La Tour 9235.

Aduatuques: 10 pièces, 2 variétés La Tour 9078, 8881-8885,

Rèmes: 43 " 3 " " 8040, 8054, 8082,

Catalauni: 55 " 3 " " 8124, 8145, 8133,

Leuques: 23 " 4 " " 9078, 9197, 9025, 9203,

Calètes: 26 " 2 " " 7191, 7181,

Séquanes: 13 " 4 " " 5405, 5639, 5550,

Mediomatriques: 13 " 3 " " 8946, 8987, 8986,

imitations de monnaies éduennes: 7 " " 9401,

Petrocores: 3 " 2 " " 4349
Muret 4316,

Senons: 20 " 4 " La Tour 7471, 7458,
Muret 7554, 7493,

Atrébates: 12 " 8 " " 8642, 8620, 8628, 8645, 8636,
8651,
La Tour 8687, 8671,

Veromandui: 3 " 2 " " 8570,
Muret 8554,

Carnutes: 1 " " 6088,

Bellovaques: 3 " " 7963,

incertaines de l'Est: 5 " " 8362,
La Tour 8351,

Ambiani: 1 " " 8464,

Regenbogenschlüsselchen: 5 " " 9432, 9441 (et variété), 9442,

Nerviens: 1 " "

Némètes: 74 " "

Aulerques Eburuvices: 1 " "

Arvernes: 1 pièce.

Le grand nombre de monnaies des Trévires à la légende ARDA, joint à la découverte de plusieurs moules en terre cuite, servant à couler les lingots de bronze destinés à la frappe, fait supposer aux historiens luxembourgeois la présence d'un atelier monétaire au Titelberg. Cet exposé semble ainsi confirmer que le site a été un important pôle d'attraction et que ses habitants entretenaient des relations suivies avec des peuples voisins, et même éloignés. La fabrication du fer, dont témoignent des trouvailles de scories des environs, a peut-être été à l'origine de ces relations commerciales.

BIBLIOGRAPHIE : René Premer, *les monnaies gauloises trouvées au Titelberg*, 1938.

Constat daté de 1962, par les organisateurs de l'exposition archéologique consacrée au Titelberg.

ZUSAMMENFASSUNG

Der Verfasser behandelt die auf dem Titelberg, einem keltischen Oppidum, bestätigten Münzen, deren Zahl sich auf über tausend Stück beziffert. Die Entdeckung von Spuren, welche eine frühzeitige Bearbeitung des Eisens erschließen lassen, zeugen von der großen Bedeutung dieses Oppidum der Treverer. Die Münzen von über 20 Völker, bezeugen die intensiven Handelsbeziehungen der Ortsbewohner mit den übrigen Gallien.

RÉSUMÉ

L'auteur traite des trouvailles de monnaies celtes faites sur l'oppidum celtique du Titelberg. Leur nombre s'en élève à plus de mille. La découverte de traces qui font penser à un travail ancien du fer, témoigne de la grande importance de cet oppidum des Trévires. Les monnaies de plus de vingt peuples attestent les relations commerciales intenses des habitants avec le reste de la Gaule.

KELTISCHE MÜNZBILDER ALS GESCHICHTSDOKUMENTE

BILDTAFELN 135-138

M. E. P. KÖNIG

Die Kelten lebten zur Zeitenwende. Sie erbten das Geistesgut der vorgeschichtlichen Kulturen und vollzogen den Eintritt in die bewusste Geschichte, die mit der gallo-römischen Periode beginnt.

Diese geistige Evolution illustrieren die Keltenmünzen. Die Anregung zur keltischen Eigenprägung lieferten antike Münzen. Auf ihnen waren griechische Gottesbegriffe dargestellt, die den Kelten fremd waren. Sie führten die mythischen Bilder deshalb auf ihren Ursprung, die vorgeschichtliche Symbolik, zurück. Dadurch wurde die naturalistische Darstellung immer stärker in Sinnbilder und -Zeichen und Zahlenwerte zerlegt. Diese finden wir schon in vorgeschichtlichen Kultstätten. Sie bringen im numinosen Zeichen den Ausdruck der Weltordnung und bestimmen deshalb auch den Stil der Darstellung.

Der Fortschritt brachte die Differenzierung dieser Begriffe. Aus der "Weltordnung" spezialisierte der "Weltordner" und erhielt menschliche Gestalt. Es entstanden gallo-römische "Götter", denen die alten Ordnungsprinzipien als Attribute beigegeben wurden. Sie ermöglichen die Vorstellung des göttlichen Herrschers auch auf Erden und seine umfassende Machtbefugnis, die ihm die Insignien verliehen. Der gallo-römische Herrscher trägt deshalb die Korona der Gestirngottheiten.

Die keltischen Münzbilder lassen diesen Vorgang sozusagen vor unseren Augen abrollen. Damit gewinnen wir Einblick in den Vollzug des geschichtlichen Werdens, in die Entwicklung der Gottesbegriffe und in die Bildung des Staatswesens.



Abb. 1. — 1. Schüsselförmiger Elektron-Stater der „ostfranzösischen“ Kelten. Latour/Muret XXXVI/8901. Blanchet 222, 69. Forrer 64, 82; 257, 454.

2. Goldstater der Aulerci Cenomani, LT XXIII/8858, Dessewffy XXV/15. Hucher XIV/1. Lambert I, Taf. III, 1-14; II, VII/15. Roth 1/12.

3. Curiosolite-Billonviertelstater. LT XXII/6713 und XXV/18, 10/11. Fund von Jersey.



Abb. 2. — 4. Goldstater der Bellovaci. Mack 1/7, Evans D/2. Lambert I, Taf. VI/II und II, Taf. 9-11 bis («Französische-Keltische Kaukunists»). LT XXXV/8804, Blanchet 349, Forrer 253, 447-448 («Kauke»). Fitzwilliam Museum, Cambridge 1/10-11 («Bellovici»). Dessewffy XXVI/629, XLIV/1086 + 1/12.

5. a) Goldstater in Form eines Kügelchens. Forrer 264, 468; 347, 544 («Aduatuvi»), «Remi»?). LT XXXIX/V 28 («Boii»). Muret 7374 («Senones»).

b) Goldstater in Form einer „Schüssel“ («Regalohogeschisschen»). Forrer 8.1 und Taf. XXXVII 39/43 («Schwarzwald-Boier»). LT/9425 («Boii»).

c) Goldstater „Rogenbohengeschisschen“ mit Bogen und Punkten. Forrer 15, 90 («ans Bayern»). LT XXXIX/9423 («Boii»). Das Exemplar stammt aus dem Besitz Viktor v. Schaffhausen.

6. Elektron-Stater der Coriosopes. LT XXXII/6578. Hucher, Taf. 30/2. Roth 35. Blanchet 357-312, 208.



Abb. 3. — 7. Goldstater der Veliocasses. LT XXIX/7235. Blanchet 338, 279. Lambert II, Taf. VI/14.

8. Elektron-Stater der Corisopites. Gegenseite von 6.

9. Goldstater der Osismii. LT XXI/6522. Lengyel XX/220-222 (« Namnetes »). Hucher, Taf. 93, 55; Text II, 57-58.

10. Silberstater der Ostkelten. LT XLVI/9736. Forrer 296 (XXXI) (« Ostkelten »), 434 (« Westungarn »). Dessewffy 329-379.



Abb. 4. — 11. (« Ungarn-Rumänien »). Dessewffy XVII/429-441; XXIII/550-552. LT L/9883. Forrer 347, 546 (« Siebenbürgen-Rumänien ») und 150, 287 (« Mähren »).

12. Silberstater der Ostkelten. Pink « Ostkelten » 296-299 (« Nordostungarn »). Dessewffy 417-428. LT L/9870. Forrer 17, 25 (26); 146, 205 Taf. XXX (« Pannonica »). Pink « Einführung », Taf. V, 81 (« Alt-Rumänien »).

OBSERVATION D' UN GROUPE DE CÉRAMIQUES DÉRIVÉ
DE LA CÉRAMIQUE CAMPANIENNE
PLANCHES 139-141

par
Robert PÉRICHON

Ce qui suit n'est pas d'une étude exhaustive. L'objet de cette modeste note est de faire connaître quelques observations relatives à un certain groupe de céramiques mal connu, dont quelques fragments semblent se localiser dans le centre de la Gaule (figure 4).

- Les principales caractéristiques de ce groupe sont :
- 1°) La fabrication à l'aide d'une matière première grossière.
 - 2°) La cuisson en atmosphère réductrice avec une légère oxydation cependant près des surfaces.
 - 3°) Une fumigation intensive tendant à donner une couleur sombre aux surfaces.
 - 4°) Des formes et une ornementation qui ne sont pas sans quelques rapports avec la céramique campanienne.

Nous allons examiner successivement ces productions du point de vue technique, typologique ainsi que l'ornementation. Ensuite, nous analyserons, par sites, les éléments en notre possession. Pour conclure, nous tenterons de placer ce groupe de céramique dans son cadre chronologique.

TECHNIQUES DE FABRICATION.

A.- PÂTES.

Les pâtes sont incontestablement grossières, et font rattacher ces fabrications aux groupes de céramiques "communes". La cassure n'est pas franche, par conséquent la matière première n'a pas fait l'objet d'une préparation très poussée. Des grains de dégraissant grossiers (quartz) apparaissent. Le mica, également utilisé comme dégraissant, est abondant, et les surfaces en montrent des traces. Quelques traces de chambotte sont également visibles. Tous les vases sont tournés et assez soigneusement lissés.

B.- CUISSON (figure 1).

Ces céramiques n'ont pas été cuites dans un four perfectionné. Si une certaine oxydation de la pâte est évidente près des surfaces, l'âme reste grise ou noire. La fumigation des surfaces est évidente. Une mince pellicule, qui va d'un gris très sombre à un brun-marron également sombre, recouvre l'ensemble du vase, sauf la base, partie sur laquelle le vase repose lors de la cuisson.

TYPOLOGIE.

Il est difficile, sinon impossible de donner, dans l'état actuel de nos connaissances, une définition précise des formes complètes de ces vases. En effet, d'une part nous sommes en présence de trouvailles anciennes (sauf en ce qui concerne les découvertes effectuées à l'Institution Saint-Joseph à Roanne (Loire) et d'autre part, les éléments dont nous disposons sont très fragmentés et consistent en fonds de récipients, sans qu'il soit possible pour l'instant de connaître avec précision le détail des parties supérieures. Cependant, il s'agit essentiellement de fonds de coupes munies d'un pied (figure 3, n°s 2-3). Dans certains cas, le fond est en forme d'omphaloï (figure 3, n°?).

Le pied est soigneusement façonné, sa hauteur peut varier de 0, 006 m. à 0, 010 m.; il épingle la base du récipient et contribue à un meilleur équilibre de celui-ci. Le diamètre extérieur de certains pieds peut atteindre 0, 12 m.; d'autres sont beaucoup plus petits : 0, 06/0, 08 m.

D'après la courbure des panses, on peut estimer le diamètre maximum des plus grands vases à 0,75 m. très approximativement.

ORNEMENTATION.

Cette ornementation est simple : elle consiste en motifs estampés et parfois en cercles concentriques disposés régulièrement dans le fond interne du vase. L'estampage a été fait avant cuisson, à l'aide d'un poinçon et, dans certains cas semble-t-il d'une molette. Notre Planche 140, figure 2, montre ces décors et leur disposition.

Deux fragments découverts au Terrail à Amplepuis (1) présentent, en plus de l'ornementation classique, un décor original qui avait déjà attiré l'attention de Déchelette (2) (figures 5-6). Ces deux fragments appartiennent à un fond de coupe d'assez grande dimension mais il n'est pas possible de préciser le diamètre. Une série de cercles ponctués, exécutés à l'aide d'une matrice de 0,16 m. de diamètre et espacés de 0,05 m., disposés de façon concentrique encadrent les motifs principaux. Un cercle également concentrique sépare les cercles ponctués des motifs principaux qui sont constitués par des chevaux stylisés. Deux chevaux sont visibles sur les fragments que nous avons en main. Ils ont été exécutés à l'aide d'un poinçon très fin et leur dessin n'est qu'une suite de ponctuations dont l'interprétation reste malaisée difficile. L'un de ces chevaux est tourné à droite, la tête est baissée et la bouche est ouverte. L'oreille est dressée, le cou grêle, la crinière ne semble pas représentée, ou est figurée que par une ligne de points. L'abdomen est maigre; les pattes sont fines et raides dans une position d'arrêt brusque. Une seule ligne de points assez rigide figure la queue. Un autre cheval, tourné à gauche s'affronte à celui que nous venons de décrire. Sa forme rappelle celle du premier, mais sa disposition est plus élégante. Si la patte avant droite est raide, par contre, la patte avant gauche est repliée, l'arrière train de cet animal disparaît malheureusement dans la cassure. L'ornementation de ce vase reste exceptionnelle.

Nous donnons, en annexe, un inventaire des poinçons que nous avons pu observer sur l'ensemble de ces céramiques (figure 3, n° 1).

REPARTITION DE CETTE CÉRAMIQUE.

Quatre sites, dans l'état actuel de nos observations ont livré des céramiques à décor pointillé : le Mont Beuvray, le Terrail, Roanne et le Crêt-Châtelard (figure 4 et Planche 140, figure 2).

LES DÉCOUVERTES DU MONT BEUVRAY.

L'ancienne cité antique, dont les richesses ne nous sont connues que par des publications trop anciennes, a livré au moins deux fonds de coupes du type décrit ci-dessus. L'album exécuté sous la direction de Félix et Noël Thiolié en 1889, nous montre, planche XXXIV, sous les numéros 20 et 26, un fond de coupe ainsi qu'un grand fragment d'un vase différent du premier appartenant à la catégorie des récipients que nous tentons de définir. Selon les indications manuscrites précieuses de la main de Déchelette, qui complètent cet ouvrage, nous savons que ces céramiques sont déposées à l'hôtel Rolin, à Autun (S. & L.). Malgré nos recherches dans les carnets de fouilles de Billiot, déposés à la Bibliothèque Joseph Déchelette, à Roanne, il n'a pas été possible de définir le contexte de ces découvertes et nous le déplorons.

LES DÉCOUVERTES DU TERRAIL.

Le contexte du Terrail est un peu plus précis. Malgré que ce site ait subi une occupation romaine, l'enceinte carrière découverte au siècle dernier par P. de Varax a livré une importante céramique de La Tène et les contrôles qu'il nous a été possible d'effectuer au cours de la campagne de fouilles que nous avons dirigée au Terrail en 1964 confirment les observations premières. Seul le fossé du Terrail ayant été fouillé par P. de Varax, il est vraisemblable que les éléments recueillis par lui et maintenant déposés dans les collections des Facultés Catholiques de Lyon proviennent de cet endroit ou éventuellement des abords de ce fossé.

(1) Le site du Terrail à Amplepuis (Rhône) a été fouillé à la fin du siècle dernier par Paul de Varax. A ce sujet on peut consulter notre article *Aperçu sur le site du Terrail à Amplepuis*, in *Celticum*, III, p. 77 sqq.

(2) Joseph Déchelette, *Un fragment de poterie gauloise à décor zoomorphique*, in *Revue Archéologique*, t. XXIX, 1896, p. 172 sqq.

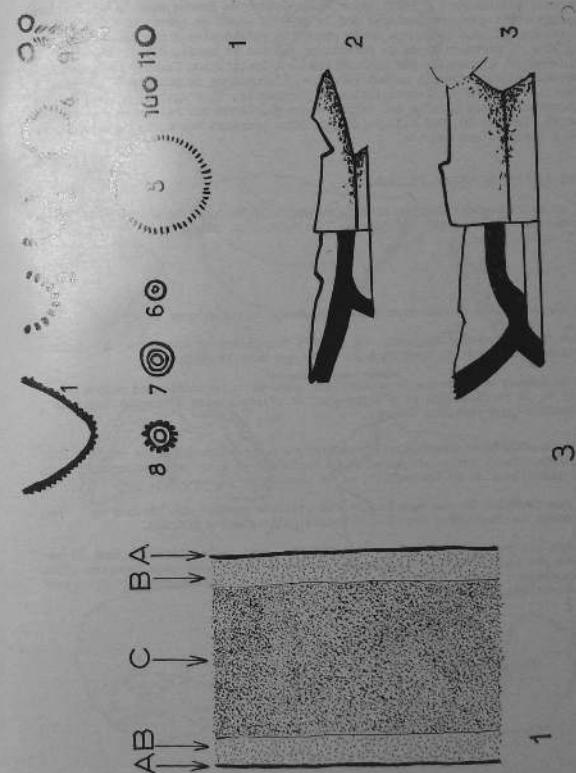


Fig. 1. — Coupe de céramique. Grossissement des fonds. A, zone funiculée ; B, zone oxydée ; C, zone non touchée par la flamme vive.
Fig. 3. — 1. Motifs estampés. Ces poinçons ont été relevés à Roanne (n° 36, 9), au Beuvray (n° 10-11) et au Crêt-Châtelard (n° 7); 2 et 3. Compte et profil.

Les éléments de cinq vases nous sont parvenus; il s'agit de fonds de coupes. Nous remarquons plus spécialement l'un d'entre eux, orné d'un motif en forme de palmettes. Nous avons décrit plus haut les fragments ornés de motifs zoomorphes.

LES DÉCOUVERTES DE ROANNE.

Les fouilles récentes effectuées à l'Institution Saint-Joseph de Roanne sous la direction de M. l'Abbé Bessou apportent quelques lumières sur le type de vases en question. En effet, sur ce site, la céramique qui nous préoccupe ne se rencontre qu'associée à des fragments de vases communs de La Tène, à certains types de céramiques peintes et aussi, détail important à la céramique campanienne. De l'ensemble des découvertes de l'Institution Saint-Joseph de Roanne nous présentons seulement un élément caractéristique, l'abondance du mobilier funéraire sur ce site ne permettant pas encore l'exploitation de l'ensemble. Il s'agit d'un fond de coupe à *omphalos*. Le pourtour de cet omphale est décoré d'une guirlande qui relie des cercles concentriques de petit diamètre (0,007 m.). Cette guirlande présente une sorte de denture. Elle a été estampée à l'aide d'une matrice.

LE CRÉT-CHATELARD A SAINT-MARCEL-DE-FÉLINES.

Ce site a livré un seul fragment dans un sondage récent dont le contexte s'apparente à celui observé à l'Institution Saint-Joseph de Roanne. Il s'agit d'un tesson de coupe, et le décor est gravé sur l'omphale même.

CONCLUSION.

Dans quel cadre chronologique devons-nous placer ce groupe de céramiques?

1^o) Ces fabrications s'inspirent des apports campaniens et cherchent à imiter les belles fabrications d'importation tant dans la forme que dans le décor.

2^o) Nous sommes en présence de productions locales ou régionales en raison d'une part de la rusticité de la fabrication, et d'autre-part de l'inspiration d'origine celtique, particulièrement sensible dans certains décors.

En conséquence, nous proposons comme cadre chronologique une période comprise entre 120/100 avant notre ère (apports de céramique campanienne variété A et plus particulièrement de la variété B de la classification de Lamboglia), et la période de la conquête.

Il est possible que certains de ces vases aient été utilisés pendant une période un peu plus longue, et puissent se rencontrer dans la céramique gallo-romaine précoce.

Il s'agit dans tous les cas d'une céramique bien définie, dont la localisation dans le centre de la Gaule n'est pas sans intérêt. Le voisinage de ces produits avec ceux importés d'Italie nous montre l'importance des influences italiennes sur la céramique régionale bien avant que la civilisation celtique ait été absorbée par le monde romain.

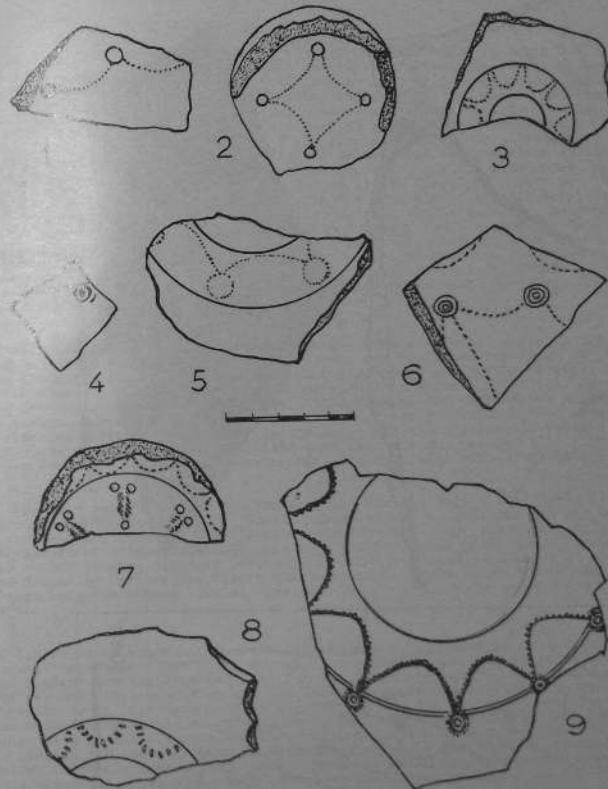
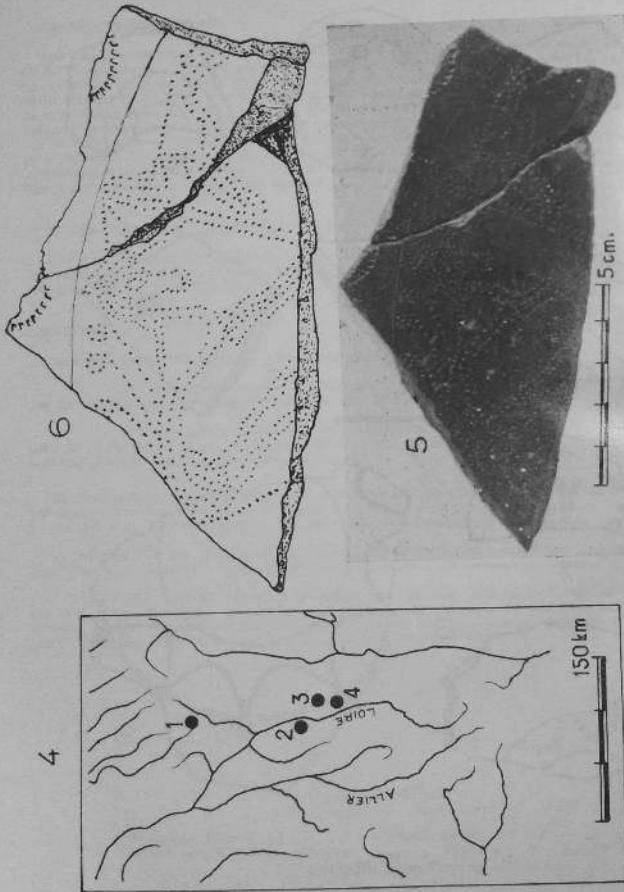


Fig. 2. — N° 1-2. Mont Bouvray ; 3-5, 7. Le Terrail (Amplepuis, Rhône) ; 6. Le Crét-Châtelard (Saint-Marcel-de-Félines, Loire) ; 8-9. Institution Saint-Joseph (Roanne).

PLANCHE 141



KELTISCHE EINFLÜSSE IN DER RÖMISCHE PLASTIK

IN GALLIEN UND GERMANIEN

Helmut SCHOPPA

Der internationale Kongress für klassische Archäologie in Paris des vorjährigen Jahres hatte es sich zur Aufgabe gestellt, Einwirkungen der Kunst Griechenlands und Italiens in den Randgebieten der antiken Welt nachzugehen, Beeinflussungen der einheimischen Kunstauffassung nachzuspüren und damit dem Wesen einer sogenannten Provinzkunst nahezukommen. Unter diesem Ausdruck soll eine Kunstauffassung verstanden werden, die in sich verschiedene Strömungen vereinigt, einmal kann ein gefestigter Stil durch Anregungen der klassischen griechischen und römischen Kunst modifiziert werden. Das ist vor allem in den östlichen Provinzen des römischen Imperiums der Fall, die auf eine lange bildliche Tradition zurückblicken können. Andere liegen die Verhältnisse im Westen des Mittelmeerbereiches. Zwar sind durch die griechische Kolonie Massilia gewisse Impulse in den französischen Siedlungsraum der Laténekultur gedrungen, die zu grossplastischen Schöpfungen geführt haben. Von dort aus ist dann der Gebrauch der Grossplastik vereinzelt auch in das rechtsrheinische Gebiet, vor allem im Süden und Westen gekommen. Aber in der von Haus aus bildlosen, dafür aber für das Ornamentale ungewöhnlich veranlagten Laténekultur nehmen sich solche Schöpfungen als Fremdkörper aus, denen in der Mehrzahl der plastischen Aufbau einer echten Grosskunst mangelt.

Die Diskussionen in Paris haben gezeigt, dass die Verhältnisse in den Provinzen und in der kulturellen Einflusssphäre des römischen Imperiums im Osten, vor allem durch die französische Archäologie, recht gut erforscht sind. Schlechter liegen die Dinge im westlichen Bereich, das heisst in Gallien, Germanien und Britannien. Ein Grund dafür ist in der Haltung der klassischen Archäologie zu suchen, deren Hauptanliegen die Erforschung der griechischen und römisch-italischen Kunstgeschichte ist. Dazu kommt, dass die provinzial-römische Archäologie, wenigstens in Deutschland sich fast ausschliesslich mit historischen Problemen befasst und kunstarchäologische Fragen vernachlässigt.

Wenn wir versuchen, uns mit dem Problem "Die keltischen Einflüsse in der provinzial-römischen Plastik" auseinanderzusetzen, so sind wir uns der Schwierigkeiten wohl bewusst. Zeigt doch der Durchschnitt der Denkmäler eine sehr geringe künstlerische Qualität, die auf handwerklicher Unfähigkeit beruht und den unbefriedigten Eindruck bestimmt, den die provinzialplastik im Gallien und Germanien hervorruft. Unsere Untersuchungen werden daher von solchen Bildwerken ausgehen müssen, die ein gewisses Mass von handwerklichen Können aufweist.

Ein weiteres kommt hinzu. Der bildfeindliche Charakter der keltischen Laténekunst ist bereits gestreift worden. Die Legionen aber und Bürgerkolonien, die seit Caesar und Augustus nach Gallien und Germanien kommen, waren es von Haus aus gewohnt, ihre Grabmäler mit der Darstellung der Verstorbenen zu schmücken, ihre Götter im Bild darzustellen. Es ist von uns des Öfteren ausgeführt worden und bedarf hier keiner Begründung mehr, dass die Grabmalplastik der augusteischen Zeit am Rhein ausschliesslich römisch ist und ihre Verwandten nicht nur in Oberitalien, sondern auch in Mittelitalien und sogar Rom hat. Für diese Frage ist es völlig unerheblich, ob die Werkstätten in dem Verband der Legionen zu suchen sind, oder ob es sich um Bildhauerateliers handelt, die dem Heere

gefolgt sind.

Wichtig ist nur die völlige Stilgleichheit der Denkmäler mit italischen und römischen, und wichtig ist ferner die Tatsache, dass die Entwicklung in grossen Zügen auch in der zweiten Hälfte des 1.Jh. mit der in Italien konform verläuft. Soweit wir heute sehen, ist in der ersten Hälfte des 2.Jh. der Romanisierung

sierungsprozess der einheimischen Bevölkerung sehr weit gediehen und um die Mitte des Jahrhunderts nahezu abgeschlossen. Das äussert sich vor allem darin, dass einheimische Namen in latinisierter Form immer häufiger werden und die Denkmäler gallischer Gottheiten sowohl in Schrift wie im Bild sich mehren. In dieser Zeit finden sich auch in der Grossplastik Stilelemente, die mit der römischen, aus griechischer Tradition erwachsenen Kunst nicht vereinbar sind. Wir möchten glauben und versuchen zu zeigen, dass diese Tendenzen gerade durch das Kunstmelden den einheimischen Bevölkerung zu deuten sind.

Im Kunsthandwerk lassen sich solche bezeichnenden unrömischen Stücke sehr viel früher nachweisen. Wir denken hier besonders an die Terra Sigillata-
serien von La Graufesenque. Der keltische Anteil, der sich in dem Dekor ausser-
sert, braucht hier nicht näher nachgewiesen zu werden. Es geht lediglich auf das
blasenornament hinzuweisen, das dort gerade auf frühen Schlüsseln beliebt
ist. Hier ist auch durch die keltischen Töpfer ein direkter Hinweis auf die Er-
kundung dieses Ornamentes gegeben. Daneben lässt sich nun bei der Dekoration
der Gefässer folgendes Phänomen beobachten. Das pflanzliche Ornament, das die rö-
mischen Vorbilder exakt wiederholt, ist im allgemeinen außerordentlich lebendig.
Umso auffälliger ist dagegen die Bildung der Figuren, einerlei ob es sich
um Menschen oder Tiere handelt.

Es dürfte genügen, auf Erzeugnisse des Töpfers Modestus hinzuweisen, dessen Büsten einen barbarischen Eindruck hinterlassen, den sein eilender Markur in nichts nachsteht. Noch instruktiver dürften die stehenden weiblichen Figuren etwa bei Masclus sein, die im Typus offensichtlich auf die trauernde Thusnelda zurückgehen. Strenge Parallelität der Faltenbildung, zeichnerische Fließigkeit rauben jener Figur jedes Leben. Auffällig ist auch auf einem Hofheimer Becher kurz vor der Mitte des 1.Jh. der hockende Löwe, dessen Kopfform und Körperriss, auch mit der Akzentuierung der Hinterschenkel, stark an latènezeitliche Stilisierung erinnert. Eine bewusste Abstraktion sehen wir in der Wiedergabe der Mähne, die in kleine Punkte oder Buchstaben aufgelöst ist.

In der Grossplastik dieser Epoche lassen sich solche entschiedene Tendenzen nicht nachweisen. Aber immerhin gibt es in Gallien einige Denkmäler, deren Aussehen sie ancheinend von der gleichzeitigen römischen Plastik unterscheiden. Einer davon ist die bekannte Muttergottheit von Maix, nach ihren und den Attributen ihrer Begleiterin Fruchtbarkeits- und Unterweltgottheit. Der Grösse und der einzelnen Figuren betont den urthümlichen Charakter, der noch durch die strenge Stilisierung des Gewandes unterstrichen wird. In grossartigen Schwung breiten sich die Falten des Mantels aus, ein flächiges Ornament bildet die konzentrischen Halbkreise zwischen den Knien. Auch der Kopf ist völlig asymmetrisch aufgebaut, mit dem von der Nase ausgehenden Falten und der Friaur mit den zwei grossen metallisch wirkenden Locken.

Und doch ist alles das nur eine Übersteigerung der Eigentümlichkeiten, die die römische Plastik in Italien in der ersten Hälfte des 1.Jh. auszeichnen. Die konzentrischen Halbkreisfalten finden sich, um nur zwei Beispiele zu nennen, auf einem Grabaltar in Verona oder einem Grabrelief aus Assisi, beide augusteischer Zeit, und in delikater, fast zurückhaltender Manier wird das Motiv bei der Gruppe der Mainzer Steine der Blaues-Werkstatt angewandt. Die metallischen Locken treffen wir ebenso bei Gabrieleis in Latz, augusteischer Zeit. Was also den ungemein archaischen Eindruck vermittelt, ist die masalose Übersteigerung jener Stilelemente. Bedeutung wird die körperliche Struktur verunklärt, das flächige Ornament wird Hauptsache. Damit geht Hand in Hand, dass auf der Thronlehne das üppig schwelende Fischblasornament auftaucht und dass die gegenständigen Voluten, aus augusteischer Terrakottaplastik bekannt, ebenfalls die klassische Strenge vermissen lassen.

Noch konsequenter ist die Gruppe aus Saint-Aubin-sur-Mer (Calvados) durch stilisierte. Die sitzende Göttin, von kleinen Figuren begleitet, dürfte demselben Vorstellungsbereich wie die Göttin von Naix angehören. Hier ist die Paltenbildung noch flächiger und noch stärker abstrahiert. Überall finden sich die konzentrischen halbkreisförmigen Falten, die Gewandäume sind durch paralle-

lele Wellenlinien herausgehoben. Das Gesicht wirkt idolhaft, ein Eindruck, der durch die strenge Frisur und das Diadem noch gesteigert wird.

In diesem Zusammenhang darf auch auf eine stehende weibliche Figur, wohl göttlichen Charakters aus Poitiers, hingewiesen werden. Sie ist völlig von engen parallel laufenden Falten übersponnen, so dass das Gewandmotiv verunklärt ist. Am Unterleib kehren auch die konzentrischen Halbkreisfalten wieder.

aber betont, dass bei diesen Beispielen die - um es vorsichtig ausdrückliche sich in der Übernahme römischer Kunstmittel ausserst missverständlich zum Teil übersteigert werden. Dass die wenigen sich nur in Gallien finden, kann bei der frühen zeitlichen Stellung verarrengt. Aber auf der anderen Seite ist es ebenso wenig verwunderlich, dass sich eine darauf aufbauende "keltische" Kunstrichtung unter der römischen Okupation nicht entwickelt hat. Muss sich doch die Plastik zumindest im Südfrankreich Kurs nach der Mitte des 1.Jhd. stark an der gleichzeitigen römischen Kunst orientiert haben, und zwar an der Richtung, die in Rom im letzten des Kaiserhauses gepflegt wurde. Jedenfalls haben wir ein charakteristisches Denkmal in der Mainzer Jupitersäule, deren Meister Samus und Severus, das Jne des Venusae, sicher aus Südfrankreich stammen. Wenn wir auch noch im 1.Jhd. in Frankreich Denkmäler treffen, die auf der Statiluke der Göttin von Nôis und Verwandten weiterbauen, so spielen sie doch auf dem gesamten Denkmalstand kaum eine nennenswerte Rolle. Wir meinen hier eine Reihe von Denkmälern, als Sonnecourt, die in die flavische Zeit zu datieren sind.

Wenn wir uns jetzt jener Epoche zuwenden, in der die Romanisierung im grossen und ganzen als abgeschlossen bezeichnet werden kann, so sei noch ein kurzer Wort über die wirtschaftlichen Verhältnisse gestattet. Ein wirtschaftlicher Aufschwung hat die Provinz praktisch unabhängig von Italien gemacht; das Aufblühen der Städte und staatlichähnlichen Siedlungen führt zur Entwicklung lebensfähiger Industrien und zu einem ausgedehnten Handel, der weit in das Ausland übergreift. Hand in Hand damit geht auch ein Aufschwung des künstlerischen Lebens; verschneide Zentren lassen sich beobachten, deren Produkte sich stilistisch gut schneiden lassen. Im Osten sind vor allem Köln und Trier Mittelpunkte, denen sich im Westen Kunstsiegel um Bordeaux, Dijon und Vienne anschliessen um von der Provence zu schweigen. In grossen Zügen geht die künstlerische Entwicklung auch jetzt parallel zu der römischen Reichskunst und trotzdem besitzt die Plastik in den nördlichen Provinzen ein durchaus eigenes Gesicht. Denn die Verschmelzung der römischen Oberschicht mit der einheimischen Bevölkerung hat auch eine Mischung der kulturellen Elemente ergeben, die sich naturgemäß auch in der Plastik manifestieren muss. Wenn wir nun das einheimische Element herausnehmen, so müssen zunächst alle Bildwerke übergeangen werden, deren Qualität so schlecht ist, dass sie nur unter dem Begriff der zeitlosen Volkskunst verstanden werden können. Dem Ausgangspunkt müssen, wie bereits betont, Denkmäler bilden, deren handwerkliche Qualität zumindest durchschnittlich ist. Erst wenn sich eine gewisse Gesetzmässigkeit feststellen lässt, wird man berechtigt sein, von einheimischen Einflüssen zu sprechen.

Bereits aus den wenigen Beispielen aus dem 1.Jh. wurde betont, dass das Einheimische sich mehr oder weniger stark von aussen an die Figur legt, dass die plastische Grundstruktur nicht angetastet wird. Dasselbe ist auch im 2.Jh. der Fall. Das bedeutet, dass der Künstler zunächst Haar- und Barttracht mehr oder weniger eigenwillig abstrahiert, oder dass die Fertengebung des Gewandes sich völlig zum Ornament wandelt. Diese Entwicklung soll hier an einigen Beispielen dargelegt werden.

Wir gehen von der Stele der Domitia Peregrina aus Bordeaux aus, die nach ihrer Frisur in das Jahrzehnt zwischen 160 und 170 n.Chr. zu datieren ist. Von denselben Steinmetzen ist sicher der Grabstein gearbeitet, den Bassinum seiner Frau Eupicia hat setzen lassen. Sie trägt dieselbe Frisur, aber nun ist etwas Entscheidendes geschehen. Die breiten Wellen, die sich unter den Flechtenkranz der Domitia Peregrina finden, sind umstilisiert, so dass jetzt ein echter Eierstab entstanden ist. Bei der guten handwerklichen Qualität des Bildhauers muss

in dieser Umwandlung eine Absicht liegen: die Wandlung von der naturalistischen Wiedergabe zum Ornament. Soweit ich sehe, ist eine solche unbedingte Stilisierung ein seltener Fall; gewöhnlich wird das Haar in schmale parallele Strähnen gegliedert. Dass aber mit solchen Stilmitteln eine wahrhaft monumentale Wirkung erzielt werden kann, beweist der Grabstein der Tatinia aus Bordeaux, der nach der Frisur etwa derselben Zeit angehört. Hier wird auch das Gesicht durch symmetrische ornamentale Aufgliederung in das Monumentale gesteigert und ein Eindruck hervorgerufen, den stadtömische Porträts erst in späterer Zeit erreichen können. Dieser Kopf aus Bordeaux ist der beste Vertreter einer kleinen Gruppe, zu der noch Steine aus Périgueux und Dijon gehören. Hier wird der gewöhnliche Ausdruck durch das körperliche Volumen ersetzt. Aber aus derselben Idee entwickelt sich eine andere Richtung, die das flächige zeichnerische zu grossartiger Wirkung steigert.

Ein bezeichnendes Beispiel ist der Sironastein aus Metz, 1870 leider zerstört und nur durch einige Gipsabgüsse bekannt. Hier ist das Gesicht ein flaches Oval, auf das die Augen mit breiten Lidern, Nase und Lippe aufgesetzt, nicht aus dem Volumen des Kopfes herausgearbeitet sind. Völlig unaturalistisch ist die Haarbehandlung: die dicke Masse ist geteilt durch konzentrische Bögen, von Gegen bis in die Höhe der Ohren die Strähnen in regelmässigen Strichen ausgehen. Daneben sind die Haare des Hinterkopfes durch parallele zur Schulter verlaufende Linien angegedeutet. In enge Beziehung zu den hier skizzierten Stilrichtungen möchten wir ein Relief im Städtischen Museum in Wiesbaden stellen, das aus dem Kastell Lützelwiesbach im Odenwald stammt und wohl in die Mitte des 2.Jh. zu datieren ist. Dargestellt ist Viktoria mit Kranz und Palmzweig, die frontal auf den Besucher zufliest. Gewiss sind in der Komposition, aber auch in der Gesichtsbildung und in der Haltung des Arme Unbeholfenheiten zu beobachten, aber die Einzelformung von Frisur, Flügel und Gewand lässt sich nicht daraus erklären. Die Stilisierung der Haare erinnert an Ähnliches bei der Tatinia. An die bereits gezeigte Umwandlung der Frisur in einen Eierstab schliesst sich die Behandlung von Flügel und Gewand an. Der Rand des Flügels ist ein Strickband, unter dem die Pfauenfedern als Eierstab erscheinen. Die gegensätzliche Richtung der Schwungfedern erinnert an die wechselseitige Richtung der Haarsträhnen bei der Sirona aus Metz. Das Gesicht der Göttin ist auf dem Oberkörper durch Lanzenornamente gegliedert, der zurückflatternde Mantel wird man in der Kunstgeschichte Parallelen am ehesten in der Spätantike oder sogar in der koptischen Kunst finden.

Bevor wir versuchen können, aus den bis jetzt geschilderten Erscheinungen zu einer Synthese zu kommen, sei eine andere Typenreihe gezeigt, die eine ähnliche Entwicklung durchmacht. Bezeichnenderweise können wir diese Reihe ebenfalls seit der Mitte des 2.Jh. nachweisen. Ausgangspunkt sind stadtömische Porträts etwa des Antoninus Pius oder des Commodus, die zum Teil in der Provinz modewirkksam gewesen sind. Sehr eng lehnt sich an solche Vorbilder der Kopf des Fortunatus in Bordeaux an, vor allem mit der Lockenbildung der Frisur und dem Bart. Aber auch das Gesicht gibt durchaus noch etwas von der geistigen Überlegenheit des Philosophenkaisers wieder. Macht sich nun in der Haartracht bereits eine gewisse Einzigartigkeit durch die Aneinanerreichung bemerkbar, so wird Frisur und Bart bei einem etwa gleichzeitigen Kopf in Périgueux bereits stärker schematisiert. Die einzelnen Locken gruppieren sich symmetrisch um den Mittelscheitel. Aber noch strenger küssert sich die bereits bekannte Tendenz in der Behandlung des Bartes, der in identisch sich gegenseitig entsprechenden Strähnen gegliedert ist. Von hier ist es eigentlich nur ein Sprung zu dem Bronzekopf von Gössingen in Karlsruhe. Auch wenn man die sehr viel schlechtere Qualität in Rechnung stellt, erkennt man doch in der regelmässigen Strichelung mit der die einzelnen Haar- und Bartpartikel versehen sind, woher ein solches Motiv kommt.

Wir haben es aber damit nicht mit einer Sonderentwicklung zu tun, die etwa auf das Dekumatland beschränkt wäre. Vielmehr besitzt der bekannte Dreikopf in Reims dieselbe Stilisierung des Bartes. Dieser Pfeiler gibt die Erscheinungsform des dreiköpfigen Gottes noch in einer recht urtümlichen Gestalt wieder, wobei das Ornament auf dem Schaft vielleicht noch auf die Verzierung latènezeitlicher Steindenkmäler zurückgeht, und urtümlich wirken auch die Schnecken-

locken über der Stirn. Dieser Eindruck wird noch verstärkt, wenn man sieht, dass eine solche Stilisierung auf Werken der Kleinkunst häufig ist. Ausser Kleinbronzen aus Frankreich ist hier vor allem die Gattung der Wochengötter zu nennen, bei denen sich inhaltlich in dem Dekor keltischer Einfluss nachweisen lässt. In dem Kreis der römischen Wochengötter erscheint nämlich auch der Dreiköpfige. Es liegt also nahe, auch in der Stilisierung urtümlich keltischen Einfluss zu sehen. Das umso mehr, als auch der Gundestruper Kessel ähnliche ornamentale Bildungen aufweist. Aber leider liegen die Dinge nicht so klar.

Viel mehr geht die Mode den Schneckenrisaur auf Anregungen zurück, die das Vierauge-Relief gegeben hat. Ein prächtiges Beispiel ist ein Bild aus Périgueux, dem die Haare wie mit dem Messer aus dem Kalkstein geschnitten sind. Ein weiteres Beispiel ist das Motiv bei einem Jupiterkopf in Heidelberg und einem Kopf aus Périgueux, dem sich, allerdings in weitem Abstand, ein Merkmal von den beiden zur Seite stellt. Bei einem Bronzekopf aus Tournay sind die einzelnen Locken durch Strichgruppen gegliedert, ähnlich wie bei dem eben abgebildeten Arierkuner Kopf.

Der Reimser Kopf gehört in diesem Zusammenhang; ein Wiederaufleben keltischer Motive ist auf jeden Fall abzulehnen. Es wäre zu erwägen, ob nicht auch der Gundestruper Kessel in das 2.Jh.n.Chr. zu datieren ist, wie es Klemm-Jenckel langsam vorschlägt. Es muss auch noch betont werden, dass sich die Schneckenlocken in jeder Kunst finden, die nicht von der griechischen Kunst beeinflusst ist. Sie lassen sich also in der griechischen archaischen Kunst, im achämenidischen Persien oder bei spätromischen Köpfen in Frankreich und Deutschland beobachten. Wichtiger ist aber, dass in dem von uns behandelten Zeitraum solche urtümlichen Elemente auch an der Ostgrenze des römischen Imperiums erscheinen und zwar in Palmyra. Hier haben wir es aber mit einem ungekennzeichneten Vorgang als in Gallien zu tun. Die Grundlage bildet die reiche vorderasiatische Kunst, die bei der Verschmelzung mit hellenistisch-römischen Elementen jenen Mischstil gezeugt hat, der zu gallo-römischen Bildwerken eine erstaunliche Ähnlichkeit aufweist. Auch in Nordafrika oder Phrygia hat sich eine vergleichbare Kunstrichtung entwickelt. Die Ähnlichkeit ist sogar ab und zu so gross, dass ein bis ins einzelne gehender Vergleich möglich ist.

Zur Illustration sei ein Bronzekopf aus Domarth-en-Pontieu gezeigt, dessen Haar- und Bartbehandlung ihn in die eben erläuterte Reihe der Köpfe mit Schneckenlocken stellt. Wenn man diesem Kopf einen Jupiterkopf aus Phrygia, jetzt in Berlin, gegenüberstellt, so ist die Durchführung der Haare und des Bartes so identisch, dass man an Werkstattzusammenhänge denken könnte. Dagegen spricht freilich auf das entschiedenste die geographische Entfernung der Fundorte von einander. Aber gerade dieses Beispiel zeigt eindeutig, wie vorsichtig man sein muss, will man aus solchen Einzelheiten Schlüsse auf die ethnische Herkunft ziehen.

Dieselben Stilmerkmale könnten auf ganz verschiedenen Wegen entstehen. Im Osten des Imperiums wurde die bodenständige Kunst mit langer Tradition durch die griechisch-römische Antike modifiziert, das Neue spielt eine sekundäre Rolle. In Gallien läuft die Entwicklung gerade entgegengesetzt. Die römische Grossplastik kommt als völliger Fremdkörper zu den Kelten und muss in einem sehr langen Prozess erst verarbeitet werden. Erst nach der erfolgten Romanisierung ist diese Kunstatlattung voll übernommen worden. Und erst auf dieser Stufe können die eigenen keltischen Kunstauffassungen den überlagernden Stil beeinflussen. Daraus erklärt sich auch, dass solche Erscheinungen vereinzelt bleiben, während im Osten des Imperiums die palmyrenische ihren eigenen und unverkennbaren Stil geschaffen hat. Es kommt hinzu, dass die Entwicklung in Rom selbst auch der Provinzkunst nördlich der Alpen immer wieder neue Impulse gibt.

Wenn wir bis jetzt, von wenigen Ausnahmen abgesehen, die Kunst der germanischen Provinzen ausgeklammert haben, so liegt das daran, dass sich in den gro-

ssen Zentren um Köln und Trier derartige Strömungen selten nachweisen lassen. Die Plastik in der Germania superior ist in ihrer Masse von so geringer Qualität, dass sie meist nur mit dem Begriff der zeitlosen Volkskunst umschrieben werden kann. Jedoch lassen sich auch hier, und zwar wieder seit der Mitte des 2.Jh., jene auf das Ornamentale ziellende Tendenzen nachweisen, von denen hier nur zwei Arten behandelt werden sollen. Hier finden wir das Unrömische vor allem bei der Faltengebung, die konsequent in verschiedener Weise stilisiert wird. Einmal wird das Gewand von engen Parallelfalten übersponnen, wie es etwa ein auf das Jahr 170 n.Chr. datierter Viergötterstein aus Wiesbaden-Kastal zeigt. Dass hier auch die einheimisch keltische Kunstauffassung zu grunde liegt, mag ein Relief mit drei Nymphen in Vienne illustrieren. Auf demselben Kasseller Stein ist dann das Gewand der Juno und Rosmerta nach einem anderen Prinzip geformt. Es ist fast faltenlos und wird in der Mitte durch plastisch aufgezogene Falten geteilt; Mantel- und Gewandsäume sind verdickt. Entsprechend sind auch die Säume auf einem zwischen 212 und 222 n.Chr. datierten Matronenstein aus Nettersheim behandelt.

Den Höhepunkt einer solchen bewussten Stilisierung stellt wohl ein "Silhouette" an Diana in Stuttgart dar, wahrscheinlich die Diana Abnoba. Man beachte vor allem die Behandlung der Tunika, die zwischen den Beinen durch die plastischen Steifalten geteilt ist, während die Falten auf den Schenkeln durch sengeritzte Winkel angedeutet werden. Man beachte ferner den ornamental behandelten Mantel und vor allem die verdickten, in einer Wellenlinie verlaufenden Säume. Dieses letztere Motiv findet sich seit der zweiten Hälfte des 2.Jh.n. Chr. immer wieder in der Plastik der übergermanischen Provinz, auch bei Figuren, die in Haltung und Durchführung viel stärker an die römisch-italische Kunst angelehnt sind. Wichtig aber scheint uns die Gesetzmäßigkeit dieser Formulierung, die ganz dem entspricht, was wir bei den behandelten Stücken aus Gallien finden.

Wir glauben, mit diesen Ausführungen gezeigt zu haben, dass sich in der Plastik der gallo-römischen Provinzen Züge nachweisen lassen, die mit dem Wesen der römischen Kunst nicht vereinbar sind. Es sei aber noch einmal nachdrücklich darauf hingewiesen, dass diese fremdartigen Elemente jeder von Griechenland beeinflussten Kunst eigen sein können. Sie lassen sich also nicht auf bestimmt spezifisch keltische Vorbilder zurückführen.

Allerdings gehört es zu dem Wesen der keltischen Laténekunst, dass lebendige Körper, sei es Mensch oder Tier, stilisiert, sogar zum reinen Ornament aufgelöst werden. Dass sich aber speziell keltische Stilformen während der Kaiserzeit nur im Kunstgewerbe gehalten haben, liegt auch an der allgemeinen Fähigkeit des Imperiums. Ihr gelang es in verhältnismäßig kurzer Zeit, das kulturelle Niveau der Provinzen so zu bestimmen, dass die laténezeitliche Kunstabwicklung keinen tiefgreifenden Einfluss auf die Grossplastik nehmen konnte. Umso wichtiger sind jene handwerklich gekonnten Stücke, die durch ornamentale Stilisierung einen Monumentaleindruck hervorrufen. Es ist nicht meine Aufgabe, dem Phänomen nachzuspüren, warum die sogenannte spätromische Kunst so viele Merkmale besitzt, die sich mit der von uns herausgearbeiteten keltischen Richtung der Provinzkunst verbindet. Wir möchten aber glauben, dass zwischen beiden Erscheinungen ein ursächlicher Zusammenhang besteht, der vielleicht in dem immer stärker werdenden politischen Einfluss der gallischen Provinzen unter Konstantin dem Großen seine Begründung findet.

ZUSAMMENFASSUNG

In der römischen Plastik in Gallien und Germanien lassen sich seit der Mitte des 2.Jh.n.Chr. verschiedene Eigenheiten nachweisen, die mit dem Wesen der römischen Kunst nicht vereinbar sind. Vor allem werden die Frisuren von Männern und Frauen in einer eigenständigen Weise stilisiert. Obwohl sich Bildungen direkte Verbindungen mit der Laténekunst nicht nachweisen lassen, dürften sie aus dem Kunstwillen der einheimischen keltischen Bevölkerung entstanden sein. Dasselbe gilt von einer schematischen Gewandbehandlung, die ab der zweiten Hälfte des 2.Jh.n.Chr. nach bestimmten Gesetzmäßigkeiten stattfindet. Manchmal entstehen Kunstwerke, die stilistisch mit Erzeugnissen der spätantiken des 4.Jh. vergleichbar sind. Ob die spätromische Kunst von solchen keltischen Einflüssen abzuleiten ist, kann im Augenblick nicht entschieden werden.

RÉSUMÉ

La plastique romaine de la Gaule et de la Germanie se font jour depuis le milieu du II^e siècle apr. J.C. différents caractères qui ne sont pas compatibles avec la nature de l'art romain. Les coiffures des hommes et des femmes surtout sont stylisées d'une manière toute particulière. Bien que de telles formes ne font pas apparaître des relations directes avec l'art celtique de La Tène, il est permis de les expliquer par les tendances artistiques de la population celtique indigène. La même observation vaut pour le traitement schématique du vêtement, qui depuis la deuxième moitié du II^e siècle est stylisé suivant des règles bien déterminées. Le produit en est quelquefois des œuvres d'art que, du point de vue du style, on peut comparer aux témoignages de l'art romain tardif du IV^e siècle. On ne peut décider, pour l'instant, si l'art romain tardif dérive d'une manière quelconque des influences celtes.

ERRATA

- S. 267, § 1, Z. 3 : Griechenlands und Italiens.
§ 3, Z. 32: den unbefriedigenden Eindruck.
Z. 34-35: die ein gewisses Mass aufweisen.
- S. 268, § 3, Z. 33 : Eines davon ist die bekannte Muttergottheit.
§ 4, Z. 48-49: die masslose Übersteigerung jener Stilelemente.
- S. 269, § 3, Z. 37 : eine Mischung der kulturellen Elemente.
Z. 38-39: herauszählen.
- S. 271, § 3, Z. 6 : den Dreidipfige.
Z. 8 : ornamentale Bildungen.
- S. 273, § 2, Z. 16 : Bien que de telles formes ne fassent pas apparaître.

URBANISMO ROMANO EN LA ESPAÑA CELTICA

LAMINAS 142-144

Alberto BALIL

Tratar del urbanismo romano en la España celta es, casi, tratar del urbanismo romano en Hispania. Casi puesto que solo la Bética, prescindiendo de las intrusiones y núcleos célticos que en ella se reconocen, tundetana y las costas mediterráneas de la Tarraconense, ibérica muestra con notable permeabilización indoeuropea en algunas zonas, quedan excluidas del concepto "España celta".

Este estudio del urbanismo requiere unos presupuestos teóricos, el conocimiento del urbanismo romano, análisis del urbanismo de los establecimientos coloniales y municipios augustinos, finalmente, de los municipios flavios.

Indudablemente solo en el primer punto nos hallaremos con una información que, en cierto modo, puede considerarse suficiente para el establecimiento de algunas hipótesis de trabajo puesto que, para el resto nuestra documentación es fragmentaria e incompleta.

Observamos que como punto de partida se advierte en la Meseta, área N., y particularmente en la Ibérica una organización que podríamos definir urbana desarrollada durante la Segunda Edad del Hierro, con un ámbito cultural comparable al de La Tène II. Esta importancia de la ciudad se advierte continuamente en las crónicas romanas de las campañas celtibéricas (s. II a. d. J.C.) pero también advertimos que poco se observa, o conocemos de esta organización al S. del Ebro y al N. de Sierra Morena. En Lusitania, Galicia y Cantabria o en el alto curso del Ebro, país de bascones y vardulos, hallamos claramente una tendencia a la concentración del poblamiento pero la unidad del mismo no es ya la "ciudad" o algo que se asemeja a ella sino el "pueblo" (1). Incluso la acción de Roma no consiguió desarrollar la vida urbana en Galicia y Cantabria donde las ciudades fueron siempre pocas, muchas de origen militar y cuya vida parece poco próspera. Si prescindimos de este zona observamos también que la labor colonial romana se concreta, en la Lusitania, a la zona situada al S. del Tajo y, en la Tarraconense al curso alto del Ebro, Grecuarrus y Flaviostriga, en el Condado, y al solitario caso de Clunia. El territorio comprendido al N. del E. del meridiano 4° E. (de Greenwich) no tuvo ningún establecimiento colonial y solo dos de ellos, Clunia y Flaviostriga, son fundaciones posteriores a Augusto (2).

Si la obra de Roma reforzó la posición de la ciudad y de la vida urbana en estos territorios su difusión no se realizó mediante nuevas fundaciones sino gracias a los cambios de orden económico y social inherentes a la pacificación de estos territorios y a los nuevos sistemas políticos que reforzaron el papel de la ciudad respecto a los grupos rurales (3). No obstante los cambios afectaron de tal modo el aspecto de las ciudades que en ocasiones el resultado fue algo más que una simple transformación.

Ciñéndose a las generalidades convendrá advertir ante todo que no siempre es fácil distinguir el urbanismo regular de las ciudades en contraste con el trazado irregular, "urbanismo espontáneo", de suburbios y barriadas crecidas a lo largo de las vías o la organización urbanística de las colinas (4).

En los casos de urbanismo regular mediante un trazado de calles ortogonales, prescindiendo ahora de las distinciones urbanísticas *per insulas* o *per strigas*, dan lugar a bloques de casas, *insulae*, rectangulares, Mérida, o cuadradas. No siempre, como en el caso de Mérida, las *insulae* tenían las mismas dimensiones. Parece algo frecuente la existencia de calles partidas, como en Glunia o Julióbriga, pero, si juzgamos por el caso de Numantia, no parece que ello fuese caso común a todas las ciudades. El foro se sitúa en estas ciudades en el cruce de los dos ejes, Clunia, Emérita, pero en otros lugares de Hispania aparece en un punto periférico.

(1) Sobre el urbanismo prerromano de la Península Ibérica véase Balil, RA, 1961/II, 220 ss.

(2) Sumamente ilustrativos los mapas de García Bellido, *Anuario de Historia del Derecho Español*, 1959, 447 ss., fig. 6.

(3) Plinio cita 114 entidades rurales de la Tarraconense que carecían de centro urbano pero en Tolosa estas entidades rurales se reducen ya a 27.

(4) Seguimos aquí la nomenclatura establecida por Castagnoli, *Ippodromo di Mileto*, 1957.

rico, Pompeyo. En las ciudades de urbanismo regular parece costumbre general, Emerita, Clunia, que los grandes templos se hallasen en las proximidades del foro. No es raro, como en Caesaraugusta, la existencia de un arco triunfal en el cruce de los dos ejes.

En principio nada puede decirse de la distinción de varios grupos de viviendas según principios sociales y económicos. En general se estiman como humildes los barrios próximos a murallas para en Cominbriga hallarnos viviendas muy lujosas situadas junto a la muralla. En ocasiones los templos se agrupan junto a una plaza porticada, quizá foro, como en Augusta Iberica, (Talavera la Vieja), la existencia de termas se reconoce incluso en poblaciones más bajas como Gijón o Lancia. Circo, anfiteatro y teatro se construyeron en general a extramuros y no fue raro se aprovecharan con este fin laderas rocosas, Clunia, o declives, Emerita, etc., en otros casos la construcción se realizó exclusivamente con obra de cantería. Es raro no obstante que tras las construcciones teatrales, como sucede en Emerita, se construyesen porticos y jardines.

La mayor parte de las ciudades aparecen como de extensión reducida, 130 ha. Clunia, unas 120 Emerita, Pompeyo poco mas de 40 y Ixama o Termes unas 30 ha. Toletum, aparte las construcciones de la vega, ocupaba unas 5 ha. y Caurius (Coria) 3 ha., aunque esta medida se refiere al espacio defendido por el recinto fortificado del Bajo Imperio. No obstante las exploraciones de estas ciudades dan siempre la población como bastante concentrada aunque no faltan viviendas de gran extensión como la llamada "casa-palacio" de Clunia, los dos "palacios", intramuros y extramuros, de Cominbriga. De extensión media pueden considerarse la "casa de la Madre" o la "casa-basílica" de Emerita y ya muy reducidas las viviendas de Numantia (5).

El problema del suministro hidráulico no siempre se solucionó construyendo acueductos. Son sorprendentemente conocidos los embalses y acueductos de Emerita bastante menos el de Alcantarilla (Toledo) que suministraba agua a Toletum (6) o el gran acueducto de Segovia el que abastecía a Calagurris situado en las proximidades de Alfar (Logroño) (7) y aun el de Cominbriga. Sin embargo no conocemos restos de acueductos que abasteciesen a Clunia y por hoy hay que considerar que el suministro hidráulico de la ciudad se aseguraba mediante fuentes y pozos. Por el contrario Clunia, al igual que Emerita o Asturica Augusta (hoy Astorga) disponía de una compleja red de cloacas.

Vamos ahora las características urbanísticas de algunas ciudades de este territorio.

CALAGURRIS (Calahorra, Logroño).

Calagurris fue destruida por los pompeyanos, tras prolongado asedio, después de las guerras sertorianas. Ignoramos sin embargo si estos acontecimientos dieron lugar a alguna solución de continuidad en el poblamiento, lo cual no parece probable, pero debe tenerse en cuenta que el solar de la ciudad de Quintiliano no ha sido aun objeto de trabajos de excavación (8).

La ciudad indígena y la imperial debieron hallarse donde la actual Calahorra. Esta ocupa la cumbre y las laderas de una colina empinada situada en la vega ríoja, a unos 3 kilómetros del curso del Ebro. Un affluente de éste, el Cidacos, sirve, en cierto modo, de foso natural para la defensa de la ciudad precisamente en el único lado en que el acceso es menos difícil y más suave la ladera. La extensión aproximada de ésta es de unas 16 ha. y no parece existir un problema de falta de espacio puesto que el circo, al igual que en Tarragona, fue construido en el interior de la ciudad. Dadas las características del terreno puede excluirse todo intento de urbanismo regular que no fuese en terrazas y mediante terraplenes, algo semejante se aprecia aun en el urbanismo actual de Calahorra, cortados, probablemente, por una vía central cuyo trazado parece continuarse en la actual "calle Mayor" de Calahorra.

A unos dieciocho kilómetros de Calahorra, en el término municipal de Lodosa (Logroño) se aprecian los restos de un gran acueducto, construido de *opus caementicium*, del que se conservan aún veintidos arcos y que abastecía de agua a la antigua Calagurris.

(5) Para las casas cfr. Balil, *La casa romana en España*, 1959 (resumen); *Casa y urbanismo en la España antigua*, en prensa.

(6) Cfr. Fuidio, *Carpetanía romana*, 1936, 70 ss.

(7) Cfr. Taracena, *Archivo Español de Arqueología*, XV, 1942, 42 ss.

(8) Cfr. Taracena, o.c., 27 ss. En este como en otros casos nuestra descripción y comentario recogen especialmente los resultados de visitas y exploraciones sobre el terreno.

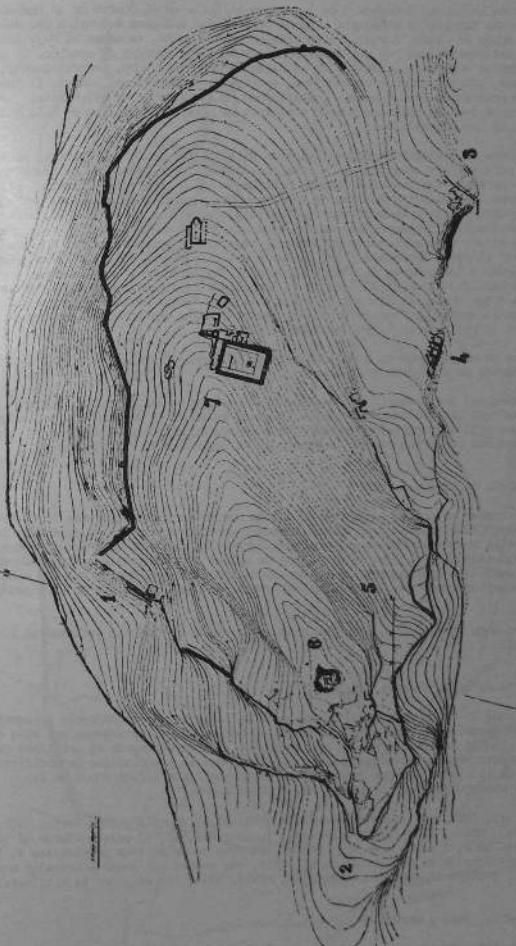


FIG. 1. — Plano de Termes (Santa María de Tormes, Soria), según Taracena (escala 1:5000).

BILBILIS (Calatayud, Zaragoza).

El solar de la ciudad indígena y de la romana se halla en el "cerro de la Bimbola" y sus laderas con una topografía semejante a la de otra ciudad indígena del valle del Jalón, Arcobriga (hay Arcos de Jalón, Soria). Estas laderas varían mucho, escarpes al N. y suaves declives al S., características hoy más acentuadas por un largo proceso de erosión. En unos sectores el acceso es sumamente difícil y la edificación imposible pero, improvisadamente, estos sectores se unen, sin solución de continuidad, a otros de estribaciones suaves. El "cerro de la Bimbola" se escinde en tres cumbres, justificando el apelativo alta que Marcial atribuye a Bilbilis, cuyas laderas explican a todo visitante la alusión de Paulino de Noia a lo abrupto e inclinado de las mismas (9).

Los intentos de exploración arqueológica en Bilbilis han dado, hasta ahora, resultados resumidos y no cabe ser muy optimista en el desarrollo de futuros trabajos. La fuerte erosión ha destruido y arrasado las ruinas, aflorando continuamente la roca viva. En esta, regularmente en las cumbres, se advierten huellas de rebajes y trabajos de adaptación del terreno. La disposición de éste obliga a excluir toda posibilidad urbanística que no sea el urbanismo en terrazas a semejanza del desarrollado en las ciudades de las colinas de Italia Central. Algo se reconoce de ello y este algo recuerda mucha la disposición urbanística de la ciudad romana de "Los Barrales" (Leyana, Zaragoza) (10). Es decir una disposición "en anfiteatro" cuyos extremos corresponden a las cumbres de "Santa Bárbara" y "San Paterno", cuyos nombres proceden de dos ermitas habitadas en la Edad Media en las ruinas de algunas construcciones antiguas. El templo pudo estar donde hoy las ruinas de la ermita de "Santa Bárbara", aunque pudo haber otro templo en la ermita de "San Paterno". El teatro ocupaba una hondonada, cimentándose la gradería sobre la roca, en el carretero de "Santa Bárbara".

No parece se construyese un acueducto para aprovisionar Bilbilis pero se han reconocido múltiples restos de cisternas y aljibes.

La ciudades del *conventus Clunensis* muestran una apariencia distinta. Tengase en cuenta que, al igual que otras ciudades de la Celtiberia, su solar es el de ciudades indígenas prerromanas y por ello su topografía corresponde a las características militares y preocupación defensiva propia del urbanismo de la Meseta en la Segunda Edad del Hierro.

NUMANTIA (Muela de Garay, Soria).

Queremos tratar en primer lugar del urbanismo numantino puesto que este ha planteado ciertos problemas. El urbanismo de la ciudad imperial muestra un sistema de tres vías longitudinales, paralelas que delimitan bloques rectangulares. Este sistema urbanístico corresponde en parte, regularizándolo, al tipo de urbanismo de calles longitudinales establecido en los poblados del valle del Ebro durante la Primera y Segunda Edad del Hierro sin que deba verse en él, como proponiera Schulten, el reflejo del urbanismo hipódámico, que no es hipódámico, de Ampurias.

En cierto modo la disposición de los bloques de casas en Numantia recuerda el sistema *per strigas* (11).

TERMES (Santa María de Tiermes, Soria).

También aquí la ciudad romana se superpone a la indígena. No obstante la presencia de una construcción termal en el llano indica que la ciudad romana se expandió más allá de los límites de la ciudad indígena y rebasó sus empinadas laderas superando el urbanismo de terrazas que estas hacen imprescindibles. Ello no significa que se prescindiese de modificaciones urbanísticas en la ciudad antigua atestiguadas tanto por las modificaciones en las viviendas como por la construcción de un sistema de alcantarillado.

(9) Auson, *ep.*, XXIX, 56 (alude a Calagurris y Bilbilis), Paulin., 30 L Hartel, 231 (Bilbilis y Calagurris); Mart., V, 3 (*altam Bilbilis*), V, 13 y XII, 18, 11 parece aludir al barrio de los herreros. En V, 1 alude a su acer monte. Ilustran sobre su vida provincial V, 5 y V, 13. Una buena descripción de las ruinas de Bilbilis, que pueden dar lugar a trabajos más detallados, en Dolc, *Archivo Español de Arqueología*, XXVII, 1954, 179 ss. (con la bibliografía anterior).

(10) Cfr. Raili, *Casa y urbanismo...*, cit.

(11) Bibliografía sobre Numantia en Taracena, *Carta Arqueológica de España. Soria 1941*, 67ss.; Battemberg, *La cerámica indígena de Numancia*, 1963.

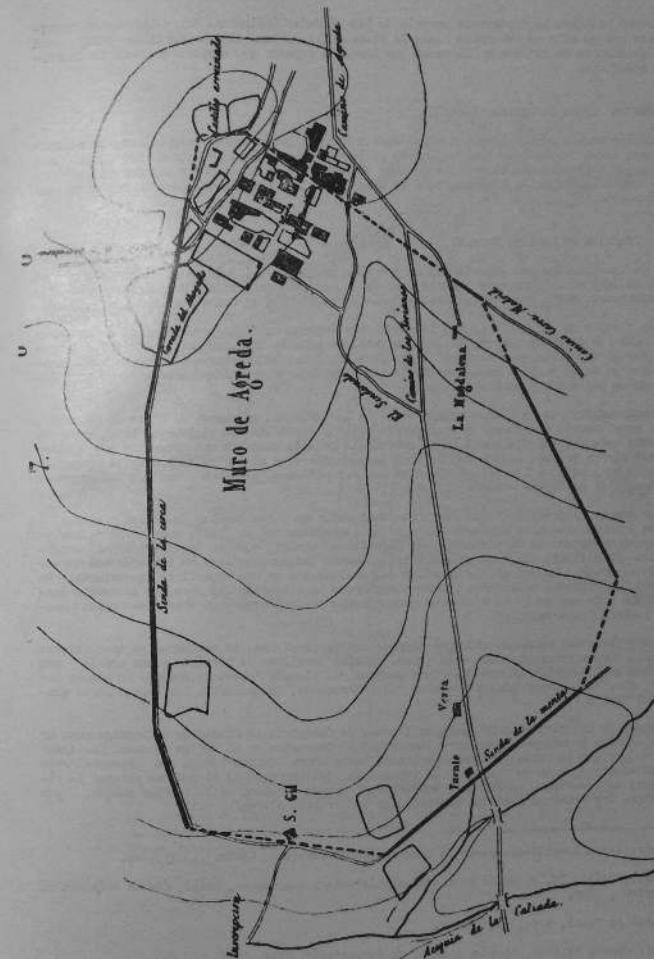


Fig. 2. — Plano de Augustobriga (Muro de Agerda, Soria), según Sauveterre (escala 1:6000).

UXAMA (Osma, Soria)

De nuevo hallamos la topografía propia de las ciudades indígenas. Entre las varias construcciones que en ella se reconocen llama la atención el sistema de alcantarillado pero aun más la abundancia de aljibes y cisternas que induce a suponer que tampoco en Uxama se construyó un acueducto.

AUGUSTOBRIGA (Muro de Ágreda, Soria).

Fundación romana Augustobriga, o Nova Augusto según algunos textos epigráficos, se asienta en zona llana ocupando un área vagamente poligonal e irregular. De ella se conocen sus murallas que defienden una superficie de unas 49 hectáreas. Ello induce a suponer una población de cierta importancia, caso que toda su área se hallase urbanizada, pero el urbanismo no es desconocido (12).

CLUNIA (Pefialba de Castro, Burgos).

Una de las ciudades más importantes en época de la conquista, jugó un papel destacado en tiempos de Sertorio. Entre este momento y el de Augusto fue promovida a municipio gobernado por *quattuorviri*, según muestran sus acuñaciones y, en tiempos de Galba a colonia.

Ya en tiempos de Galba Clunia era la ciudad más importante de la zona. Gracias a los sucesos de aquellos momentos sabemos de la existencia en ella de "templos antiguos" (13) aunque parece dudoso que pudieran remontarse al s. II a. d. J.C. No obstante ello prueba suficientemente que ya en el s. I el municipio de Clunia alcanzó un urbanismo caracterizado por cierto grado de esplendor y monumentalidad.

El emplazamiento de la ciudad romana es el de la indígena, un cerro, el "Alto de Castro", situado en el ángulo que forma la confluencia del río Arandilla con el Esla. Este cerro es una meseta tabular, tan frecuente en la morfología de esta zona, de una extensión muy notable, unas ciento treinta hectáreas. En toda su superficie se advierten restos de la ocupación antigua lo cual hace de Clunia, sino una de las más pobladas, al menos una de las ciudades más extensas de la España romana.

En un momento impreciso Clunia fue urbanizada según un plano regular de calles trazadas a escuadra y cordel seguramente se advierte tanto en los planos del s. XVIII, cuando las ruinas se hallaban en un estado de conservación muy superior al actual, como en las fotografías aéreas recientes. Es difícil sin embargo precisar, en tanto las excavaciones no alcancen una extensión mayor superior a la actual, la densidad del poblamiento en una superficie tan extensa. En todo caso los trabajos realizados permiten reconocer la situación del foro, de un templo junto al mismo y de una serie de viviendas generalmente muy modestas pero entre las cuales destaca la llamada "casa-palacio".

Kardo y decumanus máximos, así como algunas calles paralelas, se reconocen ya con cierta precisión. Varias de estas vías, si no todas, estaban provistas de pórticos y una amplia red de cloacas que desembocan en una colectora general, la llamada "cueva de Román". En una de las laderas, como es habitual en las ciudades hispanorromanas, se advierten los restos de la grada del teatro (14).

Ya fuera de la Celtiberia hallamos en tierras de Cantabria la ciudad de Iuliobriga cuyo urbanismo empieza a conocerse gracias a los trabajos efectuados en el último decenio. Las *Umbras*, a juzgar por la calle porticada explorada hasta ahora, debían ser de una extraordinaria longitud adaptándose en su trazado a la topografía del cerro sobre el cual se asienta la ciudad. Este emplazamiento puede hacer sospechar el origen indígena de Iuliobriga aunque, por el momento, los resultados de las excavaciones no permitan afirmarlo (15).

(12) Sobre estas localidades véase la descripción de Taracena, *Carta...*, cit.; sv.

(13) Suet., *Gálb.*, IX, 2. Sobre la ciudad su historia y sus ruinas, Palol, *Clunia Sulpicia ciudad romana*, 1959.

(14) Plano en Palol, o.c., 58, fig. 2.

(15) Cfr. García Bellido, *Archivo Español de Arqueología*, XXIX, 1956, 131 ss.

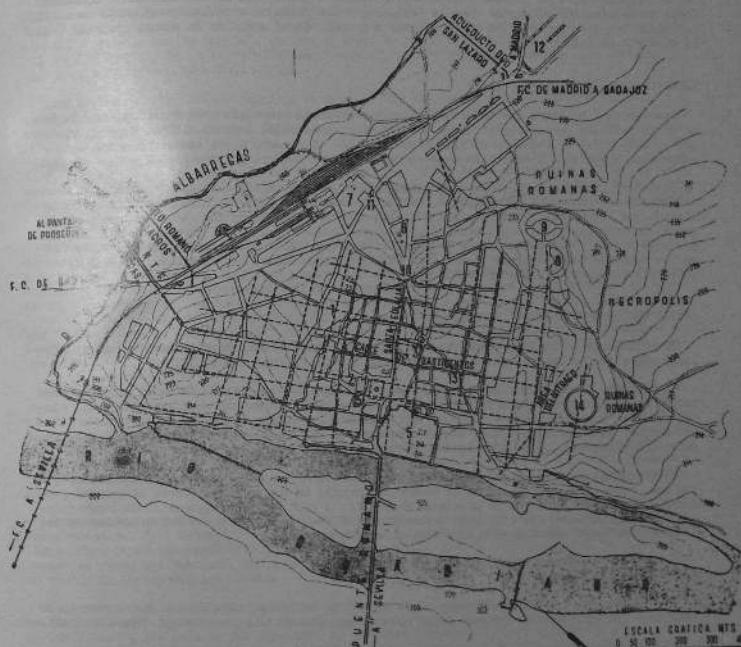


Fig. 3. — Plano de Mérida (según Macías y un calco de Almagro). La línea de trazos (—) indica el trazado de las cloacas romanas. 3. «Templo de Diana». 4. «Arco de Trajano» (una de las puertas de la Ciudad). 8-9. Teatro e anfiteatro. 12. Circo. 14. Plaza de Toros (zona del mitreo).

LANCIA (Villasabariego, León).

El urbanismo de las ciudades del NW se nos presenta con mayor detalle en aquellas de origen militar (León, Lugo, etc.) que en las ciudades indígenas. Lancia se alza en una meseta tabular situada entre los valles del Esla y el Tormes. Su topografía se aparta poco de la habitual en los castros astures y el reconocimiento de sus ruinas no muestra, por ahora, solución de continuidad entre el oppidum indígena y la ciudad romana. Gábelo suponer que su urbanismo sería de insulae muy alargadas como en Iuliobriga. Los trabajos actualmente en curso permiten reconocer una gran instalación temprana primer documento de la adopción de formas propias de la vida romana (16).

ASTURICA AUGUSTA (Astorga, León)

También aquí hallamos las características topográficas propias de un castro astur. Su área queda definida por el recinto, aun sin estudiar, construido durante el Bajo Imperio y, en parte, análogo al de León. Es difícil establecer por el momento si la ciudad coincide con el campamento augusto o bien con las canabae del mismo, lo cual parece más probable.

Su desarrollo urbano, rápido, quedó documentado por dos referencias plinianas y la condición de capital del *conventus Asturicensis*, centro de la minería aurífera hispanorromana, y el apelativo que le concedió Plinio de *splendidissima urba* probable resultado de una experiencia personal durante su estancia en España (17). Desgraciadamente estas referencias de las fuentes escritas no van acompañadas de una documentación arqueológica equivalente. Sabemos sin embargo que existían casas lujosas en Asturica (18) y también una red de alcantarillado (19) cuya colectora atravesaba los lienzos de la muralla.

CASTRA LEGIONIS VII GEMINAE (León).

El emplazamiento del campamento romano coincide con el de la ciudad medieval y moderna delimitándose perfectamente su área gracias a las fortificaciones del s. III (20).

Sin embargo desconocemos la situación de las canabae del campamento, citadas en la documentación epigráfica (21). Schulten supuso que estas correspondían al emplazamiento de la ciudad medieval buscando en otro lugar el emplazamiento del campamento (22). No obstante es difícil aceptar esta posición puesto que el urbanismo de las ciudades cuya origen se halla en las canabae legionarias, es un urbanismo eminentemente lineal lo cual no sucede en León.

El urbanismo de la Lusitania presenta, con respecto al de la Tarraconensis, facetas propias que, en buena parte, se deben al escaso desarrollo de sus ciudades frente al general predominio de la vida rural en la provincia. Pero junto a ello hallamos algunas fundaciones coloniales, singularmente Emerita, cuyo urbanismo se diferencia forzosamente del urbanismo de las ciudades indígenas asimiladas o adaptadas a la vida romana.

EMERITA Mérida, Badajoz).

Es sabido que la colonia emeritense vivió agraciada desde su fundación con un territorio extensísimo que hizo posible asignar a los colonos parcelas de una importancia extraordinaria

(16) Vease Jordá, Lancia, 1962 (*Excavaciones Arqueológicas en España*, nº 1, con bibl. anterior).

(17) Plin., N.H., III, 26.

(18) Veanse las pinturas publicadas en Luengo, *Noticiario Arqueológico Hispano*, V, 1955-61, 152 ss.

(19) Cfr. Luengo, o.c.

(20) Cfr. García Bellido, *Boletín de la Real Academia de la Historia*, CCXXXVII, 1950, 449 ss. (con bibl. anterior exhaustiva).

(21) Cfr. García Bellido, *Boletín*..., cit.

(22) Los cántabros y astures y su guerra con Roma, 1962², 215 ss.

(23). Por ello quizás sea lícito dudar sino de la posible existencia de un establecimiento prerromano, para lo cual ofrece condiciones el "cerro de San Albin" al menos de la importancia del mismo. Emerita nació pues como población de nueva planta y en un territorio escasamente poblado.

El documento básico para el conocimiento de la topografía emeritense es su red de alcantarillado a falta de exploraciones y excavaciones más extensas que las efectuadas hasta la fecha. Su conocimiento es antiguo, puesto que este sistema continúa siendo el de la Mérida actual, pero solo Macías publicó, por vez primera su plano (24). Mérida advirtió su importancia para el estudio de la topografía emeritense (25), pero hasta el presente esta documentación no ha sido aprovechada debidamente.

Esta red de tuberas ofrece también, en nuestra opinión, ciertos visos de verosimilitud a la opinión de Galván respecto a la diferenciación, en el conjunto urbanístico de la Mérida moderna, de la antigua Augusta. El límite N. del recinto queda indicado por las actuales "calle de Alvarado" en realidad en las casas situadas entre ésta y la "calle Chispa y Arcos", la "plaza de Santiago" y "calle de Jesús" y, ya en el lado poniente, la "calle de Suárez". El lado E. corresponde a las calles "Sereno", "Manos" "Albas" y, hasta alcanzarla, la "calle Maquinilla". Respecto al lado W. debe suponerse su angulo con el lado S. en la "plaza de San Juan de Dios", presuntamente el límite W. de las plazas "Mayor", "del Rastro" y "calle de San Andrés" hasta su enlace con la "calle de Suárez".

Así se delimita una superficie rectangular con tres *decumani* y cinco *cardines* que comprenden varias *insulae* de planta cuadrada. El *decumanus minor* E. no tiene correspondencia en la actual topografía de Mérida, aparte un pequeño sector que corresponde a la calle de "Santa Catalina" y a poco el *decumanus minor* W. que corresponde a las calles de "Santa Clara", lado E. de la "Plaza Mayor" y, aunque algo desplazadas hacia el E., las calles "Irujo", "Cimbrón" y "Ventosilla". Por el contrario es bastante clara la correspondencia del *decumanus maximus* con las calles "Losa", "Santa Eulalia", Bastimentos, "Fuente" y "Cuadro Esquinas" situándose su inicio en el llamado "arco de Trajano" que es en realidad una de las puertas del recinto amurallado.

Los antiguos *cardines* tienen poca correspondencia con el urbanismo actual a excepción de uno, aunque situado algo mas al N., trazado por la "Plaza Mayor", lado N., y la "calle Cipriano Pérez". El *cardo maximus* se reconoce en la "calle de Sta. Eulalia" y su prolongación en el lado S. de la "Plaza Mayor". La "calle Romero Leal", aunque algo desplazada, recuerda aun el trazado a un tercio *cardo* y un cuarto se reconoce, aunque desplazadas oblicuamente, en las calles "Piedra" y "Gavilanes", esta última en su inicio. Con respecto al quinto *cardo* su inicio aparece, aunque obliquamente, en la "calle Viñeros" pero se mantiene aun, casi exactamente, en la "calle Peritos".

Este núcleo fundacional sufrió un posterior desarrollo delimitado por las fortificaciones emeritenses del Bajo Imperio y reconocible en sus directrices gracias a la red de alcantarillado. Esta expansión se verifica, preferentemente hacia el N.E. y S. y hacia el W. hasta alcanzar el curso del Guadiana. En la otra orilla del mismo se reconocen varias necrópolis pero restos de construcciones urbanas.

En general este crecimiento de Mérida se realizó siguiendo la plantilla vial establecida en la disposición ajedrezada de la ciudad fundacional hasta alcanzar las laderas del "cerro de San Albin" y las orillas del Guadiana. No obstante sorprenden ocasionalmente algunos trazados oblicuos que en parte pueden explicarse debido al papel orientador jugado en todo desarrollo urbano por los caminos preexistentes. Así sucede en algunos casos, como el de la "calle Calvario" hasta alcanzar el punto sobre el Albarregas o en las proximidades del cuartel de Artillería y que parecen corresponder a caminos antiguos continuados en la actualidad por la carretera de Cáceres y la que conduce al "pantano de Proserpina".

En líneas generales el desarrollo de la ciudad alcanzó hasta las orillas del Guadiana y las empinadas laderas del "cerro de San Albin" o el cauce del Albarregas alcanzándose en este último el borde de la terraza que corresponde hoy al trazado del ferrocarril Mérida-Seville.

(23) Cfr. García Bellido, *Anuario*..., cit., 486 ss.

(24) Macías, *Mérida Monumental y Arqueológica*, 1929², plano.

(25) *Catálogo Monumental de España*. Badajoz, I, 1925, 120 ss.

El desarrollo total, si juzgamos por la superficie delimitada por las murallas del Bajo Imperio, (que parecen corresponder a los primeros años del s. IV) alcanzó una forma irregular. Quedaron a extramuros los arrabales junto al Albarregas y una extensa zona al N. de las actuales calles "Augusto" y "Concordia" siguiendo una linea marcada por la prolongación de ésta hasta alcanzar la "calle de Alfonso IX" siguiendo al W. de las calles de "Pérez Hernández" y "J. R. Mérida" desviándose hacia el E. para englobar la zona del anfiteatro y teatro siguiendo la linea de crestas que une estas colinas con el "cerro de San Albín" que queda también intramuros. El límite W. queda determinado por las orillas del Guadiana.

Si tenemos en cuenta que teatro y anfiteatro fueron construcciones, en su origen de época augustea, realizadas a poco de fundada la colonia sorprende se eligiese para el su emplazamiento algo alejado del núcleo fundacional. Esto puede explicarse, en parte, por razones topográficas, singularmente el aprovechamiento de laderas que reducía notablemente los costes de construcción y también por cierta política previsionaria y optimista con respecto al futuro desarrollo de la población puesto que es difícil aceptar la posibilidad de un crecimiento del núcleo fundacional tan rápido e intenso en el curso de unos pocos años.

Schulten, y de igual modo Mérida, intentó explicar esta aparente anomalia suponiendo otra disposición urbanística para el núcleo fundacional. Basándose en el urbanismo antiguo actual, y prescindiendo de la red de alcantarillado, Schulten reconstruyó una disposición urbanística de planta cuadrada, o ligeramente rectangular, que se pasa en el ejemplo del urbanismo augusteo de Lurin, es decir la serie de esquemas urbanísticos que se consideran de usos de planta del campamento. Con ello la colonia augustea resulta mucho mayor de la descrita pero esta hipótesis adolece de no corresponder en absoluto a los resultados que se obtienen del estudio de la red alcantarillado.

Con respecto a la disposición del foro en este conjunto urbanístico poco cabe decir. Macías lo buscaba al E. del llamado "templo de Diana" (o "casa del Conde de los Cobos") situado en la zona delimitada por las calles de "Sagasta", "Benzocana" y "San José" (26). Mérida parece inclinarse por las proximidades de las calles de "Santa Eulalia" o "Romero Leal" (27) en lo que parece coincidir con P. Paris (28). Por nuestra parte creemos que el foro de la colonia augustea debe buscarse en el cruce de *kardo* y *decumanus maximus*, es decir no lejos de la actual "Plaza Mayor". Ahora bien el crecimiento de la ciudad debió dar lugar a una ampliación del mismo y por tanto sería aceptable la hipótesis de Macías respecto a que este foro se hallase en las proximidades de la "casa del Conde de los Cobos".

El templo consagrado al culto imperial debió hallarse, a juzgar por los hallazgos de inscripciones allusiones en la zona de la "plazaleta de Santiago". Esta situación, en apariencia un tanto periférica, se explica perfectamente si se tiene en cuenta el desarrollo y crecimiento de la ciudad. El templo de Marte, si es que coincide con la zona hoy ocupada por el "Hornillo de Santa Eulalia" debía hallarse en una zona extramuros. Un cuarto templo corresponde al cruce de las calles "Baños" y "Sagasta" (antes "Portillo"). En el "cerro de San Albín", o sea en una zona periférica y quizá suburbana durante bastante tiempo, se hallaban los santuarios de los cultos orientales concretamente un *mithraeum*.

Teatro y anfiteatro ocupan una posición periférica en el conjunto de la ciudad pero quedaron englobados por la misma al contrario del circo más alejado y situado hacia el N.

Dos puentes, sobre el Albarregas y el Guadiana respectivamente, unían la ciudad con Norba Caesaria (Cáceres), al N. y con la Baetica, al S. Junto al Guadiana se hallaba un puerto fluvial cuyo comercio fue extraordinariamente próspero hasta épocas muy avanzadas.

Probablemente los monumentos más extraordinarios de Emerita son sus acueductos. Sorprende que una ciudad situada a orillas de un río caudaloso como el Guadiana recurriese a costosos embalses y acueductos para recoger y trasladar aguas procedentes de arroyos de las zonas de colinas. Indicio ademas del crecimiento de la ciudad es que la construcción de estas obras hidráulicas se escalonó en un periodo muy extenso puesto que si algunos acueductos parecen ser casi contemporáneos de la fundación otros son otras de época avanzada quizás del Bajo Imperio.

(26) o.c., p. 25.

(27) o.c., 123.

(28) Promenades Archéologiques en Espagne, II, 1921, 171 ss. (antes en Bulletin Hispanique XVI, 1914, 269 ss. (especialmente 290 ss.).

Tenemos en primer lugar el embalse hoy denominado "Pantano de Proserpina" situado a cinco kilómetros de Mérida y cuyas aguas alimentaban el acueducto de "Los Milagros". Un segundo acueducto, quizás el más antiguo, captaba sus aguas en el "pantano de Cornalvo". Es el menor monumental de la serie puesto que su trazado es eminentemente subterráneo pero algunos de sus restos se advierten al S.E. de Mérida. Finalmente un tercer acueducto, el de "San Lazar" captata sus aguas en el valle de "Las Tamas" situado al N. de la ciudad. Aun pueden enumerarse otros embalses, como el de la "Vega de Santa María" situado a 11 kilómetros de la ciudad, otro en las cercanías de Villaverde ("Dehesa de Don Tello") y otros más pero no se utilizasen para el abastecimiento de la ciudad.

METELLINA (Medellín, Cáceres).

Fundación de Cecilius Metellus, colonia cesariana parece ser, como otras de Lusitania ciudad de carácter militar (29). Fue ciudad amurallada aunque es difícil precisar si los restos de murallas, que se adviran entre las murallas medievales y el castillo, corresponden a la muralla colonial o, como otras de la región, son trabajos del Bajo Imperio.

Lugar de fundación sobre una colina y su urbanismo acusa, según Mérida, su carácter romano. Los restos de murallas de la colina, S., se reconocen los restos de la gradería del teatro (30).

NORBA CAESARIA (Cáceres, Cáceres).

También de origen militar, colonia de Caesar o Augusto (31). Su urbanismo regular se reconoce perfectamente a través del urbanismo medieval. Al igual que otras ciudades de la zona fue rotificada durante el Bajo Imperio constituyendo estas murallas el núcleo del sistema defensivo medieval (32).

AUGUSTOBRIGA (Talavera la Vieja, Cáceres).

Municipio augusteo. El centro del pueblo corresponde al solar de una plaza porticada, quizá el foro de Augustobriga, alrededor de la cual se disponen tres templos (33).

CAPPARA (Cáparra, término de Plasencia, Cáceres).

Las ruinas de esta ciudad, quizás municipio flavio, se hallan en el valle del río Ambroz, entre las sierras de Jarilla, Cabeza Bellosa y el Villar.

Según Floriano (34) la planta de la ciudad es pentagonal aunque tiene el rectángulo. Se reconocen en ella el *kardo* y *decumanus maximus* cuyo cruce corresponde al punto donde se alza un arco cuadrifrente. Al E. de este se han reconocido una serie de construcciones identificadas como templos, uno de ellos quizás dedicado al culto imperial, y un posible *macellum*.

El recinto fortificado parece ser antiguo, en todo caso no puede atribuirse al Bajo Imperio. A extramuros se hallaba un pequeño anfiteatro y una vecina charca retentiva agua para el abastecimiento de la ciudad conduciéndose hasta la misma gracias a un pequeño acueducto (35).

(29) Cfr. García Bellido, Anuario..., cit., 458 ss.; Arqueología e Historia, VIII, 1958, 13 ss.; Homenagem ao Prof. Doutor M. Mendes Correia, 1959, 299 ss.

(30) Mérida, o.c., 367 ss.

(31) Cfr. García Bellido, Anuario..., cit., 476 ss.

(32) Mérida, Catálogo Monumental de España. Cáceres, I, 1926, 55 ss.

(33) Excavaciones realizadas por el Instituto Español de Arqueología. Inféditas.

(34) Archivo Español de Arqueología. En una visita efectuada en la primavera de 1957 pudimos reconocer muy pocos de estos restos.

(35) Desconocemos los resultados de las excavaciones realizadas en otoño de 1963.

PAX IULIA (Beja, Portugal).

Cabeza del conventus *Pacensis* fue ciudad de origen militar (36). Se asienta sobre una colina de formas casi abruptas que se alza sobre un valle de rica agricultura. Probablemente la ciudad romana fue precedida por una población indígena puesto que toda la zona de Beja ofrece múltiples documentos de la antigüedad de su poblamiento.

La ciudad romana conserva sus murallas, aprovechadas en el s. XIV, y la red de alcantarillado. Desgraciadamente no se ha publicado un plano de ésta por lo cual no puede utilizarse, como en Mérida, para reconocer su urbanismo (37).

MYRTILLIS (Mertola, Portugal).

Nada conocemos del urbanismo de la población romana pero las características geográficas del cerro escarpado donde se asienta Mertola induce a suponer que el urbanismo antiguo no fue muy distinto del actual es decir un urbanismo de terrazas con construcciones agrícolas según ejes longitudinales (38).

CIVITAS IGAEDITANORUM (Idanha a Velha).

Ciudad indígena romanizada ha ofrecido, entre otros, restos de construcciones civiles, de un acueducto y, quizás, decloacas. Era ciudad de cierta riqueza, fue uno de los municipios lusitanos que sufrieron de la construcción del puente de Alcántara en tiempos de Trajano, y por ello debió contar con edificios de carácter monumental y en efecto una inscripción nos da a conocer la existencia de un reloj de Sol.

Se asienta en una colina, de laderas empinadas excepto en uno de sus lados y por ello el urbanismo actual quizá refleja algo de su urbanismo antiguo. Su disposición tabular, de escaso desnivel, pudo permitir una ordenación urbanística regular con trazado de calles ortogonales y esto se advierte en los dos ejes del urbanismo actual ("rua do Castelo" - "rua de Guimaraes" y "rua do Arco" - "rua Nova"). Conserva así mismo restos de fortificaciones medievales que quizás ocultan otras más antiguas (39).

MEROBRIGA (Santiago de Cacém, Portugal).

En esta localidad se ha reconocido un grupo de templos cuya disposición recuerda la de Augustobriga (Talavera la Vieja) (40).

CONIMBRIGA (Condeixa-a-Velha, Portugal).

Conimbriga se asienta en el solar de un establecimiento indígena, una meseta tabular de escarpadas laderas accesible solo por un istmo en su lado E. Aquí se halla la única puerta de la ciudad romana, fortificada en el Bajo Imperio, y también los restos de un pequeño acueducto que aseguraba el suministro hídrico de la ciudad.

Junto a este acceso se hallan, intra y extramuros respectivamente, dos casas muy lujosas que, a juzgar por sus pavimentos musivos, pueden atribuirse a época severiana. Aparte estas que poco que se aprecia del urbanismo de Conimbriga muestra una disposición sumamente irregul-

(36) Cfr. García Bellido, *Anuario...*, cit., 495 ss.

(37) Para la ciudad indígena A. Viana, *Origen e evolución histórica de Beja*, 1948; Nunes Ribeiro, *Prehistórica e a origem de Beja*, 1960; para la ciudad romana Viana, *Archivo Español de Arqueología*, XIX, 1946, 93 ss.

(38) Estacio da Veiga, *Memoria das antiguidades de Mertola*, 1880; Delgado Alves, *Aspectos da Arqueología em Myrtillis*, 1956 (planos en ambas publicaciones).

(39) Almeida, *Egitania*, 1956 (plano).

(40) Excavaciones inéditas.

lar, de calles estrechas y oblicuas. Esto causa cierta sorpresa puesto que la situación topográfica de Conimbriga se prestaba a desarrollar un urbanismo regular según un eje axial (41).

EMINUM (Coimbra, Portugal).

La ciudad romana sucedió, probablemente, a un establecimiento indígena asentado donde hoy se halla la "ciudad alta", universitario, de Coimbra, una colina de pronunciadas laderas.

En diversos lugares se han reconocido restos de construcciones romanas (patio de la universidad, posible templo en la zona de la iglesia de San Joao de Almedina, etc.). No obstante el más importante es sin duda el gran criptoportico en la zona del museo Fachada de Castro y que debió corresponder al foro o, quizás, a una gran plaza porticada alrededor de un templo (42).

C. C. URBANISMO TÓNICO.

Lo que sigue muestra otra suficientemente la necesidad de una extrema prudencia en el estudio del urbanismo romano en la España cárlica debido en gran parte a lo fragmentario de nuestros datos y a las graves consecuencias de una insuficiente exploración pero algo parece advertirse en la tendencia a ofrecer elementos de carácter general. Pocas ciudades desarrollaron un urbanismo romano reduciéndose a modificar su urbanismo indígena adaptándolo a los nuevos gustos e idealizándose. Lo que esto es muy propio de las ciudades creadas de nueva planta o que por circunstancias económicas-sociales, caso de Clunia, pudieron modificar intensamente su primitiva disposición.

También se advierte una continuidad notable en el poblamiento y los asentamientos. En las zonas costeras de la Tarraconense e incluso en la Betica una de las características del urbanismo romano fue la concentración de la población en las zonas llanas y el abandono de las fortalezas y castillos roqueros indígenas.

Sin duda si nos propusieramos reducir a un esquema general la política urbanizadora de Roma en sus provincias occidentales ésta se reduciría a este cambio topográfico, abandono de las zonas altas y concentración en las llanuras. No obstante este esquema es, a la vez, inexacto y también descriptivo de unos resultados ya que no es de un proceso, y el urbanismo romano en España fue el resultado de un proceso de siglos y no, como en las Galias, de una política desarrollada en unos pocos años.

Hace treinta años Collingwood matizaba esta definición esquemática del urbanismo romano en Hispania (43). Limitándose al aspecto topográfico esta idea responde bien al proceso desarrollado en las Galias pero se presta poco a las características, regionalmente diferenciadas, de las provincias romanas de Hispania. En las Galias o en Britania Roma actuó según una prolongada experiencia resultante de la expansión extratípica del mundo romano. En Hispania Roma inició su política sin otra experiencia que la resultante de la conquista de Italia y, por tanto, difícilmente aplicable a territorios, singularmente Lusitania, Celtiberia y la Meseta en general, cuyas situaciones económico-sociales eran radicalmente distintas. De unos territorios profundamente helenizados Roma pasó a zonas cuyo único vínculo con el mundo helénico y sus fórmulas político-sociales se limitaban a un esporádico comercio de vino. Por ello, especialmente durante el s. II a. d. J.C., estos territorios, y también las provincias hispánicas en general, constituyeron para Roma un banco de prueba de una experiencia solo eficiente a fines del s. I a. d. J.C. La desmaterialización de los grandes centros de la Meseta y Lusitania no supuso una política general, aunque pudiera realizarse en casos aislados, de traslado de poblaciones. Creemos vale la pena insistir en el hecho de que esta continuidad se observa precisamente en la Meseta en general, incluyendo ahora Lusitania y Celtiberia, es decir en aquellas zonas donde el conflicto armado entre Roma y los indígenas alcanzó su mayor gravedad y en cambio falta en aquellas zonas, singularmente la zona costera de la Tarraconense, donde la

(41) Ciudad prerromana Correia, *Arqueólogo Portugués*, XXI, 1916, 252 ss.; ciudad romana Correia, *Archivo Español de Arqueología*, XIV, 1940-41, 257 ss.; Dirección General de Monumentos, *Ruinas de Conimbriga*, 1948 (planos); Oleiro, *Humanitas*, IV, 1952 (separata).

(42) Cfr. Correia, *Obras*, 1946, 13 ss.; Oleiro, *Biblos*, XXVII, 1952, separata; *Humanitas*, VII-VIII, 1956, separata (sobre el criptoportico).

(43) Collingwood y Myres, *Roman Britain and the English settlements*, 1947³, 186 ss.

oposición a Roma fue inexistente o anecdótica.

Creemos por tanto que no existió una "política general" romana tendente a cambiar los asentamientos de las ciudades y que, por el contrario, Roma respetó estas situaciones siempre y cuando no se enfrentaron con sus intereses. De igual modo que en las ciudades toscanas o umbras Roma respetó en general sus asentamientos y solo en casos excepcionales, como castigo evidente, se impuso el traslado forzoso. Cuando el emplazamiento en el llano fue beneficioso para los interesados fueron estos quienes se preocuparon de conseguirlo, aunque no faltase la sugerencia o la ayuda indirecta de la autoridad romana, pero no siempre este pudo considerarse ventajoso en todo sentido y la inhibición o la prudencia parecieron preferibles al reconocimiento de un fracaso.

ADDENDA ET CORRIGENDA

- p. 275, § 4, l. 17: Sierra Morena.
l. 21: las ciudades fueron siempre pocas.
§ 6, l. 34: que no siempre es fácil.
§ 7, l. 40: en el caso de Mérida.
l. 42: como en Clunia o Juliostriga.
- p. 276, § 7, l. 3: la existencia de un arco triunfal en el ingreso del foro.
§ 2, l. 16: Caurium.
§ 3, l. 24: Segovia.
- p. 278, § 4, l. 25: Las ciudades muestran.
l. 26: su solar en el de ciudades indígenas.
n. 9, l. 5: en Dolg.
- p. 280, § 2, l. 5: o Nova Augusta.
- p. 282, § 1, l. 2: Lugo.
l. 5: Cabe suponer.
§ 2, l. 11: si la ciudad coincide.
§ 4, l. 20: del campamento romano.
§ 6, l. 29: en la provincia pero junto.
- p. 283, § 4, l. 29: excepción.
- p. 285, n. 35, add.: Parece sin embargo que excluyen el planteamiento urbanístico propuesto por Floriano.
- p. 286, § 1, l. 1: *conventus Pacensis*.
- p. 287, § 3, l. 12-13: un urbanismo regular.
§ 5, l. 24: que no de un proceso.
§ 6, l. 30: En las Galias.
l. 41: que esta continuidad se observa.
- p. 288 § 1, l. 4: con sus intereses.

INVENTAIRE DES CONSTRUCTIONS RURALES RURALES

DU DEPARTEMENT DE LA SOMME

PLANCHES 145-158

par

François VASSELLE

Ce travail a été établi d'après le fichier gallo-romain dont Adrien Blanchet nous avait chargé en 1951 pour la *Forma Orbis Romanus*. Ce fichier, non publié à notre connaissance, a été rendu à M. le Dr [il] à la Bibliothèque de l'Institut de France au printemps 1953 (1).

Le réseau des constructions rurales gallo-romaines sur la carte est caractéristique (figuré 1). Il complète cette carte par la découverte des trésors monétaires et surtout des habitats. L'étude des sépultures servait aussi fort intéressante.

On observe

un groupement le long de la vallée de la Somme.
qu'il n'y a pas de rapport très net avec les grandes chaussées au nombre de 9 rayons.

que les constructions ne sont jamais au bord de la voie mais à une certaine distance (m. minimum), des voies secondaires plus sinuoses devaient desservir les exploitations. Nous en avons trouvé quelques tronçons.

L'inventaire que nous avons dressé des constructions romaines nous montre que sur 108 cas publiés, une dizaine de constructions seulement sont établies dans une vallée marécageuse, au voisinage de l'eau.

SITUATION.

On sait le parti que les romains tiraient de la présence de l'eau. La découverte dans ces sites de tuyaux, bassins, montrent bien que c'est à dessiner et volontairement que l'on a choisi ce lieu en dépit des conseils d'hygiène rapportés par Vitruve. Voici ces principes :

"Les choses primordiales seront celles-ci : d'abord le choix d'un emplacement salubre, cet emplacement sera élevé et non brumeux, non sujet au givre.

En regardant vers des régions du ciel non brillantes ni froides, mais seulement tempérées ; si un voisinage marécageux est infecté, elles rendront l'emplacement pestilentiel, en effet, avec le lever du soleil, les brises matinales parviendront à cette place et si du brouillard prend naissance, se joindront à ces brises et par leur souffle, elles répandront dans les corps les exhalaisons empoisonnées des bêtes palustres" (2).

Pour contre, nous avons été frappés, lors de contrôle au sol pour vérifier et relever des constructions par les points de vue que l'on découvrait des sites où étaient implantées les constructions, soit sur le rebord des plateaux, au bord des vallées ou sur des collines isolées. De ces points, on a vu de l'un sur l'autre malgré la grande distance qui les sépare.

(1) BIBLIOGRAPHIE : XVIII^e siècle : Dom Grenier, *Histoire Générale de la Picardie*; Ceylus, *RéPERTOIRE d'Antiquités*, XX^e siècle : *Mémoire de la Société des Antiquaires de Picardie* - MSAP ; *Bulletin de la Société des Antiquaires de Picardie* - ESAP, XX^e siècle : *Mémoire de la Société d'Emulation d'Abbeville* - NSEA ; *Bulletin de la Société d'Emulation d'Abbeville* - SSEA.

Les monographies de villages et de cantons rédigés par des historiens locaux : Les Dancoart, Darzy, Ledieu, etc. En 1913, M. Ponchon, ancien instituteur, a fait une conférence aux Séminaires Picards sur les villas romaines en Picardie (nous possédons personnellement toutes les notes manuscrites et la documentation de Ponchon à ce sujet). Une petite plaquette très documentée a été éditée. Nous avons pu retrouver les fiches de Ponchon (conservées par M. Crepon), nous remercions ce dernier qui a bien voulu nous les communiquer.

Parmi les chercheurs qui ont fouillé des villas ou constructions romaines et nous ont laissé des plans ou des mémoires, il faut citer les noms de : Pinsard, Delambre, Benaïm, Louis et Victor Douchet.

(2) Vitruve, livre I, VII, traduction de Choisy.

Un problème se pose immédiatement, celui de l'eau. Sur ces plateaux crayeux et secs, deux solutions : puits ou citerne ou corvée d'eau vers la vallée la plus proche.

Tels sont les sites de :

Ribemont	"le champ du bœuf d'or"	altitude : 82 m.
La Houssaye	"le Templier"	d° 116 m.
Rogy	"le champ de pierre"	d° 166 m.
Remiencourt	"le bois Bucal"	d° 111 m.
Albert	"les blancs fossés"	d° 84 m.
Chirmont	"Vieux Chirmont"	d° 146 m.
Chirmont	"près de la briqueterie"	d° 140 m.

LES DÉCOUVERTES.

Les découvertes anciennes se réduisent quelquefois à un texte laconique du genre "On a trouvé des fragments de tuiles romaines à tel endroit"... Un certain nombre de découvertes fortuites ont été faites lors des travaux de construction du chemin de fer, ou, d'autres travaux de construction de sucrerie, etc.).

Néanmoins des fouilles ont été pratiquées au siècle dernier. Et dans seize cas nous possédons des relations, rapports ou plans (renseignements bibliographiques dans le tableau, infra).

	Plan	Rapport
Bouvaignies	Cahier de fouilles et plan manuscrit	
Boismont		Relation
Gambon (Marca)	Dessin	Relation
Damery	Dessin	Relation
Epehy	Dessin	Relation
Famechon		
Fouencamp	Dessin	
Gasnaches		
La Houssaye	Dessin	
Liercourt	Dessin	
Mons Boubert		
Noyelles-sur-Mer	Plan	Rapport de fouilles
Port-le-Grand	Plan de situation	
Renancourt	Plan	
Saint-Valéry	Plan de situation	Texte
Tours-en-Vimeu	Plan	Texte

Ces fouilles, à part celles de "Marca" et Port-le-Grand, sont très limitées, elles se bornent à une ou deux pièces (Gasnache, Liercourt, Fouencamp). Pour Port-le-Grand, on parle de 21 constructions, mais nous n'avons aucun détail, ni plan. Pour Marca, l'Abbé Rangon a fait un petit plan et nous posséden personnelle son cahier de fouilles.

Si l'on ne disposait d'autres documents, on pourrait se faire une idée absolument fausse des constructions rurales qui sont fort nombreuses en dépit des apparences. M. Roger Agache Directeur de la 1ère circonscription des Antiquités Préhistoriques a commencé en avril 1960 la prospection aérienne du département de la Somme et a découvert de très nombreuses constructions totalement inconnues (3).

Nous distinguons deux types de constructions :

1^o) Les unes, fort réduites en surface, édifices de 20 m. au carré environ, comprenant quelques pièces, entouré par une enceinte ou clôture plus vaste. Il s'agit peut-être de sanctuaire "Les Fannaz".

2^o) Les autres, très étendues s'étalent sur plusieurs hectares à destination agricole, comprenant habitation de luxe et bâtiments d'exploitation agricole, logement du personnel, dépendance, etc.

Nous ne pouvons dire en l'état actuel de nos recherches s'il existe des plans types reproduits à plusieurs exemplaires. On trouve dans une même région des petits édifices semblables "lignes". M. Will pense qu'il s'agit peut-être d'horrea.

Le cas de Remiencourt nous laisse perplexe; nous ne savons dans quelle catégorie le ranger : fanum, exploitation agricole ou sanctuaire avec habitation, c'est possible car des "cer-

(3) BSAP, 1964, p. 241. Latomus, t. XXIII, p. 556.

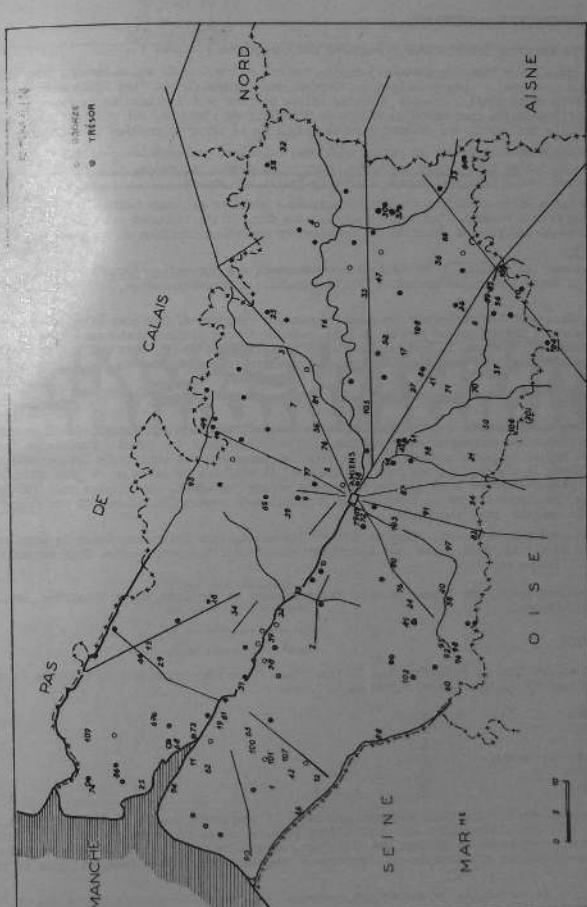


Fig. 1. — Carte de répartition des habitats gallo-romains dans la Somme.

cles celtiques" existent à proximité, et montrent une continuité dans l'occupation des lieux.

MODE DE CONSTRUCTION : MATERIAUX.

Les constructions inventorierées présentent les caractères suivants :

Fondations : Une tranchée creusée jusqu'au bon sol et remplie de craie formant un radier, ce qui est conforme aux principes de Vitruve, qui recommande que "les fondements des murs doivent être faits ainsi : creuser jusqu'au solide si l'on peut l'atteindre et dans le solide autant qu'il paraîtra convenable en raison de l'ampleur de l'œuvre, sur une épaisseur supérieure à celle des parois qui doivent être au-dessus de la terre et combler en maçonnerie".

Au-dessus s'élevait le mur en petits moellons, calcaire, quelquefois en silex. Certaines parties subsistent, entre autres les caves. Murs relativement peu épais, 60 à 80 cm., dénotant des constructions à rez-de-chaussée. Pierre de taille aux angles.

Les sols ou aires d'habitat étaient constitués à Boismont en caisson battu; à Estrée-sur-Noye, en maçonnerie revêtue d'un dallage en calcaire dur, dalles blanches et noires, en moellons (Vers-sur-Selle). Les fouilles de Voyennes ont montré un hêrisson de cailloux et de terre battue.

A Voyennes les monnaies sont nombreuses et montrent une occupation jusqu'à l'époque de Constantin (y compris monnaies gauloises des Viroinval). A Estrée-sur-Noye, moyen-âge et de Néron.

Les tuiles sont les matériaux les plus fréquemment rencontrés. Quelques exemplaires intacts mesurent : Damary quinze pouces de long, onze de large; Villers-Bretonneux 41 x 31 cm.; Tour-en-Vimeu 40 x 30 cm. En général les tuiles sont en terre rouge, mais des tuiles en terre blanche étaient peintes superficiellement pour paraître rouges.

CONCLUSION.

Pour les constructions à "fondation de craie tassée": les techniques employées à Amiens se retrouvent dans les campagnes environnantes. Les principes sont les mêmes : fondations, appareillage, emploi de petit moellon 10 x 10. Pour les parements des murs seuls les matériaux varient suivant la région, ici moellons de calcaire, là moellons de silex ou de grès (Honbleux). Au fond, rien d'étonnant à ce que les techniques soient les mêmes. Les climats sont les mêmes. Il existe des constructions de torchis plus difficilement repérables. Néanmoins des fragments de torchis calciné sont retrouvés.

Ce qui serait intéressant, c'est de trouver les habitations indigènes. Toute la population rurale ne devait pas être logée dans les riches villas de l'occupant romain. Tout au moins au début de l'époque romaine.

Le deuxième point, sur lequel je veux insister avant de terminer, c'est l'extrême densité des constructions.

RÉPARTITION.

Il n'est pas rare de rencontrer sur le territoire d'une même commune 3 ou 4 villas (5 exceptionnellement) sur les terres riches du Santerre.

Grivesne	2
Malpart	2
Theury	5
Villers-Bretonneux	5
Warfusée	2
Laucourt	3

La densité des constructions est très grande et le peuplement devait être relativement important. Bien que l'inventaire soit loin d'être terminé, on se trouve en présence d'un habitat dispersé, comprenant au minimum une villa par commune. Je ne pense pas me hasarder beaucoup en disant que les 835 communes ou départements comptaient 835 villas romaines, plus ou moins vastes.

Certaines de ces villas ne seront pas repérées facilement. Je pense à celles qui se trouvent sous nos villages mêmes ou sous les bois qui n'ont pas été remis en culture à cause de la présence des murs et des vestiges.

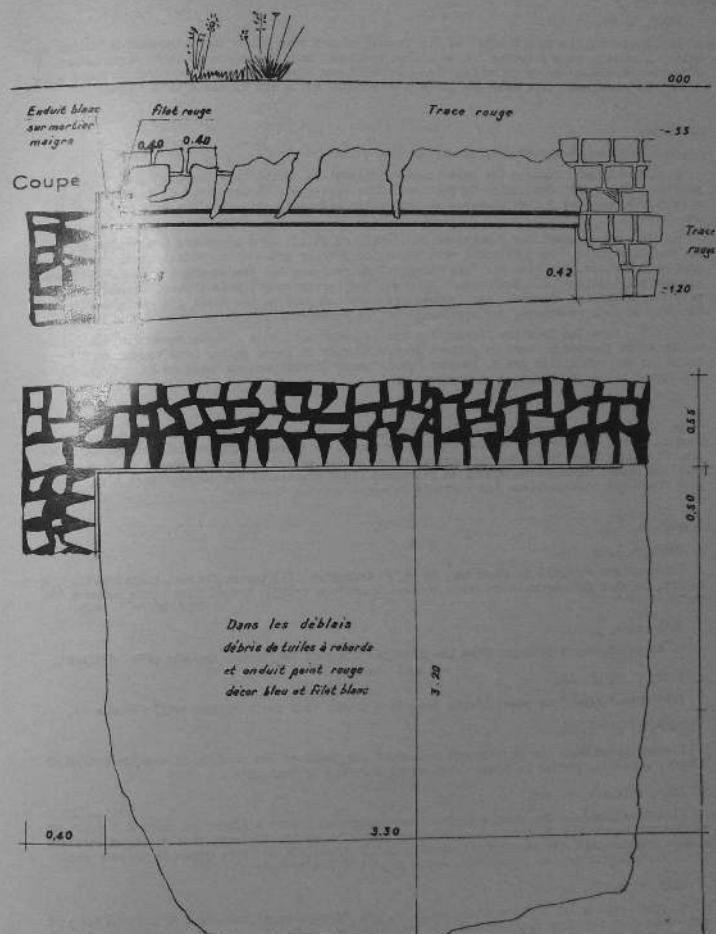


Fig. 2. — Boismont

AIGNEVILLE

MSAP, t. XV, p. 285.

Les lieu-dits "Le Camp Dolent" et "Le Temple" situés vers Visse sont parsemés de tuiles épaisses à rebord, on y a trouvé des médailles romaines. Dans une pièce de terre appartenant à l'hospice de Saint-Valéry et nommée "Les Six" sont des restes apparents de constructions antiques. On y a trouvé vers 1830 une pièce d'or romaine qui a été vendue à un orfèvre.

AIRAINES

Abbé Marchand, *Histoire d'Airaines*, in MSEA, 1908-9.

p. 314 - Guilmeth signale "La voie romaine longeait la partie Nord Ouest d'Airaines et le pied du château fort des comtes de Ponthieu. Elle traversait la propriété de M. D... qui l'a retrouvée avec des tuiles romaines et les restes bien authentiques d'une tour romaine dans son jardin".

p. 316 - En creusant les fondations de l'Hôtel de Ville, on a découvert des fragments en verre. Guilmeth parle d'un joli petit vase blanc, de poterie grise et de médailles trouvées à la poste aux chevaux. "Au lieu-dit "Les Coutures" on retrouve des fondements énormes et d'immenses pierres taillées" dit Guilmeth. A l'époque des terrassements pour l'établissement de la voie ferrée Frévent-Gamaches, des terrassiers mirent à jour un peu avant d'arriver à Airaines des rûnes de colonne brisée, des chapiteaux et des fondations".

p. 318 - Dans les fouilles nécessitées par la construction de l'école communale de filles on découvrit plusieurs fours de potiers encore chargés de terre cuite. Deux tuyaux en terre cuite ont été recueillis par M. Pouchon, instituteur (conservées au Musée de Picardie). Il a été trouvé un masque bacique en marbre blanc.

MSAP, t. 20, 1900, p. 519.

p. 325 - La tradition veut que les arènes aient eu leur emplacement à la "Fosse Tonton" au bout de la rue des "Arènes" au sud-ouest d'Airaines. Ce terrain a été morcelé et mis en culture. "Le regard qui le scrute et l'interroge au moment où les moissons poussent et verdissent sous les chauds rayons d'un soleil de printemps croit distinguer certaines lignes d'un vert plus foncé qui dessineraient les contours de constructions disparues".

ALBERT

MSAP, t. I, p. 375.

Objet offert au Musée de Picardie, 2^e et 3^e trimestre 1843 par M. Goubet, propriétaire à Albert, un vase gallo-romain en terre noire à l'orifice trilobé trouvé dans cette commune (Albert).

MSAP, t. 8, p. 73.

M. de Valicourt de Bécourt offre une médaille d'argent de Postume trouvée près d'Albert.

MSAP, t. 9, p. 343.

Offert au Musée "une masse d'arme trouvée à Albert dans des terrassements" (époque ?).

MSAP, t. 14, p. 396.

Pinsard place sous les yeux de ses collègues les plans et les profils du tumulus romain d'Albert, appelé autrefois le Minon Catel et aujourd'hui le Mont Catel.

MSAP, t. XVIII, p. 157.

Pinsard signale la découverte de deux sarcophages en pierre à Albert reposant à 2 m.50 de profondeur au-dessous du sol. Les squelettes sont l'un et l'autre sans tête et cependant la couche d'argile qui les enveloppait atteste qu'ils n'avaient pu être dérangés de leur position. Il s'agirait de deux décapités. Aucun objet n'a été trouvé.

MSAP, t. XVIII, p. 496.

M. Conte envoie les dessins d'une meule en grès "à rayonnage" trouvée à Albert. La bordure est ornée d'un mascaron représentant une tête humaine. Ceci représente la partie gigante d'un moulin antique.

MSEA, t. XV, 1877, p. 352.

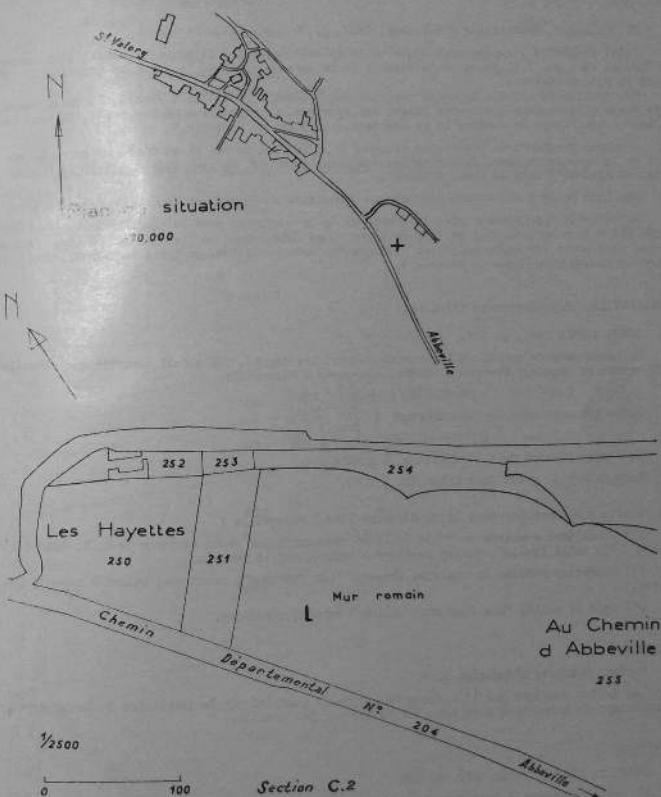


Fig. 3. — Boismont (août 1946).

Noms des potiers gallo-romains découverts dans les tufs à Albert.

FAVID
TINTIRI

VIRIMI
CASS OF

ALBINUS

ALLAINES

M. Boulanger, *Monographie d'Allaines*, 1903, p. 24.

"J'ai rencontré l'emplacement d'une villa gallo-romaine sur le point culminant d'un coteau situé au nord du Village entre la falaise et la garenne, près de la Tortille (section A - n° 656 du plan cadastral).

Une fouille du sol m'a donné en quantité des fragments de tuiles à rebord, de vases noirs, de vases dits samiens à couverte rouge, des ferrures, un chandelier en fer, etc. Le tout mélangé à une couche de cendres et de charbons, indiquant un incendie."

D'autres fragments de poterie se trouvent à la surface du sol vers Moislaines — entre la route et la falaise Chouquet, au-dessus des souterrains refuge, au lieu appelé autrefois "La Motte des Aleines", puis le "Haut Aleines".

Non loin de là a été trouvé une monnaie consulaire en argent, une autre de l'empereur Mère.

Au lieu-dit "La Couture" près le chemin de la Briqueterie, dans la plaine, deux ouvriers ont mis à jour un vase plat et long en terre rouge dans lequel se trouvait renversé un autre vase plus petit (en terre rouge) et un troisième vase piriforme, en terre-noire. Ces trois vases se trouvent au Musée de Péronne.

ALLONVILLE. Arrondissement d'Amiens.

BSAP, t. XI, 1873, p. 386.

M. Leleu annonça que M. le Vicomte de Raineville, député, lui a fait remettre une médaille de bronze de Magnece frappée à Amiens et trouvée à Allonville.

D N MAGNENTIVS PF AVG

Buste à droite avec le paladiumum

R. Salus D D N N AVG ET CAES

Au centre P barré du X, à droite a, à gauche u

Exergue A M B gravé dans Cohen Pl. X f 42.

Visite à M. René Godefroy le 31 décembre 1963 à Allonville :

1^{er}) Fondations romaines de trois édifices découverts par photo aérienne de M. R. Agache, dit "la Belle Etoile", tuiles romaines à rebord sur le terrain.

2^{me}) Fondation romaine en craie au lieu-dit "Les Favrieux", céramique, tuiles à rebord, imbrex.

3^{me}) Dans la vallée "des Favrieux" tuiles à rebord, céramique.

ANDECHY

Ledieu, *Histoire d'Andechy*, p. 8.

Les tuiles romaines que l'on découverte en grande quantité sur le territoire de la commune, permettent de supposer que ce lieu fut habité par les Romains.

BAIZIEUX

BSAP, t. VII, 27 avril 1961, p. 388.

M. Crépin, notaire à Baizieux. Les monuments trouvés par lui à Baizieux se réduisent à des substructions, des débris de murailles, une monnaie, petit bronze de Constantin, d'une médaille de conservation, une cuillère en argent (XVII^e ?) et une autre en cuivre.

BEAUCOURT EN SANTERRE

BSAP, t. I, 1838, p. 477. Notice de M. Bateaux.

Un peu plus loin, vers Amiens, sur le côté à droite, à l'exposition de l'Est du vallon qu'

PLANCHE 148

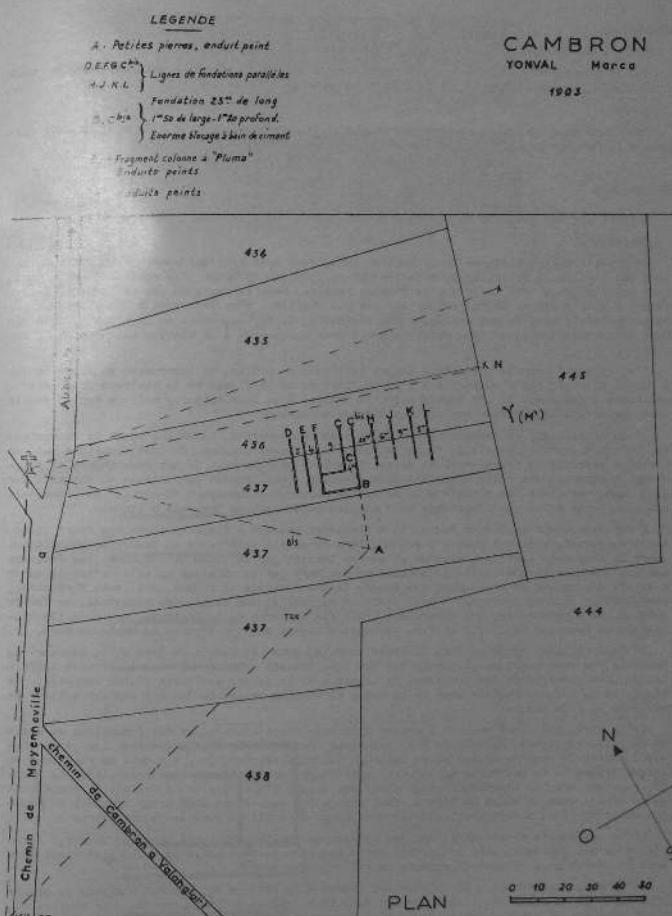


Fig. 4. — Camburon.

on rencontre avant d'arriver à Besucourt, on trouve une grande quantité de tuiles romaines.

BERTANGLES

MSAP, t. I, 1838, p. 88.

"M. le Marquis de Clermont-Tonnerre présente des débris d'urne gallo-romaine trouvés sous un rideau. Elle est décorée d'une dentelle remarquable dans le bas."

p. 94

"Deux morceaux de tuiles romaines ayant encore leur rebord, trouvés à Bertangles sont offerts à la Société depuis l'établissement du Musée".

BEUVRAIGNES

Rapport sur les fouilles de Beuvraignes par M. J.M. Corblet, BSAP, 1864, p. 4^e

"Messieurs,

Dans votre dernière séance du 12 juillet 1864, vous avez voté une somme de 50 francs pour opérer des fouilles à Beuvraignes, dans les divers endroits où notre collègue, M. Coet, vous avait signalé des indices d'habitation romaine. Dans le cours de ces vacances, M. le Président a bien voulu me déléguer pour diriger ces fouilles de concert avec M. Coet. Nous nous sommes adjoints deux de nos collègues non résidants, M. Bertin, maire de Roye, et M. Gosselin Curé de Marquivilliers, et nous avons consacré deux après-midi à la mission qui nous était confiée.

J'ai rapporté pour le Musée deux haches celtiques en pierre, un instrument en forme de fer à cheval allongé, qui a dû servir à l'agriculture ou au jardinage et de nombreux fragments de peintures à fresques. Il n'y aurait point là matière à un long rapport; mais je crois devoir vous parler des découvertes antérieures à notre excursion.

1^e En défrichant, en novembre 1863, le bois de Saint-Martin, situé à l'ouest de Beuvraignes, on mit à jour des débris de tuiles et quelques vases romains. M. Coet, constata qu'en certains endroits la terre avait un aspect rougeâtre et contenait de nombreux débris de poteries. Il remarqua une suite d'énormes grès disposés régulièrement de distance en distance, formant comme une vaste rue d'environ 10 mètres de large et aboutissant au sentier de Beauvais qui n'est rien moins que l'ancienne voie romaine conduisant de Beauvais à Vermand.

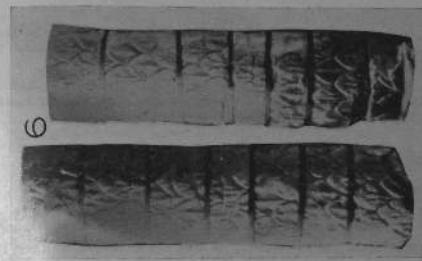
C'est dans cette espèce de rue qu'on a découvert presque à fleur de terre des fours de potiers construits avec des tuiles à rebord. Dans la partie inférieure se trouve un conduit qui borde le four dans toute son étendue et qui se termine par un tuyau de cheminée. Les fouilles ont mis à découvert une cavité à laquelle on arrivait par un escalier en grès; c'est là qu'on a trouvé des meules en poudingue, une espèce de lacrymatoire en bronze, des vases funéraires, des débris lignéens provenant sans doute de cercueils, des clous, des sommets, un fer de javelot, un hippocampe, des monnaies à l'effigie de Néron et de Posthume, une médaille consulaire et beaucoup de débris de fer. Ces divers objets ont été déposés au Musée de Roye.

2^e Dans un champ situé au Nord de cette commune, entre le chemin de Roye et le sentier de Beauvais, on remarqua au printemps que les blés étaient moins plantureux à certains endroits. M. Coet y entreprit des fouilles. Il trouva à 10 cm du sol une sorte d'aile composée de ciment et de briques reliées avec de la chaux et étendue en couche épaisse sur une assise de silex et de grès brisés.

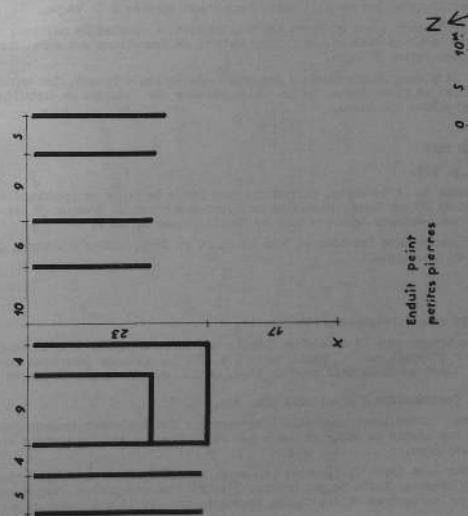
Cette aile, qui avait environ 5 mètres d'étendue, était limitée par des fondations de craie et de silex rapportés. Au delà de ces fondations, on découvrit une cavité dont les parois étaient faites de pierres plates et de tuiles à rebord alternées. On y a trouvé de nombreux et larges fragments de peintures appliquées où le rouge dominait comme dans les maisons de Pompeï. Nous aurions été heureux d'y rencontrer des sujets d'histoire ou de fantaisie, comme ceux qu'on admire dans la ville du Véauve. Mais toutes les parois que nous avons trouvées se composaient d'un fond monochrome, ordinairement rouge et bordé de liserés jaunes, verts et noirs.

3^e De nombreuses traces du séjour des Romains se manifestent aussi dans les Usages, vaste plateau de 500 journées, dont l'usufuit reste toujours partagé entre les 250 plus vieux ménages de Beuvraignes et dont la commune ne retire aucun profit.

En labourant ces champs, un cultivateur ramena à la surface du sol deux plateaux de bronze : l'un de 15 cm de diamètre, l'autre de 10; puis deux espèces de passoires dont les manches étaient convertis de patine. Cette découverte engagea M. Coet à faire exécuter quelques fouilles en cet endroit. Elles ne restèrent pas infructueuses, car il trouva des haches en silex, des meules, et dans un puits maçonné, des poteries en terre dite de Samos et quelques monnaies romaines. Un peu plus loin, on découvrit un si grand nombre de tuiles à rebord qu'on pourrait supposer là un centre de fabrication.



Colonne à
"Plume"



Enduit peint
petites pierres

Fig. 5. — Cambrai-Yonval-Marca. Fouilles de l'Albâtre Ranson, 1863.
Fig. 6. — Fouilles de Cambrai-Yonval-Marca.

Les 500 journaux des Usages sont limités dans toute leur étendue par un large fossé à bords relevés, qui rappelle la disposition des villaes fiscales ou l'emplacement d'une métairie royale des temps nérovingiens.

Je ne terminerai point ce rapport, Messieurs, sans vous demander de voter des remerciements à M. Coet pour la conservation à un Musée qu'il a fondé, dont j'ai pu constater récemment l'accroissement rapide."

BOISMONT (figures 2-3).

Histoire des 5 villes et des 300 villages, t. 3, p. 248-249.

Au lieu-dit "Les montoirs" entre Bretel Moncabert - Drancourt et le bois des Ayvères, fondation de maison en pierre et silex sur 2400 m. Monnaies d'Antonin à Constant.

Des fouilles furent faites par M. Roussel, en 1831 (Voir *Journal d'Abbeville*, 1831), près des chemins qui, de Pinchafalise et de Drancourt se rendent à Mons. Il y trouva "des fondations distinctes de 7 constructions différentes" dont la plus grande formait un quadrilatère de 54 m x 40, fragments de vases, tuiles, médailles, traces d'incendie. Ailleurs, il rencontra des fondations occupant un espace de 15 m x 32. Près de Bretel, il crut reconnaître un ancien bassin.

Ma visite d'août 1956.

Le Dr. Hélot, en août 1956, a remarqué dans une carrière (carrière dans les parcelles N° 255, section C 2, lieudit au Chemin d'Abbeville, C.D. 204) en cours d'extraction, un mur roman en petit appareil de 0 m 55 d'épaisseur revêtu d'un enduit peint blanc, avec filet rouge. Ce mur ne comportait qu'un parement, l'autre face était appuyée à la terre.

A 1 m 20 de profondeur : sol en terre battue, composé de couches de cailloux pilonnées par couches de 15 cm sur 60 cm de haut, ce radier servait de fondations aux murs. Mur observé sur 3 m 30 de long avec retour d'angle.

Au milieu de la pièce, on a recueilli des débris de tuiles à rebord, des enduits peints rouges à décor bleu et filet blanc. Le Dr. Hélot possède des éléments de corniches de plafond avec modillon en plâtre fin blanc.

BOUILLANCOURT EN SÉRY

MSAF, t. 13, p. 108.

Un peu au-dessus de la Tombelle, on remarque une levée de terre se prolongeant directement sur une longueur de 200 m. Nous soupçonnerions fort que c'est un tronçon de chaussée romaine qu'on voit dans les herbes dans les bois de Bouillancourt en Sery.

Près de la chaussée dans les bois de Bouillancourt en Sery, tuiles à rebord, débris de vases, une meule en poudingue.

BOURDON

Bourdon, Jumel et ses seigneurs, 1868, p. 16.

En 1770, on a trouvé dans le marais de Bourdon une lance enterrée dans la tourbe à dix pieds de profondeur et posée sur le "sable marin", à côté de quelques ossements humains. Le métal était si brillant qu'on le prit pour de l'or. Cette lance mesurait 70 pouces de long.

Dom Grenier, *Introduction à l'Histoire grec. Piz.*, p. 63.

Vers 1830, une autre lance semblable à la première fut également trouvée dans le marais de Bourdon sous une couche de sable et posée sur la tourbe. La douille portait encore une partie de bois de la lance.

Quelques années plus tard, différentes pièces de monnaies romaines furent trouvées sur le territoire de la commune. Enfin ce qui précise l'idée d'une occupation romaine ce sont des tuiles portant des caractères et des signes incrustés trouvés il y a quelques années.

BOVES

MSAF, t. 32, 1926, p. 586.

Ducange signale une construction romaine au cimetière de Boves.

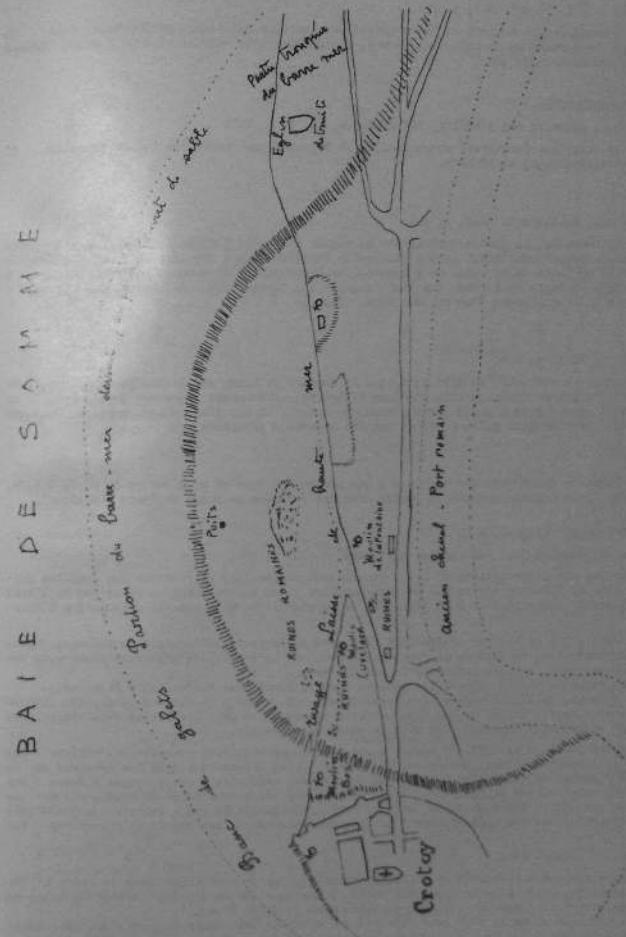


Fig. 2. — (Le) Crotoy. Plan de l'établissement romain du Crotoy (MSEA, t. IX, p. 580).

BSAP, t. XXI, 13 mai 1902, p. 263.

M. de Franquerville annonce la découverte d'un cimetière qui semble gallo-romain près de Rives sur le versant de la vallée de Pavery, à proximité d'un endroit où l'on a déjà trouvé des substructions antiques.

BRAILLY CORNÉHOUTTE

Prarond, *Histoire des 5 Villages, 700 Villages*, t. 6, p. 452.

Au lieu-dit "les Cordières" entre Brailly et Noyelles, on trouve des tuiles romaines, d'une grande dimension, en bâchant.

BRAY

H. Josse, *Histoire de Bray*, p. 4.

Sur la Neuville, la partie occidentale du marais s'appelle "Le Vieil Amiens". Au sud du marais un lieu-dit le Tolfaud ou le Templier, placé non loin du carrefour, forme un carré de 62 ares. On y remarque un grand nombre de grosses pierres de tours, tête de ligne de défense qui avait succédé aux constructions militaires du Temple à l'emplacement d'un oppidum romain (?).

CAIX

BSAP, t. XVII, p. 428.

M. Pinsard a été voir, en août 1891, sur la commune de Caix, non loin d'Arronnières, près du chemin de grande communication d'Amiens à Péronne, un monument découvert depuis peu, il se compose de quatre grès d'assez forte dimension placés l'un sur l'autre sans mortier. Quelques débris de constructions gallo-romaines ont été trouvés à proximité.

CAMON

"La borne de Camon" déposée au Musée à une hauteur de 2,30 et un diamètre de 0,27 à 0,29. Il s'agit d'une colonne antique en marbre rose des Pyrénées ou rouge de Rance (Belgique).

CAMBON (Yonval) (figures 4-6).

Dusevel, *Mémoire Soc. Antiquaires de France*, t. IX, p. 297.

Etude sur Marca, établissement gallo-romain près d'Abbeville et relation des fouilles faites en 1903 et 1904 sur ses ruines et son cimetière : les Lusers. Lecture faite par M. l'Abbé Randon, membre correspondant à la séance du 12 janvier 1905, à la société d'Emulation d'Abbeville.

"Il existe à 6 km environ d'Abbeville, à gauche de la route qui conduit du faubourg Mautort à Moyenneville, en face de la Croix qui Corne, sur le territoire d'Yonval-Chambord, un vaste champ qui porte au plan cadastral le nom de Marca.

Marca signifie limite, borne. Les auteurs sont unanimes pour donner cette étymologie.

Or, à Marca, au XVIII^e siècle, les cultivateurs ont ramené à la surface du sol des tuiles à rebords et tant d'autres objets plus ou moins remarquables dont les traits caractéristiques démontrent l'existence certaine d'un établissement gallo-romain.

Lors des fouilles de 1788, on aurait aussi trouvé des médailles romaines à l'effigie des empereurs Antonin le Pieux, Vespasien, Constantin. Puis, lisons-nous dans les mémoires de la Société d'Emulation (années 1838-39-40) un cultivateur rencontré à cette époque à Marca des restes de construction et découvrut plusieurs tronçons de colonnes ornées de feuillage. M. de Clermont les offrit alors au Musée, mais il serait impossible de les y retrouver aujourd'hui. M. A. Prarond, dans son histoire des 5 villes nous apprend que ces débris de ruines ont été égarés.

Lundi 21 octobre 1903.

Nous retournons à Marca. Après quelques sondages là et là nous allons dans le champ n° 37 du plan cadastral, à 120 m de la Croix qui Corne, à quelques pas de l'endroit où en septembre nous avons trouvé le fragment de pierre sculptée avec le décor Pluma.

Nous creusons au point M et nous découvrons 7 morceaux importants de pierre sculptée toujours avec le même décor. Deux d'entre eux nous semblent des fragments de chapiteau composite. Le diamètre du fil devrait être 0 m 42.

Nous avons mis à jour 12 morceaux plus ou moins importants d'encaustic gallo-romain avec peintures de diverses couleurs, rouge, vert, gris, jaune, noir.

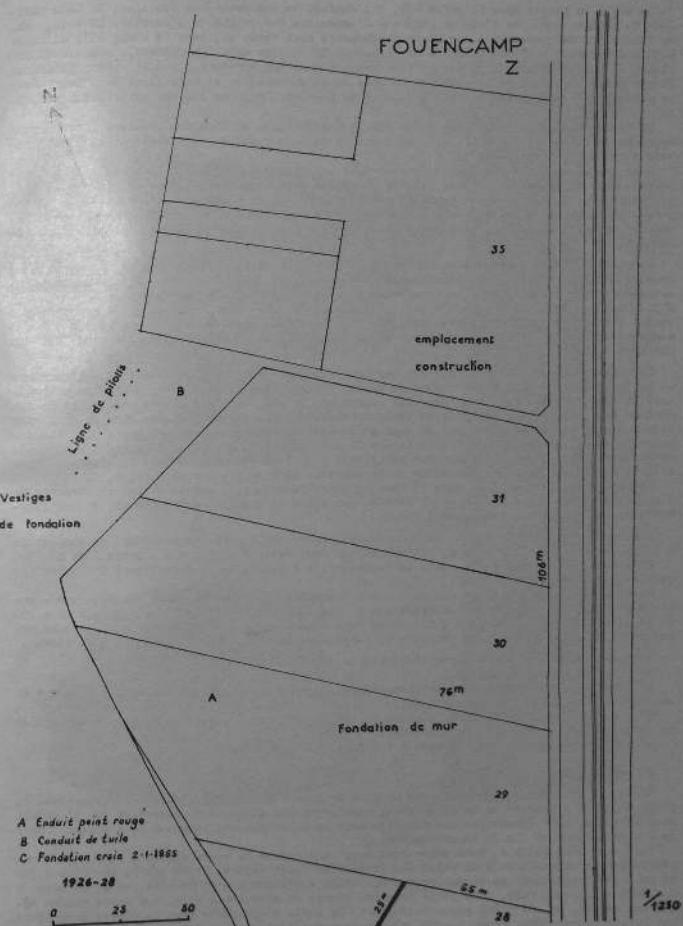


Fig. 8. — Fouencamp.

8 février 1904

Le matin on trouve dans la pièce 435, à l'endroit de nos premières fouilles, M₁ deux carreaux de pavage. Sur l'un d'eux on remarque l'empreinte des doigts de l'ouvrier. Le soir, M₁, H. Macqueron et A. de Clermont-Tonnerre sont venus et, dans le champ 437, au point M, ils découvrent : 1^o une quantité de fragments de colonne très importants... avec le décor Pluma; 2^o au-dessous, on trouve encore en grand nombre des morceaux d'enduit avec peinture. Divers de ces morceaux de colonne ont pu être adaptés comme ils se trouvaient dans leur état primitif. Ils forment un fragment de colonne de près de 1 m 50 de hauteur artisanalement reconstruit.

Au cours de l'année 1904, nous avons repris nos fouilles et l'un des premiers jours nous avons eu la satisfaction de trouver une pièce de monnaie romaine à l'effigie d'Adrien. Le revers surtout est très fruste.

Puis, au point M, là même où en février nous avions mis à jour des fragments de colonne relativement importants et des plaques d'enduits avec peintures et dessins, les 7-9-13-16 septembre nous découvrions une quantité d'autres morceaux de colonne et d'enduit. Presque tous jours, l'enduit se trouvait sous les pierres, à 0 m 60 de profondeur environ. La peinture des enduits en sortant de la terre paraissait aussi fraîche que si elle avait été appliquée tout récemment.

Au point M, le 16 septembre et les jours suivants, 14 et 15 septembre, nous avons mis à découvert d'autres pierres avec dessins sculptés autres que le décor Pluma. Mais ce n'est point seulement en ce point M que l'on trouve des pierres et de l'enduit avec peinture. Plus loin, à 33 m environ dans les champs 437 bis, au point A, de notre plan, nous en avons aussi découvert : d'abord de petites pierres taillées régulièrement, ensuite de l'enduit remarquable, - remarquable surtout et par les matières qui le composent et le fini de l'application de la peinture.

Déformés, si les fouilles étaient continues, nous n'aurions plus à errer à l'aventure en quelque sorte dans la vaste plaine de Marca. Les fouilles futures pourraient être méthodiques et approfondies. En effet, dans les champs 436 et 437, il y a 9 lignes parallèles de fondations très importantes et 2 autres transversales. Ces fondations sont importantes et par leur longueur et par leur largeur et leur profondeur. Nos travaux nous ont amené à étudier principalement la fondation B C bis. Elle a 23 m de longueur, 1 m 50 de largeur, 1 m 20 de profondeur. Elle est composée presque uniquement d'un énorme blocage à bain de ciment. Près d'elle, au sud-est, du côté du village de Valanglart, il y en a 4 autres H, J, K, L.

Entre C et H, il y a 10 m. Mais il faut le faire remarquer, c'est là et par un concours de circonstances, le seul point trouvé, par suite de fouilles approfondies, et nos fragments de colonne et nos fragments d'enduit.

Continuons à donner le détail de nos mesures, entre les diverses fondations. Au sud-est de B C bis, entre C, H, il y a 10 m, entre H et I : 6 m; entre I et K : 9 m - entre I et L : 5 m. Au nord-ouest du côté de la route de Moyenneville à Abbeville la fondation B C bis est en parallèle avec d'autres G F E D.

Entre C et G : 4 m - entre C I et F : 9 m - entre F et E : 4 m - entre E et D : 5 m - entre G et F, il y a une fondation transversale qui, à 7 m à partir de G, se trouve à 2 m 50 de la pièce 436. De F à E, il y a une autre fondation transversale. Toutes ces fondations, comme celle B C bis, la première découverte, paraissent formées d'un blocage à bain de ciment.

Donnons encore quelques mesures indicatives :

1^o - F a un mètre de largeur.

2^o - sur la fondation E, dans le champ 437, à 10 m du champ 436, il y a un lit de silex et au-dessous, des fondations en moellons.

3^o - sur la fondation L, dans le champ 437, à 10 m environ du champ 436, il y a du mortier et divers matériaux à 0 m 50 de profondeur.

4^o - la fondation B C bis s'avance à 7 m dans le champ 436.

20 octobre 1904

Enfin, le 20 octobre, fut pour nous un jour de grande satisfaction dans nos recherches. Au point A, le 16 septembre et le 15 octobre, nous avons mis à jour des pierres et de l'enduit avec peinture, nous découvrions une muraille toute en silex sur une longueur de 4 m avec près de 2 m de largeur et 1 m 20 de profondeur.

Puis, au même point A, nous découvrions sous une couche de terre végétale de 0 m 30 une pierre carrée entourée de gros silex que le mortier reliait encore. Cette pierre est tout à fait en ligne droite avec la fondation B C bis. Elle a d'abord 0 m 55 de côté, et s'enfonce à 0 m 80 dans le sol. Puis, sous cette première pierre et attenant à elle, une autre pierre également carrée. Au sud (côté village Valanglart) la surface est plane avec la pierre supérieure. Les trois autres cotés sont 0 m 005 plus larges que la pierre au-dessus. Cette deuxième pierre s'enfonce à 0 m 40 dans la terre. Donc, les deux pierres superposées forment une hauteur de 1 m 20. Que signifie cette pierre ainsi ensevelie et maçonnée si solidement dans le sol ? Nait-il la base de notre fût de colonne au décor Pluma ? Était-elle à l'angle d'une cons-

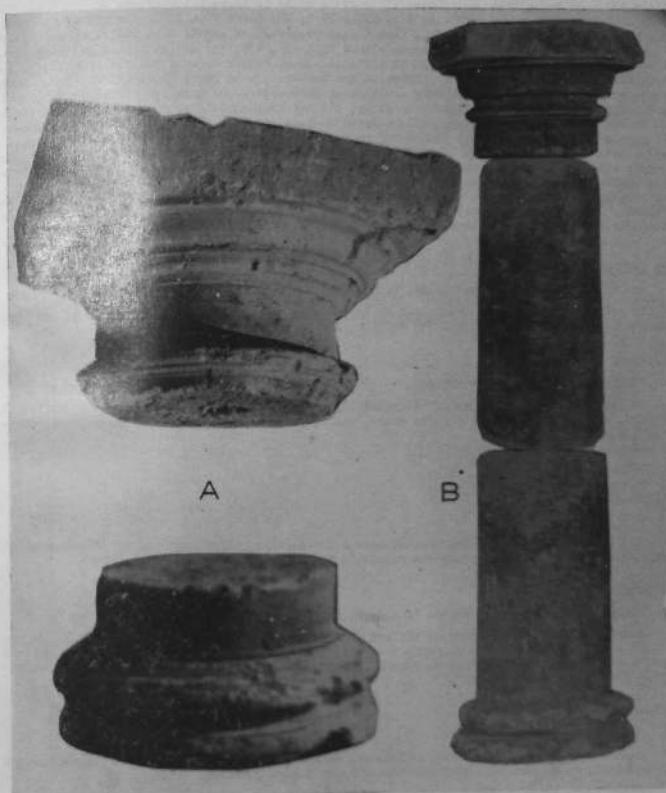


Fig. 9. — A. Base de colonne et chapiteau trouvés à Fouençamp.
B. Colonne avec base et chapiteau trouvés à Liercourt.

truction avec le mur de silex comme soubassement ? Ce gros mur était-il le soubassement des colonnes du péristile de l'établissement romain ? Tout autant de questions auxquelles il est encore impossible actuellement de donner une réponse.

En attendant disons que cette pierre si importante et qui se trouve encore sur place est : 1^o) à 129 m 30 de la Croix qui Corne; 2^o) à 193 m 80 de la borne kilométrique 20, Cambrai; 3^o) à 35 m 70 de C et perpendiculaire à la ligne X Y; 4^o) entre C et X, il y a 107 m 40, Cambrai. Ces mesures sont parfaitement exactes... tout à fait précises, et seront fort utiles si un jour il est loisible d'étudier davantage ces champs 435, 436, 437, 437 bis et autres qui nous paraissent être l'emplacement principal de l'établissement romain dont la destruction, dit la tradition, remonte à l'époque de l'invasion des barbares. - Au cours de cette révolution, nous avons parlé d'un fragment de colonne artisiment reconstitué. De louables efforts ont abouti à un résultat plus précis encore. En effet, 1^o) les fragments de colonne reconstruites sont au nombre de trois; 2^o) sur un solide support de bois, on peut voir : a) d'abord un fragment de pierre avec tore et dessin Pluma, encore tout intact sur sa circonference en représentant par conséquent la grosseur de la colonne Pluma; b) à côté se trouvent plusieurs morceaux de pierre représentant une grecque ayant orné sans doute la frise du monument; c) puis plus loin deux autres fragments fort bien reconstitués. Ils sont ornés d'un superbe dessin et devaient, ce nous semble, appartenir l'un à la partie supérieure, l'autre à la partie inférieure de la colonne. 3^o) enfin, sur quatre panneaux formés de cadres en bois et garnis intérieurement de treillis, on a exposé avec beaucoup de goût la plupart des objets gallo-romains découverts.

LE CARDONNOIS

Beauville, *Histoire de Montdidier*, t. I, p. 27.

En défrichant le bois du Cardonnois de 1846 à 1859 on a recueilli des ferments, des os, du charbon, des médailles d'Auguste, Agrrippa, Nerva, Trajan.

CHIRMONT

Fichier Bienaimé, chez M^e Crampon.

Au lieu-dit "Le Vieux Chirmont" Bienaimé signale la découverte de substructions, tuiles à rebord, faïtières, débris de poterie grise, noire, jaune, rouge, fragments de colonne, caisse de pavage.

COQUERELLES voir LONG.

CONDÉ-POLIE

SSAP, t. 2, p. 241.

p. 379. M. Ludovic du Liège, propriétaire à Condé-Polie, offre au Musée une fibule romaine en bronze trouvée dans cette commune au milieu des déblais du chemin de fer (1846).

CONTALMAISON

Histoire de l'arrondissement de Péronne, t. I, p. 374.

Existence antérieure près de ce village d'une antique localité, vicus gallo-romain, du nom de Labilene, située à peu de distance de l'ancien château vers Biscourt et sur le versant sud de la colline dans la direction de Bécourt. On y a découvert des médailles romaines, "des débris d'architecture byzantine".

COURCELLES-SOUS-MOYENCOURT

SSAP, t. 4, 1851, p. 363.

L'abbé Pouillet offre au Musée un fragment de fibule en bronze trouvé entre Courcelles et Moyencourt, en un lieu où l'on trouve souvent des tuiles romaines.

SSAP, t. 6, 1856, p. 524.

M. l'Abbé Martin, curé de Courcelles, offre à la Société : 1^o un grand bronze AURELIUS CADAR ALF. PT. R. POT. XIII COS II. R/ Mars portant un trophée. 2^o un moyen bronze FL. VAL. CONSTANTIVS NOB C.R. R/ GENIO POPULI ROMANI. Génie debout tenant une patère et une corne d'abondance.

SSAP, t. 8, p. 97.

M. l'Abbé Martin mentionne un champ à Courcelles-sous-Moyencourt au lieu-dit "La Couture" dans lequel on a trouvé plusieurs fois des tuiles romaines et des médailles.

PLANCHE 153

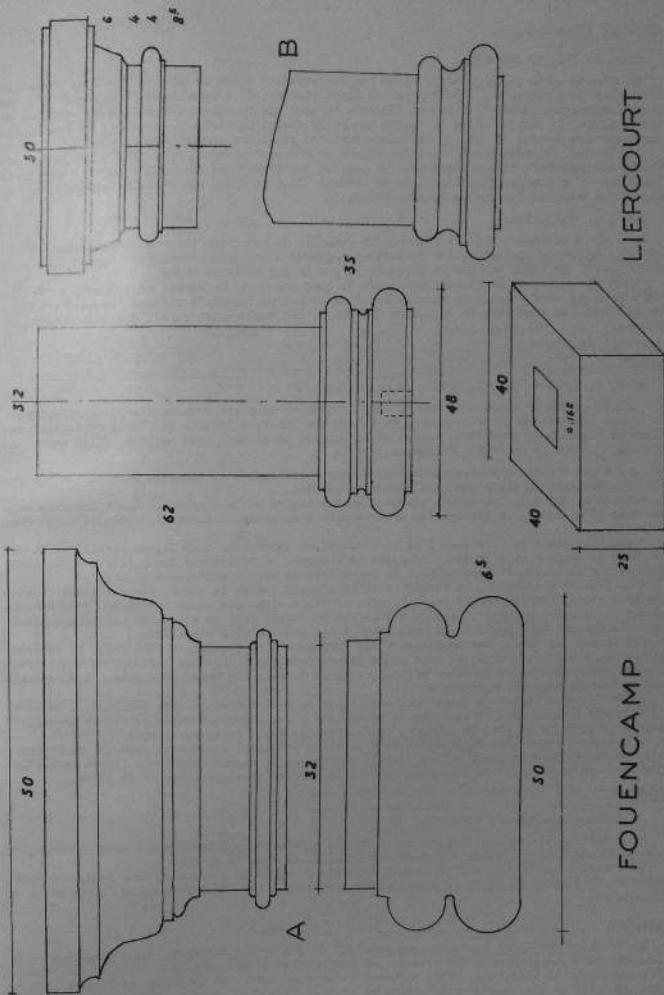


Fig. 10. — A. Fouenencamp.
B. Liercourt.

LIERCOURT

FOUENENCAMP

LE CROTOY (figure 7).

MSEA, t. III, p. 208-209.

Un banc de sable et de galets s'étend transversalement entre la baie de la Somme et la vallée de Rue vers laquelle il descend par un large plateau. Il s'appelle le "Couver-Barre". Un chemin de traverse nommé "La Voie du Pilote". Ce banc est recouvert d'une faible couche de terre végétale. Il est divisé en un grand nombre de champs cultivés. A droite et en avant, il porte sur son plateau le village de Saint-Firmin et plusieurs fermes considérables.

Sur le banc lui-même on découvre des ruines de l'époque romaine, on y trouve des murs enfouis, environnés de tuiles à crochets et petites taftières, des carreaux à pâtes d'une forte épaisseur et de grandes dimensions, de la poterie. Dans le champ qui descend vers Mayoc, on trouve des monnaies (de Trajan à Constantin).

MSEA, t. VI, p. 239.

On a mis à découvert près de l'extrémité actuelle du banc, non loin de l'emplacement de l'ancienne église de St-Pierre, les fondations entières d'une maison romaine. C'était une aire carrée ayant dix pieds de côté et pavée de larges dalles en terre cuite.

Quand on descend de la partie supérieure du banc sur le vieux Mayoc, on traverse à mi-côte des champs qui sont remplis de tegulae réduites en petits fragments et dans lesquels on trouve des médailles (monnaies de Vespasien à Probus). Cet emplacement aurait été occupé par une abbaye.

DAMERY

MSAP, t. I, 1838, p. 477, Notice de M. Bateux.

Dans la partie du village de Damery vers l'ouest et dans une étendue d'environ 3 hectares en terres labourées qui y touchent, on trouve une quantité infinie de débris de tuiles romaines et beaucoup de médailles, toutes en bronze, et la plupart très petites. Elles sont de Postume, Constantin le Grand, Théodore.

Il y a peu d'années, en élargissant le chemin du village à la ferme du Murs qui en est proche, on découvrit un grand nombre d'ossements humains.

Ayant remarqué dans les terres enssemencées des lignes où la végétation était beaucoup moins forte qu'ailleurs, je demandai au propriétaire d'un champ de lancer la permission de fouiller.

A quatre pieds de distance l'un de l'autre, on apercevait deux lignes parallèles de deux pieds de largeur et d'environ 200 pieds de longueur où la luxure était très faible. Quelques débris de tuiles étaient mêlés à la terre dans la partie supérieure du sol.

A un pied de profondeur, on rencontra en plus grand nombre de semblables matériaux avec quelques silex, des pierres de craie blanche de Villers-les-Roye ou de Guerbigny, d'autres pierres, du calcaire grossier, pareilles à celles de Ville, près de Noyon, et une petite pierre de craie blanche dure de Caix. Le tout avait à peu près un pied d'épaisseur.

J'y trouvai un tibia, une omoplate et des fragments d'os humains. A deux pieds de la surface du sol était une couche, de deux pieds de profondeur sur trois de largeur, de craie blanche qui avait sans doute été bien battue, car elle formait une masse très dure. Elle reposait sur un terrain argileux très ferme.

Entre les deux lignes de fondation, les débris de tuiles étaient fort nombreux, beaucoup plus que de l'autre côté de la ligne où la fouille eut lieu. Une tuile retrouvée mesurait 15 pouces de longueur et onze de largeur. Un fragment de tuile en terre blanche.

A quelque distance des deux lignes dont je viens de parler et dans un sens qui la croise, on voyait dans un champ de bûche, par la différence de végétation, trois lignes parallèles d'environ soixante pieds de longueur, de deux de largeur et de distance de 14 pieds.

DEMINI

A. Lediou, *Histoire de Demuin*, p. 4.

Au sommet de la colline, découverte de tuiles à rebords, de poterie rouge dite de Samos, de pièces de monnaies à l'effigie d'empereurs romains, de vase de bronze.

On remarqua entre Demuin et Beaucourt en Santerre, près de l'Arbre du Bois Pendu une surélévation de terrain en forme de quadrilatère, Lediou y a ramassé des morceaux de tuiles et de la poterie.

DOMQUEUR

La Table de Peutinger mentionne une localité du nom de *Duroicoregum*. Les archéologues la situent soit à Domquerelle, soit à Bouriez. Les découvertes d'antiquités y sont assez nombreuses. On relate dans le BSEA, t. 3, 1885, p. 36-42 qu'on a découvert en labourant le 30 mars 1885 quatre amphores et cinq vases plus petits au lieu dit "les Gaze" dans un champ appartenant à M. de Butler, à 250 m. environ sur la déclivité d'un vallon dit de Domquerelle et à 300 m. de l'

FOUENCAMP

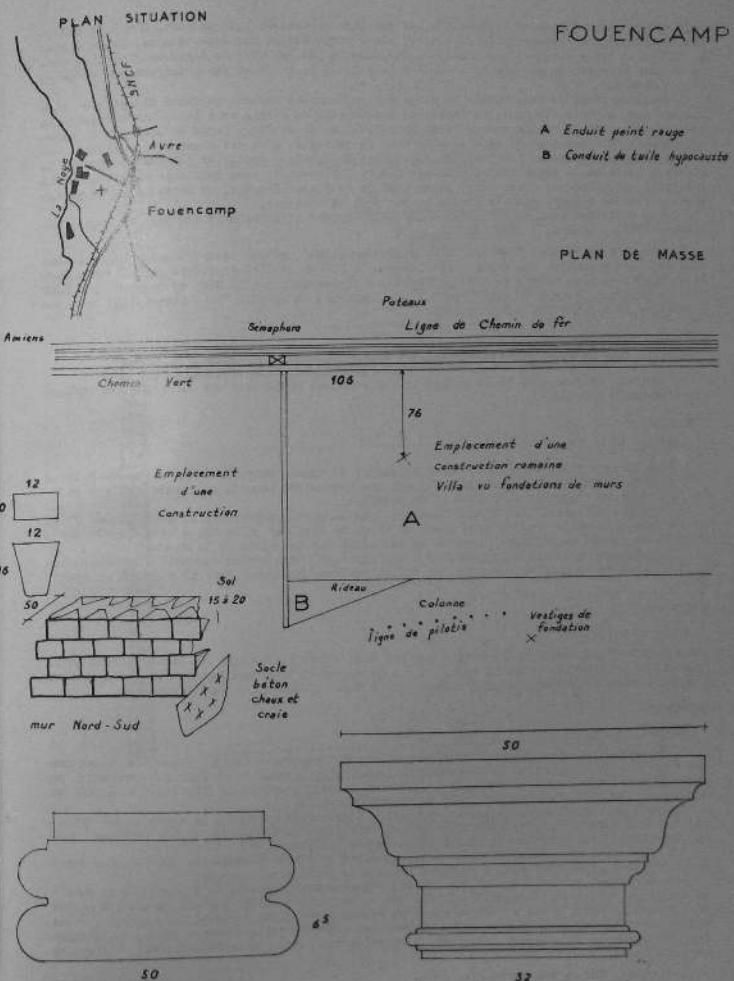


Fig. 11. -- Fouencamp.

voie romaine dite "Chaussée Brunehaut". Les amphores mesuraient 1,12 de haut, 0 m²5 de diamètre et avaient une contenance de 24 litres; elles comportaient une base pointue. Elles étaient faites en terre rouge. L'une d'elles a été achetée par le Musée de Pontbliet. Les cinq vases se sont émiettées au contact de l'air. Non loin de là se trouvent des substructions et la porte dit "romain".

L'ancienne ferme de Domquerelle se situe à l'emplacement du bois de forme elliptique bien visible sur la photo aérienne. La vallée de Domquerelle se dirige vers la chaussée romaine. La chaussée franchit la vallée sur un petit pont de 13 m, 96 de long, large de 2 m, 30. Il permet aux eaux de ruissellement de s'écouler sous la route. Ce pont est construit en pierre de taille de grand appareil. Les fouilles faites par l'ingénieur Houillier ont fait découvrir la chaussée ancienne en grès sous la chaussée moderne. A première vue, Houillier datait cette construction du 18^e s., c'est notre avis. Lors de fouilles récentes, un mètre carre de pavage a été déposé et remonté dans le jardin public près de l'église.

Trente médailles romaines trouvées à Domquer ont été offertes à la SMA par Mme Racine Desroux (SSEA, séance du 7 mars 1834).

On lit dans le *Journal d'Abbeville* du 3 février 1838 : "qu'une pauvre femme en fouillant dans de vieux décombres aux environs de Domquer a trouvé un SIVA en cuivre parfaitement conservé et pareil en tous points au SIVA de Dusium, à l'exception que le SIVA de Domquer a deux bras de plus que le type original". Au S.E. de Domquer, un lieu-dit "Le Campatule" au nom évocateur recélait des substructions.

DOMVAST

MSEA, t. II, p. 365, 1834.

M. de Sorus adresse à la Société deux tuiles romaines entières d'une dimension peu ordinaire trouvées à Domvast.

ENNEMAIN

SSAP, t. 7, p. 131.

L'Abbé Decagny signale qu'en 1859, en refaisant le chemin entre Ennemain et Saint-Christ, à 1200 m. d'Ennemain, les ouvriers découvrirent une excavation remplie en grande partie de pierres, de nombreux fragments de tuiles et de poterie.

"Je n'y pus découvrir", dit l'Abbé Decagny, "que la partie supérieure de trois urnes. J'ai trouvé une belle tuile romaine bleu foncé de 45 cm de long sur 30 de large et 5 d'épaisseur, et enfin de petits coquillages comme on en recueille sur les bords de la Manche".

L'Abbé Decagny a constaté la présence d'une paroi fosse à même distance d'Ennemain, vers le midi, comblée de pierres, de grès, de tuiles romaines blanches, dont il a envoyé un spécimen.

EPAGNETTE

MSEA, t. 4, p. 279.

Le Marais d'Epagnette mérite d'être exploré avec attention à cause des substructions qu'il recouvre, de nombreuses poteries que l'on y a découvert et d'un beau vase en bronze contenant plusieurs centaines de médailles d'argent que le Musée d'Abbeville vient d'acquérir.

EPPEVILLE

SSAP, t. 20, p. 660.

M. Pinsard a rédigé un rapport très complet sur la découverte faite à Eppeville en septembre 1900 d'un four de potier gallo-romain au lieu-dit "St Grégoire". Ce four fut rencontré en creusant les fondations d'un entrepôt à 0,25 sous le sol. L'entrée du four était à -1 m⁵⁰ en contrebas. Une voie d'accès conduisait au four d'Eppeville.

Il était de forme rectangulaire et comptait 4 dégagements de fumée. La muraille qui entourait le four avait 40cm d'épaisseur et était construite avec des tuiles et des carreaux sans aucun briquet. Des scories vitrifiées recouvraient les parois.

Aux alentours, on a découvert une énorme quantité de débris d'amphores. Les poteries fabriquées à Eppeville étaient toutes en terre blanche de provenance inconnue.

On peut signaler, parmi les objets les plus remarquables, recueillis à proximité du four : un cache de potier en terre cuite où l'on lit : CPV OF. Cet objet, qui n'a jamais été utilisé à Eppeville même, a été offert au Musée de Picardie par M. de Jurguet. Des monnaies, une énorme quantité de vases plus ou moins fragmentés, cruches, jattes, vastes plats, col d'amphores, vase rempli d'ossements incinérés. A certains endroits, les tessons étaient disposés par lits épais.

E. Bocquet, *Notice sur Eppeville*, 1909.

Villa de Saint-Grégoire, à proximité de la fontaine du même nom. Fouilles destinées à la

PLANCHE 155

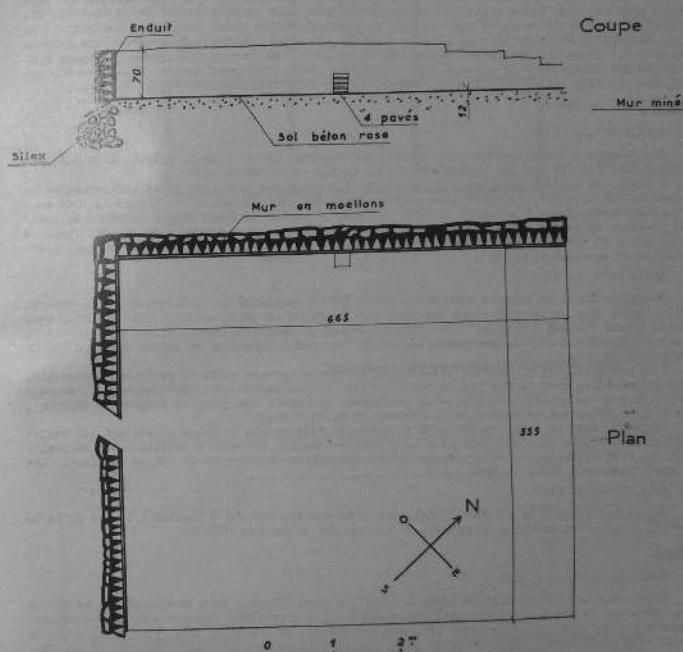


Fig. 12. — Gammaches, « Les Petites Motte » (MSAP, t. 13, p. 104). Fouilles de Darsy, 1846. Pavé en terre rouge de 20×20×9. Moyen bronze d'Hadrien. Sigle : OF SEVERVS.

fabricie de sucre (1854). Nouvelles découvertes en creusant les fondations de la maison du directeur; en creusant les fossés du chemin de fer du Nord en face de la sucrerie; en 1897 en faisant le raccordement de la voie ferrée de la gare de Ham vers la sucrerie d'Eppeville.

En 1900 en déblayant le terrain pour la construction des entrepôts, découverte d'une station romaine. Monnaies nombreuses de Domitien à Justinien. Ces pièces étaient ou répandues dans le sol ou déposées dans des vases.

Une chaussée romaine admirablement conservée traversait la partie où sont édifiés les bâtiments actuels; elle était orientée Nord-Ouest Sud-Est. Elle passait à côté de la fontaine St. Grégoire. Elle était formée d'une couche de pierres cassées parmi lesquelles emmêlait le silex. Au-dessous de cette couche, il s'en trouvait une autre, composée de pierres plus grosses en calcaire jaune et, finalement au-dessous de celle-ci des pierres plus grosses rangées strictement terminant le blocage. Cette chaussée était fortement bombée. Elle traverse Caqueray, Stay Caillouel, Cupigny, Guivry, Colzy, Golancourt, Muille-Vilaine.

ERGNIES

ESSA, 1877, p. 36.

M. Delignière donne lecture d'une notice sur Ergnies, localité dans laquelle il a fait pratiquer des fouilles sur les indications de M. Legris en septembre 1877.

A 200 m. du village, il a trouvé une fibule en bronze, des débris de vases gallo-romains de toutes sortes qui, joints à deux grands chapiteaux de colonnes, à une figure de lion accroupi en bronze formant ornement de tête de niche ou patère et à une grande quantité de tuiles romaines et de faïence de la même époque, le tout trouvé dans le même champ, à 2 ou 300 m. du village. Il existerait sur d'autres points autour du village "des traces irrécusables de monuments anciens".

ESSA, 1879, p. 181.

Nouvelles fouilles dans le même champ qu'en 1877 à proximité du village. A 300 m. environ du village, dans un terrain élevé dominant sur la gauche un petit vallon qui se dirige vers Bussu appelé "Vallée d'Ergnies". Le champ se trouve à gauche du chemin allant d'Ergnies à Famechon à proximité d'un autre chemin allant de Famechon à Gorenflos et appelé Chemin d'Autor ou chemin du Roi.

J'ai constaté, dit M. Legris, l'existence de débris enfouis entre 60 et 80 cm : ossements, tessons d'amphores avec marques GPS un outil en fer... Tout paraît avoir été bouleversé, saccagé, brûlé de foin en combi. Le sol, à la profondeur ci-dessus indiquée, se compose de cendres, de pierres, de tuiles calcinées et au-dessous l'argile vierge.

ailleurs, dans un champ un peu plus éloigné, se rapprochant de Bussu en suivant la vallée d'Ergnies à droite vers Saint-Riquier où y domine Famechon et Bussu à environ 1 km. La position est très pittoresque. Nous y avons trouvé des débris de vases et de tuiles romaines. Les taupeurs ramenaient de la cendre.

ESSA, 1884, p. 52.

Objets présentés à la Société d'Emulation d'Abbeville, trouvés à Ergnies : 1) une perle de verre. 2) un petit ornement en bronze. 3) une marque de potiers ATTISSV.

EPHEY

ESSAP, 1862, t. 8, p. 319.

Etabli sur la voie romaine de Reims à Arras. Au nord d'Ephey, vers Haudicourt, se trouve le carrefour de Revelon. On trouve l'emplacement d'une importante bourgade gallo-romaine, notamment à l'endroit, où il existe la poste aux chevaux ou "mutatio" dont j'ai vu déparer la cour et démonter les soubsollements de pilastres enfouis sous une épaisse couche d'alluvions.

Les fouilles faites en ces lieux pour en extraire des matériaux ont mis à découvert un certain nombre de caves, entre autres une non voûtée et dont le plancher détruit par l'incendie du bâtiment supérieur a permis qu'elle s'empile tant de débris carbonisés que d'objets ou ustensiles à usages d'une époque antérieure au VI^e siècle. Un grand nombre de médailles, de Ju-les-César au Bas Empire.

Cette cave de structure toute particulière avait dans ses murs d'énormes pierres dont plusieurs, grossièrement ciseillées sur quatre faces, indiquaient une destination antérieure à leur dernier emploi.

Le centre de cette bourgade romaine traversée par 6 chemins est dans un vallon où un dépôt de 2 m d'alluvions recouvre les substructions antiques, excepté sur les versants où les débris de fondations et les fragments de poteries indiquent les limites. Au Nord, on trouve des sarcophages.

La voie romaine, dans sa traversée du centre de la bourgade y est en contrebas de 2 à 3 m du sol actuel. Un sédiment argileux de cette épaisseur la recouvre et les fouilles qui s'y pratiquent chaque année pour en extraire la couche de cailloux, épaisse en cet endroit de 1 m 60 sur une largeur régulière de 6 m, permettent l'intéressante étude, tant de sa structure et des réparations faites à la suite des siècles, que des coupures trouvées de distance en dist-

PLANCHE 156

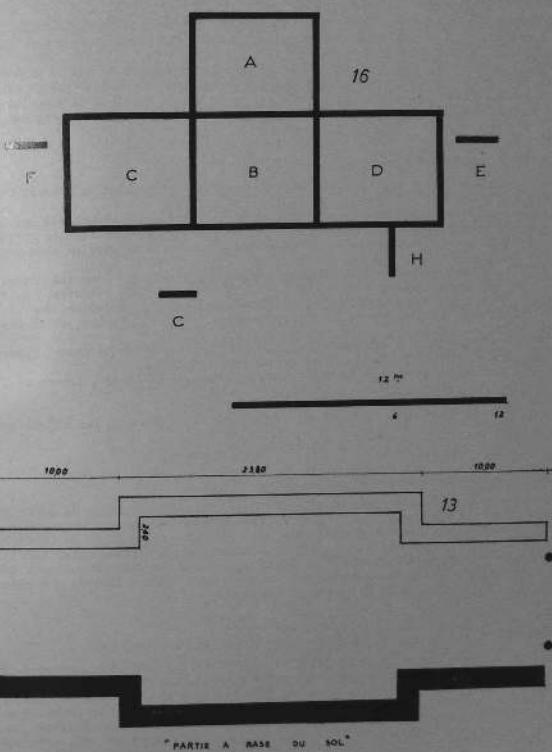


Fig. 13. — La Housoye « Le Templier », 1840. Relevé de Louis Doucet MS 2179, Fond Masson, Bibliothèque Municipale.

Fig. 16. — Noyelles-sur-Mer. « La Briqueterie » (*Histoire des 5 villes et 300 villages*, t. VI, p. 166). Plan provenant des archives de la Société d'Emulation d'Abbeville.

ance dans les bas-fonds de son parcours et qui indiquaient un barrage probablement opposé aux convois envoisés du V^e siècle.

ESTREES DENIBOURT

BSAP, t. 8, 1864, p. 348.

Le Maire signale des découvertes antiques dans une briqueterie en exploitation à 100 m des dernières maisons, à droite de la voie romaine. Le sol a été creusé sur 30 m de long et 2 m de profondeur, au lieu-dit "La Sole de Berny".

Cette excavation se trouve traversée par d'anciennes tranchées de 1 m 70 de large, profondes 0,70 à l'est, 2 m à l'ouest. Elles ont été entièrement comblées de terre calcinée, paillée brûlée, débris de charbon de bois et fragments de tuiles romaines ou poteries. On y trouva une dent de sanglier, 2 fragments de meule à bras. Tombes romaines le long de la chaussée.

ETALON

Duhamel, *Canton de Nesle*, 1884, p. 50.

Entre le village et le bois de Liancourt, au lieu-dit "le Paraclet" s'élevait une villa dont l'étendue occupait 2 hectares.

Les fondations calcaires sont encore apparentes et, lorsqu'on laboura son emplacement, une ligne blanche marque les contours des murailles. De même, lorsque la récolte commence à croître elle est moins vigoureuse au-dessus des substructions et elle dessine elle-même le plan de la ville.

Des fouilles pratiquées par M. Hadingue-Delvigne ont révélé que l'ancien niveau des appartements n'est qu'à une profondeur de 0,30 à 40 centimètres. On y a découvert des fragments de peinture murale, des gonds, des ferrures de portes, une épingle en ivoire, des tuiles *imbrex* et *tigulae*, un cube de mosaïque en porphyre, une médaille de Constantin, un os percé d'un trou.

Le lieu est situé près d'un chemin appelé "Tapied", il traverse Germon, Hyencourt le Ch^d, Oniecourt, Hyancourt le pt, Curchy, Thillot, Etalon, Hoiglise.

Lieu-dit "La Fosse Burie" appelée dans le pays "Ch'Boirie de César", source de l'Ingond.

Coct, *Histoire d'Etalon*, p. 4.

Il a pu exister au lieu-dit "Les terres noires" une villa romaine. Les objets trouvés sont de cette époque.

FALVY

Histoire de l'arrondissement, Péronne, 1869.

En avril 1868 sur l'emplacement de l'un des deux postes romains dont il a été fait mention aux articles Athies et Ennemain, à 1 km de cette dernière commune sur la gauche de la route de Falvy et au bord de l'ancien chemin, on a mis à jour à environ 50 cm de profondeur deux vases peu remarquables contenant quatre mille pièces romaines en bronze assez bien conservées. Sévère Dioclétien, Maximien, Maxence, Constantin, Licinius. Le Musée Napoléon à Amiens possède une tuile romaine de couleur blanchâtre d'un grain fort délicat trouvée précédemment au même endroit au milieu de débris et de ruines antiques.

FAMECHON

Conférence faite aux Rosat par Ponchon sur les Villa romaines, 1913.

"Près de la ferme de Rot ou de Raoul, j'ai vu déblayer en 1866 pour combler le lit de l'ancienne rivière, une partie de tuiles d'une villa romaine. Les fondations des murs en pierre de taille étaient parfaitement indiquées et, pour éviter à jamais sa disparition, j'eus soin de cacher sous terre un chapiteau de colonne que j'exhumai plus tard en présence de M. Delambre, aujourd'hui conservateur du Musée de Picardie pour le lui faire dessiner. Quantité d'ossements et de coquillages furent enlevés. Plusieurs tuiles intactes qui servirent à faire des apides de ruches d'abeilles, des bandes de cuir provenant sans doute d'un harnachement de cheval, des monnaies, des morceaux d'enduits colorisés et de minces plaques de marbre blanc. Au lieu-dit "Le Mont de la Warde" même territoire près du chemin des chasse-mareés se trouvent des substructions analogues, visibles vers le milieu du XIX^e siècle."

Voir Frémontiers.

FLESELLLES

BSAP, t. 16, 1886, p. 478.

Pinsard attire l'attention de la société sur les substructions découvertes lors des fouilles opérées sur le territoire de Flesselles au lieu-dit les "Longs champs de Sevières" ou "La Motte Grancourt". M. Durand lit la Notice du Journal d'Amiens du 1er juillet 1866.

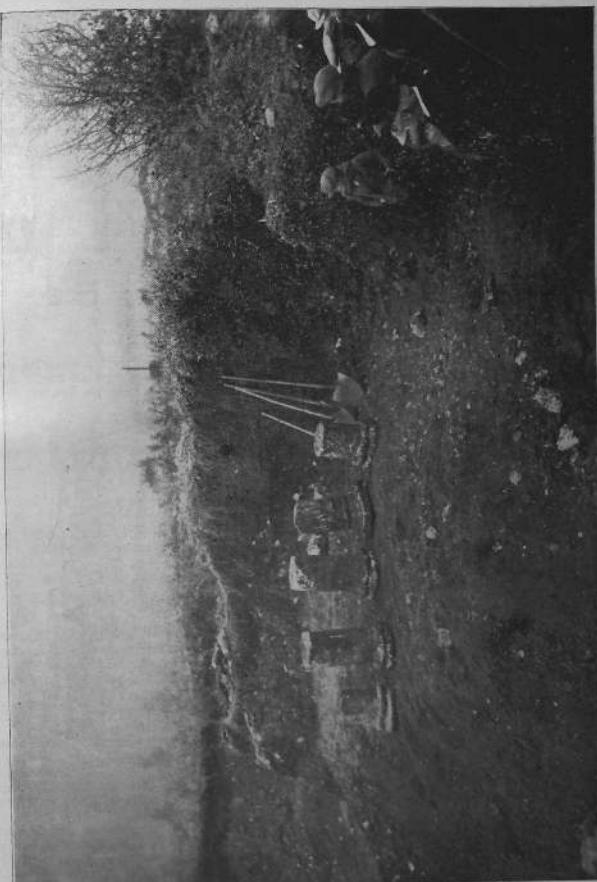


Fig. 14. — Fouilles de Liercourt.

Cabinet Historique de Picardie et d'Artois, t. 3, p. 107.

Des fouilles entreprises par un cultivateur de Flesselles sur le territoire de cette commune, au lieu-dit "Les longs champs de Savière" ou "La Motte Grancourt" viennent de mettre à découvert une maçonnerie de moellons entourant un espace de 24 m de long sur 7,80 de large. Le massif a une largeur de 0 m90 et une épaisseur de 0 m55. La pioche des terrassiers a extrait un morceau de chapiteau et des tuiles blanches. Les fondations sont celles de l'antique ferme de Savière détruite depuis longtemps.

Tout autour de ces vieilles fondations qui touchent presque au chemin blanc de Flesselles à Villers-Bocage et aujourd'hui au G.C. 113 de Vignacourt à Hérisart, le sol est jonché d'éclats de grès, de tuiles romaines, de moellons noircis par la fumée.

En creusant un puits à même on a découvert au même endroit un sarcophage et un peu plus loin plusieurs pièces d'argent à l'effigie de Gordien.

FREMONTIERS

Cabinet Historique de Picardie et d'Artois, t. 13, 1898, p. 9.

En 1848 en nivelant une partie de marais sur la droite de la rivière, à 300 m environ de la route de Poix à Conty, on a dégagé une partie de motte sur une étendue de 100 m² et élevée de 50 à 60 m au-dessus du sol. On y a trouvé une pierre octogonale, plusieurs grosses pierres, des fragments de fer, de tuiles à rebord, des bagues romaines. Cette partie de marais appartient à la commune de Famechon.

Voir Ramechon.

FRESNOY EN CHAUSSEE

MSAP, t. I, 1938, p. 476 (M. Bateux).

Vestiges à l'extrémité nord du terroir le long de la route le long de la route et aussi de l'autre côté de cette route sur le territoire du Quesnel. Le hameau de St-Marc et un petit fort carré en terre de 3 à 4,50 m d'élévation occupent la place de Setuci. On y trouve beaucoup de tessons de tuiles romaines, des médailles, un moyen bronze d'Aelius.

MSAP, t. III, p. 114.

M. Rigollet offre à la Société un fragment de tuile romaine trouvé vis à vis St-Marc près Fresnoy en Chaussee.

FRETTIMEULE

Darsy, Le canton de Gamaches, 1858, p. 140.

A Maigneville, à l'extrémité de la rue dite de Vismes, vers Rugmenard, on rencontre des ruines romaines, comme des emplacements de maisons, des moellons, des silex, des tuiles à rebords.

FOUCAMP (figures 8-11).

Notes de M. Ponchon, conservées par M. Crampon. "Balneum".

Découverte en 1862 de vastes substructions dans la propriété Dutel. Les bassins étaient construits avec de larges plaques de marbre, tuyauterie en cuivre vendue à un brocanteur. Les dalles ont servi à pavier les étables. Des pilotis à l'emplacement marqué d'une croix. Tuiles rouges çà et là. Les sources étoffées ont rejouillé un peu plus loin, baignant des cressonniers divers.

1866 - Divers objets provenant du balneum (MSAP, t. 9, p. 194).

1867 - Bracelet en jais.

1926 - A l'extrémité des pilotis, vestiges de fondations : grosses pierres, ciment rose, marbre blanc, pierre blanche de carrelages, bases de colonnes, débris de tuiles à rebord, morceau de pierre schisteuse ayant peut-être servi de pavage, poterie grise et rouge, faïences. Dans le champ au-dessus, fragment d'enduit peint en rouge (A). Base de chapiteau de colonne très bien moulurée, grosse pierre moulurée taillée en biseau, marbre blanc, vert, rouge, objets divers.

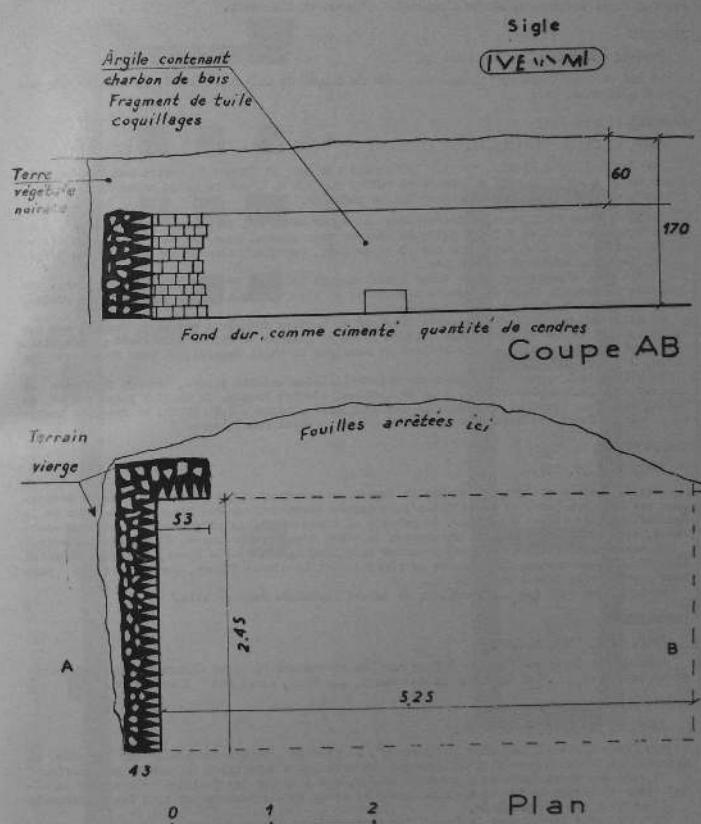
D'après M. Bienaimé, pas de fondation, mais décombres pour faire un passage dans le marais décomposé provenant de la villa dans le champ au-dessus. Dans le pré triangulaire B, conduit de tuile (hypocauste ?) avec bassin (jet d'eau ?) (Bienaimé, M. Ducastel et M. Monard).

1928 - Fragment de colonnes d'ordre "Toscan", marbres, tuiles, pavages.

FRYELLES

Prairond, Hist. 5 Villes, 300 Villages, t. 6, p. 572.

Le 20 novembre 1867, M. J. Carbonnel trouve au Pré à soixante centimètres de profondeur.



ECHELLE 1/2 P.M.V. Douchet. 4 Dec. 1927

FIG. 15. — Fouilles de Liercourt.

à l'emplacement d'un bois défriché quelques années auparavant par M. de Saveuse, une grande quantité de poteries gallo-romaines, parmi lesquelles des fragments ayant une ouverture de 40 cm. Ces vases étaient entourés d'ossements d'homme et d'animaux.

FRICAMPS

Cabinet historique, t. 13, 1898, p. 13.

Le sol du territoire de Fricamps est semé de débris de tuiles à rebord, de briques, de poteries anciennes, etc.

GAMACHES (figure 12).

BSAP, t. 13, p. 104 (Barsy).

Sur le bord de la Bresle, on voit le terrain s'élever et former un tertre couvert d'un longueur de 90 m sur 45 m puis s'étendre en retour sur 150 m. C'est ce qu'on nomme "les Petites Hottes", on y rencontre des débris de tuiles romaines.

En 1846, nous fouillâmes et découvrîmes un appartement qui formait un quadrilatère : longueur 6,65 m de N.O. au S.E. et 5,75 m de largeur dans œuvre. Deux des murs existaient encore au N.O. et au S.O. bien conservés sur 70 cm de haut, recouverts d'un enduit de 2 à 3 cm d'épaisseur. Les deux autres étaient minés.

L'aire de l'appartement était formé d'une couche de béton de 12 à 15 cm d'épaisseur, sur laquelle paraissait avoir été placés des pavés. Il s'en trouvait une dizaine de tuiles rouges, carriés de 20 cm de face et 9 cm d'épaisseur.

Au milieu du mur N.O. quatre pavés liés par du mortier formaient une pile. Dans le mur S.O. une ouverture de 1 m 22 descendait jusqu'à 25 cm en dessous du béton. Elle était percée diagonalement vers l'ouest. Les murs étaient en moellons de petit appareil et leur fondation en silex.

Au milieu de l'appartement, nous avons recueilli des enduits peints, décorés de lignes et de feuilles. Deux moyen-bronzes, l'un de Hadrien, l'autre fruste. Un moellon formant clef de voûte, peint en jaune et bleu suivant les diagonales. Sigle : O F SEVER, un fragment sculpté : sein de femme, en marbre, écaillles de moulins, petits coquillages.

GENERMONT

BSAP, t. 9, p. 199.

Près de Fresnoy et Berny se trouve le hameau de Genermont. On a découvert à peu de profondeur ces derniers temps et au milieu d'importantes substructions des fragments nombreux de larges briques, de tuiles à rebords, de poterie en terre rouge, de sarcophage, de pierres mouillées, etc., de l'époque romaine et portant la trace d'une grande ruine, d'un vaste incendie.

De nombreuses médailles ont été trouvées au milieu de ces débris épars, de César à Constantin. Une clef en bronze, un bijou en or représentant la déesse Pomone, une bague en or portant gravé sur le chaton une abeille.

La tradition veut que les Templiers se soient installés dans ce site.

GENTELLES

BSAP, t. 8, 1863, p. 155.

Trouvée sur la route d'Amiens à Roye par les agents des Ponts et Chaussées, une petite romaine (statera). Balance romaine en bronze, bon état, ainsi que 2 médailles.

GOUY (SAINT-PIERRE 8)

BSAP, t. 22, 1866, p. 128-130.

Vers Crouy s'élevait la ferme du "Quesnot". Au pied de l'espèce de falaise sur laquelle se dressait la ferme du Quesnot l'on remarquait des vestiges d'importants travaux de maçonnerie.

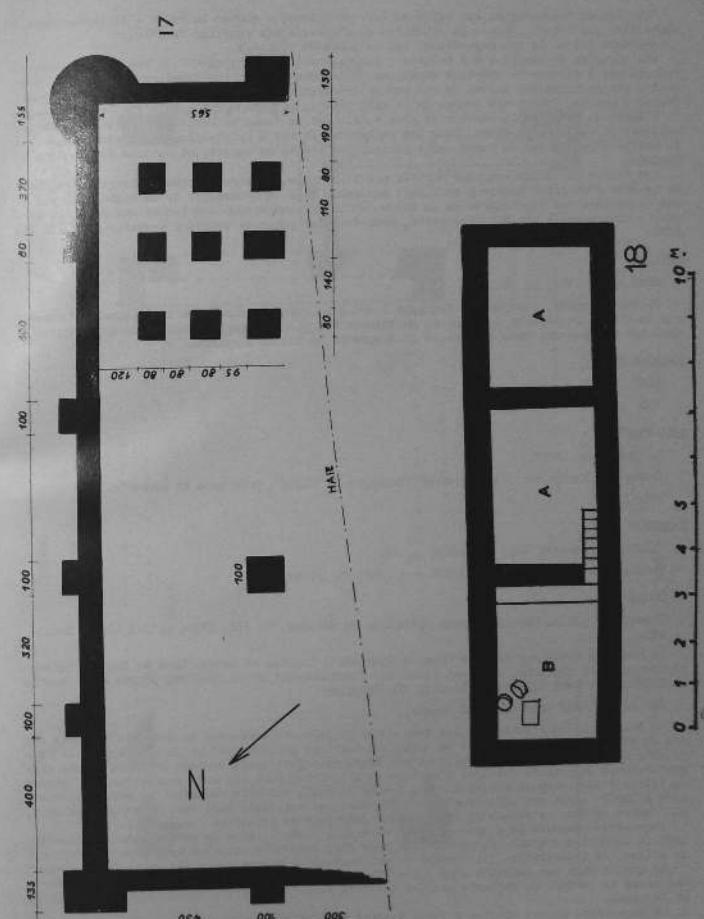
Ca sont des blocs épais de pierres maçonnées, mis à nu par les fouilles faites pour le nivellement du chemin de fer et dont la durété et telle qu'ils émoussèrent tous les instruments L'époque n'est pas précisée.

Près de cette ferme, vers la Somme, les travaux du chemin de fer firent découvrir en 1845, une quantité d'objets antiques, un baudrier, un sabre et un vase comprenant pour 2400 Frs de monnaies romaines en or. Boucher de Perthes en fut l'acquéreur.

GRIEVESNES

BSAP, t. 24, p. 403, le 8 novembre 1910, communication de M. Collombier, publiée dans BSAP, t. 25, 1911, p. 17.

Le 8 novembre 1910 M. Collombier fait la communication suivante :



"Le lieudit Saint-Aignan est situé au S.E. de Grivesnes contre la route d'Ailly-sur-Noye à Montdidier qui cotoie l'angle du cimetière où s'élevait une chapelle du XVI^e.

Altitude 112 m. Le sol superficiel est le limon de plateau.

Une bague en or massif a été trouvée par un ouvrier de Grivesnes sur une parcelle de terrain située à 15 m de la chapelle St Aignan. Elle pèse 15 g et son diamètre est de 1 cm. L'intrigue sur la cornaline bombée de son chaton représente Mercure coiffé de son pétase, debout, tourné à gauche, tenant une bourse de la main droite. Le caducée est appuyé sur le bras gauche.

D'après le cadastre le lieudit le plus voisin est le "camp de Favières". Cette appellation implique la culture des fèves. Dans les recherches faites à Saint-Aignan nous avons recueilli la moitié d'un carreau de terre cuite portant des traces de cendres et un cube de mosaïque grise.

Les débris de tuiles romaines noircies par l'incendie, d'autres débris en terre grise, mate ou revêtue d'un léger lustre y sont fort nombreux. Mais la trouvaille de la bague a limité nos recherches aux dépendances de la villa où furent rencontrées des fondations de silice taillée. Aucune monnaie n'a été découverte, toutefois les poteries semblent appartenir au III^e siècle.

HEILLES

MSAP, t. 4, 1852, p. 364.

M. René Brucamp, couvreur en ardoises à Heilles, offre au Musée une tuile romaine trouvée sur le chemin de Heilles à Fouencamp en faisant des plantations communales. On a recueilli dans ses travaux une grande quantité de fragments de tuiles à rebord.

HARBONNIERES

ESAF, t. 17, p. 428.

Voir CAIX.

HEUDICOURT

O. Gaudichon, 1878.

Trésor monétaire sur l'emplacement "Bourgade ou villa", près gare et sucrerie.

Voir EPINY.

L'HORTOY

Pilette, *Phansures Rogy l'Hortoy*, p. 23.

Vestiges de "Ferme romaine" à 200 m à l'est de l'Hortoy.

LA HOUSSOYE

Communiqué par M. Marquis. Notes extraites du Mémoire, t. III, 1858, p. 151 (Louis Douchet).

La Houssoye situé sur la voie romaine d'Amiens à Cambrai et Bayeux. Dans le bois du Sénéchal (ce bois est défriché, il était situé sur l'emplacement de la deuxième pâture à la sortie de la Houssoye vers Albert) au lieudit "Le Templier"

Ms. 2179, Louis Douchet. Fond Masson.

Ce bois garnissait autrefois les deux côtés de la route au-dessus et derrière les deux côtés du village. Le côté droit de la route fut défriché en 1839-1840 en un lieu appelé le "Templier"; on découvrit sous un monticule peu élevé, mais fort large de base et d'une grande circonférence, d'importants vestiges d'antique construction, dont les murs construits en pierre de taille étaient encore élevés à 1 m à 1 m 66 de haut, ces murs formaient un parallélogramme très allongé ayant une aile dans le milieu, dont une extrémité fait face à la route au Nord, et l'autre au Sud. La façade du côté le plus long face au levant et couchant.

Maçonnerie composée de pierre de grand appareil, blocs énormes de grès placés pâle-mêlé dans la fondation à grand bain de mortier très dur, extrémité de silice très gros, de fragment de brique. Le propriétaire fit démolir le mur composé de pierre de taille et de "pastoureaux".

On nous montre une médaille d'or à l'effigie d'Auguste trouvée dans ces ruines, de même une autre de Trajan. On rapporte que les ouvriers avaient découvert des sarcophages de pierre et de plomb.

La couverture de cet édifice s'était abattue à l'intérieur lors de l'incendie qui le mina à en juger par l'énorme quantité de tuiles à rebord qui y étaient entassées. Dans le parement extérieur étaient mélangés des silice qui formaient une espèce de marqueterie.

Sur le sol, à la partie Nord, se trouvaient deux fils de colonne, en pierre jaune très dure, ornés de gorge ou anneau. Un chapiteau mutilé dont l'ordre est reconnaissable faisait par terre.

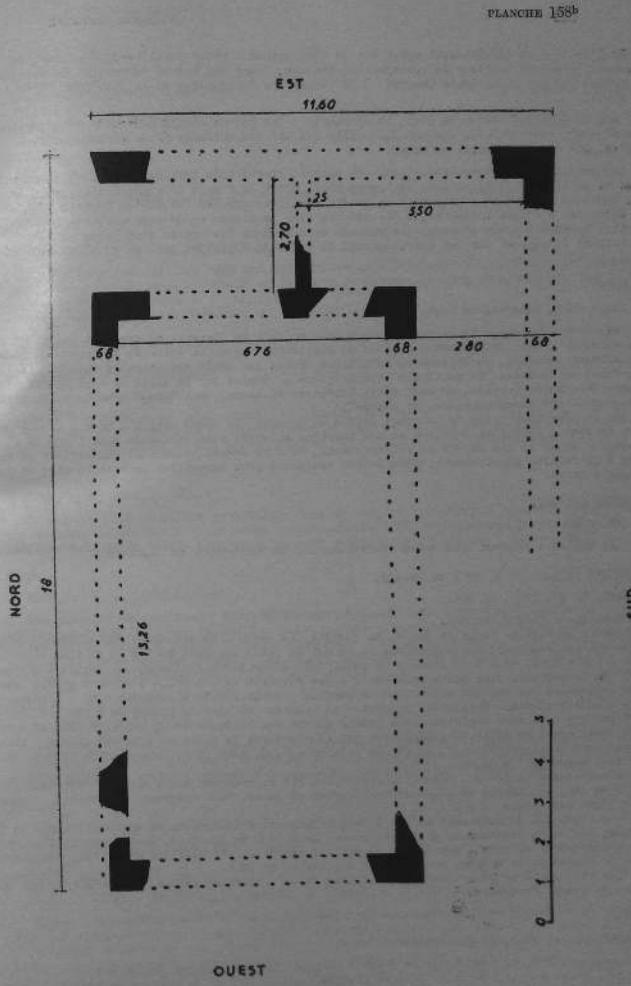


Fig. 19. — Tours-en-Vimeu. Édifice romain, 1852. Fouilles de la Société des Antiquaires de Picardie, BSAP, t. V.

En 1820 lors du défrichement opéré sur le côté opposé à cette localité du Templier, on a découvert d'autres vestiges de construction antique, comme des traces de rues et de maisons. Notice lue par nous, Louis Douchet, à la séance des Antiquaires du 12 juin 1840 (MSAP, t. 4 p. xlvi).

Lors de fouilles faites en 1844, on découvrit : une pierre sculptée découpée d'un génie (Musée n° 446), hauteur 0,58, largeur 0,70. Elle fut trouvée entourée d'une énorme quantité de tuiles. Une coupe sur pied, en métal.

Le morceau de sculpture, taillé dans un bloc de pierre très dure de plus de 40 cm d'épaisseur et qu'il a fallu scier pour le transporter, offre la figure d'un génie assis, entièrement nu, dont les deux mains soutiennent un de ces boucliers appellés "Peltes" en forme de demi-lune. Ce sujet est à l'état d'ébauche, a été exécuté avec hardiesse et on remarque sur toutes les parties un dessin plein d'énergie, la paume de la main gênante sous les traits d'un enfant.

Extrait du rapport sur les accroissements du Musée du 2 juillet 1843 et 1844 (MSAP, t. 8, p. 63).

LAUCOURT

Emile Coet, *Histoire de Roye*, p. 17.

Grégoire d'Essigny cite un autre camp romain au fort de Chassoy; on aperçoit... en effet, une enceinte, des retranchements, puis un monticule, une motte entourée de fossés; sur son emplacement existait, au Moyen-Age, un château féodal qui avait une chapelle fondée en 1206 par Henri de Chassoy. "Le monticule" dit Grégoire, "domine sur la ville de Roye et sur une grande étendue de terrain, où sont bâtis plusieurs villages. On a trouvé dans un bois voisin quelques petites vases antiques, en cuivre".

Sur le même territoire de Laucourt existe un lieu-dit "Le Vieux Catiau". On y a trouvé beau coup de vases, de tuiles romaines et des cadavres enterrés sans cercueils dans l'argile ; il pouvait y avoir là une espèce de retranchement, de fort avancé (blockhaus) qui servait de station à de faibles détachements, nécessaires seulement pour surveiller la voie romaine de Compiègne à Arras.

LIGNIERE LES ROYE

Cab. Hist., t. 5, p. 163.

"Les tuiles à rebords sont assez nombreuses sur le territoire de Lignières".

LIERCOURT (figures 9 B, 10 B et 14-15).

ESAP, t. 32, 1926, p. 586.

Fouilles de Victor Douchet.

Près de la vieille route de Paris, au lieu-dit "La cavée", en extrayant des cailloux, on a découvert des substructions consistant en un mur de petit appareil de 2 m 45 de long avec retour à angle droit de 0 m 53 formant le petit côté d'une pièce rectangulaire mesurant 2,45 sur 5,25. On descendait, sans doute dans cette pièce enterrée de 0 m 60, à l'aide de quatre marches très usées qui ont été retrouvées (3 marches : largeur 0,40 x longueur 0,80 x épaisseur 0,25). Le sol en était caillouté. Au centre se trouvait un bloc de pierre de 0,40 x 0,40 x 0,25 portant à la face supérieure une cavité creuse peu profonde de 0,165 m de côté et semblant avoir servi de socle. Des décombres qui recouvraient la pièce on a exhumé quatre bases de colonnes en pierre blanche, un fût de colonne de 0,32, deux chapiteaux d'ordre toscan; hauteur de l'ensemble 1 m 80.

De nombreuses tuiles à rebord, brisées, ont été rencontrées ainsi que des raftières, des clous en fer, des débris de vases en terre grise et jaune. Deux fragments de poterie rouge dont l'un avec sigle I V E N. M.

On a recueilli en contrebas un fer à lame triangulaire de 0,22m, un anneau de craie ou fusfole, une meule dormante en grès très mince, de 0,70 m de diamètre, des ossements d'animaux une grosse corne de bœuf, des débris de cuisine verdâtre, des écailles d'huîtres, des coquilles de moules et de hénones, des morceaux de charbon de bois.

"Ces substructions pourraient provenir d'un fanum". Bienaimé ajoute : "Ne serait-il pas lui aussi un caveau funéraire ?"

LONG

MSAP, t. 17, 1860, p. 337 (Delgove).

A Longuet, près du chemin qui le joint à Long, on voit d'anciennes fondations romaines. On y a trouvé aussi sur la tourbe de grosses pierres carrées de 1 m² de surface au milieu desquelles des anneaux de fer étaient fichés et scellés au plomb. Près de ces pierres gisaient des clous en fer, beaucoup d'ossements, cerf, sanglier, bœuf, des amphores d'une terre grise et grossière dont l'une était remplie de 8 à 900 médailles en bronze, qui ont été envoyées au Musée d'Abbeville. On trouva au même endroit une voûte en tuiles plates, des tuiles à rebord,

des morceaux de marbre mince.

MAISNIERRE voir VISSE.

MARIE

Rec. de Picardie et d'Artois, t. 13, p. 65.

de Choqueuse et près de la Motte, tuiles et monnaies romaines.

MARNY

17, 1888, p. 264 et 266.

des cailloux dans une ballastière on a découvert un candélabre en bronze, huit bras et une chaise ou fauteuil en fer orné de bronze, à bras, sans dossier, une lampe, on en présence d'une tombe.

Robois, Dessin.

voir BOISMONT.

MEAUVILLE voir TOUEFLIES.

MSAP, t. 12, 1875, p. 183.

Entre Moyenneville et Baillencourt, au lieu-dit "Les Tombes et les Poiriers", déformation de Pierrières et Pierrien, on trouve derrière la charrue des cailloux en grande quantité et des fragments de tuiles à rebords, de poterie rouge, de mailles et des monnaies.

MUILLER

5, 1856, p. 155.

Jugy fait connaître qu'à Muille près de Ham, on a découvert les restes d'un four et la quantité de débris et de vases trouvés accuse incontestablement un établissement considérable mais qu'il ne s'y fabriquait que des poteries grossières et sans nom de fabricants.

NAURS

SEA, t. 4, p. 16 (Danicourt).

Les galeries du souterrain aboutissent par un chemin à la maisonnette voisine de l'autre moulin assis sur la butte. Ce moulin, jadis entouré d'une enceinte fortifiée dont j'ai mis à nu les larges fondations, avait été construit sur l'emplacement d'une villa romaine comme on peut le constater par les fragments de tuiles romaines et les monnaies à effigie de Gordien le Pieux trouvées aux alentours de la Butte Bert.

NESLE

Duhamel Drujean, p. 49.

Emplacement de villa entre la rue Canteraine et le faubourg de Saint-Jacques. Cet endroit, à l'abri du nord sur un versant exposé au soleil, à proximité de la rivière. Entrée - 0,40 et 1,50, poterie, amphore, carreaux de dallages, tuiles, enduits peints, une clef.

NOUNON

Hist. 5 villes, 300 villages, t. 6, p. 6.

Trézor 2000 pièces, sépultures, vases.

NOYELLES SUR MER (figure 15).

Hist. 5 villes, 300 villages, hameaux et fermes, t. 5, 1866, p. 186.

Depuis longtemps on avait pu remarquer, non loin du chemin dit des Valois et au bas du ruisseau qui borde la Somme, un emplacement couvert de fragments de briques. Les habitants du pays venaient extraire de ces briques pour la réparation de leurs maisons ou la construction d'autres édifices; un d'eux y trouve vers 1834 à trois pieds sous le sol, un petit vase d'albâtre qui fut remis à M. Lefèvre et offert par lui à M. de Perthes. On croyait à Noyelles que ces briques étaient les restes d'une briqueterie que la mer avait submergée; M. Lefèvre envoie le 14 avril 1839 un échantillon de ces briques à M. B. de Perthes, avec un morceau de tuile paraissant d'origine romaine....

M. d'Orval et Lefèvre explorèrent la côte au-dessous de la tombe de St-Omer et y reconnaissent de nombreux vestiges du séjour des romains. Ils se rendirent ensuite chez le propriétaire du seul champ qui ne fut pas cultivé et lui demandèrent la permission d'y pratiquer une

fouille; le propriétaire consentit sans difficulté et leur apprit qu'un berger avait trouvé quelques années auparavant dans ce même champ une cruche remplie de médailles romaines; médailles achetées par M. Groult de Valmet alors habitant de Moyelles, - que plus récemment un autre individu avait retiré de ce même champ encore un vase contenant également quelques médailles; qu'un valet de charrue en avait tiré une large pierre couverte d'inscriptions et de figures en relief, une auge ou plutôt un sarcophage en grès, etc... Ces divers renseignements bien renommés et que l'absence de culture laissait libre encore....

Pouilles de 1835 - par M. Lefils.

"Les murs assis sur un fond solide de craie ont 43 à 44 centimètres d'épaisseur et son repartie dans un enduit de ciment dont la partie supérieure est très fixe et celle de dessous de rouge, la tuiles dont quelques unes bien conservées ont 450 mill. de longeur sur 310 de largeur et 35 mm. de hauteur, de faïences de 300 mill. de courbe, de clous à têtes rondes, de débris de céramique, de poignées de 300 mill. de courbe, de clous à têtes rondes, de débris de poterie, et trois fragments d'ornements en émail. Dans la partie B, nous trouvâmes encore des tuiles, des clous, un crochet en fer et de grands carreaux en terre blanche. Dans la partie C, il y avait plus de débris de poterie, entr'autres les fragments incomplets d'un vase en terre rouge. J'y trouvai aussi trois médailles frustes. Le mur de l'ouest était noir; une pierre que nous avons tirée contenait du charbon dans ses cavités. Le mur en sus étaient plates posées les unes sur les autres et fixées avec le même mortier.

Dans la partie D, nous trouvâmes les restes d'un pavé en marbre, deux médailles sont bien conservées à l'effigie de ... (sic) (1) deux épingle en ivoire, un ornement en émail, une bague (cette bague a été brisée par la bêche), sur le mur du nord était fixé un menu de fer. La partie E est un mur de sept pieds de long à côté duquel nous trouvâmes encore quelques fragments d'épingles en ivoire, des morceaux de verre et de cuivre ouvert. Les parties F G nous ont présenté des murs de même composition. Près du dernier était un crochet en fer et quelques clous. - La partie H nous a paru avoir été un appartement destiné aux bains. Nous trouvâmes compact sur lequel se trouvaient des débris de cinq pouces d'épaisseur, puis un béton de mortier de même couleur. Parmi ces débris se trouvaient des tuyaux en terre cuite de forme oblongue et des carreaux en losange percés d'un trou. - Près de la falaise, nous avons fait creuser le terrain jusqu'à six pieds de profondeur. Là, nous avons trouvé sur un même niveau, fer à lance, des fragments d'épingles en ivoire, une figure de femme en émail, deux aiguilles en bronze, des morceaux de verre et divers fragments de tuile et de poterie. La terre à cette profondeur est mêlée de charbons et de cendres, et en général tous les décombres que nous avons retournés portent des traces d'incendie. Il est présumable que cet établissement aura été pillé et brûlé par l'invasion franque. - Au pied de la falaise, je trouvai sept médailles dont une grande bien conservée à l'effigie de Comme. Nous aurions continué cette fouille intéresse-ssante si le propriétaire avait pu différer de quelques jours l'ensemencement de son champ.

OBJETS DIVERS.

- 1° Divers fragments de poterie d'un rouge vif et de pâte romaine; ils étaient en grande quantité, mais en morceaux trop petits pour qu'on les assignât à quelque forme certaine.
- 2° Des fragments de poterie grise et friable, aussi impossibles à déterminer que les précédentes.
- 3° Des fragments de verre.
- 4° Plusieurs carreaux de marbre, gris roux, carrés longs de 0,110 m sur 0,072 de large et de 0,011 d'épaisseur, minces en biseau sur les bords de manière à ne donner à la surface inférieure que 0,090 sur 0,046.
- 5° Un morceau de mortier, arraché à une muraille et recouvert d'un enduit rouge, offrant de la ressemblance avec le stuc.
- 6° Un fragment de bronze, hexagonal, long de deux pouces environ, et qui semble avoir été l'extrémité ou virôle d'une gaine.
- 7° Plusieurs fragments de bronze indéterminables.
- 8° Une bague en bronze,
- 9° Une épingle longue de 0,072 m., une tête d'épingle et une tête de clou en bronze.
- 10° Deux aiguilles à filer, en bronze ayant l'une 0,190m de long, sur 0,03 de diamètre, et l'

(1) M. Bocquet d'Orval a emporté ces médailles à Paris afin de les faire voir à la Bibliothèque d'Antiquités.

autre de 0,175 m de longueur sur le même diamètre.

11° Une épingle en os, longue de 0,072 y compris la tête ronde et aplatie de 0,009 de diamètre. Le diamètre de l'épingle dans le renflement qu'elle a près de la tête est de 0,006.

12° Neuf autres fragments d'épingles en os dont deux avec la tête.

13° Sept fragments de substances minéralogiques cristallisées, dont quatre semblent appartenir à une espèce et les trois autres à une seconde espèce....

35° Une médaille gauloise ronde et de haut relief. D'un côté un cheval, de l'autre un profil barbare. Métal composé, d'un aspect blanc sale...

Une seconde fouille exécutée le 25 mai dans le champ à l'ouest de l'habitation découverte à la Briqueretterie ne fit rencontrer parmi les fragments de tuiles et de poterie que les restes d'un poignard, une épingle, une bague, une boucle, quelques morceaux de cuivre oxydés et un assez grand nombre de médailles dont quelques unes bien conservées. M. d'Orval et Lefils ne trouvèrent du reste à cet endroit aucun vestige d'habitation; ils pensèrent que ce champ faisait partie des jardins de la maison contiguë et que, s'il y eut d'autres habitations, ils se résolurent donc d'ajouter à ce point, la fouille jusqu'au mois d'août suivant....

M. d'Orval et Lefils revinrent encore le 13 juin à la Briqueretterie et, dans le champ même où ils avaient fouillé le 25 mai, ils trouvèrent, parmi un amas de décombres mêlé de cendres et de charbon, deux ornements en émail qui furent brisés par la bêche; un cachez ou médaille en vase, et deux fragments de bagues, une flèche en fer, plusieurs clous, un morceau de corne de cerf et deux fragments de parcellles de cuivre oxydés et quelques parties de vases en terre rouge, moins ou blanche....

M. Lefils écrivit du Crotot, le 25 octobre 1835, à M. Boucher de Perthes :

"J'ai employé pendant deux jours un ouvrier qui a fouillé jusqu'à trois pieds et demi de profondeur, et nos recherches n'ont pas été très heureuses, tel que vous pourrez en juger par l'envoi ci-joint. Il y a cependant une espèce de pierre taillée en forme de deux doigts et qui paraît être égyptienne. J'ai opéré cette fouille entre deux fondations de murs s'étendant à huit pieds d'intervalle dans une direction parallèle; j'y ai trouvé beaucoup de clous et des morceaux de fer oxydé, des cendres, du charbon, du verre, des fragments de poterie rouge, et noire, et une espèce de pierre volcanique". ...

Et le 2 décembre 1835 :

"... a travaillé pendant trois jours à la Briqueretterie et il a trouvé parmi les découvertes d'habitats romaines, une figure égyptienne et un scarabée qui présentent, je crois, quelque intérêt. Nous avons travaillé dans les alentours du champ où nous avons fait nos premières découvertes, mais nous n'y avons trouvé que des tuiles et des fragments de vases. J'ai acquis la certitude que cet établissement entourait la tombe de Saint-Ouen et qu'il devait être considérable." ...

Dans le champ où nous avons fouillé, on rencontre à trois pieds de profondeur environ un bétail très compact recouvert de cinq rangées de grands carreaux rouges placés les uns sur les autres. Ces carreaux sont couverts d'une couche de décombres de trois pouces d'épaisseur environ, mêlés de cendre et de charbon, où y trouve des morceaux de fer et du cuivre oxydés, des clous, des ossements d'animaux, surtout de volailles, des fragments de vases en verre et en terre rouge, noire ou blanche, des tuiles, quelques dalles de marbre blanc, etc... La figure égyptienne a été trouvée sur les carreaux parmi les décombres; elle n'était nullement souillée de terre et elle a été remise dans l'état où elle a été trouvée. Le scarabée était placé plus haut, il était entouré de terre, mais il a fallu le frotter pour voir si ce n'était pas du silex..."

MONNAIE : Comme moyen bronze; Marius petit bronze; Claude II (le gothique); Constantine; Constance petit bronze; Vaison; Gratien; Valentinianus;

1 figure d'Oéris à tête d'épervier.

3 bagues égyptiennes.

Un bâtiment russe le "Desidoff, transportant des antiquités égyptiennes pour un Allemand", ayant fait naufrage en baie de Somme, on accusa les feuilleurs de Moyelles d'avoir pillé l'épave. Certains objets qui lui avaient été envoyés ne furent jamais retrouvés, l'Allemand les ayant reconnus.

PETIT SAINT JEAN voir PONT DE METZ.

PIERREPONT

MSAP, t. I, 1838, p. 479 (M. Bateaux).

A un quart de lieue de Pierrepont, vers Martainville, au bas d'un bois mitré à gauche de la

ESAP, t. 7, p. 396.

Au lieu dit "Le Champ du Boeuf d'Or" on a trouvé en quantité de petites bandes de marbre de 0,10 sur 0,02 de large".

ESAP, t. 8, 21 juillet 1862, p. 97.

M. Dusevel indique une pièce de terre à Ribemont où l'on a trouvé des mosaïques et des statuettes notamment celle de Silène qui appartenait à M. Rigolot.

ROGY

L. Hortoy, *Histoire de Rogy Franche*.

Fondation en craie, moellons, tuiles à rebords romaines au lieu dit "Dans la vallée Fournier" "le Champ des Pierres".

ROUVROY (figure 18).

Gravure collée dans le manuscrit Pinsard *Arrondissement de Montdidier*, p. 1, conservé à la Bibliothèque des Antiquaires de Picardie à Amiens.

Il peut s'agir de Rouvroy en Santerre, mais la gravure étant collée à la dernière page du manuscrit, nous pensons qu'il s'agit de Rouvroy en Merle (Oise), commune limitrophe de la Somme.

ROLLOT

ESAP, t. 19, p. 683.

1) En labourant un champ, à proximité de la voie romaine se dirigeant vers Boulogne, on a découvert sous une tuile placée horizontalement un trésor comprenant un gobelet, 5 cuillères d'argent et un millier de pièces en billon, Septime Sévère à Postume.

2) On trouve des tuiles, des monnaies romaines, des vases au "Petit Buhatier", de même au moulin des Vignes et au bois de Sepin. Extrait de la Picardie.

3) Vers 1879, M. Caron, Alcindor, menuisier, trouvait des monnaies romaines, qui vont de Constantin à Valens et Gratien, chaque année après les grandes pluies, épargnées dans un champ qui se trouve au sud du croisement des routes de Montdidier à Rollot et Pincennes - Veaux Pretoy. (p. 449, A. Demaily, Monographies numismatiques).

ROYE

Coet, *Histoire de Roye*, p. 18.

On rencontre sur le chemin qui conduit de Saint-Georges à Roye des fragments de poteries, des tuiles à rebord, des médailles romaines. Sépultures antiques également.

RUE

Fl. Lefils, *Histoire de la Ville de Rue*, p. 13.

A Rue, on retrouve fréquemment des tuiles et des fragments de poterie romaine.

SAINS

ESAP, t. 8, p. 263.

Sous l'ancien cimetière, on a mis à nu en faisant des fouilles les fondements d'une muraille large de 1 m 80 composée de pierres de grand appareil empruntées à des constructions antérieures avec queue d'arête, trou de louve, des moulures grossières. Elle était assemblée sans ciment. Il s'y était mêlé des fragments de tuiles romaines. Un autel gallo-romain a été mis à jour. Il est flanqué de quatre divinités Hercule. Déposé au Musée de Picardie.

SAINT LEGER LE PAUVRE

A. Ledieu, *La Vallée du Liger*, 1887.

Sur le versant Est de la vallée existe une ancienne chaussée de 4 m de largeur allant de Sénarpont à Saint-Germain. Cette chaussée porte le nom de "chasse-marées". On en a extrait une quantité considérable de cailloux. Dans la prairie on rencontre fréquemment des tuiles à rebord.

SAINT MARD

Cabinet Hist. de Picardie et d'Artois, t. V, p. 195.

CONSTRUCTIONS ROMAINES RURALES

Lieu dit "Les Cruppes" sole située à gauche du chemin de fer de St-Mard à Montdidier, on y rencontre une quantité de tuiles à rebord.

Lieu dit "Le Fond d'Armancourt", sur la gauche du chemin de Montdidier, c'est là, dit-on, que s'élevait une villa romaine.

ESAP, t. 4, p. 154.

M. Guilmeth, propriétaire à Rouen, offre au Musée (1851), une amphore d'une très belle conservation, de l'espèce dite Dicta, trouvée à Saint-Mard-les-Noye.

SAINT MARC (ESDUCI ?) (près de Fresnoy les Roye), voir PRESNOY.

MSAP, t. 3, p. 74.

M. Butour a fouillé à Saint-Marc, village ruiné en 1535, réduit à une ferme isolée; il a trouvé des débris de tuiles romaines et quelques médailles.

SAINT QUENTIN LA VOTTE CROIX AU BAILLY

Cab. Hist. de Picardie et d'Artois, t. 12, p. 23.

En 1858, en faisant les fondations des maisons du lotissement Delabre, rue d'Ault, on décrit dans l'argile ou limon à 60 cm de profondeur, quelques fragments de tuiles à rebord. Le fond des fosses d'aînances a été descendue à 2 m de profondeur. Aucune autre trouvaille n'a été faite. (Observation Vasselle).

SAINT SAUFLIEU

ESAP, t. 26, p. 309.

M. l'Abbé Croton lit une note sur les trouvailles faites en 1913 sur le territoire de Saint-Sauflieu dans le bois qui domine la gare près de la voie romaine de Rouen à Amiens. On décrit dans le bois des fragments de poterie plus ou moins fines parmi lesquels se trouvaient des tessons de poteries romaines.

SAINT SULPICE LES DOUILLENS

ESAP, t. 16, p. 74.

M. Mallet a signalé l'existence d'une curieuse mosaïque dans la papeterie de Saint-Sulpice les-Douillens. Les fouilles ont été interrompues.

SAINT-VALERY

MSEA, t. 6, 1849, p. 176.

On retrouve de temps en temps en divers points de l'espace circonscrit par le retranchement les restes d'habitations romaines qui y furent élevées et qui étaient éparses dans le camp. J'ai marqué sur plan I la place de celle que j'y ai trouvée. Ces ruines sont en général enfouies à un ou deux pieds de la surface du sol. Ce sont des portions de murs, épais de 50 à 60 cm, entre lesquels sont éparses des tuiles plates épaisses et à gros bord, des tuiles raffîties, des fragments de poterie rouge grise, blanche.

La maçonnerie est grossièrement faite de fragments de moellons de pierre brute, de gros silex et de galets réunis dans un bâti de mortier composé avec le sable du rivage.

Une des dessus dont nous parlons avait été construite sur la pente antérieure de la colline. Un pan de mur enfoui et conservé sous les alluvions restait encore haut de 6 pieds. Une couche de mortier de 10 cm le revêtait à l'ouest. Nous fouillâmes jusqu'au fondement et trouvâmes de nombreux fragments de tuiles, de vase.

ESEA, 1947, p. 362.

Le Dr Paul Helot signale la découverte d'une villa romaine au Cap Hornu à Saint-Valery, de 6000 tuiles sur 1/2 hectares, fondation de mur en silex et galets, débris poterie, clef, épingle, cul d'amphore.

SAULCHOY-SOUS-POIX

M. Aufrère m'a signalé le 17 juin 1950 que M. Robert Andrieux trouvait des tuiles romaines

au lieu-dit "Le Priaville".

SOUPLICOURT

BSAP, t. 26, p. 307.

a) près de l'ancien cimetière au lieu-dit "les tuiles" fragments de poterie rouge vernissée
b) BSAP, t. 5, p. 437.
M. Decrept montre une perle d'agate trouvée au lieu-dit la "Tuillerie" à Soulicourt, à proximité de la route de Poix à Romescamp.

TILLOY-LES-CONTY

BSAP, t. 8, p. 97.

L'Abbé Roze indique que des vestiges de "villa romaine" se trouvent dans et.

THIEBULLY-LA-VILLE

M. Delambre signalé dans le nouveau cimetière des tuiles (romaines?).

THIÈRE

Abbé Danicourt, *Histoire d'Authie*, 1885, p. 42.

A la jonction du chemin de Manneret avec la route d'Authie à Marieux, nous avons fait des fouilles en 1883 au lieu-dit "les Canderlins" et avons trouvé une meule, une quantité de fragments de vases, des tuiles d'une épaisseur et d'une dimension énorme, un heurtoir, des clous, etc...

TOUFLIES

ESSE, 1877, p. 2.

Au lieu-dit "les Poiriers" et les "Tombes", il a été découvert trois vases antiques et plusieurs monnaies romaines et une statue gallo-belge.

Voir *B. Hist. Soc. Ant. Morinie*, 1873. BSAP, 1875, t. 12, p. 182-183.

TOURS-EN-VIMEU (figure 19).

Dom Grenier, *Introdr. Hist. Gén. Picardie*, p. 207. MSAP, t. 13, p. 10 (sans intérêt). BSAP, t. 5, 1852, p. 14, Plan.

Dans un petit bois de chênes au bout du jardin du château, à droite de la grande allée, à 100 pas, je vis une élévation. Je les incita à faire des fouilles; dans les décombres on trouva une "Isis" (Cybèle) on découvrit le pavé de ce "temple" qui était une espèce de falence blanche (vers 1760).

BSAP, t. 5, 1852, p. 14, Plan.

"Les fouilles opérées par les soins de M. Daray en 1852 avaient mis à nu quelques vestiges de fondation de murs établis à faible profondeur sur le sol naturel composé de terre argileux arrachés de fondation d'une épaisseur moyenne de 0 m 68 ne sont formés que de maillots en une pâte blanchâtre, puis quelques vestiges de deux rangs de larges briques superposées, enfin des assises successives de silex taillés et équarris en parement, surtout la terre a remplacé le mortier qui devait former liant.

Les travaux ont fait découvrir une pièce dont les dimensions intérieures étaient 6,76m x 11,26 m, à l'est une sorte de galerie de 2 m 70 de large longe la première pièce, même galerie de 2 m 80 au sud. Les tuiles à rebord en terre jaunâtre mesurent 0,40 x 0,30. Dans les décombres, dalles minces circulaires en grès siliceux.

TRONCHAY

ESSE, An IX, p. 1.

En Fructidor an IX (1800) on découverte trois trésors monétaires au-dessus d'un ravin qui court au pied du village de Tronchay, très près du hameau de Blanchemaison; lieu-dit "La fausse briquette". Le sol était un peu suréléve, ce qui indiquait la présence d'un édifice ancien. Ces trois dépôts étaient placés dans l'intérieur d'une maison, dans un appartement dont les murs étaient rasés à deux pieds et demi environ au-dessous du sol et qui était pavé de carreaux de pierre blanche.

VERS

H. Josse, *Notice Historique sur Vers*, 1880.

En 1782 un particulier faisait construire une maison dans le village entre la Croix Bulot et la rivière, découvert dans ses fondations, de nombreux ossements humains, de vieilles monnaies et des poteries romaines. Il mit aussi à nu un beau fragment de mosaïque ayant plus de 5 pieds de long sur trois de large. Cette mosaïque représentait des oiseaux entourant une tête de femme. Elle portait en outre l'inscription dont on reconnaît les lettres F. CAES.

VERPILLIERES

Cest, *Histoire Souvenirs Verpillières*, 1880.

Au lieu-dit "les terres noires" le terrain est rocheux et jonché de morceaux de tuiles à rebord, de casses de poteries, de l'époque gallo-romaine.

VILLERS-BRETONNEUX

Bonhomme, *Histoire de Villers-Bretonneux*, p. 31.

L'curier de trouva la polissaire, en 1882, à l'angle du bois l'Abbe et de la ligne de chemin de fer (Nord) poussé par la curiosité, fit des fouilles dans son champ.

Il y releva des fondations, des traces de plusieurs habitations et il recueillit des poteries romaines d'une pâte blanc grisé (conservées dans les vitrines de l'Ecole Supérieure). Lorsqu'en 1870 on a occupé les ouvriers aux travaux de terrassement du Réservoir, on découvrit "une cave" dans laquelle se trouvait des panneaux très épaisse. M. Scellier en possédait 3 ou 4, les uns droits avec rebord ont 41 cm de long sur 31 de large. Une autre en forme de faïencerie et demi cylindrique à 32 cm de long sur 14 de large. Un pot en terre rougeâtre contenait de la cendre ayant été placé dans une espèce de petite niche.

La cave, avec voûte et murailles de chaque côté était construite en pierre de pays; elle mesurait, d'après les ouvriers, 3 à 4 m de long sur 1 m 50 de large et 1 m 80 de haut. Les marches peu élevées et en pente douce étaient au nombre de 12 au moins. A cet endroit des médailles de bronze ont été recueillies.

M. Delambre, conservateur du Musée de Picardie, y reconnaît un caveau funéraire romain alogé à ceux découverts à Hailes et à Saint-Maurice.

En juillet 1904, nous-mêmes avons fait des fouilles pour la mettre à découvert. Faute d'indications précises, nous n'avons pu en retrouver l'emplacement, mais nous n'avez à jour une autre cave qui avait été comblée de moellons, de pierres de pays, de débris de panneaux. Les murets portent des traits gravés en forme d'arêtes de poissons ou de chevrons.

Nous avons dégagé 6 pierres de taille, l'une d'elles mesurait 0,70 x 0,40 x 0,30; les autres étaient plus petites. Les panneaux sont de même forme, de même épaisseur et de même matière que celles qui ont été trouvées en 1870.

Cette cave, de forme rectangulaire, ne paraît avoir eu ni voûte ni murailles de côtés; elle mesurait 3,50 de long sur 3 m de large et 1 m 50 de haut. Les marches, au nombre de 6, ont 0 m 60 de long sur 0 m 25 de haut.

M. Bonhomme indique dans une note en bas de page "On retrouve des restes d'habitation au Réservoir" au coin du bois l'Abbe et on en a surabondamment retrouvé sur la route de Remuis près du bois d'Aquennes.

On ne peut pas affirmer que cette excavation soit une cave romaine.

Liste des médailles de M. Scellier, rue de la Mairie 1906, trouvées à Villers-Bretonneux : II Auguste; Vespasien; Domitien; Trajan; Antonin le Pieux; Faustine; Juli Mamucia; Valérien; Magnence.

VILLERS-TOURNELLES

BSAP, t. 1, 1888 (notice de M. Buteux).

Entre Villers-Tournelles et le Mont Soufflard, et au lieu où était le village de Boitemu,

près de la Boissière, on trouve des débris de tuiles romaines.

VISMES-AU-VAL

Darsy, *Le canton de Gamaches*, 1888, p. 112.

Il n'est pas rare de rencontrer dans cette localité des débris antiques. Lorsqu'on creuse le canal de décharge du moulin à blé de M. Sueur vers 1888, un grand nombre de monnaies romaines furent exhumées.

Nous avons commencé près de là une fouille en 1888 qui a mené à la découverte de nombreux tessons de poterie rouge vernissée.

M. Savin (1888 aux Archives de la Soc. Ant. Picardie)

a reconnu en ce même village sur le bord de la chaussée Brunehaut des restes d'habitation et des ustensiles à usage de "mensis".

ESAP, t. 15, p. 337, 1883 (Pinsard).

A la limite du territoire vers Rosières. Enceinte trapézoïdale au lieudit "Le Gargantneau", dans laquelle on trouve un grand nombre de sépultures et sarcophages. Pinsard a fait de petites fouilles. Il a rencontré des débris de construction qui accusaient des traces de petit feu. Certaines pierres offraient l'appareil typiquement gallo-romain.

Dans la terre on voit beaucoup de tuiles à rebord, du bois brûlé.

VRON

Dom Grenier signale des ruines romaines au "Moulin à vent".

YONVAL Marca (voir CAMBROU).

+ + +

1. AIGNEVILLE	38. FAMECHON	75. QUERRIERS
2. AIRAINES	39. FLESSEUILLES	76. QUEVAUVILLE
3. ALBERT	40. FREMONTIERS	77. RAINEVILLE
4. ALLAINES	41. FRESNOY-EN-CHAUSSEE	78. REMICOURT
5. ALLONVILLE	42. FRETTEMEULE	79. REVELCOURT
6. ANDECHY	43. FOUCAMP	80. RIBERMONT-SUR-ORB
7. BAIZIEUX	44. FROYELLES	81. ROGY
8. BEAUCOURT-EN-SANTERRE	45. FRICAMPS	82. ROUVRAY
9. BERTANGLES	46. GAMACHES	83. ROLLAT
10. BEURVAIGNES	47. GEMERMONT	84. ROYE
11. BOISMONT	48. GENTELLES	85. RUE
12. BOUILLANCOURT-EN-SERY	49. GOUY	86. SAINT-GRIVERNES
13. BOURDON	50. GRIVERNES	87. SAINS
14. BOVES	51. HEILLES	88. SAINT-LEGHES-LE-PAUVRE
15. BRAILLY-CORNEHOTTE	52. HARBONNIERES	89. SAINT-MARD
16. BRAY	53. HEUDICOURT	90. SAINT-MARC (voir Fresney)
17. CAIX	54. L'HORTOY	91. SAINT-QUENTIN-LANOTTE-CROIX
18. CAMON	55. LA HOUSSEY	AU-BAILLY
19. CAMBROU (Yonval)	56. LAUCOURT	92. SAINT-SAUFLEU
20. LE CARDONNOIS	57. LIGNIERE-LES-ROYE	93. SAINT-SULPICE-LES-DOUILLENS
21. CHIRMONT	58. LIERCOURT	94. SAINT-VALERY
COQUERELLES (voir Long)	59. LONG	95. SAINT-VALERY
22. CONDE-FOLIE	MAISMIRE (voir Visee)	96. SOULPICHY-SOUS-POIX
23. CONTALMAISON	60. MARLERS	97. TILLOY-LES-CONTY
24. COURCELLES-SOUS-MOYCOURT	61. MAUTONT	98. THIEULLLOY-LA-VILLE
25. LE CROTOY	62. MONS BOUBERT (voir Boismont)	99. THIEVRE
26. DAMERY	63. MOYENNEVILLE (voir Toevfies)	100. TOEUPLES
27. DEMUIN	64. MUILLE	101. TOURS-EN-VIMEU
28. DOMQUEUR	65. NAOURS	102. TRONCHY
29. DOMVAST	66. NESLE	103. VERS
30. ENNEMAIN	67. NOUVION	104. VERPIILLIERES
31. EPAGNETTE	68. NOYELLES-SUR-MER	105. VILLERS-BRETONNEUX
32. EPERY	69. PETIT-SAINT-JEAN	106. VILLERS-TOURNELLES
33. EPEPEVILLE	(voir Pont-de-Metz)	107. VISMOS-AU-VAL
34. ERGNIERES	70. PIERREPONT	108. VRELY
35. ESTREES-DENIECOURT	(Le) PLESSIER-ROZAI-	109. VRON
36. ETALON	71. (Le) PLESSIER-ROZAI-	YONVAL (voir Cambrou)
37. FALVY	72. PONT-DE-METZ	
	73. PORT-LE-GRAND	
	74. QUEND	

+ + +

ADDENDA ET CORRIGENDA

p.289, Planches 145-156a-b.

p.290, § 4, 1.36 : nous possédons.

p.327, au lieu de NEVELLES, lire REVELLES.

La prospection aérienne de M. Agache, Directeur de la Première Circonscription des Antiquités Préhistoriques, commencée en avril 1960, a permis la découverte d'un grand nombre de résultats de ces recherches parues récemment dans :

- Numéro spécial du Bulletin n°6 de la Société de Préhistoire du Nord, 1964; *Latomus*, Juillet 1964, p.556; Revue Archéologique de l'Est, Juillet-Décembre 1964; B.S.A.P., 2e trimestre 1964.

Nous remercions M. Agache qui nous a tenu au courant de ses recherches, lesquelles feront l'objet d'une thèse de doctorat: Archéologie aérienne dans le département de la Somme.

LE DISPOSITIF MILITAIRE DE L' ENCLAVE RUTENO-GABALE DES VALLEES DE L' ORB ET DE LA MARE

PLANCHES 159-167

par
Gabriel-Alphonse DUCH

Quand on consulte les matrices cadastrales ou les cartes de l'Etat-Major, on y relève un grand nombre de noms de lieux en castel et castellas de camps, de ruines de castra qui bordent les limes de l'enclave ruteno-gabale, dans la Provincia Romanorum, des vallées de l'Orb et de la Mare (fig. 1 & 2).

L'Orb est un fleuve côtier de 115 km de long qui prend sa source dans le nord du département de l'Hérault, dans le massif de l'Escandorgue, au pied du Larzac. Après un cours sensiblement orienté nord-sud il tourne vers l'ouest au tiers de son cours environ, à Hérepien, pour repartir vers le sud à Tarassac et, après avoir baigné Béziers, se jette à Valras dans la Méditerranée. Ce cours si tourmenté, il le doit aux collines abruptes des Cévennes méridionales qui se dévoient dans leurs gorges ce torrent impétueux des jours d'orage que le hameau de Ceilhes vient heureusement de "domestiquer". La Mare, affluent du précédent, de 55 km de long environ, prend sa source dans l'Espinouse, sorte de chaîne montagneuse en "épine de poisson" (d'où son nom) située ouest-est, en amont de Castanet-le-Haut, et jusqu'à Saint-Etienne elle court en direction de l'est à la rencontre de l'Orb dont le cours est, à cette latitude, sensiblement nord-sud. Au passage elle arrose le chef-lieu du canton de Saint-Gervais, puis elle se heurte au massif carbonifère de Graissessac-Le Bouquet d'Orb et se trouve rejette vers le midi dans des gorges escarpées: elle en sort pour s'étailler dans la magnifique plaine de Villemagne et retrouver l'Orb à Hérepien.

Nous avons de bonnes raisons de penser que c'est dans l'angle aigu formé par la première partie du cours de ces deux fleuves que s'est joué le sort de la Gaule. En effet, surélevés de huit à neuf cents mètres, les bords de cette enclavée dans la Provincia Romanorum forment un merveilleux tremplin pour une percée offensive vers la Méditerranée, à moins de 30 km à vol d'oiseau, à une petite journée de marche... Et pourtant Lucterius le Cadurque, si l'on en croit les textes anciens, n'osa pas y tenter sa chance. Quel est le pourquoi de cette dérobade, alors qu'il devait faire preuve de tant d'audace par la suite et donner tant de fil à retordre à son adversaire? La question va faire l'objet de cette publication que nous soumettons aux spécialistes avec la certitude que celle-ci comporte, mais il n'est pas de progrès scientifique sans confrontation ni discussion.

Pour que le général gaulois ait hésité à se lancer dans l'aventure, ne faut-il pas que le couloir naturel de la vallée de l'Orb ait été défendu par des ouvrages militaires redoutables, garnis d'hommes, approvisionnés en armes, en vivres de réserve et en fourrage? Car si l'altitude était à l'avantage des positions gauloises, par contre les vallées qui conduisaient à la mer pour couvrir la Voie Domitienne étaient encadrées dans de longues gorges aux rives abruptes qui constituaient autant de pièges propres à anéantir les plus puissantes formations offensives. On s'expliquerait ainsi pourquoi César, apprenant les intentions de son adversaire qui avait reçu des otages des Nitobroges et des Gabales et se préparait à envahir la Provincia, se décida à aller lui-même organiser la défense de la zone sensible. C'est ce qu'il indique au Livre VII, chapitre VII et VIII de ses Commentaires: *Ec cum venisset, timentes confirmat* (1), ce que l'on traduit: "il arrive, il rassure les courages ébranlés" ou, ce qui est équivalent: "aussitôt arrivé il redonne

(1) César, *De Bello Gallico*, V-VIII (traduction Constance), Ed. Les Belles Lettres, Paris 1962 ; Liv. VII, p. 214.

confiance aux indécis"... Comment ? N'a-t-il pas fait appel aux cruels yens exemplaires ? Il vient à l'appui de cette conjecture la Roche Tarpeienne de Boussgagues (2) (fig. 3), l'une des plus belles qui nous ait été conservée. Les traîtres étaient précipités du haut de la falaise, égorgés en cas de survie à la chute et, suivant l'opinion de Me Maurice Garçon, "attachés par le cou "en brochette" à une barre horizontale placée dans la "Vigilairie" de base de la Roche, lequel était taillé dans le roc en plan incliné. On retrouve du reste ailleurs, à des points de rassemblement de troupes romaines de tels rochers de supplice, en pays helvien à Saint-Jean-le-Vieux, en Suisse où se sont groupées les cohortes de Labienus.

Revenons maintenant au texte de César: *praesidia in Rutens provincialia erant finitima, constituit. L'intérêt de la traduction porte sur deux mots importants: d'une part *praesidia*, que l'on rend habituellement par "détachement", mais que l'on pourrait tout aussi bien comprendre par "forteresses"; comme cela doit être dans le texte du B.G. (3); d'autre part constituer, mettre en ordre", ce qui peut se traduire aussi, dans un sens plus militaire, par "mettre en état de défense ou d'alerte". Le dernier membre de phrase du texte peut donc se traduire ainsi: "il met en état de défense les fortifications des Rutènes, de la Provincia, des Volques Arécomiques, des Tolosates, des environs de Narbonne, aux endroits qui confinent aux frontières de l'ennemi". Ce point de vue se précise dans le paragraphe VIII: *His rebus comparsis presso jam Lucteric et remoto, quod intrare intra praesidia periculorum putabat*. Ces dispositions prises, déjà Lucteric arrêtait son mouvement et même reculait parce qu'il trouvait dangereux de pénétrer entre nos fortifications".*

Quand on connaît le pays on ne voit pas comment César aurait pu placer si tourmenté sans fortresse maçonnée (on avait eu le temps d'en construire depuis la conquête de la Provincia par Domitius Ahenobarbus): fortresses d'appui dont les horrea fournissaient des vivres pour les hommes et du fourrage pour les bêtes de somme, et qui contenaient aussi des armes et du matériel de toute sorte. S'il s'était agi de détachements épars sans places fortes d'appui il eût été aisément à Lucteric de surprendre successivement chaque groupe et de l'anéantir, rendant ainsi sans danger le passage des gorges de l'Orb et de la Mare. Mais il en a été autrement avec des points d'appui en liaison optique les uns avec les autres: le cas échéant ils fixaient l'assaut et permettaient l'arrivée de renforts. Et c'est ainsi que le long de la frontière de l'enclave on trouve, près de la source de la Mare, une ruine de château à Castanet-le-Haut, avec apparemment un remploi d'appareillage romain et pour nom de Castellus. A quelques kilomètres au sud un plateau escarpé dit Plo des Brus (4) atteste l'existence d'un camp romain par l'existence de débris de poteries et d'amphores. Plus en aval, près de Saint-Gervais une ruine de château médiéval au sommet d'une éminence semble avoir été une place forte antique dont le remploi aurait fait disparaître les traces.

(2) *Roches Tarpeienes de Gaule*, in *Gaule*, n° 1.

(3) *Loc. cit.*, VI-XXIX, p. 196, *praefecit*, ... "Commandement de la place (de la forteresse)..."; VI-XXXII, p. 198, *id castellum nomen est* "c'est le nom d'une forteresse"... Plutôt que les bagages et approvisionnements du même *castellum* sont *praesidio impedientia*... et dans la suite *ei legioni castrique*... pour le même *praesidium*, VI-XXXIII, p. 199 ... *in praesidio relinquebatur*... "qu'en laissait dans la même forteresse". Il y a dans le texte de César toute une "brochette" de synonymes qui, pour rendre la phrase plus agréable à l'oreille, la rendent plus obscure. Il n'y a donc pas lieu d'être surpris si dans VII, p. 214, ce sont des *praesidia* dont il s'agit, traduits exactement par "forteresses, places fortes", ou *castella* (*castellus* en languedocien au singulier), VI-XXXVI, p. 201, on peut vérifier l'assertion qui précède dans ce § où les généraux coalisés font courir le bruit que les richesses de l'armée romaine sont dans ... *praesidi tantum est, ut ne murus quidam cingi possit...* C'est un passage très important. Ainsi le *praesidium* pouvait être ceint de murs. Ce résultat attendu corrèle absolument tout ce qui suit et justifie l'existence de forteresses bâties devant le ligne ennemis. VI-XXXVI, p. 199, dans ce § la différence entre un *oppidum* et un *praesidium* est bien définie (l'un avec des "civils" dans la place, l'autre strictement militaire). Ainsi s'explique la pauvreté en débris céramiques des fouilles dans les *praesidia* où ne gisent que armes ou poteries grossières.

(4) *Forma Galliae Romani*, Hérault, p. 48 - 134, Castanet le Ht. Plo des Brus.

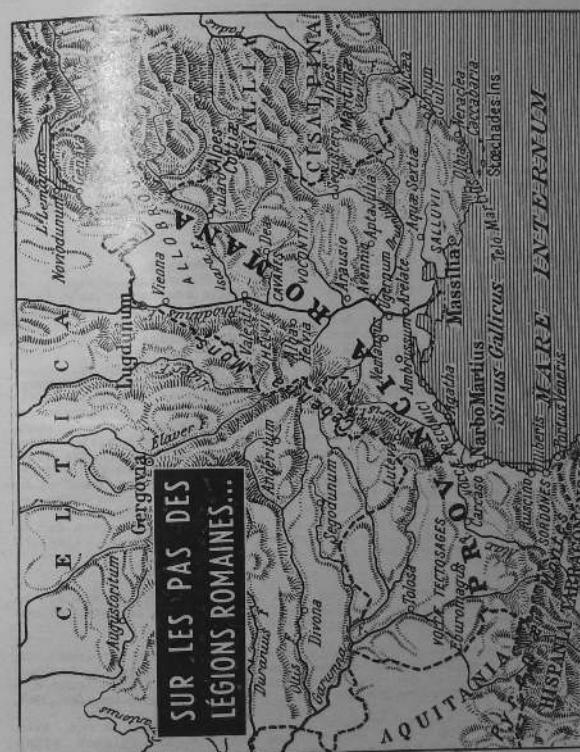


Fig. 1. — Carte générale de la Provicia Romana. Les fortifications de Boussgagues et de Dio sont exactement à la pointe de l'enclave. La reproduction de cette carte a été autorisée par la Librairie Hatchette à laquelle nous adressons nos plus vifs remerciements.

Il faut revenir dans la haute vallée de l'Orb, près de Sérieis, pour trouver, posté en sentinelle vigilante au-dessus de la route, un téménement du nom de Castellas tandis que, sur l'autre rive, au sommet d'un mamelon où il ne subsiste aucun vestige romain de la guerre des Gaules, lui correspond Le Camp de Lègue. Ainsi prend corps, tel que le pose M. Jérôme Cardocino (5) quand il situe dans les montagnes du nord de l'Hérault le champ de bataille inutilisé de cette aventure, le problème de l'offensive "avortée" de Lucterius.

Nous en arrivons maintenant aux deux forteresses jumelles de Dio et de Boussagues, dominant les rives de l'Orb à plus de 7 km de distance : l'une de l'autre. La première, Dio, est postée sur un escarpement méridional du Causse de Lodève, sur la rive gauche de l'Orb, à l'orée de ses gorges qui elle domine de plus de 100 m d'altitude. Au premier examen il ne reste rien d'antique. Seul un château médiéval semble avoir absorbé, en remplacement, tout l'ensemble de construction romaine. Mais il est des travaux de titan qui résistent à tous les outrages : tel est le cas de ce magnifique Champ de Mars (fig. 1), entouré par troncature horizontale au ciseau d'une colline qui jouxte la caillasse seigneuriale. Au surplus il était en liaison optique, ainsi que nous le verrons plus loin, avec le Chemin de Ronde du Castellas de la forteresse de Boussagues. À Dio passe également la voie militaire de Luteva qui, montant vers la caisse, est bordée de constructions éboulées dans les débris desquels se débordent les morceaux de tegulae et de poterie grossière grise.

Comme sa sœur jumelle, la deuxième forteresse, Boussagues, est postée en "nid d'aigle" dans une vaste dépression du causse de Bédarieux. L'accès en était des plus difficile par la vallée de l'Orb qu'elle domine sur sa rive droite de plus de 120 m de hauteur. Ainsi dérobée au regard, elle constituait un lieu de refuge sûr et un espace de concentration. Les réserves de troupes et de matériel étaient prêtes à intervenir aussi bien dans les vallées de la Mare par le col de l'Aire-Raymond et la descente abrupte sur Clairac que dans la vallée de l'Orb par les descentes du Mas Blanc et de la Prairie de Bédarieux. C'était, somme toute, une sorte de "plaqué tournante" pour l'interception des entrées et des sorties des gorges de l'Orb et de la Mare (voir la carte d'E.M. pour tous les détails de la fig. 1 qui indique l'emplacement des téménements nommés ici). De plus la forteresse était pourvue de sources abondantes et intarissables ; on conçoit qu'elle ait représenté une position stratégique de choix. Il n'est pas jusqu'au nom de Boussagues, au moyen-âge Bossiacae dans lequel les érudits ont vu ses titres de gloire (7) en y compréhendant, suivant une étymologie (7bis) évidemment différente des précédentes, Bos "boeuf" et Asciae "du front de bataille" par des termes courants dans le texte de César et qui rappellent son jeu de verrou des vallées de l'Orb et de la Mare pour le "salut de justesse" du S.P.Q.R. (8). Mais ce qui fait surtout le cachet de la place forte antique, ce sont les travaux rupestres réalisés par les légions romaines et qui sont encore intacts :

1^{er}- La Roche Tarpéienne dont nous avons déjà parlé, construite face à la vallée de l'Orb, avec son vigilaire médian qui devait abriter les statues votives des dieux ou des déesses de la place forte (fig. 3) ;

2^{er}- Le Castellas, sans doute démolie puis reconstruit par les Barbares, ou les Carolingiens. Il a gardé intact le gros appareillage antique et surtout sa citerne (ou château d'eau) que nous avons retrouvée enduite d'un "opus signinum" très bien caractéristique de l'époque du B.G. (fig. 7), 69^e Congrès Soc. Sav., 1964.

3^{er}- Un théâtre antique (scena, tribunalia, autel) taillé dans le roc avec une cavea de plus de 70 m de rayon, pourvu d'une conque sonore faisant effet de condenseur de sons en donnant une acoustique d'une ampleur et d'une pureté

(5) César, coll. Glotz, Ed. PUF, p. 815.

(6) Grégoire de Tours, Hist. g. du Languedoc. Manuscrit de Fournier B.N. 1648.

(7) Edit de Pistre en 863. Hist. g. du Languedoc. Manuscrit de Fournier B.N.

(7bis) D'après les observations de M. Flûtre et les leçons de M. le Doyen Brühl.

(8) Une idée fixe de Jules César, l'en nomma à un jour de marche du Mare Nostrum ; les vigiliers de Boussagues, Société Les Amis du Vieux-Boussagues (Hérault).

PLANCHE 160

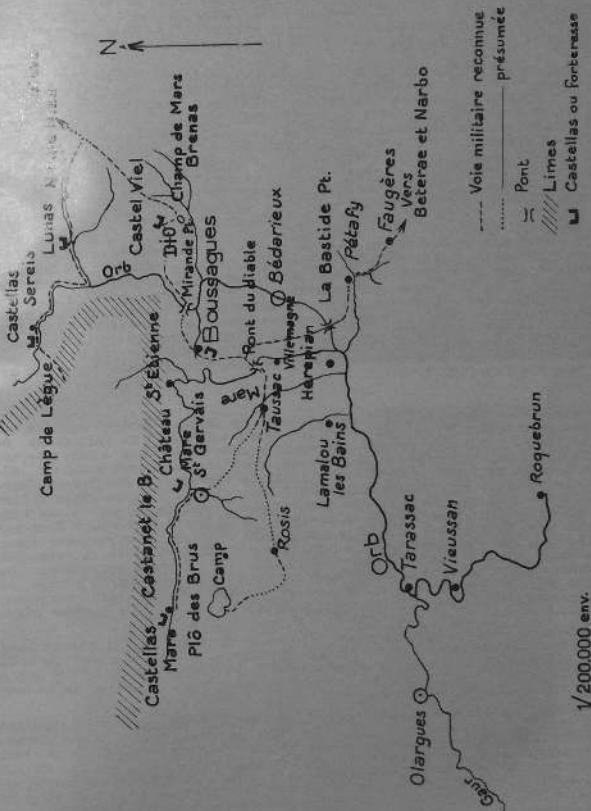


Fig. 2. — Détail de l'enclos.

1/200.000 env.

admirables. On voit, en remploi dans le village, les contrepoids de pierre percés du rideau (comme à Lugdunum Convenarum) ainsi que des fûts de colonnes et des chapiteaux toscans, ruines sans doute d'un temple ou d'un nymphée détruit;

4^e- Autour du mur d'enceinte de la forteresse une série de vigiliques ou "abris rupestres" (plus de 10) représentent apparemment des boutiques ou échoppes de marchands et de fournisseurs des légionnaires. La chose est décrite au Livre VI, 37 du B.G. à propos de l'Aduatucum des Eburons.

5^e- Nous avons dit que le Champ de Mars de Dio était en liaison optique avec le Chemin de Ronde du haut du Castellas de Boussagues. Les expériences faites le 5 septembre 1959 avec la collaboration de M. Gabriel Jugele, Professeur au Lycée de Montpellier et de notre gendre, M. François Pommerehne, Ingénieur lampiste électrique de poche ont été perçus à Dio et à Boussagues. Il n'en plus, nous avons pu constater par la suite que, pour le passage du fil lumineux, les légions ont dû abattre la crête d'une colline. On voit encore dans les barres de culture voisines l'énorme tas des pierres extraites d'un étrange chantier antique (9).

D'autres travaux de Boussagues peuvent être attribués aux Romains, mais ils sont d'origine moins certaine que ceux que nous venons d'énumérer et que l'on peut voir, toucher en pensant que César y a organisé la victoire. Il est en effet hors de doute que, sans son intervention, c'était la "course à la mer" des troupes gauloises sous la conduite de Lucterius, la rupture de la continuité de la Voie domitienne, la perte des trésors de la Bétique et de la route de Tartessos: plus de cuivre ni de bronze et la reconquête de la Provincia Romana par une Gaule qui n'aurait pas connu très probablement les revers qu'eille eut à déplorer par la suite. Peut-être même conviendrait-il d'étudier aussi le toponyme Orb (10) ?

Il reste à voir comment toutes ces stations de défense étaient reliées entre elles, autrement dit quelles voies les desservaient. Il ne fait guère de doute que toutes les voies secondaires aboutissaient à la Voie domitienne, artère principale de la Provincia. Nous avons pris Faugères comme point de départ: le tronçon de route reliant cette localité à Béziers a été reconnu (Carte arch. de la Gaule Rom. X, Hérault, p. 47), mais l'auteur de la carte affirme qu'il se prolongeait jusqu'au Plo des Bru par le col de Petafy. Il ne semble pas coïncider totalement avec le tracé que nous avons reconnu. De Faugères le diverticulum stratégique devait passer par La Caunette pour remonter ensuite vers le bois du même nom. Nous le perdons dans les éboulis de la cote 308 (voir la carte d'E.M.) pour le retrouver dans le bois suivant une courbe de niveau sensiblement à la hauteur de l'escarpement. Des vestiges de pavage et des traces non équivoques de chars sont visibles dans les parties rocheuses affleurantes. Portée comme sentier sur la carte, la voie, d'une largeur d'en-

(9) La troncature a été faite de telle sorte que la limite de l'angle mort de vision à partir de Dio vers Boussagues offre le chemin de ronde qui couronne la brèche primitif du Castellas, ce qui permettait de mettre fin à "point nommé" à l'énorme travail du carriére dont on vient de parler. C'est là une "amorce" sur la recherche des liaisons des liaisons optiques entre les fortresses sur lesquelles nous reviendrons.

(10) Nous préférions le terme militaire employé fréquemment par César *orbis*, qui signifiait "former le cercle": c'est-à-dire servir les rangs des soldats de la manière la plus compacte en cas de défense de détresse: formation la plus résistante par opposition aux autres: *front curvus*, etc. Voir sur ce point le renvoi très judicieux du traducteur dans B.G., p. 155. On trouve cette forme "Orbis" seulement dans l'Hérault; cf. encore: *Orb*, ville d'Allemagne, arr. de Gelnhausen, près de Fulda, sur l'Orb affluent de la Kinzig dans le bassin du Rhin; *Orbe*, rivière du Jura, près de Morez, coule dans le Jura suisse, elle passe à Vallorbe, et se jette dans le lac de Neuchâtel à Yverdon; *Orbe*, bourg de Suisse (canton de Vaud), ancienne ville gallo-romaine *Utha*, chef-lieu d'une grande tribu des Helvètes; *Orbieu*, torrent de l'Aude issu des Corbières (plus de 100m. d'alt.); le haut de son cours se situe dans des gorges sauvages, il se jette dans l'Aude dans la plaine narbonnaise à 10 km. au N.E. de Narbonne; *Orb*-Brefeld, village au N.E. de Sarrebruck à 10 km. à vol d'oiseau de cette ville, légèrement au N. de Sulzbach (cf. carte Michelin, n°203).

PLANCHE 101



Fig. 4. — La Roche Tarpeienne de Rome, d'après une incision gravée.



Fig. 3. — La Roche Tarpeienne de Boussagues.

viron 3 m, suit le rebord sud et ouest de la montagne pour redescendre, en suivant le lit d'un ruisseau vers le gué où le pont détruit de La Bastide (près du pont du chemin de fer sur l'Orb). Là, un banc rocheux qui traverse le thalweg lamine le flux et rend le fleuve guéable, comme il devait l'être autrefois. Au même endroit apparaissent encore des vestiges de piles d'un pont ancien (peut-être romain?). Puis la voie franchit la partie sud du Caussé de Bédarieux, au-delà de Villemagne pour redescendre par le Pont du Diablot vers le Pio des Bru via Taussac et Rosis (tronçon déjà identifié et mentionné par Fournier dans son manuscrit). À proximité du pont, autre diverticulum partait en direction de Boussagues par le Caussé et la vallée de Clairac. On voit ainsi que le pont a été construit pour desservir la défense occidentale de la haute vallée de la Mare. Intéressant et audacieux ouvrage d'art, il mérite qu'on s'y arrête (fig. 8).

Ce pont de 60 m de long comportait deux arches inégales: la grande, de presque 40 m de portée prenait appui au sud sur la rive droite contre une falaise verticale de près de 20 m de hauteur, taillée certainement au moins par les légions romaines, et une petite, au nord, de 10 m de portée environ; l'ensemble soutenait un tablier pavé de 60 m de long et de 3 m environ de large, avec une pente de 15 à 18 %. Cette sorte de pont "en pupitre" fut vraiment remarquable de point de vue mécanique. Les voûssoirs, jointifs, étaient plus de 70 cm avec peu ou pas de mortier liant. La technique ressemble à celle du Pont du Gard, et c'est peut-être à ce mode de construction que le pont doit sa longévité. La forme saillante des clés de voûte est peut-être, pense M. Angue, un argument en faveur de la facture romaine. S'il en est bien ainsi, l'ouvrage fait partie du dispositif de défense de l'enclave ruténo-gabellie. Le mortier, d'excellente qualité, est blanc, mélangé seulement de sable de rivière schisteux. C'est le même mortier qui a été utilisé dans la construction sous-jacente de la citerne de Boussagues; et le fait montrerait assez que la résistance des premiers mortiers romains tenait surtout à la qualité et à la préparation de la chaux. La clé de voûte de la grande arche surplombe la Mare à l'étage à plus de 20 m; cette haute portée est certainement la cause de la longévité de l'édifice qui a pu résister aux poussées du torrent pendant les violents orages régionaux. La voie pavée qu'il supporte est partagée en deux par une ligne de pavés médians (fig. 9), dispositif de limitation adopté encore dans un passage difficile à l'arrivée à Boussagues (fig. 10).

De Taussac un embranchement quitte le diverticulum stratégique vers Saint-Gervais pour desservir les castellas et points de défense de la rive gauche de la Mare. Enfin, de la fortresse de Boussagues, la voie militaire, pavée ou taillée dans le roc partait, après avoir traversé un gué, vers le "Dobès", emplacement où se reconnaît l'existence primitive de l'agglomération boussaguoise. En défonçant le terrain pour la vigne on y a mis au jour de grandes quantités de poteries cassées (dolia, amphores à anses droites, olpè tréflées, personnes, tegulae, etc.) et le déversoir de l'égout. Au-delà, la voie gagnait par Croyones la vallée de l'Orb qu'elle atteignait au pont de Mirande, détruit et reconstruit au moyen-âge dans le style des Frères Pontiges; puis elle remontait le cours du fleuve, via Boubals, jusqu'à Dio. Là, elle contournaît le Champ de Mars (fig. 12) et, bordée de constructions antiques, repartait à l'escale du Caussé de Lodève, via Lavalette et Villevie. Pour desservir les fortresses de la haute vallée de l'Orb un second diverticulum se détachait de la voie que nous venons de suivre, sur le caisse de Lodève, près de Lavalette descendait le val de Notre-Dame de Nize et, en suivant la vallée de l'Orb, atteignait le castellas de Sérieis et le Camp de Legue.

C'est ainsi que se trouvaient reliés les fortresses avancées et les puissantes fortresses de Boussagues et de Dio défendant la zone sensible qui était l'enclave ruténo-gabellie, vrai "talon d'Achille" de la puissance romaine en Gaule. Nous devons signaler à ce propos que la recherche a été grandement facilitée par les photographies aériennes de l'I.G.N. suivant les méthodes de MM. Chevalier et Agache. Le 1/5000e est parfois une échelle insuffisante pour suivre un parcours dans les plateaux chaotiques des causses et dans les éboulis, mais les photos prises en hiver dans les bois donnent des résultats inespérés. Il ressort ainsi de cette brève étude que les liaisons routières ne suffisaient certainement pas à affirmer la souveraineté du S.P.Q.R. sur le

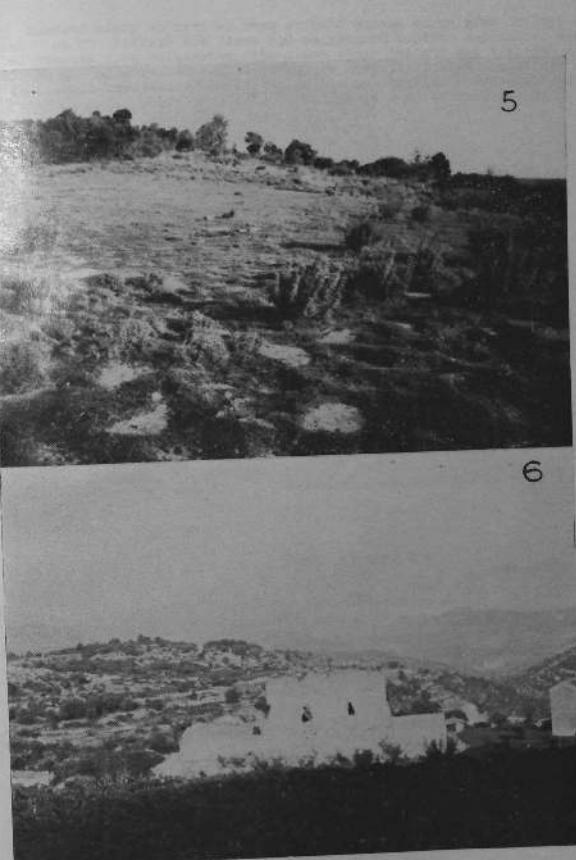


Fig. 5. — Champ de Mars de Dio. Aire plane de 60 m de long environ su 110 m de large, obtenue par troncature horizontale, pavée de grosses pierres.

Fig. 6. — Boussagues. Vue générale vers le Champ de Mars de Dio à 7 km à vol d'oiseau du Castellas de Boussagues.

monde ancien. Nous avons montré d'autre part au prix de quels travaux gigantesques la liaison optique Boussagues-Dio avait été établie. On en conclura que la rapidité des transmissions était déjà nécessaire pour assurer la victoire militaire. Mais la liaison rapide n'est pas seule: elle représente seulement un élément d'information sur un réseau judicieusement disposé et offrant à la prospection un domaine intéressant et étendu.

ADDENDA ET CORRIGENDA

- p. 333, § 2, l. 16: à la rencontre de l'Orb.
- § 3, l. 26: à moins de 40 km à vol d'oiseau.
- p. 338, n. 10, l. 4-5: On trouve cette forme "orbis" dans l'Hérault.
- p. 340, § 1, l. 31: cette haute portée est certainement une autre cause.
- § 2, l. 44: Croynes.
- l. 45: dans le style des frères Pontifes.
- § 3, l. 53: C'est ainsi que se trouvaient reliées.
- p. 342, § 3, l. 6: offrant à la prospection archéologique.

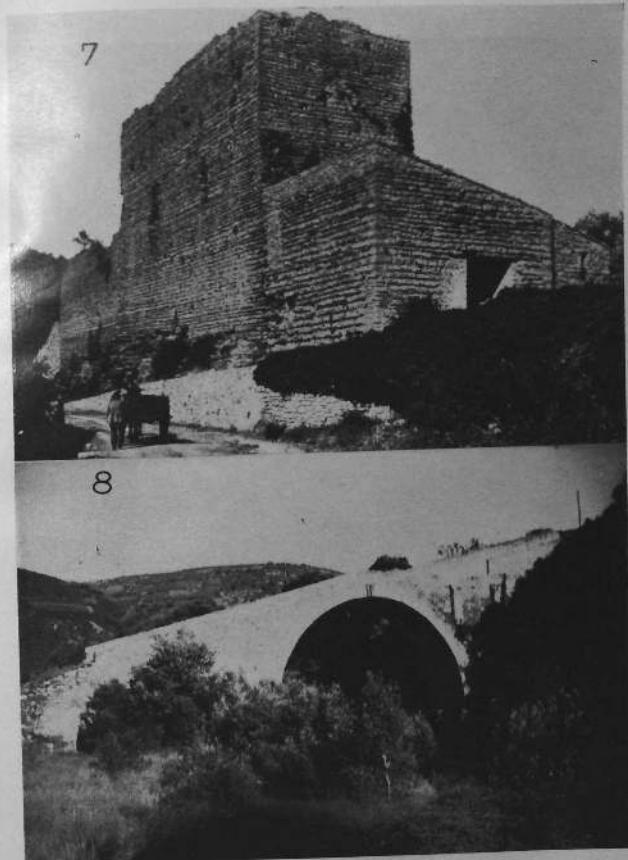


Fig. 7. — Le Castellas de Boussagues. Spécimen de forteresse romaine, type BG sur sa face nord. La partie sud, remaniée, est de facture barbare.
Fig. 8. — Pont du Diable.

PLANCHE 164

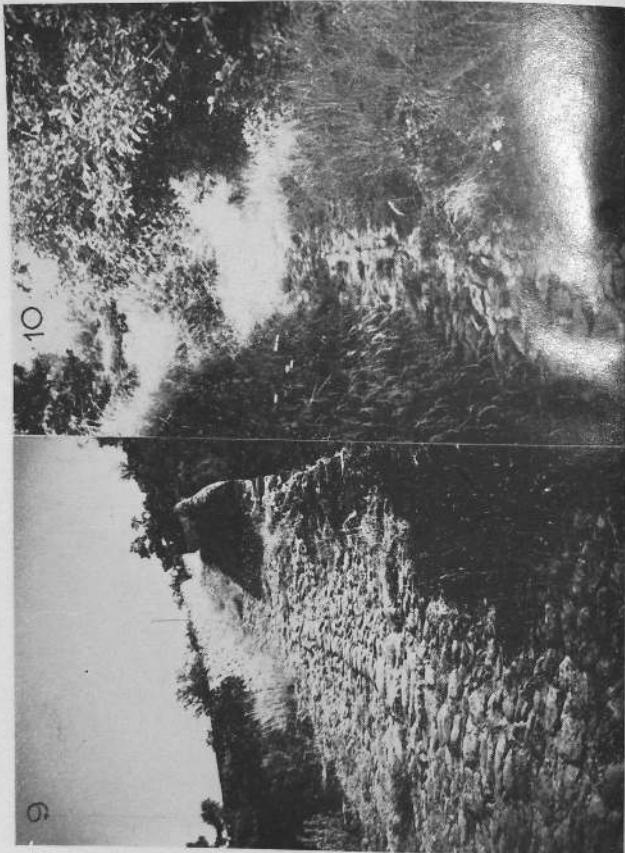


Fig. 9. — Montée de la route du Pont du Diable avec sa ligne médiane.
Fig. 10. — Voie stratégique de Boussagues, avec ligne médiane.

PLANCHE 165

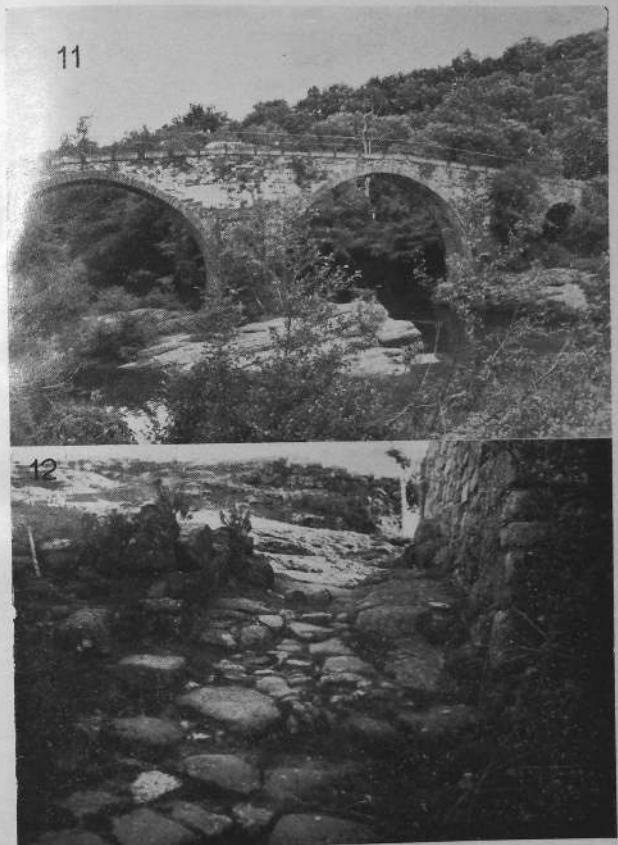


Fig. 11. — Pont de Mirande, de facture médiévale, reconstruit à l'emplacement de l'ancien pont romain emporté vraisemblablement par les crues de l'Orb.
Fig. 12. — Route de Dio à Lodève, Partie non rocheuse pavée pour assurer la solidité.

ÉTUDE ET CLASSEMENT DES LAMPES ROMAINES EN TERRE Cuite
DU MUSÉE D' AOSTE (ISÈRE) (1)

PLANCHES 173-175

par
Jean ROUGIER

Comme cette collection soit de faible importance il convient d'en faire l'étude et de la publier, ceci dans le cadre d'un examen complet des objets conservés au musée gallo-romain d'Aoste. L'étude et la publication n'ont jamais été faites depuis la création de ce riche petit musée il y a plus de cent ans (2). L'ensemble ne comporte malheureusement que dix-sept pièces, dont sept seulement sont entières. Mais un certain nombre de spécimens sont en bon état de conservation et suffisamment importants pour justifier, sinon une étude approfondie, du moins un inventaire détaillé. Toutes ces lampes et fragments, comme le titre l'indique, sont en céramique de fabrication romaine ou grecque-romaine.

+++

1. LAMPES A VOLUTES (3)

1. Aoste 600 - fig. 1; 1 88 - h 20 - d 62.

Céramique grise. Type à volutes, à anse (cassée). Médallion: décor de rose à douze pétales. Moulure: à deux rainures. Remplissage: trou au centre de la rosace. Bec en ogive. Réservoir à fond plat sans marque.

Cette lampe a été découverte à Aoste au cours des fouilles de 1858, donc théoriquement au lieu-dit "La Planche". Cf. Lerat III, 2e série, type B (4) - Ponsich, type II BI (5).

2. Aoste 605 (D.287) - fig. 2; 1 77 - h 25 - d 70.

Céramique en terre jaunâtre. Type à volutes, sans anse. Médallion: décoré d'un très joli sujet de course de chars: au premier plan un quadrigle; le conducteur, tenant les guides de la main gauche et le fouet de la main droite levée au-dessus de la tête, dans un geste pour frapper l'attelage; au second plan on discerne au centre un autel sur lequel brûle une flamme à plusieurs mèches; de chaque côté de cet autel des colonnes, vraisemblablement de la "spina" du cirque; à l'extrême gauche une petite statue; à l'extrême droite une construction à plusieurs étages; dans la partie inférieure le corps d'un homme étendu à terre, et, à gauche, dans un cartouche, sous les pattes arrêtées des chevaux une inscription qui semble être CERES. L'ensemble représente donc une scène de jeux, et plus spécialement une course de chars donnée en l'honneur de la déesse des moissons, laquelle faisait partie des douze dieux et, selon Hésiode, était l'une des sept femmes de Jupiter (6);

(1) Aoste (Isère), canton de Pont de Beauvoisin, arrondissement de La Tour-du-Pin.

(2) Cf. J. Rougier, Fouilles et découvertes à Aoste (Isère), in *Celticum IX*, 1964.

(3) Les numéros de lampes cités dans le texte sont ceux de cette étude. Pour chaque lampe il est donné le n° d'inventaire, nouveau éventuellement, le n° de l'ancien inventaire (D) (quand il a été possible d'identifier l'objet sur cet inventaire), les dimensions en mm. (L = longueur, H = hauteur, D = diamètre).

(4) L. Lerat, Catalogue des lampes antiques du Musée de Besançon, Annales littéraires de l'Université de Besançon, t. I, fasc. 1, archives I, 2e série, Catalogues des Collections, arch. I Les lampes antiques, Besançon, 1954.

(5) Michel Ponsich, Les lampes romaines en terre cuite de la Mauritanie Tingitane, Publications du Service des Antiquités du Maroc, fasc. 15, Rabat 1961.

(6) P. Commelin, Mythologie grecque et romaine, pp. 10-15 et 22.

Remplissage: trou situé entre les pattes des chevaux. Moulure formée de deux cercles concentriques. Bandeau uni et pratiquement plat. Bec cassé à 5mm de la bandeau. Les volutes, tout au moins la partie restante, permettent de classer cet exemplaire en III, 2^e série, type B de Lerat ou II BI de Ponsich. Le fond est plat sans décor ni marque. Trou d'évent situé entre les deux volutes près du bandeau.

L'ensemble forme une très belle composition. Quoique le lieu de découverte ne soit pas précisé et reste impossible à établir d'une manière certaine, il me semble pouvoir affirmer que cette pièce a été découverte sur le territoire d'Aoste du fait de son entrée au musée d'Aoste en février 1860 par suite d'un don important d'un habitant de la commune, M. Pillon (7). Ce don comprenait, en plus de la lampe qui nous intéresse, treize autres pièces archéologiques (urne en plomb, petites amphores et flacon en verre) qui semblent bien être de la même facture et de la même provenance que la majorité des autres pièces de mêmes catégories conservées au musée. Sans être une preuve formelle d'origine c'est tout de même une présomption importante.

3. Aoste 603 (D.449) - fig. 3; 1.77 - h 24 - d 67.

Argile rouge d'environ 2mm d'épaisseur. Type à volutes dépourvu d'anse. Réervoir à fond plat sans marque. Médallion orné d'un décor érotique (homme et femme à genoux). Remplissage: trou de forme irrégulière entre les corps de l'homme et de la femme. Absence de moulure. Bandeau légèrement bombé. Bec cassé à hauteur de l'extrémité d'une des volutes et au tiers supérieur de l'autre. Une seule des volutes est intacte, ce qui permet de la classer dans la 2^e série, type B de Lerat, type II BI de Ponsich. Trou d'évent situé entre les volutes sur le milieu du bandeau.

Cette lampe est entrée au musée le 29 mai 1862. Elle provient de la collection Martin (8), sans autre précision. Là aussi, quoique nous n'ayons aucune certitude quant au lieu de découverte, je crois qu'il est normal de penser à Aoste pour les mêmes raisons que celles qui concernent la lampe précédente; et une raison supplémentaire est la similitude de type et le sujet très voisin de la lampe faisant l'objet du numéro suivant, dont l'origine est certaine.

4. Aoste 604 (D.560) - fig. 4; 1.93 - h 26 - d 66.

Argile jaunâtre; mentionnée dans le premier inventaire comme "terre blanchâtre". Type à volutes (courtes). Bec en ogive. Réervoir à fond plat sans marque. Médallion orné d'un décor érotique (homme à genoux et femme sur un lit). Moulure composée de trois cercles concentriques. Bandeau étroit et légèrement bombé. Trou de mèche de forme irrégulière, probablement pour sauvegarder les formes du décor du médallion. Trou d'évent absent.

Cette lampe entrée au musée en février 1860 a été découverte au bourg d'Aoste, dans le clos Ferrod; cf. Lerat, 2^e série, type B. Ponsich II Al. Walter 81 (9) et Loeschke IV (10).

5. Aoste 602 - fig. 5; 1.66 - h 22 - d 63.

Céramique grise. Type à volutes (traces sur la partie gauche du bec). Sans anse. La forme est incomplète, mais il semble que le trou de mèche ait été situé tout au bas des volutes et qu'il empiétait sur le bandeau, ce dernier étant fortement bombé. La moulure est formée de trois cercles concentriques. Le trou d'évent est situé tout près du trou de mèche, contre le dernier cercle intérieur de la moulure.

Aucune indication de provenance; cf. Lerat, 2^e série, type B - Ponsich type II BI.

(7) Cf. l'ancien registre des entrées au Musée, 1859, N°s 279 à 292 inclus. Don Pillon.

(8) Cf. l'ancien registre des entrées. Le don Martin ne comprenait pas moins de 63 pièces de monnaies romaines en argent et en bronze, plusieurs objets en bronze et en os, une urne en plomb et 67 pièces diverses de céramique (urnes, amphores, coupes, etc.).

(9) H.B. Walters, Catalogue of the greek and roman lamps in the British Museum, London 1914.

(10) P. Loeschke, Lampen aus Vindonissa. Ein Beitrag zur Geschichte von Vindonissa und des antiken Beleuchtungswesens, Zürich 1919.

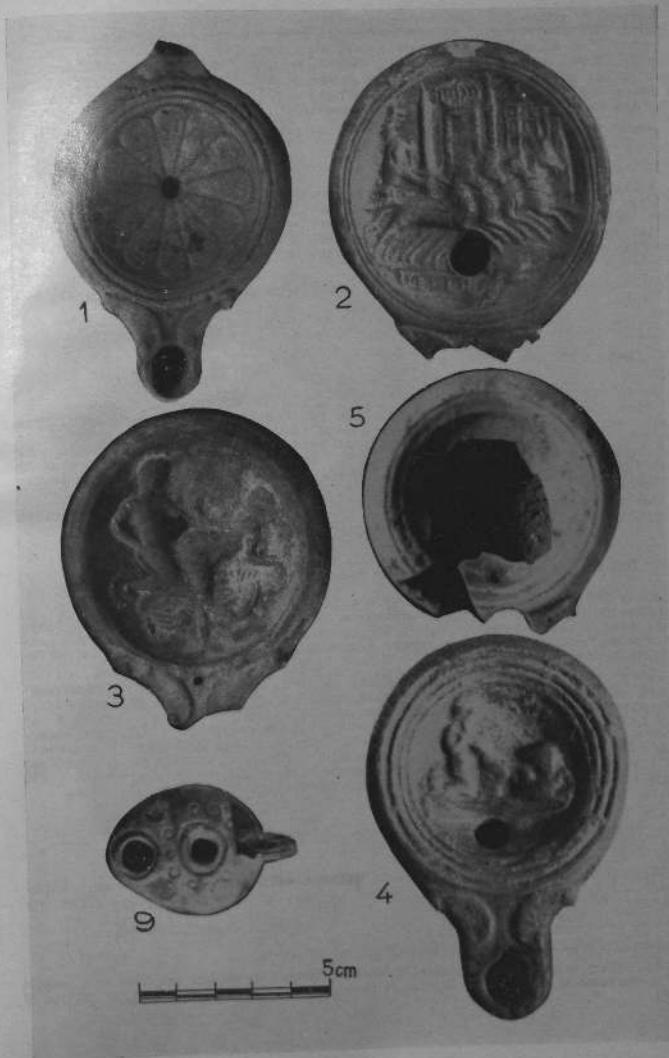


Fig. 1.

6. Aoste 601 - fig. 6; 1 92 - h 29 - d 73.

Céramique blanche avec engobe brunâtre. Type à volutes sans anse. Médaillon orné d'un sujet animal: jeune cheval au galop. Remplissage: trou situé près de la moulure sous le corps du cheval. Moulure formée de deux bandes concentriques. Bandeau presque plat. Bec cassé dans sa partie supérieure; il reste seulement une partie des volutes l'encadrant. Trou d'évent entre les volutes près de la bordure extérieure du bandeau.

Aucune indication de provenance; cf. Lerat 2e série, type B - Ponsich type II B1.

7. Aoste 616 - fragment - fig. 7; d vraisemblable 82.

Type à volutes, peut-être sans anse. Céramique blanc-jaunâtre avec engobe rose. Médailлон incurvé décoré sur une partie de sa largeur par une bande à stries radiales. Moulure de deux couronnes, l'extérieure étant beaucoup plus importante que la première. Bandeau portant une sorte de chamfrein, rentré orientée à l'extérieur.

Aucune indication de provenance; cf. Lerat 2e série, type B - Ponsich type II B1.

II. LAMPES A BEC ROND A INCISION

8. Aoste 606 - fig. 8; 1 82 - h 23 - d 64.

Céramique légèrement jaunâtre avec de petites traces d'engobe marron. Type au bec arrondi, sans volutes et à incision au raccordement du bec avec le corps de la lampe. Réservoir à fond plat sans marque. Médailлон orné d'une rosace de dix pétales à extrémité bilobée. Trou de remplissage au centre de la rosace. Moulure de trois cercles concentriques. Petit trou d'évent sur le dernier cercle de la moulure au bord du bandeau, important et plat.

Cette lampe est entrée au musée en 1856 à la suite de fouilles effectuées au quartier de la Plancha à Aoste; cf. Lerat III, 3e série, type B.

III. TRES PETITE LAMPE (cf. Loeschke type VII) (10).

9. Aoste 607 (D.483) - fig. 9; 1 47 - h 19 - d 32.

Céramique blanche à décor géométrique peint. Type en forme d'oeuf, de Loeschke, avec anse. Bec rond et court incorporé au réservoir. Le médaillon est percé d'un trou central avec cercle concentrique entouré d'un décor de perlettes de grosseur irrégulières.

Cette pièce a été découverte à Aoste en 1863 au quartier des "Champagnes" (entrée au musée en février de la même année) d'après le livre des entrées. Il y a cependant une différence d'origine avec l'étiquette encore collée sur le fond qui mentionne la "découverte au bourg". Il nous est impossible de déterminer quelle est la véritable origine. Ce que l'on peut affirmer seulement dans ces conditions, c'est qu'elle provient d'Aoste et qu'elle ne semble pas avoir servi. Il s'agit, soit d'une lampe votive, soit encore, comme me l'a suggéré M. Leglay, Directeur de la Circonscription, d'un jouet d'enfant.

IV. FIRMALAMPEN

Type 5 de Dressel (11) - 90-94 de Walters - IX-X de Loeschke - 5e série type A & B de Lerat - Type V de Ponsich. Lamboglia, Lucerne à canale, Type 1 à 6 (12).

(11) Dressel, Annali, 1880, p. 265 sqq. CIL XV, p. 782 à 870.

(12) Cf. Robert Mailly, Essai de classification des marques de potiers sur lampe en argile dans la Narbonnaise, in Cahiers Ligures de Préhistoire et d'Archéologie, 1962, n° 11, pp. 79 à 127.

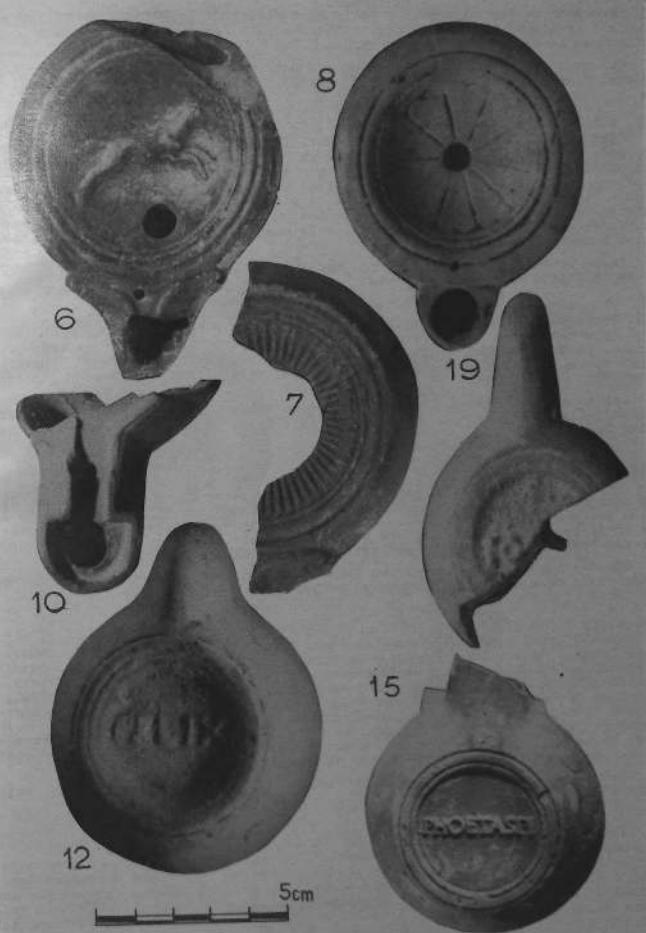


Fig. 2.

10. Aoste 615 - fig. 10; 1 40 (bec).

Fragment de bec en forme de pelle à canal fermé. La bordure en relief entourait le disque du médaillon et contournait le bec. Trou d'évent dans le milieu du canal. Céramique rose rouge.

Aucune indication de provenance ou de date d'entrée au musée. Cf. Lerat 5e série, Type A. Lamboglia, Lucerne à carviale, Type 5c.

11. Aoste 612 - D 448 - fig. 11 & 12; 1 97 - h 36 - d 75.

Type à canal fermé à bec assez court. Il manque le médaillon et la dessus du bec. Toutefois on peut affirmer que la bordure entourait également le bec, car un fragment de cette bordure subsiste sur la partie gauche, d'origine nettement rectiligne, en direction du bec. Mentionnée sur le livre des entrées comme "terre blanche" mais en réalité il s'agit d'une terre ocreée par des traces de vernis rouge brun. Trois tenons ou boutons saillants sont également perforés sur le bandeau. Le fond porte la marque FELIX entourée de trois cercles concentriques.

Lampe provenant de la collection Martin, entrée au Musée le 29 mai 1862, sans indication de lieu de trouvaille. Cf. Lerat 5^e série, Type A, sa 5^e anse.

12. Aoste 610 - D. 140) - fig. 13; 1 103 - h 34 - d 69.

Type sans anse, à deux tenons ou bossettes et à canal ouvert et très prononcé. Céramique rose brique. Le trou d'évent est remplacé par une incision dans toute la longueur du canal. Sur le fond marque très usée mais illisible: COMMUNIS.

Cette lampe entrée le 14 février 1856 au musée provient des fouilles effectuées la même année au quartier de "La Planchette" à Aoste. Cf. Lerat 5^e série, type B - Walters 94.

13. Aoste 614 - D. 507 - fig. 14-15; 1 86 - h 37 - d 77.

Terre blanche à vernis rougeâtre. Bec et cuvette du médaillon cassés. Type sans anse à canal ouvert et bien marqué. Deux bossettes sur le bandeau. Le fond porte la marque PHORTASPI dans trois cercles concentriques. On signalera trois points situés entre les barres horizontales de la lettre E et deux autres (peut-être trois) de part et d'autre de la jambe du T.

Découverte à Aoste en 1865, au lieu-dit le Cultieu; entrée au musée en mars de la même année. Cf. Lerat 5^e série, type B - Walters 94.

14. Aoste 608 - fig. 16; 1 100 - h 32 - d 69.

Type à canal ouvert. Rainure en I sur le col très peu prononcée. Couleur rose brique. Réservoir: il manque la partie centrale du fond, lequel devait vraisemblablement comporter une marque; sur ce qui reste est encore visible la trace de deux cercles concentriques à proximité du bord extérieur. Médaillon sans décor. Trou de remplissage au centre du médaillon; il comporte encore son ardillon. Sur le bandeau deux tenons diamétriquement opposés. Bec en forme de pelle, mais peu prononcée. Trou de mèche de forme ronde mais excentré. Le canal, très peu prononcé, aboutit au trou d'évent situé à l'extrémité du bec au point de raccordement avec le corps de la lampe.

Aucune indication de lieu de découverte. Cf. Lerat 5^e série, type B - Walters 94.

15. Aoste 609 - fig. 17; 1 104 - h 33 - d 68.

Céramique rose. Type à canal ouvert, avec rainure en I très peu prononcée sur le col du bec. Trou de remplissage au centre de la cuvette du médaillon. Trou d'évent au bout du canal, près du bord du médaillon. Deux tenons sur le bandeau. Le fond possédait une marque qu'a rendue absolument illisible la présence d'un papier grossièrement collé, probablement pour le consolider, car il est fendu en plusieurs endroits.

Aucune indication de provenance. Cf. Lerat, 5^e série, type B - Walters 94.

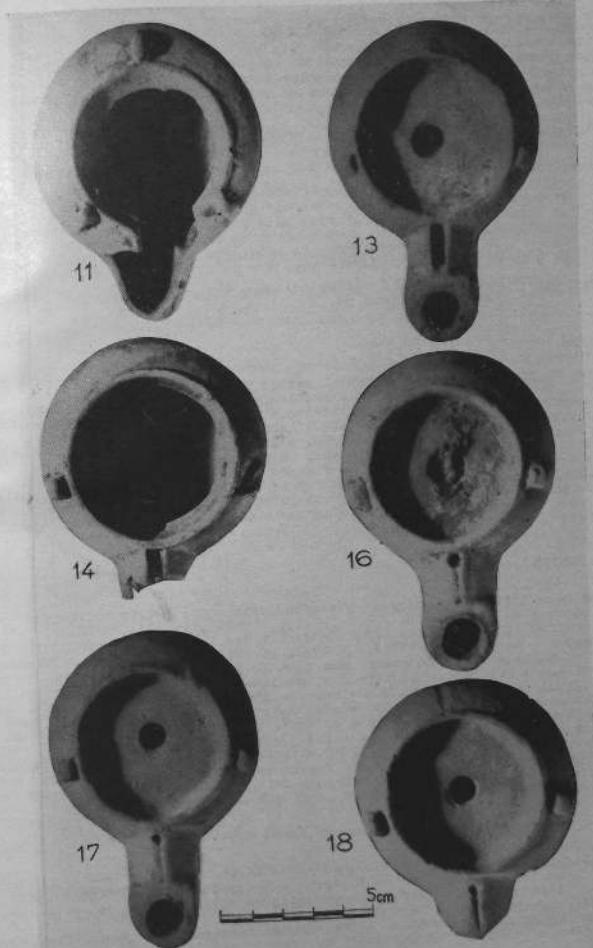


Fig. 3.

16. Aoste 613 - fig. 18; 178 - n° 31 - d 65.

Type à canal ouvert. Rainure très fine sur le col. Bec cassé. Trou d'évent non percé à l'extrémité du canal du côté opposé au bec. Deux renous sur la bandeau. Trou de remplissage au centre du médaillon. Le fond, incomplet, laisse toutefois apercevoir des traces de cercles concentriques. Il comportait vraisemblablement une marque.

Sans indication de provenance. cf. Lerat, 5e série, type B - Walters 94.

17. Aoste 614 (D. 507) - fig. 19.

Fragment de fond et bec ayant appartenu à une lampe du type "Firmalampen" comme peut le laisser supposer le couvercle que j'ai découvert (fig. 188 "réserve" du musée) et qui est de la même pâte rouge-brun foncé. Ce fragment comporte la moitié du fond avec un commencement de marque FO..., avec cercles concentriques à la partie extérieure. La brisure à la marque semble épouser le jambage d'un N, ce qui laisserait supposer qu'il s'agirait de FELIX.

Ce fragment provient des fouilles d'Aoste, section du "Cultieu" en 1865. Lerat 5e série, type B - Walters 94.

V. ORIGINE

Comme on peut s'en rendre aisément compte d'après le tableau ci-joint, sur dix-sept pièces archéologiques, dix proviennent théoriquement du territoire de la commune d'Aoste (dont sept sans aucun doute). Elles peuvent donc fournir des renseignements importants sur l'habitat antique du site par leur datation comme nous le verrons plus loin. D'autre part, au point de vue de la localisation sur le territoire d'Aoste, ce tableau nous permet de considérer l'intérêt des deux quartiers de "La Planchette" et du "Cultieu". Rapprochés de ceux que nous pourrons recueillir au fur et à mesure de l'étude des collections du musée, ces renseignements nous permettront aussi d'avoir une vue plus réelle et plus exacte de la topographie antique et de la répartition de l'habitat.

VI. LES MARQUES

Comme nous l'avons vu, nous ne possédons dans cette petite collection que quatre marques de fabricants: FELIX (n°11), COMMUNIS (n°12), PHOTASPI (n°15) FO... (FORTIS) (n°17). Toutes appartiennent à des lampes de la série dite des "Firmalampen". Les marques FELIX, COMMUNIS et FO(RTIS) sont particulièrement connues et signalées pratiquement dans tout le monde romain. Seule la marque PHOTASPI paraît un peu moins répandue, quoique Allmer et Dissard (13) en signalent plusieurs variétés et une vingtaine d'exemplaires au moins, dont les deux tiers dans le sud-est de la France. Mais il semble bien que le nombre des exemplaires actuellement connus de cette fabrique soit aujourd'hui beaucoup plus important. Outre celui d'Aoste, j'en connais un exemplaire à Vichy (collections du Chastel-Français) et il en existe probablement de non publiés dans certains musées ou collections. Toutefois, d'après les exemplaires connus l'aire de diffusion de cette fabrique doit se trouver, jusqu'à preuve du contraire, en majeure partie dans le quart sud-est de notre pays.

VII. DATATION

Si l'on se réfère à l'étude de M. Lerat sur les lampes de Besançon (14):

1^e Les lampes à volutes sont caractéristiques du Ier siècle de notre ère (vraiment à partir d'Auguste);

2^e Les lampes sans volutes et à bec arrondi seraient de l'époque flavienne c'est-à-dire en gros du dernier quart du premier siècle;

(13) A. Allmer et P. Dissard, *Trion, antiquités découvertes en 1885, 1886 et antérieurement, au quartier de Lyon dit de Trion*, t. II, p. 512, n° 1456 et 1459. Cf. également Allmer et Dissard, *Inscriptions antiques du Musée de Lyon*, t. IV, p. 467.

(14) Cf. Lerat, op. cit., p. 12, et 24.

3^e La série des "Firmalampen" serait également de l'époque flavienne, mais suivant Ivangil (15) elle se serait prolongée jusqu'au IV^e siècle.

Cela nous semblerait tout à fait conforme à l'établissement romain et à son développement à Aoste jusqu'au III^e et IV^e siècle (16). Toutefois étant donné l'implantation du christianisme dans la région il est surprenant que nous ne possédions dans la collection du musée aucun exemplaire de lampe chrétienne ou à symbole chrétien. Il est vrai que le musée communal ne conserve qu'une petite partie des trouvailles qui ont été faites depuis plus de deux siècles sur ce territoire. D'autre part il est possible d'espérer encore faire des découvertes au cours des fouilles à venir. Elles compléteraient avantageusement cette petite collection.

+ + +

TYPES	N°s	LIEUX D'ORIGINE	ANNÉE D'ENTRÉE AU MUSÉE	OBSERVATIONS
à volutes	1	Aoste (La Planchette)	1858	
"	2	Aoste (probable)	1860	don Pillon
"	3	Aoste (probable)	1862	coll. Martin
"	4	Aoste (Glos Perrod)	1860	
"	5	?	?	
"	6	?	?	
"	7	?	?	
bec rond	8	Aoste (La Planchette)	1856	
très petite lampe	9	Aoste (Les Champagnes ou au bourg)	1865	
Firmalampen	10	?	?	
"	11	Aoste (probable)	1862	coll. Martin
"	12	Aoste (La Planchette)	1856	
"	13	Aoste (Le Cultieu)	1865	
"	14	?	?	
"	15	?	?	
"	16	?	?	
"	17	Aoste (Le Cultieu)	1865	

(15) B. Ivangil, *Die pannonischen Lampen*, Dissertationes Pannonicæ, Budapest 1935, série II, n° 2.

(16) J. Rougier, *Remarques sur le site antique d'Aoste*, Actes du 8^e Congrès National des Sociétés Savantes de Lyon.

LA CÉRAMIQUE DE LA GAULE DE L' EST EN GÉNÉRAL
ET DE L' ENTREPRISE SATVRNINVS-SATTO EN PARTICULIER (1)

par

Marcel LUTZ

Dès l'époque pré-flavienne nous assistons à un épanouissement économique des régions situées à l'arrière du Rhône, épanouissement qui atteindra son sommet sous Trajan. Les garnisons de la ligne fortifiée et les populations civiles qui vivent dans leur voisinage, sont une clientèle importante pour toutes sortes de produits, notamment la céramique.

Nous assistons ainsi à la naissance de nombreuses officines de céramique dans la Gaule de l'Est, celles-ci se trouvant plus près des débouchés, suppléant rapidement celles de la Gaule du Sud et celle de la Gaule du Centre. La céramique sigillée naît d'ailleurs dans la Gaule de l'Est au moment où elle atteint son sommet dans la Gaule du Sud et où, à Lezoux, elle connaît à sa grande période. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que la Gaule de l'Est emprunte beaucoup à ces deux sources et qu'elle ne soit qu'exceptionnellement originale et indépendante.

La plupart des officines de la Gaule de l'Est sont connues de longue date: ce sont celles de Luxeuil, La Madeleine, Heiligenberg, Irtenwiller, Trèves, Röckweiler, Bachweiler, Hof, Rheinzabern, les ateliers d'Argonne, Chémery, pour ne nommer que les principaux; quelques autres sont de découverte plus récente, telles Mittelbromm, Haute-Yutz ou Boucheporn. On peut dire que toutes ont eu une grande activité durant le II^e siècle pendant lequel elles sont les principaux pourvoyeurs du marché. Certaines d'entre elles ont du reste encore produit au III^e siècle.

Il a été généralement admis que les plus anciennes, parmi lesquelles celles de Luxeuil, ont été créées à l'époque de Trajan. Cependant les découvertes récentes de Boucheporn semblent démontrer que dès la période pré-flavienne la technique de la sigillée unie et ornée s'était implantée dans la Gaule de l'Est et que le principal pionnier est sans conteste SATVRNINVS, ce maître-potier que les auteurs connaissaient de longue date, mais dont on n'avait pu situer l'atelier avant les découvertes de Chémery en 1934. Un examen épigraphique et stylistique de Saturninus prouve incontestablement ses origines méridionales. Très tôt il s'attira les services d'un jeune potier fort doué, SATTO, dont l'origine semble être régionale. Celui-ci travaillera longtemps sous ses ordres jusqu'à ce qu'il devienne plus tard son associé et qu'après la mort de Saturninus, il devienne le maître de l'entreprise.

L'influence ruteno-gauloise s'est surtout manifestée au début de leur activité, vers l'époque de transition entre Flavien et Trajan. Quant à l'influence arverne, qui est incontestable, elle semble surtout s'être manifestée par la suite, à l'occasion de l'arrivée dans la Gaule de l'Est de quelques potiers arvernes, venus notamment des Martres-de-Veyre, potiers dont la carrière sera désormais parallèle à celle de Saturninus et de Satto avec qui ils formeront un groupe de potiers que nous appellerons le "groupe Saturninus-Satto". Nous trouverons en effet les traces de leur constante collaboration non seulement à Boucheporn et à Chémery, mais aussi à Röckweiler et à Mittelbromm, ateliers qu'on peut considérer comme dépendant plus ou moins du groupe.

Mais si l'art de Saturninus et de Satto procéde de ces deux courants d'influence, la ruteno-gauloise d'une part, l'arverne de l'autre, il n'en est pas moins vrai qu'échappant à la routine qui s'était emparée de la terre sigillée et se révoltant contre la fatigante répétition dénuée de toute imagination, des mêmes poignards employés dans les mêmes scènes, nous les voyons faire figure de novateurs. Non seulement ils dominent ainsi toute leur génération, mais ils émergent au-dessus de leurs contemporains et de leurs successeurs durant tout le II^e siècle.

Ils transmettent ainsi leur style, clair et ordonné, à toute une génération de disciples qui propageront leurs idées. Aucun atelier de la Gaule de l'Est n'y échappe, même pas celui de Luxeuil (qui pourtant a tendance à passer pour le plus ancien de la Gaule de l'Est) où, comme le reconnaît M. Lucien Lerat l'influence de Chémery est manifeste. L'emprise de Saturninus

(1) Résumé de la conférence faite le Vendredi 4 Septembre 1964.

Saturninus et de *Satto* se reconnaît à La Madeleine chez les maîtres-potiers comme celui qu' on a convenu d'appeler *Albillus* ou sur *Janus*. Ce dernier transmettra le style nouveau à Heiligenberg et plus tard à Rheinazaben. Des relations directes avec *Blickweiler* sont certaines déjà sous Trajan, alors que cette officine était encore en plein sous l'influence arverne probablement directe et avant que *Satto* n'y exerce une activité certaine, vers 125 ap. J.C. Des rapports étroits ont existé avec *Ciblissus* d'Irréviller, qui lui aussi emploie des poingons propres à *Saturninus* et à *Satto* et qu'on retrouve du reste à Mittelbronn en étroite collaboration avec *Satto*. Les ateliers de Trèves, d'Argonne en Haute-Yutz n'échappent pas à l'emprise de *Saturninus* et de *Satto* et les poingons jadis exclusifs du répertoire de ces deux maîtres y sont fréquents, non seulement surnommés mais souvent retaillés.

Ainsi *Saturninus* et *Satto* n'ont pas seulement fait figure de pionniers et de novateurs mais par suite du succès de leurs produits, succès dû à leur originalité qui se manifestera encore longtemps au milieu de la barbarie naissante de la sigillée du dernier tiers du II^e siècle, ils continueront grandement à maintenir la réputation d'un produit qui de plus en plus se déprécierait.

CELTIC ORIGINS AND THE ARTHURIAN CYCLE

ARTHUR : THE CHAIN OF EVIDENCE

PLATES 168-172

Ch. MUSES

"... ut Ex nocte ad oculis amicorum claritatem".
Marsilio Ficino's preface to the first printed edition (1505) of his translation into Latin of the *Taismagistos*.

The remarks in this paper will of necessity be compressed, since they comprise the digest of parts of a volume now in preparation for publication. We can thus only summarize the principal evidence here, and present some of the most important links in the chain. Even so, less than the first planned could be included because of a period of unexpected demands and ill health, but we plan to supply our other results later by means of an additional summary which, circumstances permitting, will appear, it is hoped, in the fairly near future.

The entire subject of the Arthurian and Grail cycles that were preserved in the middle ages from oral traditions has been beset with difficulties and bitterness, quite apart from the problems of the material itself. The reason for these unnecessary controversies and consequent confusions of an important subject are varied. But all of them share these basic factors :

1. The hatred of the Norman rulers for the Americans (*), especially after the former had gained control of France and the latter resisted fiercely the externally imposed rule of what to them could be only a centralized, totalitarian-type tyranny. (There was much the same story between Welsh and English later, but due to their more mountainous country the Welsh culture and language were better able to survive. This hatred from Norman times on, subtly influenced even scholarly English history and opinion - as well as powerful French clique - consistently to suppress the American tradition and its importance in the Arthurian cycle.

The bards of Brittany, when they began to sing in French, were then plagiarized and copied in French, English, and even Latin, Marie de France being among those expressly acknowledging her sources to be Breton minstrels.

Indeed, to read some 19th and 20th century writers, one almost gains the impression that they would claim if they could that even the fabricated 5th century Arthur - let alone the much more ancient and greater figure after whom he was named and copied - was English, rather than Welsh ! That greater figure was of course not the post-Geoffrey-of-Monmouth fabrication, and not even the original American King Arthur of the Breton *liais*, nor the other numerous noble Arthurs among the Celtic tribes of Gaul (e.g. King Arthur of the Carnutes). Later discussion will expand this point ; the following factor also relates to it.

2. A psychological appropriation of Celtic tradition, particularly the Arthurian tradition, by certain English and American writers and students, took place especially in the 19th and 20th centuries, though it began in pre-Norman, and especially from the 11th century on, in Norman England. That appropriation and bias was aided at the turn of the 19th century by the violently pro-English reaction of Gaston, the son of the great scholar Paulin Paris, who like so many sons of famous men, had a psychological need to become known himself by opposing his father (who had stressed the continental basis of the Arthurian cycle) and trying to eclipse him, which Gaston did.

(*) A hatred continued by their successors and well symbolized by the treacherous murder in 1203 after the death of Richard Coeur de Lion, by his brother Jean sans Terre (who thereby gained the rule of England) of the seventeen-year old American Arthur I, the rightful heir to the thrones of England and France. This shameful episode sealed the unfair fate of Brittany from then on.

This primitive motive and emotion is an ancient one and was the mainspring of the entire career of Alexander, revolting psychologically against his renowned father, Philip of Macedon; but, though many times important in history, that motive does not belong in scholarship, for it substitutes the desire for personal domination and acclaim above the love of truth and fact, and hence introduces inevitable and vitiating distortions into the work of any man so impelled. This distortion is very simple to trace in the otherwise valuable philological and historical work of Gaston Paris in French mediaeval literature. His obsessive error, however, made him completely blind to such facts as that the Normans standardly relied upon American minstrels, that Marie de France was transposing her *lais*, as she herself clearly attests, from American into French (1).

G. Paris remained blind to the fact that the best and least corrupted versions of the Arthurian cycle are not found even in the oldest Welsh manuscripts, but are found in the manuscripts preserving for us the translation into French of the American national songs and bardic repertoire. It was, prior to Julius Caesar's time, the Ile de Sein (*Sena*) which was one of the holiest sites of the old Celtic religion and tradition; and, Caesar reminds us (*De Bello Gallico*, V, 26, 29; VII, 8, 11; VII, 5, 31) (2), the chief ancient centre for meetings of the old Celtic priesthood was in north central Gaul in the country of the Carnuti, and probably at the great druidic temple which is now the site of the cathedral of Chartres, derived from Carnutes.

3. Personal and national jealousies and enmities between scholars in another influence which has very much vitiated Arthurian research in the past. There were utterly needless animosities in Arthurian scholarship that necessarily invalidated many conclusions and distorted many interpretations. We need only cite the animosity between the 19th century English and German Arthurian schools, the French naturally at that time siding with the former, even to the absurd extent of denying the richness of their own American tradition. Despite the excellence of much of his research, it must in justice be recorded that Joseph Loth seized an obvious opportunity while still an ambitious young man. He followed in the footsteps of Gaston Paris and the then English school, and reaped his reward of support from a powerful faction. Notwithstanding his contribution in other aspects, Loth's work is pervaded by the same fundamental error as that of Gaston Paris : the consistent suppression of the profound importance of Brittany in the entire Arthurian tradition.

Such a policy of suppression unavoidably entails distortions of fact and judgement. Such distortions – especially in view of the clear and rich evidence against them – in turn result in misrepresentations which, whether deliberate or not, render both G. Paris and J. Loth unreliable in the fields of Arthurian origins and Celtic linguistic history.

E. van Tassel Graves (*Ogam*, vol. XIV, 1962, p. 624) exposed but one of the errors of Loth's linguistic results. We refer to Loth's untrue derivation of the Breton *ezac'h* from the mediaeval Welsh *udd* – an example of his intransigent and pervasive fallacy stemming from the false premise of insular primacy in Celtic studies.

In his extremely valuable and insightful paper *Sources Médiévales pour l'Étude de l'Antiquité Celtique* (*Ogam*, vol. IX, 1957, p. 57) Arel Even enunciates a far-reaching criticism of Loth which embodies an extremely useful principle, at which we had arrived independently from other materials : "Bien loin d'être impuissante à reconstruire des mythes penciliques, comme le prétendait Loth, l'étude de ces littératures... peut parfois être poussée très loin dans le détail, avec les mythes des peuples apparentés, (permettant) d'avoir une vue... de concepts mythiques et rituels communs à toute la famille indo-européenne".

Not being either French, German, English, Irish, American or Welsh, we can speak with a personal disengagement which is admittedly more difficult for any of these nationals in this field, with some notable and admirable exceptions on all sides. Prefatory points 1, 2 and 3 are now concluded.

It is against and despite this background of incessant contest, unscholarly hatred, and strife that Arthurian research must be projected and furthered; and it is out of reach of such imbroglios that it must be removed. For as we shall soon see, Arthur belongs not even solely

(1) e.g. Guigemar, line 20; Lanval, line 4. Eliuduc, 1182. She did not mean Welsh, as she uses the contemporary "gales" for Wales.

(2) See also Strabo IV; Pomponius Mela III, 2; and *Urbis gentisque Carnutum historia*, by R. Boutrays, Paris 1625.

to Brittany and Wales, much less England, but to Europe as well, to all the Celtic and partly Celtic races, and finally to the entire Indo-European tradition of the white race itself, including the Hindu. In these days of focussing racial traditions, and the quite correct pride of the Sino-Mongolian and African races in their indigenous achievements and cultures, it is appropriate that the Indo-Iranian-European peoples should also re-assess their own very splendid and noble heritage.

In that tradition the figure of *Artus, roi des Bretons*, is a central one and points beyond the Americas where the *lais bretons* preserved him, to a very ancient origin. The extant material for this pan-Celtic, pan-Indo-European position is very rich, whereof but a sampling – though a representative one – can be given in the present study, as even without commentary a volume would be otherwise required.

There are two preliminary remarks to be made before entering upon the material proper. We must first remember and keep in mind that etymology is born and made out of the regional habits of vocal musculature in the mouths of the common people, rather than in the brains of etymologists, which cannot be supported in phonetics, i.e. in the patterns of function of the speech organs, cannot be validly asserted; and linguistic change most often proceeds in the direction of the least effortful buccal muscular activity – that is, in the direction of minimal entropy increase, in terms of the theory of energy.

Akin to this basic principle is a linguistic-historical one : we cannot, without demonstrating overridingly incontrovertible evidence, deny or contradict what ancient authorities, who had access to rich materials irretrievably lost to us, tell us by way of orthography and recorded tradition. We cannot overthrow ancient testimony by only *ad hoc* assertion or hypothesis. H. Schliemann was the first to prove this principle dramatically and powerfully when – against all the arrogant and even erudite sneers of his time – discovered Troy and Mycenae by simply assuming quite rightly that Homer knew ancient Greek history and geography better than did 19th century scholars.

The etymology of *Kymry* (*Cymry*, *Cimri*) and *Cimbri* has been hitherto vexed; and patient, open-minded investigation is the prime requirement here. Owen Pughe's derivation for the former via *kym + bto*, twisted to mean "aborigenes", is fatuous, being outlawed by the clear "m" term in *Kymry* and by the fact that *cym*, in its meaning of "first", is an adverb, not an adjective. Zeus' derivation (most often repeated today) is *kym + zeu*, i.e. "same region or country" which Zeus opposes to *Allobroges*, i.e. "of a different country". This latter argument is extremely untenable, for not only does it make little sense as a people's name for themselves, but it is a bastard mixture of Latin (*allo*) and Celtic (*brog* = Manx *braugh*, Ir. *brauch* "region", "territory"; cf. the Breton *Braoc'hall*, "Land of the Gauls", for "France", and *Bra-Saor*, "Land of the Saxons", for "England"). Such a mixture one does not find in Gaulish folk and place names, which may be corrupted by Latin and Greek pronunciations or terminations, but which never introduce Latin roots.

There is no need to introduce an *ad hoc* Latin root, as did Zeus; for *allo* is perfectly good Celtic, the verb *gar galli* or *gally* (Welsh *gallu*), "to be empowered".

We must at this point remember (which Zeus overlooked) that the Greeks spelled the name more often as *Allobriges* or *Allobroges* than *Allobreges*. This fact is most important in re-establishing the original Celtic orthography, for the Greeks knew and traded with the Celts centuries before the Romans, as – to cite one example of many – the ancient Phocaean settlement at Massalia (the present Marseille) proves. We thus have now established a clear and purely Celtic designation, i.e. *Allobrig* for that Celtic people, one of whose chief cities was the present Geneva.

The first root of the name lies in the old Cornish noun *alles*, "power", "puissance"; thus *Deu a alles*, "God of power" appears in the old Cornish Biblical texts that have come down to us. The second root is in the old Cornish *treuge*, "judgement"; viz., *na pandra a treuge wreuch*, "nor what judgement ye make", from the ancient Cornish religious drama of the *Passio Christi*.

The *Allobriges* were hence "the people empowered to judge", "the Judges", thus yielding directly a meaningful and purely Celtic name of a proud people for themselves, in high contrast to Zeus' pointless an artificially forced "people of another country", which makes little sense as a Gaulish tribe's name for itself. Our derivation also establishes the *Allobroges* as a Brythonic Celtic people.

Returning now to *Kymry*, both Pughe and Zeus erred in their unproven and unwarranted shift from an *-y*, *-i* to an *-o*, for the *i*, *y* was originally there, since *Cymry* is the ancient tra-

ditional name of the Welsh people for themselves. The insertion of *b* leads to *Cimbi*, but not "Cimbro". The mediaeval Latin name for Wales is *Cambria*, a term not found in Caesar or in older Latin, thus clearly pointing to a popular Celtic pronunciation forcing itself into mediaeval Latin. This conclusion is strengthened by the fact that the cognate for *Cymy* in Cornish is *Cembioni*, thus also substantiating the vowel shift *y*, *i* + *e* + *a*, in *Cimbri* + *Cembri* + *Cambri*.

The derivation of *Cimbri* from an asserted Ir. *cimb*, "money", seems untenable, for the old Irish word is *cím* and meant originally "a silver nugget". Thus in the glossary of Cormac Mac Cuilleanain, Bishop of Cashel (d. 908 A.D.) we read "*cím*, i.e. arget, agas don arget do bert-ha, etc.". That *cím* originally meant "silver" and not "money of exchange" as such, is further seen in the Ir. *cím-beo*, literally "live silver", i.e. quicksilver or mercury. The Goidelic attempt for "Cimbri" ends in a cul-de-sac.

Further strengthening the prior *Cimbi*, *Cembri* chain, we have the testimony of *Illiad* of Sicily (fl. ca. 60 B.C.) in Book V, ch. 32:

"θωματούντος δι Κιμπερίου, τούρου εἰσα, βραχὺ τοῦ χρόνον τὴν λέξιν ἀκριβῶς εὐ

τὶ τὸν καλούμενον κιμπέων σπονδυόπα

Though the *Cimbri* were very active in eastern as well as western Europe and even as the Black Sea, the ancient authorities are in complete agreement that their original home was the *Promontorium Cimbriorum*, the present Jutland, where they were known as seagoing *wildmen* as well as land fighters, and whence they could easily have invaded and settled Wales (cf. Pliny iv, 27; Pomponius Melis iii, 3; Ptolemy's Geography ii, 11, sec. 17; Tacitus 37). The ancient writers Sallust, Plutarch, Appian, Diophorus Siculus and Dion Cassius all agreed that the *Cimbri* were a Celtic people; and their customs and armament as described by Strabo and Plutarch also sharply distinguishes them from the Teutons, with whom they were, however, often closely politically allied.

The way has now been cleared for the nonarbitrary derivation of *Cymy*, which would naturally possess Brythonic rather than Goidelic roots, thus outlawing here a Goidelic *cím*, which anyway made not too much sense, as before shown, and even less when we recall that the Brythonic word for silver is *argant* (old Welsh), *archant* (Armenian), *archans* (Cornish), all cognates *lit. transp.* to the Sanskrit *rājata*.

The unique Brythonic roots demanded by the problem are seen in the old Cornish *cymryes* from *cyd*, "together", and *ber*, "to carry", i.e. "to take or carry off", combined in the Welsh *cymryd* < *cymbery*, furnishing again an original identity for *Cimbi* and *Cimbri*. The *cymry* were "the Takers" or "the Raiders", a title perfectly agreeing with their historical role as fierce, far-roving fighters by sea and by land.

The Welsh never called - and still do not - either themselves or their country "Welsh" or "Wales" (from the Anglo-Saxon *wælisc*), which is a later usage that arose in the Middle Ages. Anciently, and up to the present the Welsh have always called themselves the "Cymry", while the Welsh word *galeg* means Gaulish, and, as we later show, has its roots in the Welsh name of the Irish, deriving from the latter's name for themselves: O. Ir. *Gail*, *Gaill* > *Gaiddhill* > *Goidheal*.

The identical root occurs in the modern English *Gallie* (which means "French") and Gaelic ("Irish" or "Highland Scottish" i.e. Goidelic); and the French *gauleis*, Gaulish. Thus there was no clear demarcation drawn in ancient times between the Goidels and the Gauls.

It is important to note in this connection that neither the Celtic culture nor peoples originated on the British Isles, contrary to the fables still circulated by some cliques of special pleaders. Archaeology and linguistics both expose such a fallacy for what it is. Thus, to cite one example, the La Tène culture, and the artistic and technical achievement it implies, did not reach Britain until long after it had originated in the Swiss lake region, which was termed the Celtic heartland by the earliest travelers from the ancient Greek world, as the text of the Argonauts attests. By the same token we know that there was an ancient trade route joining the Hellenic-Aegean and Celtic civilisation through the Mediterranean and up the Rhône valley to *laus* (Lyon) on one hand and the great French river system on the other.

This fact also explains the ancient importance of Marseille (*Massalia*) as a great trade centre, as well as the related fact that Caesar (vi, 14) found the *Helvetii* (3) using Greek

(3) More properly the *Elvetii*, as there is no ancient Celtic word that begins with the letter *h*; the root is cognate with *alp*, *alba* and *elbe*, the latter preserved in the Greek corruption *Ελβητοι*.

letters for their script; and yet this barbarous murderer who slew thousands of the Helvetian women and children without mercy pretended to call the literate helvetii barbarians. Many later historians admired Julius Caesar, showing they shared the carnivore philosophy that brute strength makes right; whereas Caesar's inhuman campaigns, involving flogging to death, indiscriminate slaughter of women and children, and mass executions of prisoners of war, alone serve to place him a very discreditable light. No Celt could mourn his assassination.

Julius Caesar's motives in his savage treatment of Gaul have never received sufficient if any attention. It is quite clear that his motive and intent was to make political capital out of a great vengeance to be wreaked upon the Gauls for their having defeated Rome under their leader *Bran* ca. 390 B.C., a humiliation that was never forgotten by Rome. This explains Caesar's extraordinary cruelty, energy, and will to win in Gaul. What the Roman Empire became in the cultural genocide of Gaul, later history finished the language was erased and the nation persecuted into archaeology. It is worth while noting that the name *Bran* is Goidelic.

The second remark we must make at this juncture serves further to bear out the foregoing. In old Welsh manuscripts the Irish are called *Gaill* and their language, *gwyddileg* (cf. the Ir. *Goidelic*, which includes Marx, and Gaell, i.e. old Irish and Scottish). The Welsh terms derive from the old Irish *Gaill* > *Gaiddhill*, and the old Irish *gallie* (variant *gatia*) > *gwyddileg* (still later, *goidhealyd*). The old Irish called themselves "*Gaills*"; and a *goidheal* still mean either intrepid victor or an Irishman or a Scotsmen or the Celts of the Highlands. Confirming the matter further, in certain old Welsh manuscripts the old Welsh for the Latin *gallie* is *gwyddileg* (see, for instance, Edward Llwyd, *Archaeologia Britannica*, Oxford, 1709, section on comparative etymology; the English edition of this work, fundamental in Celtic linguistics, appeared in 1724, Llwyd being the first to recognize that the MS "Vocabularium Wallonum" was in fact Cornish: *op.cit.*, p. 222) (3a).

This discussion exposes that it is a complete fallacy to insulate the Irish (incl. Manx), Scottish, Welsh, and Cornish from their continental roots. Thus also, the misunderstood designation *Pictones*, *Pictavi*, *Picti* (the latest form of the name) refers to the Celtic tribe, whose name was preserved in ancient Gaul and is still seen in "Poitiers", that had voyaged in part and settled at an early date in one or more of the islands (notably Caledonia or Scotland) later to be called the British Isles - just as the *Cimbri* had gone to *Cambria* or Wales from the continent as already traced in a previous paragraph.

In 1572 the designation of the epidemic in Poitou, the *colica pictorum*, shows that the old name was steadily in usage.

In the light of the prior discussion, and in view of the known richness of Celtic tribal, deific and place names in France and Brittany, to derive the entire American people, with all their complex linguistic geography and tradition, from relatively small fifth or sixth century bands of Welsh refugees fleeing to Brittany from Saxon persecution, is patently absurd. The *reductio ad absurdum* is completed by the fact that the great bulk of the Welsh people did not flee from Wales but remained in the mountains, fighting a brave, long-term guerrilla war. The refugees in Brittany easily intermingled with their Celtic brethren, the Americans, as the two peoples enjoyed a common language.

The Americans alone possessed also the richest and most detailed Arthurian tradition of any Celtic people, as the songs of their bilingual minstrels, so much in vogue at the French royal courts both on the continent and in Norman England, prove. The pseudo-Arthurian toponyms became localized in England only after the Breton bardic tradition, adopted wholesale by all the great French medieval poets, and publicized so well and early by Geoffrey of Monmouth has reached and taken root among the English. Geoffrey, with all his misleading circumlocutions, still must admit, even by ambiguous speech and internal evidence, that his sources were Breton. As the paucity and corruption of the Arthurian material - as compared with the Breton *tuis* - in even the oldest all post-Geoffrey Welsh manuscripts (4) shows, Geoffrey's mention of sources in the "Breton" language refers - just as do Marie de France's unequivocal reference (see note 1, for example) - to Breton sources depending on an oral tradition then

(3a) The Irish by the Middle Ages had forgotten the ancient etymological unity of *Gall*, *Gaill*, *Gaiddhill*, *Goidheal*, and the MSS - the poems of the *barc Maol Ling* (d. 1016 A.D.) in the Book of Leinster (12th century) - then came to use *Gaill* for foreigner or barbarian (e.g. for the invading Normans), while using the variant *Gaiddhill* to denote the Irish.

(4) Thus the *Black Book of Carmarthen* was written by Welsh monks of Deheubarth accent at the old Priory of St. John's for Black Canons founded in 1148 at Carmarthen and was written at earliest during the reign of Henry II (1154-1189). Geoffrey's potpourri appeared some time between 1135 and 1138, the ensuing interest resulting in the writing down of the Welsh MSS. Geoffrey himself knew little Welsh, but knew French well, and the Benedictine priory at Monmouth was headed in Geoffrey's time by the Armorican abbot Wiheno - all of which points again to Geoffrey's French-Breton sources. See also notes (6), (15), and (16), plus text surrounding the last.

accessible but now preserved for us only in French and Latin, outside of a few historical and literary scraps of tradition. And, despite all his tampering with the record, Geoffrey had to let Arthur's Breton lineage and upbringing stand, artificially transferring his birth to Wales.

Thus Marie de France confirms over and over again that her sources were the traditions of Armorican bards. In the earliest extant MS of the *lai de Lanval* (Brit. Mus. Harleyan n° 978, 1200-1250 A.D.) we read on folio 155 recto :

"Tait fu dum mut gentil wassal (5)
En bretons lapeient Lanval
A kardel suriurnot li reis
Artur li pruz e li curteis
Per les escoz e pur les pis
Qui destruient le pais
En la tere de loengre entroent..."

In the latest *Lanval* MS (Brit. Mus. Cott. Vesp. B XIV, ca. 1400 A.D.) we find instead of the second line above quoted :

"En breitaine lapeient lanval".

the clear adjective *breitane* shifting to the more ambiguous noun *breitaine*. This significant shift occurred only in the late Anglo-Norman MS and not in the late 13th century MS (Bibl. Nat. nouv. acq. fr. 1104, ca. 1400 A.D.), which reads "Li breton etc.". This leaves evidence to E. Brugger's thesis (*Leitsch. f. franz. Sprache u. Lit.*, Bd. 12) that there were Anglo-Norman alterations in the re-copying of Marie's texts.

At the beginning of *Bisclavret* Marie makes another clear distinction :

"Bisclavret ad nun en bretan,
Garwaf l'apelen li Norman,"

showing that the original *lais* referred to the time when the Normans still spoke a Teutonic language. Throughout Marie's *lais*, *bretaigne*, *bretaine*, means Brittany and *breitan*, *bretain*, the American language. For the English nation she has the unambiguous *Engles* (Miln., line 390), and for Welsh *Gales* (Miln. 1449) or Wales (Chevrefoil, line 105; Miln., 9). These specific distinctions make it more than probable that her *Cornwall* refers to the old Armorican kingdom of which the trans-Channel coastal region was an economically valuable dependency, included under the same political designation, *Cornwall*.

In the three latest of the four extant manuscripts of the *lais de Lanval*, Marie speaks (line 433) of a "duke of Cornwall" "li due de cornwallle" (MS, Brit. Mus. Cott. Vesp. B XIV, fol. 6 recto) the other two reading "dus" and "dux". However, the duchy of Cornwall was created in England only in 1337, showing the insertion of the word "duke" to be a spurious chance intended to transfer the scene to England. The earliest extant manuscript (Brit. Mus. Harleyan MS 978, fol. 158 recto) reads "li queens de Cornwallle", agreeing perfectly with the old American *comté de Cornouailles*. We must also remember that along the coast much east of Cornouailles an Armorican language was spoken before the Norman invasions. The *Cornwall* of Tristam and Isolde mentioned by Marie is the old Armorican kingdom Kerneo, then ruled by a King Mark (Mark in Marie) the Cornish Marke, originally a knight or noble cavalier, from march horse, cf. O. Ir. *marc* and Gaulish *mars*[as] horse, the original root of the Eng. *mare* and the Fr. *maréchal* and *marquis* (Ir. *marcighneach*, horsemanship). The Latin *marca* stems from the same ancient Celtic root (let us not forget that allied Gaul and Etruscan once fought and mingled with the Romans), since frontiers were horse-patrolled, as they still are. We find this sense in "Ostmark", Steyermark", et al.

Among the mass of Arthurian personages there is a king of *Cornwall* named Quanpercorrentin variously corrupted in different MSS to Campercorrentin, Parcorrentin, Quincpercorrentin, Carpentor, Caberintins, Kabrantins, etc. His daughter Lysianor bore to King Arthur a son Loh-

(5) Previous editors of Marie have failed to notice that this word has not the medieval value of "vassal", but a much older one, pointing to the ancient origin of the *lais*. It means "noble", from the Goedelic *wasal*, a nobleman, a title of respect without the later connotation of subservience, and links with the English *wassall* rather than *vassal*, which entered English by the later route. Launcelot was not a vassal, but he did *wassail* frequently. There is a clear ancient Gaulish root here, the basis of the Goedelic *wasal*.

ot, a form of Loth or Lot, the King of Leonois or Leoneye (Lyonnais (6), thus identifying Lyonnesse, Leonnoys, Leonais, the lost land of Cornish legend as rooted in the ancient territory of southern Gaul which still bears the name of Lot in France, with the river of the same name. We shall identify Quanpercorrentin presently.

The *Chronicon* of Florence of Worcester (d. 1118 A.D.) was edited in a printed edition by B. Thorpe, London, 1848 : *Florentii Wigorniensis monachi Chronicon...* It is an extremely important book as it details valuably the ancient Armorican-Cornish tradition related closely to that of Ys (see note 6). Florence's *Chronicon* was written a full twenty years before Geoffrey of Monmouth composed his *Historia*, and the clear French name *Leonais* shows the unmistakable source of the Anglo-Cornish legend : the Armorican minstrels in Anglo-Norman England.

The exact correspondence of the legendary *Leoneys*, *Leoneis* with "Loooxys, la terre du roi Lot" in the Arthurian cycle including the story of Tristam de Leonys and his beloved Yseult, proves beyond contest that the Armorican *lais* had penetrated Anglo-Norman England long before the time of Geoffrey of Monmouth. We now have documentary proof that it was Geoffrey of Monmouth who copied the Armorican traditions in his "Historia" and slyly began to infiltrate by his embellishments and garblings the spurious notion of insular origin for the Arthurian cycle.

The rich continental Arthurian Romance literature, based on the Armorican minstrel traditions of the *lais*, blossomed and spread all through the period of the crusades between 1096 and 1191 A.D., for those events naturally reminded men of their ancient heroic traditions. It was Geoffrey of Monmouth, whose good faith was not of the highest according to contemporary reports of him, who quite deliberately, and with only an extremely equivocal acknowledgement, copied and garbled into Latin some of the Armorican traditions which he received in French. The writing down of the Welsh MSS followed Geoffrey and was influenced by him.

The Arthurian cycle is thus finally and fully relieved of the false theory of insular origin by which it has been hog-ridden ever since Geoffrey's mishandling of his continental sources.

Returning to Quanpercorrentin, he is straightforwardly and literally Correntin of Quimper, a key figure in the Armorican tradition of Ys, the friend and counsellor who saved the life of

(6) We find much the same situation in the Cornish tradition of the lost land of "Lyonesse", which sank beneath the sea : the Cornish version of the Armorican Ys. But note that the Cornish-Celtic tradition is preserved principally by a French word, showing how deeply and early the translation of Armorican tradition into French had been the means of preserving Armorican tradition across the Channel; moreover, "Gaul Lyonnaise" in the old texts means Celto-Gaul, the name arises from Lyon, which as *lugdunum*, i.e. "city of Lug" (the ancient Goedelic deonym *Lugh*, god of light, truth and battle), was the capital of Gaul in Roman times, and "Lyonnaise" as a French noun still refers to a division of ancient Gaul. The ancient Celto-deonym is found in *Lugo*, capital of the N.W. Spanish province of the same name, *Lugo*, the capital of the former county of Krasso-Szárén in Hungary, *Lugano* in Switzerland, and *Lugo* in Italy, in the old Celtic Sabellian territory which originally included the *regnum Marsorum*, the country of those famous fighters and magicians, the Marsii, who were also of the Sabellian or Sabine people (an ancient Italo-Celtic tribe), and who gave the name of their tutelary god to Rome as "Mars". The totemic animals of the Sabelli were the woodpecker and the wolf, thus bringing us again to *Lugos*, whose name appears also on inscriptions in ancient Celtic Spain and Switzerland (Nossensen's *Inaca, Helv.*, n° 161), in which latter territory his cult was widespread and is still preserved in the toponyms *Lucerne*, *Locarno*, and *St-Loup* in the Pays de Vaud, a small but very ancient town and site. It illustrates an important principle we have found and referred to en passant in the previous discussion of the Roman city *Lucus Augusti* which, after becoming free of the Roman yoke, reasserted and resumed its ancient name *Lugo*. A similar phenomenon occurs often, and also in connection with old Celtic toponyms which, if deonyms, were often suppressed by the growing might of the Church, only to give way to the ancient name which all along had never been abandoned by the peasants of the region in question. Thus with *St-Loup*, which in mediæval times is referred to in ecclesiastical and hence in official records as "Sanctus Desiderius", which then became "Saint Didier"; but finally the ancient divinity came back as Christianity was taken less and less seriously, and the name to say is "St-Loup". But the contest was a draw for no longer in the region in which it is known that "the Holy Wolf" is *lug*. The old deonym won a clearer victory in another ancient cult site which still today is called *Lucens*, just as it was in 965 A.D. and before. Very often the romanized or ecclesiasticized toponyms, even though they appear in official records, are a far less reliable guide to ancient history than are the traditions preserved in agricultural or pastoral communities, who are the prime guardians of our racial memory in many cases. See also note (8).

Graillon of Quimper (the old capital of the Armorican kingdom of Cornouaille which was fused with the duchy of Brittany in 1066, at the time of the Norman conquest of England). The ancient heroic figure of Corentin served to inspire many later generations so to name their children. One of those children was Corentin, the first Christian bishop of Quimper, who was duly sainted, thus serving to bridge the gap from pre-Christian into Christian tradition; for he is the patron saint of Quimper, and candles are still burned to him in the cathedral there, that is still surmounted by an equestrian statue of Graillon.

Some of the Anglo-Norman Arthurian copyists deliberately mis-transferred the already corrupted American name "Parcorantin" (which they no longer understood) to Cardiff, Wales, by writing "Parcorantin de Kaerdrif", thus clearly proving the wholesale spurious transfer of the Arthurian names from America to Wales by Anglo-Normans ignorant of American language or tradition. The details for these proofs are most easily verified, as I have done in my MSS. go, In the careful transcriptions of H.O. Sommer who, though he laboured under the "Insular delusion", gave us valuable abundant readings of early 14th century Plantagenet French MSS, plus comparisons with some earlier and later MSS. Examination of the manus. ca in the Bibliothèque Nationale further confirms the points here made. Gales itself is, like the numerous MS variants Gaul, Gauie, Gaulle, Gale, Callas, shown to refer to France (Gaul, Gallia). The Arthurian MSS speak, for example, of the Duke of "Cales", Gale, "Kalle", and "Gaul" indiscriminately (7).

The same word is again found in the old Gascon "Portugal" (= Portugal) "la porte of gates of Gaul" (a seaport is etymologically a "door" into a country). This explains one of the gates ("la Porte Galesche") of the Arthurian city of *Camaeloth*, *Camalot* in the MSS. *Camaeloth* itself (Goedelic : *Carr a Luth* (8) is the "city of Malact" or *Malchau*, another variant stemming from *lot*, *loth* the son of Arthur. Garblings of the name appear in the MSS, such as *Malchot* and even *Maloant*, but their common identity is easily established. *Camelot* was, as a city thus named after Arthur's son, naturally identified with Arthur. We shall also see it to be identified with *Cardoel*, called also *Carilon*, *Caricoun*.

One of the gates of the Arthurian city is "la porte Galesche", again linking Arthur with southern Gaul, whose eastern sea-gate is still called "Portugal". Speakers of Provençal assured the writer in 1964 that they and the Portuguese could still make themselves understood to each other; and the old Gascon troubadours used a language which is in many respects pure Portuguese (*senhor, Espanha, rixe, et al.*). Portuguese is not directly connected with Spanish, but is a speech related to the *langue d'oc*, and Portugal is, like northern Spain, rich in Celtic remains.

(7) H.O. Sommer unequivocally states (vol. I, p. xix) : "The relationship between these two branches of the vulgar cycle (i. e. the *Livre d'Artus* and the *Lancelot*) cannot be such as Gaston Paris suggested". G. Paris had stated the latter was the source of the former. Sommer by exhaustive study had found numerous proofs that the *Livre d'Artus* not only did not spring from the *Lancelot*, but that it was based on something different from the confection of Geoffrey of Monmouth. However, Dr. Sommer did not know of Florence of Worcester and in addition was unable to remove from his view-point the psychological obstacle created by Geoffrey's camouflaging of continental sources - an obstacle that for centuries prevented any confused comprehension of the origins and nature of the Arthurian cycle which lies immeasurably deeper than romance and *chansons de geste*.

If Sommer had studied Marie de France more closely, he would have seen how right he was in concluding as he did; but he was hypnotized by the insular delusion. Nevertheless, his life was spent on the late Arthurian MSS, in which he performed an inestimable service for which we all stand in his debt and on his shoulders. Even with the same incorrect theory as G. Paris, Sommer's scholarship was so bone-fide that he discovered and refuted one of the former's typical errors by the simple but painstaking expedient of discovering and stating the facts, as shown above.

(8) *Luth* means "power", "strength" and is also an old Goedelic personal name, *Loth* < *Luth* is paralleled by *Loigh* < *Lugh*, illustrating the vowel shift under discussion. In addition, *Lugh* and *Luth* appear to have ancient interrelations, e.g. via *luath*, *luachorn*.

The Goedelic transition from *n* to *m* noted in the text above in the name of the Arthurian city is shown also in *carmhogal* "a carbuncle or boil", literally "a bump(carn) with (6) heat (gal)", i.e., an inflamed lump.

Luth in Irish gives rise to *lath*, "champion", which, as the deonymic root of the Noric Celtic (between the Danube and the Carnian Alps) *Lethbius*, god of war and victory, has been traced by Ch.J. Guyonvarc'h (p. 436, *Carinthia I*, Mitt. d. Geschichtsver. f. Kärnten, Klagenfurt, 1961). *Do-Latibl* occurs also in the Ogham inscriptions, the same scholar well notes.



Fig. 1. — The present highway entrance to Arthez-de-Béarn, showing the name still in use.

Fig. 2. — A point five km from Arthez, showing the variant "Orthez" which was formerly the capital of Béarn.

The heart of this ancient territory is the present Galicia, from the Latin *Gallaecia*, from the Greek *Kallakia*, the people being called *Kallakioi*. It was an ancient tin-trading site, a mountainous country now overlapping Spain and Portugal. The Galician speech there even today can be understood across the Spanish-Portuguese border because it is an old dialect containing more Gaulish-Celtic speech than any other dialect of Spain or Portugal, as the name itself suggests. In fact, the ancient Galicians were called the *Celtici* (or *Kallakioi*), i.e. the Celts *par excellence*. In the best early Celtic tradition, their women were fierce fighters in battle and their religious beliefs very strong.

Their chief seat was near and in the promontory anciently called *Celticum* (Uline iv, 20) and also "Ierum" because of the slender bushes that grew there. It is now called Finisterre in Spain. The nearby ocean is called the Gallic Ocean. The ancient Galician imagined early Celtic traits and religion to a very late date. *Silius Italicus* (iii, sec. 11, 1) tells us: "Fibramur et penae divinorumque sagas flammarum misit dives Callidus..." Their chief god was the great Celtic-Goidelic divinity *Lug*, whose name is still preserved in Lugo, the principal city of Spanish Galicia. The Roman name was *Lucus Augusti*, and after Roman rule was overthrown, the ancient name reasserted itself. The same phenomena is observed in Portuguese Galicia, land of the ancient *Kallakioi* or *Bacopio* (the *Bacardi* of the Romans) whose tutelary deity, the old Goidelic god of speech, *Braga* (the name that of their ancient city *Bucara Augusta* in present Portugal) is cognate with the Sanskrit root *brahm*, whose oldest meaning is "utterance", and originally "religious utterance" or invocation. This arose the deonym *Brahma* for the Creator who uttered the magical words of power by which the creation was performed.

The root *brag*(h) in Goidelic contained its meaning of "voiced speech". We not only have the deonym *Braga*, but also *braghad* "throat", "wind pipe"; *bragairacht*, "hosting", whence the Eng. "braggart"; *bract*, "the mouth", whence the Eng. *bray*, and the Fr. *braire*. However, its cognate *brau* degenerated into merely "sound", for example *branach*, "noisy talker"; *bramach*, "a colt", called so because of its whinnying. There was a similar degeneration in Greek: *bromos*, "a noise", cf. the German *Brummeln* and the French *bramer*.

The phonetic corruption of the old continental Celtic root *brag* is greater in Brythonic than in Goidelic. Thus the O. Ir. *brage*, "throat" changes in Welsh to *bwennu*, O. Corn. *brennen*, Armor. *brennid*. The original meaning of the root extended beyond speech to the thought, conception and idea that frames all speech. The Goidelic preserved this ancient and more profound notion. Thus we have *braghim*, "I conceive or think"; "I am struck with a thought" "methinks", which is very close to the Vedic *brahm*, and the meaning of the ancient Goidelic and continental Celtic deonym *Braga*.

This discussion illustrates a general linguistic law we have found, that if a root possesses several nuances of meaning, it is the most pejorative that are the latest. Thus the Indo-European root *dev*, pertaining to divinity, became pejorative in Iranian after the ancient quarrel between the later Zoroastrian priesthood and the earlier Magians of Media, the divinities of whom were, by the usual slanderous process used by a supplanting religion, turned into devils by the expedient of giving an opposite and denigrating meaning to an originally noble, older word. Thus *dæv* in Zoroastrian Iranian came to mean "a devil", "a fiend". Official religions of all kinds and times did the same to rival and prior religions the newer leaders had to stamp out in order to survive themselves, in the jungle that is ecclesiasticismal history.

In the light of this general law and the abundant phonetic and semantic parallels that exist, our previous conclusion that Goidelic is the key to the oldest continental Celtic words is independently confirmed. It should be remarked here that there is another very important guiding principle we have proven in many other connections; namely, that all names - personal (9) deific and geographical - were anciently single or compound words or phrases, and that all names therefore possess meaning.

As an illustration of both this principle and the law of the later pejorative mentioned before, we have the Goidelic male name *Tuathal*, which means "the left hand", and as an adjective means "left-handed"; the meaning then degenerated successively into "clumsy", "ungraceful", "rustic" in the pejorative sense, then "clownish", and finally, as *tuathanta* the word could even mean "grotesquely indecent".

But there is a deeper significance in the root; for *tuath* means "the north", "a northern region", and as an adjective "northern"; *tuathach*, "a man of the north country". We thus see

(9) Including names of plants, mammals, birds, fish and other forms.

that the *Tuatha Dé Danann* are not simply "the Children of Dana" or *Ana* (10). Rather they are "the northern people of *Ana*", i.e. the northern Gauls or Celts, and in a deeper sense the legendary beings of the hidden, magical and sacred land of the north. We incidentally have here an independent confirmation from the beginning of the book of the Battle of *Maghtradh* that the *Tuatha Dé Danann* were in the land of the north where their four magical talismans were kept in four sacred cities, corresponding to the ancient four elements. This fact has not before been noted. Thus the cauldron of *Dagda* is in the city of *Muirias* (murse, seashore, *murch*, ocean tide, *muir*, water); the spear of *Lug* is in the city of *Gorias* (gor, fire, heat and light); the stone of *Fal*, in the city of *Falias*, thus associated with earth or substance (i.e. "stone"); *Fal* can also denote an enclosed domain or territory, and hence by association, a king or lord, thus linking *Fal* with the *Tuatha* and the North. The sword of *Macha* is in the city of *Findias*, and thus the great magical sword that could make the air whistle and cut like the wind it was swung, must be assigned to the remaining element, the air.

We have also found that there were four subsidiary talismans in the ancient tradition: the wand made of a sacred plant, the divine guide or way-shower (often symbolized by a white stag or horse), a magical ship, and a secret door which the wand could open; but there is no space to comment upon them here. Suffice it to say that they complete, together with the central reality of the Sacred Land itself, a doctrinal group of nine, an ancient sacred Celtic number, preserved in the tradition of the nine waves which constitute the extent of the oceans surrounding Ireland itself. The Celts of ancient Holland and Friesia similarly made sacred the island still called *Heiligenland*, the Holy Land, a designation borrowed later by Christian Europe for its own use (11).

The mediaeval Welsh "Song of Blodeuwedd" preserves the same tradition, which sings in Robert Graves' translation:

"Not of father nor of mother
Was my blood, was my body... formed from nine blossoms.
Nine powers of nine flowers,
Nine powers in me combined,
Nine buds of plant and tree.
Long and white are my fingers
As the ninth wave of the sea".

Françoise Le Roux, in her profound study "Les Iles au Nord du Monde", Mélanges Albert Grenier, the *Latomus* series, and in her earlier fine summary *les Druides*, Paris 1961, also noted the importance of the Book of the Battle of *Maghtradh* in matters concerning the *Tuatha Dé Danann* and their sacred land.

It is worthwhile noting for later use that one of the *Tuatha* chiefs in that Book is the magician *Mathgen*, "kin of the Bear", "Bear-kin", i.e. in the bear totem or priestly cast. The tradition is ancient Celtic and is found as the old Gaulish name of the present *Lengres* *Ant-De-Matuvium*, "city of the Bear-God". There is also evidence from Irish that the root *mat* could also refer to the wild boar; note also the resemblance in English between *beak* and *boar*, from the two Anglo-Saxon variants *bead* and *baer*, respectively cognate with the modern German *Bar* and *Eber*. The two animals are ancient Celtic totems and both seem to the *vahans* of the god *Braga*. While *Lug* had the wolf (Gr. *Auxos*) and the lion or lynx (depending on the climate).

(10) The supreme goddess *Ana* of the old Goidels has the equivalent deonym *Dana*, as also noted by Arzel Even in *Ogam*, Tome IX, p. 59, by contradiction from the Goidelic dative *DE[VA]A* of the Gaulish inscriptions of Europe is the Goidelic Celtic *Ana* (who also names the *Danube*), and the ancient Greek deony *Diana* is clearly derivative, and not original with the Greeks, whose root for "god" is *deo* or "feo" and not *de* or *de*. There is no space here to comment further on the almost wholly derivative character of many principal figures in the Greek pantheon. A family name still in use in our times is *Deonna*, the clear survival of a druidic title. In Goidelic the root for this deonym can be written either as *an* or as *on*, the latter as an attribute meaning "excellent", "noble", "good", thus applying to *Ana*, the Goddess *par excellence* of the ancient Goidels. We find the deony *DEANNA* in the inscriptions of Gaul, among others in the CIL, 3439, 6283, 6344, 6448, 7966, 8173, 1169, and 12048. Completing the identification, we find the crucial inscription 8004 : *P[ER]EAE ANA*, showing conclusively that the Greek *Diana* is a much later form, the origin of which is the ancient Goidelic Celtic *Ana*. Cf. the ancient epithet (*Puchstein, Epigraphica Graeca*, p. 71 f.) which may be translated as "the fair-haired Isis of numberless names" (italics ours).

(11) For further evidence on the Gaulish character of ancient Holland see H. d'Arbois de Jubainville, *le cycle mythologique irlandais et la mythologie celtique*, Paris 1884, p. 352 : "La Hollande était alors (4th century B.C.) une des provinces de l'empire celtique".

Note the Greek λυγξ = lygxs, lynx; cf. Lat. lux light. Apollo Lykeios is the Greek borrowing of lug and λυκανος means the "sun's annual course", completing the verification. We now can understand why the Teutonic wolf-god was a form of *Lok(i)*, which represents a pejorative counterpart of the great and good *Log(i)*, Teutonic God of Fire.

Incidentally, the primal root *tewt* is but one of many pieces of evidence that the Teutonic peoples are not to be sharply separated from the ancient Celts. The old Gaulish divinity *Tewta[tes]* gave his name to the Teutons and must at some ancient epoch have been a principal deity among them. We know also from Strabo's Geography that the Celts regarded Tewta as an important divinity in whose name hexanomy was practised, thus linking him with both the Roman Mercury (interpreter of divination) and Mars (god of blood and war). The Gaulish ex votos to Tewta affiliate him with both Mars and Mercury, confirming Strabo's description.

There are similar deep connections between Greek and Celtic, and hence between the Celts and the ancient Pelasgic peoples. The word *Logos* in Greek is also connected with the same primeval root of the deonym *Log*, *Lug*. The Christian Apocalyptic image (1 : 16; 22 : 15, 21) of the victorious Christos-Logos with a sword issuing from his mouth (the divine word that cut and freed the true from the false), with radiant hair and a countenance that shone like the sun, is a direct derivative of the ancient solar god with protruding tongue, signifying the speaking of the creative word which issued forth as a sword- or spear-like ray of light. *Lug* has never died, and the Apocalypse even predicts his return.

We know that the Apocalypse, together with the Gospel of John, have deep pre-Christian roots, including the cult of Cybele (see P. Toulleux's *L'Apocalypse et les cultes...*, Paris, 1935). The Pentateuch, even in its most ancient form, the Septuaginta (12) and the Samaritan texts, similarly had ancient pre-Mosaic roots extending deep into Chaldea and Egypt. We recall the already old and established monotheistic religion given to Abram (Gen. 14 : 18-21; Psalms 110 : 4) by the Priest-King "Melchizedek", i.e. Malki Tsedek, Prince of Justice and King of Shalem, the Chaldean root *Shelam* meaning "to restore, complete and deliver", and hence "prosperity and peace". *Malki* is from the root *mīlāk* "to reign", "to cause to reign" - the same word being word being the Ammonite deonym "Moloch" (13) whose name "the (divine) King" is perversely left untranslated in any Bible other than Hebrew, the same misrepresentation being given to "Baal" which means "the Lord", from the primitive root *ba'āz*, "to be master", to have dominion". *Tsedek* is from the root *zādāq* "to purify", "to cleanse", "to make right and equitable".

The eucharistic blessing of Abram with bread and wine by Melchizedek, in the name of the Most High God, marks the beginning of the Hebrew religion, for Abram was the patriarch of

(12) C.A. Muses' revised and enlarged edition of the Septuagint Old Testament, 2nd ed., Falcon's Wing Press, Indian Hills, Colorado, 1954, pp. vi-xxiv and also p. 1427.

(13) Whose ancient name, preserved among the Phoenicians, is the great god of Tyre, *Melkart*, i.e. *Malki Art* or *King Art*, an ancient Pelasgian deonym adopted by the Phoenicians (*Art* is not Semitic; Tyre, a patron city, preserved the purest and most ancient form of the deonym), and assimilated by the Greeks to Herakles which is simply a derived, descriptive name meaning "chosen or marked by Hera" from the word *hēliusis* (> *kleis*) "a choice by lots or omens". The word has also the sense "renown due to a divine destiny".

The very name of Hera herself connotes divine favour and kindness and early furnished the word *hēlius* "demigod", Eng. *hero*. The root of the name Hercules is thus the ancient Pelasgian Art, on which we shall comment further later. The deonym degenerated successively by a process paralleling our linguistic law of the later pejorative, until there was left only the Ammonite Moloch - the unrecognizable perversion of the ancient noble figure.

The sources of the entire Herakles cycle are Pelasgian, and all their toponyms and deonyms serve to prove the Pelasgians spoke an Indo-European language far older than Greek whose nearest affinities are found in Goedelic. Thus we have the Goedelic Art as a name of the Deity, as a personal male name, meaning "noble", "great", "generous", "strong" and "just". Melchizedek, "King of Justice and Righteousness", is now shown to be simply a later Semitic development of Melkart (whose worship spread even to Rome) and Melkart, the Phoenician borrowing of the Pelasgian Divine historical Hebrew religion begun. The old Irish hero Cormac Mac Art still bears the ancient deonym. The fact there is neither linguistic nor alphabetic distinction between the most ancient Hebrew and the Phoenician dialect of Byblos completes the chain from Melkart to Abram. The Hebrews were a Phoenician offshoot, and there their linguistic and religious roots lie. The ancient temple of Melkart contained no images, but only a sacred, ever-burning fire, representing his. This led directly to the Mosaic God of the Burning Bush and of the Pillar of Fire who renounced all images. The chain of identification is now complete.

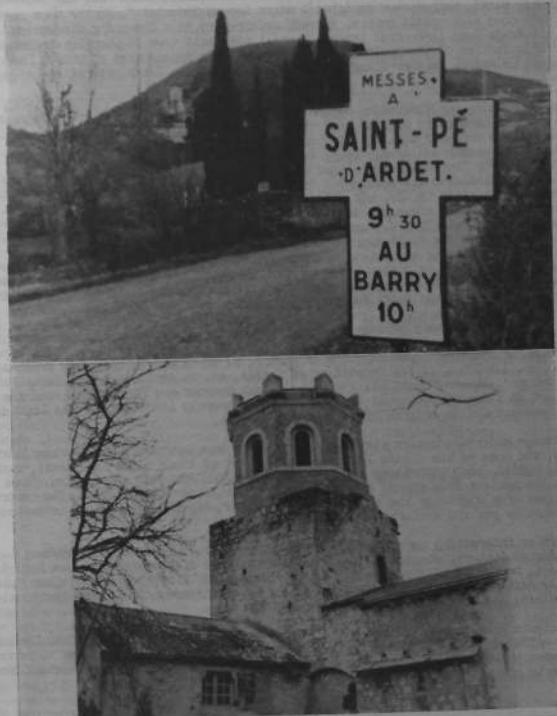


Fig. 3. — The entrance to the ancient site of Saint-Pé-d'Ardet, showing the old church dimly in the background.

Fig. 4. — The church tower of the old édifice at Saint-Pé-d'Ardet, showing the rebuilt octagonal top.

the Hebrews, and there was no Hebrew monotheism before him. There clearly was, however, a very ancient monotheistic religion in the Near East into which were inducted first Abram, and then all the Hebrew tribes, whose successors have with admirable fidelity preserved the record of their conversion.

Resuming the tradition of *Math*, it is preserved in mediaeval Welsh MSS, for Taliesin sings "A'm swynys ei Math", Math marked me (that I might become immortal)". In the same poem we learn that Math used nine cosmic powers, already referred to in a foregoing discussion. At the foot of the Monts Dore in central France is still the small town St-Ours-les-Roches, an obvious christianization of the ancient Gaulish deonym *Math*, degenerated in modern French to mean a tomcat, *un matou*, another illustration of our law of the later pejorative, previously discussed.

In now concluding our discussion of the four directions in ancient Celtic, the comparative linguist must be careful to realize that the O. Ir. for "south" *das*, *tas* has the variant *teas* which must not be confused with *dualas*, *tuath*, *teth*, "the north". The root of *teas*, "south" means also heat, warmth and energy (e.g. *teo*, adj., "warm, energetic", and *teaseach* "a fever"). The root for "north" is associated with the ideas of lordship, height and chief, and we have already discussed its meaning of "the left-hand side", the more usual word for which in modern Irish is *cillt* (O. Ir. *cili*, *cil*, Corn. *cledh*, Gct. *kei*, Sanscrit *kai*, Lat. *laevus*, Gr. *laicos*), "left"; *das*, presently *des*, is clearly cognate with *dextera* and means "the right-hand side" and "clockwise", i.e. turning with the sun as one faces east and makes a gesture with the right arm; while *tuath* denotes left and counterclockwise, i.e. a similar gesture with the left arm, opening and extending it as one faces west. Dr. Daniel A. Binchy of the School of Celtic Studies in Dublin has very kindly assured the writer that *tuath*, *das* has never denoted any direction other than north, and he also kindly elaborated the distinction in usage between *cillt* and *tuath* (personal communication June 1965).

There is an extraordinary passage in the Arthurian corpus of manuscripts which is found to our knowledge in only three places: Brit. Mus. Add. MS 25 434, f. 173-176; MSS francés *Appendice*, XXXI, at the Biblioteca Marciana in Venice, f. 87-85 and in one early printed version (tome III, pp. 119-122), of *les Propheties de Merlin*, ed. by Antoine Vérand, Paris 1498) from manuscripts — probably lost. All the three extant sources are consistent, and the episode they recount is uniquely preserved by them, and is extremely important for the light it throws on the ancient Celtic origins of the Arthurian cycle.

The passage under discussion yields a direct comparison with the sacred hidden land of immortality, the home of the divine Tuatha Dé Danann (not of their human namesakes), and its four magic cities, each enshrinining a sacred talisman (14), and each assignable, as we have shown, to the ancient four cosmic elements and the four directions of space. The centre where the four meet thus signifies the quintessence or aether, which continually regenerates the four elements as per the ancient doctrine.

There is an interesting correspondence here between the four states of matter: solid (earth), liquid (water), gaseous (air), incandescent (fire i.e. matter resolved into ions, or into protons, neutrons and electrons, or in the compressed, fiery state of stellar "plasma"), and finally aetheric (photons or light, including all electromagnetic and gravitational waves and the pulsing medium out of which they are formed).

The ancients held certain colours and directions sacred to the four elements. The old teaching has suffered great corruption in the extant sources, but we have managed to reconstruct the following presumptive original by a method too extensive to set forth in detail here. The schema can be given as follows :

(14) See also V. Hull's *The Four Jewels of the Tuatha Dé Danann*, *Zeitschrift für Celtische Philologie*, Bd. 18 (1930), a valuable summary cited also by Fr. Le Roux in her *Les Druides* (1961).

(15) Gildas of Wales does not mention the name Arthur in his *History of Wales* which Gildas wrote in Armorica (about 545 A.D.), the Brythonic Celtic cultural centre at that period, where

ELEMENT	COLOUR	DIRECTION	CITY	TALISMANS
1 Fire	Red	South	Gorias	The Spear of Lug
2 Air	Blue	West	Pindias	The Sword of Nuada
3 Water	Green	East	Murias	The Cauldron of Dagda
4 Earth	Yellow	North	Falias	Ila Fáil, the Stone of Fal
5 Aether	two poles : orange and violet connecting with earth and fire respectively.	Centre	Tir na n' Og or Tir e Beo, Land of the Deathless Ones, Land of Life (=Avalon).	Immortal Life itself

The manuscript episode already mentioned brings together the five great Queens of Fay. The Queen of the North is not named except for her direction, and her dominion is the north region of the old nominative *Gales* or *Gauls* (already referred to) of the ancient tradition. We shall specify this attribution in greater detail presently. This queen, *la Reine de Norgales*, is associated with four others : *La Reine Sébile* (*la reine Sébile l'enchanteresse* and *Sibille* in other Arthurian MSS), *Morgan* (*Morgan la fee* of other MSS), *la Dame du Lac* (the *fay Viviane*), and *la Dame d'Avalon*, the guardian fay of the sacred land, and the mistress of the magic boat that takes one there.

The Queen of the North and Queen *Sébile* (who we shall later show is the regent of the south) are always associated together in the story, which is natural as they govern complementary directions. *Morgan la fee*, as will later be seen, rules the west; *Viviane*, *la Dame du Lac* who is her constant adversary in the Arthurian corpus, will be shown to govern the complementary direction : the east, and hence (see the foregoing table), the water of life, the waters of the magic lake she rules called "*lac Dyane*". The father of *Viviane*, *Dionys*, was empowered to lead "*ciles de Gaul*", "the people of Gaul". *Dionys* is the masculine of *Diana*.

This designation can be found on folio 115 of MS N° 593 at the Bibliothèque Municipale de Rennes, which we consulted in 1964. The Rennes MS reads "le lac Dyane, ou la demoiselle du lac renne, et fut celui lac au temps ancien d'une deesse que l'en appelaient Diane..." (See now note 10).

We have now completed north, south, east and west, and there is left only the centre, thereby assigned to the guardian fay of the land of Immortality itself, the *Dame d'Avalon*. The root of the name *Avalon* is the Americon *aval* and the Irish *abhal* ("apple") of the "*Avalon*" in the lais sung at the French and Anglo-Norman courts by the Breton and Irish minstrels. It should be here noted that as late as the 6th century, in Gildas' time, it was still the practice for Welsh monks and men of learning to study in Armorica, the then seat of Brythonic culture and tradition (15).

From Gildas' earliest account of Welsh history (see note 15) we proceed to Nennius of South Wales (ca. 625 A.D.), a compiler of prior records including Gildas (16). While describing

he would be surrounded with all the relevant recorded material of the time. The conspicuous omission by Gildas furnishes additional confirmation that the Arthur in question was Americon. This fact was so strongly entrenched in popular tradition that even Geoffrey of Monmouth in his attempt to shift the Arthurian geography away from the Continent, had to retain that Arthur a) was of Americon lineage and upbringing and hence b) that his father Uthir Pen Dracon - the Great Chief Uthir, the Terrifying - was Americon.

It is very easy to comprehend why Geoffrey of Monmouth understood French very well and would have thorough access to Americon traditions relayed in French. We must simply remember that the Anglo-Norman England of Geoffrey's day was bilingual in the educated classes. Only in 1363 did the English Parliament cease using French officially, and French was the language of the English courts from the 11th to the 17th century, by which time it had become only a legally used language (see also note 4 and following text).

(16) Other compilers then added to Nennius, so that the work we now have represents a disparate accretion including events as late as the 9th century.

the wars at the time of the death of Hengist between the Welsh and the Saxons (who later became the English (17), since they conquered and never departed), Nennius tells us very clearly (italics ours) : "In those days Arthur fought against the Saxons *together with* the British kings, but he was their chief in battle (dux bellorum)", Nennius, in thus not including Arthur as a British king confirms Gildas' omission (note 15), making it clear that the Arthur of whom he speaks was not among the British-Welsh Kings but was, indisputably, a military leader who came to unify and aid them. As prior discussion has shown, he could have come from nowhere else but Armorica ; and even that Arthur is still by no means early enough to be the eponym of the ancient Arthurian tradition of Celtic racial memories enshrined in the Armorican *lais*.

About a half century before the murder of Arthur I of Brittany (v. note 1), Alain de Lille observed that if you went into Armorica and denied by so much as a hair in any village that "Arthur le Breton" would not return, you would either be cursed or stoned or both, attesting to an ancient and stubborn tradition among common folk who, illiterate, could only pass it on orally. After the birth of Arthur I of Brittany the Norman-Plantagenet clique worried over this proof of a real Arthurian tradition in Armorica, since it threatened the spurious legend in England, which never had an authentic Arthurian popular movement and hence never put an Arthur on Arthur on the throne.

There was therefore a concerted effort made to regain the initiative by fair means or foul, and the "tomb of Arthur" was then contrived and duly "discovered" at the Abbey of Glastonbury. This clumsy fraud was further compounded by the ludicrous identification of the manufactured "tomb" with Avalon itself, thus increasing pilgrim revenue.

The honest common folk of England seem not at that time to have been fooled, for a popular rhyme that lasted into the 15th century observed slyly of the then still recent event (italics ours. Note the deliberate employment of "made" instead of "found" - though the latter would have agreed just as well with both the style and the rhythm) :

"At Glastynbury on the queer
They made Artourez tombe there,
And wrote with latin vers..."

Note also the French form retained for Arthur even in common English speech of the 15th century, thus further evidencing Continental and not insular origin. The spurious Latin inscription the poem mentions uses the non-Latin, Welsh spelling *Arthurus* to suggest insular origin. The word *queer* is the one variant spelling for "choir" that can also mean "underhanded", "on the sly" (cf. "pushing the queer" = passing counterfeit money). This meaning existed in Anglo-Saxon argot (from *quer*) through it did not reach *belles lettres* until after Shakespeare. In the verse quoted an ironic pun using the Anglo-Saxon argot is made. E.K. Chambers cited this rhyme in his Arthurian study but failed to grasp its significance or linguistics.

Linguistic analysis shows that the orthographical structure of Armorican and the now extinct Cornish is found only in old Welsh. Present Welsh is thus a younger form of Brythonic, while Cornish and Armorican together constitute a more ancient linguistic level no longer preserved in Welsh. This is what we should expect from the fact of the dependence of ancient Wales on Armorica as a cultural centre (cf. note 15 and preceding text).

Armorican, moreover, appears to have the most archaic old forms of all. We naturally would expect to find these in primitive words such as names of native animals. Thus "wolf" in O. Corn. is *bleit* (later form, *bleidh*); in O. Welsh, *bleid* (old form, *blaidd*; whereas in O. Armor. the word is *bleid* which is identical with an obsolete usage in Irish dating from the time the American and Irish minstrels sang together. As we mentioned at the beginning of this inquiry, the Welsh traditionally termed themselves the *Cymry*, while the Americans traditionally termed themselves *Breiz*, i.e. Bretons or Britons. The Americans have never called the Welsh anything but *Cymry* and the Welsh have never called the Americans anything but *Brython*

(17) The Irish for "England" is *Sacsa* i.e. a "Saxon". In Brittany also, and in Wales to this day the English are similarly called "Saxons" and the English language, "Saxon", the historical development of which it in fact is. A less reprehensible name in Norman-Plantagenet times was that of the other Teutonic people that had fathomed non-Celtic England : the Angles. Therefore that name was chosen by the English rulers to denote themselves. The word "Saxon" became in Armorica synonymous with an enemy of any kind, and was applied to Normans and French Normans. It should hence not be forgotten that *Li Saisnes* or *Seanes* ("the Saxons") of the Arthurian texts can refer even to the English. The words *Engleterre*, *Engels* are of relatively late manufacture, and never appear in Armorican or any other Celtic language, in which the English are always "the Saxons".



Fig. 5. — A Gallo-Roman ex-voto still in situ inside the church of Saint-Pied-Ardet, showing the ancient Celtic god Arduin.
Fig. 6. — Hitherto unidentified image of the Celtic goddess Epuna, enshrined in the capital of a column in the medieval cloister of the cathedral at Saint-Bertrand-de-Comminges. Her two horses may be faintly seen on the left. For their details see fig. 7.



and their language "Brythonae", while they call their own language, Welsh, "Cymraeg". The modern Irish designation *Breathnach* formerly meant either an American or Welshman, and harks back to the time of the ancient American kingdom that, though based on the Continent, extended across the Channel, as did Kerne.

The case is now clear. Ancient Armorica was the home of the Britanni (who were also on the Continent in ancient Prussia, the adjective for which in Slavonic is still *pustkaya*). The ancestor of the ancient Prussians was Brutén, i.e., Brutain in English pronunciation. The ancient American kingdom included Wales just as the ancient kingdom of Cornouaille included its cross-Channel part, the two together being termed the kingdom of Cornwall, in American Kernoo. The later Cimri settled in the present Wales and still call themselves Cymry, while the Americans call themselves Breiz or Britons. Any attempt to make the Cymry the Britons or Breiz is not authentic.

Rome, who colonized in England far more than in Armorica chose the name of the Britanni to refer only to the island, since Rome had broken up the ancient American Kingdom and made continental Armorica a part of Gaul. The confusion in terminology has never ceased. Only the ancient designations of the Welsh and Bretons for each other resolve the problem. The Cimri or Cymry (the older name is still preserved in "Cambria" and "Cumbria") are not the old Britton, for *Breis*, cognate with "British", is Armorica. The Anglo-Saxon English have even less claim to the title "British".

The etymology of the root *Britan* is not Brythonic, but *tan* exists in Goidelic and means "country", "region", or "territory", this ancient root showing the basic Goidelic character of old Celtic Iberia, where the same word is found with the same meaning in the extant linguistic remains. *Bitt* means "particolored", or "painted with different coloured marks or spots".

Thus *Britan* would mean "the land of painted ones", "land of painted people", agreeing perfectly with the designata *Pict*, found also in Pictones and Pictavi, thus shown to be kindred Celtic branches to the Britanni, who however retained their Goidelic name-form, most purely preserved today in the English "Brittany". The Irish called the Picts proper *Cruithneach* from *cruithneach*, "hunch-backed" or "dwarfed", i.e., the little men, thus showing the Picts to be Brythonic and not Goidelic Celts. The Welsh term for Pictish is a variant of the word for Breton, "Brythonae" or "Prythonae".

Thus we find confirmed again the very archaic character of Goidelic Celtic. The ancient Goidelic root *tan* had the meaning of "territory" or "region" as well as "fire" from the fact in ancient times, different patterns of fires built on plain or hillside denoted the names of different cities or territories to the night traveller, and also because the fires marked villages which designated various regions. This ancient meaning of *tan* as territory or region appears only in Goidelic and is extremely archaic.

Thus the *Britanni* were named by the Goidels, and had no other older name for themselves. This fact demonstrates that Goidelic is by far the most archaic branch of the Celtic tongue.

Finally, and in addition to the foregoing facts, it is seen to be out of the question that the few Arthurian scraps found in post-Geoffrey Welsh could be the source of the great and detailed Arthurian corpus of texts. For that source we must look to the extensive and ancient Armorican tradition of the pre-Geoffrey Breton *Lais* (18) preserved to us through Marie de France and others, and through the Leonois tradition of Florence of Worcester, a legend already ancient in her day. She died in 1118 A.D. just as the Knights Templars were founded, when Geoffrey of Monmouth was but a youth, and well before the oldest Welsh manuscripts, all of which were written after Geoffrey's fabricated *Historia* of ca. 1138.

The Norman French and Saxon William of Malmesbury in his *Gesta Regum Anglorum* (1125 A.D.)

(18) Marie refers to an Armorica which was ancient even in her time, calling the old Breton *bazar* "li auncien", "the ancients" (Milun, line 534); again (Eliuduc, 1181-84), "li auncien Bretun":

"De l'aventure de ces trois
Li auncien Bretun curteis
Firent le lai pur rememb're
Que hum nel deüst pas oblier".

We shall heed your tender memento and not forget, Maris. For when we trace these ancient Americans back through history, they are Gauls whose voices have survived.

had already distorted Gildas, Bede and Nennius, and Henry of Huntingdon's *Historia Anglorum* (ca. 1138) makes the falsification manifest by falsely emending Nennius to read "et regum Britanniae", whereas the text of Nennius specifically makes clear that Arthur was not a "rex Britanniae". These two predecessors prepared the ground for the further spurious fabrications and distortions of Geoffrey of Monmouth after ca. 1138. It must be noted too that both these predecessors of Geoffrey wrote well after Florence of Worcester (d. 1118). Her Chronicle, already referred to (note 6 and following text), records the proof of the diffusion in French of the original American Arthurian tradition into the British Isles, in the form of the legend of the lost land of Leinosis or Leonys, the characteristic *lemyos* and *l'île Perdue* or *île Tourment* of the Arthurian cycle. The reader is referred again to the four paragraphs following upon note (6) for a summary.

Although, as has been abundantly shown, there was a persistent and concerted effort made to bury Arthur physically and figuratively in England, he refuses to be so imprisoned and demands his rightful place which the study of the record increasingly reveals. At Rous Asztal is not dead.

We turn now for a moment to the interesting title of Arthur in Nennius: "dux bellorum". In the Black Book of Caernarvon folio 49 recto, line 17, we read after a series of other honorific titles applied to Gallus ab Ilenius (modern Welsh would write "Swallow ap Ilenius"), the epithet *wrtas* in the manuscript. In a reply of 1963 to the present writer's query, the Rev. Dr. E. Lewis Evans of Pontarddulais read this word as meaning "man of distinction". Since it was textually parallel with very high titles, e.g., chief of armies (*Penlly*, cf. O. Ir. *sluag*, Germ. *Schlag*, Engl. *steal*), I felt there must be something deeper in *wrtas*. In his letter of June 1965, the Celtic scholar Ch.J. Guyonvarc'h most kindly investigated this word - which had puzzled both of us - and wrote as follows: "Compte tenu de certaines graphies du Black Book of Caernarvon je crois qu'on peut lire *wreddas* pour *wrtas*. En tout cas je ne trouve rien d'autre comme explication. L'étymologie serait alors simple, par le latin *at-* domine tibi nobiliora quo honificare".

This reading seems eminently reasonable as we have in Cicero "hic ordo" for "this noble assembly", applied honorifically to the Roman Senate. And in other places in Cicero *ordo* connotes "knightly" and "noble".

In Livy we find "primus ordo" meaning the first century of the first cohort. The root of the word "cohort" is the Latin *hortus*, Greek *xerxos*, a villa, or an enclosed garden. This entire group of words is unified in Irish where we find *uadom*, "a house" (Book of the Four Masters), and *uadhair*, "illustrious", both from the same root *utda*, "green foliage". To be illustrious is to have an ever green or ever-living name, the same idea of continuity being embodied in the custom of planting evergreen and ivy upon a beloved grave. The connotation of house came from green thatch. The root goes very deep and even reached Mongolian, presumably through the Indo-European peoples of Turfan; for we find *ordu*, *ordus*, a house or tent, whence the tribal name *Ordu*. In the beautiful lament for Genghis Khan, 1227 A.D. we read (19), "Tay golden palace (Ordu)". The same word reappears in Latin as *uirtus*. The cognate in Welsh is *gwydd*, related to which is *gwedd*, "robust", "strong", thus returning to the *uadom* of the Black Book.

The only language, however, furnishing the basic root-image (and every word has one) is the Goidelic, where we find the root *uad* meaning at once house, green and illustrious. We have here also the root-image for the Latin *vix*, i.e., a man full of life like a strong green plant; cf. Fr. "un vert vieillard". This discussion affords one example of many that can be furnished for the very archaic character of old Goidelic. The later languages, like Latin, preserve only derived meanings.

Another and interesting example is *uasa* which in Irish means a courageous man, a man who can be credited. The same root-word *uasa* can compute "the pillar of a door" or "gate" and the same root appears in *uasadh*, "the bottom", "the foundation", and in *uaschlach*, "a race of nobles or designd". The idea of fixity or stability in this root appears again in the word *uaschnidim*, the pin or key that fastens the strings of the harp, the harp instrument. The root can also refer to the bear, and Goidelic is the only language that preserves the archaic meaning of "fixity" for the root *uasa*, thus associated with the ancient circumpolar constellation of the Great (She-) Bear, an appellation that among the Indo-European peoples goes back to Pelasgic or Pre-Hellenic Greece.

(19) See Banang Suetzen Khungtaichi's *Mongolian History*, text and German translation edited by J.J. Schmidt, Saint Petersburg, 1829, pp. 106-107.

American and Cornish agree together most often in differing from the Welsh (20). This is what one would expect since Cornish springs directly from the American dialect spoken in the old Kingdom of Kerneo, whose capital was the present Quimper, already discussed in relation to Léonys, the lost land of Tristan. L'Île Tristan is still the name of an island on the coast not far from the legendary site of the sunken city of Ys, and was anciently part of Kerneo itself, for the island still joins the mainland at low tide.

The Continental origin of the Arthurian saga is again evidenced by the quite unconscious appellation, the *Mare aux Sangliers* in Brittany, only fifty meters away from the Grotte d'Artus, thus recalling Arthur's famous fight with the magical boar, whom he threw into the waters. Not far off is an ancient site going back to Gaulish times called the *Camp d'Artus*. All these sites are north of the present city of Huelgoat, and north-west of them still stands the ancient menhir of Kermpulven (21).

A widespread confusion in the post-Geoffrey Anglo-Norman French MSS arises from the arbitrary insertions of *gran* or *grant* in front of *bertaigne* or *bretaigne*, while forgetting to alter *engleterre* and *ngleis* to conform. The usage in the Middle Ages was that *ll bretons* meant the Armorican and *ll engleis* the English. This usage extended throughout France (22). Thus "Galeran le Bret" or "Galeran le Breton" (see e.g. line 1982 of *Galeran de Bretagne*) is a count of Brittany.

In "Huon de Bordeaux" (MS. Bibl. Nat., f. fr. 22 555, anc. f. Sorbonne 450), which was written ca. 1220, and as in all other unaltered Arthurian texts, England is mentioned if at all as England; Brittany is referred to as *Bretagne* and the Armoricans as *Bretons*. Wales is not known and France is either called *Gaul* or some other variant, or, in the later manuscripts *France*. To this day in Armorican a Frenchman is called *Gall*, thus clearly showing again the ancient Breton origin of the Arthurian texts in which the root *gaul-*, *gall-*, *gal-* all refer to Gaul, the old name of France.

The very words "queen" and "Count" in English come from the same old French word *quoen*, in turn from the Armorican *gwenn*, "fair", "glorious", and hence "noble". This fact demonstrates the basis of the entire aristocratic context of the chivalric sagas to have its root in the Breton *lais*, which finally served to determine even the high noble title of "queen".

As already demonstrated previously, the old Gaulish for this same root, *vind* (e.g. *Vindobona*), agrees with the Goedelic (O. Ir. *find* > *fionn*) Celtic rather than the Brythonic, thus indicating that Celtic traditions had a still older Goedelic substratum in ancient Gaul.

But one of many clear Arthurian examples that the English are specifically mentioned as distinct from the Armoricans or Bretons, and the Welsh not even recognized, appears in the following passage (I. 33-36) from "Huon de Bordeaux":

"Et Loherens, Bretons et Hemiers
Et Borgignons, Angevins et Baviers
Grans fu la cors des barons chevaliers
Et des Englois i et bien trois milliers".

Note the clear separation of the insular people in the last line from all the Continental peoples, including the Bretons, mentioned in the previous three lines. The "Loherens" are the men of Lorraine, and we mention this now because we will refer to it later.

Professor Pierre Ruelle, whose excellent and authoritative edition (Tome XX, *Travaux de la Faculté de Philosophie et Lettres, Université Libre de Bruxelles*) of "Huon de Bordeaux" appeared in 1960, has no hesitation in correctly identifying Artus (Arthur) as "le roi des Bretons" (p. 427).

The *lais* in which the Arthurian texts are based are always called *lais bretons* when they are specified. We have already discussed this specification in *Marie de France*, and we find

(20) E.g. Armorican and Cornish *dhou*, vs. Welsh *dheu*; Armorican also agrees more with Goedelic: cf. O. Arm. and Corn. *claf*, sick, leprous, and Ir. *clamh* (pron. *clav*), vs. Welsh *cleifion*.

(21) For future purposes we must mention now a place called the "Chaos du Moulin", just north east of the small lake of Huelgoat. The name arose because of the huge rocks that are there, rounded at one time by the sea, the great mill (Moulin).

(22) Cf. E. Brugger Über die Bedeutung von Bretagne und Breton in mittelalterlicheren Texten, Leitsach. f. franz. Sprache u. Literatur, Bd. 20, S. 79.



Fig. 7. — Horses of Epona (= Artemis). A similar horse and sacred tree design is found on a wall-hanging of the 15th century, originally in Skepptuna Church, Uppland, Sweden (now in the Museum of National Antiquities, Stockholm), affording an indication of the European range of this cult idea.

Fig. 8. — The present sign indicating the modern tunnel bored through the Mont-du-Chat, still so called.

Fig. 9. — The associated road indication for the pass leading through the slopes of the Mont-du-Chat from Haute-Savoie to Lac Léman.

it again quite specifically, repeated several times, starting with l. 800 in the fabliau of Richefort, which was written about 1160. The American *lays* are the Vorlage of the Arthurian corpus.

Mario Roques in his valuable edition of Chrétien de Troyes correctly and unequivocally states that Chrétien's *Bretaigne* is Armorica, and Chrétien's *roi Artu, roi de Bretaigne* is "Arthur, roi des Bretons", a fact which is perfectly clear from the entire Arthurian corpus.

In "Brun de la Montagne" the pan-celtic divine figure becomes even clearer; for we read in MS 2170 f. fr. (discovered by Paulin Paris), Bibl. Nat., lines 3237-3239 that "le roy Artu | qui est roy des faes, et s'a tant de vertu | que tuit bien sont en lui plainelement contenu"; and in lines 562-568 we find again the god : "Il a des lieus faes es mardres de Champagne... | et ou bois de Bersillant (23) par dessous la Montaigne (in the fief of Brun) | et non porquant ausi a il en Espaigne, | et tout cil lieu fae sont Artu de Bretaigne".

In the tale of Galeron le Bret already mentioned even the various divisions of France are specified, the original meaning of "France" in the old manuscripts referring only to the territories owned personally by the King of "France", which by no means included all of Gaul or of present-day France, but corresponds roughly to the ancient province of Ile-de-France which was the basis of the first unification of French noble regents in 987 A.D., Brittany not entering formally into the union until 1532. Thus we find in line 5395 of Galeron: "Et de Bretons et de Frangoys", the context referring to knights from the provinces of Brittany and the Ile-de-France, still other provinces being mentioned in the surrounding text. The modern meaning of the word "France" is given in the oldest strata of the Arthurian manuscripts by *Gaules, Gales, et al.* The same distinction between Ile-de-France, Brittany and the other provinces is found in "Galeron de Bretagne" lines 4657-4658 : "Frangoys, Normans et Poitevins | Gascon, Breton et Angevin". England is "Angleterre" (l. 1741, 2468, etc.) and English is "Engleisce" (l. 4156).

Although the 1925 edition of the Galeron, L. Poulet, noticed (*Romania*, tome 51, p. 116) "les dix compagnons de Bretagne", their significance escaped him. They belong with Galeron le Breton himself, his friend and relative Brun de Clarent, and "le roy Artu", who is clearly shown to be lord and superior in lines 5054 ff., when King Arthur intervenes to judge a quarrel after a chess game played in "Loernaine" (Lorraine), thus completing the twelve personages of the Round Table. Galeron's faithful friend, Brun de Clarent, makes the thirteenth member of the group if one counts twelve besides King Arthur. We thus have the full existence of the Knights of the Round Table in the Breton *lays* behind the Galeron (l. 1171) quite independently of Marie except for their common source as shown in incidents in the life of Presne, the Freisne of Marie, that source being the Breton *lays*. The term in the Galeron is *la Lande Reonde*, a deeper variant of *la Table Ronde*, referring by this rubric to the entire Arthurian kingdom, and suggesting the same archetypal image as *la Lande del Quereiros* (Land of the Crossroads, i.e. at the Centre) and *l' Isle Tournante* (i.e. the Centre of the four magical cities and directions of the Thaïtha de Dianau, the centre about which all else in the universe turns and to which all has reference. We are again near the powerful archaic substratum, near the divine *Artus*.

Another form of this same ancient concept is found in the *Breceliande* or *Broceliande* of the Arthurian corpus, a name preserved more purely in the Provençal troubadours as *Bresilianda* (e.g. in Bertran de Born of Peiregord), and in the modern French *Bézil*, or *Bézian's (Bran's) Isle*, a name for the lost or hidden land of ancient Celtic tradition, located in the west Atlantic as the Island of Brasil (after which the South American "Brazil" was named) about 100 miles west of Ireland and indicated at 51° 10' N. and 15° 50' W., in navigation charts as late as 1850.

Bran, Latinized as "Brennus", and Christianized as "St. Brendan", was the son of Febal in the 8th century Irish epic poem who voyaged to the lost land (see K. Meyer and D. Nutt's "The Voyage of Bran, Son of Febal", London 1895). "St. Brekan's Isle", "Bran's Isle", "Brazill", "Bresil", "Bran's Isle" (24), *Bresiliande* > *Bresiliande*, *Breciliande*, *Broceliande*, are all the same concept and tradition concerning the hub of the universe. (See two paragraphs above).

(23) See *Les Forêts de la Gaule* by A. Maury.

(24) *Braus* being the old French nominative for *Bran*.

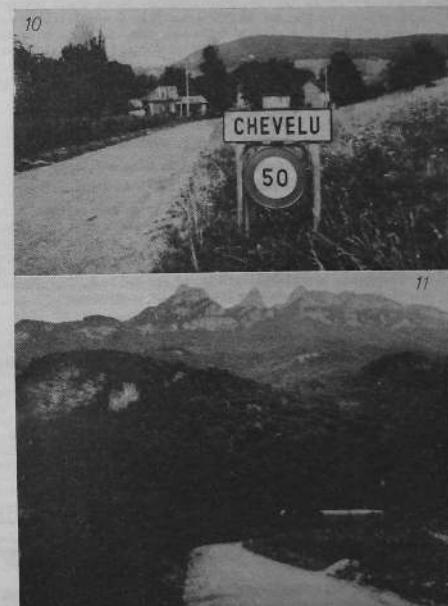


Fig. 10. — The ancient seigneurie of Chevelu is still preserved as a small village at the foot of the Mont-du-Chhat, an old (pre-13th century) variant of which was the Mont de Chevelu.

Fig. 11. — View of the Dent du Chat from the Chevelu slope, as taken by the writer in July 1964.

It is of great interest to enumerate the twelve knights specified in the Galeran exclusive of Arthur himself, who is, however, mentioned as the supreme ruler and judge :

1. Galeran le Breton; his horse is named Passeavant d'Espagne.
2. Brun de Clarent (whose horse's name is not given).
3. Bandon; his horse is named *li Art*, "the Noble". The epithet is Gaulish-Goidelic, and Foulet errs in making one word which then he of course fails to interpret successfully in French. The root of the name of Bandon's horse is the same Goidelic root as "*le roy Artu*" himself. As we shall presently see (from, e.g., an ex votto to the god ARTHE - see Fig. 5 - still in the church of St-Pé-d'Ardet built on the site of a Gaulish temple), only in Goidelic an Gaulish can the root *art* at once be a name of divinity, a man's name, and, as an adjective, "noble", "mighty", and "great".
4. Elandrin de la Forest Obscure, whose horse is *le Mon de Tudele* (*Tudela* = a city in old Navarre).
5. Li Blanz des Illez d'aventure, whose horse is *Sor de Portigal*.
6. Dukez de Quorneschut; horse : *Ferrant de Venise*.
7. Gormenans de la Male lice, whose horse is *Matree le bay*.
8. Hardibrans (i.e. Bran le Hardi), whose horse is *L'Orgueilleux*.
9. Nathanael d'Esquaron, "*li sires del Lit as merveilles*", whose steed is "*le meilleur vairon*", i.e. a white and grey horse, with no name given. The magical couch which accompanied a sword, a crown and the three spindles of the Fates (25), as supplied by other Arthurian MSS, although the ancient Celtic story suffers spurious Biblical adaptation in the late MSS that preserve it, by being erroneously associated with David and Solomon. The magical couch is also called in some other manuscripts "*le lit aventurier*".
10. Porfillionz du Gue Trenchant, whose horse is *Anundel*.
11. Le preu Rigal, whose horse is *Fauveaus de Tolete*.
12. Tallas de la Lande Ronde, whose horse is called *Volant de Bonivent*.

We find the previously discussed usage in regard to England vs. Brittany consistently through Provençal troubadour times. Thus Guillelmus de Peitau (1071-1127 A.D.) in his "Vida" speaks plainly of *Eric d'Englaterra* and then of *Comte Jaufre de Bretaigna*. Rainbaut de Vaqueiras b. ca. 1155) in his poetical letter addressed to a marquis says "e Frances e Breto et Alaman, Lombart et Berguounio et Espanhol, Proensal et Guasco", thus again distinguishing between the provinces of Ile-de-France and Brittany. In a *canto* of Jaufre Rudel (ca. 1150) "gens Peitavina | de Berri e Guiana | s'engau per lui e Bretanya".

Pierre Cardenal (ca. 1250) sings in one of his *litanies* : "non ai lengua friza ni breta | ni sai parlar flamenc ni angevi", thus showing that the dialect of even a French province like Anjou was considered a different language. English among the Provençal troubadours is always *ngleza*, and England, "*Anglaterra*" or "*Englaterra*"; while Brittany is always "*bretanna*", "*Bretaigna*", or a variant thereof.

Thus the *lointaines îles*, *l'île Tournoiant*, *la Lande* (or *Table*) *Ronde*, *les Illez d'aventure*, *les Aventures del roialme perelleus et aventurier qui fu li roialmes de Logres, la Terre Estrange Soustenuie*, *Les Estraignes Illes devers Yllande*, *le Chastel Tornolant*, *la Forest Perilleuse sans Retor*, *la Forest Perdue*, *le Chastel Fin de Mort* (or "*Sui-de-mort*"), *la Forest Desvoriable* (i.e. invisible), *l'île de Jore*, *l'île des Merveilles*, *l'île au Roi Artus* which is also called *l'île Rolant* (= *Tornolant*), *l'île Perdue* which is also called *le chastel de Galehot* (i.e. the Grail Castle or Land of the Grail), *la Forest Perilleuse de Quapercantin* (thus implicating Ys directly) - all these are the same lost or hidden land from which Artus as the King of the World directs the cosmos. It is the central and holiest place, in the midst of the four sacred cities of the *Tir na n'og* or Land of Immortality already discussed.

The word *Graal*, incidentally, is cognate with the Dutch-Celtic word *Kraal*, ultimately from the Goidelic *Cot*, a circle or enclosure, whence the Iberian *corral*, and the Shetland Island *Dakra*, an enclosure where sheep are gathered. This root can thus designate the Cauldron of Da-

(25) Which, though they have many forms, furnish the very significant trinity for this study: Circe, Boscana and Medea, to which later reference will be made. The very words *fæ*, *gle*, *hat-un*, and *flat* have the same root.

gda as well as the whole hidden enclosure of the sacred land and its chief seat, the Grail Castle, *la Lande Ronde*, the *Chastel Fin de Mort*, *la Tor de Logres*, the centre of the four holy directions and elements (see the foregoing list - taken from the Arthurian MSS - and the table of the directions and talismans already given in the discussion of the *Tlathla Dê Danner*).

The sacred Arthurian geography of archaic Celtic tradition was most richly localized principally in ancient Gaul, in the Argonautic "heartland" of the Celts, as we shall presently see, in the second part of this study.

In concluding this part of the discussion, it is necessary to add that if simply the facts and usages of medieval geography with respect to "Bretagne", "Gaul", and "France" had been observed, countless confusions as to the Arthurian cycle could have been avoided, and the subject clarified and made comprehensible. We shall later furnish other and independent data locating the Arthurian geography in the southwestern France of the Middle Ages, which included a Burgundy then containing all of the present French Switzerland.

There was a psychological necessity, quite apart from the political and nationalistic motivations, also to alter the old *Gales* = *Gaule* and *gaelos* = *gaels* in the Breton *laïs* to anywhere out of Armorica. The Norman-Plantagenet French and English royal courts respected and locked up to the ideals and characters of the Breton *laïs*, and hence would find it psychologically impossible to honour their own bitter enemies, unless they destroyed the reminder by changing the geography. Thus the spurious and contrived shifts in Anglo-Norman times to re-name Wales *Gal(l)eis* and Welsh, *gal(l)oës*.

The Anglo-Saxons had called the Welsh simply "foreign" i.e. *wætisc*, from OHG *wathisc* (the old German pronunciation of the name of the Gaulish tribe, Ptolemy's *Wodikassioi* (Lat. *Vadicassi*) of *Gallic lagudunensis*), a name surviving in *Valois*, which appears as *Vadus* and *Vadensis* in the acts of Charles le Chauve and his successors. Flinius (IV, 18) mentions them as the *Vadicasses* or *Vaducasses*, and the Greek pronunciation as well as the Latin ambiguous *V*, *U*, combine to show that the name finally survived as a term for outsiders, particularly Celts, as "*Waldensis*", "*Waldes*", "*Waudis*", "*Wætisc*", "*Wallis*". Thus the name of Valais (*Wallis*) in Switzerland arose as denoting a Gaulish area foreign to the surrounding Teutonic peoples. The rulers of medieval Burgundy were also Teutonic (i.e. Franks), and hence the OHG designation *wætisc* became the present-day *Wallis*. The name of *Vaud*, another Gaulish area, is a variant stemming from *Vadensis*, *Vadicassi*.

From the Middle Ages to the Renaissance, *Vaud* was referred to as the *patria valdensis*, a variant of the same attribution used in the acts of Charles le Chauve for *Valois*, pointing to an ancient Celtic territory that reached from Valais and *Vaud* to *Valois*. In the 10th century charter, enacted by the then abbot Buroard of the monastery of St. Maurice now in the Canton of Valais - a document still preserved in the local archives - one reads: "*Locatvitis in comitatu valdensi*", i.e. "Locatvitis in the county of *Vaud*". The small but ancient town of Locatvitis mentioned in the act still exists northwest of the equally ancient site of *Moudon*, where in 1732 a Roman inscription was found furnishing its Gaulish name *Minnodunum*, later corrupted to *Meldunum*, and even *Mellen*, whence the present *Moudon*.

The root lies in the Goidelic *menn*, the plural of *meann* = a kid or young goat. Thus *Minnodunum* was the pastoral town of "Goat Hill".

This root throws considerable light on the vexed origin of the German equivalent for troubadour, "*Minnesänger*". The word is clearly an old Celtic survival in German and means "pastoral singers", literally "goatherd-singers". The musical propensities and talents of shepherds have been recognized since ancient times, and here we have added confirmation that the original troubadours and *minnesingers*, though they may have ended in some royal court, began as simple shepherds rooted in the folk tradition and singing the ancient songs their ancestors had taught them through the generations.

It is a well-known fact that if we want to find the oldest speech forms, beliefs, customs and costumes of a people, we must still go to the pastoral and agricultural regions least infected by the cancerous industrialism and soul-life that is fast deracinating the world and turning all cultures rapidly into archaeology, to be preserved, if at all, merely in dead museums, in films, and on magnetic tape.

The obsolete German noun *Minne*, now existing only in compounds, came to mean love and courtship because of the *Minnelieder*, the serenades and romantic ballads sung by the mediæval German counterparts of the troubadours. But this secondary meaning sheds no light on the root of the word which is not found in German but only in Gaulish and Goidelic as we have shown

above, thus pointing again to the Gaulish folk-origin of the Romance cycles of the Middle Ages. And behind folklore stands ancient religion.

Concluding the preceding discussion of *Vaud*, the *patria valdensis*, and the *Vadicassii*, the roots *Vad-a*, -o, -i, have also Ligurian affinities, and are linked with *Waadt* and *Vaud*, the German and French names for the same originally Celtic Swiss Canton.

The thus underlying Celtic nuance in the Anglo-Saxon *wælisc* further aided the confusion between *Gales* = Gaul and the misnomer "Gales", "Quales", etc. for Wales. *Gales*, *Galles* unequivocally referred to France (Gaul) in the original Breton *laïs*, for the Bretons still call French "galles", using an entirely different word (related to "cymry") for Wales and Welsh.

The influence of the royal courts of England and France in Norman and Plantagenet times in publicizing the Breton *laïs* was great, and the misnomer of "Galles" for Wales or Cymru was a substitution made easier by the phonetic confusion between the French *gaulois* and the Anglo-Saxon *wælisc*, resulting even in such bastard hybrids as *Quales*. This confusion, combined with the great publicity given to the Arthurian cycle in Norman and Plantagenet times, led to the repetitions of confusion that still survive in the Portuguese *Gales* and the Italian *Gallos* for Wales.

G. Storm had already pointed out in 1874 in his study on Dietrich von Bern (26) (= *Tat-reich* = *Deed-rich*, "rich in deeds", or, to tap a more ancient etymological level, *Tatwa-tix* = (divine) King, *Tatwa* bringing us again to the Gaulish *Tautates*) that the French continental romances reached Scandinavia through England. In 1954, Prof. Paul Aebischer in his extremely able and valuable work (27) showed that Norman England was the source where the royal translators sent by King Hakon could find the manuscripts they were commissioned to translate into Norwegian. This was true for all Europe, and explains how the Anglo-Norman terms like "Galles" or "Gales" for Wales appeared in the languages of countries having no direct connection with Wales and how the Anglo-Norman versions of the continental sources so frequently appear in the Spanish, Italian and Portuguese manuscripts pertaining to the Arthurian cycle.

Note : Dans la seconde partie de cette étude, à laquelle la plupart de nos planches appartiennent, nous préciserons la géographie arthurienne, à paraître dans un prochain numéro d'*Ogam*.

Ch. MUSES.

ERRATA

- p.359, § 3, 1. 7: the Armorican tradition and its importance.
- p.365, § 1, 1.5-6: the unmistakable source.
- p.366, § 1, 1.10: NS variants Gaul.
- n.7, 1. 8: camouflaging of continental sources.
- p.368, n.9, : Including names of plants.
- p.370, § 3, 1. 3: even in its most ancient forms.
- p.373, tableau, 4e colonne, § 5: (=Aval- .
- p.374, § 6, 1. 4: the word.
- p.376, § 1, 1.5-6: in Armorican *Kerne*.
- n.18, 1. 2: calling the old Breton bards (Breton *barzaz*). again (Eliduc, 1181-84).
- p.377, § 2, 1. 7: something deeper in *urtas*.
- p.378, § 2, 1. 6: the ancient menhir of Kérampeulven.
- p.382, n.9, 1. 4: is supplied by other Arthurian MSS.
- § 4, 1. 6: which is also called *L'Île Rotanc*.
- p.383, 1. 1: and its chief seat.

(26) *Sagn Kreidene om Karl den Store og Didrik af Bern hos de nordiske Folk*, Christiania 1874.

(27) *Rolandiana borealis*, Publications de la Faculté des Lettres de l'Université de Lausanne, Tome XI, Lausanne, 1954, p. 277.

ARCHÉOLOGIE ET HISTOIRE DES RELIGIONS

A PROPOS DU CHAUDRON DE GUNDESTRUP

par

Françoise LE ROUX

La bibliographie, ancienne ou récente, du chaudron de Gundestrup est si riche que ce n'est pas sans scrupule que nous entreprendrons d'y ajouter:

"Un chaudron d'argent est considéré à juste titre comme le monument archéologique le plus important pour l'histoire des religions celtiques".

écrit W. Kimmig (1). Et nous éprouverions des scrupules encore plus grands à nous mêler d'un problème revendiqué par les archéologues si le cas ne sortait pas vraiment de l'ordinaire:

"C'est plus qu'à perte de vue que les opinions ont été émises à son sujet depuis sa publication par S. Müller. On est frappé par le fait que, pas plus avant qu'après, on n'a parvenu à un accord sur l'origine et la datation" (2).

Ainsi donc, si nous en croyons W. Kimmig (mais nous ne le croyons pas tout à fait), malgré des flots d'enore généreusement versés depuis plus de soixante-dix ans, malgré la confrontation des idées ou des hypothèses les plus diverses, malgré aussi un examen répété de la question sous tous ses angles, l'unanimité est loin de se faire quant à l'origine et à la datation de ce monument de toreutique celtique égaré dans une tourbière du Jutland. N'est-il pas déjà pour le moins surprenant que l'on discute de l'interprétation alors que, du strict point de vue scientifique moderne, cette interprétation manque de bases ? Sans doute notre question paraîtra-t-elle sans objet à quelques chercheurs qui, considérant comme négligeables les interprétations contraires ou contradictoires, tiennent leurs propres résultats pour définitivement acquis et en font le point de départ d'une interprétation complète. L'egoïsme n'est pas la moindre défaut de l'esprit humain et la querelle pourrait ressembler à celle du philosophe et du maître d'armes dans une certaine pièce de Molière. Mais si nous nous hasardons sur ce terrain vague, ce n'est pas pour affirmer la prééminence de telle ou telle discipline sur telle autre, ce n'est pas même pour réduire au silence un éventuel avocat du diable, c'est parce qu'il nous semble indispensable de préciser quelques principes d'étude ou de méthode. Nous dirons donc tout de suite que nous n'entendons en aucune façon procéder à une critique des données archéologiques. Nous les prenons telles qu'elles sont. Il existe quand même assez de descriptions - et de bonnes descriptions - auxquelles le lecteur pourra se reporter (y compris les travaux scandinaves, plus ou moins accessibles au public du reste de l'Europe) et que nous ne pouvons que recommander, par exemple celles de Ole Klindt-Jensen ou de Holmquist (3).

Nous imiterons en cela, bien que ce soit sur un autre plan et avec une autre finalité, W. Kimmig lui-même qui, au départ de son article, sans remonter à la genèse du chaudron, donne un bon appareil critique et entre dans le vif de son sujet: le rapprochement d'une donnée archéologique précise et d'un élément iconographique du chaudron de Gundestrup. Autrement dit nous allons uniquement discuter la modalité du rapprochement et la légitimité de l'interprétation à laquelle il donne lieu.

(1) Zur Interpretation der Opferszene auf dem Gundestrup-Kessel, in *Fundberichte aus Schleswig*, 17, *Festschrift Gustav Riek*, Stuttgart 1965, p. 135. "Der... Silberkessel gilt mit Recht als das für die keltische Religionsgeschichte bedeutsamste archäologische Denkmal Europas".

(2) W. Kimmig, loc. cit., p. 135: "Kaum mehr übersehbar sind die Meinungsäußerungen, die seit seiner ersten Bekanntgabe durch Sophus Müller abgegeben worden sind, wobei freilich auffällt, daß nach wie vor keine Übereinstimmung hinsichtlich seiner Herkunft und seiner Datierung erzielt werden konnte".

(3) Cf. la bibliographie chez Kimmig, p. 135, notes 1 et 3.

Mais ce faisant nous en reviendrons encore et toujours à la vieille question - véritable variante oblique du débat du corps et de l'âme - du droit des archéologues à l'interprétation mythologique ou religieuse des faits matériels qu'ils constatent. Car il serait temps que de telles questions ne soient plus un obstacle à toute collaboration efficace entre les disciplines.

Il serait sans doute heureux que des intelligences assez vastes s'arment un jour pour la synthèse. En effet, entre les linguistes qui étudient des voitures ou des accidents du langage, les historiens des religions qui étudient un domaine allant des idées puras à la sociologie ou au folklore, et les archéologues qui touchent du doigt la réalité concrète, l'accord s'annonce difficile, personne ne parlant au fond la même langue et tout un chacun ne comprenant bien que ses propres difficultés. Le linguiste s'intéresse parfois trop, bien que cela ait aussi sa raison d'être, au contenu physiologique, à l'enveloppe extérieure du mot. L'historien des religions s'enferme dans sa tour d'ivoire ou verse dans la philologie et l'archéologie, ne sachant pas lire, ne tient pas compte des textes ou en conteste la valeur.

On voit ainsi quel est le déchirement des études celtiques en général. Et il faut dénoncer aussi le défaut subsistant: l'archéologue discute une étymologie ou le linguiste nie l'existence d'une divinité. Or, rien n'est plus dangereux que la confusion des genres et des attributions. Cultivons notre jardin, certes, pour reprendre le mot de Voltaire, mais sans dévaster celui du voisin. Et si par hasard il y pousse quelques fleurs, n'y jetons pas trop d'i vraie. Qu'un archéologue cherche à résoudre, provisoirement ou non, les problèmes que lui pose le site qu'il fouille, rien n'est plus naturel. Nous admettons très volontiers par exemple que notre collègue et ami M. Coquerel se pose des questions sur la nécropole du Plateau de Ger (site dépourvu d'habitat pré- et protohistorique) dont l'intérêt est exceptionnel. Nous admettrons très bien aussi que W. Kimmig se pose des questions quant à la destination religieuse éventuelle de la Heuneburg. Mais le chaudron de Gundestrup est sans rapport avec ce site.

Voici la description que W. Kimmig donne de la plaque qu'il interprète:

"La représentation est manifestement celle d'une scène de sacrifice. A la gauche de l'image est un homme de taille supérieure à la normale, que sa taille même désigne comme acteur principal de l'action. Nous devrons y voir le dieu en personne ou son prêtre (druide ?). Il a saisi des deux mains un homme qu'il jette la tête la première dans un récipient en forme de chaudron. Sous le chaudron bondit un chien qui est certainement à attribuer au sacrificateur, étant donné que, comme ce dernier, il est en vis-à-vis du cortège. On pourra donc voir dans le chien quelque chose comme l'animal accompagnant le dieu."

Vers le sacrifice se dirige, venant de la droite, une procession solennelle de guerriers aux espées d'armes les plus variées. Elle est divisée en deux parties, pour souligner comme il convient la longueur du défilé. On ne peut comprendre qu'ainsi le changement de direction des groupes de guerriers supérieur et inférieur, qui tournent dans une certaine mesure vers la droite autour d'un axe imaginaire.

En tête du cortège marchent six porteurs de bouclier. A la pointe de leurs lances ils portent un objet étrange qu'ils apportent avec solennité et compostion pour le rite sacrificiel. C'est une barre complètement droite, très longue, soigneusement disposée, et d'où sortent des feuilles ou des fleurs. Nos six soldats portent ainsi un objet à cause duquel le défilé s'est formé et qui semble manifestement indispensable au sacrifice à gauche. Comme dans le cortège des Panathénées, sur le mur extérieur de la Cella du Parthénon, les vierges s'avancent à la tête des citoyens d'Athènes pour remettre à la déesse de la ville l'habit nouvellement fait, de même les six porteurs de boucliers apportent un objet sacré, qui doit probablement trouver son emploi dans une action plus imprécise et tout autrement ordonnée.

Derrière le groupe des porteurs de barre marche un homme isolé, non armé, qui porte un harnais à l'épaule. Son casque à bâlier le désigne pour ainsi dire comme étant la personnalité importante. On pourrait y voir le tambour-major, car il conduit le deuxième groupe du défilé, la musique. Trois joueurs de carynx aux joues gonflées jouent une marche, au son de laquelle le cortège s'avance lentement vers la scène de sacrifice. Nous ne savons pas ce qui marche derrière la musique. On doit cependant accepter de penser que l'on a affaire à un long cortège. Les quatre cavaliers du registre supérieur ne forment que la fin du défilé. Ainsi l'artiste a représenté la tête du défilé avec les porteurs de barre, et la fin de la mar-

che avec la musique ce qui suffisait pleinement à son propos. Que la musique ne soit groupée ainsi qu'après les porteurs de barre, rend du reste évidente l'importance extraordinaire qu'il convient d'attribuer à ceux-ci. Difficile à interpréter est le serpent dans le coin supérieur droit, au dessus des joueurs. Il est invraisemblable qu'il serve uniquement de remplissage, étant donné qu'il "marche" dans une certaine mesure dans le défilé. Peut-être se range-t-il, parmi les animaux qui accompagnent le dieu, comme sur la représentation de Cernunnos, où le dieu-cerf tient un tel serpent dans la main gauche" (4).

Comme on le voit, la description précise du spécialiste s'allie - assez étrangement à nos yeux - à un certain nombre d'hypothèses ou de postulats dont le premier est qu'il s'agit d'une scène de sacrifice. Et W. Kimmig ajoute à la note 5 qu'il ne fait que suivre une commune opinion: "dies scheint, soweit ich sehe, die allgemeine Ansicht zu sein". Mais n'aurait-il pas mieux valu avouer franchement l'hésitation et mettre un "ganz offenbar" qui, en contradiction avec l'allure hypothétique de la note, est pour le moins imprudent? Car si l'on voyait une scène analogue à celle de Calchas s'apprêtant, le couteau à la main, à sacrifier Iphigénie sur l'autel, alors oui, l'image étant nette, sans ambiguïté, on pourrait postuler un sacrifice humain. En l'occurrence toutefois le geste qui consiste, pour un personnage humain ou divin, ayant trois fois la taille normale, à saisir un individu et à le plonger la tête la première dans une cuve n'est pas obligatoirement sacrificiel. Et si ce n'était qu'une simple illustration? On ne sait. Savons-nous mieux si le grand personnage est un dieu ou un druide? ou un dieu-druide? ou un simple desservant? Ou un génie du mal? Il est possible aussi que le chien qui saute sous le récipient soit en rapport direct avec le "sacrificateur". Mais est-il possible de jurer qu'il en est bien ainsi? Quant à la procession, partagée en deux registres, supérieur et inférieur, et dont les personnages marchent respectivement, les uns vers la droite et les autres vers la gauche, peut-on affirmer aussi que son ordonnance est déterminée par la nécessité de représenter une théorie complète? N'y a-t-il pas des chances égales que les deux registres servent à caractériser deux épisodes différents, sinon successifs, avec le grand personnage pour axe, un "Drehpunkt" qui, il faut bien le dire, ne serait en rien "imaginär"?

(4) Loc. cit., p. 136-137: "Dargestellt ist ganz offenbar eine Opferszene. Links im Bild steht ein Überlebensgroßer Mann, der schon durch seine Größe als der entscheidende Akteur der Handlung gekennzeichnet ist. Wir werden in ihm den Gott selbst oder seinen Priester (Drude?) zu erblicken haben. Mit beiden Händen hat er einen Menschen ergripen, den er kopfüber in ein kesselartiges Behältnis stülpt. Unter dem Kessel springt ein Hund empor, der sicherlich dem Opfernden zugeordnet ist, da er wie dieser dem Prozessionszug gegenübergestellt ist. Man wird also in dem Hund etwa das Begleittier des Gottes erblicken dürfen."

Auf die Opferung zu bewegt sich von rechts eine feierliche Prozession von Kriegern der verschiedensten Waffengattungen. Sie ist in zwei Teilen angeordnet, um die Länge des Zuges gebührend hervorzuheben. Nur so ist die wechselnde Richtung der oberen und unteren Kriegergruppen zu verstehen, die gewissermaßen um einen imaginären Drehpunkt rechts herumschwenken.

Zu Beginn des Zuges marschieren sechs Schildträger. Auf der Spitze ihrer Lanzen tragen sie einen seltsamen Gegenstand, den sie feierlich und gemessen zu der Opferhandlung heranbringen. Es ist eine völlig gerade, sehr lange, sorgsam hergerichtete Stange, aus der Blätter oder Blüten herauswachsen. Unsere sechs Soldaten tragen also ein Objekt, um dessen willen sich der Prozessionszug zu sein scheint. Wie bei dem Panathenäenzug auf der Cellae-Außenseite des Partenon die Jungfrauen an der Spitze der Athener Bürgerschaft einherziehen, so bringen auch hier die sechs Schildträger einen geheiligten Gegenstand, der freilich bei einer ganz anders gearteten Handlung Verwendung finden soll.

Hinter den Gruppe der Stangenträger marschiert ein einzelner unbewaffneter Mann, der einen Stab geschultert hat. Durch seinen Helm mit Ebenholz ist er gleichwohl als wichtige Persönlichkeit charakterisiert. Man könnte ihn als den Tambourmajor bezeichnen, denn er führt die zweite Gruppe der Prozession an, die Musik. Drei Karyatiden mit aufgeblasenen Backen blasen einen Marsch, zu dessen Klängen sich der Zug langsam auf die Opferszene zubewegt. Was hinter der Musik marschiert, wissen wir nicht. Daß jedoch mit einem langen Zuge zu rechnen, wird man annehmen dürfen. Die vier Reiter der oberen Reihe bilden lediglich den Schluß der Prozession. Der Künstler hat also nur die Spitze des Zuges mit den Stangenträgern, die Musik und das Ende des Aufmarsches dargestellt, was für seine Zwecke völlig genügte. Daß die Musik weit hinter den Stangenträgern gruppiert ist, macht im Übrigen deutlich welche herausragende Bedeutung dieser beizumessen ist. Schwer zu interpretieren ist die Schlange in der Rechten oberen Ecke über den Bildern. Sie nur als "Füllsel" zu betrachten ist unwahrscheinlich, da sie gewissermaßen

Nos divergences sont plus importantes encore relativement à l'objet linéaire qui sépare les deux registres de la plaque. Le savant allemand y voit une "Stange", un poteau porté en majesté par les six fantassins au bouclier. Nous voudrions bien, assurément, n'être que pour ne pas contrister W. Kimmig, qu'il en soit réellement ainsi. Mais si ce poteau n'était qu'un arbre ? Et si cet arbre n'avait qu'une stricte valeur ornementale ? Les Panathénées apparaissent de toute façon comme lointaines. Les vierges athéniennes n'apportaient pas une perche à Athéna. Elles n'avaient ni lances ni boucliers et les imaginent-on allant se faire égorger ou "sacrifier" en grande pompe rituelle ? La comparaison est assez mal venue.

Et si des instruments de musique sont apparemment faits pour qu'en s'en serve ; s'il n'y a pas lieu de douter non plus que les carnavalesques font partie d'un défilé militaire, n'est-ce pas interpréter et "laïciser" autre mesure la scène que de voir un "tambour-major" dans le dernier personnage, non armé, au registre inférieur ? Les armes celtes de la Tène avaient-elles des tambours majors ? Avaient-elles même des cantinières ? On se rend facilement compte que l'hypothèse tournerait vite au burlesque. Faute de pouvoir l'identifier, ne vaut-il pas mieux laisser ce personnage sans emploi plutôt que de lui attribuer une qualité qui risque bien, elle, d'être imaginaire ? Quant à savoir pourquoi la musique suit le défilé, au lieu de marcher à sa tête, nous donnons provisoirement notre langue au chat. Passons aussi, ou plutôt "glissons sur le serpent qui prend part au défilé : même au son d'une musique entraînante, ne doit-il pas éprouver quelque difficulté à marcher au pas ? Le "schwer zu interpretieren" n'est pas superflu, non plus que les guillemets du "mitmarschiert".

Nien que par cette description, W. Kimmig se fourvoie hors et au-delà du rôle normal de sa discipline, sinon de sa vocation intellectuelle. Qu'il étudie en effet la datation, l'origine, le style, la typologie d'un monument, qu'il en présente l'histoire d'après ce que le site permet d'en supposer, nous n'y verrons rien à redire. Nous pensons, pour comparaison, au travail exemplaire fourni par M. Savory à propos du trésor de Tal-y-llyn. Les vrais maîtres de l'archéologie savent en quoi et comment leurs travaux sont efficaces. Quant à nous, nous ne demandons qu'à faire notre profit des conclusions offertes.

Ainsi, si W. Kimmig avait eu à faire l'étude comparative ou technologique des représentations figurées, apparentées ou non, de deux ou de plusieurs chaudrons, analogues ou non à celui de Gundestrup; si l'étude métallographique ou l'examen renouvelé des circonstances de la découverte, un contexte archéologique quelconque, pour nous borner à ces quelques éventualités, avaient enrichi ou précisées nos informations, nous n'aurions eu aucun commentaire à faire. C'est que l'archéologie est une technique savante et compliquée, une discipline réclamant une foule de connaissances et une grande expérience théorique et pratique, de grands dons d'observation et de minutie. Et il y a tant à faire et à publier que la vie d'un archéologue est en général bien remplie. La nature "technique" de l'archéologie est d'autre part si vraie qu'il est certainement bon nombre d'archéologues pour préférer les satisfactions de la fouille bien menée et fructueuse aux contraintes de la bibliothèque et de l'écrivain. Ce n'est pas sans raison que nous avons récemment reproché à un éminent linguiste (voir *Ogam XVII*, 198) de vouloir convaincre les archéologues du grand intérêt des textes irlandais en appuyant sa démonstration sur des généralités et non sur des exemples précis et concrets.

Mais si l'archéologie, en tant que science, est une technique, elle n'est pas une spéculación (philosophique ou métaphysique) ; nous renvoyons provisoirement à la discussion de principe dans *Ogam XVII*, 195). L'archéologue est en général fortement armé pour la technique alors que rien, dans sa formation et son expérience ne le prédispose à une activité toute différente. Dans le cas

évenimenter im Zuge "mitmarschiert". Vielleicht gehört sie zu den Peglerrittieren des Gottes wie auf der sogenannten Cernunnos-Darstellung, wo der Hirschgott eine solche Schlange in der linken Hand hält.

ARCHÉOLOGIE ET HISTOIRE DES RELIGIONS

389

présent nous dirons que c'est encore faire œuvre utile que de donner la description raisonnée d'une plaque du chaudron de Gundestrup, mais que c'est faire un mauvais usage de l'archéologie que de bâti, à partir des seules données archéologiques une hypothèse d'histoire religieuse, laquelle sera limitée, étiquetée, sans aucune ouverture comparative. L'histoire des religions suppose de ceux qui s'y adonnent une certaine forme de culture et une connaissance effective. W. Kimmig a-t-il jamais fait preuve de compétence à propos de mythes irlandais, germaniques, hindous, romains ? Son savoir linguistique lui permet-il d'avoir accès aux textes sans le secours d'une traduction ? A traiter de la mythologie du chaudron de Gundestrup W. Kimmig discute donc de choses qu'il ignore, et parce qu'il les ignore, elles lui paraissent très faciles. On pose une théorie et l'on croit que la réalité s'y adapte parce qu'on néglige tout ce qui n'est pas indice favorable.

Car c'est "adapter" arbitrairement la réalité à la théorie, même et surtout en se référant à un travail récent de K. Schwarz sur les puits funéraires que de faire du récipient représenté sur la plaque du chaudron de Gundestrup un "Opferschacht" dans lequel le "Kultpfahl" vient s'implanter comme par enchantement :

"Le récipient dans lequel le dieu ou prêtre jette l'homme, est en vérité un puits funéraire, et la procession solennelle des guerriers apporte le pilier rituel soigneusement préparé, et qui doit être planté dans le puits. Que deux événements séparés aient été réunis en une seule représentation figurée, cela doit à peine surprendre par la naïveté de la narration. Il n'est pas trop hardi d'interpréter le chaudron en puits sacrificiel, si l'on se demande comment l'orfèvre aurait bien pu représenter autrement un puits creusé en terre. Étant donné que toutes les représentations scéniques du chaudron de Gundestrup, sont sans indication de terrain ou de sol, il ne restait à l'orfèvre, si jamais il a réellement pensé à un puits funéraire, aucun autre moyen détourné pour le caractériser. On peut même aller plus loin et s'imaginer que la décoration si particulière de notre vase, devrait indiquer le coffrage du puits de 34 m. de profondeur d'Holzhausen. Nous sommes tout à fait conscient, de pénétrer avec cette interprétation dans un domaine mouvant. Il était cependant tentant, de mettre en relations avec le chaudron de Gundestrup, les trouvailles surprises faites dans les fouilles de Holzhausen, dont on démontre la parenté avec celles du reste du domaine celtique(5).

Nous craignons de ne retrouver là, dans cette "Beziehung", qu'une fantaisie, fruit de l'imagination, encore plus aggravée du fait qu'elle se dissimule sous un vêtement scientifique. L'erreur est manifeste en effet dans la conception, et dès le titre de l'article : l'interprétation d'une scène de sacrifice appartient, de plein droit, à l'histoire religieuse car la représentation figurée, qu'il incombe à l'archéologue d'exhumier et de décrire éventuellement (mais non d'interpréter) n'est qu'un support, un moyen d'expression extérieur. Nous placerons donc le débat, non pas sur le plan archéologique (qui ne saurait nous concerner qu'à titre documentaire) mais sur le plan de l'histoire des religions, choisi par W. Kimmig lui-même. Et si c'est s'attaquer à un problème philosophique que de voir la question ainsi, nous ne pouvons, ni le regretter, ni l'espérer : les idées, comme les faits, doivent être décrites ou expliquées avec précision. La "philosophie" est dans toute expression humaine, et c'est philosopher de travers que prétendre ne pas en faire ou ignorer qu'en fait. A n'envisager une question - et surtout une question religieuse

(5) Loc. cit., p. 139 : "Der Behälter, in dem der Gott oder Priester den Menschen hineinsetzt, ist in Wahrheit ein Opferschacht, und die feierliche Prozession der Krieger bringt den sorgfältig präparierten Kultpfahl herbei, der im Schacht aufgestellt werden soll. Das hier an sich getrennte Vorgänge in einer Darstellung mitgezeichnet werden, braucht bei der naiven Erzählungsweise kaum zu überraschen. Die Deutung des Behälters als Opferschacht wirkt nicht zu Kühn, wenn wir fragen, wie dann der Toten einen in die Erde eingetieften Schacht sonst hätte darstellen können ? Da alle schematische Darstellungen auf dem Gundestrup-Kessel ohne Angabe von Gelände bzw. Boden sind, blieb dem Toten, sollte er wirklich an einem Opferschacht gedacht haben, kein anderer Ausweg zur Charakterisierung eines solchen Orts. Man könnte diesem Faden noch weiter spinnen und die Vorstellung hegen, daß das eigenartige Ornament unseres Behälters etwa die Verzierung eines solchen Schachtes andeuten sollte, wie sie im dritten, tiefsten Schacht von Holzhausen nachgewiesen worden ist. Wir sind durchaus bewußt, daß dieser Interpretation schwankenden Boden zu betreten, doch lag es nahe, die überraschenden Grabungsfunde von Holzhausen, die sich in verwandter Weise auch im übrigen keltischen Bereich nachweisen lassen, mit der Gundestrup-Darstellung in Beziehung zu setzen."

se - que sous l'angle extérieur, technique, pratique ou matériel, et non pas principalement conceptuel ou catégoriel (nous n'entendons pas ce mot au sens "kantien") - on pose toujours un faux problème et la solution est à l'aune du problème; elle vaut très exactement ce que vaut la solution uniquement archéologique d'un problème religieux, c'est-à-dire rien. Nous pardonnerons donc par avance à W.Kimmig de s'être mis dans la situation fâcheuse du visiteur amblyope et impie saccageant les plates-bandes, ou encore dans celle du bon militaire s'escrimant à faire de la mauvaise politique. W.Kimmig néglige même la précaution réclamée par Holger Arman: "on devrait astucieusement disposer d'une large et complète analyse du chaudron de Gundestrup, avec d'autres détails pour l'interpréter comme un travail céltique occidental, et gaulois selon toute apparence" (6). Il accepte d'emblée la célticité du chaudron mais, paradoxalement il se refuse à en tirer les conséquences.

Et c'est là que commence véritablement notre travail critique: le fait pour un auteur, quel que soit son propos ou le but de sa démonstration, de postuler ou d'admettre la célticité d'un objet, d'une figure, d'un concept quel conque, implique l'acceptation ou l'emploi obligatoire des critères céltiques d'explication ou d'interprétation. Et en l'occurrence peu nous importe comment et pourquoi le chaudron est allé terminer sa carrière dans le Jutland; ce qui importe, c'est que les figurines de ce chaudron évoquent le monde mythologique des Celtes. Or, W.Kimmig adopte, vis-à-vis des mythes et des textes qui les explicitent, une position négative (c'est d'ailleurs la seule qui lui soit possible, car s'il acceptait la discussion, il serait contraint d'avouer son ignorance). Mentionnant brièvement une référence indirecte, il écrit:

"Cependant il y a peu de temps J. Gricourt (Latomus 1954, 376 sqq.) a rapproché la scène du "chaudron de résurrection" du cycle légendaire des Mabinogion. Dans quelle mesure ces sources galloises tardives peuvent être appliquées à l'interprétation d'un monument céltique continental, cela échappe à mon jugement. Cf. sur ces questions A. Nutt, in The Arch. Rev. 2, 189, 114 ainsi que les remarques de J. de Vries, Kelt. Relig. (note 3), 26 sqq." (6).

Nous pourrions redire ici tout ce que M. Dumézil a dit à M. Lambrechts, ce que nous avons dit à E. Thevenot (8), ce que nous avons reproché à quelques autres chercheurs (9), ce que Vendryes, Sjoestedt, d'Arbois, Loth, et tant d'autres ont répété à l'envi, à savoir que l'argument chronologique n'est pas valable à l'encontre des textes insulaires, pas plus que n'est valable l'argument de la christianisation. Nous avons à notre tour assez expliqué le pourquoi de tout cela et si l'on ne veut ou ne peut nous lire, il n'empêche que l'explication a été publiée et qu'elle est suffisante à quiconque a des yeux pour lire et une intelligence pour comprendre. A moins que les fichiers du séminaire de protohistoire de Tübingen ne soient d'une grande indigence, ce que nous ne pensons pas après ce que nous avons pu en voir, c'est plutôt de l'humeur noir que de n'avoir à citer, outre J. Gricourt, que le mauvais article de Nutt dans une référence empruntée à J. de Vries, alors que depuis soixante dix ans et plus historiens et philologues ont largement débattu la question, au point d'y mettre pratiquement un terme. Et quand on sait ce que Nutt, en bon disciple de Mannhardt à la première génération, était capable d'écrire quand il se mêlait de religion (il n'est pas besoin que de consulter certains chapitres du "Voyage of Bran") on se sent toute méditative. Si l'on tient à nier

(6) Gundestrupkitteln - ett galliskt arbete? in Thor I, 1948, p. 119: "Man skulle säkerligen vid en grundlig analys av Gundestrupkitteln få fram även andra detaljer, som tyda på att det är ett västkeltiskt, snarast galliskt arbete".

(7) Loc. cit., p. 136, note 5: "Neuerdings hat jedoch J. Gricourt (Latomus, 1954, 376 ff) die Szene mit dem "Kessel der Wiederauferstehung" aus dem walisischen Sagenkreis des Mabinogion zusammengebracht. Wie weit diese späten kymrischen Quellen auch zur Interpretation eines sehr viel älteren festländisch-keltischen Denkmals herangezogen werden dürfen, entzieht sich meiner Beurteilung. Man vgl. zu diesen Fragen A. Nutt in: The Archaeological Review 2, 1889, 114, sowie die Bemerkungen von J. de Vries, Keltische Religion (Ann. 3) 26 f".

(8) Ogam XVII, p. 175 sqq.

(9) Ogam XVI, p. 447 sqq.

la valeur des textes il faut aussi prouver qu'il y a divergence, ou au moins absence de concordance, entre les dits textes et l'archéologie des pays dont ils sont originaires. W.Kimmig est-il à même de mener à bien cette démonstration? Les travaux de MM. Savory et Hawkes, pour ne citer que ceux qui sont publiés dans le présent volume, ne la favoriseraient certainement pas.

Car W.Kimmig nie sans examen la légitimité des textes. A la recherche d'une justification extrême, il aurait pu s'appuyer sur les lignes suivantes de C.Dottin:

"Sur quelles données historiques est fondée l'épopée irlandaise ? C'est une question à laquelle on ne pourra répondre qu'après un examen critique approfondi des Annales irlandaises... Toujours est-il que cette épopée a été remaniée sous l'influence des idées chrétiennes, et qu'on n'y trouve aucune trace d'offrandes ou de prières à des divinités. Les éléments merveilleux qui y abondent sont des faits de magie et de sorcellerie ainsi que des prodiges variés que l'on rencontre dans les contes populaires. Essayer de déterminer à l'aide des épisodes de la vie d'un héros irlandais les attributs primitifs de la divinité dont il est une transformation éphémérite demande beaucoup d'ingéniosité et d'érudition; je doute que les résultats acquis à la science soient jamais équivalents aux efforts dépensés à ces recherches curieuses. La comparaison de l'épopée irlandaise avec les textes grecs et latins et les monuments de l'époque gallo-romaine ne peut nous donner que des rapprochements de coutumes ou de nos propres coutumes signalées comme particulières aux Celtes et conservées ou modifiées dans quelque mesure par les Gaels d'Irlande; nous ou épithètes de dieux gallo-romains servant en Irlande à désigner des guerriers ou des artisans fameux. Mais il est invraisemblable que les idées religieuses des Celtes de l'île d'Eryx telles qu'elles nous apparaissent dans des poèmes épiques réalisés sans doute au VII^e siècle ne soient pas très différentes des conceptions théologiques des Gaulois du temps de César, et il serait sans doute imprudent de restituer à l'épopée irlandaise le vieux Panthéon celtique" (10).

Cette page a été reprise par Ch.Renel, Les religions de la Gaule avant le christianisme, p.12-13 et l'on pourrait citer aussi C.Jullian (11). Dottin et ses contemporains n'avaient à leur disposition que des études religieuses et comparatives déficientes, de Mac Culloch à Nutt, et c'est une excuse valable à l'abus du rationalisme ou du matérialisme historique. Il y a eu depuis H. Hubert, Dumézil, Eliade, Sjoestedt, Wikander, de Vries... Nous ne savons trop si M.L.Sjoestedt aurait fait abjurer à Dottin, s'il avait vécu, son scepticisme empirique, mais cette page chargée d'incompréhension ironique oublie que les données irlandaises ne sont pas historiques, mais mythiques, ce qui change tout: le mythe n'est pas fait pour expliquer la matérialité de l'histoire. Il faudrait en effet des trésors d'ingéniosité et de poussièreuse érudition pour voir même dans un héros féodal irlandais une divinité éphémérisée. Le mythe a une tout autre portée, il se situe sur un autre plan. C'est ce qu'au fond Dottin constate négativement avec un lourd bon sens, et nous sommes bien d'accord: les idées religieuses des moins rédactrices de l'épopée irlandaise étaient très différentes de celles des Gaulois de l'antiquité. Mais cette épopée n'est-elle pas infinité plus vieille que les malines ? Son contenu mythique est nécessairement indépendant du contenu, de l'enveloppe extérieure (encore que la langue soit généralement archaïque), et c'est uniquement pour parvenir à ce contenu que nous étudions les textes. Sans doute est-il en ce bas monde beaucoup d'intelligence pragmatiques, peu douées pour la spéculation métaphysique, ou sceptiques à force d'être scrupuleusement inquiets. "La légende plus vraie que l'histoire" a dit un jour un évêque breton qui ne pensait pas si bien dire. On peut toujours tout nier, y compris la réalité des forces spirituelles elles-mêmes dans la mesure où la faible perception humaine n'en saisit qu'une infime partie... Mais à pénétrer dans le domaine du mythe en en niant la valeur religieuse, on joue le rôle de l'éléphant dans le magasin de porcelaine. Si nous en avions le temps, nous referions (et a'il y a beaucoup d'auteurs comme W.Kimmig nous devrons bien finir par le faire), ce que M.Dumézil a fait pour le domaine germanique: la critique de l'hypercritique (12). Toute l'œuvre de Snorri ne fait-elle pas partie des "sources tardives, des "späte Quellen" ? Cependant les germanistes l'utilisent, et ils ont raison, parce que Dumézil et Snorri ont raison contre Eugen Nogk. Le Kalevala

(10) La religion des Celtes, Paris 1904, p. 8-9.

(11) Histoire de la Gaule, passim.

(12) Loki, Paris 1948.

est du XIX^e siècle, comme le Barzaz Breiz, cet excellent mythe breton. Et que penser du Nibelungenlied ? Y a-t-il même beaucoup d'œuvres littéraires grecques ou latines qui nous soient connues par des manuscrits antérieurs à l'époque carolingienne ? Pour ne citer qu'un seul exemple : le codex Hersfeldensis dont dépendent tous les manuscrits de la Germania de Tacite est du IX^e siècle (13). Il ne viendrait à l'idée de personne de mettre en doute l'ancienneté de la langue et l'authenticité des événements racontés par l'écrivain, sous prétexte que les manuscrits sont tardifs. C'est ce que l'on fait, cependant, d'un cœur léger, à propos des textes insulaires parce qu'ils présentent le double inconvénient d'être moins connus et de ne pas avoir trait à l'histoire :

"La littérature des Celtes des îles Britanniques, qui nous est, en grande partie, parvenue est, après les littératures grecque et romaine, la plus ancienne des littératures européennes. Elle nous a conservé, mieux encore que la littérature scandinave, les idées, les sentiments et les coutumes antérieurs à la civilisation classique et au christianisme. A la vérité, les plus vieux manuscrits n'en remontent pas au-delà du XI^e siècle, mais les textes transmis nous sont souvent antérieurs de plusieurs siècles ; ils furent sans cesse rajeunis dans la tradition écrite ou orale, en sorte que l'on peut trouver conservées, par des manuscrits du XVI^e siècle, des légendes antérieures à l'époque chrétienne, et, par la mémoire de payans illétrés du XIX^e siècle, des vers du XIII^e siècle".

C'est ce qu'écrit G. Dottin (14) qui ajoute un peu plus loin, commentant Ossian et le Barzaz Breiz : "Les littératures celtiques furent ainsi, par un paradoxo célebre, célèbres avant d'être en réalité connues" (15) et "Mais l'étude des littératures celtiques est loin d'être achevée." (16).

Dottin, bon philologue, ne répond-il pas mieux qu'on ne l'aurait espéré, à Dottin mauvais historien des religions ? Le mot de la fin est chez de Vries : "Aber eine zu grosse Skepsis wäre schädlich" (17). W. Kimmig admet que tout ce la "échappe à son jugement". La précaution verbale lui évite d'avoir à fournir la justification de sa négation, mais elle constitue en même temps un aveu d'impuissance plus encore que d'incompétence. N'aurait-il pas fallu en effet que W. Kimmig examinât dans quelle mesure l'hypothèse préalable de J. Grécourt était bonne ou mauvaise puisque sa propre hypothèse n'en est qu'une variante ? Il aurait dû tenir compte aussi de notre article sur les chaudrons céltiques (18). Tout cela lui a-t-il paru trop lointain ? W. Kimmig se met involontairement dans le même cas que S. de Laet qui, rendant compte de Ceiltium VI (19) nous reproche d'avoir écrit sur Nodons-Nuada un article "nébuleux". Nous ne tenons pas rigueur du mot à l'éminent archéologue gantois car nous avons l'impression qu'il nous a lue très vite... Mais la réboullosité ne serait-elle pas plutôt dans l'idée que S. de Laet ou W. Kimmig se font de la religion celtique ?

Nous pourrions reposer à la vérité à W. Kimmig la question que nous venons d'adresser à Mlle von Gonzenbach, trop iconophile à notre gré ; que deviendrait la théologie chrétienne si l'on n'avait, pour l'expliquer, que l'iconographie suplicienne (20) ? N'y trouverait-on pas de temps à autre une Jeanne-d'Arc costumée en général d'opérette et un serpent qui "mitmarschier" aux pieds de la Vierge ? Un second Charles Péguy s'en donnerait à cœur joie. La difficulté est celle de l'interprétation d'une représentation figurée sans légende explicite. Quelques archéologues sont tentés de pallier cette absence de légende par les idées que leur suggère l'image ou le contexte de la trouvaille et du site. Quant aux mythologues, disons qu'ils font ce qu'ils peuvent.

(13) E. Norden, die germanische Urgeschichte in Tacitus Germania, p. 451-454; cf. éd. J. Perret, Germania, Introduction, p. 5, note 1.

(14) Les Littératures Celtaques, Paris 1924, p. 6.

(15) P. 7.

(16) P. 7.

(17) Keltische Religion, p. 27.

(18) Ogam VII, p. 33 sqq.

(19) Dans L'Antiquité Classique XXXIII, 1964, pp. 288-289.

(20) Ogam XVII, p. 195 sqq.

vent, bien qu'ils aient tort de ne pouvoir que cela, mais qu'ils n'attachent pas à l'image la même importance. Elle ne leur parle que dans la mesure où le mythe qu'elle illustre est accessible à la compréhension. Et encore faut-il faire des réserves expresses : la subjectivité humaine est telle que la même image ne donne pas lieu chez tous les individus aux mêmes associations d'idées. Nous pensons par exemple à l'une de ces innombrables anthologies sur la mythologie celtique (21) qui, au résumé de la Bataille de Moytura, joint une image de Coirpre devant Bres. Le roi Fomoir n'y est point séduisant : barbu et couronné comme un Charlemagne, le visage buriné de rides, l'air penché et le regard sournois, il écoute sans plaisir un Coirpre revêtu d'une sorte de toge de sénateur romain, ample robe grisâtre. Le poète est barbu lui aussi, et il a sur la tête une couronne de feuilles de chêne... Sans la légende, ce pourrait tout aussi bien être Cathbad faisant des remontrances à Conchobar, ou une illustration quelconque des Récits des temps mérovingiens d'A. Thierry. L'image est par elle-même multivalente, imprécise, et quand par surcroît on y rajoute comme c'en est le cas, l'accord est bien difficile. Le premier embarras n'est il pas de définir l'usage que l'on faisait du chaudron dans l'antiquité : festin, sacrifice, noyade rituelle ? L'impossibilité de toute réponse archéologique oblige à se pencher sur les divers chaudrons mythiques des Celtes.

C'est ce qu'a fait J. Grécourt (22). Complétant et corrigeant, c'est ce que nous avons fait aussi (23) et nous avons distingué, selon les nécessités mythiques (car le chaudron dont il est question en l'occurrence peut difficilement être "matériel") : un chaudron bénéfique d'abondance, plein de nourriture ; un chaudron maléfique, sacrificiel, plein de bière ou de vin pour le festin de Samain, mais dans lequel on jette les soldats tués au combat pour les faire renaitre le lendemain. Puisqu'il faut préciser, nous dirons maintenant ce que nous avions laissé implicite il y a dix ans, à savoir que cette classification représente les trois aspects, différenciés et incompatibles, d'un seul et même objet christianisé plus tard sous le nom de Graal, et que c'est entre ces trois aspects, seuls, que l'interprétation iconographique peut et doit choisir.

Nous ne préjugons pas, ce faisant, la valeur intrinsèque, faible ou forte, de la tradition littéraire galloise des Mabinogion et nous renvoyons, sans rien en reprendre car nous la supposons connue du lecteur, à notre première étude qui constate et utilise simplement ce qui est : l'accord du Pays de Galles et de l'Irlande sur un point très précis, quelques que soient les connexions ou les interprétations d'influences littéraires (25), pour ne rien dire de l'immense littérature arthurienne (26).

Peut-être, si nous avions à la refaire, ne reprendrions-nous plus notre étude de 1955 sous le même angle : notre documentation s'est enrichie, notre méthode s'est précisée. Mais cela est une autre affaire : l'étude existe et W. Kimmig n'a pu l'ignorer sans inconvenient pour lui-même. Ajoutons même Ven-

(21) Il s'agit de *Keltische mythen en legenden*, de T.-W. Rolleston, traduction ou adaptation néerlandaise de N.C. Goudemar, Zutphen 1922, p. 96.

(22) Sur une plaque de chaudron de Gundestrup, in *Iatoma XIII*, 1954, p. 376-383.

(23) Des chaudrons céltiques à l'arbre d'Esus : lucain et les Scholies Bernenses, in *Ogam VII*, 1955, pp. 33-58 ; cf. F. Benoit, Le Monde de l'au-Delà dans les représentations céltiques, dans le même fascicule, p. 27-32.

(24) On pourra consulter, pour en avoir une idée, W.J. Gruffydd, *Rhiannon, an inquiry into the first and third branch of the Mabinogi*, Cardiff 1953, et du même auteur, *Folklore and Myth in the Mabinogion*, Cardiff 1958.

(25) Voir à ce sujet Proinsias Mac Cana, *Branwen Daughter of Llŷr*, Cardiff 1958, chapitre IV : *Other elements of Irish origin*, p. 50 sqq., qui considère pratiquement le Mabinogi de Branwen comme emprunté aux thèmes irlandais.

(26) W. Kimmig, plutôt que Nutt, aurait dû citer au moins J. Marx, *La Légende arthurienne et le Graal*, p. 184, et peut-être aussi R.S. Loomis, *The Grail, from Celtic myth to Christian symbol*, Cardiff 1963, p. 152.

dryes au choeur des celtisants; ce n'est pas un mytheologique né, et pourtant: "L'épisode du pair dadeni, "chaudron de résurrection" dans le Mabinogi de Branwen, fait partie du folklore universel. C'est le même chaudron dans lequel la magicienne Médée faisait bouillir les gens après les avoir coupés en morceaux pour leur rendre ensuite jeunesse et vigueur; elle avait conseillé aux filles de Pelias de soumettre leur père à ce traitement; mais par trahison elle s'arrangea pour l'empêcher de réussir. L'aventure était célèbre. Euripide en avait tiré le sujet d'une tragédie, les *Pelides*; et Plaute le rappelle en plaisantant dans son *Pseudolus* (V, 869). D'autre part, que des vases aient figuré en Irlande parmi les trésors de l'autre monde, nous pouvons le croire sans peine, puisque les gens de l'autre monde, assise, habitaient dans des tumulus, et c'est d'un tumulus que l'an dernier encore on a trouvé le cratère de Vix" (27).

En fonction des mythes, le sens de l'image étudiée par W.Kimmig est donc clair au moins sur un point, et nous l'avons déjà dit:

"Le vase de Gundestrup est en lui-même peu explicite. Il ne l'est en tout cas pas assez pour qu'on puisse présumer de son utilisation. La datation et le lieu de trouvaille ne sauront plus nous apporter quoi que ce soit. Il suffit de se rendre compte de l'antiquité vénérable de la représentation figurée sur la plaque: le chaudron ou récipient vers lequel marchent des fantassins, et d'où repartent des cavaliers, au registre supérieur, appartiennent à notre troisième type. C'est un chaudron d'immortalité et rien d'autre, et nous ne voyons pas pourquoi il serait aussi chaudron d'abondance ou chaudron sacrificiel" (28).

Nous avions dit aussi:

"Il ne faut pas donner aux questions de chronologie plus d'importance qu'elles n'en ont. Nous ne voulons nullement dire que les textes irlandais et gallois sont clairs, et à prendre d'un bout à l'autre au pied de la lettre, mais on doit au moins convenir qu'ils sont le reflet d'une tradition religieuse très ancienne, et que sans eux on ne peut rien expliquer" (29).

W.Kimmig aurait donc d'y regarder à deux fois avant de faire valoir l'argument chronologique et de risquer son hypothèse d'un puits funéraire. Nous avons vu au passage ce que Dottin pense lui aussi de l'argument chronologique. Quant au puits funéraire, il n'est rien dans l'environnement mythique du chaudron qui le rappelle de près ou de loin. Nous avons, certes, noté une équivalence fonctionnelle d'un chaudron gallois et d'une fontaine de santé irlandaise, mais ni l'un ni l'autre de ces éléments n'est en rapport avec un sacrifice ou avec une grande profondeur (30). Et il est très dangereux, du strict point de vue de l'art taurique, d'affirmer que l'artisan n'a figuré un chaudron que parce qu'il était dans l'incapacité technique de figurer un puits. Que savons-nous de cet artisan et de ses capacités? Strictement rien, hormis qu'il était très habile, qu'il devait être gaulois et vivre vers le Ier siècle avant notre ère:

"Du point de vue technique, c'est un travail d'orfèvre de premier ordre, surtout la figure du taureau au fond, repoussée avec un art élégant et hardi. Il est manifeste que le vase de Gundestrup, bien qu'absolument unique, est le produit d'une école vivante et active" (31).

Nous avons sous les yeux une œuvre d'art qui ignore la perspective? Et alors? Les récits ignorent bien la chronologie, et quelle perspective y a-t-il dans bon nombre de miniatures médiévales? Les Celtes, pas plus ceux d'Irlande que du continent, n'ont jamais été de grands portraitistes. Mais si l'on avait voulu représenter l'orifice d'un puits funéraire, n'aurait-on pas choisi une autre solution que de dessiner un chaudron? W.Kimmig a le mot exact quand il dit être là sur un sol instable (*schwankender Boden*). Nous avions préféré de beaucoup la description classique et prudente de Klint-Jensen:

"L'interprétation des images si remarquables du vase de Gundestrup est pleine de difficultés; sans doute n'arrivera-t-on jamais à un résultat parfaitement sûr (...). Une plaque de l'intérieur a un intérêt spécial: une figure masculine de très grande taille - évidemment une divinité - y tient un homme dont elle plonge la tête dans un objet interprété comme un chau-

(27) *Etudes Celtiques VI*, p. 360.

(28) *Ogam VII*, p. 45.

(29) *Ogam VII*, p. 45, note 36.

(30) *Ogam VII*, p. 41 et 45.

(31) Ole Klint-Jensen, *Le chaudron de Gundestrup relations entre la Gaule et l'Italie du Nord in Analecta Romana Instituti Variani I*, 1960, p. 45.

dron. A droite une longue tige rectiligne porte des feuilles; au-dessus comme au-dessous d'elle s'avance une procession de cavaliers et de fantassins, ainsi que trois joueurs de carnyx. Un serpent à tête de bâlier et un petit quadrupède appartiennent peut-être aussi à la procession. Les cavaliers sont représentés l'un derrière l'autre, mais il faut sans doute les concevoir comme chevauchant côté à côté, en deux paires. On a interprété la scène de gauche comme une sorte de sacrifice, où le dieu lui-même prendrait part à l'action, et on l'a comparée au martyre de Sainte Reine, mise à mort la tête plongée dans un chaudron plein. Mais on peut aussi comprendre la scène d'une autre façon, ainsi qu'on l'a montré naguère, en recourant à des sources méditerranéennes anciennes comme à des sources irlandaises plus récentes, le personnage plongé dans le chaudron recevrait un bain d'immortalité, tandis que la procession tournerait autour de l'arbre de vie. Quoi qu'il en soit, il est clair que le chaudron de Gundestrup a dû jouer un rôle important dans des pratiques religieuses" (32).

La comparaison du martyre de Sainte Reine est de C.Jullian (33) et A.J.Reinach (34) mais elle se rapporte au semi-circulaire des Scholies, et dans ce cas le scénario mythique et rituel ne comporte ni procession ni résurrection (34). La citation des Scholies Bernoises n'est donc pas à sa place chez W.Kimmig, p. 136 note 6, et elle est introduite par un "dazu etwa" qui n'exprime qu'une idée vague. C'est la seule précision qu'il convienne d'apporter et nous sommes surprise que cet article fondamental du conservateur du musée national de Copenhague n'apparaît pas dans la bibliographie de W.Kimmig. Sa lecture aurait peut-être incité le savant allemand à modifier sa manière de voir car Klint-Jensen ne craint pas de présenter honnêtement les deux hypothèses, avec références à Latomus et à *Ogam VII* à l'appui. Accomplissant un précieux travail archéologique, il étudie l'origine et l'évolution des motifs figuratifs: il analyse ainsi l'armement, le costume, l'équipement, le harnachement des chevaux:

"Les traits de civilisation indiquant le premier siècle avant notre ère comme l'époque probable de fabrication du chaudron de Gundestrup, tandis que la figure de Cernunnos désigne la Gaule comme pays d'origine et les culottes serrées la Gaule du Nord" (35). Mais le savant danois dit aussi: "Un coup d'œil sur les motifs animaliers des plaques de Gundestrup suffit à convaincre que plusieurs sont des copies d'œuvres d'art méditerranéennes" (37).

Il est donc permis de penser que, malgré l'originalité des motifs et leur caractère indigène, malgré aussi les raisons religieuses et purement autochtones qui sont à la base de sa fabrication et de son utilisation, il y a déjà une influence classique dans le fait que le chaudron soit décoré de motifs anthropomorphes. Et cela est beaucoup plus positif qu'une "scène de sacrifice", W.Kimmig ne nous en voudra certainement pas de le penser. Ce l'est d'autant plus que, si nous retrayons l'histoire récente de la figuration, nous renonçons aux travaux d'un autre archéologue allemand, Klaus Schwarz qui, étudiant des puits funéraires, écrit ce qui suit:

"Les sacrifices humains sont particulièrement courants chez les Celtes de La Tène, ainsi que César le rapporte au milieu du Ier siècle avant J.C. Une scène du chaudron de Gundestrup, dans le Jütland, a même servi de témoignage contemporain et imaginé de cette coutume en usage chez les Celtes, et le récipient, dans lequel un homme est jeté la tête la première est un puits sacrificiel. Mais tout récemment, du côté des historiens, en se référant à des légendes celtes insulaires, on a émis des doutes quant à la véracité de cette interprétation et c'est pourquoi il sera fait mention ici en outre de cette trouvaille connue" (38).

(32) Loc. cit., p. 56-57.

(33) *Pro Alesia* 1907, n° 12, p. 186.

(34) *Pro Alesia* 1907, n° 14-15, p. 221.

(35) cf. *Ogam VII*, p. 35, note 2.

(36) Loc. cit., p. 50.

(37) Loc. cit., p. 51.

(38) Zum Stand der Ausgrabungen in der spätetruskischen Viereckschanze von Holzhausen, in Jahresbericht der bayerischen Bodendenkmalpflege, München 1962, p. 59." Menschenopfer sind bei den Kelten der Latèneszeit durchaus üblich, wie für die Mitte des I. Jahrhunderts v. Chr., von Cäsar überliefert ist. Bisher galt eine Darstellung vom Kessel aus Gundestrup in Jütland sogar als bildlicher, zeitgenössischer Beleg für dieses bei den Kelten geübte Brauchtum und der Behälter, in welchen ein Mensch kopfüber gesteckt wird, für eine Opfergrube. Neuerdings sind aber von althistorischer Seite im Hinblick auf inselkeltischen Sagen Zweifel an der Zuverlässigkeit solcher Deutung geäußert und gerade deshalb sei dieser weithin bekannte Fund hier erwähnt.

Et à travers K.Schwarz on remonte à C. Schuchhardt (39).

Indépendamment de la confusion, volontaire ou non, du chaudron et du puits funéraire, Schwarz cite comme preuve le texte de César, B.G. VI,16 sur les sacrifices humains. Mais César dit-il que l'on jetait les victimes dans les puits ? L'analogie est à la fois trop lâche et trop facile. Nous avons eu l'occasion de dire (40), abstraction étant faite de toute raison subjective ou sentimentale, comment et pourquoi les sacrifices humains ont certainement été très rares en Gaule. Parce que l'on a trouvé deux squelettes humains, sans mobilier funéraire et dans une posture suspecte, dans le puits A de Holzhausen, faut-il penser que la cérémonie décrite par César (et dans quelle mesure n'était-elle pas mythique ?) était quotidienne ? Il faut penser un sacrifice religieux, quel qu'il soit, sur le plan de la nécessité métaphysique et quelques faits archéologiques dûment constatés ne doivent pas servir de tremplin à une généralisation hâtive. Les "sacrifices" ne peuvent constituer une explication automatique de tous les ossements humains retrouvés au hasard des fouilles. La religion celte finirait alors par apparaître comme une farce sanglante et primitive, ce que l'on voudrait peut-être qu'elle ait été, mais qu'elle n'a pu être. Il est inadmissible qu'on en fasse une simple suite de faits cultuels, barbares et animistes, dépourvus de toute intellectualité.

Est-ce parce que cette explication est à base archéologique que W. Kimmig l'a reprise ? Aux yeux de Schwarz, il suffit qu'il existe des puits funéraires et qu'on y retrouve des traces de matière organique animale pour que la démonstration ne soit pas nécessaire et que les tenants de l'interprétation insulaire, c'est-à-dire tous les celtes, soient dans l'erreur. Plus circpect, W. Kimmig essaye un argument supplémentaire en supposant une incapacité technique de l'artisan. Il n'empêche que tout cela est très faible. Puisqu'il existe un thème légendaire celte recouvrant assez bien l'image, et recouvrant des thèmes classiques par dessus le marché (41), pourquoi va-t-on chercher une autre explication, laquelle oblige au surplus à une foule d'hypothèses secondaires, plus ou moins bonnes et en dehors du secours des textes ?

Nous le comprenons d'autant moins que le chaudron possède dans toute la littérature insulaire une incontestable valeur mythique. Et il y a fort à penser que les souverains céltiques de Hallstatt ou de La Tène, chargés de veiller à la prospérité de leurs sujets, ont souvent voulu posséder un chaudron symbolique à la mesure de leurs ambitions, que ce soit un chaudron d'argent comme celui qui est venu échouer à Gundestrup, ou un luxueux cratère d'importation comme à Vix. Le chaudron royal n'était sans doute pas toujours plein, mais il y avait toujours de quoi s'y noyer en fin de règne... Sans doute aussi quelquefois le mythe le remplit-il de sang et de poison, comme dans le *Mesca Ulad irlandais* (42), mais ne valait-il pas mieux, à un festin de novembre, qu'il fut rempli de forte bière, d'hydromel ou de bon vin grec ou italien ? En conclusion nous en revenons à notre point de départ : K.Schwarz et W. Kimmig ont tort, non parce qu'ils sont archéologues et raisonnent en archéologues, mais parce qu'ils utilisent leur discipline au-delà de la limite normale. Ils sont d'ailleurs excusables dans une certaine mesure : la frontière est si peu distinote... On croit encore faire de l'archéologie et l'on est déjà, dans le domaine, étranger et étrange, de l'histoire religieuse ; là il n'existe pas de fouilles, pas de stratigraphie, pas de garde-fou non plus, mais des idées, des idées abstraites : multa praeterea de sideribus atque eorum motu, de mundi ac terrarum magnitudine, de rerum natura, de deorum immortalium vi, ad potestate disputant... (B.G.VI,14). Et, voici la "dramatische Darstellung" : rien n'est plus facile que de faire de l'histoire des religions à peu de frais ; pour peu que l'imagination extravague - et elle ne demande en général que cela - on dijpute de rerum natura et non plus de rerum aspectu, puis, comme l'astrologue

(39) *Vorgeschichte von Deutschland*, 1943, p. 244 sqq.

(40) *Ogam* XV, p. 245 sqq.

(41) Cf. M. Renard, *Le chaudron de Gundestrup aux mythes classiques*, in *Latomus* XIII, 1954, p. 384-389.

(42) Cf. *Ogam* XII, p. 487 sqq.

de la fable, on choisit dans le premier puits venu.

De l'histoire religieuse, pleine de bonne volonté, W.Kimmig en fait encore quand, dans les quatre dernières pages de son article, il considère la ligne de séparation entre les deux registres comme un pilier cultuel que l'on s'apprête à planter dans le puits funéraire. Mais y a-t-il besoin d'un puits très profond pour planter un poteau, et si l'on y plante un poteau, où jette-t-on les restes sacrificiels ? On peut toujours répondre que l'on jette les victimes avant l'érection, et que l'on fera un trou assez grand. C'est sans doute le cas dans les exemples évoqués à Holzhausen (p.138), mais ce n'est pas un argument combinant la distance entre un puits et un simple trou. Faut-il ajouter que le "culte du pilier", dans la mesure où il existe, est dépourvu de tout rapport direct avec le chaudron, dont le complément normal est la lance ? Peut-être est-il en relation mieux attestée avec la stèle anthropomorphe ? Nous ne le croyons guère. Si l'on se met à mythiser et à diviniser tous les objets que l'archéologie déterre nous aurons beaucoup de travail à porter la contradiction. Mettons que, si l'on tient absolument à voir un objet significatif dans ce trait horizontal épais d'où partent des ornements végétaux, il vaut mieux y voir l'arbre de vie. Cela évoque un peu plus de résonances mythiques et c'est un sujet que nous aborderons sans doute un jour prochain. En attendant, nous voyons mal la logique qui conduit, avec quelques zigzags, des sacrifices humains et des puits funéraires aux simulachra perchés au haut d'une stèle sur une colline.

Il est vrai que si l'on prend le livre de J.Moreau, *die Welt der Kelten*, pour un livre d'histoire des religions, et non pour un livre d'histoire de l'art, on peut bien se permettre une logique de l'absurde. Poumons-nous dire en conclusion finale qu'il vaudrait quand même mieux éviter des déralllements de cette sorte ? Car, à pratiquer une certaine histoire des religions, à rebours et au pied de la lettre, on sait à peu près d'où l'on part, mais sait-on dans quels nuages on va se perdre ? K.Schwarz écrit par exemple :

"D'après Lucain, les divinités celtes du premier siècle après J.C. se partagent en deux groupes. Mais on peut considérer comme invraisemblable qu'il ait en l'occurrence une liste très exacte de la réalité multiplicité. Une évaluation incomplète des noms qui nous ont été transmis nomme 374 dieux, dont 305 n'apparaissent qu'una seule fois. Ces dieux se partagent en multiples sous-groupes. Ce sont des dieux tribaux et des dieux de petites collectivités. Parfois même ils restent attachés à des localités ou des régions" (43).

Quand la théonymie ne sera plus qu'une statistique, l'institut de proto-histoirie de Munich (ou bien celui de Tübingen) achètera-t-il une machine électronique pour inventorier les quelques dizaines de milliards de noms possibles de la Divinité ? Nous lui suggérions pourtant cet inventaire comme artiloté convenable à la catastrophique psychanalyse des monuments céltiques.

(43) *Iac. cit.*, p. 43-44 : "Nach Lucan gliedern sich die keltischen Gottheiten des ersten nachchristlichen Jahrhunderts in zwei große Gruppen. Ob er dabei freilich eine nutzende Vorstellung von der wirklichen Vielfalt hatte, darf als unvoraussichtlich gelten. Eine unvollständige Schätzung überliefelter Namen nennt 374 Götter, von denen nur ein einziges Mal auftreten. Diese Gottheiten gliedern sich in manigfache Untergruppen, sie sind Stammesgötter und Gottheiten kleinerer Gemeinschaften und bisweilen bleiben sie gar an Ortschaften oder Landstriche gebunden."

ADDENDA ET CORRIGENDA

Article HAWKES:

- p. 1, § 2, l. 13 : par les notices que ses successeurs.
p. 3, § 2, l. 7 : Antérieurement à D, c'est-à-dire au premier quart de ce siècle.
p. 4, § 3, l. 19 : *Plerosque Belgas esse ortos a Germanis.*
p. 5, § 2, l. 13 : cousins de ceux du Hunsrück-Eifel, comme les Trévires.
p. 7, § 2, l. 6 : *a Germanis.*
§ 3, l. 23-24: die birnenförmigen Vasen kennzeichnen lassen, die von den einheimischen Tonwaren mit geknicktem Schulter so sehr abweichen, und deren Einfluss sich über fast ganz Belgica verbreitet hätte.

Article MARIETTE:

- p. 21, § 3, l. 10 : d'un ou plusieurs niveaux humiques.
p. 26, § 8, l. 3 : voir note 1.
n. 6, l. 2 : *Mém. Soc. Acad. Boulogne-sur-Mer, IV, 1870-1872, pp. 209-226.*

Article COQUEREL:

- p. 79, § 2, l. 7 : die dort aufgefundenen Gegenstände.

Article CHERTIER:

- p. 84, § 1, l. 5: aient possédé, primitivement, une lame non échancree.
p. 86, § 4, l. 13: 5 à lame fortement échancree.
§ 9, l. 29: d'un moulé à rasoirs.
p. 88, § 6, l. 34: Singenrücken, Landkreis Bad Kreuznach.
p. 92, § 3, l. 21: Metterdorf, Landkreis Hilpoltstein.
p. 94, § 6, l. 34: Tombe 86 de la nécropole.
§ 7, l. 44: *Annalen*, tome 48, 1927.
p. 96, § 7, l. 38: *Bibliographie*: K.H. Wagner.
p. 97, § 7, l. 40: Nordhouse, Bas-Rhin.
p. 98, l. 28: N° inventaire: 9233.
p. 100, § 2, ajouter à la suite de la 1.11: 1961, texte: p. 93, Pl. XLII, fig. 2.

Article ROBERT:

- p. 218, dernière ligne: sur les pentes du Serre Cavalier.

Article GABET:

- p. 231, § 9, l. 36-37: des supports en forme de T : à Nallier.
p. 234, n. 15, l. 1-2: *Bull. de la Soc. de Géographie de Rochefort, 1959.*

Article PÉRIGNON:

- p. 262, § 5, l. 5 : en 1899.

Article ROUGIER:

- p. 352, l. 5 : Lucerne à canale.
l. 17 : Lerat Se série.
l. 32 : au lieu-dit "Le Cultieu".
p. 355, l. 2 : suivant Ivanyi.

CELTICVM

SUPPLEMENT A

OGAM · TRADITION CELTIQUE

2, rue Léonard-de-Vinci. Code Postal 2

RENNES (Ille-et-Vilaine)

C.C.P. : Pierre Le Roux. Boite Postale 2 n° 243-62. RENNES

I. — ACTES DU PREMIER COLLOQUE INTERNATIONAL D'ETUDES GAULOISES, CELTIQUES ET PROTOCELTIQUES Châlons-en-Champagne (Cher), 5-6 juillet 1960. Rennes 1961. VIII + 220 pages, 12 planches, 12 reproductions, 120 F.

II. — Christian-J. GÖTTSCHEWICZ. Mémo. Univ. L'Univers des Celtes. Traduit du Moyen Irlandais. Amiens. Bâches 1961. 28 pages, in-8°. 8 F.

III. — ACTES DU SECOND COLLOQUE INTERNATIONAL D'ETUDES GAULOISES, CELTIQUES ET PROTOCELTIQUES. Châlons-en-Champagne (Cher), 28-29 juillet 1961. Rennes 1962. VIII + 430 pages, 120 planches, 217 reproductions, 120 F.

IV. — Wolfgang Dene. Aperçu sur les Oppida d'Allemagne de la fin de l'époque celte. Rennes 1962. 34 pages, 12 planches, 17 figures, in-8°. 8 F.

V. — Rudolf Simek et Christian-J. GOTTSCHEWICZ. La lutte d'exorcisme de Rom (Deux-Sèvres), acc. déchiffrement, sa lecture et les autres galloromanes. Les anthropomorphes gaulois. 16-8°. Rennes 1962. 40 pages, 2 planches, 2 dépliants, in-8°. 8 F.

VI. — ACTES DU TROISIÈME COLLOQUE INTERNATIONAL D'ETUDES GAULOISES, CELTIQUES ET PROTOCELTIQUES. Châlons-en-Champagne (Cher), 28-29 juillet 1962. Rennes 1962. 27-28 pages, 100 planches, 200 F.

VII. — Christian-J. GOTTSCHEWICZ. La mort de Comitatus overton III. Traduit de l'irlandais. Amiens. Bâches 1962. 40 pages, in-8°. 8 F.

VIII. — Yvan GARY. Oppidum et Carte du Pays des Belges. Rennes 1962. 20 pages, 6 planches, 1 Ré. 40 F.

IX. — ACTES DES JOURNÉES D'ETUDES GAULOISES, CELTIQUES ET PROTOCELTIQUES. Rennes, 25-26 juillet 1963. VIII + 256 pages, 120 planches, 172 figures, in-8°. 45 F.

X. — Christian-J. GOTTSCHEWICZ. La Razie des Vaches de Cooley (Irlande). Versoix du Labor en brevet et du Labor Juive de Léon. Traduit du Moyen Irlandais. Notes et annexes. 4 paravent.

XI. — Etudes de céramique. 4 paravent.

XII. — ACTES DU QUATRIÈME CONGRÈS INTERNATIONAL D'ETUDES GAULOISES, CELTIQUES ET PROTOCELTIQUES. Saarbrück (Allemagne), 4-6 septembre 1964. VIII + 400 pages, 170 planches, 7 dépliants, 220 F.

Le Rapport à ce ce tome contient la TABLE des tomes I à XV d'OGAM (1960-1963) (à paraître).

Tome VI. 1964. 200 pages, 120 planches, 210 figures, 40 F.

VII. 1965. 224 pages, 3 planches, 24 figures, 40 F.

VIII. 1966. 248 pages, 48 planches, 34 figures, 40 F.

IX. 1967. 400 pages, 77 planches, 138 figures, 45 F.

X. 1968. 440 pages, 89 planches, 138 figures, 45 F.

XI. 1969. 400 pages, 24 planches, 120 figures, 40 F.

XII. 1970. 288 pages, 55 planches, 204 figures, 40 F.

XIII. 1971. 500 pages, 112 planches, 220 figures, 40 F.

XIV. 1972. 504 pages, 126 planches, 226 figures, 40 F.

XV. 1973. 476 pages, 100 planches, 200 figures, 30 F.

XVI. 1974. 500 pages, 127 planches, 210 figures, 40 F.

XVII. 1975. 500 pages, 127 planches, 210 figures, 40 F.

France, 40 F. édition, 60 F. Extranger, 65 F. remboursement.

Les tomes VI-VIII sont vendus seulement en collection complète.

RENNES
Juillet 1965